
CLARA OZ
DANGEROUS
GAMES
integrale
addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

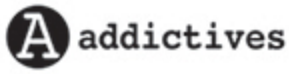
OceanofPDF.com

Clara Oz

OceanofPDF.com

DANGEROUS GAMES

integrale



OceanofPDF.com

1. Choc collatéral

– Coupez ! résonne la voix grave du célèbre Alan Middle, le dieu du cinéma, le top du top des réalisateurs. On enchaîne !

À ses ordres, tout le monde s'affaire et s'éparpille telle une volée de papillons. Les caméras roulent sur leurs rails, le décor est déplacé et changé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les figurants rejoignent leur place, derrière des barrières, en attendant les acteurs principaux qui ne vont pas tarder à arriver. Je les presse en souriant, malgré les « j'ai faim, j'ai soif, je suis fatigué » qui parviennent à mes oreilles. Je meurs de chaud, pourtant les températures ne doivent pas dépasser les quinze degrés aujourd'hui, dans ce village perdu au fin fond de l'Écosse. À Elgol, plus exactement, sur l'île de Skye, dans les Highlands. Un petit hameau qui surplombe l'océan, entouré de hautes montagnes majestueuses qui doit faire le bonheur de tous les photographes du monde. Aujourd'hui, nous tournons devant une ferme réhabilitée pour la série, sur un pré qui s'étend à perte de vue. Une nature sauvage et incroyablement belle. Mais si l'endroit est magnifique, le temps ne l'est pas toujours…

Et ce n'est pas près de changer, le ciel est chargé de gros nuages noirs menaçants.

– C'est quoi ce bordel ? entends-je soudainement dans mon oreillette.

Le réalisateur est près de moi, et cet écho de sa voix forte et furieuse dans mes tympans est impressionnant !

– La tenue de Calum a craqué, explique Stuart Berkley, l'assistant-réalisateur, une grande perche aux cheveux gris qui ne sourit jamais.

– Mais je m'en contrefiche, de ce genre de détail ! hurle Alan, hyper élégant dans son costume trois-pièces beige.

– Bien sûr, acquiesce Stuart avec un air gêné. La couturière est sur le coup, tout va rentrer dans l'ordre dans les plus brefs délais.

– Mais j'espère bien ! vocifère Alan. C'est inadmissible !

Je vois le regard d'Alan parcourir Stuart – emmitouflé dans une longue doudoune kaki et une écharpe jaune – de haut en bas puis chercher quelqu'un dans le pré où nous nous tenons. Pour finir par se poser sur moi.

Garde-à-vous !

– Amyyyyy ! hurle-t-il à nouveau. Va chercher le cascadeur et son cheval ! On change la chronologie des scènes !

Je sursaute, mon cœur fait un triple salto dans ma poitrine et, sans prendre le temps de respirer correctement, je me rapproche de lui.

– Tout de suite, dis-je, toujours avec le sourire.

Mais il ne me regarde déjà plus, trop concentré à – crier – expliquer quelle scène va être tournée.

Je me dirige au pas de course vers l'enclos situé derrière le gros bâtiment de pierre et de bois qui nous sert de décor, une vieille ferme réaménagée pour le tournage. Je décroche mon oreillette, Alan continue à exprimer son mécontentement, ça me vrille les tympans…

Et ce n'est pas très joli à entendre…

Alan Middle, le plus talentueux des réalisateurs mais l'homme le plus râleur du monde…

L'enclos, donc… Là où se tiennent des grosses bêtes, aussi impressionnantes que mon boss. Pas que j'ai peur des chevaux, non. Juste que… Bon OK, j'en ai peur. Horriblement peur. Depuis toute petite.

Je fourre l'oreillette dans la poche de mon sweat rose à capuche. Alan crie si fort que même en la mettant là, je l'entends encore – en plus étouffé.

Puis, j'enlève mon pull dans un mouvement rapide. Je tente de le faire tenir autour de ma taille – en attendant de pouvoir le déposer quelque part – tout en continuant à trottiner, à moitié emmêlée dans les fils qui relient l'oreillette à mon petit micro, quand un bruit me fait lever les yeux.

Un cheval.

Non. Un *énorme* cheval. Plus exactement, une espèce de monstre au pelage noir luisant, lustré, qui se tient juste devant moi. Et qui se cabre. Deux sabots dressés, un ventre de deux mètres de largeur – au bas mot –, un hennissement qui me glace le sang, les pattes de ce cheval qui retombent juste devant moi, dans un bruit sourd. Et ensuite, je vois un homme voltiger par-dessus ma tête. Et atterrir derrière moi. Enfin, je crois. Je présume. Je n'ose pas me retourner.

OK, c'est une blague, le tournage a recommencé et – sans me concerter – le réalisateur a prévu que je serais l'obstacle que le cascadeur devrait franchir…

Sauf que là, ce n'est pas drôle du tout…

Je reste paralysée quelques secondes, sans savoir quoi faire, pendant que le monstre noir pousse encore un hennissement à faire dresser mes cheveux sur ma tête et me contourne ensuite en relevant son museau d'un air fier, comme s'il me toisait, me montrait sa supériorité, me réduisait à un petit objet insignifiant – ce que je suis, sans aucun doute, comparée à lui. Au ralenti, priant pour que le cavalier qui a volé par-dessus ma tête ne soit pas blessé, je me retourne.

Parce que le cheval s'est cabré à cause moi…

Et l'homme… est tombé à cause de moi.

Bravo, vraiment…

La personne en question est allongée sur le sol et se tient le tibia en grimaçant. Je pousse un hoquet de surprise.

– Oh pardon ! m’écrié-je d’une voix suraiguë. Je suis désolée, je ne vous avais pas vu ! Je ne voulais pas effrayer votre cheval !

Tout en surveillant du coin de l’œil le cheval pour qu’il ne m’écrabouille pas, je m’accroupis près de son cavalier.

– Pardon, pardon, pardon ! répété-je. Vous allez bien ? Vous n’êtes pas blessé ? Laissez-moi regarder, j’ai mon diplôme de premier secours. Enfin, non, je ne l’ai pas eu mais j’ai regardé des vidéos sur Internet, c’est presque pareil !

Je ne vois pas le visage de l’homme, juste son corps moulé dans un costume d’équitation des années mille huit cent, et des beaux cheveux bruns bouclés jusqu’aux épaules. Je me rapproche de lui et m’apprête à poser ma main sur son bras pour lui demander s’il souhaite que j’appelle quelqu’un, le réalisateur, un médecin, les pompiers, quand un éclat de rire retentit et qu’il tourne son visage vers moi. Un regard amusé, des yeux marron foncé pétillants, un sourire à se damner sur un visage d’environ vingt-cinq ans à la beauté stupéfiante.

Sauf que ça ne me fait pas rire, moi...

Ma gêne se transforme en trouble à la vue du cavalier qui se fout visiblement de moi, aussitôt remplacé par de l’agacement.

L’homme se relève, toujours avec ce sourire craquant qui étire ses lèvres pleines, et son corps se déroule sous mes yeux. Je ne peux détacher mon visage des muscles qui roulent sous ses vêtements, des cuisses musclées dans un pantalon seyant couleur terre, de son torse enveloppé dans une chemise blanche – légèrement tachée, maintenant – et surtout, surtout, de son visage aussi masculin que juvénile, voire angélique. *Un démon au visage d’ange,* voilà tout ce que mon cerveau parvient à penser…

Lorsque son sourire diminue enfin – probablement à cause de l’air (légèrement énervé) que j’affiche – j’ai l’impression d’avoir un acteur, un mannequin, une gravure de mode (au choix) en face de moi. Mais surtout, j’ai cette tenace impression de le connaître. Bien sûr que je ne le connais

pas, je m’en souviendrais ! Mais il y a un petit truc, difficile à expliquer, qui me hurle que cet homme ne m’est pas inconnu. Je plonge un peu plus dans son regard, dans les mille étoiles que je vois dans ses yeux, dans cette couleur marron soutenue, puis je me reprends rapidement, le grésillement de mon oreillette me rappelant pourquoi je suis ici.

Le tournage…

Et les hurlements du réalisateur qui me parviennent malgré l’épaisseur de mon sweat.

Et ma place dans cette série, bien sûr…

Malgré tout – la beauté de cet homme, le speed de la journée, l’organe dont je ne me souviens plus le nom qui tape comme un dingue dans ma poitrine – je ne peux laisser cet inconnu garder ce petit sourire arrogant.

– C’était une blague, c’est ça ? Vous ne vous êtes pas fait mal ? demandé-je, dans le doute.

Son rire s’intensifie, répondant à ma question. Il l’a fait exprès !

– Vous trouvez ça drôle, peut-être ? insisté-je d’un ton sec, – un peu – vexée.

– Mais tellement ! s’amuse-t-il, toujours cet éclat incroyable dans les yeux. Je comptais faire durer le plaisir, mais je n’ai aucune envie que vous ne me blessiez, m’apprend-il en se relevant. Vous avez regardé des cours sur Internet ? Et vous pensez que ça suffit si jamais je m’étais vraiment fait mal ? C’est tellement drôle !

– Euh non, ça ne l’est pas ! rétorqué-je, telle une vieille femme faisant la morale à un adolescent indiscipliné.

– Oh si, ça l’était, je vous assure, affirme-t-il avec un air canaille. Vous m’avez fait ma journée.

– Pardon ?

– Et vous croyez vraiment que vous auriez pu effrayer mon cheval ? Vous avez vu sa taille ? Et… la vôtre. Vous êtes un petit oiseau, comparé à

lui ! Un tout petit moineau aux plumes bleues. Un Bluebird, plus exactement…

Un moineau ?

Il est sérieux ?!

Il me compare avec un petit moineau ?!

Je vais lui en donner moi, du moineau !

Je pince les lèvres, serre les poings dans mes poches, en sors l'oreillette, l'agite sous son nez.

– Vous êtes le cascadeur, j'imagine ?
– Alistair McKay, se présente-t-il en me tendant une main bronzée. Enchanté.

Je regarde sa main – une belle main large – son visage, de nouveau sa main. Puis, me décide à la saisir. Une chaleur, contrastant avec la température et mon agacement, se répand dans mon corps. Sous ma peau. Sur ma peau. Partout. Et un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale pour se loger dans le creux de ma nuque. Je lâche subitement sa main comme si ce contact venait de me brûler.

Ce qui n'est pas tout à fait faux.

Enfin, j'ai du mal à définir ce qu'il vient de se passer exactement

Excepté sa blague super nulle…

– Pas moi, maugréé-je, en tentant de cacher mon trouble – et la rougeur qui a envahi mes joues.
– Pardon ?
– Je ne suis pas enchantée, moi ! répété-je un ton plus fort.
– Vraiment ? s'étonne-t-il en élargissant son sourire. Vous n'avez pas d'humour ?

Non, mais il est sérieux ?!

– Mais bien sûr que si ! m'offusqué-je. Votre blague n'était franchement pas drôle, c'est tout ! Vous vous croyez malin peut-être ?! J'ai eu peur pour vous !

Ses traits affichent de la surprise et reviennent à l'amusement prononcé.

Et moi, ils passent de l'agacement à l'énervement. Et j'omets volontairement l'attirance, parce qu'il est hors de question que je sois attirée – contre ma volonté – par un homme aussi arrogant !

– Peur pour moi ? C'est intéressant…

Et voilà, il recommence…

– Bon, Monsieur McKay, vous êtes attendu. Prenez votre… canasson et allez sur le tournage, s'il vous plaît ! ordonné-je d'un ton qui signifie que son humour douteux a assez duré. L'ordre des scènes a changé, vous devez faire la doublure de Calum Fraser maintenant.

Toujours l'oreillette dans une main, je m'apprête à tourner les talons quand une poigne ferme me retient. Le souffle d'Alistair, l'homme-le-moins-drôle-du-monde, effleure ma joue, des frissons me parcourent à nouveau et une espèce d'électricité se répand dans mes veines.

– J'ai bien entendu « canasson » ? chuchote-t-il près de mon oreille, en épelant chaque syllabe, la chaleur de sa paume inondant la moindre parcelle de ma peau.

Je soupire, ferme les yeux une microseconde afin de reprendre mes esprits et de virer le trouble auquel ce prétentieux me soumet.

– C'est exactement ce que j'ai dit, oui, affirmé-je, fière de ma repartie.
– Retirez !
– Non, dis-je calmement.
– Si, répond-il sur le même ton, sûr de lui.

Je me dégage de son emprise, affiche à mon tour un sourire arrogant.

– Monsieur McKay, vous êtes attendu sur le tournage. Immédiatement.
– Avec le Clydesdale que j'ai dressé et qui s'impatiente à côté de vous.

Oh, ça, je le sais bien, oui. Il n'arrête pas de souffler bruyamment depuis tout à l'heure ! Comme si on pouvait oublier sa présence…

– Avec le gros truc tout noir qui a failli me provoquer une crise cardiaque à cause de votre humour débile !

Alistair plisse les yeux, prend le temps de me détailler, de mes Dr Martens bordeaux à mes cheveux teints en bleu lagon (tirant sur l'argenté, qui a un rendu magnifique) en passant par mon top liberty.

– Vous ne regardiez pas vraiment où vous alliez, lâche-t-il en plantant son regard ébène dans le mien, comme s'il voulait s'immiscer dans mes pensées.
– Vous auriez pu aisément m'éviter. Vous l'avez fait exprès, rétorqué-je sans me démonter.

C'est vrai, je ne regardais pas où j'allais.

Mais quand même…

– Pas faux, avoue-t-il en haussant les épaules. Mais c'était tellement drôle. Ça et… repart-il dans un éclat de rire.
– Vous vous répétez.
– Parfaitement. Et je le répéterai jusqu'à ce que vous l'admettiez.
– Vous pouvez toujours rêver ! m'écrié-je tout en faisant un pas pour retourner auprès de l'équipe de tournage et en remettant mon oreillette à sa place.
– Amyyyy ! entends-je à nouveau. Les moutons ont envahi le tournage !

Et merde…

Sans jeter un regard à l'horripilant cascadeur, lui adressant seulement un signe de la main pour lui signifier que son stupide jeu s'arrête là, je repars au pas de course.

Je fais fi des pas du cheval que j'entends juste derrière moi, ainsi que de l'insupportable ricanement qui résonne. Je ne me retournerai pas. J'ai eu le dernier mot, je compte bien savourer cette piètre victoire !

Sur le tournage, en effet, c'est le chaos. Une dizaine de moutons se balade tranquillement entre les caméras, l'éclairage, le matériel son, les chaises, la table et le banc en bois qui attendent que l'actrice principale prenne place. Stuart a reculé jusqu'à la barrière, tout près des figurants, tandis qu'Alan fait de grands gestes – inutiles – pour chasser les indésirables. Le reste de l'équipe tente, tant bien que mal, de faire fuir les bestioles, certains crient, d'autres les poussent avec ce qu'ils ont sous la main. Si ce tournage ne représentait pas la chance de ma vie, j'en rirais. Mais je suis bien trop stressée pour ça…

J'ai terminé mes études de cinéma il y a peu de temps. J'ai étudié à la NYU Tisch School of the Arts de New York. C'était génial ! Intensif, mais très épanouissant. J'ai appris toutes les ficelles du métier, écrit et réalisé des courts-métrages, côtoyé des cinéastes influents. Enfin, juste quelques jours, jamais très longtemps, leur temps est précieux mais je me suis gavée de leur enseignement. Je ne me suis pas ennuyée une seule seconde entre les cours, les stages et le travail personnel.

Et là, j'ai la chance de travailler avec Alan Middle, le plus talentueux des réalisateurs. Intégrer son équipe est très difficile. Il n'accepte généralement aucun nouveau. Quelquefois, mais très rarement, il prend un stagiaire. Mais ce n'est pas arrivé depuis au moins cinq ans, à ce que j'ai entendu dire. J'ai donc bien conscience d'avoir eu une chance incroyable avec ce désistement de dernière minute. Et s'il aime mon travail, je sais que les portes du cinéma me seront grandes ouvertes. Parce qu'une recommandation de sa part vaut tous les diplômes du monde. Ou mieux, il pourrait me proposer d'intégrer son équipe. Mais je ne fais pas de plans sur la comète, je me donne à fond et je verrai bien ce que l'avenir me réserve.

En espérant que ça n'inclut pas trop de troupeaux de moutons !

Je me hâte de me joindre au groupe pour faire sortir les moutons, sans plus de succès que les autres. Si j'en force un à s'éloigner, un autre vient me narguer en cabriolant comme un enfant. Et ainsi de suite. Si bien qu'au bout d'un moment, je ne sais plus vers lequel aller pour que ma méthode soit efficace.

OK, je n'ai pas de méthode.

Mais j'essaie.

Désespérément.

Au bout de longues minutes, une voix chaude – et familière – s'élève derrière moi. Je ne me retourne pas, le petit frisson qui s'est emparé de ma nuque m'indique très clairement qui se trouve à quelques centimètres de mon corps, si près que je sens encore son souffle caresser ma joue. Je me fige, contracte tous mes muscles, prête à trouver une repartie à lui balancer dès qu'il aura – encore – fait étalage de son humour horripilant au possible.

– Hé, *BlueBird*, il faut en attraper un, dit-il lentement, sa voix grave résonnant contre mes cheveux. Un seul et tous les autres suivront. Vous connaissez l'expression « mouton de panurge », non ?

Mais oui !

Il a raison !

Cependant, il peut toujours courir pour que je le lui dise !

Je me retourne lentement, pose un regard indifférent sur lui, comme s'il ne venait pas de me donner la solution pour mettre fin à cette situation totalement hallucinante. C'est vrai, ne pas réussir à mettre des moutons hors d'un endroit est vraiment risible. Alistair me fixe d'un petit air narquois, amusé, et ses lèvres s'étirent en un large sourire.

– Laissez faire le pro, se vante-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil.

Je lève les yeux au ciel et croise les bras, puis regarde sa haute silhouette se diriger vers le mouton le plus agité du troupeau. Sa démarche est fluide et assurée, un peu sauvage, un peu animale, de celle qui appartient à ceux à qui tout réussit. Sans hésiter une seule seconde, il attrape sa cible par le cou d'une main ferme. Avec un peu d'imagination, je pourrais entendre toutes les femmes se pâmer autour de moi. Parce que ce mec est LE mâle incarné. Ouais, le *mal*, aussi, probablement. Trop beau. Trop viril. Trop attirant. La prestance qui se dégage de lui est brute, masculine, et me coupe le souffle.

Il faut que je me ressaisisse. Vraiment. Je ne suis pas ici pour fantasmer sur cet homme. En plus, il s'est moqué de moi. Je ne suis pas spécialement susceptible, mais quand même, je trouve ça moyen. Je détourne les yeux – d'accord, presque à contrecœur – et ordonne aux figurants de reprendre leur place derrière la barrière. Il ne manquerait plus qu'eux aussi s'éparpillent dans le décor… Sans pouvoir m'en empêcher, j'observe Alistair emmener tout le troupeau de moutons hors de la scène, avec cette assurance qui force l'admiration, sans lutter, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je réprime un grognement tout en me dirigeant vers le réalisateur et son assistant.

– Alors, la mini rebelle, on a eu besoin d'aide ? me balance Stuart d'une voix acide.

Je lui fais un sourire hypocrite et me retiens de lui dire que, lui aussi, aurait pu se bouger plutôt que de se cacher !

Je ne sais pas ce que je lui ai fait, mais il ne m'apprécie pas. Je ne suis ici que depuis deux jours – comme le reste de l'équipe – et il ne m'a pas une seule fois adressé la parole correctement. Je sais que certaines personnes dans le monde du cinéma sont… spéciales, mais lui détient la palme du plus désagréable. Avec ses cheveux gris toujours attachés en une queue-de-cheval basse, ses fringues dépassées, toujours collé à Alan – bon OK, c'est son assistant – il me donne l'impression que je suis une pièce rapportée par erreur. Et je déteste ce sentiment ! Ma place sur ce tournage est légitime, même si j'ai eu cette opportunité au dernier moment, le responsable des

figurants ayant fait faux bond à l'équipe, et je ne vois pas pourquoi il se croit en droit de me traiter aussi mal. Ce qui me rassure, c'est qu'il n'est pas non plus très sympa avec les autres.

Et le surnom mini rebelle, on en parle ?

Parce que s'il veut jouer à ça, je connais plein de termes qui lui iraient à merveille…

OceanofPDF.com

2. Action !

Dès que le troupeau de moutons est hors d'état de nuire au décor, Alan crie ses ordres, Stuart sur les talons. Alistair revient vers nous, non sans me faire un petit sourire en coin qui en dit long. Je fais comme si je n'avais rien vu. D'accord, il a été très intelligent sur ce coup-là. Et il le sait. Et il en joue. Et ça m'énerve. Bref. Alan le félicite et l'équipe, telle une nuée d'abeilles volant vers la reine mère reprend sa place tout en évaluant les dégâts. Heureusement, il n'y a rien, excepté quelques crottes ici et là. J'espère vivement qu'on ne va pas me demander de ramasser, même si je sais que dans un tournage, nous sommes polyvalents (du moins moi, je le suis de manière intensive), je n'ai aucune envie de me taper cette corvée. Mais non, une dénommée Carolyn, petite brune énergique, assistante cameraman, s'en charge. Je la remercie intérieurement. Une fille que je ne connais pas porte dans ses bras Chouchou, le petit chihuahua blanc du réalisateur qui ne s'en sépare jamais longtemps. S'il est vraiment mignon et attachant – j'adore ces petits chiens ! – dès que son maître est à plus d'un mètre de lui, il couine comme si on lui avait arraché un membre.

– Mon chouchouuu ! s'exclame Alan en le prenant dans ses bras. Tu as eu peur, n'est-ce pas ? Tout va bien, maintenant.

Je regarde Chouchou lécher le visage du réalisateur à grands coups de langue, et l'homme le plus influent du monde du cinéma rire comme un enfant.

Fou comme les gens peuvent se transformer en guimauve devant leur animal de compagnie…

Le jour et la nuit, cet Alan Middle…

Le réalisateur reprend un air sérieux et donne son chien à Stuart, qui l'attrape comme s'il s'agissait d'une bombe qui va exploser d'un instant à l'autre. Il le tient du bout des doigts, sans savoir quoi en faire. Quand je vois son regard se poser sur moi, je devine immédiatement sa pensée.

Et merde.

– Amy, m'appelle-t-il. Tiens !

Je m'avance avec mon plus beau sourire – hypocrite, cela va sans dire puisque je ne compte pas lui montrer à quel point il m'exaspère – et prends le chihuahua que Stuart s'empresse de me refourguer. Sans même me demander mon avis, bien sûr. La petite boule de poil aboie – un petit aboiement aigu qui ne ferait pas frémir une mouche – et tente de me lécher les doigts. Je force encore mon sourire. Je ne voudrais pas vexer le réalisateur qui suit la scène d'un œil vigilant.

D'accord, j'ai dit que j'adorais ces petites bêtes.

Mais honnêtement, j'en fais quoi, moi, maintenant ?!

Je cale la crevette, qui bouge dans tous les sens, sous mon bras (il doit faire un kilo et demi tout mouillé, ce chien) et rejoins une partie de l'équipe sous une des tentes pour prendre les feuilles de la scène que nous allons tourner. J'ai à peine le temps de la lire que la voix d'Alan retentit.

– Figurants ! Doublure ! En place !

Je retourne auprès de mon groupe de petits protégés pour leur donner les directives. Les figurants sont une trentaine, je ne sais pas si tous ont besoin d'être dans la scène. Avec dextérité – pas facile avec un chihuahua et une liasse de feuilles dans la main – je saisis mon mini micro pour l'accrocher sur mon top et remets en place mon oreillette. La plupart des ordres nous sont donnés par ce biais, même si, généralement, Alan crie bien assez fort pour que nous l'entendions à des kilomètres à la ronde.

– Combien de figurants ? demandé-je.

– Une dizaine, répond Alan. En arrière-plan du cascadeur, près du bosquet.

Je tourne la tête et aperçois Alistair qui est déjà au bon endroit, appuyé contre le flanc de son impressionnant cheval. On dirait une gravure de mode. Vraiment. Décontracté, le regard perdu au loin. Des picotements remontent le long de mon ventre jusqu'à ma poitrine, et décident de s'installer ici. N'importe quoi ! Comme si mon corps avait besoin de frémir pour cet homme ! D'accord, je suis célibataire depuis… hum. Très longtemps. Mais ce n'est pas une raison. Et franchement, si je devais avoir une relation, je ne la choisirais pas dans mon cercle de travail. Je suis indépendante jusqu'au bout de mes ongles rongés et peints en rose fluo, et une aventure amoureuse est le cadet de mes préoccupations. Ma carrière est ma priorité. Mais, de toute façon, je divague, ce type ne me fait rien du tout. Point.

Je choisis au hasard dix personnes, souris devant les ronchonnements de ceux qui ne sont pas pris tout de suite, écarte gentiment ceux qui veulent caresser Chouchou, ne réponds pas aux questions sur son âge, sa race, son prix. D'une, je n'en sais absolument rien, et de deux, je n'ai pas le temps.

– Les autres figurants, vous ne sortez pas de ce cercle, m'écrié-je d'une voix ferme. Vous tournerez tout à l'heure, ne vous inquiétez pas !

J'emmène ma petite troupe jusqu'aux arbres qui délimitent le décor, là où se trouve déjà Alistair qui caresse l'encolure de son gigantesque cheval et lui souffle des mots à l'oreille. Je tente de calmer Chouchou qui tord sa tête dans tous les sens, se contorsionne dans mes bras en couinant parce qu'on s'éloigne de son maître.

– C'est Alistair McKay, chuchote une fille derrière moi. Il est trop beau ! Il faut absolument que je fasse un selfie ! Oh là là, mes copines vont être trop jalouses !

Je lève les yeux au ciel et retiens une grimace. J'ai envie de me retourner et de lui dire qu'on ne fantasme pas sur un homme pareil, c'est un type arrogant et prétentieux.

– Tu as vu comme il a viré les moutons ? répond une autre. En deux secondes, alors que tous ont galéré pendant trois heures. Il est trop fort !

Trop fort, ouais…

J'allais le dire.

Me taire. Ne pas soupirer. Faire comme si je n'entendais rien…

– Bon, les groupies, assené-je quand même, mettez-vous là en attendant la prise. Je ne veux voir personne dépasser le bout d'herbe ici, OK ?

Sans leur laisser le temps de répondre, je m'éloigne.

– Les figurants sont en place, dis-je dans le micro pour prévenir le réalisateur. J'attends les instructions.
– Merci, enchaîne Alan. Fais avancer la doublure, on cale.

Je réponds par l'affirmative, remonte le chien qui glisse sous mon bras. Je le filerais bien à quelqu'un parce qu'avoir cet animal avec moi n'est pas du tout pratique. Mais je sais que son maître y tient comme à la prunelle de ses yeux, alors je ne m'y amuserais pas. On ne sait jamais…

Le temps que je rejoigne Alistair, quatre filles sont déjà en train de prendre des photos avec lui. Lui, fier comme un paon, elles, en train de glousser. Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines. Sans que je ne puisse me l'expliquer, les voir lui tripoter le bras, poser leur main sur son épaule, lui sourire comme s'il était la huitième merveille du monde m'irrite au plus haut point.

Je n'ai jamais eu d'idole. Jamais. J'ai apprécié des stars, bien sûr, mais pas au point de devenir hystérique à leur contact. Peut-être parce que j'en ai côtoyé de près dès l'enfance, des célébrités. Grâce à ma mère, déjà, puisque Sky Thunder est la chanteuse préférée des États-Unis depuis plusieurs années (selon les sondages) (et selon son succès qui augmente chaque année) et pendant mes études de cinéma pour devenir réalisatrice. Peut-être est-ce parce que j'ai évolué dans ce monde magique de la musique, ou alors

parce que je sais que les chanteurs, acteurs, top models sont des êtres humains comme les autres. J'ai été impressionnée par des prestations, émue par des chansons, heureuse de prendre une photo avec certains, mais jamais je n'ai manqué tomber dans les pommes ou je me suis ridiculisée pour faire un selfie avec quelqu'un. Enfin, pas que je m'en souvienne.

Tout ça pour dire que le comportement de ces femmes envers Alistair me déplaît fortement.

Self-control, au revoir…

– Ho, les filles, je ne vous ai pas autorisées à bouger, il me semble ! dis-je en m'énervant. Retournez à votre place !

Les intéressées grognent puis regagnent l'endroit où elles doivent attendre. Je sais qu'être figurant sur un tournage demande de la patience, les attentes entre les prises sont longues, nous les déplaçons souvent jusqu'à ce que le réalisateur soit satisfait mais s'ils n'écoutent pas les directives, ce sera encore plus compliqué !

Et si elles pouvaient éviter de piailler qu'elles sont trop contentes, qu'il est trop beau, trop sympa et trop sexy, ce serait vraiment agréable.

Même si c'est vrai.

Enfin, sauf pour le sympa…

Une fois les filles à leur place, je me tourne vers Alistair. Et oublie de respirer. Le regard qu'il darde sur moi augmente ma nervosité. Dans ses yeux, un mélange troublant de gravité et de légèreté. D'ombre et de lumière. Et je ne parle pas de la couleur, non. Je parle d'une lueur que je n'ai jamais vue chez quelqu'un. D'une lueur qui me donne envie de plonger dans son regard et de ne jamais en sortir. Qui me pousse à vouloir me rapprocher de lui, à lui poser mille questions, à en savoir plus sur l'homme qu'il est en dehors du rôle qu'il se donne ici. Et là non plus, je ne parle pas de la doublure et des cascades qu'il doit effectuer. C'est quelque chose de

plus profond, que je peine à définir, qui m’attire irrémédiablement. Quelque chose qui me touche en plein cœur et qui me dépasse.

Ridicule.

Pathétique.

Je vais finir aussi bête que ses groupies.

– Monsieur McKay, avancez jusqu’au marquage, s’il vous plaît, dis-je d’un ton professionnel. Nous allons faire les prises.

Le regard d’Alistair change. L’amusement reprend sa place.

– Monsieur McKay… vraiment ? ironise-t-il en me défiant.
– Pardon ? demandé-je, faisant semblant de ne pas avoir compris ce qu’il sous-entend.
– Alistair. D’ailleurs, je ne sais même pas votre prénom.
– Amy, lâché-je tout en faisant un geste impatient de la main pour lui signifier qu’il faut qu’il bouge.

Il attrape la bride de son cheval, avance lentement jusqu’à la marque orange peinte sur le sol, dans une démarche nonchalante tout à fait naturelle. Nonchalante et énervante. Je ne comprends pas pourquoi cet homme m’attire autant qu’il m’agace… Instinctivement, je fais un pas sur le côté, pour mettre de la distance entre l’animal et moi.

Ou entre Alistair et moi ?

L’équidé croise mon regard, hennit, et je manque encore de faire un arrêt cardiaque.

– Amy comment ? insiste-t-il d’une voix chaude.
– Amy tout court, coupé-je net la discussion, tremblante.

Mon nom de famille est celui de ma mère. Il y a quatre ans, j’ai appris qui était mon père. Dix-huit ans sans savoir que j’étais une Stetson, figure

mythique de la joaillerie à New York. J’ai pensé à changer mon nom de famille, tellement heureuse d’avoir enfin un père, même s’il n’était plus de ce monde depuis longtemps, mais ne l’ai pas fait, finalement. J’étais habituée à Thunder. Seulement, dès que je dis Thunder, tout le monde fait le rapprochement avec ma mère. Et sans vouloir me plaindre, être la fille d’une célébrité est un avantage, mais aussi un inconvénient. Et ici, en Écosse, sur ce tournage, je ne veux pas qu’on sache qui est ma mère. Je veux évoluer sans un nom de famille qui changera le regard que l’on porte sur moi et attire les amitiés intéressées. Je ne veux pas être « la fille de ». Parce que « la fille de » a compris très tôt que certaines personnes me trouvaient intéressante rien que pour ça. Des places de concert gratuites, des entrées dans un monde pailleté, des photos avec « la fille de » -– et avec ma mère – des autographes, des rencontres avec des stars, des privilèges. Et tout ça m’a marquée. Conditionnée. Rendue méfiante. « La fille de » veut réussir seule, en indépendante qu’elle est.

J’aurais pu me servir de son nom pour entrer dans le monde du cinéma. J’aurais pu avoir un passe-droit, un piston, un tapis rouge sous mes pas. Mais c’est hors de question !

– Original, « Tout Court », continue-t-il.
– Votre humour est au ras des pâquerettes, monsieur McKay.
– Alistair ! tonne-t-il d’une voix forte.

La voix d’Alan dans mon oreillette me donne un prétexte pour ne pas entrer dans son jeu. Qui se terminera mal, de toute façon. J’adore avoir raison. Et lui aussi, à ce que je devine. Donc, si nous commençons sur ce terrain-là, ça risque de durer des heures.

– Monsieur McKay, insisté-je, le regard narquois, c’est bientôt à vous. Tenez-vous prêt.

Sans lui laisser le temps de répondre, je m’éloigne tout en écoutant les instructions du réalisateur à propos des figurants, puis m’adresse à eux.

– Vous devez imiter une scène de plusieurs familles. Des petits groupes qui discutent çà et là.

Je les place tout en leur donnant les consignes. Être naturel, faire semblant de parler mais seulement en chuchotant, ne pas regarder la caméra, sinon, nous serons obligés de refaire la prise. Même si nous allons la tourner plusieurs fois de toute manière, c'est toujours ainsi. Une fois les figurants en place, Alan me sommant de me dépêcher, je rejoins Alistair. Alistair et son regard brûlant qui me couvre de frissons des pieds à la tête, son épaule appuyée contre l'encolure de son cheval, une main dans la poche.

– Vous avez une superbe autorité, pour un format miniature tel que vous, lâche-t-il d'une voix grave.

Je crois que j'ai mal entendu.

Il y a intérêt, à ce que j'ai mal entendu !

Cela dit, comparé à lui, c'est certain que je ressemble à un Minimoy avec mon mètre soixante et quelques…

Sans même relever sa remarque – sinon, je risque de m'énerver contre lui – je le fais reculer d'un mètre.

– Vous connaissez votre scène, n'est-ce pas ? demandé-je, les dents serrées, l'agacement envahissant mon esprit.

– Sur le bout des ongles, mademoiselle Tout Court, répond-il d'un air mi-grave, mi-insolent. Mais si vous avez envie de me le rappeler, je suis tout ouïe.

– Montez à cheval. Ensuite, vous partez au galop et sautez l'obstacle là-bas. La caméra est derrière vous, gardez les yeux sur l'héroïne qui sera assise près de la table, s'il vous plaît.

Il hoche imperceptiblement la tête et enfourche son cheval avec une aisance déconcertante. Malgré moi, j'admire encore sa musculature parfaite. Et je peux entendre d'ici les gloussements des figurantes.

– Anna, l'héroïne principale de cette série, a besoin d'aide, vous volez à son secours, continué-je. Une fois parvenu près d'elle, vous sautez à terre et

courez la rejoindre près de la table.

Alistair hoche la tête, sans répondre. Je m'attendais à une petite pointe d'humour, une petite répartie ironique, cinglante, mais non. Je m'éloigne rapidement, tout le monde est prêt.

– Le son est demandé ! m'écrié-je. Plus personne ne parle ! Et n'oubliez pas, personne ne regarde la caméra !

J'attends que le top départ soit donné, recule encore.

– Ça tourne ! Monsieur McKay, allez-y !

Alistair donne un coup de talon à son cheval et celui-ci s'élance immédiatement au galop. Je retiens ma respiration, hypnotisée par la chevelure du cascadeur qui vole dans le vent, son corps qui se balance en parfaite harmonie avec l'animal imposant, franchissant l'obstacle avec aisance. Dès qu'il arrive près de la table, sans même arrêter sa monture, Alistair saute et se précipite vers l'actrice principale. Enfin, sa doublure, pour le moment, puisque les acteurs ne sont pas encore présents.

– Coupez ! m'écrié-je dès que le réalisateur le dit dans l'oreillette. Reprenez votre position initiale.

Et c'est là que je me rends compte que j'ai totalement oublié de vérifier que les figurants jouaient bien le rôle demandé… Parce que mes yeux étaient rivés sur Alistair. Je me réprimande intérieurement, préoccupée par cette erreur de débutante.

Et jure silencieusement qu'on ne m'y reprendra plus.

Je laisse ce rôle aux groupies.

J'ai une carrière à bâtir, moi…

OceanofPDF.com

3. La vie est pleine de surprises...

Après avoir tourné six fois la même scène, déplacé les figurants tout autant, Alan déclare que c'est OK et qu'on enchaîne sur la suivante. Je souffle, soulagée. C'est toujours un bonheur quand la prise correspond à ce que souhaite le réalisateur. Mais surtout, j'espère vraiment qu'on va me délester de ce chien miniature qui s'agite de plus en plus dans mes bras. Bien qu'il soit léger comme une plume, il est encombrant. Et il a entendu la voix de son maître, il couine de nouveau…

J'invite donc les figurants à rejoindre les autres en retrait de la scène principale et je pose quelques secondes Chouchou par terre, qui sautille comme un cabri. Je conseillerais bien à Alan de l'attacher en laisse longue quelque part pour qu'il puisse se défouler un peu, mais je n'ose pas vraiment. Dès que la boule de poils a fait ses besoins – juste à côté de mes Docs – je rejoins l'équipe… Et Alistair avec son éternelle posture nonchalante, un brin d'herbe entre les dents, tel un parfait Cowboy, son regard posé sur moi, brûlant, troublant, dérangeant. Dérangeant parce que mon corps ne peut s'empêcher de bouillir dès que ses yeux effleurent mon corps. Et il ne se gêne pas pour me regarder intensément.

– Amy, tu places Calum pour qu'il s'élance vers Anna, m'informe Alan. Alistair, vous pouvez remettre votre cheval où il était, s'il vous plaît ?

– Tout de suite, réponds-je, priant pour que le trouble que je ressens ne se voie pas.

Je cherche Stuart, j'aimerais vraiment lui donner le chien. Au bout de quelques secondes, je l'aperçois avec les deux acteurs principaux, Calum Fraser, mondialement connu, qui n'accepte de jouer qu'à condition qu'on garde son vrai prénom à l'écran. Enfin, entre autres, parce qu'il est très exigeant sur plein de points.

Comme la plupart des acteurs…

Je ne connais pas l'actrice principale. Elle s'appelle Bonnie Linton et c'est son premier grand rôle dans le cinéma.

Bonnie.

Tout un pan de ma vie…

Je regarde Stuart arriver avec les acteurs. Puis, fronce les sourcils. Plisse les yeux. Secoue la tête, comme pour m'éclaircir l'esprit.

Ce n'est pas possible…

Une chevelure rousse abondante, un visage mutin, des yeux clairs, des taches de rousseur, une silhouette frêle. Je dois rêver.

Bonnie.

Ma Bonnie !

Mon cœur se met à battre à cent à l'heure. J'ai du mal à croire ce que je vois : elle, là, aujourd'hui ! Bonnie, que je n'aurais jamais pensé retrouver ici, sur ce tournage, parcourt l'assemblée du regard, un peu intimidée par toutes les paires d'yeux posés sur elle, un léger sourire sur les lèvres. Elle est très jolie dans sa robe vert foncé d'époque et sa coiffure tressée qui met son visage en valeur. Je devine qu'elle jubile d'avoir ce premier rôle puisque je sais que tourner des films pour le cinéma était son rêve le plus cher. Je ne bouge pas d'un pouce, partagée entre la joie de la revoir enfin, par cet incroyable hasard du destin, et l'appréhension de sa réaction. Six ans de silence, ça laisse forcément des marques. Je ne sais donc pas si elle va apprécier de me trouver ici alors qu'elle est sur le point de toucher son étoile du bout des doigts.

Quand son regard se pose sur moi, je perçois un mouvement de recul. Elle s'arrête, son sourire se fige et ses yeux se plissent.

Surprise.

Amy, six ans plus tard.

Avec des cheveux bleus…

Et j’avais raison, elle n’est pas enchantée…

Stuart pose sa main dans le dos de Bonnie pour l’inciter à avancer. Nous ne sommes pas en avance sur le planning, je sais que le réalisateur et son assistant sont très stressés à cause de ça. Bonnie, les lèvres tout à coup pincées et d’une pâleur fulgurante détourne le regard et va se placer près de la table, puis écoute les directives de Stuart. Moi, je ne bouge toujours pas, complètement chamboulée par cette apparition, mon cœur tombant en milliers de petites miettes sur l’herbe si verte de l’Écosse. Savoir qu’elle n’a rien oublié et qu’elle n’est pas heureuse de me revoir me donne presque envie de pleurer. Mais je ne peux pas me le permettre. Je ne pensais pas recroiser son chemin comme ça, par hasard, même si je l’ai espéré des milliers de fois. Tellement de fois. J’ai prié, négocié, demandé à la revoir, ne serait-ce qu’une seule fois, pour pouvoir discuter du passé, m’expliquer, lui demander comment elle va, retrouver notre complicité. Mais je crois bien que c’est la dernière chose qu’elle espérait, elle. Et je ne peux rien contre ça, malheureusement.

– Le cheval ne va pas se placer tout seul, mini rebelle, retentit la voix aigre de Stuart.

Je sors de ma bulle, lui fait un sourire crispé et me hâte de rejoindre Alistair qui est déjà pile là où était le cheval dans la scène précédente.

– C’est parfait ! dis-je à l’intéressé. Vous pouvez attendre juste là-bas, au cas où il faudrait le déplacer un peu.

Alistair pose sur moi son éternel regard brûlant et un sourire charmeur étire ses lèvres.

– À vos ordres, mademoiselle Tout Court.

Je ferme les yeux deux secondes, souffle lentement.

– On vous a déjà dit que les blagues les plus courtes étaient les meilleures ? rétorqué-je, acide.

L'étonnement se lit sur ses traits. OK, je crois que j'ai été un peu trop virulente. Ou que mon sens de l'humour est vraiment parti se cacher quelque part. Mais avoir vu Bonnie et me rendre compte que sa réaction n'est pas à la hauteur de la mienne me fait un mal de chien. Une torpille dans le cœur, un gros poids dans la poitrine, une boule étouffante dans la gorge.

D'ailleurs, en parlant de chien…

– Vous pouvez me tenir ce petit truc un instant, s'il vous plaît ? demandé-je d'un ton plus aimable à Alistair. Je dois aller chercher l'acteur.

– Mais avec plaisir, dit Alistair en tendant les bras. Il est parfait pour vous, ce *Toy dog*.

Cette fois, je ne réponds rien. Ni que ce n'est pas mon chien, ni que ses blagues ne m'amusent pas. Il faut que j'assure ce tournage, démons du passé refaisant surface ou non. Parce que revoir Bonnie me rappelle tous les bons moments que nous avons passés ensemble, mais aussi tout ce que j'ai mis des années à oublier. À tenter d'oublier. À calfeutrer sous des questions, des si, des pourquoi et des réponses que je n'ai jamais eues et que j'ai dû inventer pour ne pas mourir de tristesse. L'amitié est vraiment une ancre dans la vie. Bonnie était mon ancre dans le monde tumultueux et décalé de la musique. Mon pilier, mon âme sœur, ma moitié. Nous étions toujours ensemble. Nous ne faisions rien l'une sans l'autre. Sa famille était devenue la mienne, et la mienne, la sienne. Jusqu'à ce jour maudit…

– Calum, bonjour, m'adressé-je à l'acteur principal qui porte les cheveux aux épaules et darde sur moi un regard bleu perçant. Je suis Amy, vous venez avec moi ?

– Enchanté, mademoiselle, répond-il avec un sourire charmeur. Je suis tout à vous.

Je hoche la tête et l'entraîne près du cheval, – enfin, pas trop près non plus – sous le regard ardent d'Alistair qui ne perd pas une miette de notre échange, Chouchou dans les mains. Le petit chien semble encore plus minuscule que d'ordinaire dans les bras de ce géant. Calum et Alistair se saluent d'un hochement de tête typiquement masculin, un peu empreint de concurrence, je crois, leur regard s'accrochant quelques secondes. J'ai entendu dire que Calum n'aimait pas que sa doublure soit plus charismatique que lui. Pas que je compare, non… Enfin si, un peu quand même.

Un peu beaucoup ?

– La scène va débuter alors que la doublure a sauté du cheval, expliqué-je. Vous devrez courir vers Anna et vous précipitez sur elle, elle s'est tordu la cheville. Ayez l'air paniqué.
– Bien. Je crie son prénom ?
– Attendez, je demande.

Je saisis mon micro et pose la question au réalisateur. C'est Stuart qui me répond.

– Tu ne sais pas lire une fiche ? tonne sa voix acerbe.

Les fiches. Merde, je ne sais pas où je les ai posées ! Et allez, deuxième erreur ! Je cherche autour de moi, regarde rapidement là où s'est tournée la dernière scène, puis me rappelle la poche ventrale de mon sweat, accroché à mes hanches. D'un geste, je remonte mon vêtement et découvre les fiches enroulées dedans.

En plus de commettre des erreurs, je perds la mémoire !

– Si, si, c'est OK, dis-je à Stuart. Nous sommes prêts !

Bon, pas encore prêts. Mais presque. Je lis la scène, Calum doit en effet crier le prénom de l'héroïne.

– Vous devez donc avoir l’air affolé, vous précipiter vers Anna en criant son prénom, indiqué-je à Calum. La scène s’arrêtera une fois que vous serez penché sur elle, ensuite, la prise sera un plan serré. Tout est OK pour vous ?

– C’est parfait, répond-il en s’échauffant comme s’il allait participer à un combat de boxe, sautillant et frappant dans ses mains.

– Bien. Je ne suis pas loin, si vous avez besoin de moi.

– Je m’en souviendrai, dit-il avec un clin d’œil et un grand sourire.

Je m’éloigne, amusée. Observe Alistair – et son petit sourire en coin – tendre les rênes à Calum qui les attrape sans un mot. Je frissonne rien qu’à l’idée de devoir tenir un jour cet animal. Même par un bout de cuir… L’acteur principal ne semble pas le moins du monde impressionné, contrairement à moi.

Calum est un homme avec un charme fou, qui séduit comme il respire. Il fait régulièrement la une des journaux, avec, à son bras, une compagne différente à chaque soirée. Je comprends pourquoi. Il est beau – incontestablement – et en joue énormément. Je n’imagine même pas la réaction des figurantes lorsqu’elles seront amenées à être près de lui.

Et la galère pour les empêcher de faire des selfies à tout va…

– Vous avez d’autres scènes aujourd’hui ? demandé-je à Alistair alors que je me place à côté de lui, la chaleur émanant de son corps envahissant le mien aussitôt.

Chouchou, jusque-là bien sage dans ses bras, émet un jappement. Le cheval, pourtant à quelques mètres, réagit et tourne aussitôt la tête vers nous. Je n’ose plus faire un geste, paniquée à l’idée qu’il pourrait se sentir menacé et nous foncer dessus. Mais il détourne aussitôt son attention, comme si la microscopique chose que vient caresser la main d’Alistair ne méritait pas son intérêt. Je souffle, soulagée.

– Non, pas d’autre doublure ou de cascade pour la journée. Mais je suis obligé d’être sur le qui-vive si jamais je dois remplacer l’acteur au pied levé. Et je gère les chevaux, également, m’explique-t-il de sa voix grave.

Pourquoi, vous avez quelque chose à me proposer ? Une chute express ? Un autre chihuahua à garder ? Un hamster à nourrir ?

– Quoi ? m'écrié-je, mes joues s'empourprant aussitôt. Mais non ! Absolument pas ! Je…

Alistair affiche un grand sourire et ses yeux ébène pétillent d'amusement. OK, je me suis encore fait avoir. Je le déteste ! Vraiment ! Et sa beauté m'exaspère au plus haut point. Cet étalage de testostérone est horripilant !

Même s'il ne semble pas le faire exprès…

Je hausse les épaules pendant que le rire discret – mais ô combien agréable – d'Alistair résonne. Puis, je me concentre sur le tournage. De là où je suis, j'observe Bonnie s'installer à côté de la table en bois, assise par terre, sa robe formant une corolle autour d'elle. Une personne place son jupon pour que sa cheville dépasse, et elle se penche déjà dans la position qu'elle doit avoir, blessée par une chute. Mon cœur se pince encore plus, puis Alan annonce la prise imminente.

– Le son est demandé. Silence ! m'écrié-je.

D'accord, il n'y a que Calum et Alistair et ils ne vont pas discuter ensemble puisqu'ils sont éloignés. Mais c'est comme ça que nous fonctionnons, nous annonçons le son, puis la prise.

– Ça tourne !

Calum se redresse, comme s'il avait réellement sauté du cheval, puis s'élance vers Bonnie qui grimace en se tenant la cheville. Il crie son prénom, puis s'agenouille auprès d'elle. Le réalisateur coupe, puis se rend vers Calum pour probablement lui donner des directives. Je ne suis pas en face de lui, je ne peux donc pas me rendre compte s'il jouait bien ou non, mais je ne peux que constater qu'il a une présence remarquable. Une aura d'acteur, indéniablement.

Un magnétisme impressionnant.

Tout comme la doublure qui se tient très près de moi et qui caresse avec douceur le petit chihuahua qui s'est lové dans ses bras…

OceanofPDF.com

4. La réalité est bien plus triste que la fiction...

Après quatre prises, Alan décide que c'est bon. Nous allons enchaîner sur la suivante. Les figurants ne sont pas requis et, après avoir récupéré Chouchou, je les fais patienter en leur permettant d'aller boire une boisson chaude sous la tente réservée pour ça. Ils ne se font pas prier. Enfin, sauf ceux qui approchent Calum et Bonnie pour leur demander des autographes, des photos, la bise. Je laisse faire tant que l'un et l'autre ne montrent pas de signes d'agacement.

Et bizarrement, ça me dérange beaucoup moins que lorsqu'il s'agissait d'Alistair.

Vite, une bonne nuit de sommeil !

Ou une averse gelée pour me remettre les idées en place…

Alors qu'Alan explique ce qu'il attend de la prochaine scène, j'observe Alistair et son cheval qui marchent tranquillement pour rejoindre l'enclos. Sans m'en rendre compte, je me surprends à avoir froid. Pas le froid que j'espérais de l'averse torrentielle pour reprendre mes esprits, non, un froid intérieur, un vide, un manque, comme si on tirait sur un fil au creux de mon ventre.

Comme si Alistair, en s'éloignant, emportait quelque chose que j'ignorais posséder…

Je remonte Chouchou près de mon cou et le papouille. Il répond instantanément en me léchant le visage, surexcité. Je ris, grimace, le caresse encore un peu et l'écarte pour qu'il arrête. Je me rapproche des acteurs, demande aimablement aux figurants de retourner à leur place, écoute Alan

qui explique aux cameramen ce qu'il attend d'eux pour la prochaine scène. Ce sera la dernière. La nuit va bientôt tomber, le ciel est de plus en plus sombre, et Calum a décidé qu'il était fatigué et qu'il ne souhaitait pas attraper froid. Stuart demande à quelqu'un d'aller lui chercher une couverture pour le couvrir en attendant que l'on tourne, puis se renseigne auprès de Bonnie pour savoir si elle souhaite également en avoir une. Elle rougit un peu, le remercie, lui dit que ça va pour elle. Je reconnais sa timidité discrète, sa façon de ne pas vouloir s'imposer, même si le métier qu'elle a choisi demande une assurance hors norme. Du moins, pendant le tournage. Mais pour l'avoir vu jouer des centaines de fois dans des pièces de théâtre avec la compagnie qu'elle avait intégrée alors que nous étions adolescente, je sais qu'elle se transforme lorsqu'elle doit endosser un rôle. J'ai d'ailleurs toujours été admirative de ce changement soudain, comme si c'était une autre personne en face de moi, que je ne connaissais pas, comme si le monde extérieur disparaissait et qu'il ne restait qu'elle et le rôle qu'elle prenait. J'ai aussi vu ça avec ma mère lors de ses concerts. Ce n'était plus ma mère, cette personne bienveillante, douce et attentionnée. C'était Sky Thunder, une rock star au talent incontestable, une femme que je redécouvrais à chaque concert et qui m'émerveillait.

Alan ordonne à tout le monde de se mettre en place. Chouchou couine en entendant sa voix et se débat pour le rejoindre. Je le calfeutre plus fermement dans mes bras, cache son visage de ma main, lui chuchote que dans quelques minutes, il pourra rejoindre son maître et passer le reste du temps avec lui. Je ne sais pas s'il me comprend, mais je tente quand même. Je vérifie également autour de moi que personne ne m'entend. Pas que parler à un chien me ferait passer pour une personne bizarre… mais presque.

La scène débute, je me poste le plus près possible de l'action. Calum aide Bonnie à se relever, non sans avoir examiné sa cheville avant. C'est une scène tendre, empreinte de sensualité, le début du rapprochement entre les deux acteurs. Malgré le pincement dans mon cœur, toutes les questions que je me pose au sujet de notre amitié brisée, sa réaction qui m'a blessée, je suis vraiment heureuse pour elle. Et émue. Pour elle. Pour moi. Parce que si son rêve était de devenir actrice, le mien était de devenir réalisatrice.

Même si je ne le suis pas encore, pas vraiment, pas tout à fait, j'ai les deux pieds dedans. Et sans l'aide de personne. « La fille de » n'a pas sa place ici, elle est renvoyée dans mon passé, là où je décide qu'elle y restera désormais.

Je trouve complètement fou que la vie nous ait réunie toutes les deux dans ce premier pas vers nos désirs les plus chers. C'est hallucinant, non ? Nous ne nous sommes pas parlé depuis des années, et aujourd'hui, ce film nous rassemble. Alors que j'ai passé des heures, des jours, des nuits entières à chercher Bonnie sur les réseaux sociaux, dans les contacts de nos amis communs de l'époque, dans les annuaires. Mais elle avait complètement disparu. De ma vie et de la planète Terre. Enfin, virtuellement, du mois. Aucune trace d'elle.

Jusqu'à aujourd'hui…

Et j'espère que ce hasard va nous permettre de nous réconcilier !

Je secoue la tête pour évacuer toutes les pensées qui s'entrechoquent dans mon cerveau et me concentre sur ce qu'il se passe autour de moi.

Bonnie est nerveuse, mais resplendissante. Je la vois prendre de larges inspirations avant que le clac de début ne la projette dans le rôle qu'elle doit jouer. Et elle se débrouille magnifiquement bien. Aussitôt le silence demandé, la caméra en action, elle entre dans la peau d'Anna, une femme qui se bat pour son indépendance, contre les hommes, contre les lois, contre les habitudes, contre la morale. Bon, pour le moment, elle s'est foulé la cheville et c'est l'homme qui lui en fait le plus baver dans la série qui vient à son secours. Mais elle excelle. On dirait que ce rôle a été écrit pour elle.

Et je ne doute pas une seule seconde du succès qu'elle va avoir…

Aussitôt la scène terminée, Alan annonce la fin de journée. Les visages tendus se décrispent, les voix sont haut perchées, plus besoin de garder cette ambiance feutrée que l'équipe instaure pour ne pas gêner le réalisateur. Cela dit, il crie bien plus fort que les autres, aucun risque qu'on ne l'entende pas. Enfin, il crie quand tout va bien. Quand rien ne va, il hurle…

Calum ne demande pas son reste et s’en va. Je rends avec soulagement Chouchou à son propriétaire, qui s’empresse de l’embrasser. Chouchou est comme un dingue, on dirait qu’il n’a pas vu son maître depuis des mois ! Il s’agite frénétiquement, lèche les mains et le visage d’Alan, aboie et couine en même temps. Je souris, masse mes bras ankylosés et rejoins les figurants pour les remercier de leur implication et leur demander d’aller signer leur fiche de présence auprès de la personne qui s’en occupe. Une partie du petit groupe ne bouge pas, leur regard au-dessus de mon épaule.

– Anna ! Une photo, s’il vous plaît ! entends-je.

Je me retourne. Bonnie est à quelques pas, hésitante. Je ne sais pas si c’est à cause de moi qu’elle ne s’approche pas plus, mais je devine qu’elle est partagée entre son désir de répondre aux sollicitations des gens et celui de m’éviter. Alors je m’écarte, le cœur encore plus en lambeaux.

J’ai appris que les histoires d’amour pouvaient faire mal, mais les histoires d’amitié aussi, incontestablement…

Bonnie s’avance vers les personnes qui se font du coude à coude pour l’immortaliser avec leur téléphone portable. Début de la gloire ! Elle répond à toutes les demandes avec bienveillance, sourit, signe quelques autographes, manifestement heureuse de l’engouement du public pour son premier jour de tournage. Je vérifie d’où je suis que les personnes qui lui demandent son attention restent sympas, je ne voudrais pas qu’elle soit choquée par leur fougue, ou bousculée. Et qu’elle puisse repartir tranquillement dès qu’elle en aura envie.

Tout à coup, la petite foule se détourne de Bonnie.

– Alistair ! Une photo !

Et c’est reparti pour un tour…

Pas que je sois fatiguée d’avoir couru partout aujourd’hui, mais un peu quand même. Je retiens un bâillement, la bruine tombe sur le paysage qui s’étend à perte de vue, arrêté par des montagnes majestueuses au loin, et,

plus bas, l'océan d'un gris profond. Je hume l'air froid de l'Écosse en resserrant les bras autour de ma poitrine, toujours autant reconnaissante de me trouver ici, sous les ordres du célèbre Alan Middle. D'autant plus que mon premier travail concerne une série romanesque historique et j'adore cette période des années mille huit cent, tous les changements qui se sont ancrés petit à petit, et la façon dont certaines femmes ont commencé à reprendre le pouvoir de leur vie.

Comme moi.

Laisser « la fille de » là où elle est le mieux : dans mon passé.

Et décider de qui je veux être maintenant…

Alistair, grand sourire sur ses lèvres ourlées, me jette un regard énigmatique. Je n'arrive pas à deviner ce qui se trame dans sa tête, ou même si je suis réellement visée, car je ne peux nier que je deviens un peu méfiante avec lui. Je m'attends toujours à une remarque, une blague débile, une provocation de bas étage.

Sans m'adresser un seul mot, il me frôle et va se poster près de Bonnie. Je réprime le frisson qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Et le soupir qui reste bloqué dans ma poitrine.

Et le sentiment de jalousie – totalement insensé – qui m'envahit alors que les femmes s'empressent de se coller contre lui…

Je détourne les yeux pour observer les derniers meubles du décor extérieur disparaître à l'intérieur de la ferme puis les pose de nouveau sur le couple Bonnie/Alistair formé juste pour le plaisir des figurants qui les harcèlent de questions, tout en espérant que ce soit bientôt fini.

Juste parce que j'ai froid, hein…

Si Bonnie fait comme si je n'existais pas, comme si je n'avais pas été sa meilleure amie pendant seize ans, Alistair croise mon regard régulièrement.

Je ne peux me détacher de l’emprise que ses prunelles sombres ont sur moi. Une emprise troublante et totalement irrationnelle.

– Amy, tu viens avec nous ? me sort de mes pensées Carolyn, l’assistante cameraman. Nous allons au bar du village boire un verre.

Heureuse d’avoir autre chose à regarder que cet insolent Alistair, je me tourne vers elle. Je ne la connais pas, mais le peu d’échanges que nous avons eu à propos du tournage a été très sympathique. Juste quelques mots ici et là mais assez pour me faire une opinion favorable de sa personnalité.

– Pourquoi pas, oui, merci, dis-je.

– Super ! Rassemble tes figurants, on part d’ici quinze minutes, m’indique-t-elle avec un clin d’œil, visiblement compatissante.

– Ça marche ! Tous les figurants ! m’écrié-je. C’est l’heure, chacun rentre chez soi ! Allez signer vos fiches, on ferme !

Heureuse de mettre fin à cette journée, et sans m’arrêter sur les grognements et les *encore cinq minutes !* que j’entends, je les presse de rentrer dans le bâtiment pour pouvoir enfin souffler un peu. Alistair rejoint Alan et Stuart, un peu en retrait, non sans m’adresser un petit sourire énigmatique avant de me tourner le dos.

Frissons…

Alors que Bonnie s’apprête à regagner sa loge, je me précipite vers elle. C’est le moment ou jamais…

– Bonnie, on peut discuter deux minutes ? demandé-je à voix basse tout en lui attrapant le bras, afin de ne pas attirer l’attention sur nous, la voix un peu tremblante et le cœur en apesanteur.

Le regard qu’elle darde sur moi me refroidit instantanément.

– Ne me touche pas, Amy, crache-t-elle en se dégageant. Et ne me parle pas !

– Bonnie, continué-je quand même, blessée. Deux minutes. Tu ne peux pas…

– Je peux ce que je veux, énonce-t-elle calmement d'une voix glaciale. Je t'ai rayée de ma vie il y a six ans, Amy et ce n'est pas parce qu'on est sur le même tournage que je te dois quelque chose. Tu as ruiné ma vie et celle de ma famille, alors ne me demande pas de te parler, d'accord ? Tu n'es plus rien pour moi, tu entends ? Plus rien !

– Mais… balbutié-je, des larmes plein les yeux.

– Si tu me parles encore, je me plains auprès du réalisateur. Et ne t'avises pas de révéler qui je suis auprès de l'équipe, parce que je te jure que je te le ferais payer. Tu nous as fait assez de mal, alors maintenant, fous-moi la paix ! Et fais comme si tu ne me connaissais pas ! C'est clair ?

On ne peut plus clair, oui…

OceanofPDF.com

5. Bienvenue en Écosse !

Je me réfugie dans la voiture que m'a louée la production dès que les figurants sont entre d'autres mains que les miennes. La douleur que je ressens au cœur est si puissante, si violente, si dévastatrice que ce ne serait pas pire si on m'avait planté un poignard à l'intérieur.

Je vérifie qu'il n'y ait personne qui approche de ma voiture – au hasard Alistair, jamais très loin – et laisse les larmes couler sur mes joues sans même les essuyer. Je suis peinée et en colère. Peinée par sa réaction, et en en colère parce qu'elle refuse de m'écouter. Elle n'essaie même pas de faire un pas vers moi, comme si tout ce que nous avons partagé pendant des années n'avait aucun poids. Mes pleurs redoublent d'intensité, me faisant hoqueter. Avec difficulté, j'insère la clef, mets le contact et fais démarrer la voiture.

Finalement, je ne suis pas persuadée qu'aller dans un bar soit judicieux.

Ou alors, si. Ça me changera les idées…

Des milliers de fois, j'ai imaginé mes retrouvailles avec Bonnie, si jamais cette opportunité arrivait. Je l'avais idéalisée, fantasmée, enjolivée, mais jamais ce qui s'est passé il y a quelques instants ne m'était venu à l'esprit. Que Bonnie ne soit pas enthousiaste sur le moment, ça, je pouvais le prévoir. Mais qu'elle soit aussi virulente et glaciale, ça échappe à ma compréhension. Mon cœur ne peut pas le supporter. L'appréhender. C'est comme si notre amitié se brisait une seconde fois, brutalement, violemment.

Irrémédiablement…

Je roule lentement, sans même apprécier les derniers rayons du soleil qui percent la brume pour venir se poser çà et là sur l'herbe mouillée,

l’éclairant d’un halo doré, comme si on avait installé des spots dans le ciel et décidé quelle parcelle on allait illuminer. Ce pays a indéniablement quelque chose de magique. Chaque paysage change d’une minute à l’autre, créant une atmosphère enchanteresse. Plus loin, au bout de la route, un arc-en-ciel magnifiquement dessiné se profile. Je décide de voir ça comme un signe positif. Un signe qui me murmurerait que rien n’est perdu avec Bonnie, qu’il faut que je m’arme de patience et nous pourrons enfin nous expliquer.

Je sèche mes larmes, bien décidée à ne pas me laisser abattre. C’est vrai, je suis ici pour propulser ma carrière et je refuse que des éléments extérieurs – si importants et personnels soient-ils – ruinent mes chances de me faire un nom dans ce monde si cloisonné du cinéma.

Je suis la petite route sinueuse qui descend dans le village d’Elgol, laisse mon regard se perdre sur l’horizon et son océan apaisant, vérifie qu’une horde de moutons ne traverse pas la chaussée soudainement puis me gare devant le bar, qui fait aussi hôtel. D’ailleurs, certains membres de l’équipe sont ici, à ce que j’ai compris, dont qu’Alan.

Je prends le temps d’examiner dans le rétroviseur intérieur que mon mascara n’a pas coulé, me recoiffe rapidement, me demande si Alistair a été convié à cet apéro improvisé. Puis, me reprends en me persuadant que ça m’est égal. Complètement égal. TOTALEMENT égal. Dès que j’entends d’autres voitures arriver, je sors en espérant que mes yeux rouges n’attireront pas les questions. Cela dit, tout le monde est fatigué, j’ai une excuse toute trouvée.

Le bar The Cavern porte bien son nom. Une haute bâtisse de vieilles pierres à l’allure ancestrale digne d’un film historique. J’adore ce côté typique de l’Écosse, le patrimoine incroyablement bien préservé, l’absence de complexes hôteliers malgré le tourisme important. Ici, on a l’impression que rien n’a bougé depuis des siècles.

Même si je ne sais pas exactement comment était l’Écosse il y a des centaines d’années…

Carolyn m’interpelle joyeusement, et toute la bande sort des voitures et des minivans. Je ne connais pas encore tout le monde par leur prénom, une soirée est une très bonne idée pour se rapprocher. L’esprit d’équipe est important sur un tournage, cela ajoute à la bonne réalisation du film. Même si je n’ai perçu aucune discorde pour le moment – excepté le caractère de Stuart l’éternel mal luné – plus nous serons proches, mieux ça se passera.

– Alan se joint à nous, m’informe Carolyn discrètement. On va voir si le whisky le rend plus calme.

– Tant que je ne dois pas m’occuper de Chouchou, je n’y vois pas d’inconvénient, dis-je en riant de bon cœur. Tu sais si les acteurs viennent ?

– Non, pas que je sache. Calum était fatigué, Bonnie n’a rien dit et les autres étaient encore dans leur loge. On leur a proposé, ils choisiront.

Et Alistair ?

Non, rien…

Nous sommes accueillis par un grand gaillard en kilt vert et rouge, barbe rousse jusque sur sa poitrine, longs cheveux ébouriffés. Carolyn lâche un « waouh » absolument pas discret et les commentaires – gentils – vont bon train. C’est la première fois – excepté un joueur de cornemuse dans la ville d’Edimbourg – que je vois une personne avec un costume traditionnel et je suis franchement amusée. Je ne savais pas que certaines personnes portaient encore le kilt, autre que pour le folklore !

– J’adore les mecs en kilts, me glisse – doucement, cette fois – Carolyn. C’était mon principal fantasme quand j’ai appris que je venais tourner en Écosse.

Je ris toujours et détaille le barman qui nous invite à nous installer autour d’une énorme table en bois. On le dirait tout droit sorti d’un roman de highlanders avec son visage épais et ses larges épaules.

– Il ne lui manque qu’une épée, dis-je à Carolyn.

– Je kiffe, je kiffe, je kiffe ! s’emballe-t-elle. Regarde s’il a une bague. Je veux savoir s’il est célibataire ! Tu crois que je peux le prendre en photo ?

Je n’ai pas le temps de vérifier s’il est marié, le géant est retourné derrière le bar servir des clients qui ont levé leur chope en le regardant. Tout en m’installant d’un côté de la table, j’apprécie la déco très hétéroclite du bar. De vieux tableaux de paysage en noir et blanc avec seulement un éclat de couleur par endroits, l’incontournable photo du monstre du Loch Ness, des instruments de musique accrochés çà et là, des panneaux lumineux, des fanions et des guirlandes multicolores.

– J’ai des copines qui ramènent toujours des magnets de leur voyage, continue Carolyn, surexcitée. Moi, je veux ramener un highlander. Un vrai ! Comme celui-là !

Je me garde de lui dire que si ça se trouve, il est anglais. Elle a l’air tellement enthousiasmée ! J’apprécie beaucoup ce changement d’ambiance, mes soucis sont relégués bien loin dans mes pensées.

Et un certain Alistair aussi.

Enfin, pas tout à fait.

Comme si je pouvais oublier sa présence aussi facilement…

Une personne de l’équipe décide que nous allons goûter le whisky et tout le monde l’acclame. Je ne suis pas fan des alcools forts, mais étant curieuse, je décide d’en boire un verre. Après tout, ce serait dommage de ne pas tester les saveurs de l’Écosse. Le serveur qui revient vers nous acquiesce. Il nous conseille également le Haggis, spécialité régionale. Je ne connais pas ce plat, mais mon estomac répond pour moi et j’accepte aussi. Certains refusent catégoriquement, je me tourne vers Carolyn.

– Tu connais ? demandé-je.
– Non. Mais je vais tester, répond-elle avec un clin d’œil. Je ne voudrais pas fâcher monsieur Muscle à la barbe folle.

Prise d’un fou rire, j’observe de nouveau le highlander version moderne qui prépare notre commande. C’est vrai que ses muscles apparaissent sous

son tee-shirt blanc moulant. Ce n’est pas du tout mon genre et la broussaille qui lui sert de cheveux et barbe n’est pas du tout à mon goût.

Mais les goûts et les couleurs…

Alan fait son apparition, Chouchou entre les mains. Il salue tout le monde et s’installe en bout de table. Il dépose le petit chien à terre, qui s’empresse de faire le tour des gens présents. Arrivé vers moi, il me lèche les mains, remue la queue, les oreilles en arrière comme si j’étais son amie depuis toujours et qu’il ne m’avait pas vue depuis des jours. Il me fait la fête quelques instants puis s’empresse de se faufiler sous la table, la truffe au ras du sol, probablement en quête de nourriture échouée à nos pieds par de précédents clients. Je souris, attendrie. Ce chien est vraiment chou !

Je prends le temps de dévisager chaque professionnel du cinéma assis, tentant de deviner (pour ceux que j’ai l’impression de ne pas avoir encore croisés) dans quelle branche ils exercent. Parce que prise par les impératifs, je ne fais pas toujours attention à mes collègues. Et même, je n’ai pas vraiment de mémoire photographique, les visages s’effacent de ma mémoire aussi vite qu’ils sont apparus, ce qui me vaut quelquefois des grimaces de la part de ceux qui eux, me reconnaissent. Mais je n’y peux rien, ça a toujours été comme ça. La discussion tourne bien évidemment autour du tournage, du jeu des acteurs, et d’un coup, dévie sur Alistair. Malgré moi, je tends l’oreille, priant pour que Carolyn n’ait pas quelque chose à me dire. Parce que je ne sais rien sur cet homme et j’ai très envie d’en savoir plus.

Juste par curiosité, hein…

– Ah, c’est vrai qu’il est plutôt sexy, le cascadeur, me glisse Carolyn, mais pas assez brut de décoffrage, je trouve.

Je ricane sous cape. Je peux lui certifier que si, il est brut de décoffrage. Mais je ne dis rien, je hoche la tête et continue d’écouter ce qui se dit.

– C’est une chance qu’il ait accepté de tourner, explique quelqu’un. Il refuse beaucoup de contrats. Il faut vraiment qu’il ait un feeling avec le réalisateur, n’est-ce pas Alan ?

Alan approuve, fier que cet énigmatique Alistair fasse partie de l'équipe.

Ah oui ? Monsieur est difficile ?

Étonnant, tiens…

– Si son nom apparaît à l'écran, sûr que le film sera un succès, explique une autre personne. C'est dingue comme il a un public déjà conquis, pourtant, on ne le voit pas vraiment.

– Il a sauté d'une falaise à 16 ans. Soixante mètres ! Plus de deux fois la distance de la compétition de plongeon de haut vol la plus extrême. Il a mis la vidéo sur les réseaux sociaux. Depuis, il est sans cesse demandé. C'est un héros des temps modernes.

– Un malade, ouais ! lâche une femme en grimaçant. C'était hyper dangereux !

– Il a réussi haut la main ! Et ça a lancé sa carrière de manière phénoménale.

– N'empêche que…

Je repars dans mes pensées. J'ignorais totalement ce pan de sa vie. D'accord, j'ignore tout de sa vie. Mais tout de même, je ne le pensais pas si… quoi ? Inconscient ? Accro aux sensations extrêmes ? Complètement fou. Ouais, c'est ça, complètement fou. La femme a raison, c'est totalement dangereux, de faire ça.

Il va quand même falloir que je trouve cette vidéo…

J'attrape mon portable pour vérifier les informations que j'entends sur ce fameux Alistair McKay même si ce n'est pas très convivial. Mais ça me démange. J'ai besoin de savoir si cet homme est réellement une tête brûlée. Malheureusement, je n'en ai pas le temps, le serveur arrive avec nos verres. Les commentaires sur Alistair cessent illico, les verres cheminent jusqu'au bout de la table, une forte odeur de whisky se répand autour de nous.

Finalement, je ne suis pas sûre d'aimer…

Puis les assiettes arrivent. Avec, à l'intérieur, une grosse boule couleur chair ouverte en son centre, d'où déborde de la viande, le tout posé sur des feuilles de salade. L'odeur est encore plus forte que celle de l'alcool. Et le mélange des deux est assez déroutant. Pour ne pas dire écœurant. Je regarde de plus près mon assiette, remarque que ce qui entoure la viande ressemble à… un gros boyau.

– Carolyn, chuchoté-je, c'est quoi exactement le haggis ?

– De la panse de brebis farcie, évidemment, répond mon voisin de gauche, un homme qui travaille au décor, je crois.

– Ah. D'accord. Merci.

– Tu vas voir, c'est délicieux ! continue-t-il en enfournant une grosse bouchée entre ses lèvres. Un régal !

Je l'observe mâcher quelques secondes, puis boire une bonne rasade de whisky. Peut-être que c'est ça la solution, noyer le goût de la viande avec de l'alcool. D'accord, je n'ai pas encore goûté, mais je n'aime pas le mouton, je devine que je ne vais donc pas apprécier la brebis…

Mais pourquoi je ne me suis pas renseignée avant, aussi ?!

– Tu goûtes la première ? murmuré-je à Carolyn ?

– Je vais vomir, m'annonce-t-elle en plissant le nez.

– C'est énorme, en plus, comment on va faire pour cacher ça ?

– Ça pue !

– On devrait commencer par le whisky, non ? proposé-je.

– Tout à fait d'accord !

De concert, nous saisissons nos verres et buvons une gorgée. Je manque de tout recracher tellement c'est fort ! Je tousse, bave à moitié, m'essuie avec ma serviette et vérifie que personne n'a remarqué ma réaction.

– C'est pas pour les fillettes, hein ! lance le highlander depuis le bout de la table en me fixant, fier de lui.

Loupé pour la discrétion…

Tous les regards convergent sur moi, bien sûr, ce qui empourpre mes joues. Pour donner le change – et le contredire – je m'arme de mon plus beau sourire et refais une tentative. Lentement, cette fois, je bois un peu. Le liquide me brûle tout autant la gorge mais je reste digne et ne vomis pas mes tripes sur la table. Il hoche la tête, visiblement content, et part vaquer à ses occupations.

– Finalement, je te déconseille le barman, dis-je à Carolyn. C'est un gros macho !

– Ouais, je sais, hausse-t-elle les épaules en riant. Mais j'aime les machos !

– Tiens, il te regarde, d'ailleurs, tu devrais manger le truc dégueu dans ton assiette, sinon, tu vas le vexer ! m'amusé-je.

Carolyn ne vérifie même pas si je dis vrai et se jette sur sa fourchette, qu'elle plante dans la viande et porte à sa bouche. Presque aussitôt après, elle attrape son verre et boit une longue gorgée de whisky.

– Fameux, dit-elle d'un ton qu'elle espère sûrement sérieux. Tu devrais essayer.

Je ne suis pas dupe mais décide de goûter quand même. J'ai dit que je voulais tester toutes les saveurs de l'Écosse, la nourriture – aussi repoussante soit-elle – en fait partie. Difficilement, je prends une minuscule portion, retiens ma respiration et la porte à mes lèvres. Le goût aussi fort que je l'imaginais me donne un haut-le-cœur.

Je savais que je n'aimais pas !

Pourquoi je tente quand même ?

L'odeur ne va JAMAIS me quitter…

Comme Carolyn, je saisis mon verre et tente de noyer le tout avec l'alcool. Ça marche. Un peu…

– Tu n’aimes pas ? me demande mon voisin comme si je venais de bafouer l’essence même de ce beau pays.
– Je suis végétarienne, dis-je sans réfléchir. J’avais oublié.

Il me regarde bizarrement et tourne la tête. Normal.

– Tu en veux ? lui proposé-je. Je t’en donne volontiers.
– Merci, mais je suis repu, déjà.

Dommage…

– Je ne peux vraiment pas manger ça, déclaré-je à Carolyn en repoussant un peu mon assiette. Je suis sûre que je vais être malade, sinon.
– Pareil, assure-t-elle.

Et c’est là que j’ai l’idée du siècle. Pile au moment où j’aperçois la petite boule de poils blanche surexcitée par l’odeur, qui tourne comme un lion en cage entre nos pieds. Je rapproche mon assiette, en pioche un peu, en laisse tomber sous la table. Et recommence, discrètement, afin que personne ne découvre la manière dont le haggis disparaît. Carolyn capte mes gestes et m’imite avec un regard de conspiratrice. Nous refrénons nos fous rires et nous débarrassons de cette spécialité avec joie. Chouchou est ravi, il se jette sur cette nourriture imprévue tout en remuant la queue, se gave et en redemande. Je n’ai jamais vu un chien manger avec autant d’avidité, comme s’il était affamé ! Jusqu’à ce qu’Alan, sans s’apercevoir de rien, dise :

– Surtout, ne donnez rien à Chouchou, son estomac est très fragile…

OceanofPDF.com

6. Bon réveil !

Je mets de longues minutes à comprendre quel est le bruit horripilant qui ose me déranger à une heure aussi matinale alors que je dormais si bien. J'essaie de me calfeutrer sous mon oreiller, sous ma couette, de me boucher les oreilles, mais rien n'y fait… Puis je réagis : mon réveil ! C'est mon réveil qui sonne depuis tout à l'heure ! Je bondis de mon lit, totalement hagarde, puis me rends compte que la sonnerie ne fait pas ce bruit, généralement. Complètement paumée, je cherche ce qui pourrait être responsable de ce chaos quand deux coups contre la porte sont frappés.

– Amy ! Tu es là ? demande une voix féminine, urgente.

Toujours sans rien comprendre, je me précipite pour ouvrir. Et tombe sur Carolyn, cernée et essoufflée.

– Tu ne t'es pas réveillée ! s'écrie-t-elle. Mince ! Amy, on est déjà en retard !

Tentant de rassembler – difficilement – mes neurones, je cours dans la salle de bains, effectue un mouvement de recul quand j'aperçois les traces de maquillage autour de mes yeux et sur mes joues – bonjour panda – enduis mes mains de savon – tant pis, à la guerre comme à la guerre – me frotte vigoureusement le visage, me brosse les dents tout en changeant de vêtements, grimace parce que mes yeux me piquent, me passe une crème pour adoucir tout ça, rassemble mes affaires et me rue dehors. Le tout, en moins de dix minutes. Je suis une héroïne des temps modernes.

Enfin, si j'avais entendu mon réveil, je n'en serais pas là…

Carolyn m'attend en trépignant d'impatience. Il est sept heures quarante, nous devons être sur le plateau à sept heures trente, normalement. Dans

l’idéal, avant, pour avoir le temps de prendre notre petit déjeuner là-bas. Ce qui me réconforte, c’est que du café et des viennoiseries nous y attendent, nous ne mourrons pas de faim. Parce que, quand je suis affamée – et je le suis toujours le matin – je suis d’une humeur exécrable.

Et le mot est faible !

– Je suis désolée, Caro, dis-je, piteuse. Je n’ai vraiment pas entendu mon réveil.
– Tu m’étonnes. Moi, pareil.
– Mais pourquoi tu es là, au fait ? demandé-je quand je m’aperçois que ma voiture n’est pas à sa place.

Carolyn part dans un grand éclat de rire, qui envoie aussitôt des vrilles de douleur dans mon crâne. Beaucoup trop de bruit !

– T’es sérieuse ? s’étonne-t-elle. Tu ne te souviens pas ?
– Non, je me souviens surtout que j’ai super mal à la tête.
– J’ai du paracétamol. Monte, je t’en filerais en route.

Je n’ai pas le temps de monter dans sa voiture, une petite Twingo jaune tournesol, que la voix de mon logeur, Duncan McKenzie, un vieil homme désagréable au possible, m’interpelle.

Tiens, je devrais lui demander s’il a un lien de parenté avec Stuart.

Son fils, à tout hasard ?

– Mais c’est quoi ce bordel ? vocifère-t-il. Vous vous croyez où, là ?

Carolyn fige son geste de s’asseoir derrière le volant, ouvre grand les yeux, la bouche et la referme. Je pivote lentement, affiche un sourire compatissant sur mon visage pour parler au vieux monsieur en peignoir kaki, chaussons vichy, qui nous dévisage, le visage furieux, les mains sur les hanches.

– Bonjour monsieur McKenzie, dis-je de ma voix la plus enjouée possible. Nous sommes vraiment désolées pour le dérangement.

– Mais j'en ai rien à foutre que vous soyez désolées ! s'énerve-t-il. Vous savez quel âge j'ai ? 85 ans ! Et à mon âge, chaque minute de sommeil est précieuse ! Vous avez gâché ma matinée. Et ma journée ! J'ai de l'arthrose, moi, j'ai besoin de dormir ! Déjà cette nuit, vous m'avez réveillé avec vos fous rires interminables !

– Oh. Pardon. Je…

– Des hyènes, continue-t-il. Vous aviez un rire de hyènes ! J'ai failli sortir mon fusil pour vous chasser ! Je vais me plaindre à votre direction ! Déjà, je savais que louer une chambre à une… une… bafouille-t-il en fixant mes cheveux.

Des hyènes ?

En Écosse ?!

Mais il sort d'où, ce mec ?

Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines.

– Une… quoi ? Monsieur McKenzie ? demandé-je le plus calmement possible.

– Une… rien ! finit-il par dire en balayant ses paroles d'un geste de la main. Foutez-moi le camp de là ! Et que ce soit la dernière fois, sinon, je vous vire !

Carolyn s'empresse de monter dans sa voiture. Je la suis, vexée. Terriblement vexée. Et en colère. De quel droit me parle-t-il sur ce ton ?!

– C'était quoi, ça ? chuchote Carolyn, une fois les portes du véhicule refermées.

– Un vieux con, lâché-je, blasée. Un vieil acariâtre, un vieux frustré, un vieux… putain, je ne supporte pas qu'on me parle comme ça ! Et c'est quoi ces remarques sur mes cheveux ? Enfin, il ne l'a pas dit ouvertement, mais c'était par rapport à ça, non ?

– T’énerve pas, t’énerve pas, me suggère Carolyn, les vieux schnocks, il y en a partout. Laisse tomber. Tu veux un cachet ?

– Oui, merci, soupiré-je en me massant les tempes. Et une triple dose de café.

– Dans quelques minutes, le café, sourit-elle en fouillant d’une main dans son sac. Tiens, il y a une bouteille d’eau, sous tes pieds.

– Merci, dis-je reconnaissante. Dis, tu sais où est ma voiture ? Je ne me souviens de rien, c’est flippant !

– Devant le bar ! C’est moi qui t’ai ramenée, hier soir. Finalement, tu as bien aimé le whisky, je crois…

– Oh mon Dieu ! m’exclamé-je après avoir gobé le médicament. Ne prononce plus ce nom devant moi, s’il te plaît. Rien que d’y penser, j’ai envie de vomir. Je n’ai pas trop raconté de conneries, j’espère ?

– Non, non, chantonne-t-elle d’une voix étrange. Mais tu as parlé d’une certaine personne, si je me souviens bien.

Malheur…

Pas lui.

Je l’avais – presque – oublié…

– C’est pas vrai ! Carolyn, qu’est-ce que j’ai dit ?

– Tellement de choses qu’il me faudrait toute la journée pour les énumérer, se contente de lâcher Carolyn, étouffant un rire. Mais si je dois résumer : cet Alistair McKay t’a grave tapé dans l’œil !

Et merde…

OceanofPDF.com

7. Un petit peu de haggis ?

– Quoi que j'ai dit, c'était faux, me justifié-je pendant que Carolyn se gare devant le plateau, espérant naïvement qu'elle me croit. Ce mec est super énervant. Je te jure, une calamité.

– Ah ça, je l'ai bien compris, oui, se marre-t-elle toujours. Mais je crois que ça ne t'a pas déplu, en réalité.

– Mais non, m'exclamé-je, je t'assure ! Il m'a juste tellement agacée qu'il fallait sûrement que j'en parle ! Tu sais, exorciser le truc, tout ça…

– Hé, tout va bien, dit Carolyn en posant sa main sur mon bras pour me calmer tout en riant. Tu m'as seulement raconté ses blagues débiles et combien il t'a agacé, c'est tout.

– Pitié, dis-moi que je n'ai pas parlé de lui devant tout le monde !

Pitié, pitié, pitié…

– Non, c'était dehors, tu ne te sentais pas très bien.

– Ouf, soufflé-je, – à moitié – rassurée.

– Ah oui, tu m'as aussi répété au moins mille fois à quel point tu le trouvais beau. Attirant. Et tout et tout…

– Je me déteste, parfois, je te jure. Mais, tu sais pourquoi j'ai dit tout ça ? me justifié-je. Juste parce que je ne supporte pas l'alcool, c'est tout. Ce mec, je m'en fous royalement.

– OK, pas de problème, je te crois. Allez, viens, on va tenter de choper un café avant de bosser.

Hum…

Pas très convaincant, son « je te crois »…

Mais c'est gentil à elle de me le dire !

L’équipe est déjà réunie sous la tente où est disposé le petit déjeuner. Je respire enfin, notre retard n’a pas l’air d’en être un. J’aurais été très mal à l’aise d’arriver en pleine action et de devoir, au choix, me justifier, ou supporter des remontrances. J’ai eu ma dose avec le vieux grincheux de logeur !

Nous nous faufilons près du buffet où un choix incroyable de viennoiseries, de biscuits, de charcuterie, de saucisses grillées, d’œufs durs, de fruits, de café, thé et jus nous attend. Un vrai régal pour mes papilles. Sauf que je ne sais pas si mon estomac est capable d’avaler quoi que ce soit. Le goût du whisky est omniprésent dans ma bouche, malgré le dentifrice à la menthe que j’ai utilisé. J’opte pour un café, et choisis de glisser quelques trucs sucrés dans mon sac pour tout à l’heure, je sais très bien que j’aurai faim à un moment ou à un autre.

Et du sucre ne sera pas de trop pour affronter cette journée qui n’a pas franchement commencé du bon pied…

J’ai juste le temps d’apprécier la saveur du café qu’Alan crie au débriefing. J’avale d’un trait le liquide chaud contenu dans mon gobelet, le remplis de nouveau, et suis le petit groupe jusqu’au centre du plateau pour écouter les directives d’Alan, qui tient Chouchou dans les bras, tout endormi. Tout en le caressant d’une main distraite, il nous explique ce qu’il attend de nous, les scènes qu’il prévoit de boucler dans la matinée et nous distribue les fiches avec les modifications qu’il a effectuées. Tout à coup, Chouchou commence à s’agiter, à geindre, à tousser comme s’il s’étouffait. Le visage d’Alan se décompose, l’inquiétude se lit sur ses traits et, au moment où il décide de le poser par terre, la petite boule de poils vomit tout son soûl. Plus personne n’émet un seul son, stupéfait, dans l’attente de la réaction du petit chien qui continue de vomir tout ce qu’il peut. Nous savons tous à quel point le réalisateur aime son chien, et, si jamais il arrivait malheur à cet animal, l’ambiance sur le tournage tournerait à la catastrophe. Alan réconforte Chouchou en parole et en caressant doucement sa tête. Puis sa voix s’élève, menaçante.

– Du haggis ! DU HAGGIS ! s’écrie Alan qui ausculte minutieusement ce que son chien a vomi. Qui a osé donner de la nourriture à mon chien hier soir ?!

Oh, oh…

Toute l’équipe se regarde, consternée. Les chuchotements résonnent, chacun accuse l’autre sans le faire ouvertement, cherche à deviner qui est le coupable parmi notre groupe.

Je dirais plutôt… les coupables.

Parce que c’est à cet instant précis que la mémoire me revient. Le whisky. Le haggis. Le goût infâme. Mon idée de génie. Enfin, finalement, pas tant que ça. Pas du tout, même. Et mon épanchement sur Alistair. La façon dont j’ai parlé de lui, en boucle, en rebattant les oreilles à Carolyn, ressassant des dizaines de fois les mêmes paroles. La pauvre, je ne lui ai épargné aucun détail. Je me souviens lui avoir raconté en long, en large et en travers la façon dont je l’ai rencontré. Ou dont lui m’a rencontrée. Son vol plané, sa chute – même si je ne l’ai pas vue, tout s’est passé beaucoup trop vite – son immense cheval, ma frousse, sa blague débile, et tout le reste. Tout le reste qui se résume à sa beauté, mon attirance pour lui, ses yeux, mélange d’ombre et de lumière, sa voix chaude et envoûtante, sa musculature parfaite. La honte ! Je n’ai fait que lui parler d’Alistair toute la soirée.

Ah, et boire, aussi…

Mais là n’est pas le sujet. Parce que si finalement j’aurais préféré ne pas me souvenir de cette soirée, – cela dit, je ne peux que remercier Carolyn de m’avoir si patiemment écoutée (et d’avoir minimisé la manière dont j’ai parlé de lui) – je sais désormais que je suis entièrement responsable de l’état de Chouchou ce matin.

Et pitoyable, l’état.

Comme ma conscience…

– Merde, me souffle Carolyn, tellement bas que je l’entends à peine. Ça craint.

– C’est le moins que l’on puisse dire, en effet… me contenté-je de répondre.

– Tu crois qu’il va mourir ?

– Arrête, ne dis pas ce genre de choses !

– Merde, merde, merde !

– Ouais. Pas mieux.

Alan est agenouillé devant Chouchou, encore plus blanc que blanc. Bon, OK, c’est une image. Mais ça me fend le cœur de voir ce petit bout de chien pris de soubresauts, tout tremblant, tout malade. À cause de moi. Je suis à deux doigts de me dénoncer – tant pis pour ma carrière, « la fille de » va devoir trouver autre chose – quand les acteurs arrivent, suivis de près par Alistair. Je vois précisément son regard parcourir la foule, pour finir par se poser sur moi. Pas longtemps, juste quelques secondes, mais qui suffisent à rendre mes jambes aussi molles que du coton, mon cœur aussi mou que de la guimauve, mes joues aussi rouges que mon legging. Au moins, mon visage est assorti à mes vêtements…

Je détourne les yeux pour observer Bonnie, qui, elle, ne prend pas la peine de me regarder. C’est vrai, elle m’a expressément demandé de faire comme si on ne se connaissait pas, il n’y a donc pas de raison pour qu’elle me salue personnellement. J’essaie d’évacuer le pincement au cœur que je ressens. Alan se redresse, toujours aussi paniqué.

– Alistair, vous connaissez un bon vétérinaire ? Mon chien est malade…

Alistair se penche sur l’animal mal en point, caresse son pelage de ses larges mains, sourit avec compassion.

– C’est une indigestion, affirme-t-il. Il faut juste lui donner beaucoup d’eau et le surveiller.

– Vous êtes sûr que ce n’est pas plus grave ? insiste le réalisateur, la mine sombre.

– Je pense, oui. Il a juste trop mangé. D'ailleurs, c'est étonnant que son estomac ait pu contenir tout ça !

Ricanements discrets dans l'équipe. Soulagement du côté de Carolyn et moi.

– Bon, tout le monde, au boulot ! s'écrie Alan d'une voix énervée tout en reprenant son chihuahua dans ses bras.

Chouchou, comme s'il se sentait coupable d'avoir vomi, se met à lui lécher les mains avec force, les oreilles en arrière. Tout le monde retient une grimace de dégoût.

– Rappelle-moi de ne jamais plus lui donner quelque chose à manger, me glisse Carolyn.

– Promis, réponds-je, soulagée du diagnostic d'Alistair.

– Tu savais que ton… euh… énervant ? Soupirant ? Comment je dois l'appeler ?

– Quoi ?

– Non, rien, se défile-t-elle. Tu savais que le cascadeur avait des talents de vétérinaire, toi ?

– Pff, il fait son malin, c'est tout ! dis-je en haussant les épaules. Ses talents, je m'en fous royalement !

– Arrête, t'es pas crédible, se marre-t-elle. Franchement, je comprends qu'il te plaise. Il fait énigmatique à souhait. Genre… Brun ténébreux, mystérieux. Hum… Intéressant, je crois bien.

– Arrête, Carolyn, rouspété-je. J'étais bourrée !

– Eh bien, justement, affirme-t-elle, l'alcool désinhibe. Tu as dit, enfin, dit n'est pas le mot exact, non. Tu as répété encore et encore combien il t'attirait. Je crois que tu ne devrais pas l'ignorer.

– Ignorer Alistair ? froncé-je les sourcils. Mais je ne l'ignore pas, je travaille avec…

– Ignorer tes sentiments, banane !

Alors là, bien sûr que je vais les ignorer.

Mais de toute façon, je n'éprouve aucun sentiment pour lui.

Au-cun !

OceanofPDF.com

8. Attirance incontrôlable...

Une fois toute l'équipe éparpillée, je rejoins Alan et Stuart. Ce dernier, engoncé dans un pull en laine taupe qui lui gratte le cou, si je décrypte bien ses gestes, n'arrête pas de tirer frénétiquement sur son col et de passer sa main sous son menton. Il ne répond même pas à mon bonjour. Alan, si. Alan, qui n'arrête pas de jeter des regards désespérés à Chouchou et de le câliner.

– Vous voulez que j'aille lui chercher de l'eau ? demandé-je.

C'est le moins que je puisse faire…

C'est pas comme si Chouchou était dans cet état à cause de moi…

Quand j'y repense, le haggis faisait sa taille.

Et ajouté à celui de Carolyn…

– Merci, Amy, mais quelqu'un s'en est chargé, déjà.

Quelqu'un, oui, en effet.

Alistair, le cascadeur/doublure/vétérinaire/soigneur de chihuahua…

What else ?!

Je détourne volontairement les yeux de son allure de celui qui a le monde à ses pieds (surtout les figurantes, ici) (et sauf avec ses blagues, je tiens à le préciser) parce que mon cœur s'emballe beaucoup trop vite, et mon corps s'échauffe contre mon gré. Je me concentre sur les fiches de travail, pour mémoriser les scènes à venir. Nous avons déjà tous un rapport complet du tournage, mais Alan change régulièrement la chronologie – ainsi que de

nombreux détails – en fonction des impératifs, du temps, et surtout, de son inspiration…

– Bonjour Amy… souffle Alistair lorsqu'il arrive tout près de moi, d'un ton bas, d'une voix grave et chaude.

Jamais je n'ai entendu connotation plus sensuelle que mon prénom dans sa bouche. Ridicule ! Je le salue, recule de quelques pas comme si son aura, en se fondant avec la mienne, pouvait m'électrocuter. Je saisis bien son regard de celui à qui on ne la fait pas, comme si son comportement était soigneusement étudié, et qu'il avait fait exprès de me frôler.

– Amy, commence Alan, alors que Chouchou boit de grandes lampées d'eau fraîche apportée par Alistair, dans un petit récipient en plastique. Tu navigueras entre les figurants et Alistair et ses chevaux. Il nous en faut au moins six dans les scènes, dit-il ensuite en se tournant vers le maître de ces bêtes immenses tout en continuant à lui expliquer ce qu'on attend de sa prestation aujourd'hui.

Super. Les chevaux.

Le genre d'animal que je maîtrise à la perfection.

Je préfère Chouchou, pour le coup !

– Ah oui, et tiens, occupe-toi de Chouchou. Veille à ce qu'il ait toujours à boire. S'il vomit encore, viens me voir immédiatement, d'accord ?

Hey ! J'avais dit Chouchou à la place des chevaux, pas en même temps !

– D'accord, dis-je, sans montrer que je n'ai aucune envie de me coltiner le petit chien encore aujourd'hui.

Mais je ne vais pas rechigner. J'ai rendu ce chien malade, je peux bien m'en occuper. En espérant qu'il ne vomisse plus, par contre….

Chouchou vient volontiers dans mes bras, non sans me faire une petite léchouille sur les doigts au passage. Puis, il commence à fureter près de ma poche, là où sont cachées les viennoiseries. Presque paniquée, je le tiens fermement pour qu'il arrête. D'une, pas besoin que tout le monde sache que j'ai fait des provisions, de deux, le sucre sera encore pire que le haggis, pour cette boule de poils ! Après quelques tentatives pour qu'il reste calme, les paires d'yeux d'Alan, de Stuart avec son sourire ironique en coin, et ceux, brûlants, d'Alistair, sur moi, Chouchou se laisse tomber dans mes bras, son menton sur ma main, et ne bouge plus d'un millimètre. Je souffle discrètement, soulagée.

– Tu as un bon feeling avec les animaux, Amy, commente Alan juste avant de s'éloigner. Chouchou t'apprécie énormément. J'en suis ravi.

Par contre, pas Stuart, visiblement, vu le regard qu'il me lance…

– Cool, on va voir si tu as le même feeling avec les chevaux, lance Alistair d'une voix provocante, une fois Alan et Stuart loin devant nous. Six Clydesdale à garder dans un périmètre précis, tu penses maîtriser ?

– On se tutoie, maintenant ? demandé-je, étonnée, préférant ignorer le sens de sa phrase.

– On peut, oui, dit-il en haussant les épaules. Alors, prête ?

Pas vraiment, non.

– Je vais d'abord aller donner les directives aux figurants, me défilé-je. Vous pouvez peut-être déjà amener les chevaux ici, et ensuite, je les surveillerai avec vous…

– Ah, il n'y a que moi qui use du tutoiement, si j'ai bien compris…

– Question d'habitude, lâché-je sans plus d'explication.

Question de garder mes distances, surtout…

Je vide le reste d'eau, secoue l'écuelle, la glisse sous mon bras et pars prestement, sans attendre qu'il fasse une autre remarque. Le groupe des figurants est déjà là, dans un des chapiteaux réservé à leur accueil, avec une autre des responsables. Je leur explique ce qu'on attend d'eux pour la

matinée : une scène champêtre, un pique-nique, tous seront sollicités et devront garder leur place jusqu'au déjeuner. Pas de bruit, pas de regard sur la caméra, faire comme si nous n'existions pas, recréer un moment convivial, assis, en balade, en train de manger. J'admire rapidement tous les costumes, amenés par les figurants eux-mêmes ou loués pour l'occasion. J'adore ces tenues d'époques ! La mère de Bonnie nous en cousait régulièrement d'ailleurs, elle excellait.

Mais ce n'est pas le moment de penser à ça. Bonnie n'est pas encore arrivée, et j'ai bien du pain sur la planche, pour le moment. Les femmes portent des robes simples mais élégantes, de classe moyenne, et les hommes des costumes dans les tons marron ou beige majoritairement avec des chapeaux. Je les préviens que je reviens les chercher d'ici une petite demi-heure, qu'ils pensent bien à éteindre leur téléphone portable avant de rejoindre le plateau et surtout ne pas s'éloigner ou sortir de l'espace qui leur est imparti. Bien que cela soit déjà spécifié dans le contrat qu'ils signent tous les matins, je préfère insister…

Après avoir été récupéré mon attirail micro/oreillette qui était en charge, je passe sous la tente aux victuailles pour prendre une bouteille d'eau et aperçoit Carolyn en train de se goinfrer.

– Ça va ta tête ? me demande-t-elle, la bouche pleine.

– Oui, super, réponds-je. Efficace, médicament + café. D'ailleurs, je vais en reprendre un.

– Tu es assignée où, aujourd'hui ? Enfin, excepté avec Chouchou, se marre-t-elle tout en lui offrant une caresse.

– Devine ?

Un grand sourire étire ses lèvres et ses yeux prennent un éclat amusé. Carolyn est très jolie avec ses cheveux noirs coupés court et ses yeux gris. Son visage est mutin, ce qui va tout à fait avec son caractère : vive, joyeuse, toujours à plaisanter.

Et j'apprécie son humour, à elle…

– Avec le beau brun ténébreux ! s'exclame-t-elle. Trop chou !

– Pas trop chou, non. Et plus exactement, avec les chevaux. D'ailleurs, j'y vais !

– À plus tard, chantonne-t-elle. Amuse-toi bien !

Je me hâte de rejoindre le pré où doivent rester les Clydesdale pendant le tournage, sans cesser de grogner. Parce que m'amuser en surveillant des chevaux, un chihuahua et des figurants, pas certaine que ce soit le cas…

Les bêtes sont en chemin aussi. Elles sont égales à elles-mêmes, c'est-à-dire… immenses. Encore plus grandes que dans mon souvenir d'hier. Et il n'y en avait qu'un. Là, c'est un gang. Un gang de chevaux que je vais devoir côtoyer. Tous avec un pelage luisant, tous sellés. Alistair en tête, en tenant un par la bride, et suivi sagement par les autres. Le cow-boy est de retour, beau dans son costume d'équitation semblable à la veille, fier, ses cheveux voletant au rythme de ses pas. Même s'il est loin, je devine le regard aiguisé qu'il pose sur moi. Je vois déjà l'éclat spécial de ses yeux, cette teinte, mélange de noirceur et de lumière que je n'ai jamais vu chez quelqu'un, le pli qui ourle ses lèvres lorsqu'il me parle et se retient de sourire, son visage angélique qui contraste avec ce que j'ai appris sur lui, la tête brûlée, qui repousse les limites, toujours un peu plus loin, à ce que j'ai entendu hier soir. Je sens la chaleur de sa proximité se répandre dans mes veines, m'emprisonner, bloquer ma respiration au centre de ma poitrine, mon cœur se défendre en battant si violemment que je jurerais qu'il veut s'échapper.

Je serre Chouchou un peu plus fort dans mes bras, comme un rempart. Contre quoi ? Ce que je ressens ? Ce que je projette, j'imagine ? Je ne sais rien de lui, rien de plus que ce que j'ai regardé en boucle sur mon téléphone dans le bar, rien de plus que ses blagues, sa nonchalance naturelle, son charisme envoutant qui happe quiconque se trouve à côté de lui. Et je regrette les cours d'équitation que ma mère tenait absolument à me donner. Et que j'ai refusés catégoriquement. Pourquoi ? Parce que j'avais déjà une frousse bleue de ces canassons, tout simplement. Mais si je les avais pris, peut-être que je n'en serais pas là, à trembler sur mes jambes, à redouter l'instant où je vais devoir diriger ces animaux et peut-être, les toucher…

Évidemment, je ne vais pas afficher ma peur devant Alistair. Il serait trop content de trouver une faille et s'y glisserait pour me provoquer. Alors, je relève la tête, les épaules, souffle un bon coup – discrètement – et m'arme de mon plus beau sourire, en espérant que sourire me fera oublier ma peur. Puis, je dévie mon regard sur le paysage, pour ne pas montrer à Alistair que sa prestance me provoque des chatouillis tout au fond du ventre, que l'énergie qu'il dégage, je peux la capter de là où je me tiens. Non, je ne lui montrerai pas tout ça. Ni le trouble, ni l'agacement qu'il provoque chez moi, mélange incohérent et irrationnel.

Je préfère me perdre quelques instants dans le ciel d'un bleu parfait, pour une fois, pas un seul nuage à l'horizon, et du soleil éclatant qui illumine l'herbe grasse du pré. Dans les montagnes au loin, fierté des Highlands. Avec l'oiseau qui voltige, libre, à des mètres au-dessus de moi, poussant des cris stridents. Dans l'océan en contrebas, celui-là même où s'est jeté Alistair quand il avait 16 ans tout en se filmant pour faire le buzz sur les réseaux sociaux.

Et voilà, tout me ramène à lui…

Conspiration, je dis…

– Alors, *BlueBird*, on a retrouvé son petit protégé ? résonne une voix chaude.

Je sursaute presque. Puis, me dépêche de sortir l'écuelle de Chouchou et de lui verser à boire. Il semble tout frêle sur ses pattes, me regarde avec de petits yeux larmoyants, comme si je venais de le trahir en le posant par terre. Il refuse l'eau, hume l'air et stoppe tout geste en apercevant les chevaux, qui attendent patiemment derrière Alistair. Un bruyant hennissement plus tard, les poils de son dos hérissés comme une crête, il aboie de sa voix à peine audible tout en effectuant des ronds autour de moi. Alistair se marre, j'essaie de rattraper la bestiole. Mais il est rapide et ne se laisse pas faire. Au moins, il a retrouvé sa vitalité…

– Merde, les figurants ! pensé-je à voix haute. Chouchou, allez, arrête, il faut que j'aille les chercher !

Mais Chouchou ne m’écoute pas. Il n’en fait qu’à sa tête. Il continue de japper tout en tournicotant, cherchant à attirer l’attention des chevaux sans trop s’y frotter non plus. Et faisant un écart à une vitesse hallucinante dès que j’essaie de l’attraper. Je me saisis de mon micro, demande si quelqu’un peut m’envoyer les figurants, plusieurs voix – non identifiées – me répondent par l’affirmative.

Magique, l’esprit d’équipe…

Et puis, je recommence à tenter d’attraper Chouchou, qui zigzague toujours, se rapprochant un peu des chevaux, toujours en aboyant pour les provoquer. Je n’ose même pas imaginer la réaction d’Alan, tellement satisfait tout à l’heure que son chien m’apprécie, s’il me voyait ne pas réussir à le canaliser, mais surtout, si près des énormes sabots des chevaux.

– Dites, ça ne vous dérangerait pas de m’aider à le choper, plutôt que de vous marrer ? m’énervé-je contre Alistair.

Son rire s’élève de plus belle. Je m’énerve de plus belle. Marmonne que je vais aller l’attacher à un piquet, ce sera beaucoup plus simple, et lui donner double ration de haggis. Puis je me fige, ose un regard à Alistair, qui ne se marre plus, bizarrement.

– C’était toi, le haggis ? demande-t-il, une lueur indéfinissable dans les yeux.
– Non. Oubliez. Je n’ai rien dit.
– Trop tard, insiste-t-il en exagérant le ton de sa voix. Je sais, maintenant. Mais, merci pour les piquets, ça m’est sorti de la tête.

Je ne comprends pas ce qu’il sous-entend, jusqu’à ce qu’il me tende la bride du premier cheval, sans plus d’explications, les autres broutant derrière lui.

– Quoi ? Non ! Mais qu’est-ce que vous faites ?
– Déjà, on se dit tu, je n’ai pas 50 ans. Ensuite, tiens, dit-il en attrapant Chouchou et en me le mettant dans les bras.

Je n’ai pas le temps de réagir qu’il s’en va au pas de course. Et moi, je reste là, les bras ballants – enfin, c’est une image, j’ai Chouchou d’un côté et une bride reliée à un monstre à quatre pattes dans l’autre – paralysée, sans savoir que faire. Je regarde en coin le cheval noir, qui se fiche royalement de ma présence, contrairement à moi. Jusqu’à ce que Chouchou émette un petit couinement, et que le géant approche dangereusement sa tête du chihuahua. Je retiens ma respiration, hésite à lâcher la bride, à hurler, pleurer, partir en courant, réfléchissant à toute vitesse. Si Alistair m’a donné ce cheval à tenir, c’est bien qu’il y a une raison, non ? Peut-être pas. Mais peut-être que si. Genre, pour que le cheval ne s’enfuit pas.

Les tentatives de solution fusent dans mon cerveau, je pense à poser le chien dans l’herbe, pour que le cheval s’écarte, mais me souviens des sabots. Le cacher dans mon sweat ? Pas le temps. Crier ? Oui, voilà, super idée, un peu dans le même style que de donner de la viande de brebis hier soir à Chouchou. Alors, je continue à rester figée, les jambes en coton, priant pour qu’Alistair revienne vite. Malheureusement, mes prières ne trouvent pas de destinataire, parce que le cheval se rapproche encore et fourre sa tête dans mes bras. Je vais m’évanouir. Hurler. Je ne peux détourner mon regard de ses énormes yeux noirs menaçants tandis qu’il me bouscule, comme s’il voulait embrasser Chouchou qui s’agite et le lèche frénétiquement. Ou comme s’il voulait l’avaler tout cru. Je fais un pas en arrière pour me rattraper, il se rapproche encore. La crinière épaisse qui tombe sur son front frotte presque mon visage. Ses oreilles – qui sont plus grosses que ma main – frémissent de plaisir. Enfin, je crois. Et s’il décidait de me manger ? De m’écrabouiller ? De me découper en morceaux ? OK, j’exagère. Mais à peine. J’ai tellement peur que ne peux pas sortir un seul son, pas demander de l’aide, pas lui ordonner de reculer. L’énorme monstre frotte son pied par terre, hennit encore, retrousse les babines, laisse au passage un gros filet de bave sur ma manche.

– Les figurants arrivent, résonne une voix dans mon oreillette.

– Super, merci, parvins-je à articuler, de mon ton le plus zen possible, comme si tout allait merveilleusement bien dans le meilleur des mondes.

Peut-être qu'un figurant saura comment gérer ce cheval qui accepte volontiers les léchouilles de Chouchou, pourra le tenir, m'en débarrasser ? Parce que ses pattes sont vraiment très près de mes pieds, et je tremble de peur, de plus en plus. Sauf que niveau sécurité, je n'ai pas le droit de refiler ce genre de responsabilité à un figurant. Alors, je reste crispée, le corps tendu à l'extrême, attendant le retour de mon héros, celui qui va me délivrer de cet embarras, de ce fardeau, j'ai nommé : l'insupportable Alistair McKay !

– Hé, on dirait qu'ils s'entendent bien ! ironise Alistair en revenant, des piquets dans les mains.

– Reprenez-le, s'il vous plaît, parvins-je à articuler.

– Dès que j'aurai planté les piquets, mais il faut que tu places les figurants d'abord.

– Je ne peux pas, j'ai un cheval et un chien collés contre moi. Ou je devrais dire un chien et un cheval collés ensemble. Mais, il est manque d'affection votre poney ou quoi ?!

Le rire d'Alistair s'élève, rauque et communicatif. Sauf sur moi. Là, rien ne pourrait me faire rire. Ni même sourire. Je transpire comme jamais, j'ai chaud, je suis à deux doigts de m'évanouir tellement cette situation m'oppresse. Je me force à respirer lentement, calmement, mais ça ne fonctionne pas. La seule chose qui m'aidera, c'est d'écarter ce cheval de moi !

– Allez, Mister Swing, dit Alistair d'une voix douce, mais ferme. Recule. Laisse ce petit chien tranquille.

Mais *Mister Swing* s'en contrefiche. Il continue de fureter dans mes bras, de frotter son museau sous le ventre de Chouchou qui se laisse faire, aux anges. Et, plus je tente de l'écarter, en reculant, plus il se colle contre le petit chien et moi. Alistair attrape la bride d'une main ferme, main qui frôle le morceau de pull couvert de bave, puis mon bras, déclenchant un milliers de frissons sur ma peau. Dans mon dos. Sur ma nuque. Ma peur panique est recouverte de cette étrange torpeur que provoque chez moi la proximité d'Alistair. Je ferme les yeux une micro seconde, juste pour reprendre mes

esprits, en espérant que l'animal sera éloigné quand je les ouvrirai. Mais non, Mister Swing n'est pas d'accord, il refuse d'obtempérer, manifestement.

– Superbe autorité, lâché-je, les dents serrées.

Alistair plante son regard sombre dans le mien, plisse les yeux, ouvre la bouche, la referme, pince les lèvres, se retient de faire un commentaire.

Ah, ah ! Mouché !

Puis, il change de stratégie. Il saisit Chouchou fermement, l'extirpe de mes bras, et, miracle, Mister Swing se détourne enfin de ma personne pour suivre le mini chien qui couine de plus belle. Je relâche tous mes muscles, enfin, respire de nouveau correctement. Que ça fait du bien !

– Bon, eh bien gardez-le un petit moment, il semble si bien avec vous, dis-je avec mon plus beau sourire. Je vais placer les figurants.

Sans lui laisser le temps de répondre, je file rejoindre le groupe qu'on ne peut ignorer tellement il est bruyant. Mes figurants me demandent d'emblée si on peut attendre un peu pour tourner, ils aimeraient faire des photos avec les acteurs. Je soupire, puis regarde là où pointe leur doigt : Calum, Bonnie, et Maxwell, le second acteur, qui va devenir un rival de Calum dans la série. Je suis à une bonne vingtaine de mètres de ma meilleure amie (enfin, je ne sais pas si je peux toujours l'appeler ainsi) et je perçois quand même son trac avant de tourner, le même qu'elle essayait de cacher avant de monter sur les planches, adolescente.

Elle est costumée d'une longue robe blanche, ombrelle assortie. Elle est belle. Ses cheveux sont détachés et tombent sur ses épaules en une cascade d'or sombre. Je refoule la douleur qui pince mon cœur, place les figurants en couple, en groupe de quatre, six, huit, jusqu'aux derniers, qui, eux, pourront se balader seuls. Le décor a été mis en place, c'est une fête de village, avec pique-nique et stands, mais je ne m'occupe pas des stands, c'est la responsable décor qui a déjà pioché dans les figurants pour les mettre derrière les étals de bois.

Je leur donne de nouveau les consignes – ce n'est jamais de trop – puis retourne voir Alistair qui doit installer les chevaux, qui seront accrochés aux piquets qu'il est allé chercher, pour pas qu'il leur prenne l'envie de se balader dans le décor, et par sécurité. Je lance tout de même un dernier regard vers Bonnie, sans même savoir pourquoi. Enfin, si, je sais. Je tiens à vérifier si elle est toujours autant indifférente à ma présence ici, et à ce que je constate, oui. Pas un regard. D'un autre côté, elle va tourner, elle se concentre, non ? Oui. Mais nous avions un truc, lorsqu'elle faisait ses spectacles, au théâtre, nous échangions un petit geste de la main juste avant qu'elle n'entre en scène, comme un rituel, un porte-bonheur, un signe que tout se passerait bien. Là, rien. Elle m'ignore superbement. Non, pire, je n'existe pas, pour elle. Je n'existe plus. Mon cœur saigne un peu plus…

Je retourne près d'Alistair, toujours en train de se débattre avec Chouchou dans les bras, le cheval qui n'écoute pas, qui ne veut pas lâcher le chihuahua d'une semelle. Sûre que si Alan était là, il en serait blanc de peur. Une si petite bête devant les naseaux énormes du Clydesdale, franchement, c'est impressionnant.

– Alors, besoin d'aide ? lâché-je comme une idiote, sans même me rendre compte que je vais – encore – me retrouver dans une situation fâcheuse.

– Emmène ce chien loin d'ici, ordonne Alistair d'une voix lasse. Je ne sais pas ce qu'ils ont, mais ils ne veulent pas se séparer.

– Ah, l'amour… me marré-je. L'amour a ses raisons que la raison ignore, non ? C'est beau je trouve. C'est peut-être des âmes jumelles, vous savez ces personnes qui se retrouvent alors que…

Ouais. Non…

Le regard qu'Alistair porte sur moi me refroidit instantanément et m'empêche de terminer ma phrase. Plus d'humour. Plus d'éclats de lumière. Plus d'étoiles. Non, à la place, une noirceur qui me fait regretter mes paroles, comme si j'étais une adolescente stupide s'extasiant sur une image tout aussi stupide. Un visage fermé, des lèvres serrées, une attitude à

l’opposé de la réaction que j’espérais. Enfin, je n’en attendais pas vraiment une, je plaisantais…

J’attrape Chouchou, le cale contre moi pendant qu’Alistair fait reculer le monstre. D’un geste énervé, il prend un piquet, la corde et l’entraîne plus loin. Sauf que je ne lui ai pas dit où il devait attacher le cheval. De toute façon, je ne le sais pas non plus. Je hausse les épaules, ignorant sa réaction, même si je comptais me justifier.

Si on doit se justifier quand on fait de l’humour, maintenant…

Je trottine jusqu’à la tente principale, là où Alan et Stuart se tiennent.

– Stuart, vous pouvez garder Chouchou un petit moment ? Il s’est épris du cheval, Mister Swing, et c’est impossible de lui faire faire quoi que ce soit, dis-je en retenant mon sourire devant sa stupéfaction. Ah, et il va très bien, il a bu et a retrouvé sa forme ! ajouté-je à l’intention d’Alan.

– Merci, Amy, réponds Alan, rassuré.

– Où doit-on placer les chevaux ?

– Hum. Deux à droite. Un au centre. Et un à gauche, explique-t-il en me désignant les endroits du doigt. Amenez celui de Calum ici.

– Tout de suite, réponds-je.

Je repars, sentant le regard acéré de Stuart tout le long du trajet.

Vengeance…

Mais ma satisfaction est de courte durée. Pendant que je refourguais Chouchou, et qu’Alistair allait déjà en direction d’un endroit, comme s’il savait d’avance où Alan allait vouloir mettre le cheval, celui qui est assigné à Calum s’est roulé dans la boue.

Sérieux…

Il doit n’y avoir qu’une seule flaque de boue dans tout le pré, et ce cheval a choisi de se rouler dedans. Et qui doit l’amener près de l’acteur principal ?

Bibi !

Hors de question que je m'approche plus près de ce monstre ! En plus, il est tout crade, maintenant ! Dans ma tête, lorsqu'Alan m'a dit « amenez le cheval à Calum », j'ai tout de suite transformé en « demandez à Alistair d'amener le cheval ». Quoi ? C'est presque ça, non ? Donc, il faut que je trouve un plan. Et vite ! Parce que le tournage va bientôt commencer, et j'ai déjà refilé Chouchou à Stuart, il ne va pas me louper. C'est sa spécialité. Enfin, ça et sa mauvaise humeur.

Je me précipite vers Alistair, pour lui donner les indications, quand mon oreillette grésille.

– On en est où, avec les chevaux ? s'impatiente Alan.
– On est presque prêts, dis-je alors qu'ils doivent voir que ce n'est pas du tout le cas.
– Il fait quoi, celui qui se roule par terre ? intervient Stuart.

Et merde…

– On gère ! m'écrié-je.
– Et nous on attend, rétorque Alan, impatient.
– Tout de suite !

Je fonce vers Alistair, paniquée, qui ne relève même pas la tête à mon arrivée, concentré à planter un piquet.

– Il faut qu'on se dépêche, lui dis-je discrètement pour que les figurants présents n'entendent pas. Accrochez le cheval ici, il en faut aussi un autre. Le troisième ira là-bas, lui montré-je. Et encore deux-là. Et le dernier, celui qui doit être avec Calum est en train de se rouler dans la boue. On fait quoi ?

Alistair finit de planter tranquillement le morceau de bois, enroule la corde, vérifie qu'elle tient bien, pendant que je trépigne d'impatience.

– Oh, vous êtes sourd, ou quoi ? On doit se dépêcher !

– Va chercher le deuxième cheval, ça ira plus vite, dit-il comme si je n'étais pas prête à exploser sous la pression.

– Mais… Non ! C'est votre travail, pas le mien ! Merde, je vais me faire jeter, allez, on active, s'il vous plaît !

Je ne sais pas si cet arrogant perçoit la détresse dans ma voix, ma peur – des chevaux et de perdre ma place sur ce tournage – mais il accélère ses gestes. Enfin ! Mais même s'il est plus rapide, la force tranquille qu'il dégage est toujours aussi présente. Et ses biceps se tendent à chaque mouvement.

Je souffle, énervée de m'arrêter à ces détails, énervée de devoir être si stressée, énervée d'être énervée. Je lui pique son marteau, vais chercher un piquet, le plante près d'un couple qui discute, non sans manquer de me taper sur les doigts plusieurs fois. Je vérifie qu'Alistair arrive bien avec les chevaux, vais planter le dernier morceau de bois dans la terre, puis retourne vers le dernier cheval qui s'est relevé, fier de lui, alors que sa robe alezane est maculée de boue. Désemparée, je reste figée devant ce spectacle, sans savoir quoi faire. Et puis un picotement envahit ma nuque, faisant dresser le moindre petit poil qui recouvre ma peau. Je me retourne, Alistair est juste derrière moi et contemple avec un petit sourire les frasques de son cheval.

– Ce n'est pas drôle, soufflé-je, exaspérée. On fait quoi ?

– Le mieux serait une bonne douche. Mais je vais opter pour le remplacement. Il reste un cheval dans l'enclos, il a la même couleur, ça devrait aller.

– Super, allez go ! l'encouragé-je à s'activer.

Je préviens Alan qu'on sera prêts dans deux minutes. Le temps de seller l'autre cheval.

– C'est bon, on fait la première scène sans. On a assez attendu comme ça ! m'informe le réalisateur.

– Amy, il faudrait être un peu plus réactive, à l'avenir, assène Stuart d'un ton sans appel. Nous ne sommes pas dans une colonie de vacances !

OceanofPDF.com

9. Il ne faut jamais dire jamais...

La journée a été harassante. Peut-être que si j'avais dormi quelques heures de plus – et moins bu d'alcool, surtout – cela se serait mieux passé. Quoique, j'en doute. Je n'ai pas eu une minute à moi. J'ai navigué entre les demandes d'Alan, les remarques désagréables de Stuart, un Chouchou surexcité – et son soupirant d'équidé – le silence et l'indifférence de Bonnie, la présence entêtante d'Alistair, qui n'a pas fait étalage de son humour après ma phrase hyper philosophique sur l'amour.

Pas que j'apprécie ses blagues, non, loin de là, mais il s'est fermé quand j'ai fait cette remarque – censée être drôle – et ne s'est pas rouvert par la suite. Je ne sais pas ce que j'ai dit de mal, mais j'ai bien senti son changement d'humeur. Je ne devrais pas m'en inquiéter. Ça ne devrait rien me faire. Pas me perturber. Et pourtant, c'est bel et bien le cas.

Si tout le monde se met à me faire la gueule, ça va être génial…

Heureusement, les figurants sont – à peu près – restés tranquilles. Et Carolyn, elle, a été ravie de me voir à chaque fois que l'on s'est croisé. D'ailleurs, je la cherche. Elle était là il y a une minute, mais je ne la trouve plus. Il faut qu'elle me dépose au bar afin que je récupère ma voiture. Je ne peux pas y aller à pied, c'est loin, et je suis fatiguée. J'ai envie d'un bain, d'un livre, ou d'un peu de musique. Voire de silence. De tranquillité, quoi. Sans un petit chien qu'il faut surveiller comme le lait sur le feu, parce qu'il s'est épris d'un cheval. N'importe quoi ! On ne craque pas pour son parfait opposé, c'est totalement stupide, non ?

Je cherche tous les endroits où elle serait susceptible d'être : la tente où est stockée la nourriture – je crois que c'est son endroit préféré – les loges, la pièce où on pose nos micros pour les recharger, et même les toilettes ! Mais non, Carolyn est aux abonnées absentes. J'attrape mon téléphone

portable, l’appelle : pas de réponse. Je retourne donc à l’extérieur, en espérant trouver quelqu’un qui pourrait me ramener. Mais le plateau est quasi désert, les deux seules personnes qui restent sont : Stuart, à qui je ne demanderais rien même s’il ne restait que cette personne vivante sur une terre dévastée par un astéroïde, et… Alistair.

Alistair, en jean brut et tee-shirt noir à manches longues près du corps. Encore plus sexy que dans sa tenue d’époque. Il est de dos, et regarde un van s’éloigner. J’hésite quelques secondes – je n’ai pas vraiment envie de lui demander un service – mais mon corps me rappelle vivement à quel point il a besoin d’aller se reposer. Alors, je fais un pas vers lui pendant que Stuart lui fait un signe de la main tout en montant dans une grosse berline noire.

– Amy, se retourne-t-il tout à coup, comme s’il avait perçu ma présence. On fait des heures sup ?

– Très drôle, marmonné-je. Mon amie devait me ramener au bar d’Elgol, mais je ne la trouve pas. Ça vous embêterait de me déposer ?

Et là, je vois tout son visage s’illuminer. Bon, ce n’est pas aussi flagrant, j’exagère un peu, mais je vois clairement quelque chose changer, sur ses traits et dans ses yeux. L’éclat ensorcelant revient, cette lueur incroyable que je ne pourrais pas définir, et un petit sourire en coin étire ses lèvres charnues, si sensuelles, qui me fait sourire aussi. Sauf que c’est louche. Je ne sais pas pourquoi, mais je jurerais qu’il y a anguille sous roche. Soit il a une idée derrière la tête, soit quelque chose cloche.

– Avec plaisir, me dit-il en élargissant son sourire. Au Cavern, c’est ça ?

– Oui, réponds-je hésitante.

– Bien. Attends-moi deux minutes, j’arrive.

Je ne peux m’empêcher de me ronger les ongles en l’attendant. Et de faire mille suppositions. Va-t-il me laisser là, à attendre trois plombes ? OK, je suis un peu parano, ce soir. Ça doit être la fatigue. Est-il venu à vélo ? En tandem ? Compte-t-il encore me faire une blague ? Je ne sais pas pourquoi je me pose toutes ces questions, c’est une sensation vague, une intuition,

mais son attitude, ou plutôt son changement d'attitude me paraît vraiment étrange. Comme s'il préparait un mauvais coup.

Puis, j'entends des bruits de sabots résonner sur l'herbe. Un bruit très léger mais qui ne laisse aucune place au doute.

L'enfoiré…

Il sait ! Il sait que j'ai une trouille bleue des chevaux. Il l'a forcément constaté. Toute personne aimant bien ces bêtes énormes les a approchées, les a câlinées, s'est extasiée sur leur beauté. Sauf moi. Moi, je les ai évitées. Enfin, sauf lorsque je n'avais pas d'autre choix…

Je me retourne, au ralenti, le cœur au galop. Pour voir Alistair-le-traître et sa monture. La même qui a voulu nous avaler tout à l'heure avec ce pauvre Chouchou…

– Euh… C'est quoi, ça ? demandé-je.
– Notre moyen de locomotion. Les autres sont repartis en van, et je pensais ramener celui-ci au ranch en faisant une balade. Tu vas venir avec nous !
– Je ne crois pas, non, ricané-je. C'est encore une de vos blagues ?
– Absolument pas, dit-il de sa voix implacable.
– On ne va pas rentrer à cheval ? m'étouffé-je.
– C'est comme tu veux, mademoiselle Tout Court. Si tu préfères rentrer à pied…

Je le déteste ! Vraiment, je le déteste ! De tout mon corps, de tout mon cœur, de toute mon âme ! Et jamais, jamais, je ne monterai sur ce truc ! Hors de question !

– Oui, merci, ça va aller, je vais y aller à pied. J'ai envie de marcher, finalement, dis-je en mentant piteusement.

Son rire, plus si enchanteur que ça, retentit. Nos regards s'aimantent un instant, se défient. Et sa voix chaude et amusée s'élève.

– Cinq kilomètres dans la nuit, tu as raison, c’est vite fait.

Il n’a pas tort. Pour la nuit. Elle est en train de tomber sur le paysage, l’engloutissant rapidement. Je ne vois déjà plus les montagnes au loin, la brume a pris une teinte bleutée, magnifique, créant une aura féerique au-dessus de l’océan.

– Mon portable fait lampe de poche, dis-je en le brandissant comme un trophée.

Et en constatant qu’il ne me reste que deux pour cent de batterie !

Je relâche mes épaules, fourre rageusement mon téléphone dans ma poche, réfléchis à cent à l’heure pour tenter de trouver une autre solution. Mais aucune ne me vient à l’esprit. Parce qu’à part effectuer le trajet à pied, je ne vois pas comment faire. Du stop ? La ferme où nous tournons est paumée au sommet d’une colline. Un taxi ? Mon téléphone va me lâcher avant même avoir pu prononcer un mot. Dormir ici ? Pitié, je veux mon lit !

– Bien, dit Alistair d’un ton nonchalant. Bonne soirée, Amy, à demain.

Sur ce, il pose une main sur l’encolure de la grosse bête noire, l’autre sur son dos, s’élance, saute sur son Clydesdale même pas sellé, et s’installe. Tout ça sans effort. À l’intérieur de moi, c’est la panique. Je n’ai aucune envie de rentrer dans la nuit noire toute seule. Mais je n’ai aucune envie de monter – à cru, en plus ! – sur ce cheval qui doit faire deux mètres !

– Non ! Attendez ! Je… euh…

L’arrogant me regarde de toute sa hauteur. Beau, sexy en diable, fier. Terriblement séduisant. Terriblement énervant. Il hausse un sourcil, sourit encore en coin.

– Je ne suis jamais montée sur un cheval, avoué-je finalement, vaincue.

L’étonnement se lit sur ses traits. L’agacement augmente sur les miens.

– Vraiment ?

– Oui, bon, ce n’est pas la peine d’en rajouter, réponds-je, blasée. Je ne dois pas être la seule fille au monde dans ce cas !

– Pas de problème, dit-il en sautant lestement de son cheval. Viens, je vais t’aider.

Ah oui ? Comme ça, sans moquerie ?

Alistair se tient devant moi, la main tendue. Son visage n’exprime aucune ironie. Il est là, force brute et tranquille, attendant que je fasse un geste pour qu’il me hisse sur ce satané canasson. Mon pouls s’accélère, mon cœur aussi, ma température corporelle augmente de quelques degrés. Un geste. Dans sa direction. Ce n’est pas grand-chose. Presque rien, même. En tout cas, rien d’extraordinaire. Juste poser ma main dans la sienne, et me laisser guider. Moi, « la fille de », qui se bat pour ne plus l’être, qui se cache de la célèbre identité de sa mère, qui a vécu des années sans savoir l’identité de son père, je dois seulement accepter l’aide qu’il me propose. Mon indépendance sacrée n’est pas mise en jeu. Ma dignité, peut-être un peu. Mais c’est un détail. Alors, pourquoi j’hésite ? Pourquoi je cherche encore s’il n’y a pas une autre solution ? La peur ? Foutaise ! Près de lui, je n’ai peur de rien. Et ça non plus, je ne me l’explique pas. Comme si ce qu’il dégageait, cette prestance à toute épreuve, ce magnétisme rare des gagnants, de ceux qui ne reculent devant rien, était contagieux.

– Amy ? m’interroge sa voix de velours.

– Oui, oui, j’arrive, murmuré-je.

La nuit est là. Épaisse, sombre, comme un rideau massif sur cette journée de folie. Et Alistair m’attend. Il ne me presse pas. Il ne m’oblige pas.

– OK, soufflé-je. On y va.

Je glisse ma main dans la sienne. Frissonne. Oublie de respirer. Alistair, délicatement, pose ma main sur le flanc de la bête pour m’inviter à la caresser. À l’apprivoiser, peut-être. À me rassurer, en tout cas. Le poil de Mister Swing est doux. Chaud. Mon cœur cogne intempestivement dans ma poitrine, mais je gère. J’essaie. Je ne me défile pas, déjà. Quand Alistair

estime que je suis un peu plus à l'aise, il m'attrape par la taille me hisse sur le cheval qui ne bouge pas d'un millimètre. Sentir la musculature massive de l'animal qui m'effraie tant sous mes jambes est étrange. Nouveau. Pas si désagréable, finalement. Et la vue d'en haut n'est pas si mal, même si je n'irais pas jusqu'à dire que j'apprécie. Pas encore… Je ferme les yeux lorsqu'Alistair grimpe à son tour. Retient un hoquet quand son corps brûlant se colle contre le mien. Son torse et mon dos, imbriqués. Toutes mes inquiétudes, volatilisées. Et sa voix s'infiltre dans tous les pores de ma peau.

– Tiens-toi à sa crinière. Ça ne lui fera pas mal, il est habitué. Tes jambes doivent être fermes mais ne pas trop le serrer non plus. Et évite les coups de talons, sinon il partira au trot. Laisse ton corps suivre le mouvement. Si ça ne va pas, tu me le dis, d'accord ? Mais ne t'inquiète pas, tout va bien.

Suis pas aussi sûre que ça, moi…

Je ne saurais dire ce qui est le plus flippant. Le cheval qui avance ou la présence d'Alistair derrière moi. Le vertige qui me saisit, même s'il n'y a pas vraiment un gros vide sous moi. Non, le vertige est intérieur. Montagnes russes de sensations. Sa chaleur, sa voix, son souffle contre mes cheveux, ses bras autour de moi. Son odeur. Celle qui m'envahit au-delà de celle du cheval, j'entends. Mélange de bois, peut-être, avec une touche d'acidité. Fruitée ? Je ne saurais dire. Piquante, ça oui, sans hésiter…

Je n'arrive pas à me détendre. D'une, c'est la première fois que je monte sur un animal pareil. Même un poney, je n'ai jamais essayé. Ma mère en avait loué pour l'un de mes anniversaires, petite, et j'avais fait un esclandre, parce que j'étais déjà terrorisée. J'avais ruiné ma fête, alors qu'elle s'était donné du mal pour être originale et présente dans son emploi du temps surchargé. Mes copines – et leurs mères – m'avaient sans doute prise pour une enfant gâtée. C'est après qu'elle a voulu me donner des cours d'équitation. Que j'ai toujours refusés.

La main d'Alistair glisse sur ma hanche. Mon cœur suit le mouvement, en apnée. Il se loge là où ses doigts posés me brûlent. Je m'accroche

comme si ma vie en dépendait – ce qui n'est pas tout à fait faux – à la crinière. Sous mes fesses, les muscles de l'équidé roulent tranquillement. Derrière mon dos, le torse ferme d'Alistair, rassurant, qui me tient et me protège. Je ne risque rien, a priori. Mais je ne me suis jamais sentie aussi vulnérable qu'aujourd'hui. Prise au piège. À sa merci. À la merci d'un homme qui joue, rit, comme un adolescent et fuit la minute d'après, se ferme tel un coquillage sentant le danger. D'un homme qui m'attire autant qu'il m'exaspère.

– Tout va bien, *BlueBird* ? susurre sa voix douce contre mon cou.
– Arrête de m'appeler comme ça ! riposté-je.
– Tiens, tu me tutoies, maintenant. Rien de tel que la proximité.
– J'ai oublié, dis-je pour justifier pourquoi je ne le vouvoie plus.
– Oublié quoi ?
– Rien.

Oublié de garder la distance que je souhaite mettre entre nous. Parce que je suis censée le diriger sur les scènes, parce que je ne le connais pas, parce que je n'arrive pas à le cerner. Parce que cet homme est un mystère à lui tout seul, tête brûlée selon les rumeurs, talentueux selon les professionnels, énervant selon moi. Mais surtout, surtout, cet homme fait naître en moi tout un tas d'émotions et de sensations dont j'ignorais jusqu'à l'existence…

Alistair lâche ma hanche et pose sa main sur les rênes. Ses bras m'entourent, comme une barrière protectrice. Le vent s'engouffre dans mes cheveux, les fait virevolter, et mes mèches courtes teintes en bleu se collent devant mes yeux. Je ne peux pas lâcher la crinière du cheval, malgré la pression du corps masculin qui me maintient fermement. Alors, j'abaisse mes paupières. Juste quelques instants. Quelques secondes. Quelques secondes volées à la vie, au temps, à la pression que je m'inflige afin d'obtenir une place dans le cinéma, au stress qui me motive autant qu'il m'épuise. Quelques secondes où j'ai l'impression de vivre pleinement, sans chercher à cacher quelque chose, à me démarquer, à faire oublier qui je suis. Et c'est bon. Enivrant. Excitant.

Jusqu'à ce qu'Alistair lâche, joueur :

– On peut aller au galop maintenant ?

OceanofPDF.com

10. Lâcher prise…

– Euh… je ne suis pas sûre, non.

La quiétude a été de courte durée. J'ai à peine eu le temps de m'habituer à la marche au pas qu'il veut déjà aller plus vite ! J'ai juste pu savourer de ne plus avoir peur qu'il veut passer à la vitesse supérieure. Je reconnais bien là le caractère de cet homme décrit par ses fans, l'homme qui n'en a jamais assez, qui a besoin de tester ses limites, de défrayer les chroniques, de battre des records. Mais là, on parle de mes limites à moi. Et je les ai déjà bien dépassées, aujourd'hui, en montant sur ce cheval.

– Tu ne risques rien, m'assure Alistair d'une voix posée.
– Non, vraiment, je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dis-je en tremblant d'avance.
– Tu as toujours peur ? me demande-t-il d'un ton doux, prévenant.
– Là, non. Mais, si on va plus vite…

Alistair ne dit plus rien. Je peux presque l'entendre réfléchir. Sa respiration est calée à la mienne, comme un seul et même souffle. Sauf que la mienne aurait tendance à s'accélérer. Je lutte pour la garder lente et profonde.

– Et si je te promets que tu ne risques rien ?

Mouais. Les promesses, je n'y crois pas trop. Avec Bonnie, nous nous étions promis *à la vie, à la mort*. Et pourtant…

Je ne réponds donc pas. Je ne peux pas. J'ai l'impression d'être devant un choix cornélien à faire. Ce qui est stupide. Alistair me demande juste si je veux tenter le galop, pas si je veux sauter une falaise de soixante mètres

avec lui ! Je n’ai qu’à dire « non ». C’est tellement simple. Un seul mot, trois lettres, une syllabe. Pourtant, c’est le chaos dans mes pensées.

– Amy, continue-t-il, comme s’il sentait le dilemme qui se joue dans ma tête. Tout va bien. Je te tiens, tu n’as rien à craindre.

Sur ce dernier mot, sa main gauche se pose sur mon ventre, me calant encore plus contre lui, tandis que l’autre tient toujours fermement ma hanche. Ses cuisses musclées encerclent les miennes, ses abdominaux tiennent mes reins, ses épaules réchauffent mes omoplates. *Plus qu’un*, c’est tout ce qui me vient. Une seule et même entité, un seul et même mouvement, synchronisé à celui du cheval, un seul et même corps. Les frissons refont leur apparition, un étrange chatouillis s’installe au creux de mon ventre, juste sous ses doigts, semblable à des bulles microscopiques qui éclatent de joie, des papillons s’ébrouent dans ma poitrine, indisciplinés et nombreux.

– Respire, me chuchote-t-il, tout en donnant un léger coup de talon à notre monture. Et fais-moi confiance.

Tous mes muscles se tendent quand le cheval passe du pas au trot. Puis, un autre coup de talon fait galoper l’animal. Alistair me tient fermement, tout en me suggérant de juste suivre le mouvement, comme il me l’a déjà conseillé auparavant. N’ayant plus d’autre choix que de l’écouter, je laisse mon corps – et le sien – me diriger. Je m’accroche bien évidemment à la crinière, mais me rends compte qu’Alistair est un superbe rempart contre mes craintes. La bête massive a pris de la vitesse, mes cheveux s’emmêlent de plus belle, le vent me coupe le souffle, mon cœur est un peu malmené, mais les sensations sont étourdissantes. Je surplombe le paysage, vois de plus haut l’océan et son eau agitée, me sens proche des oiseaux qui tournoient en criant une dernière fois avant d’aller se coucher. Les sabots du Clydesdale tapent contre le sol, et je me sens presque l’âme d’une guerrière, fière d’avoir pu dépasser ma peur panique, au moins pour une fois. C’est grisant. Inattendu. J’ai vraiment l’impression de faire corps avec ce cheval, la nature, les éléments tout autour de moi, les arbres qui défilent, les étoiles

qui apparaissent, la lune qui se lève et joue à cache-cache avec les nuages. Sans parler du corps d'Alistair…

Et il ne mentait pas, je ne risque rien, dans ses bras

Être dans les bras d'Alistair, sentir sa présence rassurante, m'en remettre entièrement à quelqu'un en ce qui concerne ma sécurité, même le temps de quelques minutes, même si je ne risque pas ma vie (enfin, je ne crois pas) et surtout, surtout, entendre ce mot que j'avais relégué au fin fond de mes souvenirs… *confiance*… me remue énormément.

Alistair ralentit quand nous apercevons le Cavern. Je me retourne, prête à lui demander de revenir au pas maintenant. Mais je n'en ai pas le temps.

– Tu sais comment montaient les femmes à l'époque du tournage de la série ? me demande-t-il, de l'amusement dans la voix.
– Oui, réponds-je hésitante. Pourquoi ?
– Comme ça… Je ne disais juste que tu pourrais essayer, maintenant que tu es à l'aise.
– Oh, je n'irai pas jusqu'à dire que je suis à l'aise ! objecté-je très vite.
– Je te tiens, promis.

Et voilà… Encore une fois, il fait ce qu'il veut de moi. Enfin, de ma volonté…

Alistair rit, et son rire enchanteur achève de me convaincre. D'un geste habile, il me fait pivoter. Assise sur le dos de Mister Swing, mon visage tout près de celui d'Alistair, je me laisse envahir par son odeur masculine, par la chaleur qui se dégage de son corps, par la sensation cuisante de sa main sur mon ventre et de son bras autour de mon épaule. Je suis calée contre son torse. Lovée, même. Nous avançons tranquillement, au pas. Je sens ses muscles se tendre autant que ceux du cheval qui roulent sous mes fesses. Cette proximité est aussi troublante que de le sentir derrière moi. Son souffle effleure ma joue. Frissons. Sa voix caresse mon âme. Exaltation. Je tourne lentement la tête, je n'ai pas entendu ce qu'il m'a dit. L'atmosphère se charge d'une étrange électricité. Opaque, épaisse, sensuelle. Ses lèvres sont si proches des miennes. Si tentantes. Si…

Et puis, tout à coup, je glisse. Littéralement. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, je n'en ai pas le temps mais mes pieds rebondissent sur le sol gravillonné du parking du bar pendant que je crie de surprise. Alistair saute du cheval tout en lui intimant de s'arrêter. Je plonge mes yeux dans les siens, rouge de honte, heureusement atténué par la nuit. Mais je peux quand même y lire une nouvelle teinte. Sombre, flamboyante, hypnotisante.

Du désir…

Je détourne vite le regard, balbutie une excuse pour ma chute, le remercie de m'avoir ramenée, lui souhaite une bonne soirée et me rue jusqu'à la voiture, où je m'enferme sans oser observer sa réaction puis me dépêche de démarrer… Je suis obligée de m'y reprendre à deux fois. Mon cœur est toujours au galop, ma gorge, asséchée, moi, totalement troublée…

Et ma dignité, envolée…

OceanofPDF.com

11. Envie d'un cocon de douceur...

J’ai déjà des courbatures dans les jambes. Alors que les courbatures, ça n’arrive que le lendemain, non ? Mais ça, ce n’est rien, comparé à la honte que je me suis tapée !

Je serre mon volant à m’en décrocher les doigts. Je n’arrête pas de me fustiger intérieurement. Enfin, et à voix haute, aussi. Je me traite de tous les noms d’oiseaux possibles et imaginables.

Je me suis tellement sentie mal que je crois que je n’oserai plus jamais le regarder dans les yeux. Parce qu’il l’a senti, ce truc entre nous. Impossible à ignorer. C’était tellement fort, tellement palpable, tellement troublant.

Il faut que je dorme ! Que j’oublie cette avalanche d’émotions qui m’a submergée, aujourd’hui. Mais j’ai envie de parler à quelqu’un de ma famille. D’entendre une voix familière, de me plonger dans un cocon de douceur, de sérénité. Ma mère est en tournée, je sais que je ne pourrai pas la joindre si facilement. Et elle devinerait de suite que quelque chose me tracasse, que mon cœur laisse échapper des battements qu’il ne connaît pas, et qu’un homme est à l’origine de mes tourments…

Ma vie a été violemment mise à mal il y a quatre ans, suite à la découverte de l’identité de mon père – surtout à cause de cet énorme secret que ma mère m’a caché pendant dix-huit ans – cette histoire m’a dévoilé un frère. Un frère beau comme un dieu (nous avons les mêmes yeux) (comment ça, je me vante ?), doux comme un ruban satiné, protecteur comme peut l’être un grand frère aimant. Pourtant, nos débuts ont été houleux. Je suis arrivée dans sa vie avec toute la fougue de mes 18 ans, en colère. Tellement en colère… Je voulais qu’il me reconnaisse immédiatement, qu’il m’accepte, qu’il m’aime. Qu’il me dise qu’il m’avait attendue toute sa vie, que même s’il ne me connaissait pas, ma présence lui

avait manquée, parce qu'il savait que j'étais là, quelque part, et que nous finirions par nous trouver. Je crois que je voulais tout. Tout et tout de suite. Faire partie de sa vie, de ses pensées, connaître ses amis, ses goûts, ses habitudes. Rattraper toutes ces années perdues où nous ignorions l'existence l'un de l'autre. Parce que, si je n'avais manqué de rien, pendant mon enfance, j'avais toujours chéri l'idée d'avoir un grand frère, en secret…

Bien évidemment, ça n'a pas été aussi simple. Il m'a rejetée. Purement et simplement. Je ne lui en veux pas, j'aurais sûrement fait pareil. Je souris en repensant à mon comportement, tout en surveillant du coin de l'œil qu'un troupeau de moutons ne traverse pas la route. Le tact ne faisait pas partie de mes qualités (je fais des efforts, maintenant). La discrétion, non plus (sans commentaires) et je n'avais même pas imaginé qu'il pourrait refuser de me parler (Amy élevée dans un monde de Bisounours, habituée à être le centre du monde…). Au lieu de lui laisser le temps d'intégrer cette révélation, faute d'avoir préparé un plan, aussi, j'ai rué dans les brancards en lui envoyant au visage toute la colère qui me submergeait.

Heureusement, tout s'est rapidement arrangé. Lukas Stetson, mon frère, m'a ouvert grand les bras. Le cœur. Il m'a laissé entrer dans sa vie.

Je gare la petite Clio blanche devant la cabane de bois que me loue la production, dont la vue donne sur l'océan, espérant vivement que Duncan, mon logeur acariâtre, ne sortira pas de sa maison non loin. J'ai eu ma dose de sensations fortes pour la journée, je refuse qu'il vienne ajouter sa mauvaise humeur (le mot est faible) à cette fin de journée.

Dès que j'entre dans ma cabane, je lance l'appel vocal avec Lukas.

– Salut petite sœur, retentit la voix de mon frère sur mon écran.

Son visage passe rapidement, suivi de la vue du mur de sa chambre, puis d'un fauteuil où est déposé un costume gris.

– Tu me fais visiter ton appart ? plaisanté-je.

Son rire résonne, puis son visage réapparaît à nouveau. Ses grands yeux bleu clair, semblables aux miens, ses traits si adorés, et son grand sourire.

– J'ai un rendez-vous, explique-t-il. Mais je ne voulais avoir de tes nouvelles quand même.

– Je vais bien, dis-je de mon ton le plus neutre possible. Je te rappellerai, si tu veux.

– Tout se passe comme tu le souhaites, sur le tournage ? demande-t-il quand même tout en s'affairant.

– Oui, c'est speed, mais exaltant. Je te raconterai une autre fois. Eva va bien ?

– Oui ! Elle est chez Sahelle. Tu peux la joindre sur son portable, elle attend de te parler avec impatience ! Elle n'arrête pas de me demander si je t'ai contactée, depuis que tu es partie.

– Oh, je vais l'appeler de ce pas, alors. On se voit bientôt, de toute façon. Bisous, Lukas !

– Je t'embrasse, Amy. Prends soin de toi.

Je raccroche, le sourire aux lèvres. Puis, compose aussitôt le numéro d'Eva, sa femme, qui est devenue mon amie, en plus d'être ma belle-sœur.

– Amyyy ! s'écrie-t-elle dès qu'elle décroche. Alors, raconte-moi tout !

J'entends un brouhaha derrière elle, reconnaît la voix de Sahelle, son ancienne logeuse – qui a été la mienne pendant une année également.

– Bonsoir Sahelle ! la salué-je quand Eva tourne l'écran.

Sahelle est fidèle à elle-même. Fantasque. Habillée d'une robe pourpre, épaisse, qui jure presque avec son maquillage. Sauf qu'elle ne dépasse jamais la limite du *too much*. Elle joue avec son apparence, pourrait sembler démodée, mélange les genres, et ça lui réussit. Elle garde le code vestimentaire qui a été son succès lorsqu'elle était chanteuse d'opéra. Un peu comme si elle ne voulait pas vieillir, pas oublier qui elle était, préserver un peu de sa maigre célébrité en s'habillant comme si elle allait donner une représentation. Au début, c'est surprenant. Drôle, même. Bien loin de la

mode, au-dessus du jugement, en décalage avec la façon de se vêtir des femmes de son âge. Et quand on la connaît, ça lui va à merveille.

– Amy, ça y est, tu es devenue une star ? demande Sahelle en me faisant un coucou avec sa main.

– Je ne suis pas actrice, Sahelle, je veux être réalisatrice.

– Tu as raison, jeune fille ! s'écrie-t-elle comme si, à travers le téléphone, j'étais trop loin pour l'entendre. Réalise, réalise, laisse une trace de ton passage sur terre. Mais tu pourrais aussi être actrice, jolie comme tu es !

– Merci, Sahelle, réponds-je, touchée. Vous jouez aux cartes ?

Le visage d'Eva réapparaît à l'écran. Sa moue m'indique que oui. Je ris, et les souvenirs des parties de cartes avec Sahelle me reviennent en mémoire. Comment les oublier ? Sahelle est la pire joueuse qui soit ! Tricheuse, de mauvaise foi, mauvaise perdante. Si bien qu'il m'est arrivé maintes fois de la laisser gagner. Sauf qu'elle est observatrice. Alors, elle le remarquait. Et elle se vexait encore plus.

– Raconte, m'encourage Eva. Comment ça se passe ?

– Speed. Motivant. Intéressant. Fatiguant. Je cours partout, mais je m'éclate !

– Ça a l'air vraiment passionnant, Amy ! résonne la voix de Sahelle.

Je souris. Omets volontairement les épisodes « Stuart le mal léché, Bonnie ma meilleure amie qui ne l'est plus, Alistair l'énigmatique ». Mais Eva n'est pas dupe, elle doit voir une ombre passer dans mon regard, ses yeux se plissent et je sens la question arriver. Eva, qui nage dans le bonheur avec mon frère, met un point d'honneur à caser les personnes qu'elle aime. Pour elle, l'amour est le plus beau des cadeaux, primordial dans la vie, et elle veut absolument trouver « chaussure à nos pieds ». Mais je n'ai pas envie de raconter quoi que ce soit ce soir, par téléphone.

Surtout qu'il n'y a rien à raconter…

– Je ne reste pas longtemps, nous avons fait un apéro hier et j'ai des heures de sommeil à rattraper, dis-je très vite, sans lui laisser le temps de

parler. Demain, je me lève tôt, je voulais juste prendre des nouvelles. J'ai eu Lukas au téléphone, mais il était pressé.

Son visage prend une teinte tout autre, ses yeux se perdent dans le vague. Ça, c'est l'effet Lukas Stetson. Dès que je parle de lui, elle se transforme en une petite chose toute molle. Je pourrais presque voir des cœurs roses dans ses yeux et des licornes partout autour d'elle.

– Bon, rappelle dès que tu as un moment, on discutera ! dit-elle.
– Promis ! Je vous embrasse !

Je raccroche, le cœur un peu plus léger. J'ai eu ma dose de douceur. Mon cocon de bien-être. Pile ce dont j'avais besoin. Même s'ils me manquent. J'ai passé pratiquement quatre ans avec eux, à les voir régulièrement, à rire et échanger autour d'un verre, d'un repas, d'une balade. Et là, me retrouver seule dans un pays inconnu, entourée de gens tout aussi inconnus, est un véritable défi.

Mais on ne s'affranchit pas de l'étiquette « la fille de » sans effort.

Ni quelques sacrifices…

OceanofPDF.com

12. Il y a des jours où rester au lit aurait été la meilleure option...

Ma guitare, posée sagement contre le mur de bois, me fait de l'œil à mon réveil. Je n'ai pas pris le temps de jouer une seule note depuis que je suis ici. Pourtant, l'endroit s'y prête vraiment. La vue, déjà, avec sa chaîne de montagnes au loin, d'où monte la brume matinale avant d'aller se perdre dans le ciel nuageux. L'océan, plus bas, qui balance ses vagues contre les rochers, inlassablement. La décoration de cette cabane, minimaliste mais très chaleureuse, fait que je me croirais perchée au sommet d'un arbre. En bois et pierre brute, la maison de Duncan-le-grincheux est construite tout au bout d'un chemin caillouteux, seule au monde, à la merci du vent qui vient souvent terminer sa course folle ici. Solitaire, perdue, parfaite pour motiver mon inspiration.

Je regarde ma guitare, m'excusant silencieusement de la délaisser. Parce que, si j'ai bien envie d'en jouer, les chiffres sur la grosse horloge murale me disent que ce n'est vraiment pas le moment. Il est l'heure de se lever !

Le soleil n'a pas daigné se lever, lui, par contre. Il est caché derrière sa couverture de nuages. Je sors, inspire l'air, éternue, retourne chercher une veste plus épaisse et un foulard. J'aperçois Duncan, en peignoir – comme tous les matins – qui sirote un café en appréciant le paysage. Enfin, j'imagine. Même si je ne sais pas si cet homme est capable d'apprécier quoi que ce soit… Je ne lui ai jamais vu un sourire sur le visage, un air joyeux, entendu une parole positive venant de lui. Je lui fais un petit signe de la main pour le saluer mais il ne me voit même pas.

Je me dépêche de rejoindre ma voiture, garée au-dessus de ma maisonnette de bois quand quelque chose me semble bizarre. Je m'arrête, regarde mieux et, en effet, l'avant de mon véhicule paraît plus bas que

l’arrière. Je recule, encore un peu trop endormie pour comprendre quoi que ce soit quand je me rends compte qu’un pneu est crevé. Je m’approche, stupéfaite. Et paniquée. Comment vais-je faire pour me rendre sur le plateau ? Je fouille dans mon sac pour en extirper mon téléphone, appelle Carolyn, priant pour qu’elle réponde. Mais aucune sonnerie ne retentit, je tombe directement sur son répondeur.

Mon cerveau mouline à toute vitesse pour trouver une solution. Changer un pneu, de bon matin ? La bonne blague… Je file tout de même en direction du coffre, l’ouvre, cherche où pourrait se trouver la roue de secours. Aucune idée. Et l’heure tourne. Les minutes défilent, comme si quelqu’un s’amusait à faire avancer le temps plus rapidement. C’est toujours un peu ainsi, lorsqu’on est pressé, non ? Je fais le tour de la voiture, regarde dessous – on ne sait jamais… – et remarque qu’un deuxième pneu est crevé. Les deux de devant, en fait. Je vérifie que ceux à l’arrière vont bien. Des milliers de questions me traversent l’esprit. En même temps. Comment ai-je bien pu faire pour crever deux pneus ? Pourquoi je ne l’ai pas senti, hier soir ? Je fais comment, maintenant ? C’est un mauvais rêve et je vais me réveiller, c’est ça ?

Non. C’est la réalité.

Finalement, le cheval, comme moyen de locomotion, est peut-être plus fiable qu’une voiture…

J’essaie de nouveau de joindre Carolyn, sans succès. Quand j’aperçois la silhouette de Duncan qui approche, je ne réfléchis pas. Je me rue sur lui. C’est mon seul espoir.

– Bonjour, dis-je très vite, m’armant de mon plus beau sourire. J’ai un gros problème, deux pneus de ma voiture sont crevés et je dois absolument être sur le tournage d’ici quelques minutes. Est-ce que vous pourriez m’emmener, s’il vous plaît ? Je vous paie le prix d’une course de taxi, si vous voulez. J’ai bien pensé à en appeler un, mais le temps qu’il arrive, je vais vraiment être en retard.

Duncan me regarde de haut en bas, de ses yeux sans lueur. Je peux deviner ses pensées. Ma tenue, un peu voyante, avec mon pantalon rouge et ma doudoune bordeaux. Ou alors mes cheveux, qui doivent dénoter avec les couleurs de mes vêtements. Mon sac, un sublime Gorjuss qui représente une petite fille sur une pile de livres, bleu et rose. La barrette argentée qui tient ma frange, peut-être, parce que je n'ai pas réussi à la discipliner, ce matin ?

Réponds, bordel !

Et oui, de préférence…

S'il me conduit rapidement au travail, je jure que plus jamais, jamais je ne dirai une parole méchante sur lui. Juré, craché. Plus de critique, plus de jugement, plus de moquerie.

– Deux pneus, vraiment ? lâche-t-il d'une voix suspicieuse.

Genre, non, non, c'est une plaisanterie, j'adore faire des blagues de bon matin ! (Oups, pardon, j'ai dit que je ne penserais plus du mal de lui…) (Enfin, il n'a pas encore accepté…)

– Oui. J'ai dû rouler sur un truc pointu, je ne sais pas. Ou alors, les pneus étaient usés, débité-je sans pouvoir m'arrêter. Enfin, bref, il faut vraiment que vous m'aidiez, là. S'il vous plaît !

Duncan va vérifier que je dis vrai. Je trépigne, lance encore un appel à Carolyn mais c'est toujours le répondeur. Je hais les répondeurs ! Je hais les voitures !

– S'il vous plaît, supplié-je presque. Je vais me faire virer si je n'arrive pas à l'heure ! Le réalisateur déteste les retards ! Et je suis nouvelle, je ne peux pas faire d'erreurs ! Dites-moi votre prix, et il sera le mien ! Mais j'ai…

– C'est bon, c'est bon, me coupe-t-il, probablement agacé par le ton de ma voix strident. Attendez-moi là, je vais chercher les clefs !

Je lâche un gros soupir, reconnaissante. Soulagée. Je jette un œil sur l'écran de mon téléphone, je dois être dans cinq minutes sur le tournage. Ça peut le faire. À moins que Duncan ne roule comme un escargot. Ou qu'il décide de prendre sa douche avant de m'emmener. Ou…

Il est là, tenant dans ses mains ridées une clef.

– Allez, dépêchez-vous de monter, à cause de vous, toute mon organisation de la journée est décalée, dit-il en me faisant signe de le suivre.

Je souris en guise de remerciement, me hâte de lui obéir. Duncan ouvre un garage, et je découvre un vieux quatre-quatre, datant probablement de l'avant-guerre. Kaki, ouvert de tous côtés, à l'allure ancestrale. Mais je ne m'arrête pas sur ces détails, je suis bien trop contente d'avoir trouvé une solution.

Et j'ai dit que je ne le critiquerai plus…

Enfin, là, c'est son véhicule, ce n'est pas pareil, si ?

– Il y a un garage par ici ? demandé-je dès que Duncan s'assied. Il faut que je fasse dépanner la Clio.

Duncan ne répond pas. Il regarde sa clef, prend le temps de l'insérer dans le contact. Avec une lenteur presque exagérée, il vérifie que la boîte de vitesse est bien au point mort. Que son siège est bien réglé. Tire sur sa ceinture de sécurité et l'attache. Moi, je bous d'impatience, entendant les secondes défiler dans mon esprit comme un sablier égrène son sable. Le moteur démarre enfin. Je respire de nouveau.

– Comment ai-je pu crever deux pneus en même temps ? marmonné-je presque pour moi-même.

– Si vous étiez mieux garée, aussi, grogne Duncan, sans quitter la route des yeux.

– Ah bon ? Je suis mal garée ? Vous voulez que je mette la voiture où ? demandé-je, pour ne pas le froisser.

– Et vous conduisez trop vite… ajoute-t-il, sans daigner répondre à ma question. Nous sommes en Écosse, ici, pas aux États-Unis.

Je le regarde, surprise. Et suspicieuse. D'une, je n'étais pas mal garée. De deux, je ne conduis pas vite (et je ne vois pas le rapport avec les États-Unis).

– Les femmes au volant, franchement…retentit encore sa voix…

***

Mon retard – encore – est passé inaperçu. Bon, ce n'était que cinq petites minutes, finalement, ce qui est aisément dissimulable. Après avoir bu un café, reproché en plaisantant à Carolyn de ne pas allumer son portable le matin et écouté les directives d'Alan, je m'isole quelques secondes pour téléphoner à un dépanneur. Duncan, mon sauveur, n'a pas été jusqu'à me donner le nom du garage le plus proche, mais j'ai trouvé. Vive Google.

Je décide d'aller à l'arrière de la ferme. Pas très loin de l'enclos, d'ailleurs. Je jette un œil sur le morceau de pré. Désert. Pas de chevaux. Pas d'Alistair. Tant mieux.

Enfin, je crois…

Je m'assieds sur un vieux banc en bois pour cliquer sur le numéro quand j'entends une porte grincer. Curieuse, je tourne les yeux… pour découvrir Bonnie, enveloppée dans une épaisse veste noire sur son costume du jour. Toujours aussi jolie. Mon cœur s'accélère.

C'est le moment de tenter de lui reparler…

Je me lève d'un bond, essaie de calmer le stress qui m'a envahi depuis que je l'ai vu, et m'approche d'elle.

– Salut, dis-je, hésitante. Je peux te parler deux minutes ?
– Non.

Le mot tombe comme un couperet. Brutal. Ferme. Blessant.

Note : Ne jamais demander à quelqu'un si on peut lui parler quand on sait pertinemment que cette personne ne veut pas…

– Bonnie, je suis désolée, insisté-je quand même. Écoute, je comprends que tu m'en veuilles, mais s'il te plaît, écoute-moi quand même.

– Amy, dégage, je suis là pour me concentrer, crache-t-elle d'une voix glaciale.

– Je sais, je sais, oui, dis-je, me forçant à rire, dans l'espoir qu'elle se remémore combien nous étions joyeuses, ensemble. Je me souviens bien que tu as besoin de t'isoler avant de faire une scène. Je voudrais juste que tu m'écoutes. Ça fait des années maintenant, on peut peut-être…

– Amy, me coupe-t-elle. Tu ne fais plus partie de ma vie. Tu as tout détruit. Tout. Ma famille, notre amitié, nos souvenirs, et moi avec. Alors dégage d'ici avant que je ne dise à tout le monde ta nature secrète !

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

– Tout ça à cause d'un mec, en plus, s'énerve-t-elle. Tu te rends compte ? Tu te rends compte du bordel que tu as mis dans ma vie à cause de ta jalousie ? Je m'en foutais, de ce Chris, moi ! Mais toi, non, hein. Avoir une vie de rêve ne te suffisait pas, tu étais tellement jalouse, tellement seule qu'il t'a fallu prendre plus ! C'est quoi ton problème, franchement ? Tu veux ce que les autres ont ? Et si tu n'y arrives pas, tu ne peux t'empêcher de détruire, alors ? Ou quoi, tu as voulu te venger, c'est ça ? Parce que tu étais amoureuse de lui, peut-être ? Mais Amy, tu veux que je te dise un secret ? Tu n'es pas capable d'aimer. Tu ne sais pas ce que ce mot veut dire. Tu as toujours tout eu. Tout. Et ça ne t'allait jamais ! Oh, la pauvre petite fille malheureuse entourée de tout ce que les autres tueraient pour posséder.

Ses joues sont rouges, faisant ressortir ses taches de rousseur que je m'étais, un jour, amusée à compter. Sans y parvenir. Son regard est froid comme jamais, rempli de haine. Ça me vrille les entrailles. Le cœur. Comme si une main de géant le tenait entre ses doigts et en faisait un minuscule morceau de papier mâché. La douleur que je ressens est immense. Intense. Tellement brutale que les larmes me montent aux yeux.

Je m’apprête à répondre quelque chose, à lui demander des explications parce qu’il y a quelque chose qui m’échappe, là. Mais elle ne m’en laisse pas le temps.

– C’est la dernière fois que je te mets en garde, Amy. Si tu m’approches encore, je balance tout !

Elle tourne les talons et me laisse seule dans le silence brumeux de cette journée si triste. Seule avec mes questions, mon incompréhension, la douleur qui me provoque une migraine. Je me masse les tempes, refoule mes larmes, range le téléphone dans ma poche, sonnée. Dépassée. Dévastée.

OceanofPDF.com

13. Accalmie dans la tempête de mes pensées

Alistair est arrivé en début d'après-midi sur le tournage, assis sur sa monture, tel un cavalier bravant le froid. OK, j'exagère, il est venu en voiture, j'ai entendu des figurantes parler de lui.

Et de son gros pick-up…

J'ai bien lu de l'amusement dans son regard, ces petites étincelles qui rendent ses iris si particuliers, mais une chose de plus était présente, cette fois.

La douceur.

Sa présence m'a réchauffée. A déposé un baume sur les cicatrices qui se sont rouvertes. Je doute même qu'elles se soient fermées un jour. Quand j'ai pu, j'ai observé Bonnie jouer et j'ai pu constater qu'elle n'était pas très à l'aise non plus. Alan l'a reprise de nombreuses fois, et je n'ai pas pu m'empêcher de culpabiliser. Si elle est aussi déconcentrée, c'est à cause de moi. Ma faute. Comme tout ce qu'elle me reproche. Je ne comprends toujours pas qu'elle refuse de s'expliquer…

Alors je préfère garder mon attention sur Alistair. Sa scène est plus compliquée que la dernière fois, il doit sauter un obstacle et rouler sur le sol.

Hum, hum, ça me rappelle drôlement quelque chose…

Scène qu'il effectue remarquablement bien, évidemment. Dès qu'il s'élance dans le pré, fier sur sa magnifique monture, je retiens ma respiration. Comme tout le monde, je crois. Le silence règne pour admirer

la prestance, le magnétisme fou, la beauté insolente de cet homme qui fait battre le cœur de toutes les femmes qu'il croise. Enfin, selon ce que j'en ai entendu, pas que j'ai creusé le sujet, hein… Bref.

Alistair saute par-dessus l'amas de troncs d'arbres qui jonchent le sol, cheveux au vent, le corps tendu par cette course, puis il chute, les coudes en avant, et effectue des roulés-boulés sur l'herbe trempée à cause de la petite pluie désagréable qui tombe depuis une bonne heure. L'ambiance de la scène est encore plus intense avec cette luminosité pâle, floutée par les gouttes d'eau éparses. Le cascadeur reste quelques minutes allongé sur le sol, j'entends des murmures, des *oh*, *ah*, des commentaires, des inquiétudes.

Mais Alan sonne le clap et Alistair se relève, époussette ses vêtements, tout sourire. Puis recommence. En seulement deux prises, le réalisateur est satisfait. Je laisse un moment mes figurants pour rejoindre l'équipe sous la tente afin de voir avec eux ce que donne la prestation d'Alistair. À cause du temps, les caméras ont été positionnées des deux côtés. Une vue d'ensemble avec Alistair de dos, une prise d'un peu plus près avec sa chute. Les caméras ont bien sûr été posées afin qu'on ne les voie pas, c'est extrêmement rare que deux prises se fassent ensemble, mais cela nous permet de gagner de précieuses minutes, la météo est incertaine. Et cela n'a pas l'air de vouloir s'arranger, la pluie s'intensifie.

– Fais partir les figurants, Amy, me dit Stuart sans même me regarder. Nous n'avons plus besoin d'eux.

Sur l'un des écrans, le visage d'Alistair apparaît. Presque plus beau qu'en vrai. Enfin, aussi beau, en tout cas. Son air concentré, le léger sourire qui ourle ses lèvres, ses yeux plissés, regardant au loin.

– Putain, ce qu'il est canon, me souffle Carolyn, derrière mon dos.

Sa phrase me permet de reprendre mes esprits. Les figurants ! Je m'écarte de la tente, mais pas assez vite car j'entends la voix d'Alan émettre, comme une vérité :

– Il devrait être acteur, ce type. C’est un gâchis de n’avoir que son dos à l’écran !

Je me hâte d’accompagner les figurants se mettre à l’abri dans une pièce et signer leur fiche de présence. Au moment où j’en ressors, j’aperçois Alistair faire monter son cheval dans un van, accompagné d’un vieil homme. Puis un grondement sourd retentit.

– L’orage arrive ! crie quelqu’un. On range, vite !
– Fin de journée ! ajoute Alan.

Sans réfléchir, la pluie nous trempant lamentablement, nous courons dans tous les sens pour ranger le matériel qui reste encore à l’extérieur. Les caméras sont déjà en sécurité mais le reste ne peut pas passer la nuit dehors. Les gouttes épaisses s’infiltrent sous ma doudoune, coulent le long de mon dos et je n’ose même pas imaginer ma tête.

Ni ma coiffure…

L’équipe ne demande pas son reste. Dès que tout est rangé, tous se dépêchent de partir. Même Carolyn, qui m’envoie un baiser de la main en me disant qu’elle m’expliquera. Je fronce les sourcils afin qu’elle ait pitié de moi et me donne des détails, mais elle est déjà loin.

OK, je repasserai pour les explications…

Mais je me demande si un certain Highlander macho ne serait pas là-dessous ?

Je file me mettre l’abri derrière le bâtiment – c’est le seul endroit où le réseau capte bien – et appelle le garage pour savoir si ma voiture est prête. Entre deux prises, j’ai pu avoir le responsable au téléphone et il est allé remorquer ma voiture après être venu aimablement chercher les clefs sur le plateau… Il m’a assuré que les pneus seraient changés dans la journée et qu’il me ramènerait la voiture ici. Je suis trempée, j’ai froid, j’ai hâte de me mettre au chaud, chez moi. Malheureusement, je déchante vite : il n’avait pas les pneus en stock !

Et je suis là, comme une conne, mouillée de la tête aux pieds.

Et seule…

Je fais le tour du bâtiment, espère trouver une âme généreuse, mais le plateau est désert.

Impression de déjà-vu.

Encore.

Tout à coup, j'entends une portière claquer. Je me précipite vers le parking, caché par des bosquets, prête à supplier la personne de me ramener. Même si c'est Stuart. La pluie tombe en rideau épais, la boue formée par l'eau et la terre colle sous mes pieds, le terrain est glissant mais je cours quand même – je ne veux pas laisser passer ma chance – quand je me retrouve nez à nez avec un torse musclé. Littéralement. Mon visage est pratiquement collé contre le paquet de muscles qui apparaît sous une chemise blanche transparente, me narguant, là, juste devant mes yeux. Lentement, je lève mon regard même si je sais déjà qui est en face de moi.

Picotements dans la nuque.

Frisson.

Chaleur.

Tout ça en même temps, oui…

– Amy… m'effleure sa voix de velours.

– Salut, dis-je, gênée. Je… Euh, cherchais quelqu'un pour me raccompagner. Ma voiture a eu un petit souci, elle est au garage. Elle devait être prête pour ce soir, mais finalement, non. Et tout le monde est parti. Et il pleut.

Et je ne suis pas obligée de lui raconter ma vie…

Je ne peux m’empêcher de parler vite. De bafouiller. J’essaie d’éviter son regard, caressant, chaud, troublant, sans succès. Ses yeux m’aimantent, m’hypnotisent, augmentent ma température corporelle. Lui, semble à l’aise, comme s’il ne s’était rien passé hier soir, comme si nous n’avions pas failli nous embrasser. Je me dis que j’ai rêvé, peut-être, fantasmé, imaginé. Puis l’orage reprend de plus belle. Une lueur zèbre le ciel, un son sec claque aussitôt après, Alistair sursaute, m’attrape par le bras.

– Fais chier, peste-t-il. Viens, allons à l’abri !

Il tremble, je crois. À moins que ce ne soit moi ? Ou les deux ensemble. Je ne cherche pas à comprendre et le suis à l’intérieur du bâtiment, dans sa loge. Il ne dit rien, mais son visage est crispé, tout comme son corps. Un deuxième éclair illumine la pièce, Alistair ferme les yeux, les lèvres serrées, les sourcils froncés. Lorsqu’il les ouvre, après le claquement flippant, son regard est empreint d’ombres, ses traits sont tirés et je sens que quelque chose ne va pas.

– On peut courir jusqu’à la voiture ? suggéré-je. On est déjà trempés, de toute façon.

Pas que j’ai froid. Mais quand même.

Surtout, l’atmosphère dans cette pièce est irrespirable. Être là, seule avec lui dans cet espace confiné me stresse et me plaît tout autant. L’air est chargé d’électricité – et pas uniquement à cause de l’orage – le corps d’Alistair est tout près du mien, son regard, lointain, me donne envie de me coller contre lui et de ramener les étoiles dans ses yeux. Son odeur est omniprésente, entêtante, comme si elle s’était déjà incrustée dans les murs.

– Non, affirme-t-il d’une voix sèche. Attendons que ça se calme.

J’ai envie de le questionner, de lui demander pourquoi, et de quoi il a peur, lui, l’homme sans limites, qui défie l’apesanteur et les éléments, qui dresse des chevaux, qui fait battre mon cœur – oui, je m’égare, encore – mais je ne dis rien, le ton de sa voix m’en dissuade. Je m’écarte de lui, me

rapproche de la petite fenêtre qui donne sur le plateau, regarde le temps se déchaîner à l'extérieur.

– J'adore l'orage, dis-je au bout d'un moment pour combler le silence oppressant. Le vent, la pluie, le tonnerre…

Je stoppe mon débit de paroles, me retourne. Et vois ce que j'ai bien cru comprendre. Alistair, de dos, est en train de retirer sa chemise trempée. OK. Il faut que je respire. Que je me détourne. Que mes yeux se posent sur autre chose que son dos qui apparaît sous mes yeux. Sa peau hâlée. Les muscles qui suivent ses mouvements. Un tatouage qui se révèle sur son omoplate droite. Quatre oiseaux. Trois oiseaux en plein vol, ombrés, sombres mais lumineux, et un, plus bas, posé sur une branche d'arbre qui regarde les autres. Magnifique. Du grand art. Bien sûr, j'ai envie de lui demander quelle est la signification de ce tatouage, quand il l'a fait, mais à la place, je retourne à la contemplation du paysage. Beaucoup moins intéressant, maintenant. J'ai trop chaud. La gorge sèche. Je l'entends finir de se changer. J'attends qu'il soit convenablement habillé pour parler mais je ne suis pas sûre d'y parvenir maintenant. Enfin, si, parler c'est facile, je maîtrise à la perfection mais dire quelque chose de cohérent va être une autre histoire.

– Tu as des vêtements de rechange ? me demande-t-il au bout de quelques minutes pendant lesquelles je tente – désespérément – de faire taire mon cœur qui bat beaucoup trop fort.

– Euh… non, réponds-je, les joues rouges.

À cause de la chaleur, hein…

– Viens, on devrait bien trouver quelque chose par ici.

Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée que je me rapproche de lui. Dehors, l'orage s'est un peu calmé mais la pluie continue de tomber, bruyante, terminant sa course contre les vitres de la loge, cognant contre les carreaux, amenuisant la lumière de la pièce, déjà bien faible. Comme mes jambes.

– Ça va aller, dis-je. Je vais attendre d'être rentrée.

– Tu es trempée, Amy, affirme-t-il d’une voix qui ne tolérera aucun refus. Et tu trembles. Regarde, j’ai un tee-shirt propre déjà.

Il sort un tee-shirt d’un sac à dos, me le montre.

– J’ai une serviette propre aussi. On peut aller voir dans la salle des costumes, il y aura bien une tenue neuve que tu pourras emprunter, continue-t-il d’une voix chaude, la lueur amusée de retour dans ses yeux.

Je ne comprends toujours pas pourquoi il ne veut pas rentrer maintenant. J’attrape le tee-shirt noir avec une inscription jaune fluo dessus « Neither God nor Master » en souriant.

– Il date de la fin de mon adolescence, se justifie Alistair en voyant l’air étonné que j’affiche.
– Oh. Oui. Je… C’est très bien, merci.
– Sèche-toi, je vais voir si la salle des costumes est ouverte.

Je me sèche, donc. Sniffe son tee-shirt comme une camée en manque. Discrètement, mais longuement. Il sent *lui*. Bois, fruit. Et la lessive, aussi. Je ne peux pas remettre mon soutien-gorge sinon tout ça n’aura servi à rien alors je le pose avec mes autres habits trempés sur une petite chaise. Puis j’attends qu’il revienne. Mais il ne revient pas. Je sors de la pièce et visite le studio intérieur. Nous avons tourné dehors tous les jours, je n’ai pas encore pris le temps de voir comment était aménagé le bâtiment pour recréer la maison d’Anna, l’héroïne. Je tourne la poignée d’une première porte : fermée. Une deuxième : idem.

La visite va être rapide, finalement…

J’appelle Alistair, mais c’est mon écho qui me répond. Il fait de plus en plus nuit. J’entends fureter un peu plus loin, je m’approche et vois Alistair debout devant la reconstitution d’une chambre d’époque, très belle. Lit à baldaquin, cheminée, bougeoirs, tableaux. À mon approche, Alistair se retourne, comme s’il avait perçu ma présence (ou alors, je ne suis pas vraiment discrète), un jupon rose poudré dans la main.

– J’ai trouvé ça. Ça devrait t’aller. Quoique peut-être un peu long, finalement, ajoute-t-il avec un sourire espiègle.

Ses yeux se posent sur le tee-shirt que je porte, le sien (que je ne suis pas certaine de lui rendre) (ni de laver), et son souffle semble s’accélérer quand il parcourt du regard ma poitrine libérée de l’entrave de mon soutien-gorge.

Je m’approche de lui pour saisir le bout de tissu quand le son du tonnerre retentit, bien plus violent que les autres, faisant trembler les murs du bâtiment.

– Putain ! m’exclamé-je, en sursautant.

Et ensuite. Ensuite… Je ne maîtrise plus rien…

Je me retrouve collée contre son torse, ses bras m’entourant, comme une protection contre la peur que j’ai eue à cause de l’orage. Je me sens bien. Je crois. Fébrile, mais apaisée. Sereine, mais paniquée. Là, mais pas vraiment. Pas totalement. Le corps d’Alistair est chaud. Sa respiration, saccadée. La mienne ? Impossible à gérer.

Je relève les yeux vers son visage, plonge mon regard dans le sien. Ses yeux ont une nouvelle teinte, que je ne lui ai jamais vue. Ou très peu. Une fois, en fait. Hier. Hier soir, quand nous avons failli nous embrasser. Une teinte brûlante, enveloppante, percutante. Remplie de désir. Aussi sombre que la luminosité de la pièce, mais en mieux. En plus rassurante. Ou pas.

Je ne sais pas si je dois rester ainsi, dans ses bras, ou m’éloigner. Parler ou me taire. Rire ou pleurer. Je ne devrais pas être ici, en tout cas, ça, je le sais. Il est un peu sous mes ordres. Il est le genre d’homme que j’aurais tendance à fuir, à éviter. Mystérieux, insaisissable, agaçant.

Mais surtout, surtout, ce que je ressens pour lui me dépasse. Me fait peur. C’est inattendu, nouveau, et moi, j’aime maîtriser le cours des événements. Et encore plus celui de mes sentiments.

Un deuxième coup de tonnerre résonne dans la pièce. L'emprise d'Alistair se raffermit. Je sens son corps se tendre. Sans même comprendre pourquoi (*sans vouloir* comprendre pourquoi) je passe mes mains autour de lui. Me calfeutre dans ses bras, me noie dans son odeur boisée, ce parfum masculin enivrant, nos yeux toujours aimantés l'un à l'autre.

Je n'ai pas le temps de me demander si je dois esquisser un geste de recul, prendre mes distances, sa bouche fond sur la mienne. Presque brutalement. Urgemment, en tout cas. J'oublie mes questions. Mon pantalon qui me colle à la peau, mes bottes trempées, l'idée même de me changer et de rentrer chez moi. Les lèvres d'Alistair sont douces, mais exigeantes. Son baiser – notre baiser – est impérieux. Nos souffles se mêlent, nos langues se joignent et tout mon corps implose sous cette avalanche de sensations. Un mot me vient, en filigrane derrière ce que je ressens : enfin ! Comme si j'attendais ce moment depuis des années.

Ou depuis ma première rencontre avec lui…

Le désir, latent, que je bâillonnais jusque-là, surgit en force et forme un nœud au creux de mon ventre, comme une liane enroulée sur elle-même, qui n'attendait qu'un geste de la part d'Alistair pour se délier, et se répandre partout. Sur et sous ma peau, dans mes veines, dans toutes mes cellules, laissant une délicieuse traînée brûlante sur son passage. Je réprime un gémissement, et laisse mes mains me guider, animées de leur volonté propre. Sans attendre, elles glissent sous le tee-shirt d'Alistair, heureuses de se poser sur sa peau chaude et douce. Fiévreuses, elles parcourent la totalité de ce qui lui est accessible, effleurant, pétrissant, caressant son ventre ferme, qui se crispe sous mon contact, ses abdominaux que je sens dessinés à la perfection, puis montent lentement sur son torse, dévient sur ses omoplates, comme pour s'approprier le dessin tatoué dessus puis descendent sur ses reins. Alistair grogne, et je sens un sourire se dessiner sur ses lèvres. Il s'écarte un peu, me dévisage, son regard d'une intensité renversante me bouleverse.

– Encore, murmuré-je.

Son sourire s’élargit. Ses yeux s’assombrissent encore, pas de cette ombre qui m’exclut de ses pensées, non, mais de son envie de moi. Où est-ce le mien, de désir, qui se reflète dans ses iris ? Peu m’importe, en réalité. Nous sommes là, seuls, dans un décor romantique, et mon cœur est prêt à exploser.

Les doigts d’Alistair se referment sur ma nuque, et ses lèvres reprennent possession des miennes. Elles me dévorent, me picorent, et je fonds comme une glace au soleil. Puis, ses mains osent soulever mon tee-shirt, un peu timidement d’abord, des petites caresses légères, et ma peau devient un brasier. Je veux le sentir partout. J’ai *besoin* de le sentir partout.

J’ai envie de lui. Terriblement.

Peut-être le perçoit-il parce qu’ensuite, tout s’accélère. Comme l’orage qui éclate à l’extérieur, de plus en plus violent. Ses mains courent sur ma peau, sous mon haut, pendant que les miennes l’imitent. Je ne sais même pas qui ôte le premier vêtement à l’autre. Mais je sais quand mes lèvres embrassent son torse, que j’aperçois par intermittence grâce aux éclairs. Je me délecte de cette vue, malgré la fièvre qui dirige mes gestes. Je me repais de tout ce que je peux voir, de tout ce que je ressens, comme un précieux trésor que je ne m’attendais pas à trouver. La bouche d’Alistair longe mon cou, se perd sur ma poitrine, sa langue titille la pointe de mes seins durs et dressés sous son ardeur et la boule grossit encore. Quand ses doigts effleurent mon ventre, s’arrêtent à la lisière de ma ceinture, Alistair relève les yeux vers moi, comme pour s’assurer que je suis toujours d’accord, comme pour me prévenir qu’il n’y aura plus de retour en arrière possible.

– Mon pantalon n’attend que ça depuis tout à l’heure, que tu le retires, murmuré-je, tremblante (et pas de froid), essoufflée, terriblement en attente.

Je n’ai jamais ressenti cette urgence. Je l’ai lue, je l’ai vue dans les films, je l’ai imaginée. Tellement de fois. Mais la vivre, réellement, jamais.

– C’est bien ce qu’il me semblait, répond-il, la voix rauque, la respiration saccadée.

– Tu n’aurais pas dû te rhabiller, en fait, plaisanté-je, peut-être pour faire baisser la tension qui obstrue la pièce, pourtant grande.

Peine perdue…

Son rire résonne. Un petit rire discret, un peu étouffé, qui va directement se loger dans mon cœur. Touchée, je darde sur lui un regard doux, puis pose mes mains sur son jean.

– Facile de remédier à ça, non ? lancé-je.

Mais je n’ai pas le temps de retirer son bas, Alistair me soulève, m’emporte comme si je ne pesais pas plus qu’une plume. Avec délicatesse, il me pose sur le lit impeccablement préparé pour le tournage, recouvert d’un édredon moelleux, puis son corps vient se plaquer contre le mien, nos poids faisant plier le matelas. Le sentir ainsi contre moi décuple cent fois mon désir, alors que je pensais déjà en avoir atteint le pic maximum. Comme si mon corps ne pouvait pas en ressentir plus. Je ne suis plus qu’un feu ardent, un brasier, un torrent de lave. Je l’enserre de mes bras, empoigne ses fesses, lui montrant par mes gestes combien je veux le sentir en moi, là, maintenant, tout de suite. J’ai envie d’explorer son corps, de prendre mon temps mais c’est tout bonnement mission impossible.

– J’ai envie de toi, Alistair, supplié-je.
– Si tu savais comme moi aussi !

Sans attendre, il défait les boutons de mon pantalon, qui colle un peu contre mes cuisses, me griffe la peau, fait cambrer mes reins. Mes chaussettes et mes bottes volent et atterrissent avec un bruit sourd sur le sol. Je me relève, en culotte, enlève son jean, pendant qu’il se débarrasse de ses chaussures, le balance par-dessus sa tête. Alistair, en caleçon, éclairé par intermittence est la plus belle photographie que je n’ai jamais vue. Une image diaboliquement sensuelle, incroyablement érotique, outrageusement sexy.

– Putain, vite… quémandé-je. Alistair, viens… Viens en moi, s’il te plaît !

Alistair étouffe mes paroles dans un baiser, malmenant mes lèvres avec ses dents, me mordant, me léchant, et retourne s'amuser avec mes seins. La boule lovée au creux de mon ventre grossit. Puis, il se redresse et va farfouiller je ne sais où pendant que je me consume de désir pour lui, que je me languis de sa chaleur, de ses lèvres sur les miennes, de sa voix feutrée, de sa respiration saccadée. Dès qu'il se repositionne au-dessus de moi, j'attrape l'élastique de son boxer pour le lui retirer. Son sexe m'apparaît, bouillant. Alistair grogne, fait glisser ses doigts sur ma culotte encore humide de la pluie, pourtant, elle aurait pu déjà sécher, vu la température hallucinante de la pièce. Et de mon corps. Une fois ce petit bout de tissu enfin enlevé, pendant que je me tortille, j'entends un bruit de plastique qu'on déchire.

– Préservatif ? demandé-je, même si je connais déjà la réponse.
– Préservatif, confirme-t-il.
– Alors viens, ordonné-je, fébrile. Tout de suite.

Les lèvres d'Alistair s'emparent encore des miennes. Je gémis, grogne, plante mes ongles dans son dos, l'attire contre moi, enfin, encore plus qu'il ne l'est déjà. Je sens son membre là, si près de mon ventre, si près de l'endroit où toutes mes pensées sont tournées. Avec une lenteur calculée, il fait glisser son sexe à l'entrée du mien.

– Allez… supplié-je encore.

Nouveau rire. Léger, sincère, enchanteur. Qui va directement attraper mon âme, cette fois. Puis, Alistair entre en moi. Doucement. Précautionneusement. Je souffle. Il grogne. J'inspire pour ne pas mourir d'apnée. Il émet un râle. Ses mains attrapent les miennes, les relèvent et les posent au-dessus de ma tête. Je suis à sa merci. Entièrement à sa merci. Moi, la fille indépendante, totalement offerte à un inconnu, un presqu'inconnu, et j'aime ça. J'adore ça. Ça me semble si évident, si naturel, si… essentiel.

Un premier coup de reins me fait hoqueter, renverser la tête en arrière. Je ne vois pas grand-chose, mais je sens le regard d'Alistair qui accroche le

mien. Je sens mon cœur palpiter et s’extraire de ma poitrine pour aller s’enrouler autour du sien. Un même corps, un même cœur. Voilà ce que nous sommes en cet instant précis. Une seule et même entité, enivrée de ce désir brut, sauvage, primaire. Et c’est parfait. Un deuxième coup de reins, plus prononcé, et je laisse échapper un cri. Puis, Alistair augmente sa cadence, la boule dans mon ventre s’épaissit, prend toute la place, me coupe la respiration, me submerge. Nos peaux moites qui se collent et se décollent, nos mains qui s’agrippent, nos souffles qui se mélangent, nos râles, nos cris qui résonnent. Plus d’espace, plus de temps, plus d’orage, plus de limites ou d’interrogations. Plus rien. Lui. Et moi. Nous. Et l’explosion. Tant attendue. Un orgasme puissant. Dévastateur. Libérateur. Le premier de ma vie aussi intense. Aussi bouleversant. Aussi marquant.

OceanofPDF.com

14. Douche froide (le mot est faible…)

C’est le son de la pluie, tapant contre une vitre et sur le toit, qui me réveille. La pièce est complètement plongée dans le noir. J’ai chaud, mais j’ai froid. J’ai chaud parce que le corps d’Alistair est collé contre le mien, nos jambes emmêlées, sa main entourant mes hanches mais j’ai froid car il doit faire moins de quinze degrés. La vue du torse d’Alistair déclenche une volée de papillons dans mon ventre. D’oiseaux, même. Similaires à ceux que j’ai découverts un peu plus tôt, qui dessinent des ombres sur sa peau. Je souris, même si je suis un peu perdue. J’ai fait l’amour avec Alistair. Ce n’était pas prévu. Et je ne sais pas si c’était judicieux. Partagée entre la joie de ce qu’il s’est passé entre nous, toutes les sensations délicieuses qui m’assaillent et réveillent mon corps, et la crainte de devoir en payer les conséquences (coucher avec le cascadeur du film dans lequel je suis payée pour travailler, pas certaine que ce soit bien vu…), je me dégage de son étreinte, étire mes muscles, baille. J’ignore l’heure, mais je me doute que nous sommes au milieu de la nuit. Mes mouvements réveillent Alistair, qui sursaute.

– Merde ! Il est quelle heure ?

Wow ! Je ne m’attendais pas à cette réaction. L’intonation de sa voix déclenche un système d’alarme dans mon corps.

Il regrette déjà…

N’attendant pas forcément de réponse de ma part, il cherche son téléphone à tâtons, le trouve, allume l’écran et se lève d’un bond, comme monté sur ressort.

– Bordel ! s’écrie-t-il. Amy, lève-toi, vite, il faut qu’on rentre !

Une fêlure se grave sur mon cœur. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais je n'aime pas ça. Pas tout à fait réveillée, je m'exécute. Je me dépêche de trouver mes vêtements éparpillés sur le sol, enfile mon pantalon trempé, réprimant une grimace. C'est carrément désagréable ! Idem avec mes chaussettes et mes chaussures. En revanche, le tee-shirt d'Alistair est un baume sur ma peau. Doux, parfumé de son odeur craquante, et surtout… sec ! Un pur bonheur ! Je cherche mon sac, me souviens qu'il est dans la loge d'Alistair, lui demande de m'éclairer pour aller le chercher. Sans un mot, uniquement le stress d'Alistair comme accompagnateur, nous parvenons jusqu'à sa loge et récupérons mon sac.

Le trajet dans son quatre-quatre, un énorme pick-up parfaitement bien décrit par les figurantes hier, se fait aussi dans le silence le plus total. Enfin, presque. Alistair roule vite et peste tout du long. Je me sens vraiment mal à l'aise. Presque coupable. De trop, ça, c'est une évidence. Oubliées les belles paroles d'hier soir, les beaux sentiments, l'orgasme démentiel. Là, il ne reste plus rien que la mauvaise humeur d'Alistair et le paysage sombre et froid de ce milieu de nuit. Même le ciel n'a pas daigné éclairer son ciel d'étoiles, la pluie a tout avalé.

Devant ma cabane, Alistair se gare, et en me regardant à peine, balbutie quelques excuses.

– Désolé, je ne pensais pas m'endormir. Il faut absolument que je rentre.

– Pas de problèmes, dis-je en mentant. Merci de m'avoir ramenée. À demain.

***

Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. J'ai pris une longue douche, réprimant des larmes que je refuse de voir couler et la sensation oppressante au fond de ma gorge. Je ne m'attarde pas sur les mille questions que je me suis posées tout au long de cette longue – mais courte – nuit.

La journée a été hyper speed, heureusement. J'ai à peine aperçu Alistair, arrivé à cheval, seulement pour une prestation en fin d'après-midi. Alan m'a confié Chouchou, et étant donné que lui et le canasson sont amoureux,

ce qui est carrément ingérable, j'ai été chargée de diriger les figurants loin de lui et de son maître.

Ce qui m'a tout à fait convenu…

J'ai essayé tant bien que mal d'ignorer l'épine dans mon cœur, les souvenirs de cette nuit étourdissante, le flot des interminables questions qui me harcèlent. Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ? Pourquoi Alistair a été aussi froid, après ? Et aussi pressé ? Regrette-t-il déjà ? Pire, y a-t-il quelqu'un dans sa vie, en réalité ? Je crois y être un peu parvenue. Jusqu'à cet instant.

– Amy, tu veux bien me déposer, s'il te plaît ? résonne une voix que je ne désirais pas entendre. C'est moi qui suis à pied, aujourd'hui.

La main sur la portière de ma Clio – gentiment ramenée par le mécano qui m'a d'ailleurs dit avoir trouvé deux clous dans les pneus, ce qui m'a semblé vraiment bizarre… – je stoppe mon geste. Prends le temps de me faire à l'idée qu'Alistair est là, juste derrière moi. Ravale la colère qui me brûle la gorge. L'envie de lui dire d'aller se faire voir.

– Mister Swing n'est pas disponible ? ironisé-je.
– Déjà parti, se contente-t-il de répondre.
– OK, aquiescé-je, sans le regarder.

En même temps, comment refuser ? Il m'a ramenée deux fois…

Alistair va prendre place sur le siège passager tout en me remerciant. Je me retiens de grogner, de lui demander pourquoi ce changement de comportement, hier soir. Enfin, ce matin. Cette nuit. Je démarre, concentrée comme jamais sur la route. Sa présence envahit tout l'habitacle. Ses jambes prennent tout l'espace devant le siège passager, son genou touchant presque le levier de vitesse, là où je laisse toujours ma main quand je conduis. Je la retire, de peur qu'un frôlement ne me fasse hurler de frustration. J'ai besoin de savoir ce que signifie ce qu'on a partagé, le temps de quelques heures. De savoir où on en est, tous les deux. Ou, au moins, s'il y a un *tous les deux* ?

Pas que j’attende quelque chose de notre étreinte, non. Mais… bon, je n’en sais rien, en fait. Tout ce que je sais, c’est que je me sens vraiment mal.

Il m’indique le chemin, d’une voix calme et impassible. Comme si nous étions des potes et que je n’étais pas en attente d’une explication. Nous arrivons devant un immense ranch à l’américaine, avec un gros écriteau au-dessus d’un portail de fer forgé. *Daisy Dream*, écrit en épaisses lettres blanches. Je stoppe la voiture, attends qu’il descende, ouvre la fenêtre parce que je n’arrive toujours pas à respirer, que j’ai trop chaud, trop envie de pleurer, trop envie de m’énerver contre lui. Je sais qu’il le sent, tout ça, en plus. Il le sait, c’est évident. Juste avant qu’il ne sorte de la voiture, j’entends :

– Écoute, Amy, pour hier soir, c’était… commence-t-il d’une voix hésitante.

– Oublié, le coupé-je d’une voix – un peu trop – cassante.

– Un très bon moment, rectifie-t-il avec un petit sourire.

– Mais ça ne se reproduira pas, le devancé-je.

– Je ne sais pas pour toi, mais moi, je ne cherche pas une histoire sérieuse, balance-t-il comme si c’était évident.

– Parfait ! enchaîné-je d’une voix stridente, le cœur à mille à l’heure. Moi non plus !

Il sort de la voiture nonchalamment, en fait le tour, s’arrête devant ma vitre ouverte.

– C’est cool que l’on soit sur la même longueur d’onde, alors.

Cool, oui. Tout à fait. Je n’aurais pas dit mieux…

La main sur le bouton pour remonter la vitre, afin de le faire taire, de mettre un terme à cette discussion, je m’arrête. Dans mon champ de vision, une adorable petite fille d’environ 5 ans court dans notre direction, suivie par une dame d’un certain âge, essoufflée.

– Attends-moi, Catriona ! s’écrie-t-elle en souriant.

– Papa ! Papa ! crie la petite tornade blonde, en robe blanche à froufrous. Viens vite, Tonnerre va avoir son bébé !

Papa ?!

OceanofPDF.com

15. Respirer…

Papa ?

PAPA /1/2

Alistair est papa. PAPA ! Entendre l'adorable fillette l'appeler ainsi me retourne complètement. Après un moment de flottement, où je ne sais pas trop ce que je fais là, le sol s'ouvre sous mes pieds, et je tombe tête la première dans cette brèche. Me fracasse contre le sol. Ou, je continue de chuter, je ne sais pas trop. Je parviens tout de même à enclencher la première pour partir d'ici au plus vite, des larmes déjà plein les yeux.

Et mon cœur, on en parle ?

Je ne sais même plus si j'en ai un.

Enfin, si. Un truc qui ressemble à du haggis, probablement…

J'ai une imagination débordante. Je peux envisager mille solutions, mille dénouements, mille explications pour un problème donné. Pour une situation donnée. J'ai tenté de trouver la raison au comportement d'Alistair, après notre nuit ensemble. Pourquoi il était paniqué de se réveiller avec moi, pourquoi il n'a pas desserré les dents le temps du trajet, pourquoi cette soudaine froideur alors que nous venions de passer des instants délicieux dans les bras l'un de l'autre.

Quand on se réveille affolé au milieu de la nuit, c'est soit un cauchemar, soit qu'il y a une raison plus grave. Je me suis demandé s'il regrettait déjà de s'être laissé emporter par le désir ? S'il a eu peur qu'on nous découvre tous les deux dans un endroit où nous n'étions pas censés nous trouver ?

Mais alors ça, qu'il soit papa ? Jamais ! Cette idée ne m'a même pas effleuré l'esprit. Pas une seule seconde.

Et qui dit enfant, dit… ?

Marié…

Ou presque, il n'a pas de bague à son doigt. En tout cas, il y a une mère et ils sont plus que certainement en couple.

J'ai besoin d'air. De crier. De courir jusqu'à épuisement. De faire le point dans ma tête, de réfléchir calmement, de démêler mes pensées, pour comprendre quand cette histoire a commencé à m'échapper.

Sauf que je suis obligée de piler. Net. La petite tornade blonde – sa fille – se tient pile devant ma voiture, les mains sur les hanches, des éclairs dans les yeux. Comment a-t-elle fait pour se planter ainsi devant mon véhicule ? Je ne l'ai pas vue arriver ! Je freine, affolée, et ouvre ma fenêtre, pendant que j'entends la voix d'Alistair qui résonne, derrière.

– Catriona ! Mais ça ne va pas ! On ne fait pas ça ! gronde sa voix profonde.

La dénommée Catriona ne lui jette même pas un regard. Elle hausse les épaules, se rapproche de moi, toujours aussi sûre d'elle.

– Grand'Ma dit toujours que ce n'est pas poli de ne pas dire bonjour ! clame-t-elle d'une voix aiguë. T'es qui ?

Je reste stupéfaite devant son aplomb. Interdite devant la ressemblance avec son père. Parce que même si j'ai du mal (le mot est faible) à intégrer ce que je viens d'apprendre, c'est le portrait craché d'Alistair. Enfin, pas totalement. La petite, qui doit avoir 5 ans, est blonde, mais elle a les mêmes yeux ébène, le même air assuré, la même fierté insolente.

– Catriona, dit Alistair en l'attrapant d'une main ferme, le regard grave. On ne traverse pas devant une voiture ! C'est très dangereux !

– Mais papa, je veux savoir qui c’est ! se défend la fillette en lui jetant un regard suppliant.

– Excusez-la, ajoute la femme que j’ai aperçue lui courant après. Elle est très curieuse.

Incapable de prononcer un seul son, je reste stupide devant la famille qui se tient devant moi. La grand-mère de Catriona doit avoir dans les 70 ans. Enfin, je n’ai jamais été très douée pour donner un âge à quelqu’un… Elle porte les cheveux courts, blancs, et affiche un air jovial avec son grand sourire qui dessine des rides autour de sa bouche et de ses yeux.

– Tu es une fée ? demande la petite fille. Y en a qui ont les cheveux de la même couleur que toi. Tu vois, papa, les fées existent ! Tu ne veux jamais me croire ! Comment tu t’appelles ?

– Amy, balbutié-je.

– Et Amy a très certainement des choses à faire, ajoute Alistair, visiblement embarrassé pour moi.

Ou pour lui…

– Oui, je…

– Oh, je vous en prie, venez visiter le ranch, intervient la grand-mère, un sourire bienveillant sur les lèvres. Vous travaillez avec Alistair ?

Je jette un regard à Alistair, impassible, qui affiche son habituelle nonchalance. Une mèche de ses cheveux tombe sur son front, il la remet en place d’un geste fluide, puis pose sa main sur l’épaule de sa fille. Dès qu’il croise mon regard, il détourne les yeux.

Tu m’étonnes !

Je crève d’envie de lui demander s’il n’y a pas une *Madame McKay* pour visiter le ranch, mais je me mords la lèvre. Cette dame n’y est pour rien. Elle n’a pas à supporter ma colère. Mon désarroi. Ma frustration. Et je cherche comment refuser son invitation, aussi aimable soit-elle.

– Allez, viens, insiste la petite fille, un cheval va avoir son bébé ! Tu as déjà vu un tout petit poulain ? Et j'ai une cabane, aussi ! Et je veux les mêmes cheveux que toi ! Papa, continue-t-elle en se tournant vers son père qui la couve d'un regard tendre, paternel, –presque – craquant. Je veux les mêmes cheveux qu'Amy !

Je retiens un rire devant l'assurance de cette petite. Elle est vraiment attachante. Tellement entière et spontanée que toute ma colère pourrait presque s'évaporer. Presque, parce que franchement, je n'arrive pas à croire qu'Alistair ne m'en ait jamais parlé. Enfin, de toute façon, je ne vois pas pourquoi je me prends la tête, pourquoi je me sens aussi mal, aussi trahie, aussi blessée. Il m'a bien dit que notre histoire n'en était pas une, non ?

Oui. Très clairement !

Voilà. Donc, histoire classée.

L'attirance n'est pas de l'amour. Faire l'amour avec quelqu'un n'est pas forcément le début d'une relation suivie. Pas besoin de sentiments pour coucher avec une personne. Le désir n'est pas de l'amour non plus, aussi intense et bouleversant soit-il. C'était un bon moment, comme l'a si bien dit l'homme qui se tient juste devant moi, entouré de sa famille. De sa fille. Je suis capable de différencier tout ça, non ?

Oui. En théorie, parce que là, j'ai envie de hurler. D'aller me cacher quelque part, loin de lui, loin de ses yeux ébène, loin de son regard qui me consume dès qu'il se pose sur moi. Loin de son magnétisme enveloppant, de la chaleur de son corps, de sa voix grave et posée.

Je crois qu'il faut que je parle. Que je réponde à la petite qui attend de savoir si je vais, oui ou non, aller voir cette fameuse jument en train de mettre au monde son poulain. Que je lui déconseille de se teindre les cheveux en bleu, aussi, car les siens sont très beaux ainsi. Mais surtout, surtout, il ne faut pas que je montre à quel point Alistair-le-briseur-de-cœur-menteur m'a blessé. Parce que je suis Amy Thunder, la fière et indépendante Amy Thunder qui a une carrière à bâtir, des rêves à réaliser, toute une vie d'adulte à construire.

Et ce n’est pas un homme qui va ruiner mes chances d’aller là où je l’ai décidé !

Encore moins Alistair !

Je ravale toutes les émotions négatives qui m’oppressent, affiche un sourire que j’espère naturel sur mon visage, ouvre ma portière, plante mon regard dans celui de la petite fille, sors de la voiture et dis d’une voix très calme :

– Je serais ravie de voir la jument et ta cabane, Catriona.

Catriona saute de joie en criant un « ouais ! » retentissant pendant que je tends la main à sa grand-mère.

– Madame, enchantée, continué-je, savourant d’avance cette petite vengeance destinée à Alistair.

S’il voulait que je déguerpisse, dommage pour lui !

– Daisy, m’informe-t-elle en serrant ma main d’une poigne chaude. Je suis la grand-mère d’Alistair. Et l’arrière-grand-mère de cette petite fille ! Je suis ravie de vous rencontrer. Vous désirez boire quelque chose, aussi ? J’ai du thé tout chaud qui nous attend !

OK, je croyais que c’était la mère d’Alistair.

J’ai tout faux décidément…

– Hé ! s’exclame Catriona en agrippant le bras de son arrière-grand-mère. C’est mon invitée !
– Je crois que c’est plutôt l’invitée de ton papa, la contredit gentiment Daisy.

Catriona croise les bras, baisse le menton et fronce les sourcils d’un air boudeur. Je retiens un rire. J’ose un regard vers Alistair qui me fixe, un air

indéfinissable sur ses traits. Il semble… surpris. Abasourdi ? Largué, aussi. Il ne devait sûrement pas s'attendre à ça.

Moi non plus…

– Je n'ai pas beaucoup de temps, expliqué-je à la petite fille et à son arrière-grand-mère d'un air désolé, évitant soigneusement le regard d'Alistair. Nous avons eu une longue journée, mes pieds rêvent de repos et surtout, je dois aller payer le garagiste avant qu'il ne ferme.

– Venez vite, alors, dit Daisy. Je vais vous faire visiter.

– C'est moi qui explique ! objecte Catriona. C'est moi qui montre le box de Fusée !

Daisy secoue la tête d'un air attendri pendant que la petite fille la double et vient se poster à côté de moi, glissant naturellement sa main dans la mienne. Je retiens un mouvement de surprise. Puis, je souris, touchée par son geste.

– Tu travailles avec papa dans le film ? demande-t-elle.

– Oui, je suis responsable des figurants et j'aide le réalisateur au bon fonctionnement du film, expliqué-je. Je donne les directives à ton papa pour savoir ce qu'on attend de lui, comment se placer, et aux acteurs, aussi.

– Waouh ! Moi, je voudrais bien jouer dans un film ! Mais papa dit que je suis trop petite ! Tu as fait comment pour avoir des cheveux de cette couleur ?

J'adore la façon dont elle passe du coq à l'âne. Et j'adore la tête d'Alistair qui se décompose quand je précise qu'il est sous mes ordres. Même s'il ne l'est pas vraiment. Enfin, pas entièrement.

On ne va pas chipoter, hein ?

– Je suis allée chez le coiffeur, pour mes cheveux. C'est une teinture.

– Ooh, dit-elle d'un air déçu. Tu n'es pas une fée ?

– Peut-être, réponds-je avec un clin d'œil. Tu sais, les fées n'ont pas le droit de révéler leur identité. Elles doivent garder le secret. C'est très important.

– Oui, je sais ! s’exclame-t-elle, son visage s’éclairant de nouveau. Mais moi, elles me disent souvent des secrets, en vrai !

– Tu en as de la chance !

Catriona lâche ma main, sautille en tournant autour de nous. Daisy sourit en l’observant, les yeux débordant d’amour. Alistair regarde ses pieds, shoote dans un caillou qui rebondit au loin. Et moi, je me demande si j’ai eu raison de rester.

– Je vais voir Fusée, lâche Alistair, comme s’il voulait fuir, accélérant le pas.

– Mais nous aussi ! rétorque Catriona.

Les derniers rayons du soleil se perdent derrière l’immense ranch de la famille d’Alistair, dont nous venons de passer le portail en fer forgé. Il est encadré de grosses colonnes de bois, dans le genre américain, avec un énorme panneau au-dessus, tenu par des chaînes, qui se balance au gré du vent, où est inscrit *Daisy’s Dream*, en grandes lettres blanches. Devant moi, deux gros bâtiments qui forment un L, en bois et pierre, une cour gravillonnée et des prés tout autour, délimités par des arbres ici et là. C’est magnifique.

Catriona court et rattrape Alistair, puis se pend à son bras, le forçant à la soulever pour jouer, ce qu’il fait avec un sourire complice, accueilli par un éclat de rire provenant de la petite fille. Mon cœur est attendri par cette scène. Attendri par ce lien père/fille, ce lien que je n’ai jamais eu avec un homme.

J’ai appris l’identité de mon père l’année de mes 18 ans. Par hasard. En tombant dessus alors que je cherchais des papiers pour ma mère. Ma mère qui m’avait toujours assuré que mon géniteur n’était qu’une aventure d’un soir, qu’elle ne connaissait que son prénom, et qu’elle n’avait jamais réussi à le retrouver. Elle ne m’avait pas dit non plus avoir *cherché* à le retrouver. Je lui avais posé des questions, bien sûr, des centaines de questions, mais aucune réponse ne m’a permis de mettre un nom sur une image. Je m’étais résignée, alors. Et en secret, je m’étais inventé mille pères. Avec un

physique différent à chaque fois, un métier différent, passant d'écrivain à agent secret. Dompteur de tigres à scientifique passionné.

Dire que j'ai souffert de l'absence d'un père ne serait pas tout à fait juste, je n'ai pas vraiment ressenti un quelconque manque. Peut-être un peu à l'adolescence, quand j'ai remis en cause beaucoup de choses. Mais j'ai eu la chance d'être incroyablement bien entourée depuis ma naissance. Ma mère, d'abord, a toujours été bienveillante et attentive. Malgré son emploi du temps de folie, ses concerts, les heures passées à répéter, j'ai toujours été sa priorité. Elle m'a couverte d'amour, d'attention, de paroles qui permettent de se construire sereinement.

Les membres de son groupe, ensuite. Dennis, le batteur, John, le guitariste et Meg, la bassiste. J'étais leur petite protégée. Petite chanceuse dans un monde de paillettes et de fêtes. Petite princesse dans un conte de fées. Ma vie, mon enfance, n'était que douceur et rires, joie et privilèges. Même si je ne me rendais pas compte de tout ça. C'était mon environnement, mon quotidien, et j'appréciais énormément.

La famille de Bonnie, pour finir. Ses parents sont devenus un peu les miens, ma mère, celle de Bonnie. Quand elle était en tournée, j'allais chez eux. Jusqu'à ce que ça ne soit plus possible.

Puis un soir, ma mère a eu un accident de voiture. Rien de grave, plus de peur que de mal mais elle a dû rester à l'hôpital longtemps, et j'ai cherché des papiers pour son assurance dans son bureau. Et je suis tombée sur un paquet de vieilles lettres, entouré d'un ruban rose. Des feuilles un peu jaunies, beaucoup froissées, qui n'auraient jamais dû atterrir entre mes mains. Curieuse, je les ai lues.

Et j'ai appris le secret que gardait ma mère sur ma naissance.

Son mensonge, aussi.

Je n'étais pas née de père inconnu. Mon père n'était pas « qu'un mec de passage ». Bien au contraire. Mon père était Connor Stetson, un joailler mondialement connu de New York (d'ailleurs, jamais je n'avais imaginé un

tel métier, dans mes souvenirs). Ils s'étaient rencontrés dans un hôtel, lui avait perdu sa clef et elle revenait d'une soirée. C'était dans la période « sombre » de ma mère. Fêtes, alcool, drogue. Bref.

Mes parents s'étaient aimés. Follement. Passionnément. Ils ont eu un coup de foudre l'un pour l'autre. Ce sentiment qui fait rêver les âmes romantiques, qui fait écrire les romanciers, qui fait autant de bien que de mal. Parce que mon père, Connor, était marié. Et sa femme, bien sûr, n'a pas accepté qu'il décide de la quitter. Elle a usé de tous les moyens pour tuer la relation entre mes parents, ne reculant devant rien pour les effrayer. Mais finalement, mon père est mort d'une crise cardiaque avant ma naissance. Son cœur a lâché. On ne peut pas trouver plus symbolique.

La relation, non préméditée, entre mes parents a fait du mal aux personnes concernées. Et là, aujourd'hui, en voyant Alistair, main dans la main avec sa fille, j'ai l'impression de recréer le même schéma. De voler un homme à quelqu'un. À une femme, probablement, mais aussi à sa petite fille. Bien qu'il m'ait dit que notre « relation » n'en était pas une, nous avons couché ensemble. J'ai peut-être, sans le savoir, brisé quelque chose.

Et cette idée me donne envie de vomir…

Nous pénétrons dans une étable où sont alignés des box en bois. L'odeur de cheval est forte, désagréable, omniprésente. Je me retiens de grimacer tout en cachant mon nez dans mon foulard. Mais, vu que personne ne semble incommodé, je laisse retomber mes mains le long de mon corps. Puis, un hennissement retentit et je croise les bras, comme une protection, apeurée. Je tente de ne pas le montrer, cependant. Si la petite Catriona est capable de traverser ce qui ressemble de près à l'enfer pour moi, je dois bien en être capable aussi… L'endroit est rempli de foin, de seaux, et un vieil homme vient à notre rencontre. Pas de cheval en liberté. C'est déjà ça…

– Bonjour, George, dit Alistair à un homme âgé aux cheveux gris. Comment ça se présente ?

– Le vétérinaire est là, ça ne devrait pas tarder, informe le vieil homme en nous regardant tour à tour.

George nous salue, puis retourne près du box où une jument trépigne tout en émettant des sons étranges. Je m'approche – pas trop près – pour la voir se coucher, se relever, donner des coups de pied en arrière. Son ventre est énorme. Elle est agitée, nerveuse, et semble souffrir terriblement. Je frissonne et recule d'un pas, tout en me demandant pour quelle raison débile j'ai accepté de suivre la fillette jusqu'ici !

Fierté mal placée ?

Désir de vengeance ?

Curiosité ?

La curiosité l'emporte. La mère de Catriona doit bien être dans les parages, non ?

La queue de Fusée balaie l'air frénétiquement. Au-dessous, j'aperçois une espèce de liquide couler. Alistair entre sans hésiter dans le box, pendant que je panique encore plus. Il remonte ses manches et salue le vétérinaire, un homme aux cheveux roux coupés court, emmitouflé de la tête aux pieds dans une combinaison blanche, mais déjà tachée, complétée par de longs gants jaunes remontant jusqu'à ses biceps. Alistair caresse l'animal, pour le moment allongé, d'une main tendre tout en l'encourageant. À l'aise dans n'importe quelle situation. Pas impressionné pour deux sous. Catriona essaie de se glisser près de Fusée, heureusement retenue à temps par son arrière-grand-mère, car c'est ce moment que choisit Fusée pour donner un coup de pied sur le côté. J'ai peur, chaud, je ne me sens pas à ma place, et l'odeur me dérange énormément.

– Attention ! s'écrie Alistair.

Fusée s'allonge de tout son long, prenant presque tout l'espace disponible dans le box, puis se relève aussitôt, faisant reculer les hommes

présents pour l'aider. Elle tourne sur elle-même, hennit, gratte le sol avec ses sabots.

– Elle a mal ! geint Catriona d'un ton suppliant. Il faut l'aider !

– Tu savais que les chevaux étaient proches des fées ? lui dis-je tout en me rapprochant d'elle. Tu peux peut-être leur demander de la soutenir ?

Catriona ouvre ses grands yeux ébène, me dévisage quelques secondes.

– Bien sûr que je le sais ! affirme-t-elle.

Puis, ses yeux se perdent dans le vague, comme si elle parlait intérieurement à ses amies invisibles.

– Je veux que ce soit une fille, le poulain, déclare-t-elle. Et je l'appellerai Amy ! Hein, Grand'Ma, je peux l'appeler Amy ?

– Ce n'est pas le prénom d'un cheval, intervient tout à coup Alistair. Et je ne suis pas sûr qu'Amy apprécie.

– Et je teindrai sa crinière en bleu ! Je l'ai vu dans un film, pour un concours ! Hein, Amy ça ne te dérange pas ?

– Euh… souris-je, ne sachant pas quoi répondre.

Pourvu que ce soit un mâle, peut-être ?

La sonnerie de mon téléphone me sort de cette situation un peu délicate. Pas que je n'ai pas envie de répondre à Catriona, juste que je ne suis pas certaine d'apprécier qu'un cheval porte mon prénom. Même si l'idée, venant de la fillette, est touchante. Par politesse, je ne réponds pas, me contente de le basculer en mode vibreur tout en vérifiant qui m'appelle.

Eva.

Je reporte mon attention sur Fusée, de nouveau allongée, se tordant de douleur, son ventre se contractant de manière hallucinante. J'ai la même pensée que Catriona : « Aidez cette pauvre bête à mettre son poulain au monde ! » Pile au moment où je pense ça, deux petits sabots sortent de la jument. Catriona émet un « ooh, ça y est », le vétérinaire s'empresse

d’attraper le bout des pattes qui apparaissent, s’y reprend à deux fois étant donné qu’une sorte de truc gluant l’entoure, puis tire. Une tête. Gluante, elle aussi. Et puis le petit corps est expulsé et tombe lourdement sur le sol, suivi du placenta rosé. Alistair tapote le cou de Fusée, tout en la félicitant à voix basse. Catriona crie, applaudit, suivie de Daisy et de George, puis s’empresse de demander le sexe du poulain. Mais personne ne lui répond, le vétérinaire et Alistair sont maintenant en train de frotter le nouveau-né avec de la paille fraîche. Même si ce spectacle est franchement dégoûtant, je ne peux m’empêcher d’être émue d’avoir assisté, pour la première fois de ma vie, à la naissance d’un bébé cheval.

Je recule de quelques pas, consulte mon téléphone qui vient de vibrer pour y lire un message d’Eva.

[Salut Amy, il faut que tu me rappelles d’urgence,
il y a un souci avec Sahelle !]

Merde !

– Catriona, il faut que je parte, expliqué-je, paniquée. Je viens de recevoir un message important, je dois absolument téléphoner.

La petite fille, les yeux rivés sur la jument en train de batailler encore pour expulser je ne sais quoi (et je préfère ne pas savoir) tourne lentement la tête vers moi.

– Oh, s’exclame-t-elle d’un air désolé. Et ma cabane ?
– Promis, je reviendrai la visiter.

Un grand sourire étire ses lèvres. Moi, je ne souris pas, je viens de réaliser que j’ai fait une promesse que je ne tiendrai pas. Et s’il y a une chose que je déteste, ce sont les promesses en l’air.

Mais ai-je le choix ?

Je salue Daisy en lui expliquant aussi que je dois m’éclipser, puis m’éloigne, non sans savoir jeté un dernier regard à Alistair, toujours en train

de s’occuper du poulain. Je retiens un soupir, pressée de regagner la sortie, quand j’entends une voix grave et chaude qui s’élève.

– Catriona, c’est une petite jument qu’a mise au monde Fusée ! annonce Alistair à sa fille.

– Ouais ! s’exclame la fillette, elle va s’appeler Amy !

Pas certaine qu’Alistair trouve cette idée sympa…

Moi non plus, d’ailleurs…

Mais pour l’instant, il y a plus urgent !

OceanofPDF.com

16. Occasions manquées…

Dès que je suis dans ma voiture, j'appelle Eva. Toujours bouleversée d'avoir appris si soudainement la situation familiale d'Alistair. Essoufflée d'avoir couru. Paniquée de ne pas savoir ce qu'il se passe autour de Sahelle. Elle a 94 ans, et toutes sortes d'idées (négatives) me traversent l'esprit. Je refuse d'imaginer quoi que ce soit tant que je n'ai pas eu ma belle-sœur au téléphone. Malheureusement, la sonnerie résonne dans le vide. Je laisse un message pour lui demander de m'expliquer au plus vite et conduis jusque chez le garagiste, qui tient son petit commerce tout en bas du village d'Elgol, face à l'immensité de l'océan. Son garage fait un peu boui-boui, avec un nombre incalculable de carcasses de voitures devant, des pneus empilés sur un côté et – miracle – des places de parking sur un espace gravillonné. Un homme, différent de celui qui m'a ramené ma voiture sur le plateau, apparaît.

– Bonjour ma p'tite dame ! J'espère que ce n'est pas une urgence, on va fermer !

– Bonjour, dis-je, souriante, malgré le stress qui me noue le plexus, en sortant de ma voiture. Je viens juste régler une facture.

– Ah ! Dans ce cas, entrez ! s'amuse-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil. J'ai tout mon temps pour ça !

L'homme en question n'est pas très grand, habillé d'un vêtement de travail bleu marine, taché de graisse. Ses joues rebondies sont rouges, ses cheveux, quasi inexistants, et il me paraît très cordial.

– Alors, alors, commence-t-il en feuilletant un carnet aussi noir que ses mains, derrière un semblant de bureau en métal. C'est quoi votre petit nom ?

– Amy Thunder.

– Ah. Je vois, dit-il en se grattant le menton, son sourire effacé. Les pneus…

Il me regarde, les yeux un peu dans le vague. J'attends qu'il me donne le montant que je dois régler, mais non, il marque une pause.

– Euh, oui, les pneus, répété-je.
– Oui, oui, les pneus… C'est bizarre, non ?

Je fronce les sourcils, secoue la tête, trépigne. Je suis fatiguée, je n'ai pas envie d'épiloguer sur le pourquoi du comment de mes pneus crevés, dans un garage vétuste qui sent l'huile et le cramé.

Je suis énervée, trahie, blessée, et super inquiète, surtout !

– Qu'est-ce qui est bizarre ? demandé-je quand même, par politesse.
– Deux pneus crevés. Ça fait beaucoup, vous ne trouvez pas ? demande-t-il en baissant la voix, comme s'il me parlait d'un truc hyper secret.
– J'ai dû rouler sur quelque chose. Il y a peut-être des travaux sur la route, je ne sais pas, il faisait nuit.

Super. Je suis juste en train de lui dire que je roule sans regarder, en gros…

Le garagiste secoue la tête, l'air de contredire mon raisonnement.

– Je vais aller chercher les clous, dit-il très sérieusement. Peut-être que ça nous donnera un début de piste.

Mais je ne veux pas enquêter, moi ! OK, c'est bizarre, je veux bien l'admettre. Crever deux pneus en même temps ne paraît pas très ordinaire. Mais entre tout le matériel utilisé pour le décor, la maison de Duncan, et la route, il est fort probable que j'ai roulé dessus !

– Vous insinuez quoi ? m'impatienté-je.

L’homme suspend son geste d’aller chercher les clous, me faisant regretter de lui avoir demandé des explications. Il revient vers moi, la tête baissée, les yeux plissés.

– Quelqu’un aurait pu les planter dans vos pneus, affirme-t-il en hochant la tête comme s’il émettait une vérité.

Je retiens un soupir.

– Vous travaillez sur un tournage, n’est-ce pas ?
– Oui, acquiescé-je en hochant la tête.
– Ça doit être ça, alors. Dans ce monde-là, il faut se méfier de tout. Et de tout le monde. Vous êtes actrice, non ?
– Pas le moins du monde. Je fais juste partie de l’équipe des réalisateurs.
– Ça ne change rien ! énonce-t-il après une seconde de réflexion. Vous savez, l’Écosse est très prisée pour les films. Vous connaissez « Harry Potter » ? Il a été tourné ici, aussi.
– Oui, je sais, oui, soupiré-je.
– « Highlander », aussi ! « Da Vinci Code ». « Mission impossible » ! Et même « Blanche-Neige et le chasseur » ! clame-t-il comme s’il m’apprenait quelque chose, un air victorieux sur le visage.

Sortez-moi d’ici !

– L’Écosse est magnifique, dis-je, espérant mettre un terme à cette conversation sans queue ni tête.
– Vous savez que j’aurais pu être acteur ? rigole-t-il. Vrai de vrai ! J’étais jeune, et un peu plus mince, mais j’aurais pu.

Je lève les sourcils, crispe mon sourire.

– Mais bon, ça ne s’est pas fait. Mon père tenait ce garage, il voulait absolument que je prenne sa suite. Il était vieux, à l’époque. Un peu malade, me raconte-t-il en s’appuyant sur son bureau, semblant avoir oublié la raison de ma venue. Et vous savez ce que c’est, on ne peut rien refuser à ses parents. Je suis fils unique, ils attendaient beaucoup de moi. Un garage, ça ne semble pas grand-chose, mais c’est tout le contraire ! Je ne répare pas

seulement des voitures, je répare beaucoup plus ! C'est important, un moyen de locomotion, vous savez ! Surtout ici, où rien ne se fait à pied ! Et on peut apprendre beaucoup sur les personnes qui viennent, rien qu'en regardant leur voiture. Vous, par exemple, avec votre petite Clio…

– Ce n'est pas la mienne, le stoppé-je net, en brandissant ma main devant lui. C'est une voiture louée par la production.

– Ah, s'exclame-t-il. Ça change tout alors. Je trouvais aussi qu'il n'y avait rien de personnel à l'intérieur. Dans certaines, si vous saviez ce qu'on y trouve ! Impressionnant ! Les gens ne se rendent pas compte qu'on peut lire leur vie avec tout ce qu'ils laissent traîner dans leur véhicule. Heureusement que je sais garder les secrets, hein ! se marre-t-il en me faisant de nouveau un clin d'œil. Tiens, l'épicière, vous voyez ? Eh bien, je me demande si elle n'a pas un amant. Ouais, hoche-t-il la tête. Carrément. Bon, d'un autre côté, son mari est mort l'année passée, alors ce ne serait pas une mauvaise chose. Moi, je crois pas que l'être humain est fait pour vivre seul. Vous êtes mariée ?

– Euh… Non.

– Ah. Bon. Mais vous êtes jeune, aussi, vous avez le temps ! Moi, j'aurais pu me marier, vous savez ? Ouais, vrai de vrai ! Mais ça ne s'est pas fait. Le destin, comme on dit. Elle en a préféré un autre. Pourtant, il était pas bien intelligent, je vous le dis, moi ! Mais bon, on n'y peut rien, hein ?

– Tout à fait… acquiescé-je d'une voix empreinte de sollicitude.

– Bon, revenons à nos moutons ! Les clous !

Le garagiste part farfouiller dans son atelier. J'entends des bruits de tiroirs qu'on ouvre, qu'on referme brusquement, des jurons. J'hésite à me pencher par-dessus le bureau pour voir le montant de la facture, poser l'argent sur la table et partir en douce… Mais à la place, je me contente de regarder la décoration de ce lieu tenu par une personne… étonnante. Sur les murs peints en gris, des photos de l'Écosse, dont certaines un peu floues. Et mal cadrées. Un calendrier d'il y a dix ans, avec des femmes dans des poses suggestives. Des affiches de tarifs, sales.

Le garagiste revient, alors que je suis toujours dans la contemplation des œuvres d'art sur les murs.

– C’est beau, non ? me fait sursauter sa voix.
– Euh…

Instant on ne peut plus gênant.

À moins que la pose de la femme en string soit savamment étudiée…

– Les photos ! C’est moi qui les ai prises. J’aurais pu être photographe, vous savez. Vrai de vrai ! J’étais très doué. D’autant plus qu’ici, les paysages sont magnifiques. Mais ça ne s’est pas fait. La…

…

Je ne l’écoute que d’une oreille, hoche la tête de temps en temps. Mon téléphone vient de vibrer dans ma poche, et je ne peux pas décrocher.

– Il faut que j’y aille, dis-je au bout d’un moment. Je suis attendue.
– Mais bien sûr ! Tenez, voilà les clous. Je les ai gardés précieusement. Ne les jetez surtout pas.
– Merci. Combien je vous dois ? demandé-je en fourrant les clous dans mon sac.

Je paie le montant demandé. Attends que Mister « occasion manquée » tamponne la facture. Souris bêtement en espérant que ça accélérera sa cadence. Prie pour qu’il n’ait pas une autre anecdote à me raconter.

J’attrape la feuille de papier, le remercie encore.

– Dites, vous qui êtes dans l’équipe du tournage, dit-il pour m’achever. Vous n’auriez pas une petite place pour moi ? Je peux tout faire vous savez, et je sais très bien jouer la comédie. Oui, vrai de vrai ! Non, parce que je me suis dit que ce serait quand même dommage de ne pas essayer, vous voyez. Le talent gâché, il n’y a rien de pire. Et même à mon âge, je peux toujours percer.
– Oh… balbutié-je après un instant de réflexion. Je vois, oui. Seulement, l’équipe est au complet. Les acteurs sont déjà recrutés depuis un bon moment. Par contre, vous pouvez essayer au niveau des figurants. Qui sait,

il y a peut-être encore de la place. Tenez, envoyez un mail à cette adresse, en précisant vos coordonnées, votre âge, votre taille, si vous possédez un costume d'époque, et vos disponibilités. Ajoutez une ou deux photos, récentes, et la responsable des figurants vous contactera s'il y a besoin de quelqu'un.

– Un mail ?

– Oui, tout se fait par mail, maintenant.

– Bon… Je peux dire que je viens de votre part ?

– Si vous voulez.

– Ah super, super. Mais vous pensez que j'ai ma chance ? Non, parce que je ne voudrais pas faire tout ça pour rien, vous comprenez. La paperasse, c'est pas trop mon truc !

– Bien sûr que vous avez votre chance !

– D'accord, d'accord. C'est gentil de votre part, alors. Bon, et cherchez qui a planté les clous dans vos pneus, ma p'tite dame, ils ne sont pas venus là tout seuls, je vous le dis, moi ! Ils étaient bien trop droits pour que ce soit naturel !

– Oui, promis, dis-je en mentant dans l'espoir de pouvoir enfin partir.

– J'aurais fait un bon détective, vous ne trouvez pas ? rit-il, en se donnant un coup sur la poitrine.

– Parfaitement, acquiescé-je.

– Allez, je vous laisse, vous devez être débordée avec ce film. Mais sinon, ça vous dirait qu'on se boive un verre, un de ces soirs ? Vous m'avez l'air bien sympathique pour une fille qui n'est pas d'ici. Je pourrais vous parler de l'Écosse, vous dire quoi visiter. Et il faut absolument que vous goûtiez le whisky !

Ah. Merci, mais non merci.

C'est déjà fait…

OceanofPDF.com

17. Sahelle fait des siennes…

Amusée, autant qu'agacée, d'avoir mis tant de temps pour payer une facture, je me hâte de rejoindre ma voiture, au cas où le garagiste déciderait de me rattraper pour me raconter encore un peu de sa vie.

Ou me proposer je ne sais quoi…

Je vérifie mon téléphone, deux appels manqués d'Eva. Désolée de ne pas avoir pu répondre, je la rappelle, puis soupire en le posant dans le vide-poches puisqu'elle ne répond pas. Si, quelques rares fois (oui, je sais, ce n'est pas bien), je téléphone en voiture, là, avec les virages serrés et les moutons indisciplinés, je ne m'y amuse pas.

Je prends tout de même le temps d'apprécier le coucher de soleil sur l'océan. Le ciel est zébré de rayures rose et or, qui se reflètent sur les rochers et les galets de la petite plage, les nuages ressemblant à de la barbe à papa (on a les références qu'on peut) et l'eau semble si calme que je pourrais y plonger. Enfin, presque. Je ne suis pas fan des eaux froides. Mais ce lieu me donnerait envie d'aller m'asseoir devant et de l'observer le temps que l'astre orangé disparaisse derrière l'océan. C'est époustouflant. Je m'arrête et mitraille ce somptueux paysage. Je n'ai jamais vu un pays aussi changeant au niveau des couleurs, aussi intense. Un décor de carte postale à chaque virage. Des envies de capturer ces instants chaque jour et d'en faire des posters. Tout, ici, me surprend. M'émerveille. Me donne envie de parcourir le monde pour aller découvrir d'autres contrées. D'autres mentalités. D'autres façons de vivre…

Je rappelle Eva dès que je suis garée devant ma petite maison, et commence à marcher lentement le long du pré qui borde l'océan. Un petit chemin se profile devant moi. J'ai envie de respirer l'air frais, de prendre mon temps, d'apprécier encore une bonne rasade de paysage féerique.

Toujours mieux que le whisky…

Je laisse mes yeux se perdre sur l'immensité qui m'entoure, la nature sauvage et grandiose de ce début de soirée et les montagnes, sombres masses protectrices, qui délimitent la fin de l'île de Skye, pendant que la sonnerie résonne.

– Amy ! Ah, je pensais que je ne pourrais jamais te joindre ! s'exclame Eva dès qu'elle décroche. Tout va bien ?

Joker ?

– Bonjour Eva, réponds-je. Oui, merci. Qu'est-ce qu'il se passe avec Sahelle ?

– Hallucinant ! Tu ne vas jamais me croire ! Elle a disparu !

– Comment ça, elle a disparu ? m'étonné-je, m'attendant à presque tout, sauf ça.

– Disparue, oui. Pfiut, volatilisée. Plus de Sahelle, plus de Mirage, plus personne ! s'écrie Eva d'une voix empreinte d'inquiétude.

– Mais comment ça ? Il lui est arrivé quelque chose ou elle est partie ?

– Oui, elle est partie ! Sans rien dire à personne ! Elle a emporté quelques affaires de toilette, des vêtements, son chat et son ordinateur. Mais impossible de la localiser, aucune trace nulle part, aucune piste, pas de mot, rien du tout !

Je n'arrive pas à croire ce que j'entends. Comment Sahelle aurait-elle pu disparaître ? Une sourde angoisse m'envahit le cœur.

– Merde, lâché-je. C'est quoi ce délire ? Tu es sûre qu'elle n'a pas eu un accident ou quelque chose comme ça ?

– Oui, on a vérifié, bien sûr. Lukas a mis ses contacts sur le coup. Mais rien ! Et puis, elle ne sort jamais Mirage de son appartement, donc elle l'a emmené avec elle. Si elle s'était fait kidnapper, ou avait eu un accident, elle n'aurait pas emporté son chat !

– Non, mais c'est dingue. C'est une blague de sa part ?

– J'aimerais bien, ricane-t-elle d'une voix étranglée, soucieuse. C'est un truc de fou cette histoire.

– Il s’est passé quelque chose avant qu’elle ne disparaisse ? demandé-je, tentant de comprendre, complètement larguée.

– Tu te souviens de la soirée cartes, quand je t’ai eue au téléphone, l’autre soir ?

– Bien sûr !

– Bien. Alors, on jouait tranquillement… Enfin, comme peut l’être une partie avec elle, quand sa copine Isabella nous a rejointes. Elle était tout excitée, tout émoustillée, et nous a dit qu’elle avait une nouvelle à nous annoncer.

– Ah oui ?

– Isabella a rencontré un homme et a décidé de vivre avec lui. Voire, de partir avec lui. Il n’est pas de New York, il vit dans le Wisconsin, et elle a dit qu’il était possible qu’elle déménage. Elle l’aurait connu… sur un site de rencontre ! Il est venu la voir plusieurs fois à New York, ils se sont plu, et elle a décrété qu’elle n’avait plus l’âge d’hésiter, que c’était la chance de sa vie, et qu’elle voulait en profiter au maximum.

– Sérieux ? m’écrié-je, totalement soufflée.

– Oui ! affirme Eva. Au début, on a pensé qu’elle plaisantait, mais pas du tout. Elle était absolument sûre d’elle. Elle nous a dit qu’elle voulait voir comment les choses allaient évoluer mais que c’était possible qu’elle s’en aille, elle est folle amoureuse, l’impression de revivre sa jeunesse, bref, totalement emballée.

– Et ?

– Et Sahelle l’a hyper mal pris, explique-t-elle d’un ton désolé. Elle a jeté son jeu de cartes sur la table, super énervée. Bon, tant mieux, parce que j’étais en train de gagner et je ne savais pas comment sortir de cette situation sans subir sa mauvaise foi. Et elle a commencé à dire que tout le monde l’abandonnait, que c’était inhumain, d’abord moi, il y a quatre ans, qui n’est pas restée longtemps chez elle. Ensuite, ma mère qui est partie dès que sa boutique de création a commencé à bien tourner, après toi, avec ton tournage, et maintenant, sa meilleure amie qui s’en va.

– Ah, mince. C’est vrai qu’elle n’aime pas être seule. Mais est-ce suffisant pour qu’elle disparaisse volontairement sans laisser de traces ?

– Il faut croire, oui. Elle a dit qu’elle en avait marre, que tout ça n’était pas sympa pour elle. Ensuite, elle a semblé s’être calmée, puis a décrété que

si c’était comme ça, elle aussi allait vivre sa vie. Et depuis, plus de nouvelles…

– C’est fou… dis-je. Qu’est-ce qu’elle a bien pu faire ? Partir en vacances ?

– On est allé voir les agences de voyages autour de chez elle, mais pas de pistes. On ne sait absolument pas.

– Le fait qu’elle ait pris son chat est bon signe, déjà, elle ne s’est pas fait enlever.

– Ah ah, si elle se faisait kidnapper, je plains le mec, moi ! Mais bon, elle est âgée, et elle semblait bien fatiguée, ces derniers temps, du coup, nous sommes tous super inquiets…

– Tu m’étonnes ! Lukas n’a pas des contacts pour retracer les mouvements de sa carte bleue ? Il connaît un super détective, non ?

– Oui, oui, il est sur le coup, bien sûr ! Elle a retiré deux mille dollars en liquide le lendemain de la partie de cartes et depuis, aucun paiement. On lui avait offert un téléphone portable, qu’elle a bien pris soin de laisser dans son appartement. Heureusement qu’on avait le double de ses clefs pour en savoir plus, sinon, on aurait dû fracturer sa porte. Elle a coupé l’électricité, l’eau, enfin, bref, comme si elle partait pour un long voyage.

– Sauf qu’on ne sait pas où… finis-je pour elle.

– Exactement. Tu sais où elle aurait pu aller, toi ? Des pays qu’elle aurait évoqués, tout ça ? On ne se souvient pas qu’elle ait un jour dit vouloir partir, enfin, excepté après l’annonce d’Isabella.

– Non, franchement, je ne vois pas, dis-je après une seconde de réflexion. Et comment va Isabella ?

– Partagée, soupire Eva. Inquiète et énervée. Elle se sent évidemment responsable, mais d’un autre côté, elle en veut à Sahelle de faire un coup pareil. Elle dit que Sahelle veut lui saper son bonheur en disparaissant de cette façon. Qu’elle souhaite la culpabiliser.

– C’est un peu vrai, non ?

– Je crois, oui. Sahelle n’a pas apprécié du tout et elle marque son mécontentement de cette manière.

– Sacrée Sahelle, ris-je doucement, me remémorant sa personnalité atypique et fantasque. J’espère qu’elle va bien, c’est tout ce qui compte.

– Oui. Tu as raison, c’est le plus important. On a eu un rapport de tous les hôpitaux, les gendarmeries, tout est OK de ce côté-là, donc a priori, elle

va bien…

– Elle est peut-être allée à la rencontre d'un homme, tiens !

– On y a pensé, figure-toi ! Mais elle a emmené son ordinateur portable, on ne peut même pas vérifier son historique. Là, le détective cherche à partir de son adresse IP. Pour le moment, il n'a rien. Je suis sûre qu'elle est capable d'avoir fait des recherches ailleurs qu'à partir de chez elle, se disant qu'on pourrait découvrir où elle est.

– Tu crois qu'elle aurait été jusque-là ?

– Franchement, tu aurais vu son regard, sa détermination quand elle nous a dit qu'elle aussi allait vivre sa vie, je pense que oui !

– Elle nous épatera toujours…

– Le mot est faible ! rit doucement Eva. Mais bon, Sahelle dans la nature avec Mirage, je ne sais pas ce que ça peut donner…

– Ouais. Moi non plus…

La discussion dévie sur nous, ensuite. Je prends des nouvelles de Lukas, de Melody, j'omets volontairement de lui parler de mes soucis, comme si ne pas les dire à voix haute ne leur donnait aucune consistance. Aucune réalité. De toute façon, que dire ? Que j'ai couché avec un homme qui m'attire beaucoup trop, mais qu'il a une fille, détail qu'il a bien pris soin de ne pas me révéler, qu'il est peut-être marié, et que j'ai l'impression de recréer l'histoire de ma mère, de briser une famille, et aussi de m'être lancée tête et cœur (bon, corps surtout) dans une aventure qui n'en est pas une, qui n'était qu'une erreur d'un soir, une pulsion primaire, peut-être ? En tout cas, pour lui. Parce qu'il n'éprouve rien pour moi, ça, c'est certain.

Et j'ai beau me le répéter, ça fait toujours aussi mal…

Nous nous promettons de nous donner des nouvelles de Sahelle dès que nous en avons. Même si, de mon côté, ça m'étonnerait que j'apprenne quoi que ce soit…

Je rebrousse chemin. La nuit tombe implacablement sur le paysage qui perd petit à petit de ses couleurs. L'océan devient une étendue grise, les montagnes se confondent avec l'horizon. J'inspire à pleins poumons l'air frais qui s'infiltre aussi sous mes vêtements, ne peux m'empêcher de

sourire devant le coup qu'a fait Sahelle, même si ce n'est pas franchement drôle. Mais savoir qu'à 94 ans passés, elle est capable de prendre Mirage, son énorme chat, sous le bras et de partir, je suis impressionnée. En brouillant les pistes, en plus. Enfin, en espérant que ce n'est pas grave, qu'il ne lui est réellement rien arrivé sinon, c'est certain que je ne rirai plus du tout !

Duncan, mon grognon de logeur, se tient devant la maison lorsque j'arrive. Fidèle à lui-même, en chaussons et peignoir, comme s'il ne s'était pas habillé de la journée. Les mains sur les hanches, comme si j'avais fait une bêtise et qu'il allait me gronder. La mine sombre, comme si toute la misère du monde s'était un jour abattue sur lui et que rien ne pourrait lui rendre le sourire.

– Bonsoir, Monsieur McKenzie ! lancé-je avec le même sempiternel ton enjoué que j'ai lorsque je m'adresse à lui, espérant adoucir son regard.
– Ce n'est pas prudent de vous aventurer là-bas quand il fait nuit ! lâche-t-il de but en blanc, sans même me saluer.

J'hésite entre l'envoyer bouler une bonne fois pour toutes et lui dire que, promis, je n'irai plus. Mais j'ai passé l'âge de recevoir des ordres d'un personnage éternellement mal luné.

– Le ciel est dégagé, dis-je pour changer de sujet. Il fera sans doute beau demain.

Championne de la discussion, bonsoir…

– Qu'il fasse beau ou pas, nous n'y pouvons rien, décrète-t-il, à bon escient.
– Est-ce que vous auriez des clous, par hasard ? demandé-je spontanément, me souvenant des deux exemplaires que j'ai dans mon sac à main et que je souhaiterais comparer avec les siens afin de voir si c'est lui qui a planté des trucs en ferraille dans mes pneus.

Voilà, le garagiste m'a contaminé avec sa parano !

Comme si j'avais besoin de rajouter ça à mes soucis…

– Hors de question que vous fassiez des travaux dans ma maison ! s'exclame-t-il. Non, mais vous vous croyez où /1/2

– Non, non ! J'ai juste besoin de quelques clous pour demain, pour le décor sur le tournage, dis-je en mentant. Je devais en acheter et j'ai oublié. Je vous les rendrai, bien évidemment.

– Même pour accrocher un truc contre le mur, c'est non !

– Juste un ou deux, en dépannage, insisté-je.

– Ce logement est neuf, pas de trou, nulle part !

– Non, c'est juste…

– Je vous préviens que si vous ne le rendez pas aussi parfait qu'il l'était quand je vous l'ai loué, j'encaisse la caution ! Et je rajoute une somme pour le dérangement ! Non, mais c'est un monde, ça ! s'énerve-t-il tout seul en gesticulant.

– Il y a des travaux, dans le coin ? continué-je, me marrant de cette conversation qui n'a aucun sens.

– Ah, parce que vous comptez faire quoi, une nouvelle terrasse ?

– Pardon ?

– Vous ne touchez pas à un seul cheveu de cette maison, compris ?

– Non, je veux juste… expliqué-je. Ouais, non, rien, laissez tomber, merci. Bonne nuit monsieur McKenzie.

– Je ne plaisante pas !

– Oh, oui, je l'ai bien compris !

– Pas de travaux ! insiste-t-il comme si j'étais demeurée.

– Pas de travaux, répété-je d'une voix lasse.

– De toute façon, je n'en ai pas, des clous… conclut-il avant de tourner les talons.

Je rentre prestement, réprimant mon fou rire, et ferme ma porte.

Décidément, aucune des personnes me louant un appartement ne sera banal…

OceanofPDF.com

18. *Super woman* (enfin presque…)

Aujourd'hui encore, je perçois la présence d'Alistair avant de le voir. Picotements dans la nuque. Frissons. Chaleur. Je lui jette un regard, incapable de m'en empêcher, alors que j'avais décidé de l'ignorer superbement.

Moi et mes bonnes résolutions…

Ce n'est pas très professionnel, mais je me tiens loin d'Alan, cet après-midi. Parce que le réalisateur va, à coup sûr, me coller près des chevaux. Donc, auprès d'Alistair. Pile là où je ne souhaite pas être. Ce n'est pas gênant en soi que j'évite ce dieu du cinéma, puisque j'ai mon oreillette et, s'il a besoin de moi, je viendrai aussitôt. Naïvement, je me persuade que s'il ne me voit pas, il ne pensera pas à me mettre avec Alistair. Ce matin, c'était facile, le cascadeur n'était pas présent. Mais maintenant, il est là. Et vu que lui et moi, c'est terminé, avant même d'avoir réellement commencé, je préfère ne pas avoir affaire à lui.

Simple, non ?

– Amy ! m'interpelle tout à coup la voix de Carolyn, pas discrète du tout, alors que je me fais toute petite. Il faut absolument que tu viennes m'aider ! J'ai un souci avec le décor, et aucun mec n'est disponible ! Tu y crois, sérieux ? Pas une âme charitable pour m'aider à porter un truc hyper lourd.

– Ah, les hommes, dis-je, ce n'est plus ce que c'était !

– Mouais, grogne-t-elle. Je viens de me défoncer le dos pour essayer de le mettre en place toute seule. La responsable décor est hyper *bookée*, il n'y a que moi pour gérer ça…

– Super Amy est là ! m'écrié-je en levant la main, telle une super héros.

Carolyn me dévisage, son regard parcourt mon corps et elle hausse les sourcils d'un air entendu.

– J'espère que t'as plus de force que ta carrure ne le montre, se moque-t-elle gentiment. Sinon, tu ne connais pas un mec hyper musclé, serviable, genre brun ténébreux…

– Ouh là ! dis-je, la stoppant net. Même pas en rêve.

– Oh, oh ! Aurais-je dit quelque chose…

– Si tu veux que je t'aide, on se dépêche, je ne vais pas tarder à entendre mon prénom dans l'oreillette !

– Tu seras moins empressée quand tu verras le truc qu'on doit déplacer, ironise-t-elle. Viens, c'est à l'intérieur, dans la chambre de l'héroïne.

Ah. Finalement, si Alan voulait bien me dire de le rejoindre d'urgence…

Je suis Carolyn dans la grosse ferme nous servant de plateau intérieur, retiens ma respiration en passant devant les loges, dont celle d'Alistair. Vient ensuite celle de Bonnie. J'imagine qu'elle est encore à l'intérieur, en train de se concentrer. Ou derrière le bâtiment, peut-être, là où elle aime prendre un bol d'air avant de tourner. J'ignore mon cœur qui se serre pour me concentrer sur Carolyn qui continue de se plaindre des hommes indisponibles quand on a besoin d'eux.

Nous arrivons ensuite dans la chambre. Je retiens un mouvement de recul. Il me semble encore sentir l'odeur d'Alistair. Partout. Ce parfum masculin boisé, qui m'a tant envoûtée cette nuit-là.

S'il n'y avait que cette nuit-là où son odeur m'a fait de l'effet…

Je ne peux pas laisser les souvenirs me hanter de la sorte. Je respire un bon coup même si l'idée n'est pas judicieuse puisque l'odeur devient encore plus forte, puis fais comme si je découvrais la pièce pour la première fois. En même temps, je n'en ai pas vu grand-chose non plus, il faisait presque nuit au départ, et ensuite…

J'avais beaucoup mieux à regarder que la chambre…

– Alors, commence Carolyn en se frottant les mains, sans sembler s’apercevoir de mon trouble, c’est la grosse armoire, là. Il faut la déplacer. On doit la mettre ici, me montre-t-elle du doigt le mur perpendiculaire. Mais d’abord, il faut qu’on déplace le bureau.

Je regarde l’énorme armoire qui occupe presque tout le pan de mur, perplexe.

– Carolyn, on ne va jamais y arriver !

– C’est bien pour ça qu’il nous faut des mecs ! Mais personne n’est dispo ! On va se débrouiller sans eux, tu vas voir ! Allez, on bouge déjà le bureau, explique Carolyn. Au fait, tu sais que j’ai trouvé une jupe sur le lit… défait, enchaîne-t-elle, d’un air mi-amusé mi-offusqué.

– Ah oui ? m’étonné-je, rougissant aussitôt.

Et super gênée.

Honteuse.

Coupable…

– Genre, je ne sais pas qui est venu faire la sieste, et n’a même pas refait le lit, quoi ! continue-t-elle en saisissant un côté du bureau. Ou alors, mais non ! Un couple qui a fait l’amour !

Le bureau est super intéressant, tout à coup. Massif. En bois foncé. Avec des arabesques dessinées dessus. Une œuvre d’art, indéniablement. D’époque, évidemment. Qui doit valoir…

– Hé ! Tu m’aides ou quoi ?

– Pardon, j’ai cru entendre mon prénom dans l’oreillette, dis-je mentant et fuyant délibérément son regard. On le met où ?

– Au milieu en attendant. À trois. Un, deux, trois !

Nous soulevons. Difficilement. Le bureau est extra lourd. Et pourtant quatre fois plus petit que l’armoire. Nous le posons en plein milieu de la

pièce, puis allons vers le meuble que nous ne pourrons jamais porter, et nous plantons devant en le regardant.

– Qui aurait pu venir faire l'amour ici ? insiste Carolyn, ne semblant pas vouloir lâcher le morceau. Calum et Bonnie, tu penses ? C'est classique, non, que les acteurs couchent ensemble après ou pendant un tournage. Le rapprochement, tout ça…

– Le tournage vient de commencer, Carolyn !

– Ah oui, pas faux. Bon, Calum et une autre nana. Obligé que ce soit lui, c'est un séducteur né. Tu as vu comme il drague tout ce qui bouge ?

– Je n'ai pas fait gaffe, non.

– Arrête ! Il ne parle pas, il séduit. C'est hallucinant ! Ou alors, le cascadeur ? Il doit bien emballer les nanas, lui aussi non ?

Je ne sais pas si je me décompose devant Carolyn, mais elle se reprend aussitôt.

– Oh pardon ! Je ne voulais pas…

– J'allais plutôt dire une assistante cameraman et un highlander, moi… me reprends-je, trouvant également la force de sourire.

– Ah, se ferme-t-elle aussi. Nan, c'est mort !

– Quoi ? Mais pourquoi ?

Carolyn recule un peu. Je pivote vers elle, plante mon regard dans le sien pour l'inciter à se confier.

– Tu ne vas jamais me croire, commence-t-elle d'un air déçu. Monsieur a des idées très arrêtées. Monsieur… refuse de faire l'amour avant le mariage.

– T'es pas sérieuse ? m'étranglé-je.

– Oh si !

– Mais ça n'existe plus ça !

– Si ! Il doit rester une seule personne au monde capable de sortir un truc pareil. Et, bingo, je suis tombée dessus !

J'éclate franchement de rire, suivie par Carolyn. Ce rire me fait un bien fou. Il dénoue mes épaules, enlève la boule oppressante qui m'obstruait la poitrine, fait voler en éclat le stress qui me collait à la peau.

Mais n’enlève pas cette satanée odeur d’Alistair omniprésente…

– Amy ! entends-je soudain dans mon oreillette. Mais tu es où ?

– Ici ! réponds-je, alors qu’« ici » ne veut rien dire. À l’intérieur, j’aide Carolyn !

– On a besoin de toi dehors, tout de suite ! exige le réalisateur.

– J’arrive !

Je regarde Carolyn d’un air désolé.

– Oh non ! Je vais faire comment ? se plaint mon amie d’une voix traînante.

– Laisse faire la super-héroïne, m’amusé-je en posant ma main sur son épaule. À plus tard ! Avis à tous les hommes forts de ce tournage, dis-je dans mon micro. Carolyn a besoin d’aide pour déplacer une armoire ! C’est urgent !

Plusieurs voix me répondent par l’affirmative. Je souris, satisfaite, puis me dépêche de rejoindre le réalisateur, Alan, et son assistant, Stuart le mal léché.

– Je suis là ! Désolée, j’aidais…

– On sépare les caméras, me coupe Alan, élégant dans son costume noir, même s’il est recouvert de petits poils blancs qui appartiennent sans nul doute à Chouchou, affalé dans ses bras. Tu vas diriger la scène avec Matthew et Alistair. Ils t’attendent déjà.

Euh…

Je regarde Alan comme s’il venait de me demander de sauter d’un immeuble en feu. Je vais tourner une scène… toute seule ? Déjà ? C’est… wow ! Génial ! Incroyable ! Excitant !

Totalement flippant.

Et surtout complètement imprévu. Je n’ai pas le temps de me préparer, de savoir quoi dire, de me glisser dans le corps d’une réalisatrice sûre

d’elle. Mais, d’un autre côté, je n’ai pas le temps non plus de stresser. Enfin, presque pas. La scène va se tourner plus loin, en bas d’une côte, avec l’océan en contrebas. Donc, le temps du trajet, je peux m’évanouir une bonne dizaine de fois, vomir tout autant, avoir envie de faire pipi encore plus. Ouais, le stress joue sur ça, chez moi…

Je me reprends vite, voulant montrer à Alan qu’il peut compter sur moi.

– D’accord. Pas de changements sur la scène ? demandé-je d’une voix professionnelle, soulagée de ne pas avoir oublié mes fiches je ne sais où.

– Non. On reste sur le même plan : Alistair chevauche pour rattraper un cheval qui s’est sauvé. Vérifie bien qu’on ne puisse pas le reconnaître à l’écran.

– D’accord.

– Nous n’aurons plus besoin d’Alistair et des chevaux, ensuite, on commence les scènes intérieures.

J’acquiesce.

– Matthew a déjà ton moniteur, tu vérifies que tout est OK, ajoute Alan, comme si c’était la chose la plus naturelle du monde.

– Oui, réponds-je, incapable de dire autre chose qu’un « d’accord, OK, bien sûr ».

Le stress de faire correctement, de ne pas me planter, et surtout de ne pas faire perdre du temps à l’équipe, si jamais mon regard n’est pas le bon, me colle une boule dans la poitrine.

Alan donne son chihuahua à Stuart, qui l’attrape en réprimant une grimace, puis part avec son air digne et fier du plus grand réalisateur de tous les temps.

Ce qu’il est…

Je jette un regard vers l’endroit où patientent Matthew, le cameraman qui porte son matériel sur l’épaule ainsi que le moniteur, un petit écran portable qui va me permettre de suivre ce qui apparaît à la caméra, dans une main, et

Alistair, ses deux monstres à quatre pattes à côté de lui. Je me prépare une micro-seconde à paraître naturelle devant l'homme qui n'arrête pas de me surprendre désagréablement ces derniers jours. Parce que je ne veux pas qu'il se doute du mal qu'il m'a infligé.

– Hé, mini rebelle, lâche Stuart tout à coup. N'oublie pas ça !

Je n'ai pas le temps de me tourner vers lui pour lui demander de quoi il parle, je sens juste la boule de poils agitée qui atterrit dans mes bras. Chouchou, surexcité, me lèche frénétiquement les mains. Et essaie d'atteindre mon visage pour y coller sa langue.

– Mais… m'opposé-je.

Trop tard, le traître est déjà parti…

Je soupire, fais un bisou sur le cou du chihuahua tout en l'empêchant de me couvrir de bave. Bon, OK, il ne bave pas vraiment mais les léchouilles sur le visage, très peu pour moi.

– Tu vas être super cool, hein, Chouchou ? lui chuchoté-je. Et tu veux que je te dise ? Je te préfère mille fois aux chevaux…

OceanofPDF.com

19. Professionnelle avant tout

– Bonjour ! lancé-je d'une voix enthousiasme quand j'arrive près des deux personnes qui m'attendent. Désolée pour le retard, j'étais occupée avec Carolyn.

Ça y est, je suis près d'Alistair et le moulin à paroles est lancé…

– Tout est OK, me rassure Matthew, blondinet très fin, habillé d'un slim orange, de baskets jaune flashy et d'une veste vintage camel cintrée à la taille. Je vais repérer le lieu.

– Bonjour Amy, me caresse la voix grave d'Alistair. Ta mascotte va bien ?

Je lui fais un sourire crispé, serre un peu plus Chouchou dans mes bras, ne prends pas la peine de lui répondre. Je ne veux pas lui parler, pour la simple et bonne raison que je ne pense pas être capable de me maîtriser. La colère est toujours là, omniprésente, et elle grossit à vue d'œil. À la place, j'emprunte le chemin que vient de prendre Matthew, tentant de coordonner les battements de mon cœur avec ma respiration. Mais Alistair, agile, me rattrape. Une main qui tient Mister Swing par la bride, l'autre Clydesdale suivant derrière eux. Le chien microscopique dans mes bras commence à s'agiter. Je le maîtrise, accélère le pas. Je ne veux pas faire le chemin avec lui. Je ne veux pas discuter avec lui. Je ne veux pas que les chevaux m'approchent !

D'autant plus que Mister Swing est le cheval qui adorait Chouchou…

J'ai à peine le temps de penser à ça qu'un hennissement tout près de moi me fait sursauter. Je me retourne, pour découvrir le monstre à quelques centimètres de mon épaule. Chouchou s'agite encore plus, jappe, essaie de sauter à terre. Je le maintiens fermement mais il se débat comme un petit

diable. Puis, la tête du cheval se colle contre ma poitrine, son oreille pile devant mes yeux, frottant même contre mon front. J'ai tellement peur que je ne peux pas effectuer un pas en arrière. Je ne peux pas le repousser. Mes jambes tremblent, mes mains aussi, pendant que Chouchou, aux anges, lèche les naseaux du canasson comme s'ils étaient potes depuis toujours.

– Tu ne peux pas tenir ton cheval, non ? parvins-je à articuler d'une voix énervée à l'intention d'Alistair.

Le regard qu'il darde sur moi rajoute une couche à ma colère. Il ne dit rien, mais n'en pense pas moins. Ses yeux ébène, mélange détonnant d'ombre et de lumière, se plissent de surprise. Comme s'il ne se souvenait pas de la galère que c'était de les séparer, la dernière fois qu'ils se sont côtoyés, ces deux énergumènes…

– Et tu n'aurais pas pu en choisir un autre ? continué-je, ne parvenant pas à me calmer. Merde, ça va être la grosse galère pour les gérer, ces deux-là !

Alistair, en deux pas, maître de lui, sans laisser paraître quoi que ce soit, rattrape son cheval et le force à reculer. J'en profite pour avancer plus vite. Je veux mettre de la distance entre lui et moi.

Chose que j'ai déjà essayé de faire de nombreuses fois, d'ailleurs…

Je ne veux pas échanger un seul mot avec lui qui ne soit pas en rapport avec le travail. C'est au-dessus de mes forces. Tout ce que je veux, c'est reprendre la maîtrise de mes pensées, de ma respiration, et de ce traître de corps qui s'emballe dès qu'Alistair est à moins de deux mètres de lui. Ne pas me laisser envahir par tout ce qui me dépasse et qui est hors de mon contrôle. Comme cette relation avortée. La ressemblance entre l'histoire de ma mère et ce que je viens de découvrir. Le stress inévitable de cette première scène que je vais diriger seule.

Je marche vite, prenant soin de ne pas glisser dans la descente, et parviens à rejoindre Matthew, essoufflée. Il a fait une pause et regarde le paysage qui s'étend devant nous. Un pré scintillant de vert, là où se posent quelques rares rayons de soleil, éclairant les parcelles d'une pure lumière or.

Un ciel chargé au-dessus de nous, et l'océan, plus bas, ombre grise, et ses remous incessants.

– Je vais aller me poster là-bas, m'indique-t-il en montrant du doigt l'endroit où il veut aller. Je vais cadrer avec la montagne derrière. Vous restez ici, et je te donnerai le top départ via le micro, OK ?

– Parfait, réponds-je, reprenant avec peine mon souffle.

Il me tend le moniteur, me sourit, alors que je me retrouve un peu bête avec le chien d'un côté, et le petit écran dans l'autre. Je ne peux même pas poser Chouchou sur le sol, il risquerait de s'échapper. De se faire écraser par un cheval. Je parviens à extirper mes fiches que j'avais enfoncées dans ma poche arrière, me plonge dedans pour savoir exactement ce qu'attend Alan de la scène.

Picotements dans la nuque.

Frissons.

Chouchou qui s'excite dans mes bras…

Alistair est là. Je ne bouge pas d'un iota, mais j'aperçois sa silhouette dans mon champ de vision. Assez près pour entendre mes directives, pas assez loin pour ne pas réveiller l'instinct de je-ne-sais-quoi de la boule de poils qui m'agace prodigieusement.

– Chouchou, tu me fatigues, bordel, chuchoté-je à son intention. Tu ne peux pas rester tranquille, non ?

Il me semble entendre un petit hoquet, juste derrière moi. Je ne relève pas. S'il veut se moquer, libre à lui. Moi, j'ai décidé d'être un maître zen, dorénavant. Un modèle de plénitude et de sérénité. De calme et d'indifférence. Ne rien lui montrer, laisser filer ma colère, je trouverais un moyen de l'évacuer plus tard, et surtout, oublier les moments que nous avons partagés. Faire comme si de rien n'était. Comme s'il n'était rien de plus que le cascadeur à qui je vais donner des directives. Pas l'homme avec qui j'ai couché, qui m'a offert le plus bel orgasme de ma vie, qui a détruit le

début de confiance que j'avais en lui ensuite. Pas non plus ce mâle qui ne ressent rien pour moi, qui a pris, jeté ensuite. Qui n'a vu en moi qu'une passade d'un soir, un élan primaire à combler. Voilà, rien de tout ça.

– C'est quoi ton problème, *BlueBird* ? murmure-t-il près de mon cou.

Pile sur ma nuque, là où se trouvent toutes mes terminaisons nerveuses en cet instant, un des endroits les plus sensibles de mon anatomie, qui frémit au souffle d'Alistair qui l'effleure.

OK.

J'ai essayé.

Envolées, les belles résolutions...

Je pivote lentement. Plante mes yeux dans les siens. Les siens, si sombres, envoûtants, hypnotisants. Ses prunelles qui farfouillent à l'intérieur de moi pour déceler ce que je me tue à lui cacher, tout ce que je ne veux pas lui dire, tout ce qu'il n'a pas besoin de savoir.

– Aucun, sifflé-je d'un ton que j'espérais moins sec. Je n'ai aucun problème. Tu en as un, toi ?
– J'ai l'air ? demande-t-il sans détourner le regard et en plissant les yeux.
– Je crois que tu es un problème à toi tout seul…

Et là, au lieu de s'en prendre à moi, ce que j'espérais inconsciemment, je crois, que ça pète, qu'il s'énerve, qu'il me pousse dans mes derniers retranchements, que je lui dise ce qui me pèse, qu'il regrette son comportement, il éclate de rire. De son rire communicatif et enfantin, qui éclaire ses traits angéliques, son regard, le rendant lumineux, clair comme l'eau de l'océan lorsque le soleil se reflète dessus.

Je serre les dents, lui tends le moniteur pour qu'il me le tienne, ôte le foulard de mon cou – ce traître qui était censé me protéger du vent, mais qui ne me protège même pas du souffle d'Alistair – et enroule Chouchou dedans. Ce chien aussi, m'exaspère. Tellement. Il continue de bouger mais

je le maîtrise, le plaque contre mon ventre, laisse juste dépasser son nez, puis entoure ma taille du foulard, aussi serré que je le peux, sans le blesser, bien sûr, mais pour qu'il arrête de gesticuler et de me gêner, et termine par un nœud solide sur ma hanche.

Ceinturée d'un chihuahua…

Original non ?

Le rire d'Alistair s'est tu. Il me regarde, se demandant probablement ce que je suis en train de faire.

– On ne me l'avait jamais dit, celle-là, insiste Alistair, ne se rendant pas compte de l'état dans lequel je suis. Je suis un problème à moi tout seul. Vraiment ?

Je reste face à lui, silencieuse, en le toisant. J'essaie de ne pas laisser mes émotions transparaître dans mon regard. Je donne l'apparence de m'en foutre complètement.

– Tu as fini ? demandé-je d'un ton maîtrisé. On a une scène à tourner.

Alistair lâche son cheval, lui ordonne de ne pas bouger, se rapproche de moi. Son visage à quelques centimètres du mien. Sa chaleur couvrant la brise fraîche qui me décoiffe et qui fait aussi voleter ses mèches ondulées. Ses yeux dans les miens, bien sûr. Captivants. Magnétiques. Puis, il pose sa main sur mon avant-bras, referme sa poigne, presque trop fort.

– Dis-moi quel est ton problème, Amy, exige-t-il à voix basse. Tout ça est ridicule. Nous ne sommes pas des enfants…

Ne me parle pas d'enfant !

– Tu dois lancer le cheval au galop dès mon top, expliqué-je. Matthew va faire un gros plan dessus. Quand il est à environ six mètres de toi, tu te lances à sa poursuite. Tu le rattrapes en te jetant dessus. Et tu l'arrêtes. Ensuite, visage baissé face à la caméra, tu le rassures. La scène doit être…

tendre. Tu as eu peur pour le cheval qui s'est emballé. Les téléspectateurs doivent sentir… ton attachement pour lui. L'acteur principal apparaît souvent comme un gros rustre avec les autres, ils doivent percevoir le lien qu'il entretient avec ces bêtes puisque c'est de là que naîtront les sentiments de l'héroïne pour lui. Enfin, en quelque sorte. Bon, tu peux monter, je te dirai quand agir.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre, je récupère mon moniteur d'un geste brutal, m'éloigne, le chien microscopique couinant dans mon foulard. Je le calme en posant ma main dessus. Enfin, j'essaie de le calmer, car il déteste être ainsi comprimé, limité dans ses mouvements et c'est presque pire que de l'avoir dans un bras. Je le comprends si bien. Je déteste qu'on ne me laisse pas le choix, qu'on décide pour moi, qu'on me mette face à un fait accompli.

Comme Alistair qui a déjà une famille et qui n'a pas jugé utile de m'en informer…

– Je connais ma scène, Amy, lâche Alistair, un petit sourire en coin, ayant récupéré la bride de Mister Swing qui s'est rapproché. Il y a quand même un petit problème…

– Et c'est ? soupiré-je.

– Je ne peux pas et être sur Mister Swing et envoyer Leopold au galop.

– Leopold ?

Alistair le désigne le cheval d'un mouvement du menton.

– Ouh là, non ! m'écrié-je. Même pas la peine ! Je ne touche pas à ce truc. Je ne touche pas à ce truc, répété-je, comme si ça pouvait changer quelque chose. Tu plaisantes, c'est ça ? C'est franchement pas drôle, je ne…

– Hé ! Tout va bien ! tente-t-il de me rassurer en levant les mains en signe de paix. Il faudra juste que tu lui donnes un petit coup sur la croupe, il partira au galop. Il est dressé pour ça.

– Mais tu ne peux pas le faire, toi ? C'est ton job, non ?

– Ce serait beaucoup plus pratique si tu le faisais toi. Sinon, je vais devoir…

– Plus pratique /1/2 Tu penses vraiment que ça va être pratique de lancer ce cheval alors que j'ai Chouchou collé contre moi et le moniteur dans l'autre main, tout près de Mister Swing ? Regarde, il le sent à cent mètres ! Regarde comme il est impatient ! Je suis sûre que si tu le lâches, il me sautera dessus et déchiquettera mon foulard pour lécher Chouchou ! Et si je fais tomber le moniteur ? Je dis quoi au réalisateur ? m'exprimé-je d'une voix suraiguë, complètement paniquée.

Et terrorisée à l'idée que ce monstre m'approche…

Alistair lève les sourcils, m'observe comme… l'hystérique que je suis. Je veux bien faire des efforts, ne pas l'ensevelir de reproches, ne pas lui cracher toute ma colère au visage, à la limite, me taire. Mais là, vraiment, c'est non ! Je ne toucherai pas à ce foutu cheval !

– Tu n'auras qu'à lui donner un coup sur les fesses, répète Alistair d'une voix teintée d'incompréhension.

Je redresse les épaules, durcis mon regard, le fixe sans ciller.

– Et je te dis que c'est non, affirmé-je avec toute l'assurance dont je suis capable.

La tête d'Alistair penche sur le côté, lentement, et ses yeux fouillent encore les miens, pour comprendre ce qu'il se passe dans ma tête. J'aimerais m'éloigner de l'emprise de son regard, concentrer mon attention sur autre chose que lui, mais quelque chose m'en empêche. Cette lueur énigmatique, peut-être. La forme de ses lèvres, aussi. Lèvres que j'ai tellement adoré embrasser, lécher, mordiller. Ou, lui tout entier, probablement. Le charisme qu'il affiche, volontaire ou non. Ce magnétisme qui me happe et m'enveloppe. Ma volonté inexistante, assurément. Puis, il semble se reprendre tout à coup. Il secoue la tête, comme pour s'éclaircir les idées. Je respire enfin.

– Très bien, dit-il en plaçant Mister Swing face à Matthew, au loin, qui teste sa caméra. Je me débrouillerai.

Il parle ensuite à Leopold, doucement, comme pour lui expliquer ce qu'il attend de lui, et le positionne à un mètre de décalage de son acolyte, afin qu'il puisse l'envoyer au galop et ensuite sauter sur Mister Swing. Un instant, un sale sentiment de culpabilité monte en moi. Alistair a peut-être besoin de concentration pour la scène. Sauter d'un cheval lancé à fond à un autre, ne doit pas être si facile, même pour quelqu'un qui exerce le métier de cascadeur. J'hésite à lui proposer de donner ce coup sur la croupe de Leopold, tant pis pour ma frousse, puis la voix de sa petite fille l'appelant papa me revient en mémoire. Ainsi que le ton d'Alistair quand il m'a dit que c'était bien sympa, nous deux, mais c'était juste comme ça. Donc, non. Il se débrouille, comme il l'a si bien dit.

– Quand vous voulez, retentit la voix du cameraman dans mon oreillette.
– OK, on est prêts aussi, assuré-je.

J'allume le moniteur, prête à enregistrer la scène, pour que je puisse ensuite vérifier si elle convient.

– Alistair, c'est bon ? lui demandé-je.

Il se tient derrière Leopold, prêt.

– Parfait, lâche-t-il d'une voix neutre.
– Matthew, tu peux lancer, l'informé-je.
– Le son est demandé !
– Le son est demandé, répété-je à l'intention d'Alistair, au cas où il aurait quelque chose de personnel à me dire et qui ne regarde pas Matthew.

Bon, en réalité, il n'y a pas de micro près de nous.

Mais on n'est jamais trop prudent…

Manquerait plus que cette histoire vienne à se savoir…

– Ça tourne ! s’écrie Matthew.
– Alistair, quand tu veux.

Alistair me lance un dernier regard, sombre, mystérieux, pas dupe. Comme s’il savait très bien que le problème venait de lui – enfin, de ce que j’en attendais – de nous, des quelques heures que nous avons passées ensemble. L’espace d’une seconde, je me sens stupide de lui en vouloir. Il n’y est pour rien. Il ne m’a rien promis. Il ne connaît rien de mon histoire familiale, ne pouvait donc pas deviner que cette omission m’ébranlerait. Et puis, combien de personnes au monde couchent ensemble et ne se revoient jamais ? Ne demandent aucune suite, aucune déclaration, aucun engagement ? Ouais, je suis vraiment bête, je crois. Il n’était pas obligé de me dire qu’il avait une fille. Une famille. Après tout, c’est peut-être moi, le problème…

Moi, et mon passé…

Je m’éloigne pour ne pas apparaître dans le champ, m’arrête dès que Matthew me dit que c’est OK. Puis, je fais un geste, hoche la tête, et Alistair lève la main, l’abat sur la croupe de Leopold, qui, sans aucune hésitation, part au galop. Il saute ensuite sur sa monture, avec une aisance incroyable, comme si le Clydesdale ne mesurait pas deux mètres au garrot, attrape les rênes et se rue à la poursuite du premier cheval.

Les mains sur Chouchou qui essaie toujours de sortir de mon foulard, couinant, bien sûr, je regarde la prestation d’Alistair, son corps lancé à toute allure, ses cheveux libres, volant derrière lui, son dos musclé qui suit le mouvement de son cheval. Je ne peux empêcher l’étrange attirance que je ressens pour lui de me dévorer. Me consumer. Malgré mes bonnes résolutions, celles de ne plus lui en vouloir, de laisser ma rancune de côté, de passer à autre chose. De toute façon, je n’ai pas le choix : je *dois* passer à autre chose. Je ne recréerai pas l’histoire familiale. Donc, inutile que je perde du temps, de l’énergie, des bribes de mon cœur – ou mon cœur tout entier – dans quelque chose qui n’a, de toute façon, aucun futur.

Alistair, dès qu’il rattrape Leopold, se jette dessus. C’est dément. On dirait qu’il vole. Littéralement. Il s’élance, ne semble même pas faire un effort surhumain, et atterrit sur le dos du cheval qui continue de courir, puis ralentit petit à petit au contact de son maître, pendant que Mister Swing les suit de près. Impressionnant.

Si Alistair est vraiment nul en relations passagères, il est vraiment bon en cascades !

OceanofPDF.com

20. Tourner sa langue sept fois dans sa bouche… (au lieu de dire des conneries)

Dès que Matthew annonce que la caméra est coupée, je visionne son travail. Avec un regard professionnel. Je vire toutes mes émotions, tous mes sentiments pour ne me concentrer que sur sa prestation. Je vois tout d'abord le cheval lancé comme une fusée, en gros plan, puis arrive Alistair qui se jette sur lui, en plan plus large pour qu'on ne le reconnaisse pas, et enfin le zoom sur le corps d'Alistair, allongé sur le cheval, qui rassure la bête et lui ordonne de s'arrêter. C'est bien, mais il manque quelque chose.

– Matthew, tu en penses quoi ? demandé-je dans mon micro. Je crois que j'aimerais une prise plus large, avec le cheval qui s'emballe, expliqué-je, sans même lui laisser le temps de répondre. Le reste, c'est OK, mais là, on ne sent pas assez le danger. On doit voir que le cheval s'est sauvé, emballé et qu'il risque de tomber de la falaise.

– OK, répond l'intéressé. Il faudra te décaler. Je te renvoie le cascadeur.

– Ça marche ! Merci.

Je visionne une nouvelle fois, pour être sûre de ne pas me tromper. Je sais qu'Alan refait toujours les prises. Alors, j'hésite à relancer Alistair même s'il n'y a rien à dire sur sa scène. Au moins, le réalisateur pourra choisir.

Des bruits de sabots me font lever la tête. Alistair approche. Mon cœur tape un peu plus fort dans ma poitrine.

– Il faut lancer Leopold tout seul, dis-je dès qu'il parvient à ma hauteur. Mais il faudra vite que tu remontes pour qu'on ne te voie pas à l'écran.

– OK, répond-il.

– Bien.

Alistair s’exécute dès que Matthew me dit qu’il est prêt. Je suis la scène avec attention. Elle me semble idéale. La rapidité du cheval transparaît, ainsi que le risque qu’il encoure. Le paysage derrière est magnifique. Très représentatif de l’immensité de l’Écosse et de ses couleurs fascinantes. Une fois la prise faite, je demande son avis au réalisateur. Je sais qu’il a aussi un moniteur et peut suivre ce que nous faisons.

– Alan, pour Amy ? commencé-je dans le micro. Les scènes sont tournées. Vous avez le temps de me donner votre accord ?

Grognements. Bruits non identifiables. Silence. J’attends… Le stress au ventre, de peur de me faire jeter, qu’Alan me dise que c’est nul, que j’aurais pu le voir, et que je lui fais perdre son temps.

– C’est parfait, Amy ! retentit enfin sa voix. Le cadrage est top et le gros plan comme je le voulais. Super, vous pouvez remonter et m’envoyer Alistair, j’aurai besoin de lui finalement, on a un changement de dernière minute.

– D’accord, on arrive tout de suite !

Je respire, soulagée. Surexcitée. Fière de moi, aussi. Et affiche un grand sourire.

– Matthew, on remonte, le prévins-je.

– OK, m’attendez pas, je monte tout droit.

– C’est OK pour la scène, dis-je ensuite à Alistair qui attend mon verdict. Tu peux rappeler ton poney, on rentre ! Ah, et Alan veut te voir, je crois qu’il a besoin de toi !

Alistair hausse les sourcils, s’apprête à parler, mais ne dit rien. À la place, il fourre ses doigts dans sa bouche et siffle Leopold encore à l’autre bout du pré, qui démarre au quart de tour, me vrillant les tympans.

– Putain, tu pourrais prévenir, m’énervé-je.

Un sourire entendu étire les lèvres de l’arrogant. Je lève les yeux au ciel et détache Chouchou.

– Et attrape ton cheval avant qu'il n'arrive jusqu'à moi. J'aimerais faire courir Chouchou.

Je m'éloigne, pose le petit chien par terre, qui s'ébroue comme s'il sortait de l'eau. Puis, il se met à aboyer et tourner en rond. J'essaie de le calmer, sans succès. Mais avec un moniteur dans la main, ce n'est pas le plus pratique pour l'attraper. Et, bien sûr, pendant qu'Alistair stoppe son cheval, Mister Swing en profite pour se ruer sur Chouchou, qui jappe encore plus. Il passe entre ses pattes, sautille, fait le beau (ce qu'il fait magnifiquement bien, on dirait un chien de cirque), se roule par terre.

Le cheval, en réponse, le bouscule de son énorme tête, babines retroussées. Je gagerais qu'il veut le manger. Et ça ne lui demanderait pas beaucoup d'efforts, vu le petit gabarit de ce chihuahua. Inutile de préciser que je vois ma vie défiler sous mes yeux. Une petite égratignure sur le chien, et ma carrière tombe à l'eau.

D'autant plus qu'elle n'a pas réellement commencé !

Et l'égratignure, c'est dans le meilleur des cas…

Un pas de trop et hop, le chihuahua se transforme en crêpe…

– Alistair, s'il te plaît, articulé-je, tremblante, apeurée, complètement impuissante. Appelle ton cheval.

À la place, Alistair s'empare de Chouchou. Il le soulève, le cale dans ses bras, la tête de son Clydesdale suivant évidemment son geste.

– Tout doux, tout doux, calme-t-il l'équidé. Allez, on y va. Mister Swing, Leopold, go !

Alistair se met en marche. Sans même me jeter un regard, le petit chien dont j'ai la responsabilité contre ses abdominaux parfaits, ses deux Clydesdale trottinant derrière lui. Enfin, presque, puisque Mister Swing se tient toujours tout près de Chouchou. Mais Alistair l'attrape par la bride et le maintient tant bien que mal à distance. Puis, il se retourne. Darde sur moi

un regard mi-amusé, mi-narquois. Il me nargue un peu en gérant, et le chien, et le cheval, je crois bien. Puis, ses yeux prennent une teinte plus sombre, plus grave. Il ralentit pour me permettre d'arriver à sa hauteur. Ce que je ne souhaitais pas vraiment, pour être honnête. Pas envie d'être près de lui. Pas envie de respirer son air. Pas envie d'être entourée de deux monstres à quatre pattes, non plus.

– Tu me dis quel est ton problème, maintenant ? demande-t-il d'une voix posée, calme, comme si son assurance allait me faire cracher le morceau, en me bloquant le passage de son corps musclé.

Je prends une longue inspiration. Deux. Trois. Me dis que je vais me contenir. Je me le suis promis. J'ai réalisé qu'il a bien le droit d'avoir sa vie, et que, surtout, il n'est pas obligé de m'en donner tous les détails… Donc, inutile que je m'énerve contre lui, non ?

Ouais.

Loupé.

– Ça ne va pas déranger ta femme que tu termines plus tard que prévu, aujourd'hui ? lâché-je, amère. Tu étais censé finir maintenant.

Je ferme les yeux, rouge de honte, de gêne, essoufflée de tant de bêtise. Bon, essoufflée de presser le pas, en réalité. J'aimerais disparaître. Me faufiler dans un trou de souris. Revenir en arrière, pile avant d'avoir prononcé ces mots. Ou pile avant d'avoir couché avec lui. Ces mots qui ne laissent planer plus aucun doute sur ma rancune et toutes les questions que je me pose. J'ose un regard sur le côté. Alistair me fixe. Son sempiternel sourire horripilant sur les lèvres. Un éclat franchement amusé dans ses prunelles.

– C'est bon ! dis-je en levant la main vers lui. Oublie !
– Oh non, je ne risque pas.
– Je m'en fous, de toute façon, insisté-je. Donne-moi le chien et prend de l'avance, j'ai besoin de me concentrer avant la scène suivante.
– De réfléchir à ta façon de communiquer, plutôt, non ? ironise-t-il.

– Quoi ?

– *BlueBird*, commence-t-il en plantant son regard ombre et lumière dans le mien, tout en me forçant à m'arrêter. Tu n'aurais pas pu me le demander directement ?

Il n'a pas tort.

Et je me sens doublement stupide…

– Laisse tomber !

– Tu crois que je suis ce genre de gars ? me demande-t-il, très sérieux tout à coup. Tu penses que je pourrais coucher avec toi, comme ça, alors que j'ai une famille qui m'attend chez moi ?

– Je ne te connais pas, Alistair, articulé-je, toute ma colère contenue remontant dans ma gorge. Tu as bien une fille et tu ne m'as rien dit !

– Oh. Bien sûr. Et tu voulais que je te dise ça comment ? Et quand ? Pendant les préliminaires ? Avant notre premier baiser ? Genre… Au fait, Amy, on va faire l'amour, mais je tiens à te dire que j'ai un enfant. Ça ne te pose pas de problèmes, j'espère ? Non, vraiment, il faut que je t'en parle, peut-être que tu ne veux pas d'une liaison avec un père de famille de 24 ans…

OK. Il a raison. Je suis trop stupide.

Mais ça ne change rien. J'ai couché avec lui alors qu'il a une famille.

Et je refuse de briser ça…

– OK, c'est bon, j'ai compris…

– J'ai 24 ans et j'ai une fille de 5 ans, Amy. Tu crois que c'est le genre de chose qu'on dit en premier dans une discussion ? insiste-t-il, une lueur grave dans les yeux.

– C'est bon, j'ai compris, je t'ai dit ! répété-je.

– On ne dirait pas. Tu es toujours en colère.

– Tu n'as pas répondu à ma question.

– Qui est ?

Je soupire. Lui arrache Chouchou des bras. J’ai besoin de coller ce petit bout contre moi. D’aspirer sa chaleur. De m’occuper les mains. Chouchou, en traître, se débat dans mes bras. Alistair retient le cheval qui n’apprécie pas que je lui enlève son protégé.

– Est-ce que tu as une femme, Alistair ?

Voilà. C’est dit. La question qui me brûlait les lèvres depuis le début.

– Non, je n’ai pas de femme, affirme Alistair en plantant un regard sincère dans le mien. Ni femme, ni fiancée, ni petite amie. Et je n’ai pas l’intention d’en avoir une. C’est tout ce que tu voulais savoir ?

Oui. Non. Je n’en sais rien.

En savoir plus sur la mère de Catriona, alors.

Enfin, au minimum, quoi…

Je hausse les épaules. M’enfuis. Sans répondre. Je termine de grimper la côte, faisant fi du point de côté hyper douloureux, serrant tellement fort Chouchou contre moi qu’il finit par couiner.

– Désolée, lui soufflé-je. Viens, on va boire un peu et après tu vas retrouver ton maître.

Je passe rapidement sous la tente, saisis une petite bouteille d’eau, la bois presque d’un trait, prenant soin d’en verser auparavant au chihuahua dans une petite tasse en plastique. Je détourne la tête quand je vois Alistair emmener les chevaux dans l’enclos, son téléphone vissé à l’oreille, demandant sûrement à quelqu’un de venir les chercher. Puis, je me hâte de rejoindre l’équipe à l’intérieur, me délectant toujours du compliment que m’a fait Alan, pour ma première scène dirigée seule. Je vois déjà la tête de Stuart si le réalisateur me répète ce qu’il m’a dit. Parce que Stuart a beau être son assistant, pour le moment, je ne l’ai pas vu diriger une seule scène. Alors que moi, si.

Il n’y a pas de petite victoire…

OceanofPDF.com

21. Désillusions…

Il doit faire au moins quarante degrés dans la chambre où se passe la séquence. Sauf qu'il ne se passe rien. Tout le monde attend. Bonnie est là. Ma Bonnie qui refuse de me parler. De faire table rase du passé. Malgré mes tentatives, ma bonne foi, mon désir de m'expliquer. Dans une robe bleue toute simple. Ses cheveux tressés. Belle et naturelle, comme toujours.

J'entre à pas feutrés. L'ambiance est lourde, oppressante. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais il se passe quelque chose. Je regarde toutes les personnes présentes, Calum, droit, le regard fier, les bras croisés, une attitude de défi sur le visage. Carolyn qui me fait un signe discret de la main, et des gros yeux, comme pour me dire quelque chose. Que je ne comprends pas. Les cameramen qui patientent, sans un mot. Les ingénieurs sons qui tripotent leur matériel. Et d'autres personnes qui regardent soit en l'air, soit leurs pieds. Je cherche une trace du réalisateur, de Stuart, mais ils ne sont pas là. Puis, je les aperçois, dehors, pile derrière la fenêtre. Je ressors aussi sec, Chouchou sous le bras.

Alan fait les cent pas, les mains sur les hanches et lève les yeux à mon arrivée. Je lui souris.

– Tu as emmené mon chien pour la scène ? s'exclame-t-il dès qu'il l'aperçoit gigotant dans mes bras et réagissant à la voix de son maître. Tu as osé l'emmener dans le froid et… avec les chevaux ?

Wow. Je ne m'attendais pas à ça. Je jette un regard à Stuart, qui détourne les yeux. Forcément.

– Je…
– Tu sais que je l'ai cherché partout, avant qu'on me dise que tu l'avais avec toi ? Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Et s'il s'était sauvé

pendant le tournage ? Et s’il était passé sous les sabots des chevaux ?

Oh, ça, aucun risque.

Vu la manière dont je l’ai attaché à moi.

Je lâche Chouchou sur le sol, qui s’empresse de rejoindre Alan. Couinant, gémissant, pleurant. La sale bête ! Il frétille de la queue, les oreilles en arrières, se frotte contre les mains du réalisateur, le lèche. Alan lui parle tout bas, puis le prend contre lui.

– C’est la dernière fois que tu fais ça, Amy, continue Alan. Tu n’as pas le droit d’emmener Chouchou loin de moi, c’est bien compris ?

– Mais… tenté-je de me justifier.

– Je lui avais bien dit de ne pas le prendre, intervient Stuart, un air de professeur d’école arriéré sur le visage. Elle n’a rien voulu savoir !

– Quoi ? Mais c’est faux ! m’offusqué-je. C’est vous qui me l’avez donné !

– Et en plus, elle ment… continue-t-il de plus belle.

Il ne sert à rien, ce mec ! Il est censé être assistant réalisateur, la vérité est que c’est juste une girouette qui le suit comme un petit chien. Honnêtement, à part être désagréable, je ne vois pas ce qu’il apporte à l’équipe. En plus, il est habillé comme un vieux, avec son pantalon en tweed dépassé, sa chemise à carreaux et ses chaussures de montagne, comme s’il allait escalader l’Everest. Ça ne va pas du tout ensemble ! C’est affligeant de mauvais goût !

Oui, bon, je suis vraiment remontée contre lui…

Je n’ai pas le temps de répondre, les yeux d’Alan se perdent par-dessus mon épaule. Les traits de son visage s’apaisent. Je sais qui se trouve derrière moi, mon corps vient de me le signaler. Pourtant, difficile de capter ce signal tant ma colère contre Stuart crispe mes muscles.

– Ah, Alistair ! s’exclame Alan. Vous tombez bien, on a besoin de vous ! Venez avec moi.

Alistair hoche la tête, croise mon regard, puis se rapproche de nous.

– Elle a raison, dit-il à l'intention d'Alan. C'est lui qui lui a fourré votre chien dans les bras. Je l'ai vu.

Alors là, c'est la meilleure ! Comme si j'avais besoin de lui ! Comme si j'avais besoin qu'il prenne ma défense ! Comme si je n'étais qu'une petite chose perdue, incapable de me sortir seule de cette situation.

– Merci, mais je suis assez grande pour gérer ça ! sifflé-je en direction d'Alistair.

Il affiche un air surpris, secoue la tête en signe de reddition puis suit Alan qui a déjà pris le chemin pour rentrer dans la ferme. Je lance un regard noir à Stuart, décidée à lui dire ses quatre vérités. Sauf qu'il me prend de court.

– Ah. Ouais. Je vois, dit-il d'un air entendu et en hochant la tête. On m'avait dit de me méfier de toi. Je vois bien que c'était un conseil avisé.

Et il me plante là. Je reste paralysée, comme une conne. Dubitative. Complètement larguée. Pas certaine de comprendre ce qui vient exactement de se passer. Puis je me reprends, et retourne à l'intérieur rejoindre Carolyn. J'ai besoin d'un visage amical, là. De rire, aussi.

Et de comprendre pourquoi ma vie part autant en cacahuète, en ce moment…

– C'était quoi son délire ? lui demandé-je, même si elle ne doit en avoir aucune idée. Tu as entendu ? Putain, je me suis coltiné son chieur de chien pendant toute la scène et il me jette ensuite ! C'est hallucinant !

Carolyn se marre. Moi, pas du tout. Je suis tellement remontée contre Stuart. C'est de sa faute, tout ça. Qu'est-ce qu'il cherche à faire, exactement ? Et Alistair, il a besoin de se mêler de ce qui ne le regarde pas ?

– J’ai entendu qu’Alan t’a reproché d’avoir emporté son chien, oui. Alors qu’il n’arrête pas de le refiler à tout le monde. Cherche pas, il est super énervé, tente de me réconforter Carolyn. À mon avis, ça n’a rien à voir avec toi. Il fallait juste qu’il passe sa colère sur quelqu’un. Et tu es arrivée pile au mauvais moment.

– Ouais. Je crois que je collectionne les mauvais moments, ces jours-ci, grogné-je. Pourquoi l’ambiance est à couper au couteau ? Il y a un problème ?

– Tu ne devineras jamais ! s’emballe-t-elle. Allez, essaie, je te jure, je suis sûre que tu ne trouveras pas ce qui coince. Je te parie une pinte de bière que tu ne trouveras jamais !

– Franchement, Carolyn, je n’ai aucune envie de jouer aux devinettes, soupiré-je.

– Bon, OK, comprend-elle sans que je lui explique que je suis à deux doigts de pleurer tellement la journée est éprouvante. Calum refuse de faire la scène avec Bonnie.

– Quoi ?

– Il dit qu’il fait trop froid dans la pièce.

– Trop froid ? Mais on crève de chaud !

– Je sais bien ! Ce mec est imbuvable, je te jure. Et l’actrice est hyper mal, du coup. Elle pense que c’est de sa faute.

J’observe Bonnie, toujours dans la même position que tout à l’heure, assise sur le lit.

Ce même lit où j’ai tant aimé passer du temps…

Son visage n’exprime rien. Elle ne monte pas qu’elle est blessée, ou anxieuse, ou interrogative. Non, elle frotte une poussière – probablement inexistante – sur sa robe. Elle attend que le réalisateur revienne et lui dise quoi faire.

Je ne peux empêcher mon cœur de se serrer pour elle. Si je ne savais pas la haine qu’elle éprouve pour moi, j’irais la voir. Lui changer les idées. La réconforter. Mais je ne peux que rester là, impuissante, à la regarder de loin.

– Il a dit ça comme ça ? Qu'il faisait trop froid pour tourner ? cherché-je à comprendre. C'est quoi la scène exactement ?

– Scène de sexe ! Youhouh ! s'esclaffe Carolyn.

– Mais il ne doit pas y avoir le premier baiser, avant ?

– Non, Alan veut la faire à la tombée de la nuit, demain. Il dit que la lune sera pleine et que ce sera meilleur pour la lumière.

– Oh…

– Et devine qui va remplacer Calum au pied levé ?

OK. Pas la peine de deviner. Alistair est là. Avec le même bas, mais sans veste, juste une chemise d'époque, blanche, boutonnée sur le dessus, en lin épais

– Écoutez-moi, commence Alan, Chouchou dans ses bras, endormi. Alistair va remplacer Calum. La scène sera filmée de dos. On verra pour les détails de face plus tard. Bonnie, c'est OK pour vous ?

Bonnie, déjà levée du lit sur lequel elle patientait, acquiesce, les joues rouges, un petit sourire crispé sur son visage.

– Calum, la journée est finie pour vous, précise Alan à l'intéressé.

– Bien, dit-il sans même un sourire. À demain.

Personne ne lui répond.

– C'est un caprice, tu crois ? demandé-je discrètement à Carolyn. Pourquoi il ne veut pas tourner la scène ?

– Moi, je crois que c'est lui qui a utilisé le lit pour faire des galipettes et la nana était tellement contente qu'elle a dû lui griffer le dos. Et puisqu'il va devoir se déshabiller pour la scène, il ne veut pas qu'on le sache.

– Tu devrais écrire des scénarios, je te jure ! plaisanté-je malgré tout.

Parce qu'en réalité, je n'ai pas envie de rire. D'une, je sens toujours l'odeur d'Alistair dans la pièce. L'odeur de nos ébats, plus exactement. De la fièvre qui s'était emparée de nous, cette nuit-là. Et de deux, rester là pour observer Alistair se déshabiller devant Bonnie – et le reste de l'équipe – je ne suis pas sûre d'apprécier.

– Bon, j’y vais, enfin de l’action ! se marre Carolyn en rejoignant son collègue cameraman.

Ouais. Je me serais bien passée de ce genre d’action, moi…

– Amy, m’appelle Alan d’un air normal, semblant oublier qu’il m’a jetée il y a à peine quelques minutes. Règle ton moniteur sur la caméra une pour suivre la scène.

– OK, réponds-je, m’exécutant aussitôt.

– Bonnie, vous serez face à Alistair, devant le lit, commence-t-il à expliquer. Le gros plan sera sur le haut de vos corps, à partir de la taille. Vous vous êtes embrassés un peu plus tôt, Calum vous a portée dans ses bras jusque-là, et essoufflés, tremblants de désir, vous allez faire l’amour. La prise débute alors que vous le regardez dans les yeux. Vous vous fixez pendant quelques secondes, puis Alistair pose la main sur votre joue. On doit sentir, Bonnie, que vous hésitez toujours. Calum vous est aussi insupportable qu’il vous attire. Vous luttez contre vos sentiments, vous ne savez pas si vous devez vous laisser aller avec lui ou non. Alistair, je veux de la tendresse, de la passion contenue. Pour vous, je veux qu’on sente que vous luttez pour ne pas la déshabiller sur le champ. Ce que vous allez faire ensuite, bien sûr. Mais là, le téléspectateur doit être dans l’attente insupportable de ce qui va se passer. Tout peut basculer en un clin d’œil, il faut que ça se voie.

Troublant. On dirait que ce scénario a été écrit pour moi.

Enfin, pour Alistair et moi.

Car c’est exactement ce qu’il se passe : éternelle lutte entre raison et sentiments…

– On va déjà faire un essai. Bonnie, vous allez être en corset. Voulez-vous qu’on réduise l’équipe ?

Bonnie rougit. Elle regarde l’assemblée, ne sait pas quoi répondre. Pas évident, j’imagine, d’être presque nue devant tant de personnes. Même si ça fait partie du métier d’acteur…

– Bon, tous ceux qui n’ont rien à faire ici, dehors ! tonne Alan. Je veux deux ingénieurs son, lumière, cameraman. La costumière et la maquilleuse restent. Stuart, prends Chouchou et sors aussi. Il doit faire ses besoins.

Je retiens un rire. Carolyn me regarde, amusée elle aussi.

– Et ramasse ses crottes, personne n’a envie de marcher dessus ! précise Alan alors que Stuart prend avec une moue significative le petit chihuahua qui lui lèche automatiquement les mains.

Là, j’affiche volontairement un grand sourire. En espérant que Stuart le remarque, cette fois. Parce que s’il a décidé de me mettre des bâtons dans les roues, je tiens à ce qu’il sache que je n’ai pas peur de lui. Mais il ne me jette même pas un regard. Par contre, Alistair, si. Un regard étrange. Troublé. Mystérieux. Sombre et lumineux. Un regard rempli de souvenirs, je crois bien. Probablement les mêmes que ceux qui se sont invités dans ma tête. Puis, il reporte son attention sur Alan, qui continue à donner ses directives.

Dans ma poitrine, c’est le chaos. Dans mon ventre, c’est une grenade sur le point de se dégoupiller. Dans mon cœur, c’est… indescriptible. Alistair va déshabiller Bonnie. Lui caresser la joue. Plonger son regard dans le sien, comme s’ils étaient amoureux. Comme s’ils étaient transis de désir, impatients de faire jouer leurs corps, fébriles de ne plus faire qu’un. Bon, ils ne vont pas faire l’amour, je connais la scène, je l’ai lue dans mes fiches. Une fois qu’Alistair aura porté Bonnie dans le lit, les prises vont changer, il n’y aura que des parties de corps, un bout de ventre, un morceau de torse, l’apparition d’une cuisse, une main qui se balade sur la peau de l’autre, des soupirs et des gémissements. Des scènes destinées à séduire le public, à montrer la sensualité sans donner de détails. Mais quand même. Ça me dérange. Me bouleverse. Me donne envie de hurler.

Me rend jalouse, aussi, je crois bien…

OceanofPDF.com

22. Tellement réaliste…

Je fixe mon attention sur le moniteur. Je le tiens si fort entre mes mains qu'il pourrait se briser. Pas un son ne rompt le silence, si ce n'est le bruit feutré de l'équipe prête à filmer. Mon cœur bat tellement fort dans ma poitrine, je crains qu'il n'alerte tout le monde. J'essaie de le calmer, mais je n'y parviens pas. J'ai chaud. Beaucoup, beaucoup trop chaud. Et les deux spots qui viennent de s'allumer n'aident pas à tempérer la pièce. Je n'ose même pas retirer mon pull qui me colle à la peau. Je n'ose effectuer un geste, de peur qu'on devine le tourment que je vis en cet instant, comme si tout ça pouvait se lire sur mon visage.

Alistair et Bonnie sont face à face. Bonnie le fixe de ses yeux verts. Des yeux à la teinte si pure qui ont fait craquer tant de garçons. Et si Alistair tombait amoureux d'elle ? Comme ça. Coup de foudre. Déclic. Ça arrive, je suis bien placée pour le savoir puisque c'est l'histoire de mes parents. Et s'il voulait, avec elle, une vraie relation ? Et si…

Il faut que j'arrête ça tout de suite.

Et que je consulte, peut-être.

Ou que je picole, au choix…

Bonnie le regarde intensément, baisse les yeux, Alistair s'empresse de relever son visage pour qu'elle ne fuie pas son regard. Il caresse sa joue, avec une tendresse affolante. M'a-t-il caressé la joue comme ça ?

Il faut que je sorte.

Que je m'aère.

Ça ne va pas être possible. Je ne suis pas professionnelle, là.

Alistair déplace ensuite une mèche de ses cheveux qui s'est échappée de sa tresse, la réajuste sur son épaule. Puis, sa main dévie sur son décolleté. Moi, je me consume de jalousie. Je sais bien que ce n'est qu'un rôle, qu'un jeu, mais Alistair n'est pas acteur. Il double, fait des cascades, et il n'était pas censé faire cette scène-là. Et là, on dirait qu'ils ne jouent pas.

– OK ! intervient Alan. Je crois que c'est bon. On va filmer. Surtout, refaites pareil, c'est parfait !

Un peu trop parfait, ouais…

Ça n'a duré que quelques secondes et j'en ai des frissons…

Bonnie sourit, soulagée. C'est la première fois que je la vois jouer dans un espace aussi réduit mais surtout, une scène aussi intense. Et franchement, elle est faite pour ça. Indéniablement. Malgré nos… différents, malgré l'homme qui lui fait face et ce que leur rapprochement forcé m'inspire, je ne peux lui enlever son talent. Elle, elle ne semble même pas remarquer ma présence, comme si j'étais invisible.

Ou qu'elle prenait bien soin de ne pas croiser mon regard…

Bonnie et Alistair reprennent la pose. Bonnie ferme les yeux quelques secondes, le temps que la voix d'Alan résonne pour annoncer le silence, puis la séquence. Leur jeu d'amoureux reprend. Aussi fort. Aussi percutant. Aussi bouleversant pour mon petit cœur de midinette.

La main d'Alistair est à présent sur le décolleté de Bonnie. La caméra fait un gros plan sur son visage, sur ses lèvres rouges et humides que la maquilleuse a recouvertes de gloss, pour donner l'illusion de traces de baisers sauvages et enflammés. Puis, sur la main d'Alistair qui remonte caresser le cou de Bonnie, sa respiration qui s'accélère. Comme la mienne. Je ne respire plus. Je ne bouge pas d'un millimètre, complètement hypnotisée par la scène.

– Coupez ! s'écrie Alan. On garde, c'est parfait ! Alistair, vous allez maintenant délacer le corset de Bonnie. Non, attendez, change-t-il d'avis.

Est-ce qu’on a des chemises identiques, comme celle que porte Alistair ?

– Oui, répond aussitôt la costumière.

– Bien, allez en chercher. Bonnie, vous allez lui dégrafer sa chemise. Enfin, le peu qu’il y a à dégrafer. Vous tirez d’un coup sec, puis lui ôtez dans la foulée. Ensuite, Alistair, vous faites mine de déboutonner sa robe, lentement. Puis, vous délacerez son corset. Ce sera des scènes flashs, un petit peu de chaque. Après, on tourne dans le lit.

Tout le monde s’active. Les cameramen se repositionnent, la costumière part en courant, revient presque aussitôt, les vêtements dans les mains. Bonnie sourit faiblement à Alistair. Qui se tourne une fois encore vers moi. Pourquoi ? Apprécier à quel point ça me fait mal, de le voir aussi proche de Bonnie ? Vérifier dans mes yeux le calvaire que je vis ? Que je subis, même… Ce coup d’œil est si rapide, si bref, que je ne réussis pas à lire ce qui se trame dans ses prunelles. Je me retiens de soupirer et attends qu’Alan lance la prise.

– On enchaîne les scènes que je vous ai demandées sans couper. Tout le monde est OK ?

Tout le monde répond par l’affirmative. Sauf moi. Je ne suis pas du tout OK, moi…

Bonnie plante son regard dans celui d’Alistair. J’ai envie de crier et de leur dire que ça suffit, maintenant. Qu’on arrête. D’aller chercher Calum et lui ordonner de prendre la place de l’homme qui me fait autant frissonner que désespérer. C’est son rôle, après tout. Pas celui d’Alistair ! Il est juste là pour les cascades, lui. Pas pour faire tomber Bonnie dans ses filets. Puis, Bonnie tire sur la chemise d’Alistair pour faire sauter les boutons. Sauf qu’elle se loupe et lui met un coup dans le menton.

– Coupez !

Des rires retentissent. Bonnie se confond en excuses, écarlate. Elle parle vite et fait de grands gestes avec ses mains, comme pour effacer sa bourde. Alistair se frotte le visage, lui assure que tout va bien. Je ne peux m’empêcher de sourire. Alan ordonne à Alistair de changer de chemise. La

costumière lui tend déjà le vêtement, et là, je jure que plus aucune femme dans la salle ne respire. Alistair, à l'aise, ôte le morceau de tissu. Je vois apparaître son tatouage, les oiseaux mystérieux, sur sa peau hâlée. J'aperçois les yeux des femmes le dévisageant (bon, les hommes aussi), bloqués sur la vue du haut de son corps musclé, ses épaules carrées et son torse parfaitement bien dessiné. Je ne reprends ma respiration qu'une fois qu'il s'est rhabillé.

– Bien, on recommence ! dit Alan d'un ton sans appel. Tout de suite !

Je me damnerais pour être en face d'Alistair et voir ce que ses traits affichent. S'il est amusé, gêné, impatient de terminer la scène. Là, je ne le vois que de trois quarts. C'est frustrant. Bonnie se reconcentre. Le silence est demandé et le tournage reprend. Mon ex meilleure amie tire sur la chemise d'Alistair, plus doucement que précédemment, ce qui ne plaît pas au réalisateur.

– Coupez ! s'écrie-t-il en se rapprochant des acteurs. Bonnie, faites les gestes sur le côté, prenez le temps de bien saisir la chemise avant, et vous ne blesserez pas votre partenaire. Je veux sentir la fougue, l'urgence. Vous vous battez contre vos sentiments, je vous rappelle et vous cédez au désir. C'est plus fort que vous, vous ne pouvez rien faire pour lutter contre ça. Vous ne réfléchissez pas, vous agissez. C'est votre corps, qui réagit. Votre désir !

– D'accord, répond Bonnie, le visage toujours aussi coloré.

– Bien. Regardez-le dans les yeux.

Bonnie obéit. Alistair lui chuchote quelque chose, elle rougit de plus belle. Moi, je me décompose encore plus. Il faut que cette scène se termine.

Et qu'est-ce que je ne donnerais pas pour savoir ce qu'il lui a dit !

Je sais, je suis pitoyable…

Bonnie réussit la scène, cette fois. Avec brio. On dirait vraiment qu'elle meurt d'envie de faire l'amour avec lui. Elle lui enlève sa chemise, lui

arrachant l’oreille au passage. Et quelques cheveux. Puis Alistair commence à dégrafer sa robe.

– Coupez ! On garde ! C’est super, bravo ! Bonnie, il faudrait vous mettre en corset. Alistair, restez torse nu et passez au maquillage pour camoufler le tatouage.

Avaler ma salive. Respirer. Tenir le coup. S’il faisait au moins quarante degrés tout à l’heure, là, il en fait soixante. Un vrai sauna, dans la pièce. Le gros bordel, dans ma tête.

Dans mon cœur ?

Indescriptible.

Mélange d’ouragan, de tornade, de tsunami.

Au moins…

Bonnie se débarrasse de sa robe, aidée par la costumière. Elle se retrouve en corset et jupon, un peu gênée, beaucoup intimidée. Je souris. Comme pour l’aider, même si elle ne prête pas attention à moi. Puis, Alan donne de nouveau ses ordres.

– Alistair, caressez le haut de sa poitrine en partant de sa gorge, ensuite faites-la pivoter et commencez à délacer le corset. Caméra une et deux, gros plan chacune d’un côté, je choisirai après. Allez, on y va !

Silence demandé. Ça tourne.

Je ne regarde plus les acteurs. Plus de Bonnie. Plus d’Alistair. Je ne peux pas. Je reste les yeux rivés sur mon moniteur, pour me concentrer uniquement sur les images qui apparaîtront à l’écran. Images magnifiques de mon ex-amant et de mon ex-meilleure amie. Sensation étrange de ne pas tout comprendre. Pourquoi le destin me fait-il un coup pareil ? Ou est-ce moi, qui ai un problème ? Qui ne sait pas garder les gens, qui les poussent à me fuir, à me détester ?

Quand les doigts d'Alistair commencent à jouer avec les lacets du corset, je les revois courir sur ma peau. Ici même, dans cette chambre. La délicatesse d'Alistair est affolante. Troublante. Tous peuvent deviner quel amant il est. Moi, je le sais. Seulement, ça ne se reproduira plus. Et je comprends à ce moment-là que ça me fait bien plus de mal que je ne veux l'admettre. Pas seulement parce qu'il a décidé que notre relation n'en était pas une, mais parce que je sais qu'entre nous, c'est impossible. Et ce n'est plus de la colère que j'éprouve pour lui. Ni de la rancune. Non. C'est bien plus profond que ça. Bien plus insidieux. Bien plus difficile à guérir. C'est de la tristesse. La tristesse de savoir ce que j'ai eu et que je n'aurai plus jamais…

– Coupez, super, on enchaîne ! Bonnie, il faudrait que vous enleviez votre haut complètement, on va vous donner quelque chose pour vous couvrir, ensuite, le drap cachera votre poitrine, ne vous inquiétez pas. Alistair, allongez-vous dans le lit, on va cadrer.

Bonnie hoche la tête, la costumière l'aide à se déshabiller puis cherche de quoi la couvrir. Sans réfléchir, j'ôte mon foulard – qui me tient super chaud depuis tout à l'heure et que je n'ai pas eu la présence d'esprit d'enlever – et le lui tends. Elle l'attrape avec un grand sourire et demande à Bonnie si ça lui convient. Bonnie lève les yeux sur moi, serre les lèvres, réfléchit une seconde et hoche finalement la tête.

Je crois qu'elle n'a pas vraiment le choix.

Et j'espère qu'il ne sent pas le chien…

Voilà donc le coup de massue destiné à m'achever totalement : Alistair et Bonnie, dans le lit. Bon, avec mon foulard. Un peu de moi, alors. Acte manqué ? Besoin de m'immiscer entre les deux ? Simple envie de ne pas faire perdre du temps au réalisateur ? Sûrement un peu de tout ça. Alan donne des ordres, les caméras tournent autour de leurs deux corps dénudés. Enfin, pratiquement dénudés. La main d'Alistair effleure la peau tendre et pâle de Bonnie. Je serre mon moniteur. Les doigts de Bonnie s'agrippent à ses cheveux. Je ferme les yeux. Elle lui mord l'épaule. Je pince les lèvres.

Des morceaux de moi tombent au fur et à mesure qu'ils se frôlent, se caressent, échangent des regards.

Lorsque retentit le « coupez » tant attendu, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. La même ombre apparaît dans les yeux d'Alistair quand il croise mon regard. Quand, une fois Bonnie habillée, il me tend mon foulard. Quand le réalisateur annonce la fin de journée et que je fuis hors de cette pièce, hors de cette ambiance étouffante, hors de mes souvenirs.

La lumière de cette fin d'après-midi m'agresse lorsque je sors du bâtiment. Je m'attendais à ce que la nuit soit déjà là. Il m'a semblé être resté des heures dans la chambre. Des heures d'agonie. C'est fou comme la notion du temps peut être inégale. Un coup les minutes défilent comme des secondes, un coup comme des heures. J'aimerais avoir une machine à régler le temps. À effacer les souvenirs, aussi. Pour qu'ils évitent de nous accaparer et de nous manger toute notre énergie. Pour que la colère, la tristesse, les regrets ne fassent plus partie de nos quotidiens, qu'on les oublie aussi vite qu'ils sont apparus, comme par magie…

J'aide à ranger le matériel. J'ai besoin de me changer les idées, de parler de tout et de rien avec l'équipe, de ne plus penser à « eux ». Je sais que c'est « pour de faux », qu'ils ont joué un rôle, mais les images sont là, profondément ancrées dans mon esprit. Elles me harcèlent. Je porte volontiers le matériel lourd, histoire de me fatiguer, pour tomber dans le sommeil une fois dans mon lit, ce soir, et ne plus penser.

Après avoir tout emporté à l'intérieur, il ne reste plus grand monde. Carolyn est déjà partie –sûrement pour tenter de convaincre son highlander de laisser ses idées arrêtées au placard – je regagne donc tranquillement le parking quasi désert, quand une petite tornade blonde se rue sur moi.

– Amy ! s'écrie Catriona, emmitouflée dans un manteau rose bonbon. Je veux t'inviter à dîner !

Oh…

Quelle gentille attention.

Surprenante, mais attendrissante…

Je souris, amusée. J'adore la franchise des enfants. Pas besoin de tourner autour du pot, ils lâchent les mots comme ils viennent, sans détour, sans formule de politesse, de but en blanc.

Je lève les yeux pour découvrir Alistair, un peu en retrait, vêtu d'un jean brut et d'un gros pull en laine blanc. Couleur qui fait ressortir le bronzage de sa peau et ses yeux noirs.

– Oh, bonjour Catriona. C'est gentil, dis-je, embarrassée. Pourquoi pas…

– Amy est très occupée, tu sais, intervient Alistair en se rapprochant de nous de sa démarche fluide, animale, hypnotique.

– Hein, c'est pas vrai ? contredit la petite fille, la voix et le regard suppliant. Hein, tu peux venir ce soir ?

Ce soir /1/2

Ce n'est pas vraiment ce que j'avais prévu…

– Hein, tu m'as promis de visiter ma cabane ? insiste-t-elle, appuyant pile là où ça fait mal, sur la promesse que je lui ai faite en sachant que je ne la tiendrai pas. Et tu n'as pas vu mon poney, Licorne !

– Je ne suis pas certaine que ton papa soit d'accord, me défilé-je, espérant qu'il porte la responsabilité de mon refus.

– Mais j'ai tout préparé ! s'offusque-t-elle. Tu ne peux pas refuser !

– Catriona, tente Alistair. Quand on invite quelqu'un à dîner, on lui demande bien avant, pour être certain qu'il n'a pas déjà des engagements.

– C'est quoi des engagements ? demande-t-elle, très sérieuse.

– C'est d'être déjà occupé quelque part. Ou d'avoir déjà dit oui à une invitation.

– Tu es déjà invitée à dîner ? demande Catriona.

– Euh, non, mais…

– Alors je suis ton engagement ! décrète-t-elle, tout naturellement. Tu viens vers huit heures ! On mangera dans ma cabane, rien que toi et moi. Je voulais emmener Amy, enfin, l'autre Amy, tu sais la pouliche, mais ce n'est pas très pratique de la monter en haut de l'arbre. Et elle a besoin de rester

avec sa maman, elle tient pas vraiment sur ses pattes. Mais on pourra aller la voir si tu veux ! Alors, c'est oui ?

Catriona sautille tout en faisant des ronds avec ses bras. Son regard ressemble à celui d'un chiot, qui sait déjà comment mettre son propriétaire dans sa poche. Tout son visage reflète l'interrogation. Et un sourire qui dévoile ses dents – dont une manquante sur le devant – étire ses lèvres. Comment résister ?

– Tu as perdu une dent ? m'étonné-je.

– Oui ! s'exclame-t-elle, très fière. Ce matin. Et je n'ai même pas pleuré.

– Bravo !

– La fée des dents va passer cette nuit, chuchote-t-elle. Elle va m'apporter une pièce ! Je vais essayer de ne pas dormir pour la voir. Mais chut, c'est un secret…

– Catriona… intervient une nouvelle fois Alistair.

– J'arrive, articule-t-elle avec toute l'innocence d'un enfant. Tu viens, hein ?

Ai-je réellement le choix ?

– D'accord, je viens, réponds-je. Merci pour l'invitation.

Et c'est bien parce que son papa ne dînera pas avec nous…

– Ouais ! s'écrie Catriona. Tu vois, papa, je t'avais dit qu'elle viendrait !

Un sourire désolé s'inscrit sur mon visage. Comme pour dire à Alistair que je ne fais pas exprès. Que je n'y suis pour rien. Que j'ai tenté de décliner son invitation. Que je *voulais* décliner son invitation…

Il se contente de hocher la tête, indifférent.

Sympa…

Je regarde le père et la petite fille s'éloigner, petite fille qui se retourne régulièrement pour me faire coucou. Je lui réponds, ne sachant pas si je

viens de faire la plus grosse erreur de ma vie ou non.

Je dois me tenir éloignée d'Alistair. C'est un fait. Et là, je fais quoi ? Bingo : je me jette corps et âme dans la gueule du loup…

Toute en logique et bonnes décisions, Amy Thunder !

OceanofPDF.com

23. Parenthèse

Je n’ai qu’une idée en tête en conduisant jusqu’à ma maisonnette : m’évader une petite heure avant de rejoindre Catriona au ranch. C’est bien la première fois de ma vie que j’ai un rendez-vous avec une enfant ! Ma vie sociale est fantastique…

Je me gare, vérifie que Duncan ne va pas me tomber dessus et finir de plomber ma journée, et me hâte de m’enfermer chez moi.

L’objet qui va me permettre d’oublier tous mes tracas et me redonner l’énergie nécessaire pour affronter la soirée se tient juste devant moi, appuyé contre le mur. Pas que dîner en compagnie de l’adorable Catriona soit une corvée, non, mais avoir à côtoyer son père, si. Parce que lutter contre mon attirance pour lui est vraiment une des choses les plus difficiles que j’ai eu à dépasser depuis longtemps. Et l’avoir tout près n’est pas la solution idéale pour y parvenir.

Je la contemple un instant. Belle avec son manche et son corps noir devenu mat au fil des années, à force de l’avoir tant tenue entre mes mains et tant baladée partout.

Ma guitare.

Mon amie la plus fidèle.

Enfin, non. Comme pour les histoires d’amitiés, nous avons connu des hauts et des bas. Ma mère m’a appris à apprivoiser cet instrument dès ma naissance. Ou presque. Bref, je crois que je savais jouer des notes avant de parler. Enfant, j’ai pris des cours de chant, aussi. Puis, à l’adolescence, j’ai un peu délaissé ma guitare, curieuse de m’essayer à d’autres instruments. J’ai testé le piano, la batterie, la basse (encouragée par la passion de Meg, la

bassiste du groupe de ma mère) puis, plus rien du tout. Un jour, j'ai rejeté en bloc l'univers de la musique, ma guitare, les cours. Je ne voulais plus entendre parler de carrière musicale, de concerts et de groupe de musique. Du moins, comme projet d'avenir. Comme métier potentiel. J'ai eu besoin de couper. Pour mieux me retrouver, probablement. Parce que je ne voulais pas suivre les pas de ma mère, profiter de sa notoriété pour me faire un nom. « La fille de » encore. C'est à cette époque que j'ai décidé de me tourner vers le cinéma. Pas si éloigné de la musique, mais différent tout de même. Et à 18 ans, quand le mensonge lié à ma naissance a éclaté, j'ai décidé de ne plus jamais jouer.

Mais, peu après, à New York, pendant mes études, j'ai habité chez Sahelle. Mon frère voulait que je loge chez lui, me prêter un logement qui lui appartient, mais j'ai été séduite par la personnalité de cette vieille femme, qui voulait absolument quelqu'un pour partager son appartement.

Un matin, quand je suis descendu prendre mon petit déjeuner, j'ai entendu Sahelle chanter. Pas fredonner un air entendu à la radio, non. Elle chantait de l'opéra. Sa voix était tellement incroyable, tellement puissante, que mon corps s'est recouvert de frissons. Et un déclic s'est produit.

La musique me manquait.

Vraiment.

Je l'ai écoutée pendant de longues minutes, adossée à un mur du couloir, alors qu'elle se tenait devant un grand miroir, dans son petit salon. Elle ne m'avait pas vue. Quand elle a terminé, mes yeux étaient remplis de larmes. C'est là que j'ai compris que j'avais fait fausse route. Que tout renier en bloc ne m'apportait rien. Que cette décision extrême n'était pas la solution. Parce que je le sentais, ce manque. Tous les jours. Profondément installé au fond de mon ventre, comme un trou, un vide que je ne parvenais pas à combler.

Ce n'était pas faute d'avoir essayé, pourtant.

Mais une passion ne se remplace pas si facilement…

J’ai compris aussi que je n’étais pas obligée d’embrasser une carrière dans la musique. Que je pouvais jouer seulement pour le plaisir. Juste pour me faire du bien. Sans attentes. Sans pression.

– J’adorerais t’accompagner avec ma guitare, ai-je dit à Sahelle, tout naturellement, une fois qu’elle a remarqué ma présence.

Nous avons donc organisé un petit rituel. Tous les matins, après ses vocalises, nous improvisions. Bon, c’est difficile d’improviser avec Sahelle, c’est une maniaque du contrôle. Elle ne laisse aucune place au hasard. Elle déteste l’imprévu, ne pas ordonner, ne pas organiser.

Ne pas décider et diriger, surtout…

Mais nous avons rapidement trouvé nos marques et composions ensemble. Elle m’a aidée à maîtriser ma voix, à la polir, comme un diamant que l’on cisèle pour le rendre encore plus pur, plus brillant, plus précieux. Lui donner la rareté tant prisée. Elle m’a confié des astuces pour contrôler ma respiration, parce que j’avais pratiquement tout perdu pendant les années où je m’étais appliquée à tout oublier. Je ne savais d’ailleurs pas que je pouvais monter autant dans les aigus. Bref, Sahelle a ramené ma passion à la vie. Elle n’a pas cherché à savoir pourquoi j’avais lâchement abandonné en cours de route, non, elle m’a juste proposé de m’aider. Et j’ai accepté.

Je balance mes chaussures et mes chaussettes, dépose ma veste et mon sac sur le portemanteau de la petite entrée, enclenche la bouilloire pour me faire du thé dans l’espace cuisine, avance lentement dans le salon, appréciant la fraîcheur du sol sous mes pieds endoloris d’être restée debout toute la journée.

Je n’ai pas joué depuis que je suis arrivée. Pas le temps, trop de fatigue, trop de pensées dans ma tête. Avec respect, je prends ma guitare dans mes mains, caresse son corps une seconde, pour enlever la poussière accumulée. D’autant plus que, sur sa surface noire, ça ne pardonne pas. Je tire une chaise, prends place, la cale sur mes genoux et laisse mes doigts décider. Souvent, je commence par une chanson de ma mère, une de mes préférées,

qu’elle a écrite pour ma naissance. Un de ses plus beaux succès, d’ailleurs. *My sweet baby*. Cette mélodie raconte combien j’ai transformé sa vie. À quel point j’ai bouleversé son quotidien. Comment je l’ai réconcilié avec l’amour. C’est la plus belle déclaration qu’une mère puisse faire à sa fille. L’air est tendre et doux. Les paroles, un condensé de bonheur.

Mais aujourd’hui, j’ai besoin de jouer autre chose. Quelque chose de personnel. Je fais résonner les notes, cherchant le ton que je souhaite donner à cette nouvelle création. Ah oui, je compose aussi. Un peu. En cachette. Et là, il faut que je fasse parler mes tripes. Urgemment. Pour transcender cette douleur qui me ronge de l’intérieur. Cette tristesse qui consume ma joie, la réduisant au néant. Transmuter mes pensées négatives en quelque chose de positif : une chanson. Même si personne ne l’entendra jamais, qu’elle restera cachée, ou, au pire, consistera à quelques notes manuscrites sur une feuille de papier.

Dès que l’inspiration arrive, cette bête bizarre impossible à dompter, je me dépêche d’aller ressortir mon cahier de mon armoire, le pose sur la table, avec un stylo.

Puis, je me laisse emporter.

Les paroles coulent aussi facilement que les notes. Comme si elles n’attendaient que ça, tapies dans un coin de mon esprit, s’exprimer enfin. Je ne cherche pas à faire des rimes, à canaliser, à ordonner, je laisse la déferlante m’emporter. Et c’est bon. Comme rentrer chez soi après un long voyage. Réintégrer sa demeure suite à une longue absence. Me sentir à ma place.

Et c’est exactement ce qu’il me fallait, ce soir.

Il n’y a rien de plus enivrant que la musique. De plus fort. De plus intense. Enfin, comparé à tout ce que j’ai essayé. Ma musique me possède. Totalement. Elle m’emmène avec elle, dans son monde mystérieux, ce monde artistique où plus rien d’autre n’existe, me procure de la joie, de la paix, de la sérénité. Elle me reconnecte à moi-même. Remet tous les compteurs à zéro. Je joue, je chante, je teste, je recommence, le cœur et le

corps en ébullition, un sourire sur les lèvres. Jusqu'à ce que la sonnerie de mon téléphone fasse crisser mes doigts sur les cordes. Je repose ma guitare, à contrecœur, même si le peu que j'ai joué m'a déjà fait un bien fou.

Melody. En Face Time.

La meilleure amie d'Eva, qui est aussi devenue une amie précieuse.

– Salut, Melody ! m'écrié-je, contente de la voir au travers de l'écran de mon téléphone, avec ses yeux pétillants de malice et son éternel sourire.

– Amy ! Je suis tellement contente ! Ça fait un bail que je voulais te téléphoner, mais franchement, je suis débordée ! Tu comprends, entre le taf, Mark, ses potes, Eva et Lukas, je n'ai pas une minute à moi ! Mark veut encore se lancer dans un nouveau concept. Mais bon, je n'ai pas le droit d'en parler ! Et encore moins à toi, puisque tu es la sœur de son principal concurrent. Même s'ils ne sont plus concurrents, hein. Pfui, et heureusement, quand j'y repense, c'était l'enfer, cette période ! Enfin, surtout pour Eva. Mais bon…

Et voilà, le moulin à paroles Melody est lancé…

Voyant l'heure tout en haut de l'écran de mon téléphone, je m'active pour ranger ma guitare, prépare finalement le thé que j'ai oublié, cherche ce que je vais mettre ce soir, tout en écoutant Melody qui s'en donne à cœur joie en me racontant – en détail – tout ce qui lui passe par la tête. J'attrape la boule de vêtements qui attendait depuis des jours que je la fourre dans le lave-linge, ajoute la lessive, fais tourner le tout.

– Et toi, alors ? Raconte ! Tu ne m'as rien dit encore ! C'est comment l'Écosse ? La chance que tu as, j'adorerais venir ! Remarque, comme lune de miel, ça pourrait être pas mal. Quoiqu'un peu froid. Ouais, non, je préfère aller sur une île. Genre, paradisiaque. Plage, eau transparente, soleil éclatant, cocktails, palmiers…

– Lune de miel ? la coupé-je en élevant la voix pour couvrir la sienne.

– Ouiiii ! m'explose-t-elle le tympan tout en me gratifiant d'un regard rempli d'étoiles. Mark et moi allons nous marier !

– Félicitat…

– Quatre ans ! Tu te rends compte qu’il lui a fallu quatre ans pour me demander en mariage /1/2 C’est dingue, non ?

– Le principal est qu’il l’ait fait ! dis-je en riant.

– Oh là là, c’était hyper romantique ! Et je ne m’y attendais plus… Faut dire que la seule fois où je lui en avais parlé, il n’avait pas été hyper emballé. Du coup, je faisais comme si je m’en foutais. Non mais, quelle nana se fout d’avoir le mariage de ses rêves ? Les mecs, je te jure, sont à côté de la plaque, quelques fois. Enfin, bon, allez, raconte ! Comment ça se passe ?

– Super ! Speed, mais génial. J’apprends plein de choses.

Comment éviter certaines personnes, ne pas mettre de baffes à Stuart, dompter un chihuahua, gérer l’amour fou entre un chien et un cheval, ne pas me sentir blessée que mon ancienne meilleure amie ne veuille plus me parler…

Quoi d’autre ?

– Le réalisateur est hyper exigeant, mais c’est top ! continué-je. Et j’ai tourné ma première scène seule, c’était… stressant. Mais génial. Et l’Écosse, c’est grandiose. Une vraie scène de film fantastique. Je comprends que les scénaristes veuillent situer leurs histoires ici. C’est absolument magnifique.

– J’adorerais tellement pouvoir venir te voir…

– Le mariage est pour quand ?

– Fin d’année ! Le premier décembre. Je sais, il fera froid, mais la ville sera tout illuminée, ce sera super joli. Et puis, c’est une date importante pour Mark, il tient à ce que ce soit ce jour-là.

– Ah oui ? Pourquoi ?

– C’est le jour de l’ouverture de Moonway. Il dit que cette date lui porte bonheur, alors il veut que notre union suive la même destinée.

– C’est romantique, dis-je en souriant.

– Tellement ! Et j’aimerais beaucoup que tu sois ma demoiselle d’honneur.

La demande de Melody me va droit au cœur. Je l'ai connue peu après avoir rencontré mon frère, c'était la meilleure amie d'Eva, et une solide amitié s'est installée entre nous.

– Oh… Merci, réponds-je, touchée. Merci mille fois. J'en serais honorée.

– Je suis super contente ! Merci ! sautille-t-elle en tapant des mains, ce qui fait vibrer le téléphone.

– Comme si j'allais refuser de porter la plus jolie robe après celle de la mariée ! dis-je en riant.

– J'ai déjà mon idée, pour vos robes ! Mais on verra ça plus tard, avec Eva. Il faut d'abord que je trouve la mienne.

– Tu as une idée ?

– Ouh là ! Des centaines d'idées ! Le truc, ça va être de réussir à concilier tout ça ! C'est hyper stressant, je te jure !

– J'imagine, dis-je, même si je n'imagine pas du tout.

Parce que le mariage est moi, ça fait quinze.

Et ça ne fait pas du tout, du tout, partie de mes priorités.

Et encore moins aujourd'hui…

Nous discutons encore de longues minutes. Pas de nouvelles de Sahelle. Lukas est toujours sur le coup, bien sûr, mais ses détectives n'ont rien trouvé. Mystère total.

Je suis tellement heureuse de voir sa frimousse surexcitée, ses mèches blondes ondulant au gré de ses mouvements, que je ne vois pas le temps passer. Lorsque nous raccrochons, il est presque vingt heures. Je me dépêche de prendre une douche bien chaude, opte pour un jean simple et un pull bleu en cachemire, tout doux, charbonne mes yeux, juste pour montrer à Alistair ce qu'il loupe.

Ce qui est stupide, puisque même s'il revenait vers moi, ce serait non.

Mais je ne peux pas m'en empêcher.

C’est plus fort que moi…

C’est en chemin, appliquée consciencieusement à conduire que je réalise que j’ai mis un pull en rapport avec le surnom que m’a donné Alistair : *BlueBird*. Je me sens doublement stupide. En même temps, le bleu fait partie de mes couleurs préférées, normal que je porte cette teinte souvent !

Ouais… Bien sûr…

OceanofPDF.com

24. Dans la gueule du loup…

Dès que je me gare devant le gros portail délimitant l'entrée du Ranch, Catriona bondit hors de la propriété, gesticulant et criant, un grand sourire sur les lèvres. Elle me saute dessus dès que j'ai refermé ma portière et m'enserre de ses petits bras.

– J'ai cru que tu ne viendrais pas ! feint-elle de se plaindre. Tu es en retard ! Je t'attendais, moi !

– Je suis désolée, Catriona. Mais je suis toujours en retard, lui chuchoté-je en me baissant pour être à sa hauteur.

– C'est pas bien. Papa dit toujours qu'il faut être en avance. Ça fait plus sérieux.

– C'est pas faux, lui concédé-je. Mais je n'y peux rien, je ne le fais pas exprès.

C'est là que je l'aperçois. Un peu dans l'ombre. En jean, toujours, et en pull col en v gris. Les cheveux mouillés, qui ondulent jusqu'à ses épaules, les frôlant quand il se rapproche de nous. De sa démarche nonchalante, sexy, et magnétique. Beau à se damner. Un demi-sourire sur les lèvres, qui me donne envie soit de l'embrasser, soit de l'engueuler pour oser afficher cette beauté insolente. Pour oser bouleverser tous mes repères, toutes mes certitudes, et s'immiscer dans le plan hyper bien calé que j'avais prévu dans ma tête à propos de ce tournage.

En gros : donner le meilleur de moi-même. Éblouir le réalisateur. Percer.

Mais, surtout pas avoir une relation avec un homme.

Qui plus est, cascadeur sur le tournage.

Catriona glisse naturellement sa main dans la mienne, attrape celle de son père de l'autre côté, et nous entraîne dans la cour du ranch. Ma respiration s'accélère. L'image que nous devons donner, si nous croisons quelqu'un, est celle d'un couple. Et moi, je serais belle-mère. À 22 ans. Je dois bien avouer que cette idée m'est étrange. Peu familière. Même si Catriona est adorable, je ne sais pas si je serais capable de participer – correctement, je veux dire – à son éducation sans tout faire foirer. J'ai été bien élevée, certes, mais de manière décalée. Repas de fast-food, à n'importe quelle heure, ou plat à emporter, devant la télévision. Ma mère n'aimant pas cuisiner, elle me demandait toujours ce qui me ferait plaisir. Je suis donc incollable en hamburgers, pizza, sushi, et nourriture thaïe. Pour ne citer que notre nourriture préférée. Pas vraiment de limite d'horaires, notamment pour l'heure du coucher, c'est régulièrement que ma mère m'emportait dans mon lit, ou le sien, alors que je m'étais endormie sur le canapé.

Mais de toute façon, j'extrapole.

Ces pensées n'ont rien à faire ici.

Je veux bien être l'amie de Catriona, mais c'est tout.

Nous passons tout d'abord voir Amy, la pouliche qui a l'honneur de porter mon prénom. Je lutte pour ne pas porter ma main sur ma bouche et mon nez afin de camoufler la forte odeur de chevaux qui m'incommode.

– Papa et Grand'Ma veulent pas que je teigne sa crinière, m'apprend Catriona d'une voix désolée dès que nous arrivons devant le box où se tiennent la jument et son nouveau-né. C'est nul, hein ?

– Elle est peut-être un peu jeune, non ? suggéré-je, avec un petit sourire amusé.

– Bah non, je trouve pas, moi ! Tu veux la caresser ? demande Catriona, lâchant nos mains pour pénétrer dans le box.

– Oh. C'est gentil, mais non ça va aller.

– Mais il faut qu'on te présente ! Comment elle va savoir qu'elle a le même prénom que toi, sinon ?

Je prends une large inspiration. Regrette presque d'être venue. Fais un pas en avant. Hésite à en faire deux en arrière, prétextant un rendez-vous oublié, un coup de fil à passer, une urgente envie d'aller aux toilettes. N'importe quoi qui me permettrait de ne pas me retrouver coincée dans un box avec, non pas un, mais deux chevaux.

Je ne sais pas si Alistair ressent mon stress, ou décide d'avoir l'âme d'un chevalier servant, ce soir, mais il entre dans le box avant moi et dit :

– Catriona, tu devrais plutôt emmener Amy dans la cabane. D'une, il est tard et tu as école demain. Et de deux, Amy se lève tôt, elle aussi, je pense qu'elle n'a pas toute la nuit devant elle.

Je souffle, soulagée. Si je n'ai pas aimé qu'il prenne ma défense devant Alan et Stuart, je dois dire que là, ça m'arrange bien.

– D'accord, dit-elle d'une voix traînante, nous regardant tour à tour comme si nous étions de mèche, pour finalement capituler.

Sur le chemin pour rejoindre la cabane, nous croisons George et Daisy, des seaux dans les mains.

– Bonsoir, Amy, m'accueille chaleureusement l'arrière-grand-mère de la fillette. Je vous ai présenté George ? Il nous aide au ranch.
– Honoré, sourit ledit George, cheveux gris, visage jovial et pas très grand, en ôtant son chapeau pour me saluer. Il faut dire que la dernière fois, nous n'avons pas trop eu le temps de discuter. On vous a fait visiter le ranch ? Sinon, je serais ravi de le faire.
– Je n'ai pas visité, non, avec la naissance… d'Amy.
– Ah, Amy ! s'esclaffe-t-il. Vous avez drôlement plu à Catriona, pour qu'elle donne votre prénom au poulain. Pourtant, elle est un peu sauvage, cette enfant. Comme son père…

Je ne relève pas. Elle ne me semble absolument pas sauvage, pourtant. Alors que son père… Bref.

– Catriona et moi allons finir de préparer votre repas, m'informe Daisy.

– Je vais aller terminer de nourrir les chevaux, ajoute Alistair en récupérant les seaux sur le sol. À plus tard.

Je les regarde partir, une pointe de déception dans le cœur. Pas que je comptais passer la soirée avec Alistair mais… Je ne pensais pas qu'il partirait si vite. Cela dit, ce n'est pas plus mal. Cela m'évite de devoir lutter contre mon attirance pour lui, alors qu'il est là, tout près.

Mais maintenant, je dois conjuguer avec son absence…

Compliquée, moi ?

Hum…

George m'emmène découvrir les lieux, la façon dont ils sont agencés pour accueillir les visiteurs, ainsi que les espaces dédiés aux cours d'équitation. La nuit tombe, l'air se rafraîchit, et le ranch prend une allure de vieux film Américain. Il m'explique que Daisy a toujours été passionnée de western et que le but de ce ranch était de recréer la copie conforme des élevages de chevaux d'époque. Et je dois avouer que c'est très ressemblant, on se croirait revenu à une époque lointaine. Je m'attendrais presque à voir surgir Alistair, costumé comme un cow-boy, juché sur un cheval et pistolet à la main. Mais je ne le vois nulle part.

George est bavard, gentil et très intéressant. Il connaît Daisy depuis toujours, il était également ami avec son mari, et a beaucoup soutenu la grand-mère d'Alistair quand elle a perdu son bien-aimé. Et aussi lorsque le sort a continué à s'acharner sur elle. Je ne demande pas de précisions, mais je dois dire que ma curiosité est au maximum. Je me mords la langue pour ne pas l'assaillir de questions sur Alistair, et notamment, sur la mère de Catriona. Parce que je n'en sais toujours pas plus sur ce mystère. Est-ce que son allusion sur « l'acharnement du sort » concerne l'ex-femme d'Alistair ? Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour en savoir plus ! Je cherche comment formuler ma phrase lorsqu'il s'arrête, se plante devant moi, ses yeux dans les miens, dans une expression très sérieuse.

– Vous savez, Amy, j’ai très envie de vous poser une question. Je ne peux pas la poser à n’importe qui, mais vous êtes jeune, alors vous devez savoir…

– Oh, réponds-je, surprise. Dites-moi…

Deal ?

Une question contre une autre ?

– Daisy est très importante, pour moi, commence George. Elle est… euh… une amie très proche. Très très proche. Seulement, moi, à mon âge, j’aimerais bien qu’elle soit… encore plus que ça. Enfin, vous comprenez, chuchote-t-il dans un rire gêné.

J’écarquille les yeux, souris. Je comprends. Enfin, je crois.

– Alors, j’aimerais bien qu’elle s’en rende compte. Mais je ne sais pas comment faire. Elle n’a jamais voulu remplacer son mari, ce que je comprends, bien sûr ! Paix à son âme. Mais vous voyez, sans vouloir prendre sa place, on pourrait, je ne sais pas, moi, s’amuser. Vous savez, comme le font les jeunes, maintenant. Juste… des moments ensemble sans grand plan d’avenir. Un peu comme maintenant en gros, parce que nous nous côtoyons tous les jours, mais seulement pour le travail. Et moi, j’aimerais rajouter de la fantaisie. Enfin, ce que font les jeunes quand ils s’entendent bien sans se promettre des choses. Vous voyez ce que je veux dire, n’est-ce pas ?

Je regarde les traits anxieux mais amusés du vieil homme. Les rides sur son front, autour de sa bouche, son nez un peu rouge, ses yeux vifs d’un marron très clair. Ses mèches grises éparses.

– Vous voulez… être son amant ? suggéré-je sur le même ton que lui, amusée.

– Oui, voilà ! s’écrie-t-il, content que je l’aie formulé pour lui. Enfin, en quelque sorte. Pour débuter. Mais j’ai tout essayé, les invitations à dîner, les fleurs, les compliments. Mais elle ne comprend pas. Alors, peut-être que vous avez une technique, vous. Pour qu’elle réagisse, quoi…

Ouh là.

Comme si j'étais pro dans ce genre de choses, moi.

Par contre, s'il veut des conseils pour se planter en beauté, je peux lui en faire une liste !

– Ça s'appelle sex friends, en réalité, dis-je, joueuse.

– Oui ! Mais je ne sais même pas si elle connaît ce terme.

– Vous avez demandé conseil à Alistair ? Il doit savoir, non ? proposé-je, ne sachant pas quoi lui dire.

– Ah. Non. Bien sûr que non. Je n'ai pas envie de l'embêter avec ça. Il a déjà assez à faire comme ça. Vous savez avec la petite, tout ça… Et puis… Il veille sur sa grand-mère comme le ferait un père, alors je ne suis pas certain qu'il voit d'un bon œil que le plus vieil ami de sa grand-mère ait des idées… pas très… Enfin, vous voyez, quoi.

Oui, oui, je vois…

Je cherche quoi lui répondre. D'être cash ? De la plaquer contre un des murs du ranch et de l'embrasser ? Je n'ai pas le temps de chercher, Catriona arrive, le regard fier, le ton solennel, me sortant de cette situation pour le moins surprenante.

– Amy, tout est prêt ! annonce-t-elle, très sérieuse, en se tenant bien droite, comme un maître d'hôtel. Nous pouvons passer à table.

– Oh, je vais vous laisser, alors, dit George, une petite pointe de déception dans la voix. Bon appétit.

– Merci, George. À bientôt ! Et promis, je réfléchis à ça, le rassuré-je en plissant les yeux et en baissant le ton de ma voix, carrément amusée par cette discussion surréaliste.

Il hoche la tête et nous regarde partir. Catriona reprend son air naturel, et trottine pour m'emmener dans sa cabane.

– C'est papa qui l'a construite, m'apprend-elle pendant le chemin qu'elle éclaire grâce à une lampe torche. Tout seul !

– Wow ! La chance, j’aurais adoré avoir une cabane, moi aussi !

Catriona m’emmène à l’arrière du ranch, là où se tiennent quelques arbres, rapprochés, dont le plus bas tient entre ses branches une cabane en bois clair, à deux mètres de hauteur, dont l’accès se fait par un petit escalier. Des guirlandes entourent la cabane, lui donnant un air de fête. C’est très joli. La fillette monte agilement les marches, puis me regarde faire de même. Une fois parvenue à l’entrée de la cabane, je suis soufflée par la beauté de l’intérieur. Un vrai décor de princesse. Ou plutôt de fée. Des petites lumières roses ici et là, des guirlandes lumineuses semblables à celles de l’extérieur, de la fausse mousse verte sur le sol, moelleuse comme une moquette épaisse, une table et des chaises en bois peintes en bleu ciel, des figurines féeriques, un peu partout, qui semblent surgir des murs, un gros pouf tout doux, des livres et des jouets un peu partout.

Sur la table, les couverts sont installés et des plats nous attendent. Je ne tiens pas debout dans la cabane, dont les murs sont tapissés d’images de la forêt, recréant vraiment cet univers, et des étoiles phosphorescentes brillent sur le plafond.

– C’est magnifique, dis-je, émerveillée.

Nous nous installons autour de la table, sur les chaises miniatures. Mes jambes dépassent sur le côté, j’ai l’impression d’être une géante, alors que je ne suis pas spécialement grande. Puis, Catriona me présente les plats, comme une serveuse professionnelle. Cookies, mini fondant au chocolat, cupcakes, sablé écossais et un peu de légumes, tout de même avec un gâteau à la carotte. Bonbons et autres sucreries. Je souris devant ce repas composé uniquement de sucre, et Catriona m’explique qu’elle ne raffole pas des légumes, mais qu’elle en mange quand même.

Pendant qu’elle dispache consciencieusement la nourriture en parts égales, elle me pose des questions sur mes cheveux, puis sur mon métier, et sur ma vie en général. Elle parle beaucoup, est très joyeuse, drôle, si bien que je n’arrive pas à poser la seule question qui me hante depuis que j’ai découvert son existence : où est sa maman ?

Et comment est-elle ? Et s'entend-elle bien avec son père, se voient-ils souvent, est-ce qu'elle vit plus chez son papa ou chez sa maman, est-ce qu'elle pense qu'ils sont encore amoureux, etc.

Une fois le repas englouti, Catriona me présente toutes ses amies les fées qui ornent sa cabane. Elles possèdent toutes un prénom, ont une histoire, un métier, un but dans la vie et surtout un désir commun : protéger la nature. Elle me montre aussi une superbe collection de minéraux, qu'elle garde jalousement dans une vitrine, parce que les fées sont liées au monde minéral. Je suis soufflée par l'imagination de cette enfant. Par ses connaissances. Elle est passionnante. Si vive et enjouée ! Elle me confie qu'elle rêve souvent des fées, qu'elle peut se confier à elles, et qu'elle croit à leur existence. Puis, elle me propose de faire un peu de silence, parce que ses amies adorent sa cabane, et si nous sommes assez sages pour les voir, elles pénétreront peut-être à l'intérieur. Elle m'assure que c'est déjà arrivé et que c'est de cette manière qu'elle connaît leur prénom et qu'elle les donne ensuite à ses figurines.

J'accepte, amusée. Ravale mes questions. Attends le moment opportun pour les poser, ne sachant pas si je vais oser troubler la douce quiétude qui s'est installée. Manque de m'endormir plusieurs fois alors que nous sommes allongées à même le sol, à contempler les fausses étoiles qui brillent au plafond.

Et puis l'atmosphère, feutrée et légère, change du tout au tout. Alistair. Dans cette ambiance de cocon, sa présence alourdit l'air et provoque des petits courants sous ma peau. Accélère ma respiration. Fait battre mon cœur de manière désordonnée.

– Papa ! s'écrie Catriona en se levant d'un bond. Tu n'avais pas le droit de venir ! Les fées allaient arriver et tu les as fait fuir !

– Il est l'heure d'aller au lit, petite princesse, dit Alistair d'un ton complaisant.

– Mais j'ai pas sommeil, rétorque-t-elle en bâillant et en se frottant les yeux. Et tu dois goûter mes gâteaux, tu m'as promis !

– Je suis prêt, dit le père attentionné en prenant place devant la petite table, s’asseyant en tailleur. Mais des petites parts, s’il te plaît.

– Tu en veux encore, Amy ? demande gentiment Catriona alors que je me relève, un peu hagarde, encore écœurée par tout le sucre ingurgité.

– Merci, mais ça va aller pour ce soir, grimacé-je. J’ai largement assez mangé.

Je m’assieds dans la même position qu’Alistair, en tailleur, la plus pratique dans cette cabane à la taille de la petite fille à qui elle appartient. Je regarde Catriona servir son père, ses gestes maladroits de fatigue, les bâillements qu’elle tente de réprimer, les explications sur les recettes confectionnées avec l’aide de son arrière-grand-mère. Alistair goûte chaque gâteau, complimente sa fille, la couve d’un regard bienveillant. J’observe leur complicité, leur rire, ne sachant pas si je me sens de trop ou si je suis troublée par le fait d’être tous les trois dans cet espace confiné.

Puis, Alistair dit à sa fille de me souhaiter une bonne nuit. Catriona accepte sans broncher. Elle se jette dans mes bras, m’enserre fort, pose sa tête contre ma poitrine. Surprise par cet élan de tendresse, touchée, je passe mes bras autour de son petit corps.

– C’était génial, Amy, dit-elle de sa petite voix ensommeillée. Tu reviendras, hein ?

Le regard qu’Alistair pose sur moi me donne des frissons. Plus de lumière, que de l’ombre. Cette ombre particulière qui affole mes sens, me fait faire n’importe quoi, me ferait oublier la présence de l’adorable fillette qui ne semble pas vouloir me lâcher. Puis, un changement imperceptible apparaît, son visage se ferme, et il prend Catriona dans ses bras pour l’emmener au lit. La petite fille dort déjà à moitié. Je souris, touchée. Me lève pour partir moi aussi, pour aller me calfeutrer dans un lit, seule, sans histoire de fées, sans rires, sans chaleur.

– Tu peux m’attendre deux minutes, si tu veux, je vais juste la mettre au lit, propose Alistair d’une voix hésitante, mal assurée, que je ne lui connais pas.

– OK… me contenté-je de répondre après une seconde d’hésitation.

Alistair hoche la tête et descend, sa fille accrochée à son cou.

Et moi, je reste là, me triturant encore le cerveau, me demandant si c’est une bonne idée, si je ne devrais pas plutôt prendre mes jambes à mon cou et rentrer chez moi…

Mais qu’est-ce que je fous /1/2

OceanofPDF.com

25. Promenade nocturne

Quand Alistair revient, j'ai empilé les assiettes, boulotté quelques miettes de gâteau qui me faisaient de l'œil, mis un peu d'ordre dans la cabane enchanteresse de la petite Catriona. Je me suis occupé les mains, donc.

À défaut de m'occuper l'esprit…

Et puis, je l'entends monter les escaliers. J'arrête de respirer. J'aperçois son visage par l'encadrement de la porte que j'avais laissée ouverte, dans le but de me rafraîchir les idées. Je déglutis. Difficilement. Il baisse la tête, plie le dos, entre. Je me liquéfie. Puis, il plante son regard dans le mien, et là, je ne réponds plus de rien. Parce que c'est facile de gérer mon attirance en plein jour, entourée de monde. Mais ici, dans cet espace feutré, où sa présence emplit la pièce, où son magnétisme me happe et m'emprisonne dans ses filets, où son regard aimante le mien et me donne envie de me perdre dedans, c'est très difficile. Je recule, comme je peux, me cogne contre la table, renverse une chaise, jure.

– Ça va, Amy ? me demande-t-il, comme s'il ne voyait pas le tourment que je vis.

– Super, dis-je riant bêtement et en ramassant ce que j'ai fait tomber. J'allais rentrer.

– Tu veux faire une petite balade de nuit ? La lune est presque pleine.

Je l'observe un instant. Me demande s'il y a une proposition cachée dans sa phrase. Me dis qu'il faut que j'arrête de lire de la romance. Hausse les épaules.

– Si tu veux, capitulé-je. Ça m'aidera à faire passer la tonne de sucre que j'ai engloutie.

– Catriona pourrait ne manger que ça, dit-il d’un ton tendre.
– J’ai remarqué, oui. Et je la comprends, c’était très bon.

Alistair sourit et m’invite à descendre la première. J’attrape ma doudoune et, fébrile, je m’accroche aux escaliers de peur de chuter. Puis, j’inspire un grand coup en arrivant en bas. La lune est haute dans le ciel, entourée de nuages, ce qui lui donne un aspect fantasmagorique. Dès qu’Alistair me rejoint, je frissonne.

– Tu as froid ? me demande-t-il. Tu veux ma veste ?
– Ça va, réponds-je, sachant que le froid n’est pas responsable des frissons sur ma peau.

C’est lui. Nous. Ici. Dans cette ambiance nocturne. Avec une chouette qui hulule au loin. Les quelques étoiles au-dessus de nos têtes. Mon attirance pour lui qui augmente sans cesse. L’interminable lutte intérieure que je vis. Cette lutte qui me dévore. Me bouffe mon énergie.

– Viens, marchons, dit Alistair en passant machinalement son bras autour de mes épaules.

Pour me réchauffer. Seulement pour me réchauffer. C’est ce que je me répète en boucle pendant que nous laissons la cabane derrière nous et nous rendons à l’arrière du ranch. J’ai l’impression de marcher maladroitement, clopinant, cherchant mon équilibre, tentant d’éviter d’écraser le pied d’Alistair. En tout cas, je ne marche pas naturellement, ça, c’est certain.

– Il y a un petit chemin, là, m’explique Alistair d’une voix douce. Il mène jusqu’à l’océan.
– Accès direct à l’océan ? La classe ! dis-je, riant un peu trop fort.
– À partir de la falaise, il est escarpé, je ne pense pas que ce soit judicieux d’y aller à cette heure, mais on pourra le voir d’en haut. J’aime beaucoup me promener là-bas la nuit.

Ah, une info personnelle sur lui. Wow, les choses avancent. Je sais qu’il apprécie de se balader la nuit. Je suis tentée de profiter de notre agréable proximité, de ma colère réduite à néant, remplacée par le désir qui monte

inlassablement dans le creux de mon ventre, pour lui poser d'autres questions personnelles, mais Alistair s'est tu, seul le bruit de nos pas, de nos respirations, de nos vêtements qui se frôlent trouble la plaisante quiétude qui s'est installée. Alors je me tais, désireuse de me coller un peu plus contre lui, de passer mon bras autour de sa taille, de rechercher d'un peu plus près la douce chaleur qui émane de son corps.

Autour de nous, il n'y a plus grand-chose. Le ranch, bien derrière, une espèce de grange, au loin, et une immense maison, à l'opposé de la grange, qui surplombe l'océan. L'océan que je vois maintenant nettement au fur et à mesure que nous nous rapprochons. Sombre et mystérieux, à l'instar de la personne à côté de moi. Énigmatique, aussi. Qu'est-ce qui se cache sous la couche de l'apparence ? Pour l'océan, c'est facile : de l'eau, bien sûr, des roches, des poissons, des algues, et plein d'autres choses encore. Et sous l'apparence nonchalante d'Alistair ?

Si seulement je le savais…

Nous arrivons au bout du chemin, près de ce qui ressemble à une grange. Ensuite, le sentier descend pour se fondre avec une petite plage.

– C'est d'ici que tu as sauté ? demandé-je spontanément.

– Tu es au courant de ça, *BlueBird* ? s'étonne-t-il en s'écartant de moi pour planter son regard dans le mien, créant aussitôt un vide au creux de mon ventre.

Je rougis, agacée d'avoir lâché cette info sans même m'en rendre compte.

– Les filles en ont parlé, pendant un apéro, dis-je en haussant les épaules.

– Non, ce n'est pas d'ici, répond-il en tournant son regard vers l'étendue d'eau sombre en contrebas.

– Tu es toujours tête brûlée comme ça ? continué-je sur ma lancée.

– Ça dépend de ce que tu insinues par tête brûlée, ironise-t-il.

– Tu joues toujours avec tes limites ? expliqué-je brièvement.

– Je ne joue pas avec ma vie, si c'est ce que tu sous-entends, murmure-t-il d'une voix grave, dardant sur moi un regard agacé. Pas depuis…

Catriona.

– Mais avant, oui, c'est ça ?

– Avant… C'était avant. C'est un interrogatoire ?

– Ça va, je pose juste des questions…

– Et toi, tu joues avec tes limites, aussi ?

– Et dans les films, tu ne prends pas de risques ? éludé-je d'un ton léger, rougissant de plus belle.

Parce qu'il a entièrement raison, je joue avec mes limites là…

– Non. J'étudie minutieusement chaque proposition. Je définis les clauses de mes contrats. Je n'accepte pas n'importe quoi. Je sais ce dont je suis capable. Je ne prendrai pas le risque de me blesser gravement, je suis papa.

– Tu sautes quand même sur des chevaux lancés au galop, plaisanté-je. Je crois que je préférerais la falaise, moi.

Alistair éclate de rire. Rire qui connaît parfaitement le chemin pour aller se loger directement dans mon cœur. Se rapproche de moi. M'emplit à nouveau de sa chaleur. Me force à lever les yeux afin de soutenir son regard. Regard sombre. Sérieux. Brûlant.

– Et toi, tu ne m'as pas répondu. Elles sont où, les tiennes, de limites ?

Aucune idée.

Dans un coin obscur de mon esprit, probablement.

Là où je me les reprendrai certainement de plein fouet demain…

Mes yeux se posent sur ses lèvres. Je mords les miennes. Alistair avance sa main, frôle délicatement ma joue, remonte en effleurant ma peau qui s'éveille brutalement. Violemment. Ainsi que tout le reste de mon corps. Lave qui se déverse dans mes veines, qui les parcourt en électrisant tout sur son passage. J'abaisse mes paupières. Je ne peux plus le regarder. Je ne peux plus lutter. Les doigts d'Alistair se perdent dans mes cheveux, à l'arrière de mon crâne, me forcent à relever la tête vers lui.

– Regarde-moi, *BlueBird*, murmure sa voix suave.

J’obéis. Plonge dans son regard. Son regard qui me dévore. Son regard qui attend mon signal, peut-être. L’infime geste qui lui dira qu’il ne dépasse pas une limite, là. Même si c’est le cas. Il va la dépasser. *Nous allons* la dépasser. Mais je m’en contrefiche. Je me fous de devoir encore avoir mal après. Je me fous de risquer d’être blessée, déçue, triste. Parce que la vie est un risque, non ?

Je pose ma main sur son bras. Lui donne mon accord. Souris. Et ses lèvres se posent sur les miennes. Avec douceur. Je gémis. De plaisir, de contentement, d’impatience enfin comblée. Et son baiser devient plus urgent. Affamé. Mon cœur fait des cabrioles, des bulles éclatent dans mon ventre, mon corps revit enfin, comme s’il était en suspens depuis une éternité…

Je réponds au baiser d’Alistair comme si ma vie en dépendait. Il passe ses bras autour de ma taille, me soulève comme si j’étais un poids plume, j’enserre aussitôt ses hanches de mes jambes. Je suis complètement lovée contre lui, accrochée à son corps, sa bouche dévorant la mienne. Je me tiens à ses épaules, à ses cheveux, à tout ce que ma main peut attraper. Sans délicatesse. J’ai besoin de le toucher, fort, de sentir que ce n’est pas un rêve, que nous sommes bien en train de nous embrasser, que je ne vais pas me réveiller seule, dans mon lit, dépassée par mes fantasmes. Que je ne suis pas en train d’imaginer tout ça. Je laisse de côté la petite voix perfide qui ose s’immiscer dans mon esprit, et me susurrer que je suis en train de faire une énorme bêtise. Je la renvoie là où elle est le mieux, dans les confins de mon cerveau. Et j’exige qu’elle y reste. Je réfléchirai plus tard. Ou pas. Là, je veux seulement apprécier ce que je vis, sans questions, sans remords, sans doutes ni craintes.

– *BlueBird*, murmure Alistair d’une voix hachée en détachant ses lèvres des miennes. Mais qu’est-ce que tu me fais ?

Je ris en cachant mon visage contre son cou. Hume son odeur, ce parfum masculin boisé, inspire tout ce que je peux.

– Je dépasse mes limites, je crois bien… murmuré-je à mon tour.
– On peut toujours arrêter ? propose-t-il d'un air mi-sérieux, mi-taquin.
– Fais-moi l'amour et on en reparle ensuite, exigé-je.
– Accroche-toi, alors, dit-il en me serrant plus fermement.

J'imaginais, à tort, que nous allions retourner au ranch. Mais Alistair me porte vers la grange, dont il pousse la porte d'un geste brusque du bras, me faisant sursauter.

– Alors, *BlueBird*, toujours aussi pressée ?
– Encore plus pressée…

Alistair reprend possession de mes lèvres. Avec avidité. Passion. Une urgence qui finit de reléguer ma raison dans un endroit où je n'y ai plus accès.

Et ça me convient très bien.

Puis, il saisit son téléphone, l'allume et le pose sur une étagère de bois clouée contre un mur de façon à ce que nous puissions voir quelque chose. Je découvre le lieu : du foin, des bûches de bois, une vieille chemise usée qui traîne là, quelques objets en métal non indentifiables.

– Romantique, n'est-ce pas ? se marre doucement Alistair.
– Tellement… affirmé-je d'une voix amusée.
– Je suis sûr que tu n'as jamais fait l'amour dans le foin ?
– Ah, non, jamais.
– Ce sera une première alors, dit Alistair en me posant sur le sol de bois parsemé de brindilles.
– Exactement, certifié-je, le corps impatient.

Les lèvres d'Alistair sont maintenant tout contre mon cou. Je ne sais pas quelle est la température à l'intérieur de cette grange, mais ce que je sais, c'est que j'ai beaucoup trop chaud. Sa langue titille la partie fine sous mon oreille, attrape mon lobe pour le mordiller, et c'est reparti pour un manège de sensations. Je bascule ma tête en arrière, lui laissant un champ d'action plus large, me retiens à son dos puissant, manquant de perdre l'équilibre. La

poigne d’Alistair se fait plus ferme sur mon corps, me maintient sans effort comme la poupée de chiffon que je suis devenue entre ses bras. Je glisse mes mains sous son pull, puis sous son tee-shirt, et me délecte de sa peau brûlante. Alistair laisse échapper un gémissement. Je souris de lui faire de l’effet, de lui procurer autant de sensations qu’il m’en fait vivre. Sauf que je me trompe, a priori.

– Tu as les mains gelées, murmure-t-il contre ma joue.

Je laisse échapper un rire, autant d’amusement que de m’être trompée sur la teneur de son gémissement. Puis, je continue à explorer son dos, me souviens de son tatouage, cherche si je peux le sentir, en filigrane, là, juste sous la pulpe de mes doigts. Je remonte jusqu’à ses épaules, les pétris, me hissant sur la pointe des pieds pour ne pas tirer sur son corps et redescends sur ses fesses musclées que je sens au travers de son jean. Alistair gémit encore. De plaisir, cette fois. Il me serre un peu plus fort contre lui, enfouit son visage dans mes cheveux, et je crois bien, inspire largement.

– Tu sens tellement bon, *BlueBird*, dit-il d’une voix hachée.

Mon cœur fait des saltos à chaque compliment de sa part. À chaque phrase délicate qu’il m’adresse, à chacune de ses intonations tendres et à chacun de ses gestes. Alistair se recule, se détache lentement de moi, accroche son regard au mien, regard où des flammes dansent, comme si j’étais réellement une gourmandise qu’il allait croquer sans plus attendre. Des flammes d’envie, de désir, de convoitise. Et j’aime ça. Voir à quel point il a envie de faire l’amour avec moi augmente mon propre désir. Je me jette sur ses lèvres, l’embrasse à pleine bouche, ma langue cherchant le contact de la sienne, pour le posséder encore. Alistair agrippe mes fesses, me soulève et me porte un peu plus loin, sur un gros amas de foin et m’invite à m’allonger, son corps recouvrant aussitôt le mien. J’écarte les jambes pour le sentir plus près, plus fort, la bosse de son excitation titillant ma féminité. Mon ventre s’enflamme, le désir grossit, cette boule adorée qui, maintenant, ne demande qu’à exploser.

– Tu vas me tuer, *BlueBird*, murmure-t-il.

– Fais-moi l’amour avant, s’il te plaît, supplié-je.
– J’en ai bien l’intention.

Le foin sous mon corps est comme une épaisse couche de mousse. En moins doux. Des particules s’infiltrent sous mes vêtements, se mêlent à mes cheveux, me font éternuer.

Et ça gratte, aussi…

– J’espère que tu n’es pas allergique au foin, dit Alistair en riant doucement.
– Je ne sais pas, dis-je en fermant les yeux, sentant un nouvel éternuement approcher. C’est la première fois que je fréquente du foin d’aussi près.
– Je connais un super remède contre ça.
– Contre l’allergie ?
– Contre tous les désagréments, oui.
– Et c’est ?
– Les orgasmes, chuchote-t-il d’une voix rauque contre mon cou.
– Quand tu veux, alors…

Je n’ai pas le temps de finir ma phrase, Alistair m’embrasse encore. Ses mains de part et d’autre de ma tête, son torse sur ma poitrine, ses abdos contre les miens, euh, enfin, contre mon ventre. Son sexe de plus en plus dur contre le mien. Puis, il délaisse mes lèvres, se redresse légèrement, revient picorer ma gorge, descend sur mon décolleté. Il fait glisser la fermeture de ma doudoune, et sa bouche part à l’exploration de ma peau, la peau tendre de mon ventre, soulevant mon pull, me faisant frissonner, m’agripper à ses cheveux que je tire sans aucune délicatesse. L’urgence est revenue. Plus intense que jamais. Je me relève, forçant Alistair à faire de même, puis ôte ma doudoune. J’ose un regard explicite à l’homme si séduisant, si sexy, si provocateur qui me fait face.

– Plus vite on sera déshabillés, plus vite je pourrai tester ton remède, lâché-je, joueuse, d’une voix enrouée.
– Hum. Je vois, l’allergie augmente.

– Exactement. Il faut vite que tu m’aides, là.

Un sourire diabolique étire ses lèvres rougies par nos baisers. Alistair, en une seconde, enlève son pull et son tee-shirt. En même temps. Je vois apparaître son torse si bien dessiné, ses abdominaux parfaits, observe sa respiration saccadée, hypnotisée par ce corps tellement tentateur qui se dévoile sous mes yeux. Je reste là, figée, assise sur du foin qui me gratte, à le contempler. À le dévorer du regard. Les papillons qui voletaient dans ma poitrine et dans mon ventre se sont transformés en une horde de lépidoptères survoltés.

– Un problème, *BlueBird* ? demande doucement Alistair, un sourire carnassier sur les lèvres. Oh ? C’est peut-être toujours moi, le problème ?
– Exactement ! m’écrié-je en me jetant sur lui.

Alistair chute en arrière dans un rire communicatif. Je m’assieds à califourchon sur lui, appuyant mon entrejambe sur son sexe durci de désir. Je me rue sur ses lèvres, que j’embrasse, lèche, mordille, aspire. Je m’enivre de lui. De son odeur, de sa chaleur, de ses râles. Puis, ma langue part à l’assaut de la moindre parcelle de sa peau à ma disposition. Je continue à embrasser, suçoter, mordiller. Les mains d’Alistair sont partout sur moi. Mes fesses, mes cuisses, mes hanches, me faisant doucement balancer pour accentuer le frottement entre les parties les plus sensibles de nos corps en cet instant, parties qui hurlent vouloir être rassasiées l’une de l’autre. Je déboutonne son jean, le fait glisser le long de ses cuisses musclées, il m’aide à virer ses chaussures, balance le tout au loin. Je reprends aussitôt ma position assise sur son corps, attrapant ses bras pour les lever au-dessus de sa tête, les bloquer et m’emparer de sa bouche que je dévore encore.

Encore plus addictif que le sucre, cet homme… !

Je continue à le torturer délicieusement, son cou, son torse, puis lâche ses mains pour descendre lentement sur son ventre, suis la fine ligne de poils qui se perd sous l’élastique de son boxer. La respiration d’Alistair est désordonnée, ses gémissements rauques m’emplissent de frissons, et mon corps va bientôt imploser s’il ne vient pas en moi rapidement.

Semblant entendre ma plainte silencieuse, Alistair se redresse, le visage rougit par l'excitation, le regard encore plus sombre qu'auparavant.

– Si tu n'es pas nue dans les dix secondes qui suivent, souffle-t-il d'une voix grave, je te jure que je me rhabille !

J'éclate de rire. Un rire tendu et impatient. J'observe les traits d'Alistair, photographiant mentalement ses lèvres gonflées, le petit sourire amusé et aussi impatient que le mien, la lueur d'urgence dans son regard. Puis, d'un mouvement provocateur, j'attrape mon pull, le soulève, l'ôte et le balance au loin. Alistair se mord la lèvre. La température à l'intérieur de mon corps grimpe en flèche.

– Encore, souffle-t-il.

Je fais la même chose avec mon top. Joueuse. Alistair se redresse alors, me fait basculer et me couvre de son corps musclé. Je proteste pour la forme. Soulève mes reins pour accentuer le contact entre nous, mais le brun ténébreux en a décidé autrement. Ses lèvres picorent ma peau, glissent à l'orée de mon soutien-gorge, et ses doigts en trouvent l'ouverture, au dos. Je l'aide à me l'enlever, avant de gémir parce que sa langue joue maintenant sur ma poitrine, insolente. Quand il saisit la pointe de mon téton entre ses dents, j'attrape ses cheveux et les tire sans ménagement. Je veux qu'il sente combien j'ai envie de lui. Puis, ses mains s'égarent sur mon pantalon, caressant le tissu, appuyant sur mon sexe qui n'en peut plus de se languir de lui. En une seconde, Alistair ôte mon bas, bottes et chaussettes y compris. Nous voilà maintenant quasi nus. Pas pour longtemps. Dans un même mouvement, il attrape ma culotte pendant que je saisis son boxer. Et l'instant d'après, nous sommes sans vêtements.

Sur un tas de foin qui gratte.

Son sexe épais me tente comme jamais je n'ai été attirée par quelqu'un. Son corps m'appelle comme jamais. Ou lui tout entier, peut-être... Délicatement, je pose mes doigts sur son membre brûlant pour en apprécier la douceur. Exquise. Veloutée. Alistair reprend possession de mes lèvres pendant que sa main effleure ma féminité. Je gémis. Un gémissement qui se

perd dans le silence de la nuit, seulement troublé par le bruit feutré du foin et de nos respirations. Quand il insinue un doigt en moi, je grogne. Râle. La boule de désir prend toute la place dans mon ventre. Je me tortille sous ses caresses, empaume ses fesses, griffe son dos. Quand deux doigts me pénètrent, je ne sais plus qui je suis. Où je suis. Je me redresse pour avoir accès à son corps en entier, il passe son bras derrière ma nuque, accentue ses caresses et l'orgasme éclate. Intense. Puissant et dévastateur. Je crie mon plaisir pendant de longues secondes, mon corps saisit de soubresauts. Quand je reviens sur terre, Alistair émet un petit rire rauque, sexy à souhait.

– Encore, soufflé-je à mon tour.

Alistair tend le bras, attrape son jean, en sort un préservatif. Je peux observer à loisir son tatouage, ses oiseaux mystérieux qui me font imaginer un tas de significations. Je lui prends le morceau de plastique des mains, le déchire et le déroule sur son sexe en savourant d'avance le plaisir de le sentir rapidement en moi. Alistair m'embrasse de nouveau, mon cœur s'enflamme en même temps que mon cœur. Mon cœur qui me chuchote que je suis foutue, maintenant. Si George aimerait être le sex-friend de Daisy, moi, je ne pourrai jamais me contenter seulement de ça avec Alistair. Oui, je prends conscience que mes sentiments sont bien plus forts que je ne voulais l'admettre. Et que toutes les belles pensées sur vivre le moment présent, ne pas me soucier du futur, prendre uniquement ce qu'il veut me donner ne peuvent pas s'appliquer envers lui.

Je me redresse, voulant mettre un terme à ses pensées qui n'ont rien à faire ici. Parce qu'ici, réellement, c'est le présent qui compte.

– Même pas en rêve, *BlueBird*, murmure Alistair, taquin. C'est moi qui décide.

Alistair, homme dominateur ?

C'est bien parce que mon corps n'en peut plus de cette tension que je le laisse faire.

Bon, OK, à vrai dire, ça ne me déplaît pas, à cet instant…

Je suis de nouveau sur le dos. Le corps d'Alistair pesant sur le mien. Ses mains bloquant les miennes. Ses lèvres à l'assaut de ma gorge, de ma poitrine, électrisant ma peau. Tous mes sens. Son sexe à l'entrée de ma féminité. J'écarte les cuisses, enserre ses hanches de mes jambes. N'arrive plus à respirer tellement j'ai encore envie de lui.

– Alors viens, exigé-je. Tout de suite.

Alistair obéit, un demi-sourire sur les lèvres, ses yeux dans les miens. Quand il me pénètre enfin, je relâche toute la pression. Il marque une pause, enfouit son visage contre mon cou.

– Putain… souffle-t-il.
– Ouais, parvins-je à articuler. Pas mieux…
– C'est si bon…

Je me tortille encore pour l'inciter à bouger. Le mords encore. Gémis encore. Puis, Alistair accélère sa cadence. Des petits coups de reins précis, délicats mais fermes. La boule annonciatrice d'orgasme revient, plus vivante que jamais. Et le temps s'estompe encore. Plus de foin qui gratte, plus d'air frais sur la peau, plus de pensées. Non. Plus rien de tout ça. Juste lui. Et moi. Nous. Reliés par ce fil invisible du désir. De l'attirance incontrôlable. De ce lien puissant qui ne s'explique pas. Qui se vit, tout simplement. Et mon orgasme éclate. Encore plus fort que le précédent. Plus long et plus intense. Suivi par celui d'Alistair qui triple mes sensations.

Un seule pensée vient s'immiscer dans mon esprit lorsque nous reprenons notre souffle, quand notre plaisir a terminé de résonner contre les murs de bois de cette grange perdue au milieu de nulle part.

J'en veux encore…

OceanofPDF.com

26. Mur de glace

Le réveil sonne beaucoup trop tôt, ce matin. J'étire mon corps endolori plusieurs fois avant de me décider à me lever. Je n'ai pas assez dormi, c'est clair, mais je ne regrette pas une seconde les heures de sommeil manquantes.

Bien au contraire…

Après avoir fait l'amour, nous sommes tranquillement retournés à ma voiture, main dans la main. Nous n'avons pas beaucoup parlé, mais l'atmosphère était zen, calme, comme si nous n'avions pas besoin de mettre des mots sur ce que nous avions partagé. Juste avant que je ne parte, Alistair m'a serrée contre lui et m'a juste susurré ces mots : « Bonne nuit, *BlueBird* ». Et ça a suffi pour que mon cœur d'artichaut ramollisse encore plus.

Même si j'ai toujours bien conscience que la situation n'est pas simple, qu'Alistair ne m'a rien promis, en gros que rien n'a changé, je suis d'humeur particulièrement joyeuse, ce matin. Oubliées les pensées négatives, les questions. Terminé de me triturer le cerveau.

Rien de tel que des orgasmes pour voir la vie du bon côté…

***

– Amy, m'explique Alan, Chouchou lové dans ses bras, après le déjeuner. Tu seras avec Calum et Bonnie, cet après-midi. Il y a un souci avec le matériel pour le château, j'y vais avec Stuart et la responsable déco. Je pense que nous serons de retour en fin de journée. Tu peux me joindre sur mon portable, au cas où. J'ai annoté des changements sur les fiches, tiens, dit-il en me les tendant.

J’acquiesce, un sourire sur le visage, pendant que je saisis les feuilles du réalisateur. Un sourire fier, cela va de soi. Cette semaine, Alan m’a confié une scène seule avec un cameraman et Alistair, et aujourd’hui, je dirige les deux acteurs principaux. On peut dire que j’avance, sans aucun doute ! Embauchée pour gérer les figurants et seconder le réalisateur (en bref, embauchée à tout faire), je n’aurais jamais imaginé devoir me débrouiller seule aussi vite ! Bien sûr, le stress est présent, intense et presque paralysant mais ce que je préfère dans ce métier, outre admirer ce que nous avons accompli une fois le film terminé, c’est le défi que cela représente. Tout mettre en œuvre pour que le film soit génial. Inoubliable. Me dépasser, ignorer ma peur, garder un peu de doute quand même car le doute fait évoluer, ou du moins, permet de se poser les bonnes questions, quand il ne nous empêche pas d’avancer, bien sûr. J’aime diriger les acteurs, leur permettre de montrer le meilleur d’eux-mêmes, trouver la position, la prise qui va faire mouche, cadrer pour que les émotions transparaissent, pour que le spectateur se souvienne de ce film comme d’une merveille.

Là, en revanche, j’ai un défi de plus, et pas des moindres : Bonnie. Bonnie qui refuse de me parler, qui nie mon existence, qui fait comme si elle ne me connaissait pas. Va-t-elle accepter de tourner sous mes ordres ? Va-t-elle se montrer professionnelle ? *Et si elle faisait tout capoter ?* me chuchote ma mauvaise petite voix, à l’intérieur de moi. Non, pensé-je, elle est là pour percer, elle aussi, elle ne pourra pas prendre ce risque.

Néanmoins, je ne suis plus aussi assurée. Passée l’excitation de cette nouvelle, je me mets à douter. Et pas du bon doute qui fait avancer cette fois, non, celui qui fait stagner. Pile celui que je n’aime pas. Et ça ne s’arrange pas quand Stuart apparaît, juste derrière moi, alors que Calum et Bonnie surgissent au loin.

– Alors, mini rebelle, tu as bien lu les fiches ? dit-il de sa voix désagréable, d’un ton méprisant.

– Bien sûr, haussé-je les épaules, me retenant de l’envoyer bouler.

– Parce que tu sais quoi, ton frère ne sera pas toujours là pour te sauver la mise. Remarque, il pourra toujours te trouver un autre job, puisque manifestement tu ne sais pas te débrouiller toute seule…

Je me retourne, au ralenti. Le fixe une seconde. Son visage affiche un air narquois, ses yeux, une lueur glaciale.

– Quoi ? balbutié-je.
– Tu as très bien entendu.
– Je ne vois pas ce que mon frère vient faire là-dedans…
– Ah oui ? Eh bien, réfléchis un peu….

Et il me plante là, sans explication, pour aller accueillir Calum et Bonnie. Bonnie qui lui fait un grand sourire, discute avec lui comme s'ils étaient potes depuis toujours. Quand Stuart leur explique qu'il part avec Alan et que c'est moi qui vais gérer, je vois le visage de mon ancienne meilleure amie se fermer. Pas longtemps, mais assez pour que je m'en rende compte. Elle se reprend vite, ne voulant probablement pas montrer à l'assistant-réalisateur qu'elle n'a aucune envie d'être là, avec moi.

Et encore moins sous mes ordres.

Mais ça, je m'en doutais déjà…

Mon esprit vogue entre la phrase que m'a balancée Stuart sur mon frère, et l'attitude de Bonnie. Il passe de l'un à l'autre comme une balle de tennis dans un championnat, avec rapidité et précision. Je ne comprends pas ce qu'il a voulu me dire. C'est Lukas, mon frère, qui m'a parlé de cette place à prendre, puisqu'il avait eu vent d'un désistement. C'est lui qui a proposé ma candidature. Et alors ? Où est le problème ? Si je n'avais pas eu le diplôme, l'expérience et les recommandations de mes professeurs et maîtres de stages, Alan Middle ne m'aurait jamais embauchée.

– Amy ! s'écrie Carolyn en s'approchant de moi, une caméra sur l'épaule. On y va ?

Je reviens sur terre. Trouve la force de lui sourire. Observe Calum et Bonnie qui attendent que je leur donne les directives. Ignore le regard plein de sous-entendus que me lance Stuart en observant comment je vais me débrouiller. Puise au plus profond de moi pour ne pas laisser tout ça me submerger.

Professionnelle avant tout, j’ai déjà dit, non ?

Oui.

Et c’est le moment où jamais de montrer de quoi je suis capable.

J’inspire longuement, jette un dernier coup d’œil sur mes fiches, même si j’ai retenu ce qu’Alan attendait de la scène, et marche d’un pas décidé vers une partie de l’équipe qui m’attend. Le moment après le déjeuner est toujours le plus difficile de la journée. Il faut reconcentrer l’équipe, remotiver les troupes, s’assurer que personne n’est allé faire la sieste (c’est déjà arrivé). D’autant plus que le traiteur qui s’occupe de nos repas est franchement excellent, et que nous mangeons toujours trop.

– Bonjour, dis-je d’une voix neutre. Nous allons tourner la scène avant le baiser. Calum et Bonnie, vous vous rencontrez par hasard devant le bureau de poste. Sir William vous a conviés à un bal et à une partie de chasse dans son château, là où nous allons tourner en début de semaine prochaine, ce sera le sujet de votre discussion, expliqué-je en leur tendant chacun une fiche. Le décor est derrière le bâtiment. Regardez vos dialogues, Alan a fait quelques petits changements. Ensuite, Calum, vous proposez à Bonnie de la raccompagner chez elle. Je vous rejoins dans une minute, je vais chercher les figurants.

J’ai juste le temps d’apercevoir le regard froid et le petit sourire narquois de Bonnie avant de tourner les talons. Je me force à ne pas y penser lorsque je fais les vingt mètres qui séparent l’endroit du tournage et le chapiteau où attendent les figurants. J’en prends deux au hasard, qui vont jouer les passants. De toute façon, je ne m’attendais pas à ce qu’elle soit joviale envers moi. Sa réaction est exactement celle que je m’imaginais, même si, évidemment, j’aurais espéré le contraire. Je me concentre et explique aux deux heureux élus que c’est une scène assez rapprochée, il n’y a pas besoin que tous soient présents, et leur rappelle l’attitude qu’ils doivent avoir. Ne pas regarder la caméra, ni les acteurs, mimer une discussion.

Une fois derrière le bâtiment, là où la reconstitution de la devanture d’un relais de poste a été posée, je vois Bonnie poser sa main sur l’épaule de

Stuart et rire aux éclats. Mon cœur se serre un peu plus. Il doit ressembler à un noyau de cerise, à coup sûr. Qu'elle m'ignore, me nargue, OK. Mais qu'elle se marre ouvertement avec l'assistant le plus odieux du monde, ça me flingue le moral. Elle en a le droit, je sais. Mais ça me fait mal.

Toute l'équipe est en place. Stuart est parti, à mon grand soulagement. Un rayon de soleil vient se poser sur la chevelure de feu de Bonnie, éclairant ses mèches déjà lumineuses et lui fait plisser les yeux. Elle secoue la tête, son nez se retrousse et je la revois, dix ans en arrière, faire la même mimique.

– Bien, les acteurs en place ! tonné-je un peu trop fort. Bonnie, vous faites mine de sortir de la poste. Calum, vous la percutez doucement. Sans la blesser, bien sûr.

– À vos ordres, dit-il en plaisantant, prenant la pose du garde-à-vous, sa main tendue près de son front.

Sauf que ça ne me fait pas rire.

Mais je me force quand même.

– Bonnie, vous êtes gênée de le croiser. Il vous plaît, mais ce n'est pas du tout votre genre d'homme.

Je l'entends marmonner quelque chose. Ne relève pas. Meurs d'envie de lui demander s'il y a un problème. Mais ce serait prendre le risque qu'elle s'énerve contre moi et mette au courant toute l'équipe de notre différend.

– Tous ceux qui n'ont pas à être dans le champ, poussez-vous, exigé-je. Calum, vous partirez de trois mètres. Non, attendez, faites un gros plan sur lui, pour commencer, dis-je aux cameramen. Il va chercher quelque chose dans sa poche. Bonnie, vous serez face à la porte. Vous vous retournez et il vous percute à ce moment-là.

J'ai dit à quel point ça m'est étrange de la vouvoyer ?

Non ?

Bon, c’est maintenant, c’est fait…

Je place Calum là où il sera le mieux pour la prise, avec les montagnes majestueuses derrière lui. Matthew fait un gros plan, exactement ce que j’attendais de cette scène, que je vérifie sur mon moniteur.

– Super, on tourne !

Silence. Action.

Je valide la prise, presque euphorique. J’adore ce que je fais. C’est exaltant. L’espace d’un instant, j’oublie l’attitude glaciale de mon ancienne meilleure amie. Et tous les doutes qui n’ont plus leur place, maintenant. C’est comme pour la musique, immergée dans la création, le monde extérieur n’existe plus.

Une fois les directives données pour la prise suivante, je me rapproche de Bonnie et pose ma main sur son épaule pour la faire pivoter et la placer exactement là où je la visualise. Je sens tout son corps se tendre, et d’un mouvement léger mais brusque, elle m’incite à la lâcher.

– Ne me touche pas, Amy, crache-t-elle à mi-voix.

Je serre les dents, en colère. Terriblement vexée. Je vérifie que personne n’a capté sa réaction.

– Que tu ne veuilles pas me parler, OK, articulé-je, en me maîtrisant. Mais tu es sous mes ordres, là, alors tu ne fais plus jamais ce genre de geste, OK ?

Bonnie plante son regard dans le mien. Hésite à répondre quelque chose, un air de défi sur le visage. Autant en colère que moi. Mais ne dit finalement rien. Il est fréquent que nous touchions les acteurs pour ajuster leur position. Elle ne peut donc pas me reprocher ça… Elle me jette un regard plein de haine et détourne la tête.

– Je suis prête, dit-elle d’une voix forte. Quand vous voulez.

Je soupire, me retire du champ. Toujours blessée. Mais satisfaite. Je veux bien essayer d’arranger les choses, de respecter sa demande de ne pas aller la harceler pour recoller les morceaux, lui laisser l’espace nécessaire pour que tout se passe au mieux. Mais ça, sa réaction, qu’elle ose faire ça devant tout le monde (même si personne n’a rien vu) c’est hors de question !

Parce qu’elle doit y mettre du sien, si elle veut que le tournage du film se déroule sans accroc…

Ça promet !

OceanofPDF.com

27. Baiser volé

Le reste de l'après-midi se passe mieux. Les scènes sont excellentes. Nous sommes parfaitement dans les temps. Il y a juste Calum qui a grogné car les prises ne l'incluaient plus, mais qu'il était obligé de rester jusqu'à ce que le soir tombe, pour tourner le premier baiser au clair de lune. Et la lune est là, en train de monter dans le ciel. L'air est frais et la brise fait frissonner tout le monde.

J'ai aperçu Alistair. De loin. Papillons fous dans le ventre. Pas de doublure pour lui, mais ses chevaux en arrière-plan dans l'enclos. Rien à lui expliquer, donc, puisqu'il les a laissés libres de brouter l'herbe grasse du pré. Les scènes n'étaient qu'avec Bonnie et un figurant qui jouait le rôle du vétérinaire. Scène que nous avons dû tourner une bonne dizaine de fois tellement il était stressé par la caméra.

Bonnie a échangé au minimum avec moi, mais elle ne montre pas le dégoût que je lui inspire. Ce dégoût qui me vrille les entrailles, comme si quelqu'un prenait un malin plaisir à jouer au mikado avec. Personne ne s'est rendu compte de rien. Enfin, c'est ce que je pensais.

– Il y a un souci avec l'actrice ? me demande discrètement Carolyn alors que nous faisons une pause bien méritée en attendant que la maquilleuse recoiffe Bonnie.

Je la dévisage une seconde, cherche à savoir ce qu'elle a vu exactement. Puis soupire.

– Non, rien, dis-je en mentant et en fuyant son regard.
– Ouais. Elle discute et rigole avec tout le monde. Sauf avec toi.

Je prends une large inspiration. Croque dans le biscuit que j'ai pris par automatisme, alors que je n'ai pas vraiment faim. Mais je bois café sur café et mon estomac commence à montrer des signes de faiblesse. Si gérer cette scène seule m'exalte, le stress est toujours là. Omniprésent.

Et me coupe l'appétit.

À moins que ce ne soit autre chose…

Bonnie, évidemment, mais pas que. Alistair n'est pas venu me voir. J'avais imaginé qu'il viendrait me saluer. Mais il ne l'a pas fait. Le vide que crée son attitude, son indifférence, me dépasse. Me dérange. Je le cherche sans cesse du regard, me retourne à chaque éclat de voix, à chaque mouvement que je perçois derrière mon dos. Son odeur ne m'a pas quitté de la journée. Les souvenirs non plus. Les heures que nous avons passées ensemble défilent en arrière-plan dans ma tête. En boucle. Pas une seconde de répit. Ses lèvres, nos baisers. Son corps chaud, le mien enflammé. Ses paroles, nos gémissements. L'urgence de nous perdre l'un dans l'autre, de faire durer le plaisir. De recommencer.

Sans jamais être rassasiés…

– Calum voudrait que l'on fasse les cadrages maintenant, explique Matthew alors que je suis déjà en train de rejoindre l'endroit où se passe la scène suivante. Pour gagner du temps.

– OK, dis-je. Les deux acteurs sont là ?

– Non, Bonnie est à la retouche maquillage. Enfin, c'est surtout pour refaire sa tresse, sourit-il. Du coup, vu que tu as à peu près la même taille que Bonnie, tu pourrais te placer face à Calum, pour qu'on marque l'endroit où elle doit se mettre ?

– Bien sûr !

– Cool, c'est parti alors !

Seul Calum attend sur le plateau. C'est la dernière prise, il fait carrément froid, des spots ont été installés pour accentuer le reflet de la lune afin de donner un air totalement romantique à la scène. Nous sommes sur le côté de

la ferme, là où l'héroïne du film aime venir se promener, se délasser, un espace verdoyant, délimité par un petit muret de pierres.

– J'espère que Bonnie jouera bien cette scène, lâche l'acteur sans aucune bienveillance. J'aurais pu avoir fini il y a des heures, déjà…

– Courage, c'est la fin, dis-je, pour le rassurer, retenant un soupir d'agacement face à son ton supérieur.

Je me place face à lui, là où me le montre Matthew avant qu'il ne rejoigne l'endroit d'où il va filmer, à côté d'une remise en bois, si bien caché que je pourrais presque oublier sa présence. Le seul endroit où l'on aperçoit la montagne sombre derrière nous, le puits, et un bout de la ferme. Dans le film, il y aura des cris de mouettes au loin, la brise qui va souffler sur les cheveux de Bonnie après.

Même si ce sera un ventilateur, on ne peut pas attendre que le temps soit de notre côté, sur un tournage…

Je souris d'être là où je ne suis jamais : devant la caméra, avec quelqu'un qui me dirige. C'est drôle.

Et ça change !

– OK, dit Matthew, faisant des réglages. Rapproche-toi juste un petit peu de Calum, s'il te plaît.

Je m'exécute, me serre contre l'acteur qui me regarde de toute sa hauteur. Machinalement, il passe ses bras autour de mes épaules.

– Oui, super, Calum, c'est encore mieux si vous mimez la scène ! s'écrie Matthew.

Calum lève un sourcil. Je ne souris plus. Parce que dans mon contrat, il n'est pas stipulé que j'allais faire la doublure. Même pour le marquage !

– Je te préviens, poupée, si tu m'embrasses, tu ne vas plus vouloir arrêter, lâche Calum, un petit sourire satisfait sur les lèvres, les yeux plissés.

Non mais, au secours !

C’est quoi ce type ?

Et l’humilité, il connaît ?

Je me retiens de rire, maintenant. Parce que d’une, je ne vais certainement pas l’embrasser. Et de deux, je laisse bien volontiers cette place à la femme courageuse qui pourra supporter son ego surdimensionné. Je pose tout de même mes mains sur ses épaules, pendant qu’il soupire ouvertement d’aise. Être aussi près de lui, quelques centimètres séparant nos visages n’est pas l’action la plus sympathique de ma journée. Je suis très mal à l’aise, et je n’ai qu’une hâte, m’écarter de lui. J’ai envie de me retourner pour voir si Matthew est OK, s’il a eu le temps de faire sa prise mais je ne peux pas prendre le risque de tout faire capoter. Alors je reste là, comme une statue, figée à regarder l’acteur dans les yeux, le visage levé vers lui.

– Remarque, tu n’es pas trop mal, malgré la couleur de tes cheveux…
– Hein ?
– Ce n’est pas très féminin, continue-t-il comme s’il était en droit de me donner son avis.

Je cherche une réplique cinglante à lui balancer, mais je n’en ai pas le temps. Sa bouche vient s’écraser sur la mienne, et sa langue force le barrage de mes lèvres. Le temps que je réagisse, que je tente de le repousser avec mes mains, il s’est déjà reculé, et sourit largement. Avant que je n’aie le temps de l’envoyer bouler pour ce qu’il a fait, juste derrière moi, la voix extrêmement désagréable de Stuart retentit.

– Oh, ne vous étonnez pas, entends-je. Il paraît qu’elle est prête à tout pour arriver à ses fins. Déjà qu’elle a obtenu le poste grâce à son frère, il a carrément menacé le réalisateur de retirer ses bijoux du tournage s’il ne la prenait pas. Et vous avez ce que c’est, les bijoux, c’est comme les vêtements, ça fait la moitié du film !

Choquée, je me dégage de l’emprise de l’acteur qui me lâche en marmonnant quelque chose que je ne comprends pas. Et quand je me retourne, Stuart a déjà tourné les talons.

Mais il n’y a pas seulement Stuart.

Alistair est là aussi…

Et dans ses yeux, une lueur si furieuse que mon corps se transforme instantanément en glacier.

OceanofPDF.com

28. Explications inutiles

Je reste paralysée, les pieds englués dans le sol boueux pendant qu'Alistair s'en va d'un pas décidé. Il faut que je le rattrape ! Je ne peux pas le laisser partir après m'avoir jeté ce regard si furieux. Il m'a glacé les os. Littéralement. Un grand froid s'est abattu sur moi, coupant net tous mes réflexes, sans que je ne puisse rien y faire. Mais Alan vient d'arriver, et je suis bloquée. Je ne peux pas courir après le cascadeur sans passer pour une folle, ou, pire, sans montrer ouvertement aux personnes présentes qu'il y a quelque chose entre Alistair et moi.

Pense-t-il réellement que j'ai embrassé Calum pour de vrai ?! Il n'a pas vu la caméra ?

Je n'arrive pas à y croire ! Comment peut-il imaginer que je puisse embrasser cet insupportable acteur qui croit que toutes les nanas sont folles de lui ? Ce mec m'horripile. Il est égocentrique, prétentieux et franchement désagréable. La cerise sur le gâteau ? Il m'a embrassée contre mon gré ! Je n'ai rien pu faire ! Seulement sentir ses lèvres sur les miennes et sa langue qui essayait de… Beurk !

Mais ce n'est pas ce qui me peine le plus. Non. Là, c'est l'attitude d'Alistair qui part sans même me demander d'explications. C'est ça, avoir une relation sentimentale avec quelqu'un ?

OK, nous n'avons rien du tout.

J'extrapole.

Nous avons fait l'amour deux fois, ça ne veut rien dire.

Pour lui. Pour moi, ça veut dire quelque chose. Ça veut dire qu'il me plaît. Bien plus que je ne m'autorise à l'admettre. Je ne suis pas le genre de fille à avoir un *sex friend*. Du sexe pour du sexe ? Bof. Ça ne m'intéresse pas. J'ai besoin de plus que ça. Une aventure d'un soir, à la limite. Mais vraiment à la limite. Parce que ce n'est pas du tout dans ma façon de procéder. Il faut qu'il y ait attirance démesurée. Ce petit truc qui fait que je ne peux faire autrement que de craquer.

Comme avec Alistair…

Donc, si je couche à nouveau avec un homme, si je remets ça, c'est qu'il y a plus que de l'attirance physique…

Pourquoi n'a-t-il pas attendu que je lui explique ? Nous sommes sur un tournage ! Il peut bien deviner que j'étais en train de jouer un rôle, non ?

Visiblement non.…

Il l'a bien fait, lui ! Il a déshabillé Bonnie ! Bordel, Bonnie, quoi ! Mon ancienne meilleure amie qui refuse de m'adresser la parole ! OK, il n'est pas au courant de tout ça, mais je ne lui en ai pas tenu rigueur. Je ne lui ai absolument rien reproché ! Et pourtant, ça m'a bouffée comme jamais !

Mais ce n'est pas tout. Stuart. Cet odieux personnage a balancé à Alistair que Lukas avait forcé la main à Alan pour qu'il m'offre un poste sur ce tournage. Pire, mon frère aurait menacé le réalisateur de retirer ses bijoux du tournage. Insensé. Inimaginable. Complètement débile. D'une, mon frère n'est pas comme ça. Il sait à quel point j'ai besoin d'indépendance et de me débrouiller seule.

Donc, Stuart, en plus d'être désagréable avec moi, a décidé de nuire à ma réputation.…

Formidable. Vive l'esprit d'équipe, la solidarité et la bienveillance…

Et de deux, ce n'est pas la version que Lukas m'a donnée. Mais Stuart a semé le doute dans mon esprit, maintenant. J'ai une totale confiance en mon

frère, mais je vais être obligée de lui demander des explications. Parce que je ne sais pas ce qui est vrai ou faux dans cette histoire…

– Amy, tu peux sortir du champ, s'il te plaît ?

Merde ! Je ne m'étais même pas rendu compte que l'équipe était là. Au taquet. Prête à tourner. Alan, les traits tirés par son aller-retour express au château, Stuart, un rictus satisfait sur les lèvres, Calum et son sourire suffisant, Bonnie qui regarde tout, sauf moi. Carolyn qui me fait un joli sourire. Ah ! Enfin.

Je prends part au tournage, suis les scènes, écoute les directives, mais je ne suis pas là. Je ne suis plus là. Mon corps, oui, mais mon esprit, non. Il est ailleurs. Je n'arrête pas de me demander si Alistair est déjà parti. Il faut absolument que je lui parle ce soir, sinon je ne vais pas dormir de la nuit. Je vais ressasser et me torturer le cerveau. Ça ne va pas être vivable. Il faut que je lui explique qu'il s'est trompé, que je ne suis pas ce genre de personne. Pas le genre à embrasser plusieurs hommes. Qu'il n'a pas le droit de douter de moi ainsi.

Même pas le droit d'imaginer que je pourrais lui faire une chose pareille !

Quand Alan annonce la fin de la journée, qu'il m'apprend qu'il visionnera mon travail demain, je file vers l'enclos sans demander mon reste pour vérifier si les chevaux y sont toujours. Mais non, plus personne. Je cours alors comme une dératée vers le parking… pour y constater l'absence du 4x4 d'Alistair. Je fonce vers ma voiture, démarre en trombe et roule aussi vite que je le peux jusqu'au ranch.

Au diable moutons, virages escarpés et priorités !

J'aperçois le 4x4 avant d'arriver au ranch. Il avance à une allure modérée, comme si le chauffeur, à l'intérieur, prenait son temps. Réfléchissait. Pense-t-il à moi ? Ou a-t-il déjà oublié cet épisode fâcheux ? C'est là que je me rends compte que, peut-être, mon comportement est exagéré. Que je risque de me tourner en ridicule. En plus d'avoir roulé trop

vite et d’avoir risqué un accident… Mais il est trop tard pour faire demi-tour. Je freine brusquement et dérape sur les gravillons. Alistair s’arrête, puis sort de son véhicule. Il plisse les yeux et penche la tête sur le côté d’un air interrogateur.

Hello !

Amy, la folle furieuse qui vient de te courser en voiture.

Clio contre 4x4, j’ai presque gagné, tout de même…

Presque. Parce qu’une fois sortie de ma voiture, paniquée, je me retrouve sans voix. Alistair est là, devant moi, superbe, sexy, et… silencieux lui aussi. Il attend. Me fixe de ses yeux ébène, le regard sombre, la mine fermée. Ou indifférente. Je préférerais qu’il soit en colère. Mais il ne montre rien. Absolument rien. Oubliés les sourires amusés, les yeux pétillants, les répliques provocatrices. Non, il est là et il attend que je lui dise pourquoi je suis venue en roulant comme une malade. Alors j’inspire un grand coup tout en me rapprochant de lui et me lance.

– Ce n’est pas ce que tu crois, dis-je, tremblante.

Super entrée en matière.

Et moi, je ne suis pas en faute. Seulement, je ne supporte pas de ne pas pouvoir m’expliquer. Et c’est ce qui se passe avec Bonnie, justement, elle ne me laisse pas lui donner ma version des choses. Et ça me frustre terriblement. En plus de me peiner… Alors je ne vais pas laisser la même chose se produire avec Alistair !

– Je devais doubler Bonnie le temps qu’on lui refasse sa tresse, continué-je très vite, pour ne pas lui laisser le temps de tourner les talons et de rentrer chez lui. Pour le cadrage. Calum voulait qu’on le fasse pour gagner du temps. Matthew a demandé qu’on se rapproche. Et il m’a embrassée. Je déteste ce mec, Alistair, je t’assure ! Il est arrogant, prétentieux et trop sûr de lui ! Tiens, un peu comme toi d’ailleurs, ris-je à moitié, d’un rire faux qui s’étrangle dans ma gorge. Enfin… Ça n’a rien à voir, hein. Toi, tu es

différent. Enfin… Toi, j'aime bien t'embrasser. Enfin, même un peu plus que ça, d'ailleurs…

Je m'empêtre, je m'empêtre, je m'empêtre.

Et je suis ridicule.

Alistair penche de nouveau la tête sur le côté. M'observe longuement. Et prend enfin la parole.

– Et tu es venue jusqu'ici pour me dire tout ça ? demande-t-il d'une voix presque moqueuse.

– Ben… oui, réponds-je, décontenancée par sa question. Tu semblais furieux quand tu m'as vue avec lui, alors je pensais que… Enfin, je me disais… Je voulais t'expliquer, quoi…

– Oh. Je vois. Tu m'as expliqué, alors. Bonne nuit, Amy, lâche-t-il sur un ton indifférent.

Quoi ?

– Hein ? Mais non ! m'écrié-je d'une voix suraiguë.

Alistair lève un sourcil, l'air de dire que j'ai tout inventé. Tout imaginé.

– Tout va bien, Amy, nous ne nous sommes rien promis. Tu es libre d'embrasser qui tu veux. Où tu veux. Quand tu veux. Même ce… Calum Fraser !

Là, je perçois nettement de la jalousie dans sa voix.

Et non, je n'invente pas !

– OK, soupiré-je, rendant les armes. Tu as raison, je suis libre d'embrasser qui je veux. Bien sûr. Sauf que je ne l'ai pas embrassé. Bref. Bonne nuit, Alistair.

Je lève la main pour lui signifier que je suis lasse de cette discussion qui n'apporte rien. Et peinée. Il était vexé, furieux, ou je ne sais quoi encore et

refuse de l’admettre. Je suis venue ici pour me justifier, pour lui montrer que je le respecte, que je suis quelqu’un de sincère, et il piétine de sa fierté mal placée mes bonnes intentions.

Je m’empresse de rejoindre ma voiture. Sans me retourner. Sans vérifier s’il est toujours adossé à son gros 4x4, s’il est touché que je sois venue, fâché ou indifférent. Mais puisque visiblement il s’en fout, je vais faire de même.

Ouais, plus facile à dire qu’à faire…

OceanofPDF.com

29. Retour aux sources

Le soleil me réveille en dardant ses rayons d'or sur moi. J'ai finalement réussi à m'endormir, partagée entre la déception face à l'attitude d'Alistair et le doute que Stuart a insinué en moi à propos de mon frère. Ce qui tombe bien, c'est que ce soir Lukas sera là avec Eva. Ils viennent livrer les créations que vont porter les acteurs lors du bal qui se déroulera dans le château où nous nous rendons lundi. Ça va être un défilé de belles tenues et de bijoux d'époque. Je me faisais une joie à l'idée de changer de décor, mais malheureusement ce sentiment est bien entaché.

Après un petit déjeuner sommaire, la fenêtre grande ouverte pour profiter pleinement des rayons du soleil, je décide d'aller marcher un peu. Il faut que j'évacue de mon esprit toutes les idées noires qui s'y côtoient. Il faut juste que je vérifie à quelle heure Lukas et Eva arrivent, pour être présente. J'envoie un SMS et attends la réponse en faisant les cent pas devant la cabane.

Oui, dans ce coin paumé d'Écosse, le réseau n'est pas toujours mon ami…

Hier, alors que le week-end approchait, j'avais imaginé passer un moment avec Alistair. Une promenade, peut-être un pique-nique avec Catriona, je ne sais pas, mais, naïvement, je m'étais persuadée que le brun ténébreux allait me proposer quelque chose.

Autre chose que faire l'amour, bien entendu… Mais c'était avant qu'il ne me voie en train d'embrasser cet odieux acteur !

Passer ce samedi à ruminer est donc la dernière chose que j'avais prévue…

Je regarde compulsivement mon téléphone, attendant une réponse à mon message. Qui ne vient pas. Je recommence à faire les cent pas jusqu'à ce que Duncan, mon logeur, me fasse sursauter.

– Elle va arrêter de piétiner ma pelouse !

Je le regarde un instant, fronce les sourcils, puis baisse les yeux vers le sol. Des herbes folles, des trèfles jaunis et de la terre apparente.

Pas la même définition de la pelouse que moi, cet Écossais.

– Bonjour monsieur ! clamé-je, presque contente que cet homme me sorte de mes pensées. Il fait un temps magnifique, non ?

Duncan le mal léché me dévisage. De mes cheveux bleus à mon slim pourpre troué. Marque un temps d'arrêt sur le tee-shirt d'Alistair que j'ai mis par-dessus un haut blanc à manches longues. Le logo « Neither God nor master » en écriture fluorescente.

Oui, j'ai conservé son tee-shirt. Et oui, j'ai dormi avec aussi. Et non, hors de question que je le lui rende…

Au pire, je le découperai en morceaux. Vengeance. Et je lui rendrai ainsi. Il fait bien la même chose avec mes sentiments, non ?

Voilà. Amy la gentille, terminé !

Duncan s'abstient de faire des commentaires, mais n'en pense pas moins. Je le lis dans ses yeux. Il hausse les épaules, farfouille dans sa poche, en sort trois trucs en ferraille. Je m'approche, curieuse, pour découvrir trois pauvres clous rouillés. Je lève un sourcil sans comprendre.

– Vous vouliez des clous, non ? me demande-t-il d'un ton bourru. J'ai trouvé ceux-là.
– Oh. Oui. Merci, dis-je en m'en emparant. Merci beaucoup.

Puis il tourne les talons et s’en va. Je reste là, trois clous inutiles dans la main. Pourquoi ce changement soudain ? Lorsque je lui ai demandé, il n’a rien compris et s’est énervé contre moi. Je les dépose à l’entrée de ma cabane, un sourire sur les lèvres, amusée… Duncan deviendrait-il serviable ?!

Comme quoi, tout est possible dans la vie…

Un bip retentit : Eva, qui m’informe qu’ils seront bien là ce soir aux alentours de dix-neuf heures. Mon sourire s’élargit, et je pars donc vérifier si se balader en pleine nature apaise bien les tourments.

Je longe la falaise, admirant l’étendue d’eau mouvementée, bercée par le cri des mouettes qui volent dans un ciel dénué de nuages. Le soleil est éclatant, presque trop fort pour mes yeux. J’inspire longuement, fais de longs pas pour étirer mes muscles, lève le visage pour que les rayons chauds réchauffent ma peau, m’enivre de la beauté qui m’entoure. C’est calme, si calme que le flot de mes pensées s’apaise petit à petit. En face de moi, la célèbre Black Cuillin, une montagne mondialement connue, qui fait le bonheur des photographes. Je ne suis pas photographe, mais je mitraille tout ce que je peux, fais des selfies, en envoie à Melody, à Eva – pour lui montrer ce qu’elle pourra bientôt découvrir –, à ma mère et à Meg. Je balance quelques clichés sur ma page Facebook, Instagram, hashtag « La vie est belle en Écosse », comme si l’écrire pouvait amoindrir ma peine.

Je marche une bonne partie de la matinée, puis décide de descendre plus près de l’océan par un petit sentier escarpé. Je manque de trébucher plusieurs fois, pas vraiment chaussée pour ça, mais me retiens aux gros rochers. J’arrive finalement en bas, essoufflée, une main un peu égratignée, heureuse d’être là, seule, entourée par la nature. Le vent est beaucoup plus virulent, les vagues se fracassent contre les gros morceaux de pierre, m’éclaboussant au passage. J’ai un peu froid, mais je prends encore des clichés, m’assieds, ferme les yeux et profite de l’instant. Je fais le vide, tente d’évacuer toutes les pensées inopportunes qui veulent gâcher ce moment précieux, et quand la faim devient trop forte, je décide de remonter, revigorée par ce petit tour dans ce coin sauvage et grandiose.

Il n’y a pas à dire, la montagne, ça vous gagne…

***

– Amy ! s’écrie Eva en se jetant dans mes bras. Comme je suis contente de te voir !

Ma belle-sœur, devenue une amie précieuse, me serre si fort qu’elle m’empêche de respirer. Elle me tient longuement contre elle, comme si elle ne m’avait pas vue depuis des années, alors que ça fait seulement un peu plus d’une semaine que je suis ici. Je souris, contaminée par sa joie de vivre. Elle est pâle, semble fatiguée, a un peu maigri, mais ses yeux pétillent toujours autant, et c’est une grosse bouffée d’air frais qui me submerge.

Quand vient le tour de Lukas de me serrer dans ses bras, tout mon corps se crispe. Nous sommes devant le Cavern – le bar où nous avons testé le haggis – pour dîner ensemble tous les trois. J’aimerais lui sauter au cou, lui dire combien il me manque quand il n’est pas près de moi, mais les paroles de Stuart tournent en boucle dans mon esprit. Je me recule, regarde ses beaux yeux bleus si purs, les mêmes que les miens, et ses traits fins et délicats. J’admire la prestance qu’il dégage, cette assurance à toute épreuve qui a fait fondre le cœur d’Eva il y a quatre ans.

– Quelque chose ne va pas, Amy ? me demande-t-il, soucieux.

J’hésite. J’ai confiance en Lukas. S’il me dit que je n’ai pas été pistonnée, c’est que c’est vrai. Alors j’ai peur de le vexer. Mais il faut que je parle. Le doute me noue la gorge, et il faut que ce tourment cesse. Il faut que je sache la vérité.

– Lukas, dis-je doucement. L’assistant du réalisateur a dit que c’était toi qui avais demandé à Alan de me prendre dans l’équipe. C’est vrai ?

Il me dévisage un instant. Son regard doux détaille les traits de mon visage avec précision, comme s’il me scannait, cherchait à lire en moi avant de répondre.

– J’ai demandé à Alan s’il y avait de la place dans son équipe, oui. Il m’a informé du désistement. Pourquoi ?

– Stuart a dit que tu l’avais menacé d’enlever les bijoux du tournage s’il ne me prenait pas, continué-je, la voix rauque de tension. J’ai besoin de savoir si c’est la vérité.

Voilà, c’est dit. À mon tour de dévisager mon frère, d’observer le moindre frémissement qui pourrait m’indiquer qu’il cherche à me cacher la vérité. Ou qu’il essaie de la transformer. Mais le regard soucieux de Lukas s’éclaire, et un petit sourire étire ses lèvres.

– Bien sûr que non, Amy, me certifie-t-il d’une voix posée. Je t’ai déjà expliqué comment les choses s’étaient passées. Tu crois vraiment que le réalisateur t’aurait prise si tu n’avais pas les qualifications nécessaires ou s’il n’y avait pas de place ? On parle d’Alan Middle, là !

Pas faux…

– Mais c’est qui ce con de Stuart ? continue Lukas, très sérieusement. Tu veux que j’aille lui dire qu’on n’attaque pas ma petite sœur sans subir de représailles ?

Prise au dépourvu par sa remarque, j’éclate de rire. Un rire qui ressemble plus à un sanglot de soulagement, mais qui ôte instantanément la chape de plomb qui me recouvrait les épaules.

– C’est son assistant, dis-je, d’une voix toujours amusée.

– Alors n’écoute pas les conneries qu’il raconte. Tu es douée, Amy, affirme Lukas, plantant son regard dans le mien et posant ses mains sur mes épaules, comme pour appuyer ses paroles. Ne doute jamais de toi. Si Alan n’avait pas senti ton talent, il ne t’aurait pas prise. C’est un ami de longue date, mais ce n’est pas pour ça que je lui refilerais quelqu’un, même toi, qui risquerait de mettre en péril son tournage. Tu n’as aucun souci à te faire, tu mérites largement ta place. Et tu es une Stetson, ne l’oublie pas, rien ni personne ne te résiste.

– Bien dit ! ajoute Eva, ce qui me fait encore plus sourire.

– Et ne te laisse pas marcher sur les pieds par cet assistant jaloux. Je crois bien que lui aussi a senti ton talent et qu'il a peur pour sa place, conclut Lukas avec un clin d'œil.

Touchée par ses paroles, je me jette dans ses bras. Il me serre longuement contre lui, comme le frère protecteur qu'il est, comme l'homme respectueux et admirable qu'Eva a épousé, comme une des personnes les plus importantes pour moi sur cette terre. Je reste un petit moment contre lui, rassurée, fière et reconnaissante de l'avoir dans ma vie. Jusqu'à ce qu'Eva intervienne d'une petite voix amusée.

– Bon, on continue les câlins à l'intérieur ? Je meurs de faim et on se les gèle, ici !

OceanofPDF.com

30. Conspiration !

Pour ce dimanche encore ensoleillé, Lukas et Eva m'ont proposé d'aller assister à des jeux écossais dans la ville voisine de Broadford. Les jeux écossais sont une tradition, et chaque année, de mai à septembre, les villes et les villages ainsi que certains châteaux rassemblent les locaux, des sportifs et des touristes pour participer ou assister aux jeux. Google m'a appris hier soir, après que je l'ai consulté, que les clans s'affrontaient également. À l'époque, les chefs de clan recrutaient ainsi leurs hommes en choisissant les meilleurs. Lukas étant aussi féru que moi d'histoire médiévale – un trait de famille, manifestement –, c'est avec un grand plaisir que j'ai accepté d'y aller.

À neuf heures tapantes, Lukas et Eva arrivent avec un gros 4x4 loué pour l'occasion. Eva me semble toujours aussi fatiguée et, lorsque je lui demande si elle se sent bien, elle m'assure que ce n'est qu'un surplus de travail et que le voyage ne l'a pas reposée. Je n'en demande pas plus, mais je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour elle. N'étant pas du genre à se plaindre, j'espère tout de même qu'elle me dirait si quelque chose n'allait pas.

– Vous avez du nouveau pour Sahelle ? demandé-je pendant le trajet.
– Rien de rien, soupire Eva. C'est vraiment une histoire de fou !
– Elle a bien calculé son coup, m'assure Lukas d'un ton amusé. Elle n'a laissé aucun indice. Mon détective m'a dit que dès qu'on la retrouvera, il lui proposera un contrat. Très peu de gens arrivent à brouiller les pistes de cette façon, elle ferait un très bon détective, selon lui.

Je souris. Heureusement qu'elle a dit avant de disparaître qu'elle comptait « vivre sa vie », sinon nous serions tous morts d'inquiétude.

Enfin, ça n'empêche que nous le sommes quand même…

– Et s’il lui était arrivé quelque chose de grave ? demandé-je.

– Il a des contacts partout. Si elle se fait arrêter par la police, emmener par les pompiers ou une ambulance, il sera aussitôt prévenu.

– Et les frontières ? Elle a peut-être pris l’avion ?

– Il a réussi à s’infiltrer dans les ordinateurs des aéroports, mais c’est long pour tout vérifier.

– Il n’y a pas un avis de recherche ?

– Une recherche vague du côté de New York, mais l’inspecteur que j’ai vu prétend qu’elle a bien le droit de partir en vacances, explique Lukas. Il assure qu’il n’y a pas de quoi s’alarmer.

– Ça se voit qu’il ne connaît pas Sahelle, murmure Eva.

La discussion dévie ensuite sur Melody et son futur mariage. Eva est aussi enchantée que moi à l’évocation de cet événement à venir, et j’apprends que Lukas sera le témoin de Mark Wallington, le futur marié. Nous nous extasions d’avance sur la journée de rêve que va passer Melody, spéculons sur les robes, imaginons également comment nous allons fêter son enterrement de vie de jeune fille. J’ai hâte de vivre cette journée magnifique ! Puis nous arrivons enfin à Broadford, notre destination.

Le rassemblement se fait dans un pré, au creux d’une colline, où Lukas gare le 4x4. Vu d’en haut, on se croirait réellement revenu à l’époque médiévale. Des tentes et des chapiteaux installés en cercle, délimitant l’espace des jeux, des centaines de gens, de la cornemuse qui s’élève dans les airs, des bruits de conversation, des cris et des rires. Le soleil joue un peu à cache-cache avec les nuages, mais il fait doux et la pluie ne semble pas menacer. Je suis ravie d’être ici, curieuse d’en apprendre plus sur cette tradition dont j’ignorais l’existence.

Nous descendons le petit chemin qui mène jusqu’en bas. Lukas et Eva, main dans la main, échangent des regards complices et des petits sourires. Mon cœur se remplit de joie pour eux. L’amour, c’est tellement beau à voir. Ils semblent si proches, si amoureux que je ne peux m’empêcher de me demander si je connaîtrai un tel bonheur un jour.

Jusqu'ici, je ne m'étais jamais posé la question. Plus exactement… jusqu'à Alistair. Je ne croyais pas spécialement à l'amour, n'ayant pas eu de modèle représentatif de la part de mes parents. Ma mère ne s'est pas remariée. Elle a eu quelques aventures, mais personne n'a jamais pu faire battre son cœur comme l'avait fait mon père. Elle me l'a confié un jour où je lui avais demandé si c'était par rapport à moi et à notre relation fusionnelle. J'en avais conclu que l'amour n'était pas primordial pour être heureux et épanoui. Qu'une carrière passionnante pouvait nous apporter plus qu'un mariage ou une relation sentimentale. Mais depuis que j'ai rencontré Alistair, ces idées ne me semblent plus aussi claires dans mon esprit…

Je n'ai pas dit que j'étais amoureuse.

Juste que… je revoyais ma façon de penser.

C'est tout !

Nous sommes accueillis par une fanfare traditionnelle écossaise qui défile au centre du pré. Une vingtaine d'hommes en kilt jouent de la cornemuse. Eva tape dans ses mains, tout excitée de voir un spectacle pareil, pendant que je souris, amusée. Lukas nous entraîne vers un chapiteau où il commande un café pour lui et moi, et un thé pour sa femme.

Nous prenons le temps de savourer nos boissons tout en observant d'un œil alerte la parade devant nos yeux… et autour de nous. Presque tout le monde est vêtu d'un kilt ou d'une jupe écossaise, et nous faisons presque tache avec nos vêtements conventionnels. Puis un présentateur, au micro, annonce le lancement des jeux. Lukas m'explique que des sportifs vont s'affronter. Ensuite, il y aura une démonstration de danse, un repas pour ceux qui le souhaitent, et l'après-midi est réservé aux clans. Pour eux, ce sera également affrontements sportifs et concours de danse. La fin d'après-midi consistera à une initiation aux arts traditionnels d'Écosse.

– Pour le repas, si c'est du haggis, ce sera sans moi, dis-je à Eva, qui éclate de rire, se souvenant de l'anecdote que je lui ai racontée hier soir à propos de Chouchou.

Nous prenons ensuite place sur des chaises libres pour admirer les prouesses des sportifs. Lancer de pierres de tailles variables, de troncs d'arbres (oui, oui, véridique !), courses en montée… Tous se battent dans l'espoir d'être finalistes. Les participants sont en tenue traditionnelle, tous sans exception, et baraqués comme des armoires à glace. Épaules larges, mollets musclés, abdominaux sûrement en tablettes de chocolat. Les spectateurs sont survoltés, leur bonne humeur, contagieuse. Je me prends au jeu et aux cris d'Eva qui les encourage tous. À chaque nouvel adversaire, elle décide que c'est son préféré. Lukas sourit et pose un regard tendre sur sa femme dès qu'elle lui adresse la parole ou réagit à un score.

Et moi, je souris de voir mon frère si amoureux…

Le grand gagnant est écossais, connu, visiblement, car les cris qui résonnent me forcent à me boucher les oreilles. Une nouvelle fanfare, mêlant cornemuses et tambours, vient marquer la fin de ce premier tournoi.

– Purée, il faut aimer la cornemuse pour assister à ça, me glisse Eva. Il existe tant de fanfares que ça, ici ?

– On ne plaisante pas avec les traditions en Écosse, l'informé-je.

Puis c'est au tour des individuels de s'affronter en musique. Des hommes, essentiellement, jouent un morceau à la cornemuse chacun leur tour pour séduire le jury. Et le public. Parce que, pour ma part, je suis déjà conquise. Et ma curiosité me chuchote qu'il faudrait absolument que je trouve un moment pour m'essayer à cet instrument au son fort et puissant. Même si je ne sais pas si je possède assez de souffle pour en jouer. Les musiciens m'impressionnent ! La musique semble sortir des tréfonds de la terre avec un arrière-goût mélancolique. Je suis subjuguée.

Et presque déçue lorsque le concours prend fin.

Ensuite, vient le moment de la danse. Sur de la cornemuse, bien sûr. Les filles présentes arborent des jupes écossaises, des gilets sombres au-dessus et de grandes chaussettes assorties à leurs bas. Je ne connaissais pas du tout cette danse traditionnelle, composée de mouvements gracieux des bras et des jambes, qu'on pratique en restant sur place. C'est énergique et joyeux.

Les filles sourient, ne semblent même pas fatiguées. Alors que moi je suis presque essoufflée rien qu'en les regardant ! L'ambiance est toujours aussi électrique, les cris fusent, les encouragements et les applaudissements ne cessent de retentir.

À la fin de la matinée, je suis contente de me lever pour aller déjeuner. Lukas a réservé une place sous un grand chapiteau, où nous dévorons de la viande rôtie et des légumes grillés. Avant le début des affrontements des clans, Eva propose que nous nous dégourdissions les jambes en marchant un peu pendant que Lukas discute avec je ne sais qui. J'accepte avec plaisir, j'ai bien envie de m'éloigner un peu du brouhaha ambiant.

À peine éloignées du cercle des jeux, une petite voix m'interpelle.

– Amy ! Coucou !

Je me retourne. Catriona, en tenue traditionnelle, me fait de grands gestes. À côté d'elle, son père. Alistair, en kilt vert foncé avec des bandes bleues et noires. Chaussettes assorties. Chemise blanche lâche à lacets. Je reste un instant figée de surprise. Puis j'éclate de rire. Pas lui. Lui, il me regarde avec une lueur indéfinissable dans les yeux.

Je me venge un peu de sa froideur de l'autre soir, j'avoue. Et je ne veux surtout pas qu'il pense que je suis vexée, peinée, tout ça, tout ça… Même si je le suis encore…

En réalité, mon rire est nerveux. Je ne m'attendais absolument pas à le trouver là. Et encore moins à le découvrir en kilt. Parce que s'il est sexy au naturel, là, je ne parviens pas à décrire ce que je ressens en le voyant en tenue traditionnelle. Le mot « sexy » n'est pas assez fort. C'est juste un fantasme incarné. Ni plus ni moins.

Et je prie pour que mon trouble ne se voie pas…

Catriona se jette sur moi. J'ai juste le temps de me baisser pour la prendre dans mes bras.

– Tu es venue pour jouer, toi aussi ? Ah non, ajoute-t-elle après un instant de réflexion, tu n’as pas de jupe.

En effet, non. Je porte un short sur des collants imprimés et un petit pull blanc. Je me relève, observe de nouveau Alistair. Son regard rivé sur moi. Ses boucles légères qui lui tombent sur les épaules. Ses jambes musclées, dont on aperçoit les genoux.

Et je ne peux m’empêcher de me demander s’il porte quelque chose sous son kilt. La tradition, c’est… rien, non ?!

– Bonjour Amy, dit-il en hochant la tête dès qu’il est près de moi.
– Alistair, réponds-je, la gorge nouée à présent. Quelle surprise.

Un demi-sourire étire ses lèvres. Je n’arrête pas de le dévisager, de parcourir son corps de haut en bas. Même en kilt, il est sexy. Peut-être encore plus sexy que d’habitude. Un raclement de gorge me rappelle la présence d’Eva, que je m’empresse de présenter.

Catriona, après m’avoir parlé de la pouliche et de sa cabane, harcèle Eva de questions. D’où elle vient, ce qu’elle fait, si elle travaille sur la série, etc. Elles partent devant pour retourner voir les jeux, pendant qu’Alistair et moi sommes un peu à la traîne. Sa présence me rend fébrile. J’ai chaud, froid, et mon cœur est embarqué dans un tourbillon sans fin. Le voir ici, alors que je n’y étais pas préparée, est étrange, et j’ai du mal à gérer.

– Tu participes, j’imagine ? demandé-je.
– Avec mon clan, oui, confirme-t-il dans une grimace amusée. Tradition oblige.
– Tu as un clan ! m’étonné-je.
– Tous les Écossais ont un clan, affirme-t-il. Mais certains ne perpétuent pas les traditions. Ma grand-mère aime ça, alors nous participons tous les ans.
– Tu vas lancer des troncs d’arbres ? m’écrié-je, curieuse de le voir à l’œuvre.
– Bien sûr, rit-il. Nous lançons des troncs, tirons à la corde, faisons… Hum, une démonstration de danse, ou de musique, ce genre de choses.

– Tu vas danser ?

– Ah non ! s’esclaffe-t-il. Les filles se chargent de la démonstration et moi je montre les muscles.

– Dommage, dis-je, joueuse. Ça aurait été tellement sympa à côté de la vidéo où tu sautes d’une falaise…

Étonnamment, il ne rit plus du tout, là… Aurais-je appuyé sur un point sensible sans le savoir ?

OceanofPDF.com

31. Monsieur Muscles

– Je rêve ou il y a quelque chose entre vous ? me demande discrètement Eva dès que nous reprenons place sur les chaises.

Je lâche un long soupir. Hésite à lui répondre puis craque finalement.

– Il y a eu quelque chose, oui, avoué-je d'une petite voix. Mais…
– C'est compliqué, termine Eva pour moi.
– Voilà, confirmé-je.
– Quelle relation n'est pas compliquée ? s'amuse-t-elle. Tu veux que je te rappelle les débuts entre Lukas et moi ? Entre Melody et Mark ?
– OK… admets-je. Mais Alistair ne veut pas de relation.
– Bien sûr ! Tous les hommes disent ça. Ils assurent leurs arrières, tu penses ! Il ne va pas te dire direct que oui, il cherche la femme de sa vie !
– Il est papa. Il a 24 ans. Et je ne sais rien de la mère de sa fille !
– Il n'est pas marié, au moins ? s'inquiète tout à coup Eva, plantant un regard soucieux dans le mien.
– Non. C'est ce que j'ai cru, au départ, mais non. De toute façon, moi non plus, je ne cherche personne. Donc aucune raison de se prendre la tête.
– Il est sacrément sexy, en tout cas, lâche ma belle-sœur en le voyant apparaître en face de nous, suivi de sa famille, dont certaines personnes que je n'ai jamais vues.

Oui, il est sacrément sexy. J'en frissonne. Ça ne devrait pas être permis d'être aussi beau. D'avoir autant de prestance. Et ce, dans n'importe quelle tenue…

Le présentateur énumère les noms des clans, dont les représentants, des hommes et des femmes en tartan, sont tous alignés en face de nous. Il n'est pas facile de les différencier. Seule la couleur change, les tons de vert, bleu et rouge étant les plus répandus. Le public est déchaîné, certains portent des

drapeaux à l'effigie de leur clan préféré, les cris se succèdent. Avec Eva, ne sachant pas qui défendre, nous les encourageons tous.

Parce que je ne vais pas encourager que la famille d'Alistair, non ?

– Moi, je vote direct pour le clan de ton… comment je l'appelle ? demande Eva, prise dans l'ambiance survoltée.
– Hum. Alistair, tout simplement.
– En tout cas, il te bouffait des yeux tout à l'heure !

Je hausse les épaules, puis me concentre sur le jeu. Joue la fille blasée, alors que cette idée me remplit de joie. Savoir qu'une personne qui ignore ce qui s'est passé entre nous remarque une chose pareille me rassure énormément.

Parler d'Alistair, même succinctement à Eva, m'a fait du bien. D'avoir osé en dire un petit peu, mis des mots sur les doutes qui m'assaillent rendent mon après-midi plus léger.

Et c'est avec un petit sourire sur les lèvres que j'admire Alistair en tenue traditionnelle commencer le tournoi.

Alistair en tête, suivi d'hommes et de femmes, dont Daisy tout à la fin, tirent sur une corde. En face, un clan adverse. Des hommes musclés comme des guerriers. Des mètres de testostérone en action. Mais je n'ai d'yeux que pour Alistair. Les muscles qui se tendent sous sa chemise lâche. Les traits de son visage crispés par l'effort. Ses lèvres sensuelles pincées de concentration. Des petites perles de sueur qui apparaissent sur son front alors que la corde va et vient. Je ne suis pas tout près, mais je vois les détails de son visage comme s'il était à quelques centimètres du mien. Je peux presque sentir la chaleur de son corps, entendre son souffle dans mon cou. Puis son cri de victoire éclate lorsque sa famille remporte la manche. Il lève les bras au ciel, sourit largement, et la petite Catriona se jette dans ses bras. Ensemble, ils roulent sur le pré fraîchement tondu pour l'occasion, et des rires retentissent. Mon cœur s'agrandit de joie à les voir ainsi, si heureux, mais se serre tout autant de savoir que cet homme si… intense ne sera jamais rien de plus qu'une aventure de deux nuits. Je détourne les

yeux, attrape ma cannette de coca, bois de longues gorgées. J'ai subitement envie de rentrer. De me terrer chez moi et de penser à autre chose.

Quelque chose où Alistair n'apparaîtrait pas.

Parce que quoi que je fasse, où que j'aille, il est toujours là…

Conspiration, je l'ai déjà dit, non ?

Quelques minutes après, deux hommes des mêmes clans s'affrontent… au lancer de troncs d'arbres. Les troncs sont énormes. Et longs ! Entre cinq et six mètres cinquante de longueur, et aux alentours de six kilos, d'après le présentateur. Comment vont-ils pouvoir les lancer sans se les prendre sur le pied ? Des hommes redressent le tronc, Alistair passe le premier. Il a le visage concentré, il s'accroupit, l'attrape et le cale sur son épaule. Sans ciller. Sans faire de grimace d'effort. Comme si le tronc ne pesait rien.

Je le savais musclé.

Je le découvre… incroyablement fort…

Et non, mon ventre ne palpite pas devant cette démonstration de force…

Plus personne autour de nous ne parle, trop occupé à le regarder. Dès que le tronc est sur son épaule, il court, lève les bras, tout son corps tendu, ses muscles apparents comme jamais, et, dans un cri guttural, le balance. Le tronc atterrit sur le sol dans un bruit sourd, vacille, et c'est là où les choses peuvent tourner à l'avantage ou au désavantage du lanceur, selon le côté où il va tomber. Puisque c'est le côté opposé à celui qui touche en premier le sol qui compte pour calculer la distance, si le tronc bascule en avant, c'est bon. S'il bascule en arrière, c'est foutu. Alistair est chanceux (ou doué), le tronc chute du bon côté. Toute l'équipe crie sa joie, le public applaudit, Alistair sourit en s'épongeant le front.

Je baisse les yeux et me rends compte que mes doigts sont crispés sur mon téléphone et que je n'ai pas pensé une seule seconde à faire une photo.

– Regarde, la petite fille va danser, m’informe Eva, à mille lieues de se douter de ce que je vis.

Je relève la tête, vois Catriona, tellement fière, avec Daisy et une femme que je ne connais pas. Celle-ci, environ 25 ans, se baisse vers elle, lui souffle quelque chose à l’oreille et Catriona éclate de rire et se jette dans ses bras. Serait-ce sa maman ? Même si elle n’est plus avec Alistair, peut-être qu’ils se retrouvent pour ce genre de rencontres ? J’évacue cette idée de ma tête et me concentre sur la fillette. La musique commence. Catriona redresse les épaules, fixe son regard sur un point lointain, affiche un petit sourire et se met à danser. Elle exécute les pas magnifiquement bien et n’a rien à envier aux professionnelles qui ont fait la démonstration un peu plus tôt. Sans même m’en rendre compte, je me lève, contourne les spectateurs et me rapproche autant que possible de la danseuse en herbe, là où le public est autorisé. Je la mitraille avec mon téléphone autant que je le peux, la filme, une boule d’angoisse dans la poitrine à l’idée qu’elle puisse faire un faux mouvement et perdre la partie.

– Tiens-toi prête, *BlueBird*, souffle une voix grave dans mon cou. Tout à l’heure, tu vas pouvoir t’essayer à cette discipline.

Je me retourne, autant troublée par sa présence près de moi que par ce qu’il a insinué.

– Quoi ? lâché-je.

– Désolé, mais… commence-t-il avec une lueur malicieuse dans les yeux. Catriona s’est proposée pour l’initiation de danse et elle t’a inscrite comme participante. Je n’ai pas eu le temps de te demander ton avis, mais ça lui tenait tellement à cœur que j’ai pensé que tu ne refuserais pas.

Le traître…

C’est un coup monté !

Mais dans quel but ?

Me ridiculiser, probablement. Je ne vois pas d'autre explication. Parce qu'avec mes Doc, je n'imagine pas comment je vais pouvoir sauter aussi longtemps sans m'écrouler de fatigue. Et, je ne veux pas dire, mais le sport et moi… bref.

– Tu plaisantes encore, non ? tenté-je.

– Absolument pas, affirme-t-il, un demi-sourire sur les lèvres. Catriona y tenait tellement, je n'ai pas pu me résoudre à lui dire qu'il était préférable de t'en parler d'abord.

– Mais je ne sais pas danser ce truc ! m'écrié-je. C'est totalement inhumain !

– Le but de l'initiation, justement, c'est d'apprendre aux novices. Et si ma fille y parvient, je ne vois pas pourquoi tu n'y arriverais pas.

Je l'observe un instant. Son regard ébène, ombre, lumière, amusement. Le petit pli qui incurve ses lèvres lorsqu'il se retient de rire. Son air de défi avec son menton haut et le rétrécissement de ses yeux.

– C'est bête, me défilé-je, ma belle-sœur m'a dit qu'elle voulait rentrer. Tu m'excuseras auprès de Catriona, mais ce n'est pas moi qui décide, je n'ai pas pris ma voiture.

La poigne d'Alistair, légère mais ferme, m'enserre le bras. Il plante ses yeux dans les miens, sans un mot, seul le bruit de nos respirations saccadées résonne entre nous. Et le brouhaha autour, évidemment, mais si loin que j'ai l'impression que nous sommes seuls au monde. Son regard passe de mes yeux à mes lèvres, puis remonte lentement.

– Trouillarde, lâche-t-il enfin, très sérieux, dans un murmure à peine audible.

– Manipulateur… réponds-je sur le même ton que lui.

– Lâcheuse…

– Ah mais non, je n'ai rien promis ! m'exclamé-je en coupant le contact visuel et l'atmosphère électrique autour de nous, reculant d'un pas. Je ne serais une lâcheuse que si j'avais dit être intéressée ! Et c'est loin d'être le cas !

– Tu ne vas tout de même pas décevoir une petite fille de 5 ans, non ? demande Alistair en se rapprochant à nouveau de moi.

– C’est bas, affirmé-je d’une voix faussement blasée. Et, dis-moi, pourquoi tu tiens tant à ce que je participe ? Tu ne peux déjà plus te passer de moi ?… De toute façon, je te l’ai déjà dit, Eva veut partir !

Pitié, pitié, qu’elle veuille partir…

OceanofPDF.com

32. Initiation, rires et gamelles...

C’est ainsi que je me retrouve dans l’espace réservé aux clans, entourée d’autres personnes curieuses de s’adonner à la danse écossaise, dont Eva à l’enthousiasme pas contagieux. Les jeux sont terminés et le classement des clans sera annoncé un peu plus tard. Lorsque je lui ai demandé si elle voulait rentrer, puisqu’elle était toujours pâle et bâillait à s’en décrocher la mâchoire, elle a secoué le prospectus des *Highlands Games* sous mes yeux en s’écriant :

– Mais tu plaisantes ! Il y a l’initiation de danse !

Me voilà donc vouée à me ridiculiser. Devant Alistair. Sa famille. Ma famille. Et des étrangers. Seule la joie de Catriona a un peu apaisé mon désarroi. Par contre, son père, qui me fixe depuis tout à l’heure, bras croisés, un rictus sur les lèvres, m’agace au plus haut point. Je n’ai pas fait cas de lui. Ni quand il a affiché un large sourire en me voyant rejoindre la piste délimitée pour l’occasion par des rubans rouges, ni quand il m’a chuchoté, trouvant l’excuse d’encourager sa fille avant qu’elle ne donne le « cours » : « Bonne chance, *BlueBird*. »

Je meurs de chaud, en plus. C’est la fin d’après-midi mais le soleil a choisi ce moment pour déverser sur nous ses rayons. Et je n’ai rien sous mon pull, je ne peux donc pas le retirer.

– Mesdames et messieurs, bienvenue ! hurle une voix dans le micro. Vous allez avoir l’honneur de vous initier à la danse traditionnelle d’Écosse, la « Highland Fling », une danse de victoire dans la bataille. Sachez que les guerriers l’exécutaient sur le petit bouclier rond qu’ils portaient lors des combats. C’est donc une danse de précision. Vous l’aurez compris, il s’agit de rester sur place ! Catriona McKay, Mary Dungan et Olivia McDonald

vont vous apprendre comment devenir 100 % écossais. Bonne chance à tous et surtout amusez-vous !

Ça, ça ne risque pas !

Je meurs d'envie de faire ravaler son sourire à Alistair. J'essaie d'éviter de le regarder mais ne peux m'empêcher de lui lancer des coups d'œil. Puis j'entends un brouhaha qui s'élève, et le présentateur reprend le micro.

– Mesdames et messieurs, désolé ! Il y a un petit changement de dernière minute, la danse des Highland devra attendre encore un peu. Pour vous faire patienter, Kathleen et son mari Jack vont vous apprendre la danse de cour, pratiquée dans la noblesse écossaise. Mesdames, c'est à vous de choisir un partenaire !

Et là, je ne réfléchis même pas. Un grand sourire sur les lèvres, je m'approche d'Alistair. Lui tends la main. Qu'il ne prend pas tout de suite. Il me fixe, plisse les yeux avec une lueur interrogative.

– Tu te venges, c'est ça ? demande-t-il finalement de sa voix grave.
– Absolument pas, affirmé-je d'un ton malicieux. Seulement, je ne voudrais pas que tu sois jaloux si je colle quelqu'un de trop près…

Et paf ! Monsieur-est-jaloux-mais-refuse-de-le-dire n'avait qu'à pas me mentir.

Alistair attrape ma main, me ramène contre lui dans un mouvement sec. Mon corps se crispe, mon ventre se tend et le désir ressurgit en force. Je ne peux plus respirer.

– Je n'étais pas jaloux, articule-t-il d'une voix calme.
– Oh, si, tu as été jaloux, contrecarré-je. Sinon, je ne vois pas pourquoi tu aurais réagi comme ça.
– Tu racontes n'importe quoi, *BlueBird*, me caresse sa voix chaude.
– Sache que j'ai beaucoup d'imagination, Alistair, mais ce que j'ai vu, je l'ai vu. Tu es parti furieux. Parce que tu étais jaloux. Point barre. Bon, on y va ? Ta fille est impatiente de te voir à l'œuvre.

Les yeux d’Alistair se détachent des miens et regardent au loin derrière moi, là où Catriona trépigne d’impatience. Il serre les lèvres, puis m’entraîne avec lui au centre de la piste d’un air décidé.

– Eh bien voilà, en rajouté-je, victorieuse, ce n’était pas si difficile…

Le couple de danseurs professionnels nous montre plusieurs fois les pas, lentement, pour que chacun s’en souvienne. Alistair reste silencieux pendant que je ris ouvertement, ravie de l’avoir pris à son propre piège. Je ne vais pas échapper aux sautillements et entrechats propres à la danse traditionnelle écossaise, mais lui va devoir montrer ses talents pour la danse de couple.

Et voir ses traits obstinés et l’air boudeur que je lui découvre vaut tout l’or du monde !

Quand le son de la cornemuse commence, tous les danseurs débutants s’appliquent à exécuter les pas. Ils sont simples, il faut juste les faire dans le bon ordre. Je marche plusieurs fois sur les pieds d’Alistair, Eva aussi sur ceux de Lukas, vu les jurons que j’entends, mais l’ensemble se passe dans la joie la plus totale… L’enthousiasme et l’attirance électrique nous entourent, Alistair et moi. Dès que je pose mes mains sur ses bras musclés, tout le reste disparaît. Il n’y a plus que nos deux corps qui dansent. Ses yeux magnétiques, son demi-sourire, son assurance même lorsqu’il n’est pas dans son élément. Je m’applique pour ne pas me laisser envahir par le désir qui monte en moi, inexorablement, jusqu’à ce que je me prenne pour une danseuse confirmée et que je chute devant tout le monde en poussant un cri qui fait même taire la musique.

Et je me suis fait mal, en prime ! Mais ce n’est rien à côté de la honte qui me fait rougir comme une tomate…

Les rires cessent quand les spectateurs voient que je ne me relève pas. Ma cheville me brûle. Je peine à la bouger. Plusieurs personnes sont autour de moi, dont Eva, affolée, et Lukas, qui garde un calme admirable à toute épreuve. Alistair se baisse vers moi, me tend la main.

– Alors, *BlueBird*, on fait toujours la maligne ? me glisse-t-il à l'oreille sur un ton provocateur.

– Même pas mal, dis-je en relevant le menton.

– Allez, debout, je t'emmène à l'infirmerie.

Comme si je ne pesais rien, Alistair me soulève et me cale dans ses bras. La dernière fois que j'étais aussi près de son torse chaud, ce n'était pas pour une blessure. Et rien qu'en y repensant, tout mon corps est envahi de frissons.

Sans parler de la délicieuse torpeur qui s'installe dans mon ventre…

– Lâche-moi, dis-je tout bas, les dents serrées. Je suis capable de marcher.

– Je ne crois pas, non. Il faut mettre du froid sur ta cheville. Tais-toi et laisse-moi faire.

Je rassure Lukas et Eva d'un sourire crispé. Eva a déjà posé une main sur le bras de son mari pour qu'il laisse Alistair m'emmener sous le chapiteau de secours. Elle lève le pouce en signe de victoire, comme si j'avais fait exprès de me ridiculiser en tombant de la sorte, juste pour être dans les bras d'Alistair.

Franchement, pour être dans ses bras, je connais une méthode qui marche beaucoup mieux.

Sous la tente, un secouriste en kilt rouge et bleu me tend un verre d'eau, découpe mes jolis collants, me vaporise un spray glacial sur la cheville, ce qui, à défaut de réduire la douleur, me fait grimacer de froid. Il palpe doucement l'endroit de la blessure, m'assure que ce n'est rien et qu'avec un peu de repos tout rentrera dans l'ordre.

– On va te ramener, dit Lukas, un air désolé sur le visage. Je vais te porter.

– Désolée, articulé-je lentement vers Alistair pendant que Lukas discute avec un des secouristes, un peu plus loin, je ne vais pas pouvoir participer à la danse en solo. Tu m'excuseras auprès de ta fille…

– Si je ne t’avais pas vue chuter, je jurerais que tu l’as fait exprès, dit-il, les yeux plissés et le ton suspicieux.

– Eh non ! affirmé-je avec un petit sourire. De toute façon, je suis assez grande pour refuser quelque chose qui ne me convient pas, non ?

Alistair m’observe quelques secondes. Je vois ses pensées défiler sur son front comme les sous-titres d’un film. Évidemment, je ne sais pas à quoi il pense, mais il se questionne.

– Cela va de soi, finit-il par dire en hochant la tête. Repose-toi bien, *BlueBird*.

Puis il salue Lukas et Eva d’un signe de tête et tourne les talons pour rejoindre sa famille. Je regarde pendant quelques instants sa carrure athlétique s’éloigner, sa démarche souple, son kilt qui se balance au gré de ses mouvements.

Le kilt : vêtement sexy par excellence, incontestablement…

OceanofPDF.com

33. Cocon

Lukas et Eva sont partis rejoindre Alan Middle au restaurant. Mon frère doit lui remettre ce soir les bijoux historiques pour le bal que l'on va tourner cette semaine. Je les ai quittés le cœur serré. Je ne sais pas quand je vais les revoir puisqu'ils repartent tout de suite après le repas. Lukas m'a proposé de les accompagner, mais je ne préfère pas, les allusions de Stuart, même si elles sont infondées, me poussent à ne pas afficher le lien de parenté que nous avons.

Mais cette parenthèse était déjà précieuse…

Aux jeux, Lukas m'a portée pour retourner au 4x4. C'était amusant. J'ai insisté pour marcher mais il n'a rien voulu entendre. Pourtant, je peux poser le pied par terre, maintenant, le secouriste avait raison : ce n'était pas grand-chose, et le froid a bien joué son rôle, je n'ai plus très mal.

Me retrouver dans ses bras était étonnant. J'ai senti toute la protection du grand frère envers sa petite sœur, et cela m'a énormément touchée. Je me suis sentie en sécurité. Aimée. Et protégée, bien sûr.

Un geste, et des années perdues ont repris leur place, presque naturellement…

Je regrette même d'avoir douté de lui. Comment ai-je pu mettre sa parole en doute ? J'en veux énormément à Stuart, c'est lui qui a instillé ce sentiment négatif en moi. Dorénavant, je ne vais plus le laisser faire. Œil pour œil, dent pour dent. C'est tout ce qu'il aura.

Et c'est tout ce qu'il mérite ! Mais c'est tout de même l'assistant-réalisateur, je ne peux pas faire n'importe quoi non plus.

Je me sens un peu seule ce soir. Après l'effervescence de la journée, les émotions liées au fait de passer du temps avec mon frère et de tomber sur Alistair, me retrouver sans compagnie, avec la nuit qui tombe et le vent qui souffle en faisant claquer les volets, me donne envie de me calfeutrer sous un duvet pour recréer une ambiance de cocon. Je pourrais me plonger dans un bon livre, regarder une série, jouer un peu de guitare, mais j'ai surtout envie de parler à ma mère. En espérant qu'elle sera disponible, elle a un emploi du temps surchargé.

– Maman ? dis-je dès qu'elle décroche.

– Bonjour Amy ! chantonne-t-elle aussitôt. Je suis si contente de t'entendre. Tout va bien ?

Je lui raconte la journée avec Lukas, qu'elle apprécie beaucoup, tout comme sa femme. Elle a même fait un concert privé lors de l'inauguration d'une de ses boutiques dans un palace parisien.

– Et le travail ? demande-t-elle ensuite, comme si elle sentait que le sujet pouvait être sensible.

– Ça me plaît énormément, dis-je, sincère. Tout le monde n'est pas super sympa, la concurrence se ressent parfois, bien sûr, mais…

Je respire un grand coup. Il faut que je lui en parle. Elle sait, elle. Tout.

– Il y a Bonnie sur le tournage… lâché-je d'une petite voix.

– Bonnie ? Ta Bonnie ? demande-t-elle après une seconde de silence.

– Oui. C'est l'actrice principale. Tu sais qu'elle rêvait de faire ce métier ? Eh bien, c'est son premier grand rôle. C'est dingue, non ?

– C'est drôle, oui, confirme-t-elle. Comme quoi, il fallait que vous vous retrouviez.

Ma mère croit beaucoup aux signes. Moi aussi, du coup.

– Mais elle refuse de me parler.

– Tu sais, ma puce, ça n'a pas dû être facile pour elle non plus. Mais tu n'as rien à te reprocher. Tu as fait ce qu'il fallait à l'époque, n'en doute jamais.

– Je sais, oui, soupiré-je. Ça n’empêche que c’est difficile. Je ne peux même pas lui expliquer mon point de vue ! On était si proches…

– Je suis certaine qu’elle finira par te parler, ne t’en fais pas.

– J’espère aussi, oui…

Nous discutons ensuite de son emploi du temps. Des nouveaux concerts à venir dès que son album sortira en septembre. Et je raccroche, le cœur plus léger d’avoir senti tout l’amour et la bienveillance de ma mère au travers de notre échange.

Parler de musique avec elle m’a donné envie d’en jouer. Maintenant que j’ai recommencé, je ne peux plus m’en passer.

Et il faut dire qu’avec toutes les émotions liées de près ou de loin à ce tournage, j’ai de quoi créer pour les mois à venir…

Je délaisse la couverture dans laquelle je m’étais enroulée, enfile ma doudoune et sors pour m’asseoir sur le pas de ma porte. J’ai besoin d’air. Et j’ai envie de jouer à l’extérieur même s’il fait nuit et froid.

Je me remémore ma dernière composition, sans même consulter mon cahier. Ma chanson parlait d’Alistair, et je me souviens très bien des notes et des paroles.

Je joue quelques minutes, le temps de retrouver mes marques. Les sons s’élèvent dans les airs, comme de petits papillons qui prennent leur envol. J’aime les entendre résonner dans le silence de la nuit. C’est apaisant. Réconfortant.

La musique est le seul monde où je décide quel chemin je veux prendre…

Parce que je sais exactement quel ton donner à ma musique. Mélancolique, assurément. Sensuel, aussi. Et pas de place pour l’improvisation aujourd’hui. Une chanson qui raconte un chagrin d’amour semblable à des milliers d’autres. Mais je m’en fiche, m’exprimer par ce biais me fait un bien fou.

Je joue de longues minutes, totalement embarquée par mon inspiration, oubliant le froid et l'air de la nuit qui s'infiltrent sous ma doudoune.

– Elle se croit en boîte de nuit, l'artiste ? demande soudain une voix que je connais bien.

Duncan, le râleur le plus pénible de l'univers…

J'arrête de jouer, lève les yeux sur lui, soupire. Mais qu'il est lourd, celui-là ! Il se tient face à moi, les bras croisés, les sourcils froncés, en chaussons et peignoir. Puis je décide de l'ignorer, me tourne un peu pour ne plus avoir son regard devant moi et reprends ma composition. Il est encore tôt, à peine vingt et une heures, il ne peut pas me dire que je fais du tapage nocturne. Et mes notes sont douces. Et il n'y a pas un voisin à la ronde. Je joue encore, donc. Ferme les yeux pour ôter son visage agacé de mon esprit. Retourne là où personne ne me coupe, ne me limite, ne me parle comme si je le dérangeais ou que j'étais de trop. En souhaitant que Duncan rentre chez lui.

Mais quand, après avoir joué d'autres morceaux que ma composition, je regarde à l'endroit où il se tenait… je constate qu'il est toujours présent. J'ôte la guitare de mes genoux d'un geste brusque pour lui signifier qu'il est (un peu) dans mon espace personnel, là, et qu'il serait beaucoup mieux au chaud enfermé chez lui. Puis je me lève et retourne à l'intérieur. Juste avant de fermer la porte, Duncan me fait part d'un dernier avis.

– Pour une Américaine, il faut bien le reconnaître, vous vous démerdez pas trop mal… lâche-t-il avant de me tourner le dos.

Je ne peux empêcher un sourire de s'afficher sur mes lèvres. Si Duncan apprécie la musique… tout est possible !

OceanofPDF.com

34. En route pour le château !

Je suis surexcitée à l'idée d'aller au château de Dunvegan. Toujours sur l'île de Skye, à environ une heure trente du petit village d'Elgol, nous allons séjourner deux jours là-bas. L'équipe décor est déjà sur le qui-vive depuis hier afin que tout soit prêt à notre arrivée.

Pas de week-end pour les braves !

Le château de Dunvegan est le fief du clan MacLeod depuis le XIII^{e} siècle. La partie la plus basse a été fondée directement dans la roche. Depuis 1933, il est ouvert au public, qui peut ainsi apprendre l'histoire familiale du clan, découvrir les reliques, visiter les jardins. Alan Middle l'a réservé pour une bonne semaine, le temps d'installer le décor et de l'enlever, ainsi que de tourner les scènes. Alistair sera présent, bien sûr, pour doubler Calum et louer ses chevaux pour la partie de chasse.

Espérons que s'il y a scène de sexe, Calum ne fera pas la fine bouche cette fois-ci…

Je suis installée à côté de Carolyn dans un mini-van. Le paysage, à couper le souffle, défile sous nos yeux. Lochs, plaines et montagnes se succèdent, tout ça avec des couleurs qui changent constamment et des arcs-en-ciel. La plupart des personnes de l'équipe assises avec nous sont occupées, yeux rivés sur leur téléphone et casque sur les oreilles.

– Nous sommes des OVNI, nous deux, non ? dis-je en riant à Carolyn. Il n'y a que nous qui regardons le paysage.

– Faux, objecte-t-elle. Le chauffeur.

– Euh… Heureusement qu'il n'est pas sur son téléphone ! m'esclaffé-je. Et j'espère qu'il ne regarde pas trop le paysage non plus…

– Bien vu ! Et sinon, tu as passé un bon week-end ?

Je lui raconte la visite de mon frère, les jeux écossais. Je lui passe l'épisode Alistair et ma chute. D'ailleurs, ma cheville va beaucoup mieux ce matin. Je boitille un peu, mais rien d'inquiétant.

– Et toi ? demandé-je après avoir résumé mes deux jours de repos pas si reposants que ça. Tu as revu ton Highlander récalcitrant ?

– Oui, soupire-t-elle. Nous avons dîné ensemble samedi soir…

– Et… ? insisté-je, sentant qu'elle ne me dit pas tout.

– Et nous nous sommes embrassés, confie-t-elle à voix basse.

– Mais c'est génial ! C'est un bon début, non ?

– Ouais. Mais non. En fait… C'est bizarre, hein, mais je n'ai rien ressenti. J'aurais dû être contente, avoir ce petit truc dans le ventre, les papillons, tout ça, tu vois, quoi ?

Oh. Oui. Parfaitement.

– Et je n'ai rien ressenti du tout, continue-t-elle. Rien de rien ! Son baiser m'a laissée… indifférente. Merde, ça faisait des jours que je le travaillais quasiment au corps ! Tenues sexy, maquillage, et puis quoi ? Rien. Ça ne m'a fait ni chaud ni froid.

Je dois avouer que je reste sans voix. Et ne sais pas trop quoi lui répondre…

– Tu es amoureuse de lui ? demandé-je, compatissante.

Non parce que, pour ma part, les papillons, tout ça, ce serait carrément plus simple si je ne les ressentais pas…

– Eh bien je croyais, explique-t-elle. Mais finalement non.

– Tu as réagi comment, alors ?

– Pas très bien, je crois. Je lui ai dit que ça n'allait pas être possible et je suis partie en courant. Littéralement.

Je ris. Imagine la scène dans ma tête.

– Mais pourquoi ça te pose problème ? dis-je en redevenant sérieuse et en voyant que Carolyn ne rit pas.

– C’est compliqué, soupire-t-elle après quelques secondes de réflexion. Juste que… je ne sais pas, je tenais beaucoup à cet homme, et puis… rien, finalement. Alors… je me pose des questions. Surtout que ce n’est pas la première fois que ça me fait un coup pareil…

Au moment où je m’apprête à lui demander des explications, pour l’aider à y voir plus clair, ou, tout du moins, effacer le pli d’inquiétude qui lui barre le front, le mini-van s’arrête brusquement. Tous les corps sont propulsés en avant, un téléphone tombe sur le sol, un juron s’élève, un sac roule jusque sous mes pieds, et les regards cherchent à comprendre ce qu’il se passe, pour découvrir un troupeau de moutons au milieu de la route, juste après un virage.

Éclats de rire dans l’habitacle. Le chauffeur klaxonne, peste, klaxonne encore. Ouvre sa vitre, crie pour faire fuir les animaux, sans succès. Il klaxonne de nouveau, de plus en plus énervé, puis abandonne le volant, descend de son véhicule pour virer le troupeau qui a décidé de rester tranquillement en travers de notre chemin. Deux personnes de l’équipe se joignent à lui, pendant qu’une autre s’amuse à les filmer. Au bout de quelques minutes, les moutons sont dans le pré et nous reprenons la route.

– Inoubliable, l’Écosse, se marre Carolyn qui semble avoir oublié la discussion que nous venons d’avoir.

Je n’en demande pas plus. Ses yeux ont retrouvé leur éclat, un petit sourire reste gravé sur ses lèvres, et nous parlons de banalités pendant tout le reste du trajet.

***

Le château de Dunvegan se dresse devant nous. Emblématique, immense et majestueux. Construit à même la roche, tout au bord de l’eau, l’océan en arrière-plan, nous arrivons à lui par une petite route goudronnée. Les autres mini-vans sont déjà là, ainsi que ceux d’Alistair et de ses chevaux, une

bonne dizaine d’équidés tout aussi flippants les uns que les autres qui sont déjà en train de rejoindre un enclos créé pour l’occasion.

Nous nous pressons de rejoindre l’équipe au complet à l’intérieur. Je frissonne à l’avance à l’idée de pénétrer dans ce lieu chargé d’histoire. Le responsable du château, un membre du clan MacLeod comme l’affiche son tartan, nous accueille chaleureusement dans la cour.

Une fois les salutations effectuées, il nous laisse, et nous nous dépêchons de déposer nos sacs dans une pièce réservée à ça. Alan est pressé, nous nous installerons plus tard et découvrirons nos chambres à ce moment-là également. Un hôtel a été réservé, seuls quelques chanceux resteront ici, dont… moi !

Dormir dans un château, la classe !

L’entrée est comme je l’imaginais : en pierres sombres, brutes, avec des meubles d’époque, des tableaux représentant des scènes de chasse, des repas animés, ainsi que des vitrines où sont disposées des reliques. Vêtements d’époque, épées, blasons…

Dans la salle suivante, toujours aussi imprégnée d’histoire, un gargantuesque petit déjeuner nous attend. Café, thé, jus de fruits, viennoiseries, pain frais, beurre, confiture, charcuterie, céréales, fromage blanc, coulis de fruits rouges… De quoi nous faire tenir toute la matinée, et surtout me mettre d’excellente humeur.

Oui, j’aime manger…

Carolyn aussi, visiblement. Elle se gave de tout ce qui lui tombe sous la main, alors que je prends mon temps et savoure surtout le café, pour le moment. Les discussions tournent autour des scènes à venir et dévient ensuite sur les rumeurs qui courent sur le château. Je me rapproche d’un groupe qui s’en donne à cœur joie, Carolyn sur les talons, pour tendre l’oreille. Les légendes, j’adore ça !

– Il paraît que la nuit, c’est folklo, dit un technicien. Moi, je suis là depuis quelques jours et je peux vous dire que les bruits qu’on entend, c’est tout sauf naturel !

– N’importe quoi, intervient une autre personne, les fantômes, ça n’existe pas !

– Tu dors ici, ce soir ? demande le type d’une voix presque agacée à l’idée qu’on mette en doute ses paroles. Eh bien, un conseil, ne te promène pas dans les couloirs !

Carolyn se serre un peu contre moi, signe qu’elle n’apprécie peut-être pas cette discussion.

– Toi aussi tu dors au château ? lui chuchoté-je.

– Ouais. Mais je ne suis pas sûre de le vouloir, en fait…

– Tu as peur ? m’étonné-je.

– Nan… dit-elle en haussant les épaules. Mais je n’aime pas trop ça, en réalité.

– Je peux te certifier que si tu dois croiser quelqu’un cette nuit dans les couloirs, ce sera moi ! me marré-je.

– Ouais, eh bien sans moi, affirme-t-elle d’un ton sans appel. Je vais m’enfermer à double tour dans ma chambre et mettre la musique à fond dans mes oreilles !

– Les fantômes ne mangent pas les gens. Et franchement, j’ai jamais rien lu sur ce château en ce qui concerne les revenants. Je ne crois pas les propos de ce mec. Il veut juste se faire mousser.

– N’empêche que tu vas aller vérifier…

– Et comment ! m’écrié-je, déjà surexcitée à l’idée de visiter ce château, la nuit, sans âme qui vive dans mes pattes.

Enfin, excepté les fantômes, peut-être…

OceanofPDF.com

35. Au four et au moulin

J’écoute encore la conversation quand mon attention est attirée par une silhouette que je connais bien.

Alistair…

Et pas que mon attention. Mon cœur aussi. Encore. Toujours. Irrémédiablement. Il bat un peu plus vite, un peu plus fort. Semble presque vouloir s’échapper pour aller s’enrouler autour du sien, celui que j’ai senti pulser plusieurs fois sous ma paume. Mon corps se tend à son approche, comme sur le qui-vive. Alistair parcourt l’équipe du regard, s’arrête une seconde de plus sur moi, esquisse un sourire si léger que je suis la seule à le remarquer, j’en suis sûre. Puis il rompt ce contact visuel si bref mais si intense et, lorsqu’il aperçoit Alan, s’avance vers lui. Je le suis du regard sans pouvoir m’en empêcher. Sa démarche assurée, son port de tête altier, comme s’il était le roi de ce château.

Ou le chef du clan.

Je continue de l’observer lorsqu’il salue les personnes qu’il croise, m’arrête sur son torse mis en valeur sous une chemise crème d’époque, son pantalon qui lui va parfaitement et fait ressortir ses cuisses musclées. Je soupire, me détache de son emprise, fourre le nez dans mon café.

– Putain, t’es grave accro, toi ! me chuchote Carolyn.
– C’est compliqué… me contenté-je de répondre, prise en flagrant délit.
– Embrasse-le, se marre-t-elle. Comme ça, tu sauras si l’attirance que tu éprouves pour lui est réaliste ou fantasmée.

Je lui fais un petit sourire. Crispé. Elle ouvre de grands yeux, s’apprête à s’exclamer quelque chose puis se retient finalement.

– Tu l’as déjà embrassé ? articule-t-elle lentement et sur un ton bas pour que personne n’entende.

Et merde…

– Nan… affirmé-je, pas convaincante du tout.
– Menteuse !
– Je n’ai pas envie de parler de lui. Ce mec est compliqué. Et j’ai autre chose à faire que de perdre mon temps avec lui.
– Donc tu l’as embrassé ! insiste-t-elle. Allez, dis-moi, je te jure que je ne le répéterai à personne ! Tu peux me faire confiance, je t’ai bien raconté pour le Highlander sans saveur !

Pas faux. Mais je n’ai pas envie de parler de ça. Ni à elle, ni à personne aujourd’hui. J’en ai vaguement parlé à Eva hier, et c’est largement suffisant. Raconter à nouveau, c’est rouvrir les blessures encore trop fraîches. C’est me triturer le cerveau pour comprendre ses changements d’humeur, un coup sympa, un coup complètement attiré par moi, un coup jaloux, un coup distant. C’est amener encore des milliers de questions dans mon esprit. Douter. Tenter de me rassurer mais douter encore.

Les choses sont très claires, pourtant. Cet homme m’attire, OK. Comme jamais je n’ai été attirée par quelqu’un. Mais il n’est pas pour moi. Clairement pas pour moi. Et il ne veut pas de relation. Donc, je ne devrais pas me poser de questions.

Mais pourquoi était-il jaloux, alors, s’il n’éprouve rien pour moi ? Voilà, ça, c’est une question que je pourrais poser à Carolyn. Elle m’aiderait sûrement à trouver la réponse…

Mais Alan, Chouchou endormi dans ses bras, nous rassemble pour nous donner les directives de la journée. Les conversations cessent immédiatement et tout le monde se rapproche de lui, délaissant le buffet. Dès qu’il commence à nous expliquer, Chouchou se réveille et lui lèche le menton. Je souris. Ce petit chien m’aurait presque manqué ce week-end. Je me suis habituée à m’occuper de lui et à le caresser.

Mais ce n’est pas une raison pour que son maître me le refourgue, hein…

Nous allons commencer par la partie de chasse pour les hommes et la scène du thé pour les femmes dans le jardin. Gros travail, grosse logistique, beaucoup de figurants. En espérant que la journée suffira pour tourner le plus gros, car la production n’a pas pu louer cet endroit très longtemps. Alan nous a clairement fait comprendre qu’il comptait tout faire aujourd’hui. Et ce soir, le bal. Tenues fascinantes, bijoux luxueux, danses, complots.

– Amy, tu gères les figurants, m’informe Alan quand toute l’équipe se presse de rejoindre son poste.

Chouchou se redresse dès que j’arrive, oreilles en arrière, gesticulant pour me dire bonjour. Je tends la main, le caresse, le laisse parsemer sa bave sur mes doigts sans même grimacer.

– Tous les détails sont sur la fiche, continue Alan. La première vague de figurants doit déjà être arrivée. Les enfants seront là dans une heure. Et la dernière vague, pour le bal, sera sur place à 15 heures.

– D’accord, dis-je en prenant les feuillets.

– Il faut faire signer un formulaire aux figurants qui porteront les bijoux. J’ai assigné quelqu’un à cette tâche, mais tu peux aller voir si tout se déroule correctement. Il y en a pour des milliers de dollars, je ne veux pas de faux pas.

– Bien sûr.

Alan hoche la tête et tourne aussitôt les talons. Chouchou se contorsionne en couinant pour me voir encore. Je me hâte de quitter la pièce, au cas où son maître déciderait de me le laisser, puisqu’il a l’air de bien m’apprécier…

Les bijoux sont gardés dans la pièce réservée aux figurants, là où ils arrivent, attendent, se changent, s’ils ne sont pas déjà venus avec leur propre tenue d’époque. Certains en possèdent et sont fiers de les montrer, mais nous en prêtons aussi.

La salle est vaste, recouverte de tapisseries, de meubles sombres et de tableaux avec les portraits du clan MacLeod au fil des générations. Une ou deux vitrines sont également à la disposition des visiteurs, regroupant des morceaux de vêtements, de kilts et d'armes blanches. La pièce est envahie de monde. Je rejoins Meredith et Dan, chargés d'accueillir les figurants, de leur faire remplir une fiche, un contrat, et de les gérer en attendant que je prenne le relais.

– Ah oui, il ne plaisantait pas, Alan, dis-je après les avoir salués, quand je me rends compte du monde qu'il y a.

– C'est une des plus grosses scènes, confirme Dan, un gars d'une trentaine d'années, immense et tout maigre, dont les cheveux arrivent jusqu'aux fesses.

– Oui, ça va être coton pour les canaliser, soupiré-je. Qui est responsable des bijoux ?

– Janet. Elle est au fond, là-bas.

– Merci ! Je reviens dans deux minutes !

Je file au pas de course rejoindre Janet qui est assise derrière un gros pupitre, deux mallettes noires portant le sigle de Stetson devant elle, des feuilles éparpillées sous ses yeux. Blonde, une épaisse chevelure de mèches bouclées et indisciplinées, ultra-maquillée, elle ronge un stylo tout en parcourant ses fiches.

– Bonjour Janet, je suis Amy. Alan m'envoie pour vérifier que tout se passe bien.

– Salut, répond-elle d'un ton las, comme si me parler lui demandait un effort phénoménal. Tu tombes bien, tiens ! Rien ne va ! C'est le bordel. Je ne sais pas à qui remettre les bijoux, je ne comprends rien à ce tableau, et j'ai envie de faire pipi depuis une heure. Mais je ne peux pas quitter ce fichu poste, à cause des bijoux. Franchement, pourquoi ne pas mettre des trucs en pacotille ? Ce serait tellement plus simple !

J'ouvre de grands yeux devant son manque de professionnalisme.

Mettre des bijoux de pacotille pour une série historique hyper importante ?

– Va aux toilettes pendant que je suis là, si tu veux. Je surveille les bijoux.

– Oh, super, merci ! Tu ne les quittes pas des yeux, hein ! Alan m'a certifié que s'il en manquait un seul, il le déduisait de mon salaire. Et je ne suis même pas sûre que mon salaire couvre la moitié du plus petit pendentif !

Je ris discrètement, lui assure que je vais faire attention, puis la regarde courir hors de la salle. Je jette un œil sur ses fiches. C'est vrai que ce n'est pas franchement clair. Des listes, des tableaux, des noms, des bijoux. Mais rien n'est relié, on ne sait pas qui va porter quoi. Puis, curieuse, j'attrape la première mallette.

Personne ne sait que je suis la sœur de Lukas Stetson, le joaillier qui a dessiné les bijoux pour cette série.

Enfin, excepté Stuart… et Alistair… Bon, OK, presque personne.

Et je ne compte pas le dire à qui que ce soit…

Délicatement, j'ouvre la mallette. À l'intérieur, des couches superposées d'écrins, avec un dessin descriptif collé dessus. Ce sont des parures. Il y en a une vingtaine, ainsi qu'un inventaire. Je le prends et le lis. Les bijoux sont classés par classe sociale et nom du personnage de la série.

Eh bien voilà !

Ce sera plus simple d'utiliser cette liste en marquant en face le nom de l'acteur ou du figurant qui porte le bijou, plutôt que les fiches que possède Janet et qui nous embrouillent plus qu'autre chose. En espérant pouvoir en faire une photocopie rapidement. Je regarde rapidement tous les dessins, sans ouvrir les boîtes, émue de voir que le superbe travail de mon frère va être mis en valeur dans cette série.

Série dans laquelle je travaille. Le destin, franchement…

Je referme la mallette, ouvre l'autre et fais pareil. Puis je me retourne, attendant que Janet revienne pour aller faire mes photocopies.

– C'est indécent le prix de ces bijoux, lâche Dan juste derrière moi, me faisant sursauter.

Je l'observe quelques secondes. Il ne plaisante pas. Ses traits sont fermés et sa bouche est incurvée en une grimace de mépris.

– Tu te rends compte que des gens meurent de faim et qu'un seul de ces bijoux pourrait nourrir une famille entière pendant des années ? continue-t-il en lorgnant les mallettes. Toute une vie, même !

Ouh là… On peut repousser cette discussion à… jamais ?

Parce que je le sais bien, tout ça. Je connais le prix des bijoux, du luxe, la chance de ceux qui peuvent s'offrir tout ce qu'ils veulent. J'ai toujours vécu dans l'abondance, je n'ai jamais manqué de rien. Ce n'est pas pour autant que je suis devenue une fille capricieuse et égoïste.

Enfin, j'espère…

Je n'ai jamais fait étalage de mon argent. Enfin… de l'argent de ma mère. Mais mon compte en banque est bien rempli aussi puisqu'elle a toujours tenu à « assurer mes arrières », comme elle le disait souvent. Et malgré ça, je n'ai jamais pris les gens de haut, ne me suis jamais considérée comme meilleure que les autres. Au contraire ! Je me bats pour me faire un nom sans utiliser celui de ma mère. Ou celui de mon père. Je ne demande rien à personne et j'avance.

Je connais la réalité du monde. Des enfants qui meurent de faim, des familles qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts, des gens malheureux à cause de ça. Mais je n'y suis pour rien.

Alors s’il pouvait aller étaler son aigreur (ou sa jalousie) ailleurs que devant les bijoux de mon frère, qui dédie sa vie à sa passion, ce serait vraiment cool…

Heureusement, Janet arrive à cet instant. J’affiche un grand sourire en la voyant, ses mèches frisées sursautant à chacun de ses pas.

– J’ai une idée, lui dis-je directement, en ignorant superbement Dan.

– Tu as compris les tableaux ? me demande-t-elle avec un air ravi.

– Euh… non. Absolument pas, confié-je d’un ton amusé. J’ai cherché, mais je ne vois pas du tout comment ce truc peut nous être utile.

– Ah ! s’exclame-t-elle. Tu me rassures !

Elle reprend sa place derrière son pupitre, lève un sourcil vers Dan, semblant lui demander ce qu’il attend. Il pince les lèvres et part aussitôt.

– Il me gonfle, lui, je te jure, chuchote-t-elle, agacée. Il est négatif au possible !

– J’avais cru remarquer, oui, dis-je avec un petit sourire.

– Alors, ton idée ? Sors-moi de ce pétrin sans nom, je t’en supplie !

– Regarde, il y a une liste avec les bijoux, dis-je en lui montrant les fiches que j’ai récupérées dans les mallettes. Ils sont classés en fonction de la classe sociale et du personnage qui va les porter. Lady MacDouglas, MacDonald, etc. Il nous suffit de noter le nom de l’acteur quand nous les distribuerons, de leur faire signer le formulaire, et le tour sera joué. Par contre, ce serait bien de les récupérer pour le déjeuner et de les redistribuer ensuite. On ne sait jamais…

– Ce tableau ne servait à rien, donc. Regarde les numéros. Qui porte un numéro, ici ?

– Je vais faire des photocopies des fiches, comme ça, on est sûr de ne rien perdre, et je remettrai les originaux à l’intérieur.

– Tu es ma sauveuse, tu le sais, ça ? s’écrie Janet en se relevant pour me serrer dans ses bras. Je commençais à avoir une migraine à me triturer les méninges pour savoir comment procéder !

– Je reviens tout de suite, souris-je, touchée.

– Et moi, je veille sur ces mallettes comme si c’était la prunelle de mes yeux.

Je pars en quête d’une photocopieuse. En espérant qu’il y en ait une, sinon il faudra tout réécrire à la main.

Et je doute d’avoir le temps pour ça…

Je retraverse les pièces, contourne la foule qui se tient dans la salle des figurants, arrive près du buffet, attrape un café et demande à tout hasard aux personnes qui traînent encore ici si elles savent où je pourrais faire des photocopies. Personne ne sait, donc je continue mon chemin, décidée à trouver soit Alan, soit le propriétaire du château. Puis je me souviens qu’il y a un guichet d’accueil, juste après le portail, où les gens paient l’entrée pour visiter le site. Il doit forcément y avoir une photocopieuse là-bas !

Je sors du château, me prenant de plein fouet le soleil qui inonde les jardins, me forçant à plisser les yeux, et m’arrête brusquement.

Un gang de chevaux…

… Conduits par Alistair qui tient le premier par la bride, suivi par d’autres hommes qui entourent la dizaine d’équidés. Serrant mes fiches dans mes doigts crispés, le cœur battant, je recule d’un pas, attends qu’ils me dépassent. Puis Alistair m’aperçoit. Ses yeux ne se posent sur moi qu’une demi-seconde, et c’est assez pour que son regard me transperce comme une flèche lancée à toute allure, inonde mes veines d’un feu ardent, couvre mon corps de frissons. Je recule encore, soufflée par l’intensité de ce que je ressens. Une attirance aussi violente, aussi intense, aussi ingérable ne devrait pas être permise.

Surtout envers quelqu’un qui ne partage pas mes sentiments…

Mais je recule aussi parce que les chevaux me font toujours aussi peur. J’ai beau être montée sur un de ces spécimens, sans m’être fait dévorer, piétiner ou éjecter, avoir assisté à une mise bas, je suis toujours réticente à l’idée de les approcher de près.

Alistair s’arrête, se retourne pour parler à son cheval et vient vers moi. Mon cœur s’accélère encore, mes mains deviennent moites, et je penche la tête sur le côté en attendant de savoir ce qu’il veut.

– Alors, *BlueBird*, bien remise de ta chute mémorable ? chuchote-t-il près de moi, un demi-sourire sur les lèvres.

Le salaud ! Il est obligé de me rappeler la honte que je me suis tapée ?!

– Parfaitement, merci, réponds-je sur un ton maîtrisé.
– J’en suis ravi. Bonne journée, Amy.

Et il se retourne aussitôt. Je lève les yeux au ciel tout en profitant du spectacle de son dos musclé et de ses fesses moulées dans le pantalon qu’il porte. Il récupère la bride de son cheval et repart, me jetant un dernier regard. Un regard sombre, envoûtant et mystérieux. Je soupire, attends que les chevaux disparaissent de ma vue et cours jusqu’à l’accueil.

Par chance, la réceptionniste, une vieille femme aux cheveux grisonnants, qui se tient là possède une photocopieuse. Je me dépêche de régler ça et repars au pas de course dans la salle dédiée aux figurants.

C’est toujours autant le souk. Dan et Meredith courent partout, donnent les tenues aux figurants, gèrent en même temps ceux qui ont déjà les leurs, répondent aux milliers de questions que tous leur posent en même temps. Je me faufile jusqu’à Janet, lui tends les photocopies, range les originaux… quand la voix de Stuart me déchire les tympans juste derrière moi.

– Ça fait une heure que l’on cherche les bijoux ! Elle te sert à quoi ton oreillette ? vocifère-t-il à quelques centimètres de mon visage.

Je recule, bute contre le pupitre, essaie de calmer les battements de mon cœur. Janet se recroqueville sur sa chaise, regarde partout, sauf vers Stuart. Aujourd’hui, il est habillé d’un manteau orange sur un pantalon vert sapin. Et, miracle, il porte des petites chaussures marron à lacets fins. Pas ses chaussures de montagne immondes. Dans ses bras, Chouchou se contorsionne pour échapper à cet odieux tyran.

Pauvre Chouchou. Je suis de tout cœur avec lui…

– Eh bien, ils sont là, dis-je, le plus calme possible. Et vous n'êtes pas obligé de crier, je vous entends parfaitement. Tu viens, Janet, on va emmener les bijoux sur le plateau. Et on reviendra pour distribuer ceux des figurants ensuite. Ah non, attends, je vais voir s'ils sont prêts, on gagnera du temps. Tu peux prendre les deux mallettes, s'il te plaît ?

Janet s'exécute. Je plante Stuart là pour aller demander à Meredith qui est opérationnel, mais l'assistant-réalisateur me rattrape en deux enjambées.

– Et prends ce truc ! ordonne-t-il en me tendant le chihuahua du bout des doigts, comme s'il avait une maladie infectieuse et pouvait le contaminer.

Je regarde Stuart, puis Chouchou. J'inspire un grand coup et, avec une pensée désolée pour cette boule de poils, je lâche :

– Sûrement pas, assené-je avec lenteur pour qu'il m'entende bien. Je prendrai ce chien uniquement lorsqu'Alan me l'aura confié.

Stuart ouvre la bouche, me fixe de ses yeux éberlués, puis pince les lèvres de mépris, sans répondre.

– Il faut réfléchir avant de faire des coups bas, continué-je, déterminée. Ma place ici est aussi légitime que la vôtre. Je n'ai bénéficié ni de piston, ni de passe-droit. Je ne sais pas qui vous a aussi mal renseigné, mais si j'étais vous je me méfierais à l'avenir…

Puis je tourne les talons et le plante là, complètement déboussolé par mon aplomb soudain.

Je jubile, je jubile, je jubile !

Mais je n'en mène pas large non plus. Mes mains tremblent, mon cœur n'est qu'un morceau de musique hard-rock en mille fois plus rapide, et ma raison me hurle que je ne devrais pas le provoquer. Mais c'est trop tard. C'est fait.

Et franchement, qu’est-ce que c’est agréable !

OceanofPDF.com

36. Courir partout, encore...

J’embarque les figurants qui sont prêts avec Janet, direction le jardin. Enfin, plus exactement un pré qui surplombe l’océan, là où va se tourner la scène de chasse. Les femmes vont encourager les hommes au départ, puis rejoindront le jardin pour boire le thé pendant que les messieurs galoperont derrière des lapins.

Enfin, je crois, je ne sais même pas ce qu’ils vont chasser…

Bien sûr, la première personne qui attire mon regard est Alistair. Pourtant, il y a foule…

Mes yeux possèdent un radar unique qui leur permet de tomber sur lui en une seconde…

Je vois ensuite Bonnie. Dans une robe couleur turquoise, ses cheveux remontés en un imposant chignon pour mettre en valeur une parure de bijoux que va lui offrir Calum dans peu de temps. Parure qu’elle va refuser, car elle ne souhaite pas « être entretenue » par un homme. Calum va lui assurer que ce n’est rien de tout ça, juste un cadeau, mais Bonnie va lui certifier le contraire, elle ne veut se sentir prisonnière d’aucun homme, même s’ils ont passé un bon moment ensemble.

Voir Calum se faire rabrouer, même si ce n’est que de la fiction, me fait plaisir d’avance…

Je l’aperçois à son tour. Fier, le regard hautain, pianotant sur son téléphone en attendant que les scènes commencent. Alistair se tient près de lui, il va le doubler, l’acteur principal ne va pas prendre le risque de faire du galop. Je réprime un frisson de dégoût en repensant à la manière dont il a

tenté de coller sa langue dans ma bouche. Lui aussi, avant la fin du tournage, il faudra que je le remette à sa place…

Amy, guerrière des temps modernes…

Parce que s'il y a une chose que je ne tolère pas, c'est bien ce qu'il a fait. Et si ça pouvait lui faire passer l'envie de recommencer, j'en serais soulagée. Surtout qu'il ne manque pas d'opportunités pour draguer. Ce mec doit avoir le carnet d'adresses le plus complet de toute l'Écosse.

Je laisse les hommes à leur partie de chasse pour aller placer les figurantes. Je fais la distribution de bijoux, mais il y en a très peu en réalité, que des petites parures, car les plus belles seront exposées pendant le bal.

La journée se passe bien. Alan est content, nous ne prenons pas de retard. Je navigue entre les acteurs, les figurants et la salle des costumes. Je ne vois pas le temps passer. Je croise Bonnie avec son attitude indifférente, ce qui me broie le cœur à chaque fois. Par contre, je ne vois plus Stuart, qui se tient éloigné de moi, se coltinant toujours Chouchou. Vers quinze heures, un énième (faux) coup de feu retentit, suivi d'un horrible cri qui me fait dresser les cheveux sur la tête. Affolée, je cours sur le plateau de la scène de chasse pour y découvrir une figurante hystérique qui crie et pleure. Mon sang se glace dans mes veines. Est-elle blessée ? C'est impossible, les fusils ne sont pas chargés. Ce risque n'existe pas ici.

Normalement…

Je me rapproche et la vois près du sanglier loué pour l'occasion, accroupie, son regard passant de l'équipe à l'animal allongé devant elle.

– Vous êtes des monstres ! Je vais porter plainte ! hurle-t-elle à pleins poumons. Je vais alerter les médias ! Vous irez tous en prison ! Vous n'avez pas le droit de tuer ce pauvre animal, il ne vous a rien fait !

Je ne comprends rien. Je m'approche encore et aperçois le dresseur du sanglier attraper la femme par la taille, la relever. Alan se tient les cheveux, une partie de l'équipe se marre, les autres se regardent sans rien

comprendre. La femme continue de déverser des paroles incompréhensibles, alors que l'homme responsable de l'animal tente de la rassurer. Finalement, il se penche vers la bête allongée sur le sol, tachée de rouge, lui dit quelques mots, et l'énorme sanglier se relève d'un bond. La femme crie encore, pose sa main sur sa bouche, regarde partout autour d'elle.

– Il est dressé, explique l'homme, agacé. Dès que la bille de peinture rouge le touche, il s'écroule comme s'il était mort. Vous ne croyez tout de même pas que je loue mes bêtes pour qu'on me les tue ?

La femme rougit, se confond en excuses, puis part en courant. Je souris et me dirige vers les chapiteaux dressés dans la cour du château, lieu de cancanages des femmes de chasseurs. Il n'y aura que quelques scènes ici, la foule est surtout là pour le décor, derrière Bonnie qui va faire connaissance avec la société bourgeoise de l'époque et se découvrir une rivale, qui a jeté son dévolu sur Calum. Pour le moment, elle répète son texte avec la fameuse rivale. Je l'observe discrètement, de loin, la vois rire, se rapprocher de l'autre actrice, complice. Je réprime le sentiment négatif qui me bride la poitrine et retourne à mon travail.

Nous profitons d'un buffet copieux à dix-sept heures, avant de nous concentrer sur le tournage du bal. Qui va probablement se terminer tard. Très tard. Nous reprendrons un repas à ce moment-là et ensuite je pourrai, si je ne suis pas trop fatiguée, aller vérifier si les fantômes se promènent dans les couloirs…

Les tenues pour le bal sont incroyables. Mon Dieu, des merveilles de tissus, de couleurs, comme si nous étions revenus des centaines d'années en arrière. J'adore !

Et je suis presque jalouse de ne pas pouvoir porter une telle tenue !

Je prends le temps de toutes les admirer quand je distribue les bijoux et fais signer les personnes qui portent ces magnifiques créations. Je ne sais pas si Lukas a eu une copie des robes, mais les bijoux semblent vraiment avoir été créés pour elles. Aucun faux pas.

Celle de Bonnie ne déroge pas à la règle. Un dégradé de rouge et de rose qui met son teint en valeur. Elle est rayonnante. Son chignon a été refait, et son maquillage est plus prononcé que cet après-midi. Fébrile, je lui fais signer le formulaire, passe le pendentif de rubis à son cou, l'aide à enfiler les boucles d'oreilles et le bracelet assortis. Elle se laisse faire sans rien laisser paraître, en bonne comédienne qu'elle est. Son parfum est toujours le même qu'à l'époque de notre adolescence : un mélange de fruit et de sucre, avec une tendance prononcée pour la vanille. Les souvenirs de cette époque révolue me reviennent en mémoire avec fulgurance. Je suis obligée de fermer les yeux une microseconde pour reprendre mes esprits et ne pas laisser ma peine prendre le dessus. J'ai envie de lui parler, de tenter encore de lui expliquer, mais il y a trop de monde autour de nous pour cela. Ce n'est ni le lieu, ni le moment. Surtout qu'elle tourne dans moins d'une demi-heure et qu'elle a déjà les traits concentrés. Si je la perturbe, elle m'en voudra d'autant plus. Je garde donc une attitude professionnelle. Et j'en souffre comme jamais.

Après avoir habillé de bijoux les personnes choisies, je les prends toutes en photo, les unes après les autres. Bonnie fait un peu la tête, mais je m'en fiche. De toute façon, elle ne peut rien dire, je suis sa « supérieure ». En réalité, je fais ça uniquement pour pouvoir envoyer les clichés à Lukas et Eva, qui, à coup sûr, vont être ravis. Mon frère a demandé à voir ce que rendent ses bijoux sur les acteurs, et Alan a accepté, sous réserve que les clichés ne soient pas divulgués. Et lorsque les bijoux seront rendus, il y aura une vente aux enchères lors d'une soirée mondaine. Je crois qu'une partie de l'argent ira dans diverses associations que Lukas parraine.

Le bal est un mélange de bruissements de robes, de conversations, de musique, de lumières éblouissantes. C'est joyeux et agréable, même si oppressant avec tout ce monde et les spots qui rajoutent des degrés à la température de la pièce déjà beaucoup trop chaude. La salle est immense, en vieilles pierres et tapisseries d'époque, meubles massifs et tableaux aux murs. Toujours des portraits (il en faut de la place pour accrocher toutes les générations depuis les années 1700) ainsi que des scènes diverses. Je m'amuse comme une folle à courir partout, à vérifier que tout est parfait, que rien ne cloche dans la mise en scène. Même quand je me retrouve avec

Chouchou dans les bras parce qu'Alan, cette fois, me le confie. Il y a toujours beaucoup de figurants à gérer mais c'est plus simple que cet après-midi, ils sont tous rassemblés dans la pièce et leur rôle consiste à déambuler autour des acteurs, à saluer certaines personnes, à picorer quelques assortiments apéros (qui m'ont l'air délicieux) et à boire les coupes servies par les domestiques. Les prises sont nombreuses et nous les répétons sans cesse jusqu'à ce qu'Alan soit satisfait. Je cherche des yeux Alistair, mais il n'est pas là. Je ne l'ai pas aperçu depuis la collation de tout à l'heure.

Et j'ai autre chose à faire… De toute façon, s'il était là, mon corps m'alerterait. Puisque celui-ci a décidé de s'enflammer dès qu'il sent sa présence…

Lorsque Alan déclare la journée finie, je m'approche d'une vitrine, sans trop savoir pourquoi. Depuis tout à l'heure, ce petit meuble m'attire l'œil. À l'intérieur se tient une relique, morceau de tissu vieilli, jaune, avec un écriteau qui explique que c'est le Fairy Flag, drapeau emblématique du château. Je m'apprête à lire la suite quand je sens que quelqu'un se tient derrière moi.

Picotements dans la nuque. Frissons. Chaleur.

Alistair est là. Je me retourne par acquit de conscience, mais je sais que c'est lui.

Bingo !

Je retourne à mes explications, sans parvenir à les lire, ne voulant pas montrer à Alistair que sa présence me trouble.

– Ce n'est pas le vrai, commence-t-il d'une voix grave. L'original est caché dans le château. Cette relique est bien trop précieuse et importante pour être mise à la vue de tous. Tu connais ?

– Non, réponds-je en haussant les épaules, sans le regarder. Et comment tu sais ça ?

– Je le sais, c'est tout.

Je lui lance un regard que j'espère indifférent, puis pars en direction de la salle à manger. Mon estomac crie famine, et je suis curieuse d'en savoir plus sur cette relique. Dès que je m'assieds, je cherche des infos sur le fameux Fairy Flag, que je trouve facilement sur Google.

« Le Fairy Flag aurait été donné au clan MacLeod par la femme du quatrième chef du clan : Iain. On raconte que ce dernier aurait été très chanceux car elle était la fille d'un roi du pays des fées. Après leurs noces, ils allèrent dans le royaume du commun des mortels pour veiller sur le clan. Cependant, il avait été entendu qu'après sept années elle retournerait dans son propre monde.

Le temps passa et la fin des sept années arriva. La femme de Iain, emplie de tristesse, dut se résoudre à faire ses adieux à son mari et au bébé qu'elle venait juste de mettre au monde. Alors qu'ils se trouvaient sur le pont féerique, elle fit promettre à son mari de ne jamais laisser l'enfant seul, car l'unique chose qu'elle ne pourrait pas supporter serait de l'entendre pleurer. La même nuit, afin de changer les idées du chef du clan, un énorme festin fut organisé et, pris dans la fête, Iain oublia complètement la promesse qu'il avait faite à sa bien-aimée. Malheureusement pour lui, la nanny qui avait en charge de s'occuper de son enfant préféra s'échapper furtivement de la nursery pour écouter le chant et la cornemuse qui s'échappaient du hall.

Le pauvre bébé, livré à lui-même, se mit à pleurer et, quand Iain surprit la nanny dans le hall, il se souvint soudainement de son serment et courut à la nursery. Là, il aperçut sa femme qui était revenue dans le monde des mortels, alertée par les pleurs de son enfant : elle se mit à le bercer en lui chantant ce qui est maintenant connu comme étant la berceuse des Dunvegan. Mais au moment où il entra dans la pièce, elle disparut pour toujours en laissant une couverture de soie dans le berceau du bébé.

On raconte que ce Fairy Flag est capable de protéger le clan des dangers, mais il ne peut être invoqué que trois fois, après quoi le morceau de tissu et celui qui le porte disparaissent. Jusqu'à maintenant, il n'a été utilisé que deux fois et personne n'a encore osé s'en servir une troisième

fois. Dame Flora MacLeod avait vaillamment proposé de s'en servir depuis les falaises blanches de Douvres durant la Seconde Guerre mondiale alors que l'invasion semblait imminente. Les pilotes du clan en garderaient aussi un morceau avec eux en guise de protection… »

Je picore distraitement dans ma salade en finissant de lire quand mes sens s'affolent de nouveau.

Alistair a choisi de s'asseoir près de moi. Mon cœur cabriole, Carolyn hausse les sourcils avec un petit sourire explicite, je plonge le nez dans mon assiette devenue super intéressante tout à coup.

– Alors, toujours aussi curieuse, *BlueBird* ? chuchote-t-il.

Je fourre aussitôt mon portable dans ma poche. Puis je l'observe quelques secondes. Lui aussi a les traits tirés. Comme tout le reste de l'équipe attablée autour de la table. Et ça lui va bien. La fatigue et les cernes font ressortir la couleur de ses yeux. Lui donnent un air plus… mûr ? Plus sage, peut-être. Je n'arrive pas à définir ce que je ressens, mais une question me vient à l'esprit, inutile et dérangeante : « Qu'est-ce que ça ferait de vieillir avec lui ? »

Je me reprends aussitôt.

– Tu as ramené les chevaux chez toi ? demandé-je, sans répondre à sa question.

Et lui signifiant également que je me suis aperçue de son absence au bal… Bien joué, Amy…

Alistair lève un sourcil, un léger sourire naît sur son visage pendant qu'une serveuse lui apporte sa salade.

– Ils restent ici. Je les ai nourris. Mais je vais rentrer après le repas.
– Ah bon ? m'écrié-je presque, terriblement déçue qu'il parte. Tu as peur des fantômes ?
– Qu'est-ce que tu racontes ? demande-t-il, le visage fermé.

– Le château, précisé-je. Il y a plein de choses qui se racontent à son sujet. Et notamment qu'il est hanté.

– Je ne crois pas à ce genre de choses.

– Moi si, avoué-je en souriant. Et je crois que tu en as peur puisque tu ne restes pas.

– J'aime embrasser Catriona avant qu'elle s'endorme, me dit-il d'un ton indifférent.

– Ouais. Sauf qu'elle dormira déjà depuis longtemps quand tu arriveras chez toi, objecté-je, déterminée à passer un peu de temps avec lui ce soir, même si je ne devrais pas. Donc, la seule excuse valable, c'est que t'es un trouillard.

– Pardon ? articule-t-il, de l'agacement et de la surprise dans la voix.

– Et que tu ne veux pas trouver où se cache le fameux Fairy Flag… conclus-je avant de reporter mon attention sur mon assiette.

Alistair hausse les épaules et m'ignore superbement. Je le vois à la périphérie de mon champ de vision. Mue par une étrange pulsion, je lance, à voix haute, assez fort pour que tout le monde entende :

– Une partie de cache-cache dans le château pour découvrir si les légendes sont vraies, ça tente quelqu'un ?

OceanofPDF.com

37. Cache-cache (ou pas)

La dernière fois que j'ai joué à cache-cache, je devais être adolescente. Et c'était dans une forêt, la nuit, avec une bande de copains déjantés avec qui j'étais partie camper. Autant dire que c'était hyper flippant. Nous nous cachions par deux, mais même ainsi, mon cœur avait manqué de flancher tout du long.

Nous sommes une petite dizaine à participer. Carolyn a vite regagné sa chambre, non sans me lancer un regard qui signifiait que je n'étais franchement pas nette de tenter le diable en provoquant ainsi les fantômes.

Il faudrait déjà qu'ils existent !

OK, en vérité, j'y crois… un peu.

Mais je demande quand même à voir…

Nous avons choisi comme terrain de jeu l'étage des chambres qui nous ont été attribuées et une aile à laquelle nous avons accès. Au-dessus, l'étage comporte des pièces fermées aux visiteurs. Je sais que les propriétaires ne dorment pas ici ce soir, ils nous ont laissé le maximum de place. Ma curiosité est en alerte maximale depuis tout à l'heure. Je veux absolument trouver cette relique. C'est devenu une obsession !

Bien sûr, je ne compte pas invoquer quoi que ce soit. Mais je sais que le vrai morceau du drapeau m'attend dans un endroit caché de tous et je frissonne d'avance à l'idée de le trouver. De le voir. De le prendre en photo, peut-être.

Même si c'est mal… Je n'ai aucun droit de fouiller ce château pour admirer ce bien précieux et si chargé d'histoire.

Au départ, je comptais convaincre Alistair de le chercher avec moi en prétextant qu'il pourrait ramener un cliché à sa fille qui adore les histoires de fées. Mais il a dit qu'il partait…

Je ne suis pas sûre de l'être non plus. La curiosité est un vilain, vilain défaut…

Dès que la personne désignée par tirage au sort commence à compter, je cherche une cachette. Pour faire comme si je jouais. Dans un premier temps. Il faut que je donne le change pour ne pas me faire prendre. J'entends les pas précipités des autres joueurs derrière moi, l'adrénaline se répand dans mon corps, je file vers l'aile nord, celle à laquelle nous avons accès, parce que je sais que l'escalier qui mène tout en haut – l'espace interdit – se trouve ici. Je vois mes compagnons de jeu se faufiler dans des pièces, faire irruption dans des chambres occupées mais pas fermées à clé, souris (après avoir eu peur) d'entendre les cris d'épouvante de ceux qui se préparaient à dormir, désagréablement surpris de voir quelqu'un pénétrer dans leur intimité.

Même si ce n'est pas drôle. En réalité, les couloirs sont faiblement éclairés et l'ambiance est franchement parfaite pour ce genre de jeu.

Je tourne de longues minutes avant de me décider à me cacher dans un recoin de l'aile du château, derrière un épais rideau. Pas franchement original, mais je n'ai aucune envie d'entrer dans une chambre par erreur.

C'est pas comme si nous avions prévenu les non-joueurs en leur conseillant de fermer la porte de leur chambre à clé !

Carrément pas enchantée de me cacher derrière ce tissu massif qui sent la poussière et qui doit abriter des araignées préhistoriques (et d'autres bestioles non fréquentables), je retiens mon souffle en me faufilant derrière. J'ai entendu celui qui comptait crier « j'arrive », le temps est désormais restreint pour trouver autre chose. Je sais qu'il lui faudra quelques minutes pour arriver jusqu'ici, mais je suis totalement happée par le jeu et je déteste perdre.

Et surtout je ne veux pas me faire choper, j'ai une mission à accomplir, moi !

Et puis, ce rideau occupe quasiment tout un pan de mur. S'il passe derrière, je le sentirai et pourrai m'échapper de l'autre côté. Je tâtonne pour trouver un endroit un peu renfoncé, histoire d'être mieux camouflée, quand mon élan est soudain arrêté net.

Un corps.

Derrière ce rideau.

Juste devant moi.

Retenant un cri de surprise, ma nuque se couvrant de frissons, j'ouvre la bouche pour demander qui se trouve là, quand une voix grave me devance.

– Tu es toujours obligée de me suivre, *BlueBird* ? se moque d'un murmure celui que j'ai, l'espace d'une microseconde, imaginé être un revenant.

Tiens, il n'est pas parti, alors…

– Putain, Alistair, chuchoté-je en retour. Nous n'avons pas le droit d'être cachés à deux.

– J'étais caché avant toi, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, répond-il d'une voix amusée.

– Ça ne change rien ! Je ne veux pas me faire éliminer !

– Hum. Tu serais donc mauvaise joueuse ? continue-t-il de se moquer. Je ne l'aurais jamais deviné…

– Tais-toi, tu vas nous faire repérer ! assené-je pour le réduire au silence.

– Je te signale que c'est toi qui cries, pas moi.

J'essaie de trouver une repartie pour qu'il change de cachette, ou tout au moins arrête de parler, mais la chaleur de son corps, l'odeur qui émane de lui, le souffle de sa respiration qui caresse ma joue m'empêchent de réagir. Je suis paralysée par l'énergie qu'il dégage. Cette aura magnétique qui

m’emporte complètement me fait perdre le sens des réalités alors que je ne le vois même pas.

– Tu as perdu ta langue, *BlueBird* ? me provoque encore sa voix rauque.
– Chut, j’entends du bruit ! parviens-je finalement à articuler.

Je sens le corps d’Alistair se tendre, sa main se poser sur mon ventre pour me coller complètement contre le mur et ne pas faire bouger le rideau qui nous dénoncerait sans aucun état d’âme. Ma respiration n’est que chaos, comme tout ce qui se passe dans mon corps et dans ma tête. Mon cœur tape comme un fou dans ma poitrine, je n’arrive pas à me calmer. Il doit faire au moins cinquante degrés dans cet espace clos, je sens des gouttes de sueur couler le long de mon dos, me donnant envie de me tortiller pour stopper cette sensation désagréable. Et puis, d’un coup, un bruit sec, sourd, terriblement violent retentit, et un éclair illumine vaguement l’endroit où nous nous trouvons. Le corps d’Alistair se crispe encore plus, je sens ses doigts appuyer fort sur mon ventre et sa respiration s’accélérer. Je suis tentée de me foutre de lui parce qu’il n’a pas peur des fantômes, mais de l’orage. Mais je ne dis rien, la voix de celui qui nous cherche s’élève, implacable.

– Oh, les mecs, c’est bon, vous avez tous gagné, je ne joue plus ! C’est trop flippant, votre truc ! Je vais me coucher !

What ?! Mais c’est quoi ce plan ?

Une autre voix s’élève, celle d’une femme de l’équipe qui sort de je ne sais où et qui tente de le convaincre de continuer.

– Bon, tu es sortie la première, c’est toi qui t’y colles ! affirme le trouillard. Moi, je me casse, *ciao* !

La femme maugrée un instant, puis s’écrie :

– Bon, je remplace Marco ! Restez bien cachés, j’arrive !

Et ses pas se perdent dans l’immense couloir…

OceanofPDF.com

38. On cherche mais on ne sait jamais ce qu'on va trouver...

Une fois le silence revenu, je cherche la main d’Alistair qui reste étrangement muet, l’attrape et l’entraîne avec moi.

– Viens, chuchoté-je. Dépêche-toi !

Il résiste une seconde, puis se laisse faire.

Dès que nous sommes sortis de cette cachette angoissante, je vérifie que personne ne nous voit et je cours en direction de l’escalier.

– Tu fais quoi ? demande l’épaisse musculature derrière moi.
– Tais-toi et suis-moi, je t’expliquerai après.

Mais Alistair résiste. Il me force à lâcher sa main et s’arrête. Je me retourne, l’observe une seconde, son visage fermé, son air interrogateur, ses traits soucieux. Son regard n’a aucun éclat. Que cette noirceur que je lui ai déjà vue une certaine nuit dans une certaine chambre…

– Tu viens avec moi ou pas ? demandé-je une dernière fois, pressée de quitter ce couloir.

La pluie s’abat en masse sur le château. J’entends les gouttes résonner partout autour de nous, rebondir sur le toit tout en haut, l’orage gronder encore au loin, puis se rapprocher inexorablement.

– Oh et puis merde, débrouille-toi ! finis-je par lâcher, exaspérée par son manque de réaction.

Malgré tout, j'hésite encore un instant. Un tout petit instant. Peut-être pour lui donner une dernière chance de me suivre. Peut-être parce que j'ai *envie* qu'il me suive. Puis j'entends des bruits. Je hausse les épaules, jette un regard à Alistair, figé, et cours vers l'escalier. Je monte sans me retourner, vite, à perdre haleine, en essayant de ne pas faire crisser mes semelles sur les marches. Mon cœur bat à tout rompre, j'ai chaud, peur d'être vue, excitée à l'idée de pénétrer dans un endroit où je ne suis pas autorisée à aller.

Oui, c'est mal, je le sais…

Arrivée en haut, je manque de chuter. Mon pied glisse, et, au moment où je vois le sol se rapprocher dangereusement, une main ferme me retient. Je me retrouve plaquée contre le mur du couloir. Je retiens un cri de surprise et découvre Alistair en face de moi.

Mais comment a-t-il pu bien faire ça ? Je ne l'ai pas senti derrière moi !

– Mais qu'est-ce que tu fous ? demandé-je, même s'il m'a évité de me faire mal.

– C'est plutôt à moi de te demander ça, riposte-t-il, son visage tout près du mien.

Et son corps contre moi. Ses yeux dans mes yeux, troublants, ensorcelants. La brûlure de sa main sur mon épaule, la morsure de son souffle contre ma joue.

– Cet espace est strictement interdit, continue-t-il dans un chuchotement agacé. Tu veux faire virer l'équipe ou quoi ? Tu ne connais pas la réputation des MacLeod ?

– Bah… non. Pourquoi ?

– OK. Laisse tomber. Tu cherches quoi au juste, *BlueBird* ?

Un large sourire s'inscrit sur mes lèvres malgré ma respiration aléatoire, le trouble auquel me soumet cette tentation vivante collée contre moi, les risques que je viens de prendre et qui pourraient nous nuire.

– Je cherche le Fairy Flag, avoué-je.

– Le… quoi ?

– Le drapeau…

– Oui, merci, je sais ce qu'est le Fairy Flag ! me coupe-t-il d'une voix tranchante. Mais t'es malade ou quoi ?

– Ça va ! objecté-je en me dégageant de son emprise d'un coup d'épaule. Je veux juste le voir. Je veux juste… vérifier s'il a des pouvoirs magiques, comme la légende le prétend. Juste… ressentir quelque chose, quoi.

Alistair me laisse mettre un peu de distance entre lui et moi. Il fait nuit, seule une veilleuse électrique (pas très historique, d'ailleurs) nimbe la pièce d'un éclat doré. Je vois ses yeux me scruter, aimanter les miens, plonger si profond dans mon regard que j'ai l'impression qu'il peut lire en moi comme dans un livre ouvert. Puis il fait un pas en avant. Deux. Et le revoilà tout près. Trop près. Mes sens s'éveillent, le désir, que je ne parviens jamais à contrôler, et encore moins quand il se tient si près de moi que je ne peux plus respirer, me submerge à nouveau. Il faut que je parte d'ici. Ou qu'il s'éloigne, lui.

– Va-t'en si tu n'es pas d'accord, dis-je d'un ton un peu trop sec. Je ne t'ai rien demandé. Pourquoi tu m'as suivie, d'abord ?

Alistair hausse un sourcil. Fait un petit sourire. Je recule, me retrouve coincée contre le mur. Encore. En une fraction de seconde, il est devant moi. Sa main se pose sur la pierre derrière ma tête, son bras près de ma joue, son odeur anéantissant toute volonté.

– Tu es incroyable, Amy, lâche-t-il sur un ton qui me laisse penser que ce n'est pas un compliment. Tu as un putain de caractère, c'est impressionnant. C'est toi qui m'as demandé de te suivre, non ?

– Tu as hésité. Tu ne voulais pas.

– C'est vrai, ricane-t-il. Mais j'ai entendu du bruit et je ne voulais pas perdre le jeu.

– Bon, eh bien, continué-je, tu peux partir maintenant. Je n'ai pas peur des fantômes, moi. Ni de me faire prendre. Je peux très bien visiter les lieux sans toi.

– Tu penses vraiment que la relique est cachée ici ? demande-t-il sur un ton plus sérieux en désignant le couloir d'un coup de menton.

– Non, à vrai dire, je n'en ai aucune idée, soupiré-je. Mais je ne vois pas où elle pourrait être, sinon. C'est le seul endroit où nous n'avons pas l'autorisation de nous rendre.

– Le drapeau devrait se trouver… dans une cachette secrète, non ? propose-t-il après quelques secondes de réflexion.

– Ouais. J'imagine.

– OK, ne bouge pas, ordonne-t-il, mystérieux.

Alistair s'écarte de moi, me laissant enfin respirer librement. Je le regarde vérifier si personne n'est dans le couloir du bas, puis revenir me chercher.

– Suis-moi, dit-il en attrapant ma main. Et pas un bruit, surtout !

Nous redescendons. Je ne comprends rien à ce qu'il compte faire, mais j'obéis. Alistair se glisse de nouveau derrière le rideau, allume la lampe de son téléphone, balaie le mur avec la lumière. On voit des pierres et des plaques de bois, comme des grands tableaux, vides, attendant qu'on les remplisse, qu'on pose un portrait à l'intérieur. Est-ce en attente des futurs enfants de la famille ? Aucune idée. Je remarque alors une petite encoche dans la pierre, où est posée une statuette. Alistair la soulève, et un clic résonne. Léger, presque imperceptible, mais je l'entends. Un sourire étire ses lèvres, il me lance un regard complice, joyeux, entendu. Un regard qui veut dire : si tu ne sais pas, demande-moi. Je ne relève pas, j'attends la suite. Mon cœur est de nouveau au galop. Je suis excitée comme une puce d'être là, avec lui, même si je ne sais pas où tout ça va nous mener. Dans tous les sens du terme. Puis la main d'Alistair se pose sur un coin du tableau, pousse d'un coup et fait coulisser le tout dans un grincement discret. Bouche bée, je découvre ce qui me semble être un passage secret. Je reste interdite pendant qu'il éclaire l'intérieur. Il fait un pas en avant, enjambe le pan de mur et se retourne vers moi.

– Tu comptes rester ici… ?

Je cligne plusieurs fois des yeux, pas sûre d'être vraiment réveillée, pas certaine que ceci soit réel.

– Oh, *BlueBird*, t'attends qu'on se fasse repérer ou quoi ? s'impatiente Alistair avec les yeux pétillants d'un enfant qui voit pour la première fois un sapin de Noël.

Il revient vers moi, m'attrape fermement par le bras et m'attire dans la petite pièce exiguë, sombre et humide. Il fait de nouveau glisser l'espèce de truc en bois derrière nous, et nous nous retrouvons tous les deux enfermés dans cet espace clos, avec, autour de nous, de simples murs de pierres froides.

– Bon, je pense que nous ne risquons plus rien, dit-il comme si c'était lui qui était à l'origine de cette recherche interdite. Mais maintenant, il faut trouver comment ouvrir cette foutue porte.

– Tu vois une porte quelque part, toi ? grimacé-je, reprenant avec peine mes esprits.

– Non. Mais il y en a une, affirme-t-il.

– Et comment tu sais ça ?

– Je le sais, c'est tout. Tu m'aides ? s'impatiente-t-il. Passe tes mains sur le mur jusqu'à sentir quelque chose de bizarre.

Je crois que c'est lui qui est bizarre, là…

Malgré tout, je m'exécute. Je passe mes paumes sur la pierre glaciale. Lentement. Avec délicatesse et concentration. Mais je ne sens rien d'autre que les bords tranchants. Puis, tout à coup, je sens une pierre moins enfoncée que les autres. Surexcitée, je m'écrie :

– Là, touche !

Alistair allonge le bras, son épaule contre la mienne, ausculte de la main l'endroit que je lui montre.

– Bien joué, coéquipière, chuchote-t-il en déclenchant le mécanisme.

OK. Je peux rajouter super-héros aux qualités d'Alistair. Ce mec me laisse sans voix.

La pierre, tout comme le faux tableau tout à l'heure, coulisse en grinçant légèrement. La lampe d'Alistair est braquée sur l'entrée. Une autre pièce apparaît devant nous. Pas très grande, plafond bas, les murs recouverts d'une tapisserie flamboyante dans des tons pourpres relevés d'or. Des tapis sur le sol immaculé. Un canapé contre un des murs. Une petite table basse devant avec un livre ancien ouvert posé dessus. Des bibliothèques partout, offrant des reliures de cuir et des écritures inédites. Du gaélique ? Et puis, à gauche, une vitrine. Et à l'intérieur, un morceau d'étoffe jaune. De la soie, sans aucun doute.

Le Fairy Flag… Mon Dieu, je vais m'évanouir !

Trois petites marches élimées nous mènent à l'intérieur. L'endroit est d'une propreté exemplaire. En découvrant un passage secret, je m'attendais à trouver des couloirs sales et ruisselants d'humidité, des toiles d'araignées, de la terre sur le sol. Il n'en est rien. Cet endroit est parfaitement entretenu, et si j'en crois les bougies à moitié consumées qui se trouvent çà et là, le propriétaire des lieux vient régulièrement ici.

– Je crois que tu as trouvé ce que tu cherchais, *BlueBird*, murmure Alistair.

Ma gorge est nouée, je suis terriblement émue. Je ne pensais franchement pas trouver ce drapeau. Mais alors pas du tout. C'était un peu comme une idée fantasque, un rêve éphémère inaccessible. Un petit défi personnel à accomplir ce soir, histoire de pimenter ma soirée. D'avoir une anecdote à raconter à Eva et Melody plus tard. Et là, devant cette relique que je me suis mise en tête de trouver, les larmes me montent aux yeux. Alistair reste silencieux à côté de moi, semblant respecter toutes les émotions qui se bousculent dans mon corps. Les pensées que je ne parviens pas à maîtriser dans mon esprit. Il me laisse le temps de profiter de mon graal.

Je m’approche lentement, à pas feutrés, et admire la merveille. Usé, presque décoloré, petit, le morceau d’étoffe me semble la chose la plus jolie du monde. J’approche avec précaution ma main de la vitrine, mais Alistair me stoppe.

– Ne la touche pas, me prévient-il. Tu ne sais pas où se situe la vérité sur cet objet. Nous l’avons trouvé, mais contente-toi de la regarder, on ne sait jamais.

– Je pensais que tu ne croyais pas aux légendes, aux fées et aux trucs comme ça ? me moqué-je gentiment, la voix hachée.

– Je n’y crois pas, affirme doucement Alistair. Mais je respecte profondément les croyances de l’Écosse, c’est ce qui fait sa culture et son histoire. Et il y a peut-être une alarme dans ce dispositif.

Ah. Je n’avais pas pensé à ça…

Je laisse retomber mon bras. Alistair se glisse derrière moi. Tout près. Je sens sa chaleur se répandre partout sous ma peau. Inonder mes veines. Affoler mes sens. Sans même réfléchir, je laisse ma tête reposer sur son torse. C’est bon. Tellement agréable. Enivrant. Nous sommes complices, unis devant l’admiration d’une relique très ancienne, chargée de mystères.

– Tu crois que c’est mal d’être là ? demandé-je, une pointe d’appréhension dans la voix.

En vérité, mes mots ont un double sens. Le fait de se trouver ici, déjà, mais aussi d’être dans les bras d’Alistair, si proches, alors que ma raison me hurle de me sauver en courant avant qu’il ne soit trop tard.

– Tant qu’on ne touche à rien, tout se passera bien, me rassure-t-il.

– Nous sommes quand même entrés dans un espace interdit… continué-je, me sentant coupable tout à coup.

Alistair glisse ses mains autour de ma taille, raffermit sa prise sur moi. Sa respiration se cale sur la mienne (ou l’inverse ?) et nous ne bougeons toujours pas.

– Sans moi, tu aurais cherché longtemps, susurre-t-il derrière moi, brisant la plaisante quiétude du moment.

– Vantard…

– Réaliste, je dirais…

Et je me retourne. Lentement. Plonge mon regard dans le sien. Dans les flammes qui dansent dans ses yeux, ces flammes de désir que je connais bien. Et que j'aime tant. L'air se raréfie autour de nous, l'atmosphère devient encore plus électrique qu'elle ne l'était, il y a comme une aura de sensualité partout dans l'espace. Le temps se suspend, n'existe plus. Les yeux d'Alistair délaissent les miens, descendent sur mes lèvres. J'oublie le passage secret, la pièce ignorée de tous, le Fairy Flag que je tenais tant à découvrir. Il ne reste que lui, moi, cette attirance démesurée qui hurle qu'elle veut être assouvie, ce désir incontrôlable qui ne cesse de croître malgré toutes mes tentatives pour le réduire au silence, pour le faire taire une bonne fois pour toutes.

Alistair effleure ma joue, remet en place une mèche derrière mon oreille, les yeux presque fermés, ne laissant percevoir que l'envie. Son souffle s'est accéléré, le mien aussi, et – impossible de lutter – nos lèvres se rejoignent.

Enfin…

Un baiser léger, tout d'abord, juste pour savourer le plaisir de se retrouver. Comme pour ne pas précipiter notre élan, pour être sûr que c'est ce que l'autre veut. Puis la main d'Alistair glisse dans mes cheveux en un geste possessif, terriblement érotique. Les miennes se posent dans son dos, puis cherchent à retrouver le grain de sa peau, sa chaleur, sa douceur, en soulevant le tissu et en se faufilant dessous. Il n'en faut pas plus pour que la fièvre contenue de nos deux corps s'exprime enfin et que notre baiser n'ait plus rien de doux. Non, maintenant, c'est l'urgence qui parle. L'urgence de nous redécouvrir enfin, ici, à l'abri des regards, de nous lier. Nous nous embrassons avec ardeur, passion, oubliant même de respirer.

Puis Alistair rompt le contact, se recule légèrement. Ses yeux sondent les miens, un peu, beaucoup, cherchant je ne sais quoi. La lueur ardente qui

reflète son désir est toujours aussi présente. Même s'il semble réfléchir. Peser le pour et le contre, peut-être. Craquer, ne pas craquer ? L'espace d'un instant, j'ai peur qu'il ne fasse marche arrière, coupe ce contact si fort mais si fragile entre nous. Qu'il décide que non, nous ne pouvons pas aller plus loin.

Je reste figée, sans un mot, sans oser ne serait-ce que battre des cils. Et intérieurement, je prie pour qu'il ne se détourne pas de moi en me laissant seule, encore plus paumée qu'avant.

– Pourquoi je n'arrive pas à te résister, *BlueBird* ? chuchote Alistair, son souffle chatouillant mes lèvres.

Ce n'est même pas une question. Juste une affirmation, murmurée pour lui-même. Et de toute façon, je n'ai pas la réponse. Parce que cette question, je me la suis posée des milliers de fois.

Sans comprendre non plus…

Qu'est-ce qui fait qu'on est attiré par une personne à ce point-là, si bien que toutes les autres deviennent fades et invisibles ? Pourquoi ne peut-on plus effacer son image de notre esprit, sa façon de parler, de sourire, de rire, son odeur qui nous suit partout, le timbre de sa voix, sa manière de nous regarder ? Pourquoi est-ce si difficile de lutter contre ce désir si vivant, si violent, que jamais personne n'avait provoqué en nous avant ? Est-ce simplement chimique ? Un manque à combler ? Est-ce même descriptible ?

Existe-t-il une réponse ?

Les lèvres d'Alistair reprennent possession des miennes. Je voulais lui répondre, même pour dire une connerie, ou au moins avec humour, pour effacer le pli qui lui barre le front, pour alléger ses paroles qui le rendent soucieux. Mais il ne m'en laisse pas le temps. Et puis, je ne veux pas chercher de réponse. Pas maintenant. Pas envie. Là, tout ce qui compte, c'est lui. Nous. Nos corps qui frémissent d'avance…

La langue d’Alistair passe la barrière de mes lèvres et vient frôler la mienne. J’adore l’embrasser ! Mes doigts repartent à l’assaut de sa peau brûlante. Je voudrais pouvoir le caresser des heures, prendre le temps de savourer la moindre parcelle de son corps, mais je sais que, encore, le temps nous est compté. J’aime et je déteste à la fois ces minutes volées à la réalité. Je les aime car ce qu’il se passe entre nous est si fort que je me sens vivante comme jamais je ne l’ai été. Je les déteste car elles sont toujours trop courtes.

Et sans assurance de se reproduire.

Mes mains descendent ensuite sur ses fesses camouflées par un jean. Dieu, que j’aime ses fesses ! Rondes, fermes, tellement musclées. Je m’enivre de sentir leur galbe, pendant qu’Alistair lâche un gémissement et se colle contre moi, raffermit sa prise, m’enlace entièrement, son sexe durci par le désir appuyant sur mon ventre.

Et Dieu que j’aime sentir à quel point il a envie de moi !

Alistair délaisse mes lèvres pour poser les siennes dans mon cou. Il embrasse, mordille, lèche la peau fine de ma gorge, puis remonte. Mon corps est pris de frissons, petits crépitements qui explosent à chacun de ses mouvements. Mon ventre se crispe, se tend. À l’intérieur, des milliards de bulles s’entrechoquent, me donnant presque le tournis. Je m’accroche à Alistair, ne pouvant plus effectuer un seul geste, ne pouvant qu’apprécier. Et c’est bon. Incroyablement bon. Si bon que mon souffle n’est plus qu’un bruit rauque, haché, complètement désordonné. Le désir prend le pas sur tout le reste, puissant et avide.

Je soulève son tee-shirt, le fais passer par-dessus sa tête, le décoiffant, lui donnant un air d’adolescent canaille. Il sourit, se mord la lèvre, me regarde, les yeux mi-clos. Je vais me consumer devant lui. Pfuit ! Implosion de bonheur.

– Regarde-moi, *BlueBird* ! ordonne Alistair d’une voix chaude.

Je ne peux pas. C’est trop me demander. J’ai envie de lui hurler que je l’aime. Que j’ai essayé de lutter, désespérément, mais je n’y peux rien, mes sentiments ne veulent pas m’obéir. Ils sont insolents et rebelles. Incontrôlables.

Indomptables…

– Alistair… Je… parviens-je à articuler, ouvrant les yeux pour obéir à sa demande.
– Oui ?

Non. Je ne peux pas. Je ne peux surtout pas lui dire. C’est… irréfléchi. Prématuré.

– J’ai envie de toi, soufflé-je à la place.

Un sourire gourmand étire ses lèvres. Son regard parcourt mon visage, du bleu de mes yeux à mes lèvres rougies. De ma mèche teintée au grain de beauté sur ma joue.

– Putain, si tu savais comme moi aussi…

Et tout s’accélère. Mon pull et mon top volent pour atterrir sur le tapis, son jean est dégrafé en une seconde, mon pantalon rejoint le tas sur le sol, nos chaussures, nos chaussettes, nos sous-vêtements. Il ne reste que nous. Nus. Enfiévrés. Tremblants. Et pas à cause de la température, car, étonnamment, il fait très bon, ici.

– Tu es tellement belle, Amy, murmure Alistair en prenant le temps de m’observer.

Il peut parler ! Son torse musclé, ses abdominaux parfaitement dessinés, ses cuisses dignes d’un skieur professionnel (ou d’un cascadeur), son profil parfait.

Et son tatouage mystérieux qui orne son dos…

Lentement, il avance la main pour caresser ma poitrine, comme si c'était un objet précieux qu'il découvrait pour la première fois. Ses doigts en effleurent le galbe, puis la pointe qui durcit sous son geste. Je me mords la lèvre pour ne pas gémir. À vrai dire, je ne suis pas très à l'aise d'être nue devant lui, dans un endroit interdit, où quelqu'un pourrait arriver d'un moment à l'autre.

Bon, OK, on l'entendrait arriver. Mais quand même…

Et d'un autre côté, je trouve la scène terriblement érotique. Et hautement troublante. Parce que la nudité ne concerne pas uniquement notre corps. Mais notre âme, me semble-t-il.

Alistair prend toujours son temps. Il me caresse avec précaution, douceur, comme s'il cherchait à mémoriser chaque courbe avec ses mains. Je ne bouge pas, me laisse envahir par les sensations qui courent sur ma peau. Ce feu qui me brûle, qui inonde chaque parcelle de mes cellules. Mes yeux restent rivés sur ceux d'Alistair, dans lesquels je lis bien plus qu'il ne veut bien me livrer.

Puis il joint sa bouche à ses caresses. Sa langue. Ses dents. Partout. Il frôle, mordille, m'enchante, m'étourdit. Encore et encore. J'aimerais le toucher aussi, mais je ne peux pas tellement le plaisir est intense. Et je me retrouve couchée sur le tapis, le puissant corps d'Alistair au-dessus du mien. Là, je reprends – un peu – mes esprits. Mes mains partent à l'assaut de ses muscles, des monts et des creux, de tout ce que je peux sentir et apprécier, pendant que lui continue d'enivrer mon corps de plaisir.

– Alistair, supplié-je, ne supportant plus la tension dans le creux de mon ventre.

– Patience, *BlueBird*, susurre-t-il d'une voix essoufflée. Je veux te goûter encore.

– Je te veux en moi, continué-je, incapable de prononcer autre chose.

– Ne me tente pas, grogne-t-il en attrapant la pointe durcie de mon sein entre ses dents.

– Je vais mourir… chuchoté-je d’une voix faible en rejetant la tête en arrière et en m’accrochant à ses cheveux. Alistair, tu vas me tuer.

– Pas avant d’avoir profité de toi pendant de longues heures, assure-t-il sur le même ton que moi.

Ses lèvres descendent paresseusement sur mon ventre, sa langue laisse une traînée humide sur ma peau électrisée, brûlante, sensible comme jamais elle ne l’a été. Quand elles se posent sur mon intimité, je cambre les reins, déjà prête à exploser, tellement le plaisir est fort. Presque violent. Je le supplie encore de me délivrer de cette torture délicieuse, mais l’insolent est bien décidé à n’en faire qu’à sa tête. Il continue à me faire gémir, sourire, râler, supplier. Un doigt en moi et l’orgasme approche. Deux doigts et ma vision est parsemée d’étoiles filantes de toutes les couleurs. Quelques mouvements et je crie mon plaisir avec de longs gémissements plaintifs, le corps arc-bouté, tendu à l’extrême. Puis Alistair remonte, dispersant des baisers sur mon corps, pendant que je tente de respirer correctement. Je mets un long moment à reprendre contenance, à me souvenir où nous sommes, dans quel endroit nous avons échoué.

Puis je me redresse, l’embrasse à pleine bouche, des mots d’amour coincés dans la gorge. Encore.

Je fais basculer Alistair sur le dos, m’assieds à califourchon sur lui, mes deux jambes de part et d’autre de ses hanches, son sexe à l’entrée du mien. Je ferme les yeux, savoure de sentir son membre dressé si proche de l’endroit où sont concentrées toutes mes terminaisons nerveuses. Mais moi aussi je veux prendre mon temps, maintenant. Le découvrir, le goûter comme lui l’a fait. Lentement, j’embrasse son torse, tire sur son téton, souris de l’entendre émettre un gémissement. Puis je laisse ma langue traîner le long de son ventre, contourne son nombril, suis le mince fil de ses poils menant à son entrejambe.

– *BlueBird*… dit-il d’une voix hachée. C’est toi qui vas me tuer…

J’arrive près de son sexe, le prends délicatement dans ma main, apprécie sa douceur, le fais coulisser, ose un regard vers Alistair qui me fixe,

paupières mi-closes, la respiration désordonnée. Puis toujours avec précaution, je pose mes lèvres sur cette peau veloutée. Il se cambre, me cherche d'une main, enfonce ses doigts dans mon épaule, me laissant deviner que le plaisir que je lui donne est aussi intense que celui auquel j'ai eu droit. Je le prends en bouche, alterne les caresses, tantôt avec mes lèvres, tantôt avec mes mains. Les grognements d'Alistair s'élèvent dans la pièce, remplissent mon cœur, mon corps et mon âme. Puis il se redresse au bout de longues minutes et nous retourne.

– C'est moi qui vais te supplier, si tu continues… murmure-t-il contre mes cheveux. Tu sens tellement bon, Amy. Tu es une gourmandise, tu le sais, ça ?

– Non… balbutié-je. Oui… Je m'en fous. Viens, Alistair, s'il te plaît…

Mais ce n'est pas vrai. Je ne m'en fous pas. Bien au contraire…

Alistair s'écarte de moi, va fouiller dans son jean, revient avec un préservatif. Sans attendre, il en déchire l'emballage, l'enfile sur son sexe dressé, se positionne juste au-dessus de moi, son visage à quelques centimètres du mien, ses lèvres si tentantes incurvées en un sourire tentateur.

– Prête, *BlueBird* ? s'amuse-t-il alors que je me tortille d'avance.

Puis il me pénètre. Enfin ! Lentement, tout d'abord, puis de plus en plus ardemment. Mes mains le cherchent, ses lèvres me trouvent, nos doigts s'accrochent, nos regards s'aimantent, nos gémissements résonnent. Il est sur moi, en moi, partout, ici et là. Il n'existe plus rien d'autre que nous. Puis l'orgasme revient, encore plus puissant que le précédent. Détonation dans mon corps. Dans mon cœur. Il me semble sentir quelque chose de fort, d'indescriptible, qui nous unit. Comme un lien, un fil, une corde, même, ou encore une bulle qui nous entoure, qui nous protège, qui nous emmène dans un univers peuplé d'étoiles et de coton, doux et terriblement intense. Comme si tout reprenait sa place, que nous nous retrouvions enfin, après des années d'absence…

OceanofPDF.com

39. Atterrissage brutal

Nous mettons de longues minutes à reprendre notre souffle, allongés l'un à côté de l'autre sur le tapis de cette pièce secrète. Mon corps est aussi apaisé que mon esprit, et encore tout émerveillé de ce lien incroyable que j'ai ressenti. Comme si la magie du Fairy Flag nous avait touchés, avait béni notre union, comme si faire l'amour ici avait scellé quelque chose entre nous.

Même si je ne sais pas si cette relique possède réellement un pouvoir…

À vrai dire, je m'en fiche, du quelconque pouvoir de ce drapeau. Parce que je l'ai senti, ce « truc » entre nous. Comme une explosion, une implosion, une sensation indescriptible mais tellement réelle. Puis Alistair rompt le silence.

– Il faudrait peut-être aller dormir, *BlueBird*, suggère-t-il de sa voix chaude.

Je soupire. Je n'en ai aucune envie. Je veux encore faire l'amour avec lui. Sentir son odeur, sa chaleur, entendre ses râles se mêler à mes gémissements. Mais je me relève, regarde autour de moi, ressens l'ambiance inédite qui a abrité notre corps-à-corps incroyable pendant quelques heures. Ou quelques minutes. Aucune idée. En réalité, j'ai perdu la notion du temps.

Nous nous habillons rapidement, en silence, puis Alistair actionne la poignée intérieure de la porte et elle coulisse dans un grincement discret. Je jette un dernier regard sur la pièce, vérifie que nous n'avons rien oublié, rien déplacé. Puis Alistair fait de même avec l'autre porte. Elle s'ouvre discrètement, mettant un terme à cette parenthèse sensuelle. Et nous nous

retrouvons derrière le rideau, le cœur un peu agité, l'adrénaline de l'interdit encore en nous.

– Je vais vérifier si la voie est libre, m'informe Alistair en chuchotant.

La voie est libre…

Personne dans le couloir, silence le plus total. J'ai une pensée pour l'équipe qui a dû nous chercher sacrément longtemps… sans nous trouver. J'arguerai que j'ai eu peur de l'orage. Ou peut-être même qu'ils ne poseront pas de questions…

D'ailleurs, j'avais oublié l'orage. Et maintenant tout a l'air calme au-dehors… juste la pluie qui tombe encore un peu…

Nous marchons quelques secondes en silence, puis j'ose formuler la question qui me brûle les lèvres depuis que j'ai découvert l'existence de Catriona.

– Alistair, je peux te poser une question personnelle ? demandé-je très vite, de peur de ne plus avoir le courage.

Il me fixe avec intensité, cherchant probablement à deviner mon intention. Puis hausse les épaules.

– Demande toujours, je ne suis pas forcé de répondre.

Super ! Ça commence bien…

– C'est à propos de la mère de Catriona, expliqué-je. J'aimerais savoir…
– Oui ? me coupe-t-il. Tu veux savoir quoi ?
– Euh… Comment tu l'as rencontrée, ce genre de choses, quoi…

Est-ce que tu la vois souvent ? Est-elle jolie ? Es-tu encore amoureux d'elle ?

Ce genre de choses, plutôt…

– C’était une relation d’un soir, c’est tout, répond-il d’une voix sèche. Autre chose ? Nous sommes arrivés devant ta chambre, je crois.

En effet. Dommage. Parce que oui, autre chose. Mais je vais me taire. Encore.

– Non. Ça ira, merci, dis-je d’une voix dépitée.

– Amy, commence-t-il à voix basse pendant que je pose ma main sur la poignée de la porte. Les moments que nous passons ensemble sont extrêmement agréables. Vraiment. Et oui, j’ai été jaloux de te voir avec Calum l’autre jour, je te l’avoue.

Yeah ! Victoire ! Je le savais, je le savais, je le savais !

– Mais je n’ai pas changé de point de vue, continue-t-il. Ni d’idéal. Pas de relation suivie, de couple, ou appelle ça comme tu voudras. Je ne suis pas pour le mariage ou ce genre de conneries. Toi et moi, d’accord, ça s’est reproduit plusieurs fois, mais ça ne veut rien dire. C’est juste comme ça. Alors ne te fais pas de film, d’accord ?

Je viens de me prendre une gifle phénoménale. Encore. Et à chaque fois avec lui. L’ambiance sensuelle et magique dans laquelle nous baignons vole en éclats d’un coup. Brutalement. Violemment. Je le fixe un instant, ses traits indifférents, une once de tendresse dans les yeux, tout de même, comme s’il savait que ses paroles étaient blessantes. Mais ça ne l’empêche pas de me les balancer comme ça, de but en blanc. Je ne lui ai rien demandé de tel ! Une sourde colère monte en moi. J’inspire un grand coup, redresse les épaules, le menton.

– Je n’avais pas imaginé autre chose, figure-toi, parviens-je à répondre d’une voix que j’espère aussi indifférente que la sienne, alors que je lutte contre le sanglot qui s’est formé dans ma gorge. Bonne nuit !

Et j’ouvre la porte de ma chambre. Me hâte de la refermer. Sans le regarder. M’effondre sur mon lit, mords ma main pour ne pas hurler. Cet homme vient de me briser le cœur. Une nouvelle fois. Je jure qu’on ne m’y

reprendra plus. Lui et moi, c'est fini dorénavant. Je ne me laisserai plus attirer.

Alistair, l'homme le plus indélicat du monde. Non, les mots justes seraient plutôt « connard de service ». Je le hais !

***

En me réveillant ce matin, je me demande comment j'ai pu trouver le sommeil aussi facilement hier soir. Parce que je me suis endormie tout habillée sur mon lit.

Je me suis écroulée, pour être honnête.

La colère est toujours aussi présente dans mon esprit. C'est avec elle que j'émerge. Et la déception, aussi. N'a-t-il pas senti ce truc entre nous ? Comment un homme peut-il être aussi démonstratif au lit (OK, sur un tapis) et aussi froid ensuite ?

Dans tous les cas, je reste sur mes positions. Je l'évite. L'ignore. L'oublie. Oui, voilà. Je barricade mon cœur. Le barricade de glace, de fils barbelés, de lignes haute tension.

Et ne laisse plus rien entrer ni sortir. Au revoir, déceptions et autres tourments.

Je me mêle aux discussions de l'équipe avec une facilité déconcertante pendant le petit déjeuner. Je suis fatiguée, triste, mais je ne montre rien. Je souris, ris même aux éclats, écoute les anecdotes de ceux qui ont joué à cache-cache. Je balance l'air de rien que j'ai eu peur de l'orage et que je suis vite allée me coucher. Ça passe comme une lettre à la poste. On me traite gentiment de trouillarde, je tire la langue.

S'ils savaient…

Je ne cherche pas la présence d'Alistair mais je remarque son absence. Je n'y peux rien. C'est plus fort que moi. Ce vide qu'il crée est comme un trou

béant dans mon ventre. Dans mon cœur. Mais je choisis de l'ignorer. Je ne serais pas la seule à devoir dépasser un chagrin d'amour…

Nous tournons une dernière scène avant de partir. Juste entre Bonnie et Calum. Alan l'avait validée hier mais trouve finalement qu'elle a manqué d'intensité. Je ne sais pas s'il a mal dormi, s'est fait jeter par un soupirant lui aussi, mais il est d'humeur massacrante aujourd'hui. C'est à ce moment-là que j'apprends qu'Alistair est déjà reparti avec ses chevaux, quand nous répétons cette scène pour la dixième fois au moins et qu'Alan crie que ça aurait été mieux avec un cheval d'Alistair en arrière-plan, mais qu'évidemment il a pris la route de bonne heure.

Mais je m'en fiche, j'ai déjà dit !

Et puis nous partons juste après avoir avalé un sandwich. Je reprends ma place dans le mini-van près de Carolyn, qui ne semble pas remarquer mon tourment. Tant mieux, c'est que je suis bonne comédienne. Nous ne sommes plus très loin d'Elgol, et alors que nous débattons sur le cinéma avec mon amie, j'aperçois une silhouette au loin. Plus exactement une robe et un foulard colorés, des valises, et un animal à côté. Un gros animal. Poilu. Je pense me tromper, mais plus nous nous rapprochons, plus le doute s'estompe.

Sahelle. Et Mirage, son maine coon. En train de… faire du stop ?!

– Putain, mais j'hallucine ou quoi ? m'exclamé-je sans me rendre compte que toutes les têtes se tournent vers moi.
– Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Carolyn.

Je ne lui réponds pas. Pas le temps. Je me lève, me rue vers le chauffeur.

– Arrêtez-vous ! m'écrié-je. S'il vous plaît, arrêtez-vous !

Le chauffeur tourne rapidement la tête vers moi sans accéder à ma demande.

– S’il vous plaît, arrêtez-vous ! Je connais la femme sur le bord de la route, elle a été portée disparue ! On la cherche partout depuis des jours !

Faux. Les détectives de Lukas la cherchent partout. Mais on ne va pas chipoter pour si peu…

Le chauffeur s’exécute enfin. Il freine. Je manque de chuter en avant, entends des protestations à l’arrière. Dès qu’il ouvre la porte, je saute et cours vers Sahelle, qui me regarde arriver avec un grand sourire.

– Sahelle ? Mais qu’est-ce que tu fais là ? On te cherche partout ! m’exclamé-je, surprise, mais tellement soulagée de la savoir saine et sauve.

– Bonjour ma petite Amy, dit-elle comme si c’était tout naturel que je sois ici, sur cette route. Mais c’est moi qui te cherche partout. Tu ne m’as pas dit que tu étais à Elgin ?

– Non, réponds-je en fronçant les sourcils. Je t’ai dit que j’étais à Elgol, sur l’île de Skye !

– Ah, répond-elle, pensive. C’est donc ça… Il me semblait bien que ce n’était pas ce nom-là. Heureusement que j’ai cherché sur Internet pour savoir où se déroulait un tournage actuellement. Je suis vraiment ravie de te voir. Tu vas bien ?

Je n’y crois pas. Nous sommes sur le bord d’une nationale, il recommence à pleuvoir, l’équipe m’attend dans le mini-van, Mirage miaule à s’en décrocher la mâchoire, et Sahelle me demande comment ça va…

– Sahelle, dis-je avec prudence pour ne pas la vexer, tu ne peux pas rester là. C’est dangereux.

– Oh mais je le sais bien ! Surtout que personne ne me prend en stop. Les gens n’ont aucune compassion, ici ! Mais je t’ai enfin trouvée, alors tout va bien !

Pas si sûr…

– Tu as fait du stop depuis Édimbourg ?

– Non. Bien sûr que non, me rassure-t-elle. J’avais pris un taxi depuis Elgin, mais le chauffeur a trouvé que mon Mirage était un peu… imposant.

Imposant ? Non mais tu te rends compte ?! Il a osé dire ça à propos de mon chat ! Alors je lui ai demandé de me déposer sur le bord de la route, mon chat obèse et moi ! Et je peux t'assurer que je ne l'ai pas payé ! Non mais ! Pour qui se prend-il, cet ignoble Écossais ?!

Je suis rassurée. Sahelle va merveilleusement bien…

OceanofPDF.com

40. Un imprévu... très imprévu...

Je crois que la chose que je fais le mieux, dans mon travail pour cette série, c'est d'être polyvalente. Je m'adapte. À tout. Aux caractères, au temps, aux demandes. Je cours partout, gère les acteurs, les figurants, déplace des meubles (enfin, j'essaie), lutte contre une attirance démesurée (pareil, j'essaie…), garde mon sang-froid lorsqu'un insupportable personnage m'embrasse sans mon consentement, me retiens de m'écrouler face à l'indifférence de mon ancienne meilleure amie, gère magnifiquement bien un chien au caractère bien trempé, son attirance pour un cheval, dépasse mes peurs, mon stress, sais me taire quand il le faut… Mais ce que je n'avais vraiment, mais vraiment pas prévu, c'était que Sahelle soit partie en douce de chez elle pour me rejoindre ici. Et là, sur le bord de la route, sous cette pluie fine mais désagréable, je suis complètement dépassée.

Que vais-je faire d'elle ?

Elle a 94 ans. Un chat énorme (qui pourrait ne faire qu'une bouchée du chihuahua d'Alan). Un caractère totalement imprévisible. Une tenue on ne peut plus voyante : robe vert émeraude et foulard rose dans les cheveux. Trois valises format maximum.

Trois valises, sérieux ?!

Et surtout, elle n'a pas la langue dans sa poche. Sa perception des choses est aiguisée, rien ne lui échappe. Elle est hyper observatrice. Ne laisse rien passer. Elle parle brut, sans filtre. N'hésite pas à remettre en place n'importe qui dépassant son seuil de tolérance, personne importante ou non. Ce qui veut dire que si elle vient avec moi sur le tournage, elle n'hésitera pas à envoyer bouler Alan. Et Stuart.

OK, pour Stuart, j'adorerais voir ça…

Et je ne peux pas la laisser là. C'est mon amie. Comme une vieille tante, quelqu'un de ma famille. Elle a toujours été là pour moi. Je ne peux pas me contenter de lui commander un nouveau taxi et de la renvoyer à l'aéroport. Non. Elle a décidé de me rejoindre ici, et je ne peux rien faire pour changer ça.

D'autant plus que pour la faire monter de force dans un taxi, à part la droguer, je ne vois pas comment je m'y prendrais…

Il faut donc que je la ramène à Elgol. Sauf que le mini-van est complet.

– Attends-moi là quelques secondes, lui dis-je. Je reviens.
– Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre !

J'explique rapidement au chauffeur qui est Sahelle, le fait qu'elle a disparu, que tout le monde la cherche, qu'il faut que nous la ramenions au village. L'homme avec sa casquette noire hors d'âge vissée sur la tête regarde par-dessus mon épaule, en direction de l'objet de mon tourment.

– Elle n'est plus toute jeune, hein… constate-t-il, comme si sa décision dépendait de l'âge de la personne.
– Vous savez s'il y a de la place dans un des vans ? Il y en a deux qui sont partis après nous. Vous pouvez les joindre ?

Le chauffeur prend le temps de réfléchir pendant que je trépigne d'impatience. Puis il hoche la tête, sort son téléphone portable de sa poche et fait défiler les numéros.

– Oh, attendez, il y en a un qui arrive ! Je vais l'arrêter ! m'exclamé-je.

Je redescends illico, me positionne au milieu de la route, fais de grands signes pour immobiliser le véhicule.

Heureusement que le ridicule ne tue pas…

Par chance, le van suivant a de la place et accepte de la prendre. Sahelle monte dedans, fière, en me gratifiant d'un petit sourire.

– À très vite, jeune fille, me dit-elle avec un clin d’œil.

Je souris. Un peu crispée. Puis lâche un long soupir en regagnant ma place. Évite les regards de l’équipe qui aimerait bien une explication. Carolyn me fixe avec de grands yeux et un sourire amusé.

– Deux secondes, lui dis-je. Il faut que j’envoie un SMS, d’abord.

[Eva ! J’ai retrouvé Sahelle !
Enfin, c’est plutôt elle qui m’a trouvée…
Elle va bien, son chat aussi,
je t’annonce donc que vous pouvez
arrêter les recherches.
Elle est… en Écosse !]

La réponse me parvient aussitôt.

[T’es pas sérieuse ?
Oh. Mon. Dieu. Mais qu’est-ce
qu’elle fout là-bas ?]

[À part vouloir tourner dans le film
où je fais mes premiers pas, je ne vois pas…
Mais je ne lui ai pas encore
posé la question.
Je t’appelle plus tard. Bises !]

[MDR ! Bon courage ^^]

– Je suis foutue, dis-je à Carolyn en rangeant mon téléphone dans ma poche. J’adore Sahelle, mais elle est tellement imprévisible.

– Elle va venir avec toi sur le tournage ? Elle est de ta famille ?

– Non, pas vraiment, mais c’est tout comme…

Je lui raconte l’histoire rapidement, discrètement.

– Trop cool ! s’exclame Carolyn, amusée. Ça va mettre une sacrée ambiance sur le plateau, ça !

Ouais. C’est bien ma crainte…

Les véhicules nous déposent sur le plateau. Cet après-midi, nous ne tournons pas. Nous rangeons vite le décor, la pluie est de plus en plus violente et le vent souffle comme s’il voulait déraciner le peu d’arbres qui entourent la ferme. Sahelle m’attend sagement dans ma voiture avec son chat, il fait un froid de canard, elle est fatiguée et je ne veux surtout pas qu’elle croise Alan…

Mais d’ici là, j’ai le temps de trouver une solution. Enfin, j’espère…

***

– Pourquoi es-tu venue en Écosse, Sahelle ? demandé-je dès que je la rejoins dans ma voiture, essuyant mon visage avec la manche de mon pull, la pluie battant à tout rompre contre le pare-brise.

– Mais pour te voir, voyons, je te l’ai déjà dit.

– OK… capitulé-je direct, sans chercher à insister. On en reparle plus tard, il faut que je me concentre, il pleut de folie.

– C’est le moins que l’on puisse dire ! acquiesce la vieille dame, son parfum de rose emplissant l’habitacle. Je n’ai jamais vu autant de pluie qu’ici !

– Mais tu verras, les paysages sont magnifiques.

– J’ai déjà vu, j’ai déjà vu. Où est-ce que nous allons, maintenant ? Tu ne me présentes pas le réalisateur ?

– On va chez moi, Sahelle, soupiré-je. Le réalisateur est occupé.

Elle ne bronche pas et parle pendant le trajet de banalités pendant que je me concentre sur la route. La pluie est épaisse, obscurcit mon champ de vision. Je roule comme un escargot, préoccupée par les derniers événements.

– Que c’est charmant ! lance Sahelle alors que je me gare devant ma maisonnette.

Hum. Elle n’a pas encore rencontré Duncan le mal léché…

Et j’espère qu’elle ne le rencontrera pas. La production me loue cet endroit, il « m’appartient » pendant un temps, mais je ne suis pas certaine que mon logeur apprécie que quelqu’un m’accompagne. Dans le contrat, il est bien précisé que la location est valable pour une personne seulement. En cas de changement, il faut lui demander l’autorisation avant. Et étant donné que je ne sais pas combien de temps va rester Sahelle… je crains le pire.

– Bon, il faut qu’on sorte de la voiture, soupiré-je, les yeux rivés sur le déluge à l’extérieur.

– Mirage va avoir les poils tout mouillés… se plaint-elle. Il déteste l’eau.

Le chat… Je n’avais pas pensé à ce détail. Duncan va me tuer…

Parce que bourru comme il est, il doit détester les chats…

– Je vais ouvrir la porte, je reviens chercher tes valises et tu t’occupes de Mirage, proposé-je. Ça te va comme ça ?

– Moui, répond-elle d’une petite voix.

– Quoi ?

– Tu ne peux pas te garer devant la maison ? On sera plus près.

– Vraiment, non, Sahelle. Duncan ne veut pas que j’abîme… sa pelouse. Il est très à cheval sur certaines règles, tu vois.

Sahelle grimace, d’une grimace qui veut dire : « Non, je ne vois pas. »

– OK, soupiré-je encore pour la millième fois de la journée. Attends-moi là.

Je me hâte d’aller ouvrir la porte, reviens chercher ma valise, plus une des trois de Sahelle, les dépose dans l’entrée, recommence avec les deux autres qui pèsent une tonne. Puis je viens chercher le chat, attrape un parapluie, ferme la porte pour que Mirage ne s’échappe pas, ressors et le donne à Sahelle.

– Voilà, tu ne seras pas mouillée. Viens, j’ai froid.

Parce que moi je suis trempée. De la tête aux pieds. Quand je marche, j'entends des « plouf plouf » dans mes chaussures.

– Merci ma jolie, dit Sahelle avec un grand sourire tout en prenant son temps. Tu es vraiment adorable.

Je ne veux surtout pas qu'on se fasse attraper par Duncan, alors si elle pouvait se dépêcher…

***

Je prends une douche brûlante, range rapidement ce qui traîne dans la maison pour ne pas avoir de remarques de Sahelle – qui est maniaque mais qui vit dans un bordel permanent –, puis la rejoins alors qu'elle prépare du thé.

Il me faudrait surtout du whisky, mais je n'ai pas d'alcool chez moi…

Je prends place en face de la vieille dame, de son maquillage qui a légèrement coulé sous ses yeux, de ses traits fatigués malgré son regard toujours très vif.

– Alors, Sahelle, pourquoi es-tu ici ? lui demandé-je avec un petit sourire tout en brassant mon thé, connaissant pertinemment la réponse.

– J'avais envie de voyager, dit-elle en laissant son regard se perdre derrière moi, par-delà la fenêtre qui donne sur la montagne ensevelie par la brume et obscurcie par la pluie.

– Et tu t'es dit que l'Écosse était une bonne idée, continué-je en rentrant dans son jeu. Pourquoi tu ne m'as pas téléphoné ? Ça aurait été plus simple, non ?

– Je voulais te faire la surprise…

– En te retrouvant à Elgin à la place d'Elgol ? la coupé-je. Sahelle, j'étais en déplacement, nous aurions pu y rester des semaines, tu aurais fait quoi ?

Je déteste la façon dont je lui parle. On dirait que je m'adresse à une enfant de 3 ans que je réprimande. Alors qu'elle pourrait être ma grand-mère. Mon arrière-grand-mère. Sahelle me fixe de son regard alerte, relâche

ses épaules, croise ses doigts sur la table devant elle, comme si elle se préparait à répondre à un interrogatoire, puis tapote le bois dans un mouvement agaçant.

– Tu es là et je suis là, affirme-t-elle. Alors la question ne se pose pas. Et je m'ennuie chez moi ! Je suis toute seule ! Tu sais combien la solitude est pesante, n'est-ce pas ?

– Oui, soufflé-je, attendrie par sa voix, son air un peu perdu, la douleur que je lis dans ses yeux. Mais tu as des amis. Isabella ?

– Ne me parle pas d'elle, je t'en prie !

– Je sais, Sahelle. Eva m'a raconté. Mais tout le monde s'est inquiété pour toi, dis-je d'une voix douce.

– Eh bien ce n'était pas la peine ! s'agace-t-elle en se levant brusquement, faisant sursauter Mirage, roulé en boule à ses pieds. Je vais bien ! Je suis assez grande pour voyager seule et prendre mes propres décisions, non ?

– Bien sûr, acquiescé-je en haussant les épaules. Mais si tu m'avais prévenue, tu n'aurais pas galéré pour venir jusqu'ici.

– Mais qui te dit que j'ai galéré, jeune fille ? J'ai fait d'étonnantes rencontres, figure-toi. Les gens sont très gentils. Et l'Écosse est un magnifique pays.

– Sahelle… Je ne vais pas pouvoir t'emmener visiter le pays, la préviens-je, même si je sais pertinemment que ce n'est pas la raison de sa visite. Je travaille. Ce boulot est la chance de ma vie, tu sais. Je n'ai pas le droit de faire des erreurs.

– Mais je ne veux pas visiter le pays, j'ai bien eu le temps de voir les somptueux paysages, déjà. Je peux t'accompagner sur le tournage, voyons !

Nous y voilà…

– Et puis… Il doit bien y avoir un petit rôle pour moi, non ? continue-t-elle avec un sourire malicieux.

– Les acteurs sont choisis bien avant le tournage du film, expliqué-je. Pour avoir un rôle, il faut passer des auditions, ça ne se fait pas comme ça.

– Oh. Oui. Bien sûr. C'est évident. Eh bien, je me glisserai parmi les figurants ! Tu en es responsable, non ? Personne n'y verra rien. Et s'il faut

remplacer quelqu’un, je serai sur le qui-vive !

Ouais. Sauf qu’il n’y a aucun rôle de vieille dame de 94 ans… Et franchement, pour ne pas voir Sahelle, il faut vraiment être aveugle.

– Je te promets de rester discrète. Je me ferai toute petite, continue-t-elle.

– Je vais voir si je peux te faire faire de la figuration, abdiqué-je, sachant que, de toute façon, je n’ai guère le choix. Mais l’assistant m’a déjà dans le collimateur, il ne faut surtout pas qu’il sache quoi que ce soit !

– Je savais que je pouvais compter sur toi ! s’exclame Sahelle, ravie. Tu verras, tu oublieras ma présence !

Elle se rassied, les traits plus jeunes, soudainement. Comme si on venait de lui enlever vingt ans. Un sourire étire ses lèvres jusqu’aux oreilles, ses yeux pétillent. Puis elle me fixe, réfléchit une seconde et prend un air soucieux.

– Tu as des ennuis avec quelqu’un ? demande-t-elle, très sérieuse. Dis-moi qui est cette personne ! Je te jure qu’elle va entendre parler de moi !

Misère…

OceanofPDF.com

41. Ça commence bien...

Mon téléphone sonne, je me jette dessus pour ne pas répondre à la question de Sahelle. Si elle est assez grande pour prendre ses décisions et voyager seule, je le suis aussi assez pour régler mes différends…

– Salut Eva ! dis-je en refermant la porte d'entrée derrière moi.

Je suis dehors, abritée sur le perron, avec la pluie torrentielle devant moi.

– Amy, je trouve enfin le temps de te téléphoner ! Mais je suis très pressée. Tout va bien ? Sahelle est toujours avec toi ?

– Oh oui ! assuré-je. Et elle est en pleine forme !

– Bon, je suis soulagée. Elle t'a dit pourquoi elle était partie ? Et pourquoi arrive-t-elle seulement maintenant chez toi ?

– Elle est partie pour les raisons que tu avais énoncées. Et elle s'est perdue en route, elle est allée à Elgin au lieu d'Elgol. Ah, et elle veut un rôle dans la série…

– Tu veux qu'on vienne la chercher ? demande-t-elle d'une voix soucieuse.

– Je vais me débrouiller. De toute façon, je ne crois pas que vous puissiez la faire rentrer de force. Et franchement, elle m'a fait de la peine tout à l'heure. Je crois qu'elle se sent vraiment seule. Je vais trouver une astuce pour l'emmener sur le tournage discrètement. Enfin, si c'est possible…

– N'hésite pas à nous dire si tu as besoin de quoi que ce soit pour elle. Et s'il faut venir, on arrive illico, d'accord ?

– Ça marche !

– Euh… Je te souhaite bon courage, alors, conclut-elle d'une voix amusée.

– Oui, merci, je crois que je vais en avoir besoin ! Embrasse Lukas pour moi !

Je raccroche et ouvre la porte pour rentrer. Mirage en profite pour se faufiler à l'extérieur. J'essaie de le rattraper, mais ce gros chat est bien plus rapide que moi.

Et merde…

– Sahelle ! crié-je. Mirage s'est sauvé !

– Oh, il doit vouloir faire ses besoins, je n'ai pas encore pris le temps d'installer sa litière, explique-t-elle en me rejoignant.

– Tu te promènes avec sa litière ? m'étonné-je.

– Bien sûr. C'est un chat, il n'est pas habitué à aller dehors. Il a une valise entièrement dédiée à son bien-être. Mais ne t'inquiète pas, il va revenir, il m'a déjà fait le coup à Elgin. Attends, je vais chercher son sac de croquettes. Il va rappliquer dès qu'il entendra le son.

J'acquiesce. Ferme les yeux une seconde. Esquisse un sourire un peu crispé. Parce que là, ce n'est pas ça qui m'inquiète. Non. Ce n'est pas le chat. C'est Duncan qui vient d'apparaître en face de moi, la mine fermée, les poings sur les hanches. Il est vêtu d'un ciré jaune, d'un chapeau de la même couleur et de bottes en caoutchouc. Noires, les bottes. On dirait une abeille qui vient de se faire piquer sa fleur par une autre.

– Duncan, bonjour ! m'exclamé-je d'une voix un peu trop aiguë pour être honnête.

– Qu'est-ce que ce putain d'animal fout chez moi ? tonne-t-il sans même me saluer.

J'ose un regard vers Sahelle. Je vois ses yeux s'agrandir de stupéfaction, le temps qu'elle comprenne que Duncan parle de *son* chat. La stupéfaction est aussitôt remplacée par de la fureur. Je perçois nettement son regard se rétrécir, ses lèvres se pincer, la colère qui émane d'elle comme si des volutes de fumée noir et rouge s'échappaient de tout son corps. Elle relève le menton et se dirige prestement vers l'homme qui a osé insulter son compagnon le plus fidèle.

Moi, si j'étais à la place de Duncan, je prendrais mes jambes à mon cou…

Mais ce n’est pas son genre. Il est chez lui. Et dans sa propriété, c’est lui seul qui décide. Il n’aime personne et encore moins les animaux. En apercevant Sahelle, il raffermit sa position sur le sol, jambes écartées, laisse tomber ses bras le long de son corps comme s’il se préparait au combat.

Lucky Luke des temps modernes. Ça pourrait être drôle… dans un autre contexte.

Sahelle s’avance, fusille Duncan des yeux. L’eau coule sur le chapeau du mal léché, chapeau qui contraste avec le gris du paysage, et retombe en petites cascades sur le sol en rebondissant. J’entends le bruit de la pluie, le ploc ploc des gouttes qui s’écrasent par terre. Je suis leur mouvement régulier, presque bercée par le son qui parvient à mes oreilles.

Fou comme on peut se concentrer sur des détails quand ce n’est absolument pas le moment…

– Bonsoir monsieur, commence Sahelle d’une voix maîtrisée. Ai-je bien entendu que vous avez appelé mon adorable matou… « putain d’animal » ?

Le regard de Duncan parcourt lentement le corps de Sahelle – son foulard rose qu’elle n’a pas encore retiré, son maquillage fantaisiste, ses nombreuses bagues en argent surplombées de pierres précieuses venues d’Inde, sa robe verte –, puis remonte lentement. Il ouvre la bouche, la referme, affiche un rictus qui se veut sûrement un sourire.

– Vous êtes la diseuse de bonne aventure échappée d’un cirque ou quoi ? lâche-t-il finalement sans quitter des yeux mon amie.

Surprise ? Étonnement ? Choc ? Je n’ai pas le temps de réagir que Sahelle me bouscule et se rue sur Duncan. J’ai le réflexe de la retenir de force en la saisissant à bras-le-corps.

– Sahelle, calme-toi, dis-je alors qu’elle se débat pour aller montrer à Duncan qu’on ne parle pas ainsi.

– Je vais vous en donner, moi, de la diseuse de bonne aventure, rugit-elle en agitant son doigt en direction de l’homme visiblement fier de sa repartie.

Mais vous avez été éduqué où ? On ne parle pas comme ça aux gens !

– Vous êtes chez moi, ici, dit calmement Duncan, comme si la colère de Sahelle ne le touchait pas.

– Et mon amie Amy vous loue la maison ! Vous n'avez rien à dire ! Espèce de mal élevé ! Odieux personnage !

Duncan fait un pas en avant. Sahelle se calme, réajuste ses vêtements en lissant sa longue robe avec ses mains, puis se place face à lui dans une attitude résolue.

J'avais raison. Il va y avoir un duel. Super…

– Euh… Je vous fournis des armes tout de suite ou on peut discuter calmement ? interviens-je.

Deux paires d'yeux se tournent vers moi. Étonnés.

OK, ils n'ont pas compris ma pointe d'humour. Mais j'aurai essayé…

– Qu'est-ce qu'elle fout là ? tonne Duncan en me fixant.

– Elle, elle a un prénom, goujat ! réplique Sahelle.

– OK, dis-je en me plaçant entre eux, les bras écartés, la pluie me tombant dessus comme si on me versait un seau d'eau directement sur la tête. Stop ! Mon amie est arrivée à l'improviste, je n'ai pas encore eu le temps de vous prévenir. Son chat s'est sauvé, il faut qu'on le récupère. Avez-vous une chambre à lui louer ? Ou peut-elle passer la nuit ici en attendant que je trouve une solution, s'il vous plaît ? Les hôtels sont complets.

J'insiste bien sur le « s'il vous plaît ».

– Mais il n'y a pas de solution à trouver, s'agace Sahelle, ruinant mon plan. Je veux rester avec toi. Je suis ici pour te voir, pas pour aller à l'hôtel !

– Sahelle, merde ! m'énervé-je. Laisse-moi faire.

– Te laisser faire ? s'étonne-t-elle. Mais tu te laisses marcher sur les pieds par un… un… malotru ! Qui n'a aucun sens de l'esthétisme, en plus !

Vous pouvez parler, monsieur, de ma tenue colorée ! Mais vous avez vu la vôtre ? Vous ressemblez à un saïmiri qui se serait roulé dans la boue.

– Un quoi ? demandons-nous en chœur, Duncan et moi.

– Un saïmiri, répète Sahelle, l'air de penser que nous sommes incultes. Vous ne connaissez pas les saïmiris ?

– Euh. Non, avoué-je, notant de chercher cet animal sur Google dès que la situation sera maîtrisée.

– Vous non plus ? demande-t-elle à Duncan.

Le vieil homme revêche ne répond pas. Il se contente de hausser les épaules.

– Ah ! Et en plus, vous n'êtes pas instruit ! Eh bien, merci les Écossais, grogne-t-elle. Sur ce, excusez-moi, mais j'aimerais récupérer mon chat.

Elle fait une espèce de grimace, retourne à l'intérieur, attrape le paquet de croquettes et le secoue tout en appelant Mirage… qui arrive au pas de course en miaulant et en se frottant contre la robe de Sahelle.

Et moi, je reste là, trempée, hésitant entre rire et pleurer…

Puis je regarde Duncan, toujours au même endroit, lui lance un regard qui veut dire : « Et on fait quoi maintenant ? » Parce qu'il n'a pas donné l'autorisation à Sahelle de rester là. Mais le vieux grincheux garde les yeux rivés sur la porte entrouverte par laquelle est entrée mon amie.

– Bon, monsieur McKenzie, avant qu'on attrape une pneumonie, c'est bon, elle peut rester pour ce soir ?

Je ne devrais même pas lui poser la question. Sahelle a raison. La production lui loue la maison, il n'a pas son mot à dire.

Duncan pose un regard vague sur moi, puis hausse les épaules et tourne les talons.

OK. Super la réponse. Merci.

OceanofPDF.com

42. Quand le passé ressurgit...

C’est en sentant un gros poids sur mes jambes, après que le réveil a sonné, que je me remémore que Sahelle est là… en train de ronfler de tout son saoul à côté de moi. Je me hâte d’éteindre le réveil, caresse Mirage, le fais basculer délicatement sur le lit et me lève sans faire de bruit.

Je ne peux m’empêcher de sourire en repensant aux événements de la veille. D’ailleurs, j’ai cherché sur Google, et un saïmiri est un petit singe jaune, appelé aussi singe-écureuil des forêts tropicales d’Amérique. Puis mon sourire se perd dans les gouttes de l’eau brûlante de la douche, quand je pense qu’il va falloir que j’aille voir Duncan. Pour excuser Sahelle.

Cela dit, il n’y est pas allé de main morte non plus. Du coup, les excuses, pas sûr qu’elles soient obligatoires.

Mais il faut quand même que je le prévienne que Sahelle va rester ici aujourd’hui. Parce que s’il n’est pas au courant, qu’il lui tombe dessus et que je ne suis pas là pour gérer et les calmer, je n’ose imaginer la tournure que peut prendre leur échange…

Pour le moment, elle dort comme un loir. Je ne me sens pas le cœur de la réveiller et, surtout, j’aimerais avoir la journée pour réfléchir à ce que je vais faire d’elle. Plus exactement réfléchir à la façon dont je pourrais lui faire plaisir en l’emmenant sur le tournage sans y laisser ma place.

Et mes nerfs…

Hier soir, Sahelle m’a répété pendant tout le repas que je ne devais pas me laisser faire ainsi par un vieil acariâtre, accepter qu’il me parle mal et qu’il me prenne de haut. Que je n’étais pas obligée de lui rendre des comptes, tout ça n’étant pas bon du tout pour mon estime personnelle. Dans

la vie, il faut savoir prendre sa place, s'affirmer et défendre ses positions. Que cet homme, désagréable, n'était ni mieux ni moins bien que moi, et que son aigreur n'était en aucun cas justifiable.

Et c'est vrai qu'elle n'a pas tort. J'ai un peu tendance à me taire pour éviter d'envenimer une situation… Sahelle, bientôt coach en prise de position…

Je m'arme de courage, de patience, et j'affiche mon sourire le plus jovial, le plus aimable, le plus innocent sur mon visage alors que je toque à la porte de Duncan. La pluie n'a pas cessé, le vent est toujours aussi virulent et le sol n'est qu'un amas de boue compacte et glissante. Duncan répond aussitôt en ouvrant la porte brusquement, habillé de son éternel peignoir à carreaux et de ses chaussons.

– Bonjour monsieur McKenzie, commencé-je d'une voix joyeuse. Je tenais à vous avertir que mon amie, Sahelle, allait rester ici aujourd'hui. Elle est fatiguée, elle a 94 ans, vous comprenez, et je préfère ne pas la réveiller et la brusquer en l'emmenant sur le tournage. Je vais trouver une solution pour lui louer une chambre quelque part, mais tout est complet, et elle tient vraiment à rester un peu en Écosse. Elle vit seule, vous savez, son mari est mort il y a des années, sa meilleure amie vient de partir avec son tout nouveau fiancé, alors je ne me sens pas le cœur de la laisser se débrouiller en solitaire dans un pays inconnu.

Duncan me regarde de haut en bas, de bas en haut, comme il a l'habitude de le faire, de son regard empreint de mépris et de supériorité.

– Et ? lâche-t-il sans laisser passer une once de compassion dans les yeux.

– Et… je voulais vous avertir, réponds-je, hésitante, un peu décontenancée par son manque d'intérêt.

– Vous vous croyez au Club Med ici, l'Américaine ?

J'adore qu'on m'appelle par ma nationalité. C'est d'une finesse…

– Je m’appelle Amy, monsieur McKenzie, au cas où vous l’auriez oublié, dis-je sans faiblir, me rappelant les conseils de Sahelle.

– Oui, bon, et ? demande-t-il en balayant mes paroles d’un geste impatient de la main.

– Et donc, si elle se réveille, que vous la voyez à l’extérieur, pourriez-vous la… surveiller ? Je n’aimerais pas qu’elle décide de venir à l’improviste sur le tournage. Je…

– Vous voulez que je fasse du baby-sitting avec la harpie que vous hébergez alors que c’est expressément interdit dans le contrat ?!

Euh…

– Non ! m’exclamé-je. Pas du baby-sitting, je vous assure qu’elle est assez grande pour se débrouiller toute seule. Juste… je ne sais pas, moi, garder un œil sur elle ? Voir si elle a besoin de quelque chose.

Ne pas l’insulter. Ne pas s’en prendre à son chat. Être bienveillant, quoi…

Duncan me dévisage comme si j’avais la figure parsemée de boutons fluorescents, avec un petit air mi-ahuri, mi-incrédule.

– Ce n’est pas grave, dis-je finalement devant son silence agaçant. Tant pis. Il faut que j’aille travailler. Bonne journée quand même !

Et je monte dans ma voiture, démarre, peste tout le long de la route, préoccupée par ce qu’il pourrait advenir si Sahelle décidait de faire du stop pour me rejoindre sur le plateau…

***

Je me plonge avec plaisir dans le speed du tournage dès que les scènes commencent. Les figurants sont toujours autant indisciplinés, Alan, stressé, Stuart, désagréable, mais j’aime ce que je fais. Et discuter avec Sahelle, l’entendre me dire de ne jamais courber l’échine devant quelqu’un, peu importe qui c’est, m’a redonné une énergie phénoménale.

J’applique donc sa méthode « visage relevé, menton haut, épaules droites, le monde m’appartient », quand Stuart me parle avec dédain (mais au moins il n’a pas tenté de me refourguer Chouchou). Quand Alan me crie dessus car les figurants sont mal placés (alors que j’ai suivi ses consignes à la lettre). Quand Bonnie fait celle qui n’entend pas alors que je lui donne un conseil. Quand Alistair passe à côté de moi, me frôlant presque, un léger sourire sur les lèvres et une lueur sombre dans les yeux alors que je me suis juré de ne plus rien ressentir pour lui. Quand je recule d’un pas pour laisser passer sa horde de clydesdales qui vont servir de décor en arrière-plan des scènes. Quand je surveille du coin de l’œil le parking, m’attendant à y voir surgir une Sahelle toute pomponnée.

Et tout se passe bien…

– Tu as trouvé une solution pour ton amie ? me demande Carolyn alors que nous prenons place pour déjeuner.

– Non, pas encore, soupiré-je. Mais je ne vais pas la renvoyer chez elle. Je n’ai pas eu le temps d’aller voir la liste des figurants pour les jours à venir. J’aimerais pouvoir la placer dans une des scènes, comme ça elle aura ce qu’elle veut et je serai tranquille.

– C’est faisable, non ?

– Je pense, oui. Il y a toujours des désistements, ça ne devrait pas poser problème. Mais bon, la connaissant, elle risque de chipoter si elle n’est pas mise en avant.

– Il faut juste qu’elle ne précise pas qu’elle te connaît, se marre mon amie.

Nous continuons de discuter, je vois Alistair, son demi-sourire énigmatique et son attitude *so sexy*, s’asseoir juste en face de moi. Je réprime le traditionnel frisson qui me parcourt le dos, la nuque, l’air étonné qui ne manque pas de vouloir s’afficher sur mon visage, tout en recevant un coup de genou de Carolyn.

Comme si je n’avais pas remarqué qu’il était là…

Puis Bonnie arrive et s’installe à côté de lui. Non sans avoir cherché auparavant une autre place disponible. Mais il n’y en a plus. Tout le monde est affamé et s’est empressé de venir s’asseoir.

Le feu et la glace juste en face de moi. Original…

Je plonge le nez dans mon assiette, laisse Carolyn discuter avec les autres pendant que je me fais la réflexion, soulagée, que Sahelle n’est pas venue. Je me demande ce qu’elle peut bien faire, d’ailleurs… Je lui ai laissé un mot pour lui dire de m’attendre dans la maisonnette, j’espère qu’elle tiendra compte de ma demande…

Alistair me pose des questions sur l’après-midi à venir, d’un air détaché, comme s’il s’adressait à Alan ou à Stuart, comme si j’étais une anonyme parmi tant d’autres, ce que je suis probablement pour lui, d’ailleurs, quand un membre de l’équipe lève la voix et s’exclame.

– Putain, vous avez lu ça ? Max Conwell est impliqué dans un scandale sexuel !

Et là, toute la quiétude que je tente de maintenir coûte que coûte dans mon corps et mon esprit vole en éclats. D’un coup. En une phrase. Quelques mots lancés pendant un repas à l’apparence tranquille.

Toutes les têtes se tournent vers lui. Il brandit son portable où s’affiche une page Internet, les joues rouges d’excitation de nous apprendre une information pareille.

– Max Conwell, quoi ! insiste-t-il, au cas où l’on n’aurait pas bien entendu. Une jeune femme a envoyé une lettre à tous les journaux pour dénoncer son agression. Ça a fait boule de neige et des dizaines d’actrices révèlent à présent qu’elles ont été victimes de ce mec. Hallucinant !

Je pose mon regard sur Bonnie. Bonnie, recroquevillée sur sa chaise, blême, tellement pâle que je peux voir ses veines apparaître au travers de sa peau. Elle me fixe d’un air qui me file la chair de poule et me pousse à rentrer ma tête dans mes épaules.

Max Conwell est un réalisateur mondialement connu. Un des meilleurs.

Et accessoirement le père de Bonnie…

Je la regarde droit dans les yeux. Secoue la tête discrètement pour lui assurer que non, que ce n’est pas moi qui suis responsable de cette déclaration…

Mais je crois bien que mon passé vient de me rattraper…

OceanofPDF.com

43. Un pas en avant, deux en arrière

Est-ce naïf de penser que le passé peut être enterré ? Oublié ? Ou tout du moins enseveli sous des tonnes d'excuses et de faux-semblants pour éviter qu'il nous ronge constamment et continue de détruire notre vie ?

Je le pensais. Ou plutôt, je me plaisais à le croire. Je n'imaginais pas qu'il puisse resurgir tel un geyser au plus mauvais moment.

Parce que ce passé va tout détruire sur son passage…

En recroisant Bonnie, bien sûr que tout m'est revenu en mémoire. Tout ce que je m'efforçais de camoufler. La peur. La honte. La culpabilité. Les milliards de questions. Mais je n'imaginais pas que tout ça allait éclater au grand jour.

J'entends les conversations autour de moi, mais de si loin que mes oreilles semblent remplies de coton. Je n'ai plus faim. Entendre le nom de Max Conwell m'a coupé l'appétit. Il ne suffit pas de grand-chose pour passer de la quiétude à l'inquiétude. Deux mots. Un nom. Je repose ma fourchette, évite le regard d'Alistair qui me scrute comme s'il sentait à quel point je suis mal.

Mais là, c'est Bonnie qui me préoccupe. Bonnie et ses yeux verts étincelants de colère. De haine. De reproches. En attrapant son regard, je peux sentir à quel point elle m'accuse de trahison.

Tout à coup, elle se lève. Je sais qu'elle se contient, qu'elle lutte pour ne pas hurler, s'effondrer, pleurer, et dans ses gestes je perçois sa panique. Alors je me lève à mon tour. Sans regarder personne. Comme si ça pouvait me rendre invisible aux yeux de tous. Je lui emboîte le pas quand elle quitte le chapiteau où nous déjeunons. Le froid me saisit et s'infiltre sous mon

petit pull, je frissonne, éternue, croise les bras sur ma poitrine pour me protéger de cet air glacial. La pluie s'est arrêtée, mais le soleil n'est pas décidé à venir nous réchauffer aujourd'hui.

Bonnie ne se retourne pas mais elle sait que je suis derrière elle. Je le vois à ses épaules tendues, à sa démarche raide, elle qui a une allure si gracieuse généralement. Elle se retient jusqu'à ce que nous soyons seules.

Elle passe sur le côté de la ferme, va à l'arrière, là où j'ai tenté de lui parler la première fois.

La première fois depuis de si longues années…

Puis, dès qu'elle se pense en sécurité, sans personne autour pour l'entendre, elle se retourne. Elle est d'une pâleur affolante, et ce que je perçois dans ses yeux me fige sur place.

– C'est toi qui es responsable de ça, n'est-ce pas ! affirme-t-elle sur un ton si calme que le contraste avec la colère qui se lit sur son visage me prend au dépourvu. Tu n'en as pas eu assez ? Tu continues à salir ma famille ! Mais qu'est-ce que tu cherches au juste, Amy ? Tu veux me punir ? C'est ça ?

Je mets quelques secondes à comprendre ses paroles. La voir si haineuse me fait l'effet d'un couteau planté dans le cœur. Comment peut-elle imaginer une chose pareille ?

– Pourquoi as-tu fait ça ? continue-t-elle devant mon silence qu'elle prend pour un consentement. C'est à cause de Chris, c'est ça ? Juste à cause de ce mec ? Alors qu'il n'en valait même pas la peine, en plus !

– Quoi ? m'étonné-je. Mais de quoi parles-tu ?

– Tu étais amoureuse de lui ! Et c'est moi qu'il a embrassée !

– Mais, Bonnie, commencé-je en me rapprochant d'elle. Ce mec n'a rien à voir là-dedans ! Tout ça n'a rien à voir avec lui ! C'est juste…

Un bruit tout près me fait taire sur-le-champ. Un homme parle au téléphone. Je fais signe à Bonnie de se taire, longe le mur, découvre un

cadreur assis sur une pierre, en grande discussion avec ce qui semble être sa femme.

Ou sa maîtresse, vu les bribes de conversation…

– Viens, retournons sous la tente, conseillé-je à Bonnie. On parlera de tout ça là-bas.

Même si j'aurais aimé l'avoir tout de suite, cette foutue explication !

Je me hâte de rejoindre les autres qui finissent de déjeuner, Bonnie sur les talons. Elle a hésité à me suivre, mais l'a tout de même fait. Je me dis qu'enfin nous allons pouvoir éclaircir les choses. Depuis le temps que j'en crève d'envie.

J'attrape, pour me donner une contenance, un café et une part de gâteau, puis file m'asseoir tout au fond, là où certaines places ont été libérées. Quelques personnes de l'équipe prennent le café dehors tout en fumant une cigarette. Nous serons mieux ici pour discuter.

Et je n'aurai pas Alistair en face de moi pour me déconcentrer…

Malheureusement, à peine sommes-nous assises que quelqu'un allume la radio sur son portable et demande le silence le plus complet. Tout le monde s'exécute, et j'assiste, impuissante, au déferlement d'accusations qui pèsent sur le père de Bonnie. Elle blêmit de nouveau, lutte pour retenir ses larmes. J'aimerais la soutenir, la réconforter, mais je ne peux rien dire. Tous sont concentrés sur les paroles d'un journaliste qui s'en donne à cœur joie en relatant tous les détails de cette histoire.

« Max Conwell refuse de faire un communiqué. Il prétexte qu'il doit attendre l'aval de son avocat. Et les témoignages de ses pauvres victimes continuent à affluer. Des jeunes filles de 15 à 22 ans, toutes apprenties actrices. Le célèbre réalisateur aurait ainsi distribué des rôles dans ses films et ses séries en contrepartie de… certains arrangements. Certaines filles parlent de harcèlement, de chantage, mais il ne serait pas étonnant que le viol soit évoqué ! Aujourd'hui, dix-neuf accusations pèsent sur lui. Max

Conwell s’est réfugié dans sa propriété de Miami, interrompant ainsi un tournage en cours… J’ai sous les yeux de terribles accusations, preuves irréfutables de son abject penchant pour les très jeunes filles, grâce à deux lettres parvenues dans les plus grands journaux… »

– Il faut que je m’en aille, murmure Bonnie presque pour elle-même.

J’entends à peine ce qu’elle dit. Entre la voix du journaliste et celles de ses auditeurs captivés par cette sordide histoire, je ne parviens pas à comprendre ses paroles.

– Donne-moi ton numéro, lui dis-je discrètement.

Bonnie lève les sourcils dans une grimace qui semble signifier que je viens de lui demander le code secret de sa carte bleue.

– Pour pouvoir discuter tranquillement, ajouté-je devant sa mine suspicieuse.

Sans lui laisser le temps de répondre, je lui donne mon téléphone. Elle me regarde une dernière fois, semblant hésiter, puis tape sur les touches à toute vitesse et me le rend.

Quand je pense au nombre de fois où j’ai rêvé de trouver son numéro…

Puis elle attrape le sien. Je le fais sonner et elle s’empresse d’écrire un message.

[Je suis foutue !
Il faut que je me barre avant
que tout le monde sache
que je suis sa fille.]

[Personne ne sait !
Et personne ne saura !
Ne montre rien.
Tu es bonne actrice, non ?]

[J’étais. Enfin, j’espère.
Mais je crois que je peux faire
une croix sur ma carrière…]

[Tu ne portes pas son nom, Bonnie !
Et d’ailleurs, c’est quoi le nom
que tu as donné à Alan ?]

[Le nom de jeune fille
de ma mère. Pour me protéger,
justement.]

[OK… Tu as eu raison.
Mais ne t’inquiète pas,
personne ne sait rien, ici.
Et il n’y a aucune raison
qu’il y ait des fuites…]

Bonnie me lance un regard qui semble dire que si : moi, je sais. J’écarquille les yeux, comme si elle venait de me décocher une flèche en plein milieu du front.

[Tu n’es pas sérieuse ?
Bien sûr que je vais me taire !
Bonnie, tu étais mon amie !
Je n’y suis pour rien
dans cette histoire,
je te le jure !]

[Tu vas porter plainte,
toi aussi ?]

[Non !
Je n’ai jamais porté plainte !
Et je ne le ferai pas.]

– Mais tu étais d’accord, toi ! lâche-t-elle à voix haute sans se rendre compte que toutes les têtes se tournent vers nous.

– Bon, OK, j’emmène mon café et je te fais répéter. Mais c’est la dernière fois que tu me prives de mon dessert, je te préviens !

Ouf, on l’a échappé belle !

Je dois être aussi rouge que Bonnie. Aussi gênée, mais soulagée que personne n’ait fait le rapprochement entre notre discussion et l’histoire de cet ignoble personnage.

Personnage que j’adorais, avant.

Avant qu’il ne me révèle sa vraie nature…

Je ne suis pas sûre de comprendre le sens de ses paroles. J’étais d’accord pour quoi ?! Cette phrase m’a blessée au plus haut point, mais je ne le lui montre pas. Je vais chercher ma veste sur la chaise que j’occupais tout à l’heure, évite encore le regard d’Alistair qui est en train de pianoter sur son téléphone. Puis sors.

– Bonnie, qu’est-ce que tu insinues exactement quand tu dis que j’étais d’accord ? demandé-je, la voix tremblante.

– Amy ! Alan te cherche partout, nous interrompt une voix. Il manque des figurants pour cet après-midi, il faut que tu viennes tout de suite.

– J’arrive, merci ! réponds-je, agacée.

Pour une fois que je pouvais parler en toute franchise avec Bonnie…

– Bonnie, je suis là pour toi, ajouté-je en prenant ses mains dans les miennes, faisant fi de son accusation. Je suis avec toi. N’hésite pas à venir me voir si tu en as besoin. Et…

– Il faut que nous éclaircissions encore certains points, oui, rétorque-t-elle, glaciale, retirant ses mains des miennes.

Un pas en avant. Deux en arrière. Je devrais lui refiler Alistair. Ils ont exactement le même comportement, tous les deux.

Ou alors, c’est vraiment moi le problème. Moi qui incite les gens à se rapprocher, puis à me fuir…

OceanofPDF.com

44. Résister de toutes ses forces à la tentation est le meilleur moyen d'y céder...

– Amy ! s’écrie Alan dès qu’il me voit. Il nous manque au moins dix personnes ! La plupart des figurants se sont désistés ! Il faut trouver une solution !

Super. Genre, je connais vachement les gens ici et mon carnet d’adresses déborde de noms de figurants potentiels…

– Je m’en occupe, réponds-je, sûre de moi, alors que je n’ai aucune idée de comment gérer la situation.

Et puis, je pense à Sahelle. Honnêtement, j’aurais préféré éviter. Vraiment. Mais je n’ai pas le choix. Elle sera contente. Et moi, je me ferai virer une fois qu’elle se sera mêlée de tout.

Réjouissante perspective !

Je pense ensuite au garagiste et à toutes ses occasions manquées. Je ne sais pas s’il a envoyé un mail, comme je le lui avais conseillé, mais je peux toujours le contacter. Et Alistair ! Sa famille !

Je pars au pas de course, fière de ma réactivité, tout en tapant le numéro du garagiste. Qui ne répond pas.

Ça commence bien…

J’appelle ensuite mon logeur. Qui, lui, répond. Maussade, comme à son habitude, mais au moins il est au bout du fil.

– Duncan, rebonjour, c’est Amy ! commencé-je, enjouée.

– Elle va bien, grogne l'intéressé au bout du fil, pensant que j'appelle pour prendre des nouvelles de Sahelle.

– Oh. Non, je vous… enfin, si. Super, je suis rassurée, alors ! Mais je vous appelais pour autre chose, en fait.

– Ah oui ? Encore un service, j'imagine.

On ne peut pas dire qu'il me rende la tâche facile…

– Monsieur McKenzie, avez-vous déjà eu envie de jouer dans un film ? Enfin, de faire le figurant, plus exactement. Nous sommes à la recherche urgente de personnes intéressées…

– Un service, c'est bien ce que je disais…

Et puis, tout à coup, j'entends la voix de Sahelle. Une petite voix aiguë reconnaissable entre mille.

– Sahelle est avec vous ? demandé-je, étonnée. Vous pourriez me la passer, s'il vous plaît ?

Un soupir agacé me répond. Puis Sahelle me vrille les tympans.

– C'est inadmissible ce que tu as fait, jeune fille ! Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ? Tu savais que je voulais venir avec toi ! Je me suis retrouvée… toute seule dans un environnement inconnu !

Paroles codées pour ne pas dire « avec un logeur hyper chiant »…

– Sahelle, tenté-je de la calmer en prenant une voix douce, tu dormais si bien. Je ne voulais pas te réveiller.

– Dormir est une perte de temps ! Et à mon âge, je ne souhaite plus perdre mon temps !

– Tu peux me repasser Duncan, s'il te plaît ? Il faut que je lui demande quelque chose.

Je perçois l'hésitation de Sahelle. Je n'ajoute pas un mot, attends qu'elle me le passe.

Je crois que je préfère la mauvaise humeur de Duncan que celle de mon amie !

– Quoi encore ? rugit Duncan.

– J'ai quelque chose à vous proposer. Nous avons absolument besoin de figurants pour cet après-midi, et je voulais savoir si cela vous intéresserait de venir avec Sahelle. Je sais qu'elle tient beaucoup à voir comment se passe le tournage d'un film. Et en plus, c'est rémunéré ! Il faut juste apporter un RIB avec vous. On vous prêtera une tenue, vous aurez droit à une collation gigantesque et vous serez débarrassé de Sahelle puisque c'est moi qui m'en occuperai.

Gros blanc. Pourvu qu'il réfléchisse bien. Et vite !

– C'est payé combien ? retentit la voix de Duncan au bout de longues secondes de silence.

– Euh… Je ne sais plus très bien, ce n'est pas moi qui m'occupe de ça. Mais j'ai entendu que c'était intéressant, en tout cas ! Et vous imaginez, on vous verra sûrement dans une série qui aura été tournée tout près de chez vous ! C'est assurément la classe, non ?

– Non, tranche-t-il d'une voix ferme sans même prendre le temps de la réflexion.

– Pardon ?

– Non, ce n'est pas la classe, assène-t-il en insistant bien sur le dernier mot. Au mieux, c'est bon pour l'ego. Mais c'est tout.

Mais qu'on me repasse Sahelle ! Je sais qu'elle, elle va apprécier…

– D'accord, vous avez raison, c'est bon pour l'ego, m'agacé-je. Est-ce que votre ego a besoin de reconnaissance ? Il serait peut-être ravi de se voir dans un film, lui ?

En réalité, ce n'est même pas sûr qu'on le verra… Ou alors de loin. Et encore…

– Monsieur McKenzie, il faut que je téléphone encore à d'autres personnes, reprends-je de plus en plus stressée devant son silence. Le temps

presse et le réalisateur attend. Vous voulez bien me dire si vous êtes d'accord ? Sinon, ce n'est pas grave, j'ai plein de monde en attente. Et je viendrai chercher Sahelle rapidement.

– Bon, d'accord, mais à titre exceptionnel, alors, grogne-t-il. On arrive.

Je n'ai même pas le temps de le remercier qu'il raccroche. Je lève les yeux au ciel, soupire et me dépêche de partir à la recherche de l'autre personne qui va m'aider à ramener des figurants. J'ai nommé… l'énigmatique Alistair !

Trop bien, moi qui l'évite depuis hier…

Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter sur ce détail. Et de toute façon, ce mec ne me fait plus rien. Je ne suis plus troublée par ses yeux de braise, son visage d'ange, son sourire tentateur. Non plus par son corps musclé et chaud, par sa démarche virile, par la sensualité diabolique qui émane de tout son être. Non, je suis imperméable à son charisme et à son charme, dorénavant.

Et j'en suis fière.

Et je le suis d'autant plus que je ne le trouve pas. Je passe dans tous les groupes, demande où il est, mais personne ne sait. Je file vers l'enclos, essoufflée, paniquée, la voix d'Alan tournant en boucle dans mes oreilles, son injonction de trouver des figurants au plus vite, comme si échouer menaçait ma place sur ce tournage.

Sauf que je suis embauchée pour ce premier épisode, je n'ai donc aucune crainte à avoir.

Ouais, sauf que c'est plus compliqué que ça, en réalité…

Personne dans l'enclos. Enfin, excepté les clydesdales énormes qui me font face de toute leur splendeur flippante. Je respire un bon coup et tente de réfléchir aussi vite que je le peux. S'il n'est nulle part, il doit être…

Dans sa loge.

Génial… Mais au moins, cette course contre la montre me permet de ne plus penser à la sordide histoire qui me touche de trop près…

J'entre dans la ferme, reprends ma respiration, les mains sur mes genoux pliés. Pas parce que je ne souhaite pas apparaître rouge et en sueur devant Alistair – je me contrefous de ce qu'il pourrait penser de moi –, mais je ne peux réellement plus respirer. Puis je me redresse, pars à la recherche de sa loge et m'arrête encore un instant avant de toquer à sa porte. Je tends l'oreille pour savoir s'il est à l'intérieur, me recoiffe sans même me rendre compte de mon geste, puis tape trois petits coups. Au « entrez », j'obéis.

Il est bien là. De dos. Le visage tourné vers la fenêtre qui donne sur la montagne au loin, engloutie sous la brume, paysage légèrement voilé par les rideaux transparents. Torse nu. Son tatouage mystérieux, ces oiseaux sombres me faisant déglutir avec difficulté. Et me demander encore et toujours ce qu'ils signifient. À moins que ce ne soit son corps sculptural qui me fasse cet effet. Sa peau hâlée. Ses épaules droites terriblement masculines. Ses cheveux bouclés les frôlant. Ou encore son parfum, cette odeur boisée qui me fait toujours chavirer sans que je ne puisse rien y faire.

Il se retourne alors que je reste là, toute bête, à le contempler. Parce que maintenant, c'est son torse qui s'offre à mes yeux. Les contours de ses muscles que j'ai dessinés de mes doigts au château de Dunvegan.

Et que je n'arrête pas de parcourir en pensées, le soir, seule dans mon lit. Et tout le reste de son corps, aussi…

Ses abdominaux qui n'ont rien à envier à un sportif. La fine ligne de ses poils dont j'ai suivi le tracé avec ma langue. Avant de… Stop !

Je relève les yeux et tombe sur son regard brûlant. Cette lueur, ce mélange détonant d'ombre et de lumière, avec un soupçon de mystère. Mais je ne me contente pas de tomber sur son regard. J'y plonge. Totalement. Sans armure de protection. Et tout ce que je retenais ou pensais avoir la force de retenir vole en éclats. D'un coup. Bris de glace dans mon corps. Toutes les sensations, émotions, sentiments que j'éprouve pour lui me reviennent, puissance dix mille. Je recule d'un pas, comme si le choc

m’avait envoyé un uppercut dans l’estomac. Mon souffle s’accélère, mon cœur part en vrille, et je reste hypnotisée par son regard ardent, incapable de prononcer un mot.

– Amy ? demande-t-il de sa voix chaude qui s’enroule autour de moi comme un ruban de soie, comme s’il attendait que je prenne la parole.

Ce que je suis censée faire. Parce que je suis venue dans sa loge avec un but précis, si je me souviens bien… Et un but autre que le bouffer des yeux comme une groupie !

– Alistair… parviens-je seulement à prononcer.

Ma voix n’est qu’un déraillement stupide. Il faut que ça cesse ! Il faut que j’arrête de perdre contenance devant lui. Ce n’est qu’un homme, merde ! Incroyablement sexy, certes. À la beauté envoûtante, aussi. Mais rien qu’un homme !

Et pas le mien, en plus…

Il fait un pas en avant, je recule. Puis me retrouve adossée contre le bois de la porte. J’abaisse mes paupières, rassemble mes esprits, me réprimande intérieurement, souffle un bon coup et ouvre les yeux.

– Alistair, reprends-je d’une voix plus claire et plus forte. Habille-toi !

Quoi ? Mais qu’est-ce que j’ai dit ?!

– Pardon ? s’étonne-t-il en haussant un sourcil, comme il le fait si bien.

– Euh… Rien ! bafouillé-je. J’ai besoin de toi. Il faut absolument que tu téléphones à Daisy. Nous manquons de figurants, et il faudrait qu’elle vienne avec George, Catriona, si tu es d’accord bien entendu, et toutes les personnes qu’elle pourrait trouver.

– Et pourquoi je devrais m’habiller ? demande-t-il, une pointe d’ironie dans la voix.

– Mais parce qu’on va aller tourner, tiens ! prétexté-je.

C’est vrai. Mais il nous faut les figurants avant…

Alistair fait encore un pas vers moi. S’il avance de quelques centimètres de plus, il sera collé contre moi. Son odeur revient me happer, plus entêtante que jamais.

Et son corps parfait me nargue, plus tentateur que jamais.…

– Ou donne-moi le numéro de Daisy, mais je t’en prie, dépêche-toi, la situation est critique, insisté-je.

– D’accord, répond-il d’une voix assurée. Je vais m’en charger.

– Super. Merci. Mais… tu peux le faire tout de suite ? Si ta grand-mère accepte, j’irai dire à Alan que c’est bon.

– Je peux, oui, confirme-t-il sans me quitter des yeux, glissant la main dans sa poche. Ce sera tout ?

– Euh… oui. Merci.

Puis il recule. Je respire de nouveau. Ressens un grand froid, ce froid habituel qui me glace les veines quand il s’écarte ainsi de moi. Je croise les bras sur ma poitrine, pose mon attention sur autre chose que son corps musclé, attends qu’il passe son coup de téléphone. Mais à la place, il attrape sa chemise, l’enfile d’un geste érotique qui dépasse l’entendement. Ses cheveux s’ébouriffent, lui donnent un air de mauvais garçon, ce qui me fait encore plus chavirer. Ce mec est beau dans toutes les situations. Habillé, à moitié nu, complètement nu, fatigué, bien réveillé, calme, énervé. Et j’en passe…

– J’attends dans le couloir, si tu veux. Je te laisse passer ton coup de fil.

– Tu peux rester, j’appelle ma grand-mère, pas une de mes maîtresses.

Ah, ah, très drôle.

Je ne sais pas s’il perçoit mon soudain agacement, mais un large sourire étire ses lèvres et il prend soin de préciser :

– Je plaisantais.

Sauf que moi, je n’ai pas d’humour, là. Absolument pas. Bien au contraire. Avoir sous mes yeux son corps puissant me rend fébrile. Et bouscule les limites que je m’étais fixées.

– Super, c’était très drôle, dis-je d’une voix un peu trop sèche.

Il hausse les épaules, secoue la tête, me lance un dernier regard qui semble dire que je ne comprends rien à rien, avant de lancer son appel.

Ce qui est vrai. Je ne comprends rien à rien en ce qui le concerne…

OceanofPDF.com

45. Sahelle dans toute sa splendeur

Sahelle et Duncan arrivent alors que je viens d'avoir la confirmation d'Alistair et que je rejoins Alan pour lui dire que j'ai réussi à trouver cinq figurants pour le moment.

– Ce n'est pas assez, dit-il d'une voix tendue. Il m'en faut plus. C'est impératif.

– Je ne sais pas où les trouver, avoué-je.

Je suis désolée de ne pas pouvoir faire mieux, décontenancée qu'il ne me félicite pas pour ce que j'ai déjà accompli, tout en surveillant l'arrivée du couple improbable Sahelle-Duncan.

Sahelle a revêtu une tenue de gala. Une robe couleur or, des tonnes de bijoux, si bien que je me demande comment elle ne ploie pas sous leur poids. Duncan porte un costume trois-pièces qui semble venir d'un autre temps.

Mais pas de la période correspondant au film…

– Bon, tu endosseras un rôle, décide Alan en me tirant de mes pensées. Demande au cascadeur aussi, il n'a pas de scène cet après-midi. Et vois qui tu peux recruter dans l'équipe. On tournera en sous-effectif, exceptionnellement.

– Tout de suite, acquiescé-je, repartant au pas de course.

Je m'empresse de rejoindre Sahelle et Duncan pour leur dire où aller.

– Bonjour Amy, lance mon amie sur un ton qui me laisse présager que je ne perds rien pour attendre. Alors, comme ça, tu voulais te débarrasser de moi ?

– Quoi ? grimacé-je, jetant un œil à Duncan qui sifflote en admirant ses chaussures cirées.

– Hum. Ne te moque pas de moi. Tu m'as volontairement laissée dans ta maison, ce matin.

– Ma maison, intervient Duncan.

– Sa maison, insiste Sahelle. Elle vous la loue, non ? Donc c'est la sienne.

– Dites, vous pouvez aller vous prendre le chou sous le chapiteau là-bas ? interféré-je. Il faut que je trouve d'autres figurants. Il y a des boissons et des trucs à manger. À tout à l'heure !

Soulagée de ne pas devoir me justifier auprès de Sahelle, je cherche Carolyn. Je vais lui demander si elle peut jouer la figurante ou appeler son Highlander sans saveur. Mais je n'en ai pas le temps, je tombe sur une petite bouille toute mignonne, blonde, qui me saute au cou.

– Amy ! s'écrie Catriona d'une petite voix. Je vais jouer dans le film !

– Bonjour Catriona, réponds-je en la serrant dans mes bras. Je suis très contente de te revoir. Et tu veux savoir quelque chose, moi aussi je vais faire la figurante aujourd'hui !

– Ouais ! On aura toutes les deux une jolie robe !

– Oui ! confirmé-je. Et tu sais quoi ? Tu pourras choisir la tienne.

– Ouais ! s'écrie de plus belle la petite fille. Je suis trop contente !

Je me redresse, touchée par la familiarité de cette enfant que j'apprécie beaucoup. Alistair se tient derrière elle, droit, dans la tenue d'équitation qu'il a enfilée sous mes yeux dans sa loge.

– Alan m'a dit que tu devais aussi faire de la figuration, dis-je à Alistair.

– Génial ! s'exclame Catriona. On va jouer tous ensemble !

Je souris. Puis je salue Daisy et George qui me le rendent chaleureusement.

– Je vous laisse rejoindre le chapiteau, là-bas, précisé-je. Je vous rejoins tout à l'heure.

Après maints détours, je trouve finalement Carolyn en grande conversation avec un mec de l'équipe derrière le bâtiment. Ils sont très proches. Un peu trop à mon goût pour qu'il n'y ait qu'une simple entente professionnelle entre eux. Dès que je m'approche, Carolyn se recule, comme prise en flagrant délit, et l'homme en question lui fait un clin d'œil en lui disant : « À plus, poupée ! »

– Poupée ?! ne puis-je m'empêcher de lâcher, tant ce terme me semble ridicule, une fois l'homme parti loin de nous.

– Ben quoi ? riposte-t-elle, un sourire sur les lèvres. C'est mignon.

– Mignon ? Vraiment ? grimacé-je.

– Bon, OK, c'est totalement nul, je te l'accorde. Mais il faut bien que je lui laisse croire que ça me plaît. Je me suis donné une nouvelle mission.

– Ouh là… Et c'est… ?

– Ressentir le grand frisson, affirme-t-elle en relevant le menton, le regard fier.

– Mais encore ?

– Eh bien, je t'ai dit que ça faisait plusieurs fois que j'embrassais des mecs et que je ne ressentais rien alors qu'ils me plaisaient.

– Oui…

– Donc, je vais en embrasser encore jusqu'à ce que ça fonctionne.

OK…

– Tu comptes embrasser toute l'équipe ou… ?

– Ouais. Non, tu as raison, c'est naze, avoue-t-elle après un instant de réflexion. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi ça fait plusieurs fois que ça me fait ça.

– Peut-être que tu t'emballes un peu trop vite, non ? hasardé-je, compatissante. Attends de connaître mieux la personne. Et ça marchera.

– Tu as attendu de le connaître, toi, ton brun ténébreux ?

Touché !

– Euh… Non. Mais il m'attirait comme jamais. Et je t'assure que c'est bien la première fois que ça me fait ça. Avant, c'était juste… bof. En fait,

avant, les mecs me saoulaient plus qu'autre chose. Et ce que j'ai ressenti avec… Alistair, je ne l'ai jamais ressenti auparavant.

– Donc, mon cas n'est pas désespéré ! Merci, tu me rassures ! En revanche, toi, je crois bien que tu es amoureuse… affirme-t-elle sur un ton plus bas.

– Mais non !

Si.…

– Bon, j'ai besoin de toi. Tu veux bien jouer les figurantes, on est en manque, là.

– Moi aussi, je suis en manque, se pâme-t-elle exagérément. Mais d'amour ! Amy, j'en ai marre, toutes mes copines sont en couple ! Je suis la seule célibataire de notre bande. Je vais finir seule, vieille et ridée.

– Tu adopteras des chats. Ils sont très gentils. Et hyper câlins. La « ronronthérapie » est presque reconnue ! tenté-je de la réconforter.

– Je suis allergique aux poils de chat.

– Ah. Des tortues, alors ? C'est chou, les tortues !

– Nan ! s'exclame-t-elle. Elles me font peur avec leurs gros yeux.

– OK… Des poissons rouges ?

Un soupir me répond.

– Carolyn. Ne t'inquiète pas. Quand ce sera le bon, tu le sauras, je t'assure.

– Tu dis ça parce que tu l'as trouvé, toi.

– Tu crois ça ? réponds-je, ironique. Alistair ne veut pas d'histoire sérieuse. Il veut bien qu'on couche ensemble, me fait plein de compliments, me donne des orgasmes de folie, mais après, pfuit, petite phrase assassine pour me dire que c'était bien cool, nous deux, mais que ça s'arrête là.

– Quel enfoiré ! Tu as raison, je vais adopter des chats. La race des sphinx n'a pas de poils, je ne serai pas allergique.

Si, les sphinx rendent les gens allergiques, puisque ce ne sont pas les poils qui sont en cause, mais un truc dans leur peau. Enfin, c'est ce que

m’avait expliqué une copine au collège. Mais je vais bien me garder de le lui dire.

– On y va ? la pressé-je. Parce qu’en plus d’être célibataire, on va bientôt plus avoir de taf si on traîne.

– Oui. Mais toi, au moins, tu as toujours les orgasmes, ça compense, continue-t-elle.

Pas faux. Mais ça ne me suffit pas…

– On va dire que c’est déjà ça, alors, ris-je avant de hâter le pas pour rejoindre les autres.

Une impression étrange me saisit alors que nous arrivons près du chapiteau où se tiennent les figurants. Tout semble calme. Un peu trop calme. En temps normal, des voix retentissent, on entend des bouts de conversation, et là… rien.

– Merde, ils sont tous partis ? m’inquiété-je. Les scènes sont bien tournées ici cet aprem’, non ?

– Ouais, c’est bizarre, confirme Carolyn.

– Et ils sont où tous ceux de l’équipe ? Regarde, il n’y a personne ! Merde !

Je lis rapidement les fiches enfoncées dans ma poche qui me confirment que oui, les scènes seront bien autour de la ferme. Un sale sentiment de stress me saisit. Nous arrivons au niveau du chapiteau, et c’est alors que je comprends.

Ou plutôt que je vois l’ampleur des dégâts… Et je n’en crois pas mes yeux !

La plupart des gens sont bien là. Tous, même, il semblerait. Assis, debout, certains carrément allongés à même le sol sur leur veste. Dont Alan et Stuart. Les yeux fermés. Et une voix résonne. Une voix qui fait accélérer mon cœur. Et craindre le pire.

– On concentre notre attention sur nos épaules, maintenant, énonce Sahelle. Sentez combien elles se détendent, elles deviennent légères. Tous vos muscles évacuent les tensions. Inspirez profondément par le nez et rejetez lentement l'air par la bouche. Voilà, c'est très bien…

Je crois que je vais m'évanouir. Ou faire le vœu de disparaître. Sahelle me tourne le dos, se tient en face du groupe qui écoute ses directives. Je lance un regard à Carolyn qui retient un fou rire.

– J'adore ton amie ! me chuchote-t-elle. Il faut absolument que tu me la présentes !
– Mais c'est quoi ce délire ?

Sahelle se retourne aussitôt. Nous lance un regard foudroyant. Se rapproche de nous en continuant à expliquer qu'il faut maintenant détendre ses bras, ses mains, tous les muscles noués. En respirant.

Je crois que moi aussi, il faut que je respire.

– Allez prendre place, nous ordonne-t-elle avec un air de maîtresse d'école. Dépêchez-vous ! Et taisez-vous, bon sang ! Vous allez saper tout mon travail !
– Tu peux m'expliquer ce que tu fais au juste, Sahelle ? murmuré-je, estomaquée.
– De la sophrologie, jeune fille, dit-elle comme si c'était tout à fait naturel.
– Mais, Sahelle, tu ne…
– File avec le groupe ! Tout le monde est tellement stressé ici, c'est irrespirable. Dépêche-toi !

Je soupire, laisse tomber mes épaules de dépit, hésite, cherche un moyen de changer ce que je vois, ouvre la bouche, la referme… puis obéis finalement.

Que puis-je faire d'autre, de toute façon ?

Je prends place à côté de Carolyn qui retient toujours avec peine son rire. Je l'entends glousser comme une folle ! Je lui lance un regard suppliant, comme si elle pouvait quelque chose pour moi, puis ferme les yeux. Et finis par suivre les consignes de Sahelle tout en ne pouvant m'empêcher de me demander comment cette histoire va bien pouvoir se terminer.

Et honnêtement, je peine à me relaxer. Malgré la respiration profonde, le relâchement de tous mes muscles, la voix de Sahelle chantonnant les directives, comme si elle avait fait ça toute sa vie. J'ouvre régulièrement les yeux, vérifie qu'Alan n'est pas en train de me menacer du regard, mais il a l'air autant concentré que les autres.

Au bout d'une bonne demi-heure, Sahelle nous autorise à ouvrir les yeux. Je me rends compte que j'ai finalement réussi à mettre de côté mes craintes et que sa « petite » intervention fonctionne assez bien. La boule de stress qui m'obstruait la poitrine a disparu, mon corps semble plus apaisé, même si je me sens fatiguée.

– Merci beaucoup, messieurs dames, dit Sahelle en saluant d'une révérence totalement grotesque, mais néanmoins élégante. Bon travail à tous !

Des « merci », « c'était génial », et autres compliments retentissent, puis chacun vaque à ses occupations. Catriona court vers moi.

– Elle est cool ta grand-mère ! me dit-elle de sa voix innocente.
– Ma grand-mère ? m'étonné-je.
– Oui, elle a dit qu'elle était de ta famille !

Mon Dieu, sortez-moi de cette situation, je vous en supplie !

D'autant plus que Sahelle suit Alan alors qu'elle est censée rester ici. Alan, qui m'a jeté un regard étrange. Je ne parviens pas à le définir, c'était un mélange d'amusement et de menace. Enfin, je crois, le monde me semble tout aussi bizarre que la scène que je viens de vivre…

OceanofPDF.com

46. La vie sur un plateau n'est pas de tout repos !

Je distribue les costumes avec l’aide de Janet et Meredith tout en surveillant du coin de l’œil Sahelle, un peu plus loin, toujours collée aux basques d’Alan. Je paierais pour savoir ce qu’elle lui raconte. Mais les traits de son visage semblent détendus, il sourit souvent et il lui a même refourgué Chouchou qui a l’air ravi. Donc je me plais à croire que tout se passe bien.

Pour le moment…

Après m’être habillée d’une jolie robe marron et blanc toute simple, coiffe assortie pour cacher mes cheveux bleus, (pas vraiment d’époque), je mets une tenue de côté pour ma « nouvelle grand-mère » pendant que Catriona choisit la sienne. J’ai décidé de l’emmener dans la salle des costumes afin qu’elle décide ce qu’elle souhaite porter, car je sais combien elle est contente de faire de la figuration dans cette série. Elle parle sans arrêt, me donne des nouvelles d’Amy, la pouliche, me confie que c’est son nouvel animal préféré après son poney Licorne, bien entendu. Elle me demande quand est-ce que je reviens dîner chez elle, car c’était la seule fois où elle a eu la permission de ne manger que du sucré pendant un repas et que c’était trop génial. Je souris sans cesse, ravie d’avoir la compagnie de cette petite fille, dont la joie et l’innocence me font chaud au cœur.

Et me permettent de ne pas penser à l’horrible histoire du père de Bonnie.

Ni à Sahelle qui menace ma place sur ce tournage.

Ni à Alistair qui ne nous lâche pas des yeux.

Je prends rapidement le temps de me regarder sous toutes les coutures (et de faire un ou deux selfies), j'adore être ainsi costumée ! Catriona propose même de me prendre en photo, puis de faire des selfies avec moi, ce que j'accepte avec plaisir en lui promettant de lui transférer les photos. Nous rions comme des enfants (ce qu'elle est, pas moi) jusqu'à ce qu'Alistair intervienne, et, d'une voix sèche, demande à Catriona de me laisser travailler. Je le regarde, étonnée, mais il fuit mon regard, s'éloigne en tenant fermement la main de sa fille, comme si notre complicité le dérangeait.

Vexée, blessée par son comportement, je meurs d'envie de lui demander des explications, mais je n'en ai pas le temps. Je retourne à mes figurants, puis, une fois qu'ils sont tous équipés, pomponnés, briefés, je prends mon courage à deux mains et rejoins Alan qui commence à s'impatienter en regardant le ciel chargé de gros nuages.

– Sahelle, il faut que tu ailles mettre ton costume dans la loge. Il est posé sur le fauteuil rouge. Meredith t'attend, lui expliqué-je, un peu perturbée de lui donner des ordres.

– Très bien, jeune fille, me répond-elle avec un clin d'œil qui signifie qu'elle maîtrise la situation. Je vous rends votre adorable petit chien, dit-elle ensuite à Alan en lui tendant la boule de poils. Si je n'avais pas un chat aussi caractériel, j'adopterais un chihuahua. Votre adorable mascotte m'a fait fondre en l'espace de quelques minutes.

Si elle pouvait en faire un petit peu moins…

Alan sourit, hoche la tête, saisit son chien, le refile directement à Stuart qui fait la tronche tout en me lançant un regard meurtrier.

Je crois qu'il n'apprécie pas trop Sahelle… ni le chien. Euh… ni ma présence !

– Nous sommes prêts, annoncé-je à Alan avant qu'il n'ait le temps de me faire une remarque sur la femme qui a décidé de transformer le plateau en centre de bien-être.

– Amène tous les figurants ici, je vais répartir les rôles, j'ai changé quelques détails. Dis à Alistair d'attacher cinq chevaux derrière.

– D’accord, j’y vais tout de suite.

– Et canalise ta grand-mère, ce n’est pas la fête au village, ici ! lâche-t-il d’un ton sans appel avant que je tourne les talons.

– Depuis quand tu amènes ta famille ici ? en rajoute Stuart, les lèvres pincées. Tu te crois où ?

– Ce n’est pas ma grand-mère ! répliqué-je, piquée au vif. Et je ne l’ai pas amenée, elle m’a trouvée toute seule, je n’étais pas au courant, me justifié-je auprès d’Alan.

Mais Alan est déjà parti donner des directives aux caméramans…

Bien essayé…

Je laisse Stuart et sa mauvaise humeur avec soulagement pour aller chercher les figurants. Catriona s’amuse à tourbillonner dans sa robe en me demandant sans cesse de la regarder, même si la robe est si épaisse qu’elle ne volette pas. George et Daisy me complimentent sur ma tenue, me disent qu’ils ont été ravis de faire la séance de sophrologie et me demandent si on peut calmer les chevaux avec cette méthode. Alistair me fixe d’un regard énigmatique, le visage fermé, sans que je sache pourquoi il a l’air si sombre ni pour quelle raison il a arraché Catriona à ma compagnie. Elle ne me dérangeait pas !

Mais je n’ai toujours pas le temps d’étudier la question, Sahelle me presse pour que l’on retourne auprès d’Alan, elle le trouve fantastique. Duncan la suit de près et grimace en l’entendant parler avec tant de zèle du réalisateur. Une femme me dit qu’il faut absolument qu’elle aille faire pipi, mais elle ne sait pas comment elle va faire avec la robe qui la serre trop. Une autre vient me prévenir que sa couture a lâché. Carolyn me glisse qu’Alistair ne me quitte pas des yeux. Un homme se plaint d’avoir froid. Un autre que le tissu le gratte. Quelqu’un a soif. Trop chaud. Faim. Me demande à quelle heure se termine le tournage. Combien il va être payé. Si on aura besoin d’eux demain. Est-ce qu’on va l’apercevoir à l’écran, car il n’est pas venu pour faire le poireau.

Je plaque un sourire sur mes lèvres, dépassée par les événements. Cherche mes collègues du regard, sans les trouver.

– Tout le monde se rend derrière la scène ! Tout de suite ! m'écrié-je, paniquée devant toutes les demandes auxquelles je ne peux répondre.

Je stoppe Alistair en posant ma main sur son bras alors qu'il s'apprête à partir d'un pas décidé, le bruit ne me permettant pas d'élever la voix au-dessus du brouhaha ambiant.

– Alan demande que tu places cinq chevaux derrière le décor. Il faut les attacher.
– J'y vais, répond-il en hochant la tête.

Et en se dégageant de mon emprise d'un geste sec, comme si ma main sur sa chemise le dérangeait.

Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines. Son attitude blessante me laisse sans voix. Je le regarde partir, complètement estomaquée, mais, au lieu de suivre le groupe que je dois canaliser, je le rattrape et le prends par sa manche pour le faire pivoter vers moi.

– C'est quoi ton problème ? demandé-je d'une voix agacée.
– Pardon ? répond-il en plantant un regard hautain dans le mien.

J'hallucine. Il me toise, maintenant !

– Est-ce qu'il y a un problème, Alistair ? répété-je d'une voix blanche, lentement, afin qu'il comprenne que je ne vais pas me laisser démonter par son attitude.
– Aucun problème, m'assure-t-il. Pourquoi il y en aurait ?

Je jette un œil vers la scène, remarque Alan en train de me faire un signe du bras pour m'ordonner de le rejoindre. Je souffle, retire ma main posée sur le bras d'Alistair.

– On dit toujours que les nanas sont compliquées, mais je peux te jurer que tu bats tous les records ! lâché-je avant de détaler à toute vitesse, en colère.

Je déteste les personnes lunatiques. Un coup sympa, un coup froid comme un iceberg. Et Alistair en est le parfait exemple. Je ne sais pas s'il est comme ça d'une manière générale, si c'est dans son caractère ou si ce comportement m'est spécialement réservé, mais ses changements d'attitude me hérissent au plus haut point.

Et me blessent surtout…

Je rejoins Alan tout en ruminant que c'est décidé, je ne me laisserai plus jamais, jamais avoir par ce type !

Même si j'ai déjà pris cette décision des milliers de fois…

– Je veux des couples et des familles aujourd'hui, m'indique Alan. Tu les places près des animations et tu me gardes quelques personnes pour se balader tranquillement pendant la scène. Tu resteras avec le cascadeur et sa petite fille. Et on se magne, il va pleuvoir ! ajoute-t-il alors que j'acquiesce. Quelqu'un va chercher les acteurs ! hurle-t-il ensuite, me faisant presque sursauter. Allez, on se bouge !

Je recule d'un pas, observe Alistair et sa démarche sensuelle énervante s'approcher, suivi de sa horde de monstres à quatre pattes. Maudis le réalisateur de m'avoir placée avec lui. Sursaute encore quand Sahelle me glisse quelques mots à l'oreille.

– Je veux bien jouer avec le jeune homme, là, m'indique-t-elle en désignant Alistair du menton. Il est drôlement sexy !
– Il est trop jeune pour toi et a un caractère de merde, lui balancé-je sans même me rendre compte de mes paroles.
– Oh, mais je m'en fiche de son caractère, j'en ai maté des plus coriaces, moi !

Je la dévisage une seconde, son maquillage un peu trop prononcé pour l'époque, son regard amusé. Puis je la pousse gentiment à retourner à sa place.

– Sahelle, il faut absolument que tu écoutes les directives et que tu restes avec les autres, d'accord ? la supplié-je. Je dois faire mes preuves, ici. Je vais me faire jeter si tu n'en fais qu'à ta tête. Je ne suis pas réalisatrice, ce n'est pas moi qui décide, alors, s'il te plaît, obéis bien aux consignes.

– Mais tu as tout de même des responsabilités ! réplique-t-elle. Réalisatrice, assistante, stagiaire, c'est pareil ! Tu as de grandes capacités et tu es aussi efficace que les autres ! Ne te dévalorise pas, je t'en prie ! Il faut voir grand dans la vie, tu le sais très bien !

– Oui, soupiré-je, je le sais, merci. Allez, va, il faut que je forme les groupes.

Sahelle rejoint les autres tout en ronchonnant. Je l'entends d'ici.

– Amy, tu sais où est Alan ? me demande John, un type du décor. Une paroi s'est cassé la gueule !

Super…

– Désolée, non. Il est parti par là mais je ne sais pas où !

– Tu peux venir m'aider, s'il te plaît ? Il nous manque des gars, Stuart vient d'en débaucher la moitié pour la figuration.

– Mais ils sont déjà recrutés, les figurants ! m'étonné-je.

– J'en sais rien, moi, mais il vient d'en envoyer certains se changer.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demandé-je, déboussolée.

– Il faut aller chercher des clous et un marteau pour consolider la paroi. C'est Paul qui s'en occupe mais je ne le trouve pas. Tiens, c'est marrant ton truc sur la tête, ça te va bien.

– Merci, dis-je, probablement rougissante, en tapotant mon crâne. C'est sûr que ça change de d'habitude.

– Je compte sur toi, merci ! conclut-il avec un clin d'œil, me laissant croire que son compliment n'est qu'un moyen détourné de ne pas me laisser d'autres choix que de l'aider.

Je file vers le groupe, cherche encore et toujours Meredith et Dan, sans les trouver. Je me résous donc à demander à Sahelle de m'aider.

– Dis, tu peux jeter un œil sur les figurants pour ne pas qu'ils s'éloignent. Je dois aller chercher des clous. Mais discrètement, hein !

– Oh, mais avec plaisir, ma petite Amy. Je peux te dire qu'avec moi ton troupeau sera bien gardé.

Ça, je n'en doute pas une seconde…

Je cherche le fameux Paul, puis me rends compte que je ne connais même pas son visage. Je ne risque pas de le trouver. J'opte donc pour aller chercher des clous et un marteau directement dans la pièce où est rangé le décor, ce sera plus rapide. J'entre dans la ferme, croise Alan, qui sort de sa loge.

– Alan, il y a un souci avec le décor…

– Je sais, me coupe-t-il d'une voix sèche. Elle est où ton oreillette ? Je t'ai appelée mais tu ne répondais pas.

– Je l'ai enlevée, je suis figurante, je ne peux pas la garder.

– Bon, dit-il après un instant de silence, trouve-moi Stuart, lui non plus ne répond pas ! Et rejoignez-moi sur le plateau, on perd un temps fou, là ! Il va falloir faire mieux au niveau des figurants, on ne peut pas supporter autant de désistements, ça nous fout dans la merde !

– Bien sûr, m'excusé-je alors que ce n'est pas moi qui m'occupe du recrutement des figurants. Je vais chercher le matériel pour réparer le décor, je trouve Stuart et j'arrive !

Je repars aussi vite que je suis arrivée, inspire par le ventre (comme l'a conseillé Sahelle pendant la séance de sophrologie tout à l'heure) et entre dans la salle du décor. Puis m'arrête, découragée par le bordel ambiant.

Comme disait ma grand-mère, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, ici…

En réalité, elle disait ça surtout lorsqu'elle pénétrait dans ma chambre d'enfant. Des jouets, des peluches, des feuilles de coloriage partout. Et des

cailloux. Vers 6 ans, c'était mon passe-temps favori, ramasser des cailloux et les semer dans ma chambre pour ma collection.

Heureusement, ça m'est passé. J'aime l'ordre, maintenant.

Je déplace des barrières en bois, des chaises, des bougeoirs immenses, des caisses, des cartons et un millier d'autres trucs dont je ne connais pas le nom. Je cherche un meuble, une caisse à outils, ou je ne sais quoi qui me laisserait penser que les clous et le marteau pourraient se trouver dedans. Malheureusement, je ne trouve rien du tout. J'ai beau fouiller, mais à part paniquer de plus en plus à cause du temps qui file, aucune trace de ce que je recherche.

Au bout d'un moment, essoufflée d'avoir déplacé la moitié de la pièce, je décide d'arrêter là ce carnage. Je ne trouverai pas. Je m'apprête à sortir de la pièce, tapotant sur ma robe qui est recouverte de poussière, quand un homme entre, une caisse à outils dans les mains.

– Paul ? demandé-je au pif.
– Oui ? répond-il avec un grand sourire.
– Oh, merci ! m'exclamé-je. Je te cherchais. Tu sais où sont les clous ? Et le marteau ? On a en besoin pour…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. Paul ouvre la main tout en élargissant son sourire et je découvre des clous posés dessus.

– Ça y est, c'est réparé, m'apprend-il, victorieux.
– Oh, super ! soufflé-je, soulagée.

Mais dépitée d'avoir perdu un temps fou à chercher pour rien…

Paul dépose les clous sur une étagère et c'est là qu'ils m'interpellent. Ces clous, je les connais. J'en saisis un, le regarde de plus près. Je ne suis pas certaine à 100 % mais il me semble bien que… ce sont les mêmes que ceux qui étaient plantés dans les pneus de ma voiture. Discrètement, j'en fourre un dans la poche de ma robe, bien décidée à élucider ce mystère tout à l'heure, chez moi.

En espérant que je ne les ai pas jetés…

Un peu perturbée par cette découverte qui me laisse pensive, je me dépêche de passer par les loges pour voir si Stuart est avec les figurants, puisqu'il a décidé d'en rajouter. Mais la pièce est vide. J'en conclus qu'ils sont dehors. Tout en me posant mille questions dont une principale : « Qui aurait pu mettre des clous dans mes pneus ? » et tout en me persuadant que ce n'est que pur hasard, qu'ils ont dû traîner sur le parking et que j'ai roulé dessus, je regagne la sortie.

Et là, c'est le pompon. Il pleut à verse.

Vivement que cette journée se termine…

OceanofPDF.com

47. Après la sophrologie, le bain de boue

Tout le monde court dans tous les sens pour se mettre à l'abri. Les techniciens recouvrent le matériel sous de grosses bâches. D'autres portent les morceaux de décor qui sont transportables. Le vent me fouette le visage, et, couplé à l'eau qui se déverse en masse, ruine ma tenue en deux secondes chrono. Je soupire, m'arme de courage et file rejoindre Alan qui hurle tout en gesticulant devant un Stuart paniqué.

Et trempé…

– Tu n'avais que ça à faire ! vocifère Alan, rouge de colère. Le surveiller ! Mais comment as-tu pu le laisser filer ? Stuart, COMMENT AS-TU PU FAIRE UNE CHOSE PAREILLE ?

Je ne comprends pas de quoi parle Alan. Mais je le devine rapidement quand je vois Stuart, tout piteux, qui parcourt le sol du regard comme s'il cherchait quelqu'un.

Chouchou…

Honnêtement, je n'apprécie pas du tout Stuart. Et le mot est faible. Mais là, je le plains de tout mon cœur. Je n'aimerais pas du tout être à sa place.

– Il déteste l'eau, en plus ! continue Alan qui ne semble pas sentir la pluie tellement il est énervé. Mon Dieu, mais il va se noyer, il y a déjà des flaques sur le sol ! Je te jure que si on ne le retrouve pas sain et sauf, je te vire ! Tu as bien compris ? Je te vire !
– Où l'as-tu perdu ? demandé-je, espérant pouvoir le trouver rapidement.

Pauvre Chouchou. Lui qui a toujours besoin d'être collé contre quelqu'un. Mon cœur se serre en imaginant qu'il pourrait lui arriver

quelque chose.

– Mais juste là ! me répond Stuart d'une voix exaspérée alors qu'Alan est déjà parti en quête de sa boule de poils. Je l'ai posé une seconde, j'ai détourné les yeux et il s'est volatilisé. Et puis merde ! Il me fait chier avec son chien, il n'a qu'à se le greffer dans le dos, et tout le monde sera tranquille !

Mais je ne l'écoute plus. Sa voix se perd sous le déluge. Je suis déjà partie en direction de l'endroit qu'il m'a indiqué, sur le côté gauche de la ferme. Je scrute le sol, crie le nom du chien, faisant fi des gouttes qui me glacent les os.

Mouillée pour mouillée, de toute façon…

Je relève les yeux, les pose sur l'enclos qui se situe juste derrière, avec, à l'intérieur, l'abri en bois qui permet aux chevaux de rester au sec. Chevaux qu'Alistair s'est dépêché de ramener ici, visiblement.

Sauf que, manifestement, ils s'en foutent de la pluie, ils se font tremper sans bouger d'un poil.

Excepté un. Je le remarque en m'approchant, mue par une intuition. Si je ne me trompe pas, Mister Swing est le seul cheval qui se trouve à l'abri. La tête penchée sur je ne sais quoi. J'appelle de nouveau Chouchou, puis me mets à courir pour aller vérifier si ma supposition est fondée.

Erreur…

Parce que mes pieds se prennent dans ma robe. Et je chute de tout mon long. Dans la boue. Comme une crêpe que l'on lance et qui se retrouve écrasée par terre. Je mets quelques secondes à reprendre mes esprits. Je sens le goût de la terre dans ma bouche. Le froid envahir un peu plus mon corps.

Je crois que, pour la première fois de ma vie, si mes souvenirs sont bons, je viens de manger de la boue. Pas top, le goût…

Lentement, je me positionne à quatre pattes. Mes mains s’enfoncent dans la mélasse dégueu. J’ai mal au dos. Aux côtes. Je peine à retrouver ma respiration. J’ai perdu ma coiffe. Elle qui était si blanche est devenue marron. Avec une grimace de dégoût, je tente de me relever. J’entends des « spliff » et des « splaff » provenant de mes vêtements. Puis un rire retentit.

– Alors, *BlueBird*, on se prosterne à mes pieds ? se moque ouvertement Alistair en me tendant la main.

Honte, partie 2…

Je me relève péniblement, ignorant son aide. Une fois debout, je tente de m’essuyer les paumes sur ma robe, geste vain puisqu’elle aussi est maculée de boue. Je retiens un juron, me rends compte que j’ai perdu une chaussure.

– Putain, mais c’est pas possible ! m’énervé-je en secouant mes doigts pour faire tomber la terre collée.
– Tu es absolument ravissante, continue Alistair sans cesser de rire. Une vraie gravure de mode.

Je l’observe un instant. Droit, fier, les mains sur les hanches, le regard pétillant, ses cheveux mouillés plus bouclés que d’ordinaire, comme s’il sortait de la douche, sa chemise blanche collée à son torse, laissant apparaître des morceaux de peau hâlée au-dessous.

– C’est une tradition de chuter devant moi ? continue-t-il sur sa lancée, son regard devenant plus sombre.

Je plisse les yeux, décide d’ignorer sa provocation. J’ai froid, mal, et je crois bien que j’avais un but en venant ici.

Mais j’avoue que je ne me souviens plus trop lequel c’était…

Mais, surtout, que me vaut ce changement soudain d’attitude ? Il n’y a pas quinze minutes, il arrache sa fille de mes bras comme si j’étais néfaste pour elle, sans aucune explication, me toise, et là, il me parle comme si de rien n’était. Pire, il se moque de moi !

Je détourne mon attention sur le sol, trouve ma chaussure, plisse le nez de dégoût en la voyant totalement couverte de boue, hésite, puis me décide à l'attraper.

Crado pour crado…

À cloche-pied, faisant bien attention de ne pas rechuter, je la saisis du bout des doigts, la renverse pour laisser couler l'espèce de filasse qu'elle contient et l'enfile dans un mouvement rapide. C'est immonde ! Mais je n'ai pas vraiment le choix…

Alistair se rapproche et pose sa main sur mon bras.

Il est courageux…

Sa chaleur m'envahit aussitôt. Agréable torpeur. Mais qui n'ôte pas de mon esprit qu'il s'est ouvertement foutu de moi. Et que je suis toujours en colère contre lui. Je me penche à nouveau, attrape le pauvre bout de tissu qui me servait de coiffe, la fourre dans une de mes poches. C'est gluant. Puis une idée germe dans mon esprit. Une idée stupide, totalement immature, mais qui m'apparaît soudainement comme l'idée du siècle.

Ou comme une magnifique idée de vengeance…

Rapidement, je forme une boule avec la boue qui grossit sur le sol, la modèle brièvement, la balance sur Alistair et m'éloigne aussi vite que me le permettent le sol et mes vêtements qui pèsent super lourd. J'entends un cri de stupéfaction derrière moi alors que je hâte le pas. Et un autre cri. Différent. Comme un couinement.

Chouchou !

Je me retourne pour dire à Alistair que le jeu s'arrête là, mais je n'en ai pas le temps, une boule de boue vient s'écraser juste sur mes cheveux. Et dégouline sur ma joue. Sur mes lèvres.

– Stop ! m’écrié-je tout en ôtant le surplus du truc dégoûtant qui s’écoule maintenant sur ma gorge. Je crois que j’ai trouvé Chouchou !

– Chouchou ?! s’étonne Alistair. Non mais tu penses que tu vas me berner comme ça ?

– Je ne plaisante pas, il s’est échappé ! Viens !

Je marque un temps d’arrêt devant l’enclos. Malgré ma bonne volonté, pénétrer dans cet antre maudit où se tiennent les monstres au pelage trempé me rebute.

– Tu ne crains rien, ils ne vont pas te manger, affirme Alistair tout en escaladant la barrière d’un mouvement habile. Et je te préviens, tu ne perds rien pour attendre !

Facile à dire, que je ne crains rien. Ça ne me rassure pas pour autant !

Puis j’entends de nouveau un couinement. Plus prononcé. Mon esprit de sauveuse de chihuahua surpasse ma peur. Je passe par-dessous la clôture (j’ai eu mon quota de chute, merci, je ne vais pas me risquer à sauter par-dessus) et me rends vers Mister Swing… en train de fourrer son museau contre Chouchou qui gémit et tremble comme une feuille.

– Oh, pauvre Chouchou ! m’exclamé-je. Tu es trempé ! Et mort de peur ! Alistair, tu peux éloigner ton monstre, s’il te plaît ?

– Tu crois ? Regarde comme ils sont mignons…

– Ce n’est pas drôle ! Alan est fou d’inquiétude ! m’offusqué-je.

– Ça va, je plaisantais ! riposte-t-il. Tu as perdu ton sens de l’humour pendant ta chute ?

Non mais j’hallucine !

– Quoi ? Mais tu es sérieux ? m’énervé-je. Tu es le roi du « je rigole et je fais la gueule la minute d’après », et tu oses me dire que j’ai perdu le sens de l’humour ?

– Ah oui, en effet, tu ne plaisantes carrément pas, insiste Alistair, exaspérant comme jamais, affichant un air étonné.

– Vire ce cheval, s’il te plaît ! Il faut que je ramène Chouchou à Alan.

Alistair me dévisage comme s’il découvrait une nouvelle personne.

Ce qui n’est pas faux. Je n’ai aucun sens de l’humour, là. Et sa petite remarque couplée à mon état, ça va, merci !

Il fait finalement bouger Mister Swing qui n’en a aucune envie. Quand je l’estime à une distance de sécurité suffisante, je me précipite sur Chouchou. Le pauvre animal effrayé couine de plus belle, effectue des tours sur lui-même, me lèche les mains, sautille et fait pipi sur la botte de paille qui lui servait de lit.

Ou de je ne sais quoi, je me demande même comment un aussi petit gabarit a pu monter sur un truc aussi haut…

Je prends Chouchou contre moi lorsqu’il se calme, même s’il continue ce que je pense être une danse de la joie à l’idée d’avoir retrouvé les bras de quelqu’un qu’il connaît en couinant et gesticulant. Je le serre fort, tente de l’essuyer contre ma robe mais ne parviens qu’à le maculer de boue.

Petit chien blanc est devenu marron… Mais au moins, je l’ai retrouvé !

– Merci ! dis-je à Alistair d’un ton sec.

Il ne répond pas. Il tient son cheval pendant que je m’empresse de repasser la barrière. Je suis réellement soulagée d’avoir retrouvé ce chien. Je le laisse me lécher le cou, même si je déteste ça, pendant que je rejoins le réalisateur.

Mais avant que je tourne au coin de la ferme, Alistair est déjà près de moi.

– C’est quoi ton délire, *BlueBird* ? demande-t-il d’un air très sérieux.

Je soupire, maintiens Chouchou à l’abri de la pluie comme je le peux, cherche à me protéger sous le toit qui dépasse légèrement.

– Ce n’est pas un délire, Alistair ! Je ne supporte pas les gens lunatiques. Et tu en es une parfaite représentation !

– Tu racontes n’importe quoi ! objecte-t-il. Je ne suis pas lunatique !

– Ah ouais ? Tu es quoi alors ? explosé-je. Caractériel ? Sadique ?

OK, j’exagère peut-être un peu, là.

Mais il le cherche bien. Marre de ces changements d’humeur. Et ma fierté a été un peu bousculée, à vrai dire.

J’ai de l’humour, merde !

Et je le plante là sans attendre qu’il me contrarie plus que je ne le suis déjà. J’ai tellement froid et suis tellement énervée que je pourrais pleurer.

Cela dit, si je pleure, ça ne se verra pas, la pluie me servira d’excuse !

OceanofPDF.com

48. Boulot de fou !

– Donne-le-moi ! entends-je alors que j'approche du chapiteau pour voir si Alan s'y trouve.

Je marque un temps d'arrêt, serre plus fort Chouchou dans mes bras, pendant que Stuart me fusille du regard de toute sa hauteur, les bras tendus, prêt à m'arracher le chihuahua de force.

– Alors là, vous pouvez toujours courir, répliqué-je, les dents serrées, grelottante. C'est moi qui l'ai trouvé. Il fallait le surveiller !
– Je te jure que tu vas me le payer, crache-t-il tout en s'approchant, menaçant.
– Alan, j'ai retrouvé Chouchou, crié-je le plus fort possible, bien décidée à ne pas laisser cet abruti fini me voler le petit chien.

Stuart recule, comme frappé par la foudre, tout en regardant derrière moi.

– Alan est juste là, m'indique Alistair, prévenant, alors que je me retourne pour voir ce qui effraie à ce point cet odieux personnage.

Ah ouais. C'est vrai qu'il fait un peu peur, le brun ténébreux…

Alistair avance d'un pas décidé vers nous. Le regard noir. Le corps tendu. Je ne sais pas s'il a vu que Stuart voulait s'attribuer tout le mérite – si mérite il y a – mais, en tout cas, il ne semble pas de bon poil.

Peut-être que je l'ai un tout petit peu énervé…

Il passe son bras autour de mon épaule comme pour me protéger. Une étrange chaleur m'habite aussitôt, comme à chaque fois qu'il se tient aussi près de moi. Puis il m'incite à avancer.

– Il faut que tu ailles te sécher, tu vas attraper la mort, me conseille-t-il.

Je hausse les épaules tout en m'extirpant de son emprise. Je n'ai pas envie qu'il me touche. Enfin, si, j'en ai envie. Terriblement. Surtout que sa chaleur me fait du bien, je suis vraiment gelée. Mais je ne veux pas qu'il m'approche d'aussi près. C'est trop facile. Sa proximité réduit ma colère à néant. Et j'en ai plus que ma claque de son attitude de girouette.

– Mon Chouchou ! s'exclame Alan d'une voix aiguë. Oh mon Dieu, j'ai eu tellement peur ! Oh, mon petit chéri, viens là, continue-t-il tout en attrapant l'animal qui recommence son cinéma.

Alan l'embrasse sans tenir compte de la boue collée sur lui. Chouchou le lèche, le réalisateur lui chuchote des paroles réconfortantes, la boule de poils couine, gémit, pleure… et refait pipi.

Je ne sais pas si je veux un chien, finalement…

J'aperçois du coin de l'œil Stuart repartir aussi vite qu'il est venu. Je retiens un sourire de victoire. Même si je l'ai profondément énervé et que je sais désormais qu'il va se montrer encore plus virulent à l'avenir. Mais c'est le cadet de mes soucis, maintenant.

– Amy, viens à l'abri, me dit Alan tout en se dirigeant vers la ferme. Ou l'as-tu trouvé ? Tu ne peux pas savoir comme je te suis reconnaissant !
– Dans l'enclos, près des chevaux, expliqué-je. Il s'était réfugié sur de la paille.
– Oh mon chaton ! Mon minou ! reprend Alan. Je vais vite te donner une douche, tu es tout sale.

Nous entrons dans la ferme. Au sec. Enfin ! À l'intérieur, c'est encore le branle-bas de combat. Cris, courses, questions, réponses, un capharnaüm sans nom.

– J'ai annoncé la fin de journée, m'indique Alan. Le temps ne nous permettra pas de tourner. Tu peux rentrer chez toi. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? me demande-t-il en s'apercevant seulement maintenant de mon état.

– Rien, une petite chute, dis-je en souriant, émue de voir Alan tout transformé face à son animal de compagnie.

– Merci encore, Amy, répète le réalisateur. Dorénavant, il n'y a que toi qui t'occuperas de Chouchou ! Ce petit chien m'est bien trop précieux pour que je le confie à quelqu'un d'autre. Je sais que je peux te faire confiance !

Ah. Je ne sais pas si cette annonce m'enchante…

– D'accord, acquiescé-je, ne pouvant dire autre chose.

Puis Alan se précipite dans sa loge pour aller sécher Chouchou. Derrière moi, j'entends le rire discret d'Alistair.

– Belle promotion, lâche-t-il, voulant probablement faire de l'humour.

Je hausse encore les épaules, l'ignore superbement et me réfugie dans la salle des costumes pour récupérer mes habits.

Dans la pièce, c'est encore le bazar. L'odeur d'humidité est prenante. Les figurants se changent bruyamment. J'aperçois George, Daisy et Catriona au loin, affairée. Sahelle, toute propre et sèche, me rejoint.

– Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? s'étonne-t-elle. Tu ne ressembles à rien !

Merci Sahelle…

– On peut y aller ? Je rêve d'une douche brûlante, là !

– Bien sûr, bien sûr. Je vais dire à Duncan que nous partons. Tu veux que je lui demande de te ramener ? Tu ne vas pas conduire dans cet état ?

– Si tu veux, dis-je en haussant les épaules. Pourvu qu'on s'en aille vite.

Peut-être devrais-je rester jusqu'à ce que tous les figurants soient partis ? Mais c'est au-dessus de mes forces. J'ai vraiment froid. Sahelle part à la recherche de Duncan pendant que je récupère mes affaires, et je préviens Meredith et Dan que je rentre. Ils acquiescent, non sans me lancer un regard horrifié et une foule de questions afin que je leur explique ce qui s'est

passé. Je résume et file en direction de la sortie, sans saluer Alistair que j'ai planté dans la salle.

Vengeance… Comment ça ? Déjà dit ?

– Elle compte monter dans ma voiture sale comme ça ? demande Duncan à Sahelle, comme si je n'étais pas présente, alors que nous nous rendons à sa voiture.

– *Elle* a un prénom, le reprends-je.

– Mais dites donc, monsieur McKenzie, si vous souhaitez que je vous livre tous les secrets de la belote, il va falloir vous montrer un peu plus aimable, ajoute la vieille dame d'un ton sans appel.

– Ouh là, ce sera sans moi, hein, les préviens-je tout de suite. Une douche et au dodo, pour ma part !

Non parce que c'est bon, j'ai eu ma dose pour la journée. Aucune envie de subir les foudres de Sahelle et sa légendaire mauvaise humeur lorsqu'elle perd. Ou son impatience pour expliquer les règles de la belote…

– Quel dommage, se plaint Sahelle, c'est beaucoup moins drôle à deux.

– Bon, allez, je n'ai pas que ça à faire, grogne Duncan. En route !

– Vous revenez donc demain ? demandé-je pour être sûre que je ne vais pas me retrouver sans moyen de locomotion aux aurores.

– Oui ! s'écrie mon amie. C'est tellement excitant !

Avant de monter dans la voiture, Duncan me donne une petite bâche en plastique pour que je m'asseye dessus et ne tache pas ses sièges. Je regarde sa voiture, pense au garagiste qui m'assurait pouvoir deviner la vie des gens rien qu'en voyant l'intérieur de leur véhicule, me dis que dans celle-ci, il n'y découvrirait rien. L'habitacle est immaculé. Pas même une poussière qui traîne.

Je suis impressionnée… et un peu gênée de monter dedans avec mes chaussures crottées de boue.

– C'est toujours le bordel comme ça, un tournage ? demande Duncan tout en surveillant la route des yeux et en roulant comme un escargot.

– Non, expliqué-je. C’est exceptionnel aujourd’hui. C’est à cause de la pluie.

– Hum… répond-il. Même avant qu’il pleuve, c’était déjà du grand n’importe quoi.

– Tu devrais faire du yoga, jeune fille, m’ordonne Sahelle en tournant son visage sévère vers moi. Tu vas te provoquer un ulcère, à force ! Quelle tension il y a sur ce plateau ! Heureusement que je suis intervenue. Je devrais peut-être proposer mes services…

– Mais non, je gère, dis-je, lasse, mais avec un demi-sourire devant la nouvelle idée de Sahelle.

– Il est obligé de toujours hurler, le réalisateur ? rajoute Duncan. Il devrait investir dans un mégaphone.

– Il en a un, affirmé-je. Mais il ne peut pas tenir son chien, le moniteur, ses fiches et le mégaphone.

– Oui, je devrais devenir consultante en sophrologie, spécialisée dans les tournages, continue Sahelle. Je suis certaine qu’il y a un avenir à ce métier…

– Boulot de fou, conclut Duncan en haussant les épaules, sans préciser s’il parle de celui de réalisateur ou de sophrologue.

Et je suis bien d’accord, boulot de fou. Mais qu’est-ce que c’est excitant, comme l’a si bien dit mon amie tout à l’heure !

OceanofPDF.com

49. Comme chien et chat

Je me sens en meilleure forme qu'hier soir quand je me réveille au son de la voix de Sahelle qui chante de tout son soûl. Je tends l'oreille, vérifie que la pluie a cessé, puis prends le temps de m'étirer. Tous mes muscles me font souffrir. Mirage, roulé en boule sur mes jambes, réagit instantanément et vient se frotter contre mon visage tout en ronronnant. Je le caresse, franchement pas motivée par cette journée chargée à venir. J'aurais bien dormi quelques heures de plus. Étant donné que nous avons perdu un après-midi, Alan va être stressé.

Pourvu que Chouchou n'ait pas attrapé froid, en prime !

Sahelle pète le feu. On dirait que nos âges ont été échangés pendant la nuit ! Elle me parle de sa soirée avec Duncan (je ne l'ai pas entendue rentrer, hier, je dormais comme une masse), affirme que tout s'est bien déroulé (ce dont je doute, une partie de cartes ne se déroule jamais bien avec elle), puis me donne encore des recommandations sur l'attitude à adopter face aux personnes qui cherchent à me déstabiliser (que j'écoute en réprimant un bâillement).

Et en avalant deux litres de café…

Sa gaieté fait plaisir à voir. Elle virevolte dans la pièce, sourit toute seule, n'arrête pas de se regarder dans le miroir. Je remarque que ça fait longtemps que je ne lui avais pas vu cet air si enjoué, comme si elle avait rajeuni de vingt ans.

Ce qui, pour une femme de plus de 90 ans, n'est pas négligeable…

***

Sur le plateau, le sol est encore boueux de la veille, ce qui est parfait puisque c'était courant à l'époque, les petites cours goudronnées n'étaient pas légion devant les fermes.

Ce qui est moins agréable pour mes bottes, par contre, qui ont eu à peine le temps de sécher…

La plupart des figurants qui étaient présents hier sont revenus, comme prévu. Nous allons pouvoir jouer la scène du rassemblement au village. Le décor a déjà été réinstallé : quelques façades de maison en fond pour laisser croire qu'un hameau s'y trouve. Et c'est en voyant le décor que je réalise que je n'ai pas vérifié si les clous utilisés ici sont les mêmes que ceux plantés dans mes pneus.

Même s'il me semble bien que oui. Mais je ne suis pas de nature parano, donc je m'en fous !

Je n'aperçois ni Alistair, ni Catriona, ni Daisy et George, mais, prise par la frénésie des préparatifs – distribuer les tenues aux figurants, les presser de s'habiller, leur indiquer les toilettes, ajuster un vêtement – je ne pose pas de question. À peine sorti de la salle, Alan crie ses ordres.

– Tout le monde en place, couples, familles, et plus vite que ça ! s'époumone-t-il.

Dan et Meredith m'aident à placer tout le monde. Une fois que tout est prêt, je retourne voir Alan.

– Ah, Amy, tiens-moi Chouchou, s'il te plaît ! me demande-t-il sous le regard acéré de Stuart, ridicule mais prévoyant avec ses bottes de pluie qui lui montent jusqu'aux genoux.

Sauf que le temps est dégagé aujourd'hui…

– Alan, je suis figurante, Chouchou peut-il apparaître dans la série ? hasardé-je alors que je saisis la boule de poils entre mes mains.

Alan me dévisage tout en réfléchissant. Ses sourcils sont froncés, il se frotte le menton, semble chercher une réponse sur les traits de mon visage. Je reste là, Chouchou excité dans mes bras, en attendant son verdict.

– Hum. Pas pour une villageoise, non, objecte-t-il. Mais par contre, ce pourrait être une superbe idée pour la bourgeoisie. Mais oui ! Amy, tu es vraiment inventive ! Je vais le rajouter pour la femme du chef de guerre McGregor. Elle est excentrique, et ça lui ira très bien !

Je vois le regard de Stuart se plisser, un rictus apparaître au coin de ses lèvres.

Et sa haine envers moi augmenter…

Mais je ne suis plus à ça près. Alan reprend Chouchou, un grand sourire sur les lèvres, le regard illuminé de bonheur devant une nouvelle idée à inclure dans son œuvre.

Et moi, très fière de la lui avoir soufflée ! Même si je n'ai pas fait exprès…

– Le cascadeur va arriver avec sa famille, lance Alan tout en partant pour apporter Chouchou à l'actrice qui joue le rôle de la femme McGregor. Tu te mets bien avec lui et sa petite fille. Vous déambulez, comme ça, tu gardes un œil sur les figurants !
– OK, dis-je en souriant d'un air crispé.

Dès que George et Daisy arrivent, je les envoie se vêtir, les positionne, leur redonne les directives puis rejoins Alistair et la petite Catriona, qui, comme à son habitude, me saute dans les bras. Je l'étreins avec joie.

– Nous allons jouer ensemble, dis-je avant qu'Alistair ne fasse une remarque sur ma chute d'hier. Nous allons nous promener autour des gens. Catriona, expliqué-je en m'agenouillant devant elle pour être à sa hauteur, il ne faut surtout pas regarder la caméra, d'accord ? Tu dois faire comme si nous étions vraiment une famille. Nous regarder, faire semblant de nous parler, mais juste en mimant avec les lèvres. Tu as bien compris ?

– Oui ! s’exclame-t-elle. C’est génial. Je suis contente de jouer avec papa et toi ! Comme une vraie famille !

Ah…

Une fois tout le monde opérationnel, nous prenons place. Le silence est demandé. Et le moteur.

Tout naturellement, Catriona se place entre son père et moi. Elle glisse ses mains dans les nôtres, un grand sourire sur les lèvres, sautille, peine à contenir sa joie alors que nous déambulons dans le décor. Je garde un œil sur les figurants, notamment sur Sahelle, qui s’est tout naturellement placée près de Duncan. À mes côtés, Alistair reste silencieux. Enfin, il ne tourne pas le visage vers moi et ne chuchote pas de remarque sur ma chute d’hier. Pas même un sourire ou un regard de complicité. Rien de rien. Et j’en suis surprise.

En même temps, je l’ai bien envoyé bouler, hier. À quoi je m’attendais ?

Je trouve même qu’il est très fermé. Pensif, peut-être. Distant, en tout cas. Étonnant contraste avec sa fille. Je repousse les questions qui affluent dans mon esprit par rapport à son attitude, souris à la petite fille, fais mine de lui montrer quelque chose, garde un œil alerte sur tout ce qui se passe autour de nous. J’aperçois Bonnie, que j’ai à peine croisée depuis notre petite discussion, et les cernes qu’elle affiche m’indiquent qu’elle ne doit pas bien dormir en ce moment. Même si je n’ai pas entendu de nouvelles annonces par rapport à son père, nous savons très bien que cette histoire ne fait que commencer.

Je repousse également ces pensées qui n’ont rien à faire ici. Catriona, discrètement, nous demande de la faire sauter. Je souris encore, Alistair semble se dérider, et, ensemble, nous faisons faire des sauts de géant à cette puce pleine de vie. Elle lâche nos mains, applaudit (pour de faux), tourbillonne autour de nous.

Une vraie actrice en devenir, cette petite…

Alors qu'elle s'éloigne un peu pour aller ramasser un morceau de bois qui traîne sur le sol encore trempé, Alistair se rapproche de moi. Glisse son bras sous le mien. Je retiens un frisson. Et un sursaut de surprise. Sa proximité me trouble aussitôt. Sa chaleur m'envahit. Ma concentration est désormais tournée uniquement sur ce que mon corps exprime : il souhaite ardemment se rapprocher plus encore de lui. Ne faire qu'un avec lui, même. C'est dingue le pouvoir que cet homme a sur mon corps. Contre ma volonté. Serais-je réduite à ça en sa présence : une réaction chimique, épidermique, qui me dépasse ?

– Bien remise, *BlueBird* ? demande-t-il, une pointe d'ironie dans la voix, me tirant de mes pensées.

– Parfaitement bien, merci, chuchoté-je. Et toi, ton ego va bien ?

Le regard qu'il me lance me prend au dépourvu. Il m'observe une seconde, alors que nous nous sommes arrêtés pour nous faire face, naturellement, comme un couple qui prendrait le temps de stopper sa marche pour se parler. Son regard aimante le mien, je ne peux détourner les yeux de la lueur sombre qui apparaît au fond des siens. De la profondeur que je lis dans ses prunelles.

– Ce n'est pas ce que tu crois, lâche-t-il dans un murmure. Ce n'est pas une question d'ego.

– Ah oui ? C'est une question de quoi, alors ? demandé-je sur le même ton.

– Je… Crois ce que tu veux, après tout… se contente-t-il de répondre.

– Je ne crois rien, m'offusqué-je. Je te demande. Je cherche à comprendre.

À te comprendre…

– OK… dit-il après un silence, alors que Catriona cabriole toujours devant nous. Est-ce que tu es libre demain matin ?

– Je travaille, Alistair. Sinon, oui, je suis libre avant sept heures trente… ironisé-je encore.

L'ironie, ma seule arme contre lui…

– Tout à l'heure, j'ai entendu Alan dire que le tournage ne débutera pas avant dix heures.

– Ah bon ? Il ne m'a rien dit, m'étonné-je.

– Il le fera. Il y a un retard sur la livraison du décor. Le temps de tout mettre en place, ce ne sera prêt que pour dix heures.

– OK…

– Si tu en as envie, je peux t'emmener faire un tour en bateau.

– Ça change du tour à cheval… balancé-je sans réfléchir.

Il me regarde comme s'il n'avait pas compris mon humour.

Puis une voix que je ne connais que trop bien retentit, mettant fin aux papillons dans mon ventre qui se sont réveillés suite à la demande d'Alistair. Parce que c'est bien la première fois qu'il me propose quelque chose.

Quelque chose qui ressemble à un rendez-vous…

– Mais enfin ! Décoincez-vous ! On dirait que vous avez un balai planté dans le derrière ! Duncan, vous n'êtes pas à un défilé militaire, voyons !

Et voilà, Sahelle se fait remarquer…

– Coupez ! Amy ! Ici, tout de suite ! tonne le réalisateur.

– Oui ? demandé-je d'une toute petite voix, le corps crispé d'angoisse, espérant naïvement que ce n'est pas ma « grand-mère » le problème.

– Soit elle se tait, soit je la vire ! lâche Alan sans préambule. Je te préviens, famille ou pas, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre du temps ! La scène était parfaite ! Et presque bouclée !

– Bien sûr ! affirmé-je. Pas de problème. Tout est réglé, je vous assure.

Je repars au pas de course, fulminant intérieurement contre Sahelle. Des murmures me parviennent, des rires étouffés. Je me sens mal à l'aise. Comme si j'étais entièrement responsable de la coupure brutale de la prise.

– Sahelle, merde ! Tu ne peux pas parler aussi fort ! chuchoté-je d'une voix agacée. Nous sommes sur un tournage, tu ne dois pas parler. Tu

m’entends ? Tu ne dois pas sortir un seul son.

– Mais regarde-le ! insiste-t-elle, comme si elle se fichait royalement de ce que je lui dis. Il est tout crispé ! Il marche en diagonale. Il n’arrête pas de se racler la gorge. Je n’arrive pas à caler mes pas sur lui !

Il n’y a pas que lui qui est crispé, là…

– Sahelle, il n’y a pas trente-six solutions. Soit tu écoutes à la lettre, soit tu es exclue du tournage. Le réalisateur est énervé, nous sommes en retard, le ciel redevient menaçant, je t’assure qu’il ne prendra pas de gants.

– Mais ce n’est pas joli, je vais avoir l’air de quoi, moi, à l’écran ? On dirait que je marche avec une jambe dans le plâtre !

– Eh bien, je sais pas, lâche-lui le bras, peut-être, pour commencer, réponds-je, agacée. Tu n’es pas obligée de te coller à lui. Et puis, si quelque chose cloche, ne t’inquiète pas, Alan le dira.

Sahelle m’observe un instant, relève le menton, jette un regard à Duncan qui ne bronche pas, mais affiche un air vexé, s’écarte de lui dans une posture dédaigneuse.

– Je m’en vais si c’est comme ça, lâche Duncan en faisant un pas en avant.

– Non ! m’écrié-je, posant ma main sur son bras pour l’apaiser. S’il vous plaît, non ! On a besoin de vous. N’écoutez pas Sahelle, vous êtes très bien !

– Ce n’est pas ce qu’elle sous-entend ! râle-t-il. Je ne suis pas venu ici pour me faire rabrouer. Je vous rends un service !

– Je sais ! Et c’est très aimable à vous ! Nous avons vraiment besoin que vous restiez !

– Je suis sûr qu’elle le fait exprès parce que j’ai gagné deux parties de belote, hier ! Elle n’a pas aimé !

– Mais n’importe quoi ! intervient Sahelle. Cet homme raconte n’importe quoi !

– Bon, allez, on arrête. Ce n’était qu’un malentendu, tenté-je.

– Comment ça, un malentendu ? s’offusque Duncan. Mais j’ai vraiment gagné ! Et je n’ai pas triché ! Malgré ce qu’elle prétend !

– Non ! expliqué-je. Je ne doute pas que vous ayez gagné ! Votre dispute, là, ce n'était qu'un malentendu.

– Ah mais on ne se dispute pas, jeune fille ! en rajoute Sahelle. Je lui apprends à bien se tenir !

– Parce que vous croyez qu'à mon âge, vous allez m'apprendre quelque chose ?! J'ai défendu mon pays pendant la guerre ! Je n'ai pas besoin de recevoir des conseils d'une Américaine !

– Oh, j'adore les anecdotes de cette période de l'histoire, se radoucit Sahelle. Vous voudriez bien me raconter ?

Miraculeusement, suite à cette phrase, l'ambiance électrique semble s'évaporer d'un coup. Duncan sourit, ses joues se colorent de rose, ses yeux s'étrécissent.

– Peut-être, dit-il, l'air mystérieux.

– Allons, ne parlons plus de cet incident, propose Sahelle en reprenant le bras de Duncan. Vous êtes parfait, en réalité ! Ce soir, vous me raconterez tout autour d'un bon thé, c'est décidé ! J'ai hâte de vous écouter !

Les joues de Duncan rosissent encore. Moi, je laisse tomber mes bras le long de mon corps, les yeux écarquillés, complètement dépassée.

Comme chien et chat, c'est ça ?

– Plus un mot, Sahelle ? demandé-je par précaution, même si elle semble calmée.

– Plus un mot, répète-t-elle, mimant le geste de zipper ses lèvres.

– Super ! grogné-je tout en m'éloignant d'eux. Tout le monde retourne à son point de départ ! crié-je bien fort pour que toute l'équipe entende.

Et en priant pour que Sahelle reste vraiment discrète maintenant…

OceanofPDF.com

50. *Sea, sex and rain*

Alistair avait raison : le tournage ne commence pas avant dix heures aujourd'hui. Et là, il est cinq heures du matin, le soleil n'est pas encore levé, la noirceur s'étend sur le paysage sauvage autour de moi. J'attends au bout du chemin que monsieur vienne me chercher pour m'emmener à la pêche. Ou un truc comme ça. Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris ce qu'il voulait. Faire un tour en bateau, ça, je l'ai bien entendu, mais le reste est flou. Parce que quand il a réitéré sa demande à la fin de la journée d'hier, avec la fatigue et le stress de devoir surveiller Sahelle comme le lait sur le feu, même si elle est restée tranquille et s'est même montrée plus qu'aimable avec Duncan, je n'ai pas tout compris.

Serait-ce un rendez-vous ?

Parce que c'est romantique, un tour en bateau, non ? Plus original qu'un dîner en tête à tête, aussi. Et son but n'est pas que nous fassions l'amour car j'imagine que ce n'est pas une croisière autour de l'île de Skye qu'il me propose…

Bref. Je serre mon petit sac à dos contre mon ventre, le vent me mord la peau au travers de ma doudoune, me gèle les oreilles, l'appréhension me noue le plexus. Je ne devrais pas être nerveuse, ce n'est qu'une balade en mer. Mais je n'y peux rien. Me retrouver sur l'eau, déjà, n'est pas ce qui m'amuse le plus. Je ne lui ai pas dit, mais je ne suis jamais très rassurée sur un bateau, si bien que je n'en ai quasiment jamais fait. Et puis… d'habitude il y a du monde avec nous. Là, nous allons être tous les deux, isolés. En tête à tête.

Comme un rendez-vous…

Des phares percent la nuit et le 4x4 apparaît dans mon champ de vision. J'affiche un sourire sur mon visage, un de ceux qui veulent dire que je suis parfaitement à l'aise, puis Alistair se gare et descend pour me saluer et m'ouvrir la portière côté passager. Il est vêtu d'une veste noire aussi sombre que ses yeux, d'un jean qui moule ses fesses à la perfection, et il porte un bonnet gris, faisant ressortir la lueur mystérieuse de son regard. J'inspire largement, lâche tout l'air que je peux d'un seul coup, lui rends son bonjour et grimpe dans son pick-up.

– Où allons-nous ? demandé-je dès qu'il s'assoit derrière le volant pour oublier toutes les questions qui se succèdent dans mon esprit.

– Pêcher, évidemment, répond Alistair d'un ton amusé.

– Vraiment ? m'étonné-je. Ça fait partie de tes passions ?

– Non, affirme-t-il plus sérieux. Je n'ai pas la patience pour ça. Par contre, j'en ai assez pour voir le soleil se lever sur l'océan. Tu verras, c'est époustouflant.

Je ne réponds rien, me contente de sourire. Par ses paroles, Alistair vient de me révéler qu'il possède une part de romantisme. C'est touchant.

Nous arrivons à un petit port. La nuit est toujours aussi noire, même si un peu bleutée, et il n'y a ni lune, ni étoiles apparentes. Une fois à l'extérieur, je frissonne.

– Tu es certaine d'être assez habillée, *BlueBird* ? se soucie Alistair. Il fait froid au large.

– Je n'ai rien d'autre.

– OK, dit-il en sortant un panier ainsi qu'une grosse veste cirée jaune. Tiens.

– Wow. Quel cliché, dis-je en riant, tout en attrapant le ciré. Jaune, comme les pêcheurs.

– Peut-être, répond Alistair, un sourire en coin. Mais crois-moi, tu seras bien contente d'être protégée du vent. Viens, c'est par là…

Nous marchons prudemment sur quelques mètres, seulement éclairés par la lueur du matin qui pointe lentement. Néanmoins, le ciel me semble

chargé, même si je ne le distingue pas très nettement et que je ne suis pas spécialiste en météorologie. Je ne fais pas part de mes craintes à Alistair, je ne voudrais pas avoir l'air idiote, et je suis bien trop contente de passer du temps seule avec lui.

Je peux le traiter de girouette, mais je ne vaux pas mieux que lui !

Nous montons sur un petit ponton de bois, auquel sont arrimés quelques bateaux de taille variable, du petit voilier à la simple barque frêle en bois à la peinture écaillée qui semble dater d'un autre siècle.

Pourvu, pourvu que ce ne soit pas celle-ci !

Mais Alistair continue pour ne s'arrêter que tout au bout du petit pont. Avec un sourire, il me montre du doigt une barque de taille moyenne, d'environ cinq mètres, peinte en bleu, qui semble en très bon état, un petit abri trônant au centre.

C'est déjà ça…

– C'est celle-ci, m'indique-t-il. Elle appartient à George. Il adore pêcher, lui.
– OK, dis-je simplement, trop stressée pour dire autre chose.
– Tu aimes naviguer ? me demande-t-il, semblant sentir ma réticence.
– Je ne sais pas, réponds-je en haussant les épaules. Je ne fais jamais de bateau.
– Oh. C'est une première, alors ?
– Sur une barque, oui, avoué-je d'une petite voix.
– Tout ira bien. Il est parfaitement fiable, me rassure Alistair.

Heureusement !

Pendant qu'il rapproche le bateau en tirant sur la corde qui le relie au ponton, je prends plusieurs inspirations pour calmer ma nervosité. Et mon cœur. Je me persuade que je ne risque rien, qu'Alistair sait ce qu'il fait, qu'il a l'habitude, que je ne vais pas mourir noyée ou déchiquetée par des requins. Des piranhas. Des crocodiles.

Oui, bon, j'extrapole un peu, je sais… Mais l'appréhension refuse de me quitter.

Puis Alistair m'invite à monter sur le bateau. Sa main dans la mienne, brûlante, sécurisante, je descends les quelques marches en fer rouillé. Sa chaleur m'envahit aussitôt, reléguant presque mon stress au second plan. Presque. Parce que le bateau tangue. Ce qui est le propre d'un bateau, oui. Je maintiens tant bien que mal mon équilibre pendant qu'Alistair me passe le panier et la veste que je dépose aussitôt sur le banc en bois. Puis le marin expérimenté délie la corde, la détache et embarque à mes côtés. Je lui offre un sourire que j'espère détendu, même s'il est probablement crispé.

– Prête, *BlueBird* ? demande-t-il, son demi-sourire craquant collé à ses lèvres.

– Tout à fait, réponds-je d'une voix faussement assurée.

Je m'assieds sur le banc, enfile le ciré jaune, apprécie qu'il me coupe du froid. Puis je m'agrippe au panier comme à une bouée de sauvetage, quand Alistair fait rugir le moteur.

Et nous voguons. Lentement au départ, alors que l'aube approche timidement. Je laisse mon regard se perdre vers l'horizon, vers les vagues qui se forment autour du bateau, mais surtout vers les gestes affirmés et confiants d'Alistair en face de moi. Assis sur un petit banc de bois, la main sur le gouvernail, il regarde au loin. Son air est concentré, ses yeux plissés, ses cheveux volettent autour de l'arrondi de ses joues, et je ne peux empêcher mon cœur de s'affoler. Cet homme est tellement beau. Tellement insaisissable… Je soupire et reporte mon attention sur le paysage. Le ciel se délivre lentement de la nuit, si bien que l'océan s'offre à nos yeux, calme. Si calme. Excepté le bruit du moteur, pas un bruit ne brise la quiétude de l'instant. J'inspire à pleins poumons l'air pur de ce morceau d'Écosse, regarde le soleil qui commence à sortir de sa cachette. Puis je sens le regard d'Alistair peser sur moi. Je me laisse happer quelques secondes par ses prunelles sombres, mystérieuses, et, instinctivement, je me rapproche de lui. Il ne me l'a pas demandé ouvertement, verbalement, mais son regard a parlé.

– C’est beau, soufflé-je en m’asseyant à ses côtés, complètement envoûtée par le paysage.

Mais le vent se lève d’un coup. Une bourrasque qui fait tanguer le bateau, manquant de me faire chuter. Alistair sursaute et rattrape la barre qu’il a lâchée de surprise. Je lève les yeux, aperçois des amas de nuages noirs amoncelés partout au-dessus de nous, engloutissant le soleil qui n’a pas eu le temps de s’affirmer.

– Merde, siffle Alistair.
– Quoi ? demandé-je, paniquée.

Il n’a pas le temps de me répondre qu’un déluge s’abat sur nous. Alistair me presse de me mettre à couvert sous le petit abri. Je remonte la capuche du ciré (finalement, c’était une très bonne idée de me l’apporter…) mais elle ne tient pas. Parce qu’il n’y a pas que la pluie qui a décidé de s’inviter, mais également le vent. Je m’accroche au rebord du bateau, le cœur malmené. J’ai peur. Des vagues sont apparues, menaçantes, et nous sommes loin de la côte. Puis la barque fait un virage à quatre-vingt-dix degrés, je regarde Alistair afin de comprendre pourquoi il ne regagne pas Elgol quand il me pointe du doigt un îlot.

Super, nous allons échouer sur une île déserte et vivre de noix de coco et d’eau fraîche… Ou plutôt de poisson cru et d’eau fraîche. Suis pas fan du poisson, perso…

Sauf que ce genre de trip n’a jamais fait partie de mes fantasmes. Mais alors pas du tout. Le bateau avance toujours aussi vite, même s’il est bousculé par les vagues. J’ai l’impression que nous allons nous renverser à chaque instant. La pluie fouette mon visage, les gouttes ricochent sur mon ciré, je n’entends plus rien qu’un brouhaha indistinct alors qu’Alistair me parle, je crois bien. Je grimace et lui fais signe que je ne comprends pas, il me répond en levant le pouce, me signifiant sûrement que tout va bien. Qu’il contrôle la situation. Sauf que rien ne va. J’ai mal au cœur, froid, et surtout, je suis complètement paniquée.

Et je crois que je vais vomir.

Nous atteignons enfin l’île. Cahin-caha, mais sans chavirer. Lorsque Alistair comprend que le bateau n’avancera pas plus, il saute dans l’eau qui lui arrive au-dessus de la taille et, par la force de ses bras, le tire jusqu’au rivage. En temps normal, c’est-à-dire sans cette angoisse qui me paralyse, je le trouverais héroïque. Calme, malgré l’urgence et la dangerosité de la situation. Sauf que si nous en sommes là, c’est uniquement de sa faute. Venir ici était son idée. Vérifier la météo était sa responsabilité. Il vit ici, il doit bien reconnaître les signes avant-coureurs d’un orage, non ?

Avec de grands gestes, il me fait signe de prendre le panier et de le rejoindre. Je ne réalise qu’à ce moment que le bateau est maintenant sur la plage et que nous ne risquons plus rien.

Enfin, sauf si des bêtes préhistoriques peuplent cet endroit…

– Viens vite, il y a un abri là-bas, me crie Alistair en attrapant le panier, puis ma main pour m’aider à descendre.

Soulagée, je saute sur la grève. Mes chaussures s’enfoncent dans le sable, ma capuche tombe en arrière une énième fois, et je sens la pluie dégouliner le long de mon dos. Je réprime un frisson pendant qu’Alistair m’entraîne à sa suite, sa main emprisonnant toujours la mienne, la brûlure de ce contact détonnant avec l’atmosphère glaciale de l’endroit où nous nous trouvons. Une petite île faite de sable et de rochers. Quelques arbres. Les yeux rivés sur le sol pour ne pas chuter, je le laisse m’emmener jusqu’à une petite cabane vieillotte qui tient par je ne sais quelle magie tellement elle semble fragile.

D’un mouvement brusque, Alistair pousse la porte, qui, dans un grincement désagréable, rebondit contre un mur.

– Entre vite ! me presse-t-il.

L’intérieur de la cabane est beaucoup moins hostile que je ne l’imaginais.

Même si je n’ai pas vraiment eu le temps d’imaginer quoi que ce soit…

Un grand lit, une table, deux chaises, un fourneau, un gros placard, des articles de pêche posés çà et là contre le mur, des filets, un vieil anorak élimé à la couleur douteuse, une paire de bottes cirées aussi vieilles que la cabane.

Alistair referme la porte, cale son dos contre le battant en fer et en bois, comme s'il voulait s'assurer qu'elle ne s'ouvrira pas, laisse échapper un long soupir qui résonne malgré le bruit de fond du vent qui filtre depuis l'extérieur. Puis il plante ses yeux sombres dans les miens.

– Tu vas bien, Amy ? demande-t-il d'un ton soucieux.

Il ne m'appelle jamais Amy. Ou alors très rarement. Essentiellement sur le plateau, devant l'équipe. L'entendre utiliser mon prénom me fait une sensation étrange dans le creux du ventre, comme s'il mettait de la distance entre lui et moi. Mais peut-être n'est-ce qu'une réaction normale due au stress de la tempête qui s'est levée. Stress qui n'a pas quitté mon corps, et qui, couplé à la peur de cette météo incertaine, me fait éclater de colère.

– Putain, mais c'est quoi ton plan, au juste ? Jouer avec nos vies ? explosé-je, tremblante, sans pouvoir me contenir.

– Quoi ? s'étonne Alistair, les yeux écarquillés de surprise.

– Une tempête ! Tu m'emmènes en bateau, dans la nuit, alors qu'il y a une tempête qui se prépare ! Merde, Alistair, tu n'es pas capable de sentir la météo tourner ? Tu vis bien ici, non ? Même moi, je sens la pluie arriver à Los Angeles. Enfin, quand il pleut, ajouté-je presque pour moi-même. Et en plus tu es trempé, maintenant ! Et tu n'as pas de vêtement de rechange !

Je perçois très nettement les traits d'Alistair se fermer, son teint devenir plus pâle, puis il hoche la tête et se rapproche du fourneau.

– Je vais allumer un feu, tu trembles, se contente-t-il de répondre d'une voix basse.

Interdite, je le regarde s'activer. Vraiment ? Il ne s'excuse pas ? Il ne se justifie pas ? Je reste sans bouger un petit moment, pensant qu'il prend peut-être juste le temps de chercher ses mots, puis je fais deux pas pour

regarder par la fenêtre quand je constate qu'il n'a pas l'air de vouloir dire grand-chose. Dehors, la pluie est toujours aussi violente. Peut-être même pire que tout à l'heure.

– Et quand il fait ce temps, ça dure longtemps ou… ? demandé-je quand même, malgré le silence oppressant qu'il a instauré entre nous.

– Quelques heures, j'imagine…

– Quelques heures ? QUELQUES HEURES ! Mais je n'ai pas quelques heures ! m'écrié-je d'une voix suraiguë, complètement paniquée.

Je sors mon téléphone de ma poche pour vérifier l'heure, même si je sais déjà que je serai en retard, et je me rends compte qu'il n'y a pas de réseau. J'ouvre des yeux horrifiés, les referme pour tenter de me calmer, inspire aussi lentement que le permet mon énervement.

– Dis-moi que tu as du réseau, demandé-je presque comme une supplication pendant que j'écris quand même un message à Alan pour lui expliquer que je suis au large et qu'un imprévu me bloque sur une île alors que j'étais allée pêcher.

Il va me prendre pour une folle, c'est certain. Enfin, s'il reçoit mon message…

Parce que j'ai beau cliquer sur « envoyer » comme une désespérée, un message d'erreur me revient aussitôt, m'indiquant que je n'ai pas de réseau.

Alistair prend un air désolé. Lentement, il glisse la main dans sa poche, la ressort aussitôt pour me montrer un téléphone trempé qui dégouline sur le sol en bois de cette cabane perdue au milieu de l'océan.

– Je pense que mon téléphone est mort, lâche-t-il simplement comme si je ne venais pas de le constater.

– Mais pourquoi tu ne l'as pas sorti de ta poche quand tu as sauté dans l'eau ? m'étonné-je d'une voix toujours aussi haut perchée.

Le regard que pose Alistair sur moi me fait comprendre que je viens de dire une connerie. Une grosse connerie. Il s'est jeté à l'eau pour ramener la

barque sur la rive. Alors, bien sûr, il n’a pas eu le temps de réfléchir à ce qu’il avait dans sa poche. Je ferme les yeux, soupire, regarde de nouveau l’écran de mon téléphone, puis le pose d’un geste rageur sur la petite table en formica.

– Je vais être en retard, lâché-je sur un ton las. Et je vais me faire virer, sans aucun doute !

Alistair se rapproche de moi en un pas.

– Je prends l’entière responsabilité de ce contretemps, *BlueBird*, souffle-t-il d’une voix désolée. S’il y a un problème, j’irai parler à Alan.

– Parce que tu crois que ça va changer quelque chose, peut-être ? m’énervé-je encore. Tu penses vraiment que ce que tu pourras dire changera quelque chose ? Et Sahelle va s’inquiéter. Et alerter tout le monde !

– Hey, tout va bien ! insiste-t-il en s’approchant de moi pendant que je tire une chaise poussiéreuse pour m’asseoir. La tempête va se calmer, Alan comprendra et tu ne perdras pas ton emploi.

– Tu parles ! Stuart n’attend qu’un faux pas pour m’accabler ! Et ce putain de message ne passe pas ! dis-je en consultant encore mon téléphone.

– Fais-moi confiance, je vais gérer, répète le brun tourmenté en posant ses mains sur mes cuisses et en plantant un regard sombre dans le mien.

– Confiance ? explosé-je de nouveau. Vraiment ! Comment veux-tu que je te fasse confiance alors que tu nous as mis en danger ?

– Je suis désolé, dit-il en fermant les yeux puis en les arrimant de nouveau aux miens. La météo n’annonçait pas de pluie. Ni même de vent. Sinon, bien évidemment que je n’aurais pas pris le risque de partir en mer. Cette tempête n’était pas prévue.

Je me détache de l’emprise de son regard pour le porter vers l’extérieur. Puis je me lève, rompant le contact, pourtant agréable, de ses mains sur mes cuisses. Alistair retourne à son activité domestique, le feu. Qu’il lance avec aisance. Aussitôt une douce chaleur se répand dans la pièce.

Ainsi qu’un peu de fumée noire qui me pique les yeux.

– Il faut que j’ouvre la porte deux secondes pour aérer, m’explique-t-il. Tu veux une couverture pour te protéger du froid ?

– Ça va, je ne suis pas en sucre ! répliqué-je d’un ton acerbe.

– Je n’ai jamais suggéré cela, contrecarre-t-il d’une voix posée. Il y a un thermos avec du thé dans le panier, tu en veux ?

Je hausse les épaules en guise de réponse. Alistair ouvre grand la porte, le froid entre aussitôt, le vent fait voler un vieux journal qui était posé sur la table, et la fumée s’empresse de sortir pour fuir l’atmosphère oppressante qui pèse dans la pièce.

Moi aussi, je me sauverais si j’en avais la possibilité…

– C’est quoi cet endroit ? demandé-je au bout de longues minutes de silence pendant qu’Alistair sort le thermos du panier ainsi qu’une boîte hermétique contenant un gâteau.

– La cabane est à George. Enfin, c’est lui qui l’a construite lorsqu’il était tout jeune, avec son père. Elle appartient un peu à qui veut bien venir. Mais excepté lui, personne ne vient, de toute façon. Il aime observer les oiseaux qui passent par ici pendant leur migration. Et pêcher.

– Excepté lui et toi, non ? précisé-je.

– Oui, répond-il avec un petit sourire. Je venais souvent ici pour m’isoler pendant mon adolescence. Tu ne veux pas t’asseoir ?

Je prends soin de refermer la porte, puis prends de nouveau place sur la chaise.

– Tu mets du sucre dans ton thé ? demande Alistair alors que je brûle d’envie de lui demander pourquoi il venait s’isoler.

– Non merci, réponds-je.

Il me tend une tasse que j’attrape en le remerciant. Je l’observe pendant qu’il découpe une part de gâteau qu’il pose ensuite sur une assiette en carton et qu’il me donne.

– Gâteau à la carotte préparé par Catriona, dit-il d’une voix douce. Spécialement pour toi.

– Oh. C’est très gentil, tu la remercieras pour moi, dis-je, touchée.

Alistair hoche la tête et laisse le silence s’installer. Silence que je brise par curiosité.

– C’est à cause de Catriona que tu es contre le mariage ? demandé-je d’une voix mal assurée.

Alistair réfléchit quelques secondes, puis pose un regard grave sur moi. Un regard empli de mystère, à la fois soucieux et hésitant.

– Pas totalement, non, dit-il dans un souffle.
– Alors quoi ? Et où est la mère de Catriona ? Tu ne parles jamais d’elle. Ta fille non plus, d’ailleurs.

Dehors, la pluie et le vent redoublent d’intensité. Les gouttes frappent contre la petite vitre de la fenêtre, contre le bois de la cabane, les tôles du toit. Je relève mes jambes, pose les pieds sur la chaise après avoir ôté mes chaussures et enserre de mes bras mes genoux en frissonnant.

– La mère de Catriona est partie, commence-t-il, le front plissé. Juste après sa naissance.
– Oh… C’est à cause de ça, alors, que tu refuses d’avoir des sentiments ?
– Je ne refuse pas d’avoir des sentiments ! s’offusque-t-il.
– Un peu, si, insisté-je d’une voix douce, mais ferme.
– Je n’étais pas amoureux de sa mère, continue-t-il, plantant son regard dans le mien, comme pour m’assurer qu’il dit la vérité, qu’il joue franc-jeu, ce que j’apprécie énormément. Je te l’ai déjà dit, c’était une aventure d’un soir.
– Oui, tu me l’as déjà dit, c’est vrai… Mais…
– Donc ça n’a rien à voir avec elle, me coupe-t-il. C’était…

Il laisse passer un silence alors que je suis suspendue à ses lèvres, attendant fébrilement qu’il me livre des pans de son passé. Des pans de ce qu’il y a dans sa tête. Dans son cœur.

– J’ai perdu mes parents lorsque j’étais enfant, reprend-il d’une voix sourde. Ainsi que ma sœur jumelle.

– Pardon, je ne savais pas, m’excusé-je aussitôt, ébranlée par sa révélation.

Plus qu’ébranlée, même. Profondément peinée.

– Tu ne pouvais pas savoir, me coupe-t-il encore en balayant mes paroles d’un geste de la main. C’est ma grand-mère qui m’a élevé, ensuite. Perdre mes parents et ma sœur, dont j’étais tellement proche, dans un stupide accident de voiture, a été une douleur intenable, explique-t-il, les traits de son visage tendus par les souvenirs qui affluent à cause de mes questions. À partir de ce jour, je me suis juré de ne plus jamais aimer. Parce que ça fait trop mal lorsqu’on perd les gens.

Son regard, ancré dans le mien, est d’une intensité rare. J’y perçois toute sa douleur contenue, les illusions déchues, l’atroce réalité, une touche d’espoir aussi lorsqu’une teinte de douceur apparaît en arrière-fond, alors qu’il détaille les traits de mon visage, comme si me regarder lui faisait du bien, atténuait un peu sa tristesse.

– Catriona a été un des plus beaux cadeaux de ma vie, me confie-t-il à voix basse. Elle m’a réconcilié avec l’amour, avec la joie. Elle m’a donné l’espoir de jours meilleurs. Elle m’a ancré dans la réalité, m’a redonné le sourire. Un sens à mon existence alors que je cherchais ce que je pouvais bien faire sur cette terre, dans ce monde si brut et si cruel. Je te mentirais si je disais que j’ai été content d’apprendre que j’allais être père, je n’avais pas du tout prévu ça et je ne souhaitais pas avoir autant de responsabilités, surtout aussi jeune, mais quand j’ai pris ce petit être dans mes bras pour la première fois, quand elle a posé son regard sur moi, qu’elle a ébauché un semblant de sourire, j’ai complètement fondu devant elle, et mon cœur a émis de drôles de battements, comme s’il comprenait ce que l’amour, dans le sens le plus large du terme, avait de plus beau à offrir. Ça a été comme une révélation, ce petit bout qui gesticulait dans mes bras… Savoir que c’était ma fille m’a complètement retourné et j’ai immédiatement su que ma vie allait changer. Un peu comme si tout reprenait sa place…

Je reste muette devant ses paroles. Je crois même que des larmes coulent sur mes joues. Jamais je ne me serais attendue à ces révélations. Et, d'un coup, je comprends mieux cet homme. Ses silences, la distance qu'il instaure toujours entre nous malgré les moments forts que nous partageons, son incapacité à se livrer – du moins, jusqu'à aujourd'hui –, sa crainte de l'amour. Et toute ma colère, ma rancune, tous les sentiments négatifs qui peuplaient mon esprit s'envolent aussitôt.

Je le vois différemment. Plus humain. Plus sincère. Je ne lui en veux plus. Plus du tout. Et mon cœur aussi émet des drôles de battements. Mes barrières – vainement instaurées – s'effritent comme un château de sable balayé par le vent. J'ai envie de lui dire que l'amour, c'est beau, tellement inattendu, que moi non plus je ne savais pas ce qu'« aimer » voulait dire, même si ce n'est pas le même genre d'amour dont il me parle, mais je suis incapable de sortir un seul son, tellement émue par ses paroles que je me contente de le regarder sans rien dire.

Lui continue de me fixer, sans chercher à m'attendrir, juste avec une sincérité déconcertante. Et touchante. Alistair le mystérieux vient de me donner la clé de son indifférence et de ce que je prenais pour des sautes d'humeur, alors qu'il n'en était rien, il se protégeait, c'est tout.

Je dois avouer que je me sens un peu bête, aussi, de lui avoir reproché tant de choses alors que je ne connaissais rien de son passé. Je peux imaginer le petit enfant triste, déboussolé, complètement esseulé d'avoir perdu ses parents, sa sœur jumelle avec qui il devait être fusionnel, sans aucun doute.

– Ne laisse pas la pitié transparaître dans tes yeux, *BlueBird*, souffle-t-il d'une voix tendue. Je ne supporte pas ça.

– Oh, non, pardon ! m'empressé-je de lui dire, sortant de mon mutisme. Ce n'est pas ce que je ressens. Je suis désolée pour mes reproches, je ne savais pas tout ça. Je…

– Tu ne pouvais pas savoir, me dit-il encore sans me laisser le temps de finir ma phrase. Et tu as raison, je ne me comporte pas toujours très bien. Je tiens les gens à distance, je le sais. Et je l'assume. J'ai trop souffert enfant

pour permettre à l’adulte que je suis devenu, celui qui s’est construit sur le manque et la peur de perdre des êtres chers, d’aimer pleinement. Je suis comme amputé d’un morceau de moi, définitivement. Catriona ne remplacera jamais ceux que j’ai perdus, même si elle compte plus que quiconque au monde pour moi. Mais on ne se remet jamais d’une perte comme ça. Je tremble dès que Catriona est malade ou a de la fièvre, qu’elle s’éloigne trop de moi, à l’idée qu’il pourrait lui arriver malheur. Je ne voulais ni femme, ni enfant. Mais maintenant, j’ai une fille, et elle me suffit amplement. Je me suis construit dans l’idée que jamais je ne laisserais mon cœur me diriger. Et je n’ai pas changé d’avis. Parce que ça fait trop mal ensuite. L’amour, la fusion d’un couple, toutes ces conneries, ce n’est pas pour moi. Je n’y crois pas.

– Tu sais tenir les gens à distance, ne puis-je m’empêcher de lui répondre.

Je n’ai pas connu mon père, il était déjà mort et enterré quand j’ai su qui il était, mais j’ai grandi avec ce manque, moi aussi. Ce n’est pas la même chose, j’en ai conscience, absolument pas la même histoire que lui, mais ça n’empêche pas mon cœur, ces derniers temps, de me diriger. Malgré moi. Je ne cherchais pas vraiment l’amour, je n’y croyais pas plus que ça, mais… je crois bien que ce que je ressens pour cet homme inaccessible y ressemble.

– Tu ne peux pas dire ça, continué-je, sachant d’avance que je peux provoquer une dispute, et que ce n’est pas le bon moment pour lui parler de ça. L’amour est ce qu’il y a de plus beau et de plus fort, alors pourquoi le repousser s’il frappe à ta porte ? Tu ne peux pas vivre dans la crainte de perdre quelqu’un, Alistair ! Ce n’est pas bon ! Ce n’est pas sain ! Tu l’as vécu avec Catriona, tu ne voulais pas d’enfant, et pourtant tu l’aimes plus que tout au monde. Si c’était à refaire, que choisirais-tu ? De ne pas l’avoir ?

Je m’arrête, essoufflée, essuie d’un geste rageur les larmes qui dégoulinent sur mes joues, fuis les yeux d’Alistair qui me scrutent, indéchiffrables.

– Non, bien sûr que non, je ne regrette absolument pas qu'elle soit née. Cette petite fille est un rayon de soleil… dit-il à mi-voix.

Je me lève, embarrassée, fais les cent pas dans ce minuscule bout de cabane. Attrape mon téléphone pour m'occuper, constate que le réseau n'est toujours pas présent, le repose brusquement.

– Putain de réseau, lâché-je, me retenant encore de pleurer.

De colère, de désarroi. De frustration. Je ne sais pas pourquoi, mais j'imaginais que le fait qu'il me parle de son enfance, de ce drame que j'ignorais, qu'il se livre à moi allait être le début d'une solution, d'un rapprochement, mais je me rends compte que je me plante sur toute la ligne. À l'écouter, rien ne changera jamais.

À l'écouter, ce qu'il ressent – ou ne ressent pas – pour moi n'est pas digne d'intérêt… N'est pas assez fort pour remettre ses putains d'idées préconçues au placard !

Et je me sens égoïste, aussi. Je devrais l'épauler, le réconforter, sans pitié, juste le soutenir et à la place je fais quoi ? Je ramène tout à moi en constatant que cet homme ne m'aimera jamais.

J'ouvre la porte, m'arrête un instant devant le spectacle sauvage et hostile du paysage, ce vent puissant, cette pluie démentielle, prends une large inspiration et sors. La bourrasque que je me prends en pleine face me fait reculer, mais je referme la porte derrière moi et avance tant bien que mal. J'ai besoin d'air. Du déchaînement des éléments. D'évacuer tout ce que je ressens et qui me dépasse. Mais je fais à peine quelques pas qu'Alistair est déjà là, derrière moi, sa poigne ferme agrippe mon bras et me tire en arrière. Je me retrouve soudainement propulsée contre son torse, son bras en travers de ma poitrine.

– Tu fous quoi, là, *BlueBird* ? demande-t-il d'une voix calme, ses lèvres contre ma joue.

Je ferme les yeux, aussi bien à cause de la gêne que de la météo. Parce que je suis ridicule, il a raison, je réagis comme une gamine capricieuse.

– Je prends l'air, parviens-je tout de même à dire avec une pointe d'humour. Ça ne se voit pas ?

– Rentre, tu vas être malade. Déjà que je suis responsable de ton retard sur le tournage, je ne voudrais pas ajouter ça à la liste…

Je soupire. Me calfeutre encore plus dans ses bras qui m'emprisonnent. Je sens son souffle chaud contre ma nuque pendant qu'il relâche un peu son étreinte. Puis je fais un mouvement pour retourner dans la cabane pendant qu'il glisse sa main dans la mienne, chaude et rassurante.

– Je suis désolée de réagir comme ça, soufflé-je, une fois à l'intérieur, fuyant son regard. Merci de m'avoir parlé de ton passé, je… me suis sentie blessée, je crois bien… Je…

Mais je n'ai pas le temps de finir ma phrase que les lèvres d'Alistair s'écrasent sur les miennes. Un baiser brut, urgent, presque violent. À la hauteur des sentiments que je ressens et qui font rage en moi. En une seconde, sa bouche efface toute ma colère. Celle-ci fond comme neige au soleil. Je ne pense à rien d'autre qu'au bonheur d'être dans ses bras, à la chaleur qui s'invite dans mon corps, à la brûlure du désir qui explose dans le creux de mon ventre. Je m'empare de ses cheveux, empoigne sans ménagement ses mèches pour les emmêler dans mes doigts, gémis lorsque ses gestes deviennent plus fermes. Sa main qui pétrit mon dos descend sur mes fesses, me plaque contre lui.

– Je vais te faire l'amour, *BlueBird*… me prévient-il.

Sa promesse sonne comme une menace, alors que c'est la chose la plus merveilleuse qui pouvait m'arriver maintenant, la seule chose capable de faire taire mes doutes et mes craintes…

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire en entendant ses paroles. Je n'ai plus froid, tout à coup.

Malgré son jean trempé qui imprègne mes vêtements…

Je ne sens plus les gouttes de pluie glacées qui se sont infiltrées sous mes habits. Non, je ne sens plus rien de tout ça. En revanche, j'ai une conscience aiguë de la présence d'Alistair tout contre moi, de son érection qui appuie contre mon ventre, de ses mains qui sont partout à la fois : sur mes joues, mes épaules, mes bras, mon dos, ses paumes qui glissent sous le tissu de mes vêtements comme pour redéfinir les courbes de mon corps. À chaque caresse ardente, ma peau s'enflamme un peu plus. Je ne suis plus que brasier, volupté, désir. Je gémis quand la langue d'Alistair cherche la mienne et entame une danse qui n'a aucun besoin de chorégraphie, réponds avec fougue à son baiser, essaie de m'enfoncer plus encore dans ses bras, même si c'est impossible. Au loin, j'entends toujours la tempête qui fait rage, et une pensée me vient : c'est l'endroit le plus romantique pour faire l'amour, ici, avec ce déchaînement des éléments à l'extérieur.

– Tu as envie de moi, *BlueBird* ? demande Alistair alors que je recule d'un pas pour reprendre ma respiration et observer son si beau visage, son ardeur m'ayant totalement coupé le souffle.

Comme s'il avait besoin de me le demander…

Je laisse un sourire s'inviter sur mes lèvres pendant que mes doigts effleurent sa joue, où un début de barbe commence à poindre, rendant sa peau rugueuse. Je ne réponds pas, espère qu'il peut lire dans mon regard tout ce que je tais. Ses yeux à lui sont d'une gravité saisissante. Ils me scrutent comme s'ils cherchaient à lire en moi, me happent totalement, me donnent envie de lui murmurer trois petits mots que je m'interdis de prononcer. Puis je me rapproche de lui, prends possession de ses lèvres déjà gonflées par nos baisers, les mordille.

– Dis-le, *BlueBird*… me supplie presque mon amant, généralement si sûr de lui, entre deux respirations.

– Je te veux, Alistair, réponds-je d'un ton sans appel.

D'un ton qui signifie bien plus encore. Je le veux entièrement. Pas que son corps, même si je brûle de désir pour lui et que l'île pourrait bien se

noyer sous la pluie abondante que je ne capterais rien, je veux son cœur. Son âme. Lui tout entier. Sans concession. Même s'il refuse l'amour, ou quoi que ce soit qui s'y rapproche, même si son âme est blessée, amputée de la perte d'êtres chers, et qu'il est persuadé qu'il ne changera jamais d'avis sur le sujet. Je le veux, oui. Tellement fort que c'en est affolant. Dérangeant. Je risque d'y laisser des plumes, je ne le sais que trop bien.

Mais la vie et l'amour comportent forcément des risques, non ?

Alistair me saisit par les hanches, me hisse sur lui. Mes jambes, automatiquement, s'enroulent autour de son bassin, son érection encore plus prononcée appuyant contre mon intimité déjà trempée. Je ne respire plus, le bonheur d'être dans ses bras, de sentir combien il a envie de moi, me fait monter les larmes aux yeux.

D'un geste ferme, presque brutal, il m'assied sur la table, poussant d'un même mouvement tout ce qui était posé dessus. J'entends une tasse exploser sur le sol. J'ai une rapide pensée pour le gâteau confectionné par Catriona qui a dû également subir le même traitement. Puis Alistair m'embrasse à nouveau. Passionnément. D'une fougue non contenue, si bien que nos dents s'entrechoquent. Son sexe contre le mien me fait presque mal. Ses mains possessives partent à l'assaut de ma peau, ôtant d'un geste assuré ma veste, mon pull, mon tee-shirt. Je frissonne, surprise par sa rapidité. Par le froid qui me donne la chair de poule. Je me mords la lèvre devant l'urgence qu'il a de ne faire qu'un avec moi. Prends conscience que s'il n'avait aucun sentiment pour moi, il ne serait pas aussi impatient. Car même s'il ne le formule pas, c'est ainsi que je le perçois. On ne peut pas désirer quelqu'un aussi fort sans qu'il y ait des sentiments. J'en suis convaincue. Et mon désir augmente encore. À mon tour de le déshabiller. Veste, pull, tee-shirt. En lui arrachant pratiquement des mèches de cheveux au passage, le décoiffant magnifiquement bien. Ce qui étire ses lèvres dans un sourire gourmand, insolent. Comme si j'étais une friandise qu'il allait dévorer. Et cette étincelle dans ses yeux…

Sa bouche se perd dans mon cou, ses dents attrapent le lobe de mon oreille qu'il aspire ensuite en émettant un grognement animal. J'enlève mes

bottes sans me servir de mes mains. Elles tombent à terre dans un bruit sourd. Je comprends qu'Alistair fait de même, tout en traçant de sa langue un sillon humide sur mon cou. Je m'attaque à sa ceinture, puis à son jean. Sauf qu'il vient de faire glisser la bretelle de mon soutien-gorge, sa paume sur mon sein, et que je ne suis plus capable de rien. Enfin… À part me pâmer dans ses bras. Je laisse échapper un long gémissement, renverse la tête en arrière, me crispe sous son assaut qui déclenche des ondes électriques dans tout mon corps.

– Alistair… murmuré-je dans un soupir de plaisir.
– Encore, dit-il d'une voix rauque. Prononce encore mon prénom…

Mais je ne peux plus. Mon soutien-gorge vient de disparaître subitement sous ses gestes habiles. Alistair m'allonge sur la table, le contact froid me fait encore plus frissonner, frissons qui s'accentuent alors que mon amant frôle ma poitrine dénudée à l'aide de ses lèvres. Mes tétons durcissent, j'inspire et murmure enfin son prénom.

– Plus fort, *BlueBird*, insiste-t-il.
– Je… Oui ! m'écrié-je dans un râle sans fin. Alistair !

Ses lèvres descendent maintenant le long de mon ventre. Je me cambre, relève les jambes et les noue autour de ses hanches, l'emprisonnant pour qu'il se rapproche encore et toujours. Je veux le sentir. Je veux sentir la force de son désir.

– Viens… murmuré-je. Alistair, viens en moi, s'il te plaît…
– Tu es toujours trop pressée, *BlueBird*, s'amuse-t-il tout en mordillant ma peau brûlante.

Je me redresse, le mords à mon tour. Fort. Juste dans le creux de son épaule. Je le sens tressaillir entre mes bras. Grogner. Et un sourire étire mes lèvres. Je repars à l'attaque de son jean mouillé pour le lui ôter pendant qu'il s'amuse à m'embrasser dans le cou, derrière l'oreille, et qu'il revient vers ma poitrine. Son pantalon enfin enlevé, je prends le temps de l'admirer, quasiment nu, avec son boxer noir déformé par son sexe.

Avant que je ne puisse esquisser un geste pour le lui retirer, Alistair me saisit de nouveau par les hanches et me soulève. Je m'agrippe à lui, à ses bras puissants, jusqu'à ce qu'il me dépose sur le lit. Dehors, j'entends toujours les éléments qui s'en donnent à cœur joie. J'adore faire l'amour lorsque la pluie tombe à flots, d'autant plus qu'il fait maintenant très bon dans la cabane grâce au feu qu'Alistair a allumé, mais sûrement aussi à cause de nos corps échauffés.

Dès que je suis allongée, il se jette sur moi dans un mouvement fluide, animal, presque sauvage. Le désir dans ses yeux est tellement prononcé que je pourrais avoir un orgasme sur-le-champ, rien qu'en le regardant.

Alistair McKay : l'homme qui distribue des orgasmes par un simple regard…

– Tu as un préservatif ? demandé-je, ayant soudainement peur d'être réfrénée par ce détail… « technique ».

Un rire me répond pendant qu'Alistair me fait pivoter sur le ventre. D'une main, il soulève la masse de mes cheveux, pose ses lèvres sur la peau fine de ma nuque, déclenche des milliers de frissons sur mon épiderme, fait éclater des petites bulles dans mon ventre, grossir la fameuse boule de plaisir qui, maintenant, exige d'exploser. Puis il descend lentement le long de ma colonne vertébrale jusqu'à arriver à la lisière de ma culotte, un petit shorty rouge en dentelle que je me félicite d'avoir passé ce matin.

Bon, OK, ce n'était pas anodin… même si je n'imaginais pas que nous allions faire l'amour. Et encore moins dans un endroit semblable !

– Tu es toujours tellement sexy, *BlueBird*, susurre Alistair tout en s'amusant volontairement à suivre l'élastique de mon sous-vêtement avec sa langue.

– Si je te voyais, murmuré-je, j'imagine que je pourrais te retourner le compliment.

– Hum… Tu es frustrée de ne pas me voir ? demande-t-il sur un ton malicieux.

J’essaie de me retourner, je veux encore lire l’envie dans ses yeux, me perdre dans son regard sombre, y voir danser la flamme du désir qu’il éprouve pour moi, mais il m’en empêche en posant une main juste entre mes jambes, tout en continuant ses caresses délicieuses. Je me cambre, gémis, force le contact entre sa paume et ma culotte que je rêve qu’il retire.

– Alistair… gémis-je tout en me tortillant.
– Oui ? demande-t-il d’un ton léger.
– Allez… supplié-je.
– C’est bien parce que le temps nous est compté, soupire-t-il d’une voix amusée.

Et je peux enfin me retourner. Sa main retrouve l’emplacement qu’elle avait la seconde d’avant et je me noie dans son regard tout en me mordillant la lèvre.

– Déshabille-toi, exigé-je d’une voix basse, mais ferme.

Un sourire gourmand étire les lèvres de l’homme le plus sexy du monde que j’ai la chance d’avoir pour moi toute seule ce matin. Finalement, je ne regrette plus la tempête qui nous a surpris. Je ne pense plus au risque de me faire virer ou à la colère d’Alan que je vais subir à cause de mon retard. Je remercie même le ciel d’avoir permis à la pluie de venir contrarier nos plans. Parce que le lien qui nous unit est toujours là, plus fort que jamais. Épais. Vivant. Déstabilisant. Je le sens. Si fort, si présent que toutes mes craintes s’envolent. Alistair doit le sentir aussi, ce n’est pas possible autrement. Et il va bien au-delà de la simple attirance physique…

Alistair se recule, créant aussitôt un froid. Il pose une main paresseuse sur le bord de son boxer. Je me redresse en posant les coudes sur le matelas, impatiente comme jamais. Mon cascadeur sexy penche la tête sur le côté, dans un mouvement incroyablement érotique, puis sourit encore. Je me damnerais pour le voir sourire ainsi tous les jours. À mes côtés. Ses yeux s’étrécissent.

– Après « impatiente », tu es voyeuse, c’est ça ? demande-t-il, insolent.

– Tu ne peux même pas imaginer, réponds-je sur le même ton. Mais c’est surtout parce que ton boxer est tout mouillé. Je ne voudrais pas que tu prennes froid…

Son sourire s’élargit et il fait glisser son sous-vêtement le long de ses jambes. Son sexe s’offre à ma vue, tendu, dressé pour mon plaisir. Mon cœur loupe un battement, les papillons dans mon ventre s’énervent comme jamais, tout mon corps se crispe en se délectant d’avance de bientôt le sentir en moi.

– Préservatif, murmuré-je, la voix déterminée, alors que d’un coup de pied il jette son boxer au loin.

Il va chercher l’objet de ma demande dans son jean, le brandit comme un trophée en revenant vers moi. Je m’attendais à ce qu’il me fasse languir, mais non, visiblement.

– Mouillé, mais protégé par son emballage, s’amuse-t-il.
– L’emballage ne va pas rester longtemps, réponds-je.
– Je te fais confiance pour ça…

J’attrape le préservatif alors qu’Alistair me rejoint sur le lit pour prendre férocement mes lèvres. J’empoigne ses cheveux avec la même force que son baiser pour qu’il sente à quel point j’ai envie de lui.

Même si je me doute qu’il en a déjà une vague idée…

Puis je délaisse ses cheveux pour tenter d’enlever l’emballage du préservatif. Alistair fait courir sa langue dans le creux de mon cou, embrasse ma poitrine, embrase mon corps, réduisant mes efforts à néant. Je ne peux plus esquisser un geste. Juste ressentir. Apprécier la chaleur de son souffle, le feu ardent niché dans mon ventre. Il descend jusqu’à mon shorty, fait jouer ses doigts sur l’élastique puis ôte finalement ce bout de tissu qui n’a plus rien à faire sur moi.

Nus tous les deux. Enfin. L’atmosphère épaisse et électrique de la pièce augmente encore d’un cran. Je profite de la seconde de répit que me laisse

mon amant fougueux pour déballer le préservatif. J'aurais aimé prendre le temps de le caresser, de le mordiller, de l'embrasser, mais je suis bien trop en manque de lui pour ça. Les minutes que je grappille à la réalité exigent qu'il soit en moi.

Je me positionne à genoux sur le lit, m'empare du sexe d'Alistair, ce membre si doux entre mes doigts, savoure son velouté, puis fais glisser le préservatif dessus. Mon regard délaisse alors son sexe, et nos yeux s'accrochent. Alistair qui affichait un petit sourire sensuel ne rit plus. Son visage est grave. Sa respiration, hachée. Ses prunelles, sombres. Brillantes. Ombre et lumière, tout à fait lui.

Il saisit ma main, noue ses doigts aux miens, puis les rapproche pour poser ses lèvres dessus, sans dévier son regard du mien. L'intensité dans ses yeux me coupe le souffle. Au ralenti, Alistair m'incite à m'allonger pendant que la pluie cogne avec rage contre la tôle du toit, ajoutant de la sensualité à ce moment. Mes jambes s'écartent d'elles-mêmes lorsqu'Alistair s'allonge au-dessus de moi. Il emprisonne mon autre main dans la sienne, relève mes bras pour les clouer juste au-dessus de ma tête contre un oreiller. Prisonnière de son corps, je ferme les yeux.

– Regarde-moi, *BlueBird*, exige-t-il d'une voix sourde.

J'obéis. Plonge dans ses iris. Peine à respirer. Me cambre pour l'inciter à me pénétrer sans attendre. Je n'ai plus envie de douceur. Le romantisme, oublié. Relégué ailleurs. Je veux la force brute de son désir. La violence de son désir. Je sens qu'il se contient, son corps tremble, sa respiration est désordonnée. Comme moi.

– Viens…

Et il vient. Son sexe m'envahit enfin. Je laisse échapper un long soupir. Me tortille pour qu'il lâche mes mains, me rende la liberté de mes mouvements. Il marque une pause lorsqu'il est tout au fond de moi pour permettre à mon intimité de s'habituer à son membre. Puis mon amant bouge, tout mon corps se crispe pendant qu'il effectue des va-et-vient.

– Plus fort… exigé-je.

Alistair s’exécute. Des coups de reins fougueux qui me font gémir de plaisir. La boule de désir dans mon ventre grossit. Prend toute la place. Annihile mes pensées. Jusqu’à ce qu’Alistair s’arrête une seconde, lâche mes mains, fourre son visage dans mes cheveux tout en murmurant d’une voix à peine audible.

– Je n’ai jamais ressenti ça pour quelqu’un, *BlueBird*…

Détonateur. Big bang dans mon corps. Un autre coup de reins et l’orgasme explose. J’explose. En des milliers de particules qui remplissent la pièce, l’île, l’univers tout entier, pour ensuite revenir vers moi, en moi, alors que nos cris et nos râles continuent de se répandre dans la cabane. Longtemps. Comme si le plaisir ne voulait plus nous lâcher. Qu’il voulait s’imprimer en nous pour ne pas se faire oublier. Un tatouage immatériel. Impalpable. Celui de nos deux corps qui fusionnent.

OceanofPDF.com

51. Moment de vérité

Un bip me tire de la léthargie dans laquelle je suis plongée. Mon téléphone. La seule pensée cohérente qui se forme dans mon esprit est : plus tard…

Je crois bien que je me suis assoupie. Je trouve le courage de bouger légèrement, jette un œil à Alistair, allongé à côté de moi, sa main emprisonnant ma hanche comme s'il avait peur que je m'enfuie.

Je ne vois pas où je pourrais bien aller…

Ses paupières sont closes, un demi-sourire étire ses lèvres, son souffle est régulier. Je me tourne un peu plus vers lui, prenant soin de ne pas le réveiller. J'ai envie de le toucher. De caresser sa peau ambrée, d'embrasser son visage, d'aspirer ses lèvres.

De faire l'amour avec lui… Encore. Encore. Encore.

Cet homme est une drogue dure. Malgré tout ce qu'il m'a fait vivre jusque-là. Ses silences et sa distance. Son indifférence et son insolence. Je ne veux plus me passer de sa présence.

Puis les paroles qu'il a prononcées juste avant son orgasme, alors que le mien prenait possession de mon corps également, me reviennent en mémoire.

« Je n'ai jamais ressenti ça pour quelqu'un, BlueBird. »

Ça ressemble à une déclaration, non ? OK, je ne sais pas si les mots qui nous viennent pendant un orgasme sont à prendre au sérieux. J'avais lu quelque part que les « je t'aime » prononcés pendant l'acte sexuel étaient à prendre avec du recul. Il n'a pas dit « je t'aime », mais ses paroles étaient

similaires. Je crois. J'espère. Est-ce seulement le plaisir qui l'a incité à me dire ça ? Ou le pense-t-il vraiment ?

Je continue à l'observer, si beau, si sexy, son visage apaisé, une mèche de cheveux collée sur son front. Et mon cœur papillonne.

« Je n'ai jamais ressenti ça pour quelqu'un, BlueBird… »

Ce n'est pas anodin, tout de même. Parce que moi non plus, je n'ai jamais ressenti ça pour quelqu'un. Seulement, avec ce qu'il m'a dit avant que nous fassions l'amour, je ne sais pas si je peux me contenter de cette phrase. Plus exactement, je ne sais pas si ce qu'il ressent suffira à lui donner l'impulsion de dépasser ses peurs, les barrières qu'il s'est forgées au fil des années, souhaitant se protéger des autres par ce biais. Avoir appris ce pan très personnel de son passé me permet de le voir différemment. Plus humain. Alistair le ténébreux cache un petit garçon blessé tout au fond de lui. Un petit garçon qui a dû se construire sans sa famille. Sans sa sœur jumelle, disparue brutalement. N'ayant pas eu de frère ni de sœur jusqu'à mes 18 ans, je ne peux pas comprendre sa douleur. Cependant, je peux l'imaginer. Mais est-ce suffisant ?

Alistair bouge, je ferme aussitôt les yeux. Je ne souhaite pas qu'il me voie l'observer, comme ça, en douce.

– *BlueBird* ? m'appelle-t-il d'une voix rauque.

Un sourire étire mes lèvres.

– Le temps semble s'être calmé, il faut y aller, continue-t-il sur un ton plus ferme.

OK, pour le romantisme, on repassera. J'espérais qu'il prononce autre chose que ce brut retour à la réalité !

– Elle est sympa, finalement, cette cabane, dis-je en regardant autour de moi.

– Oui, acquiesce-t-il, m’offrant un joli sourire, une lueur pétillante dans le regard. Sûr que je ne la verrai plus jamais pareil, maintenant…

Je pouffe et me redresse en posant mon menton sur ma main. Je laisse l’autre errer sur son torse découvert, contourner sa poitrine, frôler les quelques poils ici et là.

– Ton tatouage, c’est en rapport avec tes parents ? demandé-je sur un ton bas, prudemment.
– Oui, confirme-t-il après une seconde de réflexion.

J’attends qu’il me donne une explication plus précise, mais il n’en fait rien. Son regard se perd dans le vague, dans un espace où je n’existe plus, où seuls ses souvenirs vivent. Sa main caresse paresseusement mon ventre, provoquant des frissons sur ma peau, même si ce geste semble machinal.

– Il faut y aller, vraiment… recommence-t-il. Nous ne savons pas si la pluie ne va pas revenir, il ne faut pas traîner et profiter de l’accalmie.
– OK, soupiré-je en m’étirant comme un chat. Allons-y…

***

Dire que je ne suis pas très à l’aise quand j’arrive sur le plateau avec trois bonnes heures de retard est un euphémisme. Alistair ne tourne que cet après-midi, il n’aura pas de souci, lui. Et mon texto est finalement passé, Alan n’aura donc pas été surpris de mon retard.

Enfin, c’est ce que je croyais…

Parce que c’est une véritable douche froide que je reçois quand il se tourne vers moi.

Je m’en serais bien passée, j’ai déjà donné ce matin, merci…

– Et on peut savoir où tu étais ? demande le réalisateur d’un ton acerbe, une lueur furieuse dans le regard. Stuart t’a appelée mille fois ! Tu te crois dans un camp de vacances ? J’avais dit dix heures, pas treize !

Je reste interdite devant son attitude si froide. D'accord, je ne m'attendais pas à ce qu'il m'ouvre les bras, mais je pensais qu'il ne me disputerait pas comme une gamine puisque je l'avais prévenu.

– Je vous ai envoyé un message, me justifié-je, gênée, me dandinant d'un pied sur l'autre, cachant difficilement ma nervosité. Je suis désolée, j'étais allée pêcher et…

– Je me fous de savoir où tu étais ! Et un message ? Quel message ? Je n'ai rien reçu ! Stuart ! beugle-t-il, tu as reçu quelque chose ?

Stuart, avec un air narquois, sort le téléphone du réalisateur de sa poche (facilement reconnaissable, la coque est à l'effigie de Chouchou) pour le brandir en l'air comme une preuve.

– Mais non, je n'ai rien reçu ! s'exclame-t-il d'un ton outré. Et j'ai pourtant bien essayé de la joindre.

Machinalement, je m'empare de mon téléphone, vérifie si j'ai eu des appels en absence. Même si je sais pertinemment que non. Je fronce les sourcils, range mon portable aussitôt.

– Je n'ai pas eu d'appels en…

– Occupe-toi de Chouchou, me coupe Alan en me refilant le petit chien surexcité de me voir. Et bouge de là, tu es dans le champ ! Je te préviens, Amy, un autre retard et tu es virée ! Ce n'est pas parce que tu es très douée que tu as le droit de venir quand ça te chante !

Très douée ?! Wow ! Malheureusement, dans ce contexte, je ne peux apprécier ce compliment… Mais quand même !

Stuart laisse s'installer un petit sourire sur ses lèvres, visiblement fier de lui. Je comprends alors qu'il a bien reçu le message, qu'il ne l'a pas transmis et qu'il ne m'a pas non plus appelée.

Et qu'il jubile à l'idée que je pourrais me faire virer…

Je recule tout en tentant de maîtriser Chouchou qui me lèche les mains. Le cale dans mes bras tout en le caressant pour qu'il reste tranquille. Je me sens de trop, je ne sais pas ce que je dois faire et j'ai peur pour mon job. Le réalisateur a relancé la prise, le silence est demandé, je ne peux donc pas savoir où je suis censée être. J'inspire et expire longuement tout en observant Calum qui se dispute avec un prétendant de Bonnie, jouant le rôle à la perfection, et décide de m'éloigner pour aller rejoindre le groupe des figurants. Je sais qu'ils vont bientôt devoir se positionner en arrière-plan, j'ai lu les fiches hier soir avant de m'endormir, mais j'ignore si Alan a fait des changements de dernière minute.

Et puis j'aperçois Bonnie, en robe bleu nuit, isolée près de la ferme, en train de consulter son portable.

– Salut, dis-je en me rapprochant d'elle à pas feutrés, décidant de profiter de cette occasion pour aller prendre de ses nouvelles.
– Salut, répond-elle en levant les yeux de son écran.

Elle est pâle, ses yeux sont rouges, et sa voix est mal assurée.

– Comment tu vas ? demandé-je d'une petite voix pour ne pas la froisser.
– Bof, j'ai connu mieux, avoue-t-elle avec un faible sourire. De nouvelles plaintes ont été déposées. Mon père n'a pas le droit de quitter le sol américain. Je crois que c'est vraiment grave !
– Je suis désolée… soufflé-je en faisant un pas vers elle. Tu veux qu'on aille dans un coin plus tranquille ? Il ne faut pas que quelqu'un te voie pleurer.
– M'en fous, dit-elle en haussant les épaules d'un air blasé. De toute façon, cette histoire va m'exploser à la gueule et tout sera fini. Ma carrière, ma réputation, je n'aurai plus qu'à aller m'isoler au fin fond du Groenland et à élever des phoques…

Je souris devant son humour qu'elle n'a manifestement pas perdu. J'appréciais beaucoup cette qualité chez elle, sa façon si naturelle de tout dédramatiser, la légèreté avec laquelle elle affrontait la vie, même si elle a bien perdu de son innocence aujourd'hui.

– Personne n’en saura rien, la rassuré-je d’une voix que j’espère convaincante. Personne ne fera le rapprochement entre ton père et toi.

– Tu parles ! Les journalistes fouillent ! Des photos de lui plus jeune commencent à sortir sur le Net, bien sûr que cette histoire va se savoir ! C’est obligé ! Tu connais bien le monde des médias, non ? Ils ne vont rien lâcher !

– Tu portes le nom de ta mère, ça devrait être suffisant pour te protéger, enchaîné-je. Viens, j’ai besoin d’un bon café, tu veux quelque chose ?

– Disparaître ? grimace-t-elle.

– Je suis là, Bonnie, affirmé-je d’une voix sincère. Je vais t’aider. Si tu le veux… Tu n’es pas seule pour affronter tout ça.

Bonnie ne répond pas. Elle fuit mon regard, range son téléphone d’un geste agacé dans sa poche et soupire bruyamment.

– Il faut que j’arrête de lire les actualités, dit-elle. C’est horrible, tout le monde ne parle que de ça…

– Oui. Concentre-toi sur le tournage. Tu n’es pas responsable des actes de ton père, Bonnie…

Je fais un pas en avant pour l’inviter à me suivre. Mais sa main soudainement posée sur mon bras me stoppe dans mon élan. Je lui fais face, interrogative.

– Amy… commence-t-elle d’une voix mal assurée. Il faut que je te demande quelque chose. J’ai… besoin de savoir…

J’attends qu’elle finisse sa phrase. Mais elle ne la termine pas.

– Tu veux savoir ce qu’il s’est réellement passé, c’est ça ? l’aidé-je, même si je n’ai aucune envie de revenir sur ce sujet.

Mais il le faut pourtant. Je crois que c’est l’occasion que j’ai tant espérée pour m’expliquer enfin. Mais me replonger dans mes souvenirs, ressortir cette sordide histoire va me demander beaucoup d’efforts.

– Oui, s’il te plaît… balbutie-t-elle d’une voix à peine audible.

– Viens, allons là où personne ne peut nous entendre…

Bonnie me suit jusque sous le chapiteau où je prends un café et des biscuits. Je lui demande si elle veut une boisson, mais elle me répond par une grimace, me signifiant qu'elle ne peut rien avaler.

– Tu ne veux pas un petit truc ? insisté-je quand même. Tu ne vas pas tenir le coup, sinon.

– Plus tard, répond-elle, les larmes envahissant de nouveau ses beaux yeux verts.

Nous allons un peu plus loin, là où les oreilles indiscrètes ne peuvent pas nous entendre, mais où je peux garder un œil sur les scènes au cas où Alan se déciderait à me donner des directives.

– En plus, toute l'équipe ne parle que de ça, dit Bonnie d'une voix lasse. C'est invivable. Je fuis tout le monde, mais j'ai l'impression que c'est louche, je ne sais plus comment agir. Et faire des remarques sur le comportement de mon père est au-dessus de mes forces. Qu'est-ce que je pourrais dire ? C'est mon père ! Je ne sais même pas si toutes ces plaintes sont justifiées. Je…

Puis elle s'arrête d'un coup. Je crois qu'elle a capté mon regard qui ne laisse aucune place au doute.

– Il n'a pas fait ça avec toi, Amy, souffle-t-elle, alarmée. Dis-moi que…

Elle ne parvient pas à finir sa phrase. Ses yeux s'embuent de nouveau, et un sanglot déchire le silence.

– Non, Bonnie, la rassuré-je. Il ne s'est rien passé entre ton père et moi. Il a juste… essayé.

– Essayé quoi ? s'étrangle-t-elle, les yeux écarquillés.

– Essayé de coucher avec moi, lâché-je à voix basse, retenant mon souffle.

Bonnie fait un pas en avant, comme pour fuir ma révélation. Elle enfouit son visage dans ses mains, courbe le dos.

– J’ai tellement honte… dit-elle.

– Mais tu n’as pas à avoir honte ! la reprends-je. Bonnie, tu n’es pas responsable !

– J’ai cru… Putain, Amy, j’ai cru que tu avais séduit mon père ! J’ai cru que tu avais couché avec lui pour te venger ! Je pensais que tu étais jalouse à cause de Chris et que tu avais voulu me faire du mal comme ça !

Le choc m’empêche de réagir. C’est ça qui a ruiné notre amitié ? Bonnie pensait vraiment que j’aurais pu coucher avec son père, un homme qui aurait pu être le mien, juste… pour me venger ?! Je suis abasourdie. Et le mot est faible… La tête me tourne, je m’adosse contre le mur pour ne pas perdre l’équilibre tant ses paroles me heurtent. Comment a-t-elle pu imaginer une chose pareille ? Moi, sa meilleure amie, j’aurais couché avec son père !? C’est impensable. Inimaginable.

– Comment as-tu pu croire une seule seconde que j’aurais pu faire ça ? parviens-je à balbutier.

– Je suis désolée ! C’est ma mère ! Elle m’a laissée entendre ça… Elle n’a jamais voulu m’en dire plus. Mais quand j’ai commencé à entendre ce que… mon père avait fait, je me suis demandé si… Enfin, tu vois, si ce n’était pas lui qui t’avait forcée, quoi…

– Ta mère ? m’écrié-je, Chouchou s’énervant dans mes bras à cause du son de ma voix. Mais c’est quoi ce bordel ? Bonnie, tu étais une des personnes les plus importantes au monde pour moi. Tu sais à quel point notre amitié comptait ! Merde, nous étions inséparables ! Pourquoi tu ne m’as pas directement demandé ?

– Je suis désolée, répète-t-elle encore. Je… J’ai… Je suis désolée…

– Tu as vécu toutes ces années avec cette rancœur, cette haine contre moi parce que tu pensais que j’avais couché avec ton père… murmuré-je presque pour moi-même. Je n’en reviens pas.

À mon tour, les larmes me montent aux yeux. Bonnie s’approche de moi, pose une main sur mon bras, cherche mon regard. Inversion des rôles. Je

suis venue pour l'aider, la soutenir, et c'est elle qui cherche à me consoler.

– Tu es sûre qu'il ne s'est quand même pas passé un truc avec mon père ? insiste-t-elle d'une voix timide, comme si elle mettait encore en doute mes paroles. Tu peux me le dire si c'est le cas, tu sais.

– Non. Enfin, pas dans le sens où tu l'entends, affirmé-je en redressant les épaules et le menton. Ton père m'a fait des avances, comme je te l'ai dit. Des avances très explicites. Il m'a coincée dans son bureau et a essayé de me tripoter. De… m'embrasser. Je me suis débattue et je suis partie. Voilà ce qu'il s'est passé. Mais il n'y a rien eu de… concret. Enfin, tu vois ce que je veux dire… J'en ai parlé à ma mère qui en a parlé à la tienne. Et elle m'a emmenée en tournée en Asie pour m'éloigner de tout ça. Pour me protéger.

– Et ma mère m'a emmenée ici, en Écosse, sa terre natale. Mais elle m'a menti.

Bonnie ferme les yeux et se masse les tempes. Tant d'années gâchées pour des non-dits et des mensonges, ça me coupe le souffle. Je laisse tomber mon biscuit, il fera le bonheur d'un oiseau, et verse la fin de mon café sur le sol. Je ne peux plus rien avaler, moi non plus. Je n'ai plus d'appétit.

Et il en faut beaucoup pour me couper l'appétit, généralement…

– Donc, tous les témoignages disent vrai, lâche Bonnie faiblement. Les filles n'ont pas menti. Mon père est un salaud. Il s'est servi de son statut pour obtenir des faveurs sexuelles. Il me dégoûte. Oh, Amy, je suis tellement désolée !

– Ça va, dis-je en levant la main pour la stopper. Tu ne savais pas. Ta mère t'a menti. Rien de tout ça n'est de notre faute.

– Mais j'aurais dû te faire confiance ! s'écrie-t-elle. Te parler ! Et je n'ai rien fait ! J'étais… tellement en colère…

– C'est du passé, murmuré-je. Tout ça est du passé. Ça ne sert à rien de nous en vouloir maintenant…

– Et si mon père avait violé des filles ? Amy, pour le moment, il n'y a que des témoignages de chantage sexuel. Mais… c'est un peu la même chose, non ? C'est… Mon Dieu ! Comment ai-je pu ne rien voir ?! Mon

père ! Comment ai-je pu vivre des années avec un homme qui… couchait avec des filles de mon âge ! Je crois que je vais vomir…

Bonnie s'éloigne de moi pour inspirer de grandes goulées d'air. Puis elle revient et s'essuie les joues d'un geste rageur.

– Tu te souviens quand on jouait au jeu de la vérité ? reprend-elle d'un ton hésitant. On pouvait se poser toutes les questions qu'on voulait et on était obligées de répondre sans mentir.

– Oh oui, très bien, dis-je en souriant à ce souvenir.

– Très bien. Je veux jouer. Et je commence. Alors, est-ce que tu me pardonnes ?

– Mais bien sûr ! m'exclamé-je, la réponse coulant de source.

– Non, Amy, je suis très sérieuse. Je t'ai mal jugée. Je ne veux pas que tu dises ça parce que tu vois à quel point je suis mal. Sérieusement, tu m'en veux pour mon manque de discernement ?

Je prends le temps de réfléchir. Est-ce que je lui en veux ? Pour être honnête, un peu. Parce qu'elle aurait dû me parler au lieu de me fuir. Mais, d'un autre côté, je comprends qu'elle l'ait fait. Sa mère lui ayant menti, c'est normal qu'elle n'ait plus voulu me voir. Ni me parler.

– J'en veux à ta mère surtout, dis-je en haussant les épaules.

– Putain, si tu savais comme moi aussi !

– En tout cas, nos mères respectives ont tout fait pour nous séparer. Ça ne partait pas d'une mauvaise volonté ! La mienne, c'était pour me protéger de ton père. Et de l'absence de réaction de ta mère. La tienne… je ne sais pas.

– Je n'arrive pas à croire qu'elle ait fait ça. Mon Dieu, mes deux parents sont tordus ! Amy, tu crois que je suis normale, moi ?

– Mais bien sûr ! la rassuré-je. Ta mère a sûrement voulu te protéger aussi. Ou elle a vraiment cru que je mentais, c'est possible, non ? Comment aurait-elle pu accepter l'idée que son mari était attiré par des filles de notre âge ? Ne t'emballe pas, demande-lui des explications.

– Oui, tu as raison, acquiesce-t-elle. Mais quand même, si on a déménagé, c'est bien pour une raison, non ?

– Probablement, oui…

– Tu te souviens quand on se quittait après avoir passé la journée ensemble, on continuait à discuter encore des heures au téléphone et par Messenger ? On avait toujours quelque chose à se dire.

– Oui, réponds-je, émue qu'elle évoque ces souvenirs. On parlait et on s'envoyait des messages en même temps ! Si tu savais comme ça m'a manqué de ne plus te parler. De ne plus te voir…

– Moi aussi… Tellement !

Et Bonnie se jette dans mes bras. Me serre fort. Si fort qu'elle me brise presque les os. Mais je l'étreins aussi, si heureuse de retrouver ma meilleure amie. J'ai tellement rêvé de cette scène, tellement imaginé la revoir, oublier ce passé, reprendre les choses là où nous les avions laissées… Je me retiens de pleurer tant je suis émue. Je retrouve ma Bonnie, enfin !

Puis elle me relâche et j'aperçois Alan en train de chercher quelqu'un. Moi, j'imagine, vu comme il tourne la tête de gauche à droite.

– Je crois qu'Alan me cherche, dis-je, désolée de ne pas pouvoir continuer à discuter avec elle.

– Oui, et je dois me concentrer, c'est bientôt à moi, répond-elle avec de nouveau les larmes aux yeux.

– Merci, soufflé-je avant de m'éloigner. Merci de m'avoir parlé.

– Merci de ne pas me tenir rigueur de la connerie de mon père. Et de ma mère… Putain, je n'en reviens pas d'avoir une famille aussi *space*.

– Oh, je ne t'ai pas encore appris les dernières nouvelles sur la mienne, dis-je en pensant au choc que j'ai eu en apprenant l'identité de mon père et l'existence d'un demi-frère. Mais il faut vraiment que j'y aille, là…

Je lui fais un grand sourire et me hâte de rejoindre Alan, Bonnie sur les talons. Mais alors que nous retrouvons la masse de gens agglutinés autour du plateau, j'entends :

– Hé, vous avez vu ? clame un homme, l'air visiblement fier de lui. Quelqu'un a lancé un appel sur les réseaux sociaux ! Toutes les filles ayant

eu un souci avec Max Conwell sont appelées à dévoiler leur histoire en utilisant le hashtag Maxdoitpayer !

Je marque un temps d'arrêt, ferme les yeux pour tenter – vainement – de fuir cette situation on ne peut plus embarrassante, sans oser me retourner vers Bonnie.

– Hé, les meufs ! insiste-t-il sur un ton de gros lourd. Vous aussi, il a voulu coucher avec vous contre un rôle ?

M'armant de courage, je me tourne vers mon amie encore plus livide que livide. Puis je vois arriver Alistair, son petit sourire énigmatique sur les lèvres. Sourire qui s'élargit lorsqu'il m'aperçoit.

Un peu de douceur dans ce monde de brutes !

J'attends que Bonnie soit à côté de moi pour rejoindre l'équipe. Habituellement si gracieuse, sa démarche est raide. D'un regard, je lui signifie que je suis avec elle. Qu'elle peut compter sur mon soutien.

– Amy ? en rajoute encore le pauvre type qui ferait mieux de se la fermer. Si tu veux devenir actrice, tu sais ce qu'il te reste à faire, hein… ?

Je serre les poings, le corps crispé. S'il se trouve drôle, c'est vraiment loupé. Par chance, il n'ose pas faire étalage de son humour douteux avec Bonnie qui ne dit pas un mot, les lèvres pincées, probablement en train de se retenir de fondre en larmes.

L'avantage quand on a le premier rôle dans une série, c'est de ne pas avoir à supporter certaines remarques graveleuses de l'équipe.

Ce qui n'est pas le cas pour une simple responsable de figuration-deuxième assistante-prédisposée à s'occuper du chihuahua du boss, comme moi…

– Je veux devenir réalisatrice, balancé-je les dents serrées. Et tes remarques ne font rire personne au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Alistair, en se rapprochant de moi, me lance un regard qui m'incite à réfréner ma colère. Parce que j'ai envie de l'envoyer bouler de manière à ce qu'il n'ose plus jamais plaisanter sur ce sujet. Parce que c'est grave. Et il ne se rend même pas compte qu'il nous met mal à l'aise.

– Oh ça va, se défend-il, je plaisante !

J'ouvre la bouche pour lui dire que ça suffit, mais Alistair intervient.

– Dois-je emmener les chevaux, Alan ? demande-t-il d'une voix forte, couvrant le rire gras du mec qui détient la palme d'or du plus stupide personnage.

– Non, répond le réalisateur. Pas tout de suite. Par contre, tu peux aller avec Amy dans les loges, il va falloir doubler Calum, s'il te plaît. Amy, dit-il ensuite en s'adressant à moi. Tu peux trouver Calum et voir quel costume il porte ? Il a attrapé un rhume, il ne tournera pas aujourd'hui.

J'acquiesce, fais un petit sourire à Bonnie pour la réconforter et m'empresse d'aller à l'intérieur de la ferme. Avec Alistair. Sa présence qui me trouble, d'autant plus après les moments que nous avons partagés ce matin. J'ai encore son odeur masculine sur moi, des traces de ses morsures dans mon cou, des papillons dans le ventre au souvenir de nos étreintes.

– Ça va, *BlueBird* ? me demande-t-il dès que nous sommes éloignés de l'équipe.

– Ça va… réponds-je, ne souhaitant pas m'éterniser sur le sujet.

– Tu as eu des problèmes à cause de notre retard ?

– Ça va, répété-je, ne souhaitant pas non plus parler de ça, d'autant plus qu'Alan a l'air de moins m'en vouloir.

– OK… dit-il, pas convaincu mais sans insister. Au fait, Catriona souhaiterait te voir, elle part en classe verte tôt demain matin et elle aimerait que tu viennes lui dire au revoir ce soir. Est-ce que c'est possible pour toi ?

– Ah oui ? m'étonné-je, touchée qu'elle veuille me voir avant de partir. Elle part combien de temps ?

– Une semaine, grimace-t-il. C'est la première fois que nous allons être séparés autant de temps.

– Oh… Bien sûr, je viendrai la voir avec plaisir. Et ça va, tu gères ?

– J’essaie, oui, dit-il d’une voix amusée mais néanmoins un peu stressée. Elle est surexcitée à l’idée de partir, alors je pense que je devrais supporter…

Je ris. Me souviens de l’état de nervosité de ma mère la première fois que je suis partie quelques jours avec l’école sans elle. Elle avait pleuré. Moi, au début, non. Et puis après, si, car elle m’avait tellement assommée de recommandations, répété des milliers de fois de l’appeler jour et nuit en cas de problème – elle m’avait donné en douce un téléphone alors que c’était interdit dans le règlement – qu’elle avait fini par me faire peur à l’idée de m’éloigner d’elle. C’était avant qu’elle ne reprenne ses tournées, et je crois que le fait que ce petit voyage se soit bien passé, que je ne l’ai pas appelée à la rescousse, lui avait donné le courage de pouvoir me laisser ensuite partir sans trop s’inquiéter.

Ma mère… Une vraie gamine quand il s’agissait de s’éloigner de moi…

OceanofPDF.com

52. Une surprise...

Je suis étonnée de ne pas trouver Sahelle dans ma maison lorsque je rentre en fin d'après-midi. Calum étant enrhumé, Alistair l'a doublé tant que les scènes le permettaient, mais du coup le tournage s'est terminé plus tôt.

Je dépose mes affaires sur la console de l'entrée, l'appelle, caresse Mirage qui vient se frotter contre mes jambes, sentir mes mains d'un air dédaigneux à cause de l'odeur du chihuahua qui doit être imprégnée sur moi, puis qui retourne se coucher sur le canapé.

Je crie le prénom de Sahelle dans toute la maisonnée, mais personne ne me répond. Envahie par un mauvais pressentiment, je prie pour qu'elle n'ait pas encore été prise d'une lubie qui m'attirerait des ennuis.

– Mirage, elle est où, ta maîtresse ? demandé-je naïvement, comme si ce chat pouvait me répondre.

Je m'assois à côté de lui, passe mes doigts dans son pelage tout doux alors qu'il m'ignore superbement. Je prends le temps de le caresser, savourant ses poils lustrés et son ronronnement automatique qui se met en marche dès qu'on pose les mains sur lui. Je ferme les yeux quelques secondes, lutte contre le sommeil qui serait bienvenu après tous les événements de la journée. Journée mouvementée, certes, mais Alistair m'a quand même avoué avoir des sentiments pour moi.

Oui, je me répète. Mais je n'arrête pas d'y penser…

À ce souvenir, un sourire étire mes lèvres. Un immense sourire. Même s'il ne l'a pas dit clairement, il ressent quelque chose pour moi qu'il n'a

jamais connu. Donc, c'est positif. Mais, connaissant un peu cet homme, je crains que cela le fasse fuir plutôt que se rapprocher de moi.

Puis mes pensées dévient vers Bonnie. Et son père, bien entendu… Je me souviens avec exactitude de la scène dans son bureau, avec les vieux meubles en chêne qui sentaient toujours la cire et le cigare, lorsqu'il m'avait approchée avec une drôle de lueur dans les yeux. Avec toute l'innocence de mes 16 ans – du moins, en ce qui concernait cet homme que je considérais comme mon oncle et pour qui j'avais le plus grand respect –, je n'avais pas compris ce qu'il se passait.

J'étais même à mille lieues de pouvoir imaginer les drôles d'idées qu'il avait en tête…

Le choc avait été rude. Je m'étais sentie si mal ! Si coupable… Comme si j'étais responsable de son élan totalement imprévu. Déplacé. Pendant des années, après cet incident, je n'ai plus fait confiance au genre masculin. Un regard, un geste familier provenant d'un homme plus âgé me paralysaient. Je ne m'étais pas sentie spécialement en danger, la scène s'était passée si vite et je l'avais repoussé avec tellement de force et d'étonnement que je n'avais pas eu le temps d'avoir peur. Non. J'étais juste… complètement larguée.

Je me lève brusquement pour mettre fin aux souvenirs qui m'assaillent. J'ai une mission plus urgente dans l'immédiat : retrouver Sahelle !

Je jette un œil à l'extérieur depuis ma fenêtre, mais au vu de la brume qui s'élève lentement mais sûrement sur le magnifique paysage écossais, je n'aperçois pas grand-chose. À contrecœur, j'enfile ma doudoune et pars en exploration autour de la maison pour affronter le froid désagréable de cette fin de journée. Ne trouvant l'imprévisible vieille dame nulle part, je me décide finalement à aller vérifier si elle n'est pas chez Duncan, en train de le houspiller ou de faire étalage de sa mauvaise humeur pendant une partie de cartes.

En fait, je ne vois pas où elle pourrait être d'autre !

Je lève la main pour frapper à sa porte, mais au premier coup celle-ci s'ouvre toute seule. Non, pas de majordome derrière, elle était juste mal fermée. Et c'est là que j'entends la voix de Sahelle s'élever dans le silence. J'avance lentement, discrètement, pour la voir dans le salon debout devant un Duncan qui la regarde avec des yeux de merlan frit, tout émerveillé.

Donc non, elle n'était pas en train de mijoter un mauvais plan. Oui, j'ai été mauvaise langue…

Sahelle chante tout simplement. Dans une robe à froufrous colorée digne d'une représentation à l'opéra, ses cheveux emmêlés en un chignon compliqué, me tournant le dos, la tête légèrement rejetée en arrière. C'est beau. Magnifique, même. Des frissons s'invitent sur ma peau comme à chaque fois que je l'entends.

Et j'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne l'ai pas entendue chanter comme ça…

Je m'appuie contre le chambranle de la porte, souris, emportée par la mélodie. J'ai presque envie d'aller chercher ma guitare et de l'accompagner. Chanter me ferait le plus grand bien. Me permettrait d'évacuer toute la tension de la journée. Mais je n'esquisse pas un geste, préférant observer les deux personnes les moins assorties au monde se manger des yeux, captivées l'une par l'autre. OK, je ne vois pas le regard de Sahelle, mais j'en suis persuadée. J'hésite un instant à rebrousser chemin, à les laisser seuls, mais pile au moment où cette idée m'effleure l'esprit, Sahelle s'arrête, et Duncan l'applaudit à tout rompre. Puis il remarque ma présence, les traits de son visage redeviennent sérieux comme s'il reprenait pied avec la réalité.

– Amy ? s'étonne Sahelle en se retournant. Tu es déjà rentrée ?
– Oui, dis-je. C'est un vrai plaisir de t'entendre, tu sais.
– Et toi ? demande-t-elle, les yeux pétillants. Tu ne chantes plus ?

Je hausse les épaules.

– Un peu, si. Mais je n'ai pas trop…

– Va chercher ta guitare, on va jouer un morceau à notre cher Duncan, ordonne Sahelle. Qu'il voie de quoi nous sommes capables toutes les deux.

– Oh. Je dois partir, objecté-je. J'ai promis à…

– Taratata ! me coupe la vieille dame, le regard acéré. Juste quelques minutes. Duncan a accepté de me louer une chambre dans sa maison à condition que je chante pour lui tous les jours. Alors, pour le remercier, nous pouvons bien lui offrir un petit duo, qu'en penses-tu ?

Je pense que tous les deux dans la même maison, ça va faire des étincelles.

Ou plus si affinités… Et que je vais attraper des cheveux blancs à la surveiller.

Parce qu'il y a quelque chose qui m'échappe. À les regarder, je jurerais qu'une complicité est née entre ces deux-là. Un lien invisible, mais néanmoins bien présent. J'ignore si c'est mon imagination ou la vérité, mais je ne peux m'empêcher de sourire comme une idiote en les regardant.

– Ah ! Mais je l'ai déjà entendue chanter, intervient Duncan en se levant lourdement de son canapé. Et j'avoue que sa voix est magnifique. C'est de famille, c'est ça ?

Sahelle me lance un petit regard complice.

– L'amour de la musique est une grande famille, dit-elle sans contredire Duncan.

Puis je vais chercher ma guitare et nous chantons. Pendant deux bonnes heures. Ce qui, au départ, ne devait être que l'histoire de quelques minutes s'est transformé en vrai concert privé. Nous retrouvons avec un plaisir non dissimulé le fait de chanter à deux, puis Sahelle et Duncan insistent pour que je chante quelques airs toute seule. Sans même m'en rendre compte, je termine d'improviser la chanson qu'Alistair m'a inspirée. Elle est donc finie… Et je crois bien qu'elle plaît, vu le regard ébahi de mes deux spectateurs…

Ce n’est qu’à la fin, quand je reprends mon souffle, que je percute que Duncan nous a filmées, Sahelle et moi. Mais aussi moi toute seule. Il possède un iPhone dernier cri. Je n’aurais jamais imaginé cet homme capable d’utiliser un tel appareil.

Ou quoi que ce soit d’autre de technologique. Comme quoi, les apparences sont souvent trompeuses…

Dans tous les cas, c’était un très bon moment. J’ai oublié, l’espace de longues minutes, la sordide histoire du père de Bonnie.

Ainsi que la chaleur apaisante du corps d’Alistair…

– Bravo ! nous félicite encore une fois Duncan, alors que je m’apprête à prendre congé, Sahelle venant de nous faire part de son envie de jouer aux cartes.

– J’ai à faire, dis-je, faussement embêtée, pas assez téméraire pour supporter la mauvaise foi de Sahelle à la belote. Il faut absolument que j’y aille.

– Je suis persuadée qu’Amy ferait une grande chanteuse, lâche Sahelle en direction du vieil homme qui me surprend à chaque minute un peu plus tellement son comportement a changé depuis que je le connais, parlant de moi comme si je n’étais pas juste à côté. Comme sa mère… Vous savez, Duncan, que sa mère est très célèbre ?

– Oui, eh bien justement, objecté-je d’une voix sourde. Je ne veux pas faire comme ma mère…

– Et pourquoi donc ? s’étonne Sahelle, même si nous avons eu cette conversation déjà mille fois. Le talent, ça ne s’invente pas ! Ta mère en a, d’accord. Et tu en as ! Point barre ! Il faut arrêter de croire que tu vas la copier si tu te lances dans la chanson !

Et me voilà revenue quinze ans en arrière sur les bancs de l’école, quand un de mes professeurs me faisait la morale… Je n’avais pas quelque chose d’urgent à faire, moi ?!

– Sahelle, prononcé-je en articulant bien afin qu’elle comprenne une bonne fois pour toutes. C’est le cinéma qui m’intéresse. Réaliser des films.

Pas chanter.

– Mais tu chantes très bien, pourtant ! Ta voix est…

– Ensorcelante… intervient Duncan, utilisant un terme pour qualifier ma voix qui me laisse pantoise. Mais la vôtre aussi, Sahelle, se reprend-il aussitôt, de peur de vexer mon amie à la susceptibilité exacerbée.

– Tout à fait ! confirme Sahelle, les joues colorées. Ensorcelante. C'est exactement ça !

– Merci ! dis-je, touchée par leurs compliments.

– C'est la vérité, insiste mon amie comme si je n'avais pas bien compris. Dis-moi, jeune fille, qu'est-ce qui te fait le plus vibrer, chanter ou courir après tes figurants ?

Je dois avouer que sa question me prend au dépourvu.

Parce que je n'ai jamais réfléchi à ça… Du moins, pas sous cet angle.

– Je débute, Sahelle, me justifié-je en soupirant, agacée qu'elle réduise mon travail à… ce simple détail.

Même si ce n'est pas entièrement faux. Cela dit, j'ai été embauchée pour gérer les figurants, pas pour prendre la place d'Alan !

– Ne change pas de sujet, s'il te plaît ! Réponds à ma question ! Qu'est-ce qui te fait le plus vibrer, là, tout près de ton cœur, insiste-t-elle en le montrant du doigt, comme si je ne savais pas où mon cœur se situait.

Je réfléchis. Hausse les épaules.

– Penses-y, ajoute Sahelle, les yeux plissés, un demi-sourire sur les lèvres. C'est ici que se tient la vérité. Dans ton cœur…

Elle a raison, une carrière l'attend dans le bien-être !

OceanofPDF.com

53.... Peut en cacher une autre... (ou même deux !)

De retour dans ma maisonnette, au calme, sans l'interrogatoire serré de Sahelle (mais cela dit très pertinent), sans non plus l'iPhone de Duncan pointé sur moi, je lance FaceTime pour parler à mes amies. Eva répond aussitôt, son visage joyeux apparaît sur mon écran.

– Hey ! s'écrie-t-elle aussitôt. Comment vas-tu ? C'est drôle, on pensait justement à toi avec Melody et on voulait t'appeler !

– Les grands esprits se rencontrent, m'amusé-je. Je vais bien, merci. Et vous ? Melody est avec toi ?

– Oui ! C'est on ne peut plus vrai, les grands esprits se rencontrent, dit-elle d'une voix soudain rêveuse qui titille ma curiosité.

– Tu deviens romantique. On dirait que tu viens de voir Lukas passer avec une bague de fiançailles dans les mains. Enfin, si tu n'étais pas déjà mariée, hein... Et comment avance celui de Melody ?

Un cri me prévient que « mariage de Melody » signifie hystérie. Ce que je savais déjà, vu les messages survoltés qu'elle m'envoie régulièrement. Elle oscille entre excitation et dépit, voulant tout préparer elle-même, sans en avoir réellement le temps. Mais surtout, elle n'arrive pas à se décider sur une foule de détails, et, d'après Eva, Mark serait au bord de la crise de nerfs.

– Je vais l'annuler, ce foutu mariage, m'annonce Melody, les yeux pétillants, mais cernée et fatiguée, d'une façon que je ne parviens pas à définir, entre plaisanterie et sérieux.

– Je crois déjà avoir entendu ça pour celui d'Eva et de mon frère, précisé-je pour l'apaiser.

– Non, c’est vrai, reprend-elle sur un ton qui ne laisse plus aucune place au doute. Je crois que je vais le repousser.

Puis, Melody dispose le téléphone pour que je les voie correctement toutes les deux. Eva et Melody, aussi complices que Bonnie et moi. Enfin, à l’époque où nous n’étions pas brouillées. Une complicité qui se devine à vue d’œil. Le jour et la nuit. L’une survoltée, l’autre discrète. L’une réfléchie, l’autre totalement imprévisible. Deux caractères faits pour se compléter.

– En fait, commence Eva, nerveuse, si Melody veut repousser le mariage, c’est parce qu’il y a eu, comment dire, un petit imprévu…

Je fronce les sourcils. Un léger sentiment d’angoisse m’envahit.

Imprévu est mon deuxième prénom en ce moment… Et ce n’est pas toujours très drôle !

Mais ses yeux m’indiquent que je n’ai aucune raison de m’inquiéter. Au contraire, une lueur tendre s’y dessine. Avec une pointe d’émotion.

– Je voulais t’en parler plus tôt, continue Eva. Enfin, surtout Lukas. Mais il me laisse l’honneur de t’annoncer cette nouvelle. Et aussi… Melody ne voulait pas que je te l’apprenne sans elle. Bref. Donc ne m’en veux pas si je te dis ça par téléphone, surtout !

Là, je suis complètement larguée. Toutes sortes d’idées me traversent l’esprit, mais tellement confuses que j’attends qu’Eva continue.

– On va avoir un bébé ! hurlent-elles tout à coup, me faisant quasiment sursauter.

Je mets quelques secondes à réaliser ce qu’elles viennent de me dire. Et encore, je ne suis pas sûre de tout saisir.

– On ? Qui ? m’écrié-je, impatiente de mieux comprendre.

– Toutes les deux ! s’exclament-elles, si synchro que je ne parviens plus à différencier leur voix. Quinze jours d’écart ! Tu te rends compte ? Et sans le faire exprès ! Je te jure, Amy, nous n’avions pas prévu de faire un bébé ensemble ! Enfin, en même temps, quoi !

Les larmes me montent aussitôt aux yeux. Cette nouvelle est si inattendue que j’en reste sans voix. Muette d’émotion.

– On ? Melody et… toi ? Lukas ? Lukas va être papa ?! réussis-je finalement à dire. Je… vais être tata !

– Double tata ! rectifie Melody, tapant dans ses mains d’excitation, son énergie faisant claquer ses mèches blondes impeccablement lissées sur ses joues. Parce que c’est clair qu’il va t’appeler tata !

– Il ? Tu sais déjà que c’est un garçon ? m’étonné-je.

– Non, continue-t-elle, plus sérieuse. Mais je le sens !

– Mais non, objecte Eva. On veut des filles ! Qui seront aussi copines que nous !

– Mais non, un garçon, et toi, une fille, c’est génial ! Ils tomberont même amoureux ! la contredit Melody.

– Et si moi aussi j’ai un garçon ? ironise Eva. On fait quoi ?

– Eh bien ils pourront tomber amoureux aussi ! Et ils joueront au football américain ! Ou au hockey ! réplique Melody, comme si c’était évident.

J’essuie mes larmes de joie tout en souriant béatement pendant qu’elles continuent leurs pronostics. Je suis si contente pour elles ! Pour mon frère ! Et pour moi ! Deux petits bouts de chou à cajoler, gâter, j’ai vraiment hâte !

Et j’ai hâte de féliciter Lukas !

J’apprends que les naissances sont prévues pour fin janvier, que les filles n’arrêtent pas de reluquer toutes les vitrines en s’empêchant de trop acheter pour le moment – elles préfèrent attendre quelques mois encore, et surtout qu’on leur révèle le sexe des enfants à venir –, que le choix des prénoms s’annonce plus complexe que prévu pour se mettre d’accord, que l’une a envie de fromage sans arrêt, l’autre de chocolat, que les nausées ne leur laissent aucun répit, qu’elles ont des sautes d’humeur hallucinantes, et je les

écoute se couper la parole, assise sur un petit nuage tellement je suis enchantée de cette nouvelle. De cette double nouvelle !

– Oh, je crois que Lukas vient de rentrer ! s'écrie Eva. Attends, Amy, je te le passe, il veut te parler !

Je salue mon frère qui affiche un grand sourire et un regard éloquent quant à l'excitation des deux copines qui n'arrêtent pas de piailler à côté de lui.

– Félicitation, soufflé-je d'une voix émue. Je suis tellement contente !

– Merci, répond Lukas tout en s'éloignant des deux furies. Je ne sais pas si je me rends vraiment compte de ce que c'est que d'être papa, mais je suis aux anges depuis qu'Eva m'a annoncé la nouvelle. D'ailleurs, il faut que je te demande quelque chose. Attends, je ferme la porte, elles vont me rendre chèvre, ces deux folles, rit-il.

– Je suis certaine que tu vas être un père formidable, murmuré-je. Et moi, je vais être une tata gâteau !

– Hum. Oui, enfin, non. Je ne crois pas que tu vas être seulement une tata. En réalité, Amy, je pensais que tu pourrais aussi être marraine…

Alors là, mon cœur vient de se décrocher. Il gît maintenant sur le sol, et je l'observe en train de battre comme un fou. Les larmes que je tentais de maîtriser me submergent.

– Marraine ? répété-je comme si je n'avais pas bien entendu, en reniflant sans élégance. Tu veux que je sois la marraine de ton enfant ?

– Oui, affirme-t-il, très sérieux. Eva et moi serions honorés que tu sois la marraine.

– Je crois que tu ne pouvais pas me faire de plus beau cadeau, sangloté-je de plus belle. Oh là là, il faut que j'aille annoncer la nouvelle à Sahelle, elle va être folle de joie, elle aussi !

J'ai surtout envie d'annoncer la nouvelle à la terre entière !

– Mais tu crois qu'Eva permettra que je lui teigne les cheveux ? plaisanté-je pour faire redescendre toutes les émotions qui me font pleurer

sans arrêt. Vert si c'est une fille, et roux si c'est un garçon. C'est joli, les cheveux roux, non ?

– Bien sûr, acquiesce Lukas, entrant dans mon jeu. Et des tatouages, tant que tu y es !

Tatouages… Alistair… Catriona !! Merde, je suis en retard !

Je laisse encore éclater ma joie, félicite de nouveau mon frère, le charge d'embrasser les filles pour moi, puis raccroche. Je me prépare pour partir. Au moment où j'attrape mon sac dans l'entrée, sac dont la lanière se coince dans un coin de la console, j'entends des bruits métalliques. Je cherche d'où peut bien provenir ce bruit et trouve les clous sous le petit meuble, ceux que m'avait donnés le garagiste et qui étaient enfoncés dans mes pneus. Curieuse et malgré mon léger retard, je rebrousse chemin et file chercher celui que j'ai récupéré sur le plateau – qui m'a valu un bon mal de dos, d'ailleurs, puisque j'ai déplacé tout ce que je pouvais pour les dénicher alors que la personne responsable de réparer le pan du décor était déjà en train de s'en charger. Je le retrouve dans un tiroir de ma table de chevet.

Avec appréhension, je les compare. Tique un peu. Beaucoup. Un sentiment de malaise s'immisce en moi.

Ils sont bien identiques !

Je n'ai pas roulé par hasard sur ces clous. Quelqu'un les a volontairement enfoncés dans mes roues. Si je ne voulais pas y croire sur le moment, force est de constater que deux clous, c'est tout de même louche.

Le garagiste avait raison. Il faudra que je lui dise qu'il a loupé une autre carrière : détective !

OceanofPDF.com

54. Celle-ci, de surprise, je m'en serais bien passée...

La nuit est déjà tombée lorsque j’arrive au ranch. Un peu déboussolée d’avoir la preuve que la crevaison de mes pneus était criminelle (oui, comme dans un téléfilm policier), je ne sais qu’en penser. Qui aurait pu faire ça ? Lorsque le garagiste m’en avait parlé, j’avais tout de suite eu une pensée pour Duncan et sa légendaire mauvaise humeur. Mais force est de constater qu’il ne possède pas les mêmes clous. Et puis, honnêtement, en grattant sous la surface, je remarque qu’il n’est pas réellement méchant. Pas fin, grognon, pénible, oui. Mais de là à chercher à me nuire, j’en doute.

Je pourrais continuer la liste, je sais que certaines personnes ne sont franchement pas amicales sur le plateau, mais je n’ai pas le temps d’élucider ce mystère, la pancarte du ranch et son gros portail imposant sont maintenant dressés devant moi. J’arrête le moteur de ma voiture, descends et n’ai le temps de faire que quelques pas avant de voir Catriona courir vers moi sous la lumière composée de petits lampadaires et d’une guirlande solaire.

– Amy ! s’écrie-t-elle. J’allais partir, papa va m’emmener chez ma copine Laura. J’ai eu peur que tu viennes pas !

Je lui souris tout en l’étreignant. Ses cheveux rassemblés en une longue tresse sentent la pomme.

– J’ai eu un petit contretemps, m’excusé-je. Mais je suis là, je tenais vraiment à te dire au revoir. Tu es contente de partir ?

– Oui ! Je vais à Édimbourg visiter des musées et ensuite… Euh… Je ne sais plus où ! Mais on va faire une chasse au trésor et plein d’activités ! m’explique Catriona en sautillant sur le sol.

– Ça va être génial, affirmé-je, ravie de voir que la fillette n’a pas l’air traumatisé à l’idée de quitter sa famille pendant une semaine.

Contrairement à son père qui, justement, apparaît dans mon champ de vision.

Beau, évidemment. Avec sa démarche assurée, masculine, et ce petit truc animal, sauvage, qui n’appartient qu’à lui. Les cheveux humides, habillé d’un pantalon ample – style jogging mais en plus stylé –, qui lui donne l’air d’un mauvais garçon qui prendrait quand même soin de lui et qui lui va à merveille, et d’un simple pull col V gris clair qui lui moule les muscles à la perfection. Je déglutis difficilement en l’observant avancer vers nous. Je peine à respirer pendant que la petite fille se rapproche de moi en disant :

– Tu pourras surveiller papa ? chuchote-t-elle sur un ton de conspiratrice. Je crois qu’il est triste que je parte…

– Bien sûr, réponds-je sur le même ton qu’elle, tout en lui faisant un clin d’œil. Je vais l’occuper sur le tournage, il n’aura pas le temps de s’ennuyer…

Puis Alistair approche. Il hoche la tête pour me saluer, puis couve sa fille d’un regard tendre, absolument craquant.

– C’est l’heure, ma puce… dit-il d’une voix étranglée, comme si le lui dire lui-même lui demandait un effort phénoménal. Tu vas faire un bisou à grand-mère ? Elle est dans la cuisine.

– J’y vais, annonce Catriona. Amy, tu attends que je revienne, je veux te faire coucou dans la voiture !

– Promis !

Je regarde la petite fille partir en courant, se retournant pour vérifier que je tiens ma promesse. Ce que je fais, bien entendu. Une fois qu’elle s’est engouffrée dans le bâtiment, je porte mon regard sur Alistair et son visage soucieux.

– Ça va aller, dis-je, attendrie de le voir si préoccupé par cette situation. Une semaine, ce n’est pas le bout du monde.

– Non, admet-il sans sourire. Ce n’est pas ce qui m’inquiète. Mais plutôt les heures de trajet en bus qu’elle va faire. Je… déteste la savoir dans un autre véhicule que le mien…

Forcément… Là, je dois bien avouer que je ne sais pas quoi répondre. Que pourrais-je dire, de toute façon, pour apaiser ses craintes ? Sa famille est morte dans un accident de voiture quand il n’était qu’un enfant, je me doute que laisser la chair de sa chair partir dans un bus lui coûte énormément.

– Bien sûr… soufflé-je.

Et puis la petite fille revient. En courant. Elle se jette encore dans mes bras, comme si j’étais une des personnes les plus importantes pour elle et qu’elle était désolée de me laisser. Puis elle quitte mes bras pour attraper la main d’Alistair et prend également la mienne, afin que nous l’emmenions tous les deux jusqu’au pick-up de son père.

Mon cœur bat bizarrement devant l’image que nous formons.

Une famille…

– Oh, attends, j’ai quelque chose pour toi, dis-je alors que c’est l’heure pour elle de monter dans le 4x4. Je reviens !

Je me dépêche d’aller dans ma voiture pour y prendre le paquet de bonbons que j’ai sauvé in extremis de l’appétit sans fin de Sahelle pour les fraises Tagada.

– Tiens, dis-je en lui tendant. Tu pourras les manger dans le bus si tu y es autorisée. Ou avec ta copine, ce soir.

– T’es trop cool ! s’exclame Catriona, lorgnant le paquet comme si je venais de lui offrir le plus gros cadeau de sa vie. C’est mes préférés !

– Ah, je ne le savais pas. J’ai bien choisi, alors, m’amusé-je.

– Il faut y aller, ma puce, la presse Alistair. Nous sommes déjà en retard.

Il me coule un regard en biais.

OK, c’est de ma faute…

Je souris nerveusement tout en embrassant affectueusement la petite fille sur ses joues fraîches. Elle me serre de toutes ses forces, plaque son visage contre mon ventre, ses petits bras autour de mes hanches.

– Je t’adore, Amy, dit-elle tout naturellement.
– Oh, merci, réponds-je, touchée. Moi aussi, je t’adore, tu sais.

Puis Alistair l’attrape alors qu’elle se recule, la lance en l’air pour la faire rire et l’installe dans la voiture.

– Merci d’être venue, *BlueBird*, dit-il alors qu’il vient de faire claquer la portière et qu’il contourne son pick-up pour prendre place derrière le volant.
– Ta fille est un rayon de soleil, réponds-je, sincère, tout en m’éloignant.
– Oui, dit-il en s’arrêtant soudainement avant de revenir sur ses pas pour planter ses yeux ombre et lumière dans les miens. Est-ce que ça te dit de boire un verre ? L’amie de Catriona habite tout près, j’en ai pour deux minutes.

Mon cœur part dans un galop endiablé.

– OK, dis-je faussement indifférente, comme si passer une partie de la soirée avec lui m’était égal. Je t’attends.
– Merci, souffle-t-il, un demi-sourire craquant sur le visage.

Je regarde la voiture partir, Catriona, la fenêtre ouverte, en train de me faire coucou de sa main, un sourire collé sur son visage – comme moi.

Puis je me dirige vers mon véhicule pour attendre Alistair au chaud, sur mon petit nuage, ravie qu’il veuille passer un peu de temps avec moi, quand un bruit dans les buissons, derrière moi, attire mon attention. Je n’y prête pas garde, même si, dans ce coin perdu, ce n’est pas très rassurant. Je fais un pas de plus, et le bruit s’intensifie. Un autre, et l’option oiseau, mouton égaré ou chat errant ne me semble plus très cohérente.

Je me retourne, le cœur un peu affolé, pour découvrir une femme juste devant le bosquet. Je retiens un sursaut de surprise tout en posant la main sur mon cœur. Une belle femme blonde, grande, habillée d'une longue robe noire et emmitouflée dans un manteau couleur crème.

– Bonsoir, balbutié-je, surprise. Je peux vous aider ?
– Ça dépend, dit-elle en me fixant d'un regard glacial. Vous vivez ici ?
– Euh… Non, ris-je bêtement. Vous cherchez quelqu'un ?
– Peut-être bien, oui… répond-elle tout en affichant un sourire froid sur ses lèvres peintes en rouge vif.

Puis elle laisse passer un silence. Regarde autour d'elle, lentement, comme si elle étudiait le paysage.

– Mais vous connaissez bien Alistair et… Catriona, reprend-elle. Vous êtes sa petite amie, alors ?

Je fronce les sourcils, complètement abasourdie par cette question. Je ne sais absolument pas qui est cette femme, ce qu'elle me veut, et, franchement, son attitude ne me dit rien qui vaille. Pour être honnête, elle me fait carrément flipper.

– Très bien, reprend-elle devant mon mutisme. Alors je vais être très claire, mademoiselle. Je suis la mère de Catriona. Et la future femme d'Alistair, m'achève-t-elle en levant son annulaire gauche pour me mettre sous le nez une superbe bague argentée rehaussée d'un petit diamant en forme de cœur. Nous nous sommes promis de nous marier après mes études. J'ai terminé mon cursus, je suis là, je viens reprendre ce qui m'appartient. Alors, je vais vous donner un conseil que vous allez suivre sur-le-champ : dégagez de mes plates-bandes !

OceanofPDF.com

55. Une promise pas si promise que ça...

« Très bien. Alors je vais être très claire, mademoiselle. Je suis la mère de Catriona. Et la future femme d'Alistair. Alors je vais vous donner un conseil que vous allez suivre sur-le-champ : dégagez de mes plates-bandes ! »

Ces phrases tournent en boucle dans ma tête, comme si la femme les répétait sans cesse. Mais non. Impossible. Alistair ne peut pas être marié. Il n'a pas d'alliance. Même pas de trace. Ça se voit, une alliance qu'on enlève, non ? Elle laisse des marques, comme si même de manière invisible, elle voulait qu'on la remarque. Il n'en a pas. Il est contre le mariage. Totalement contre. Il me l'a dit. Certifié. Alors quoi ?

– Sa… femme ? balbutié-je, probablement livide.

– Non, pas tout à fait, reprend-elle d'une voix détestable tant elle est mielleuse. Mais c'est tout comme. Il était prévu que je finisse mes études et que nous nous mariions dès mon diplôme en poche. J'ai terminé mes études. Je vous laisse deviner la suite…

Son regard sombre, sans aucune lueur d'humanité, empreint d'une supériorité non feinte me donne envie de la gifler. Et pourtant, je suis plutôt du genre *peace and love*, moi. Mais là, je lui arracherais les yeux si je n'étais pas aussi paralysée par la surprise.

Alistair m'a donc menti. Même si je peine vraiment à croire qu'il ait prévu de se marier. Il m'a bien assuré ne pas avoir éprouvé de sentiments à l'égard de cette femme, non ? Mais c'est quoi, l'explication ? Il m'a menée en bateau ? Pour quelle raison ? Le sexe ? Il sait pertinemment que j'ai du désir pour lui, il n'a pas besoin de stratagème pour m'attirer dans son lit.

Ou dans une cabane paumée sur une île…

Et je ne pense pas que ce soit le style à cacher la vérité. Ou, du moins, à passer par des chemins détournés pour arriver à ses fins. Et notre… rapprochement l'a autant surpris que moi, si je me souviens bien.

– Alistair ne veut pas se marier, dis-je finalement d'une voix basse et terne, même si je l'aurais aimée plus ferme. Il me l'a assuré.

– Oh, vous êtes bien naïve, mademoiselle, dit-elle du ton de celle qui sait tout sur les hommes. Je suis la mère de Catriona. Vous ne pouvez rien contre ça.

Contre ça, non. C'est certain. Ce lien qu'elle a avec Alistair, cette adorable petite fille qui est née de leur union, je ne peux rien contre. Et cela ne me pose aucun problème. Mais le reste, oui. Il ne veut pas se marier. Malgré la bague qu'elle affiche fièrement, sournoisement, et qu'elle se plaît à faire tourner autour de son long doigt manucuré d'un vernis rouge vif, presque agressif, pour me narguer.

J'hésite entre rester figée devant elle, et tenter d'en savoir plus, ou fuir. Prendre mes jambes à mon cou, oublier son visage et ses paroles, celui d'Alistair et tous les retournements de situation qu'il me fait vivre depuis que je le connais. Mais il m'a demandé de l'attendre. Verrait-il une objection à trouver sa… future femme à ma place ?

Je n'ai pas le temps d'élucider ce mystère, le pick-up apparaît au loin, avec ses phares qui m'éblouissent et me font plisser les yeux. La blondasse détestable recule d'un pas, un petit sourire hautain aux lèvres mais avec une once de panique dans les yeux. Furtive, mais bien présente.

– Dégagez, me répète-t-elle d'une voix basse mais menaçante. Ôtez-vous de mon chemin. Quoi qu'il se soit passé entre le père de Catriona et vous, c'est du passé, maintenant. Vous comprenez ? Terminé ! Oublié ! De l'histoire ancienne !

J'écarquille les yeux et penche légèrement la tête sur le côté. Mademoiselle Je-prends-les-autres-de-haut me semble beaucoup moins assurée, tout à coup. Nerveuse. Si Alistair ne m'avait pas quasiment juré n'avoir eu aucun sentiment pour la mère de sa fille, je pense que je serais

partie tout de suite. Je me serais éclipsée comme une vulgaire passade dans la vie de mon brun énigmatique. Seulement, je ne peux m'y résoudre. Je veux savoir. Il faut que j'aie la certitude que cette femme est mythomane et qu'elle s'approprie un homme qui ne ressent rien pour elle.

Et il faut que je voie la réaction d'Alistair face à elle…

Je n'esquisse pas un geste pendant qu'il gare son 4 x4 sur le parking devant le ranch. Encore moins quand il sort de son véhicule et que je vois apparaître sa musculature parfaite à la lueur de la nuit.

Et si elle disait la vérité ?

Et si Alistair se jouait de moi depuis le début, passant du bon temps avec les filles en attendant que sa promise revienne ? C'est tout à fait plausible. Et ça expliquerait tout. Sa peur de s'engager, son refus du mariage – même si, franchement, je n'ai jamais imaginé me marier avec lui – ses pas en avant aussitôt suivis par ceux en arrière, ses changements d'humeur, la distance qu'il instaure parfois, ses silences insupportables. Ce monde dans lequel il se cloître et dont je ne connais pas l'accès pour le rejoindre.

Mais quand je le vois s'immobiliser, les traits livides, le regard épouvanté, fixé sur la femme qui le dévisage, le menton haut, fier, les yeux glacials, je ne sais que penser. Personne ne parle. Un silence à couper au couteau. Les battements de mon cœur sont si forts que je jurerais qu'ils résonnent jusque chez moi, en Amérique. Alistair quitte la blonde des yeux pour les poser sur moi. Stupeur, torture, douleur. Voilà ce que j'y lis. Puis il fait un pas en avant, le corps tendu, comme s'il s'apprêtait à dégainer une arme pendant un duel.

– Qu'est-ce que tu fous là, Moira ? demande-t-il d'une voix forte.

Ah, elle s'appelle Moira…

– Bonjour Alistair, répond-elle d'une voix traînante. Je suis ravie de te revoir. Comment vas-tu ?

– Qu’est-ce que tu fous là, Moira ? répète Alistair en articulant chaque syllabe.

– Je viens récupérer ma fille, lâche-t-elle tout en me jetant furtivement un regard.

Ah oui ? Je croyais qu’elle était là pour se marier ?

Alistair ferme brièvement les yeux. Avant que ses paupières ne s’abaissent, j’ai le temps de lire la douleur dans son regard. Les traits de son visage sont crispés, sa mâchoire serrée, et son poing tambourine contre sa cuisse tandis qu’il réfléchit. Puis il se passe la main dans les cheveux.

– À moins que tu ne me proposes un meilleur arrangement ? continue-t-elle tout en faisant un pas vers lui, lascive.

L’homme torturé lève la main pour lui signifier de ne pas avancer davantage. Il ne bouge pas, ne dit rien, mais je jurerais qu’il est sur le point d’exploser.

La tension est tellement palpable que je peine à respirer. Qu’entend-elle par « meilleur arrangement » ? Cette phrase contient tellement de significations que la nausée me prend. Puis, n’y tenant plus, même si je me doute que cette conversation ne me regarde pas, que tout se joue entre les parents d’une enfant, je lâche :

– C’est vrai que vous deviez vous marier après ses études ? demandé-je d’une voix froide, forte, sans laisser transparaître toute la haine que cette supposition réveille en moi.

Alistair me jette un regard horrifié. Puis ses yeux se posent sur Moira, qui ne bouge pas d’un cil.

– Mais bien sûr que non ! tonne-t-il avec une voix qui ne laisse aucune place au doute, soulageant légèrement mon cœur meurtri. C’est quoi ces conneries ? Catriona n’est pas ici, dit-il à l’attention de Moira. Elle est partie pour une semaine. Va-t’en !

– Je veux voir ma fille, Alistair. Tu n’as aucun droit de m’en empêcher.

– Je refuse de parler avec toi ! Tu ne t'es pas gênée pour l'abandonner il y a cinq ans ! Pourquoi tu reviens maintenant ? Pour semer la zizanie dans sa vie ?

– C'est ma fille, Alistair. C'est moi qui l'ai portée et mise au monde !

– Et abandonnée… répète-t-il comme si elle avait oublié.

– Je suis revenue maintenant.

– Et ça ne suffit pas ! Moira, tu n'as aucun droit sur cette enfant ! C'est moi qui l'élève. C'est moi qui me lève la nuit pour calmer ses angoisses ! C'est moi qui dors avec elle lorsqu'elle a de la fièvre ! Tu étais où, toi, pendant tout ce temps ? Absente ! Disparue. Volatilisée. Dégage d'ici !

Moira recule d'un pas, soufflée par la violence du ton d'Alistair. Son attitude de femme sûre d'elle en prend un coup, subitement. Plus de regard narquois, de menton haut, de doigt levé pour exhiber sa – fausse – bague. Elle semble démunie, recroquevillée sur elle-même, comme si elle cherchait à se cacher de la colère du père de son enfant.

Elle n'était pas si jolie, sa bague, en plus…

Moi non plus, je n'en mène pas large. Je n'ai jamais vu Alistair aussi furieux. Aussi torturé. Aussi… malheureux. Mon cœur se serre en imaginant le dilemme qui se joue dans son esprit. La surprise qu'il ne doit pas parvenir à gérer. Tout son monde bien organisé qui vient de se casser la gueule en beauté.

– D'accord, dit la femme coupable en soufflant puis en se redressant. Je suis partie. Mais tu sais très bien pour quelles raisons. Et j'expliquerai tout à Catriona, elle est en âge de comprendre. Tu ne peux pas m'empêcher de la voir. Je ne l'ai pas abandonnée légalement, je suis sa mère et j'ai des droits.

– Oui, tu as des droits, rebondit Alistair, notamment celui de ne pas venir foutre en l'air son équilibre !

– Elle a besoin d'une mère.

– Elle va très bien et s'en sort parfaitement sans toi ! Ça ne t'a pas posé de problèmes de conscience jusque-là, non ? Tu ne lui as pas donné une seule nouvelle, Moira ! Tu ne m'as jamais appelé pour savoir comment elle allait ! Jamais ! Sais-tu seulement à quoi elle ressemble ?!

Moira balaie ses paroles d’un mouvement de tête qui fait voler ses cheveux blonds.

– Il fallait que je réfléchisse. Que j’accuse le coup, se justifie-t-elle comme si ce qu’elle disait était légitime.

– Tu as eu neuf mois pour te préparer à sa venue. Et ça ne t’a pas suffi pour réfléchir, peut-être ? Moira, continue-t-il en se rapprochant d’elle d’un air menaçant. Cette enfant, tu me l’as laissée sur les bras en connaissance de cause. Nous en avons discuté. Tu ne m’as pas laissé le choix. Tu ne m’as pas demandé mon avis. C’était moi ou une famille d’accueil. Moi, je ne l’ai pas abandonnée, même si je n’étais pas prêt. Alors, maintenant, va-t’en. Va-t’en avant que les choses tournent mal. De toute façon, elle n’est pas ici, répète Alistair d’une voix basse, presque comme un murmure. Pars de chez moi.

– Très bien, dit la blonde manipulatrice en baissant le menton, fixant ses escarpins ridicules pour un sol parsemé de graviers. Mais je n’ai pas dit mon dernier mot. Je reviendrai !

Et elle repart par là où elle est venue, derrière les buissons. Elle disparaît en un clin d’œil, comme une apparition. J’ai une rapide pensée pour Catriona et sa passion pour les fées.

Qui apparaît et disparaît dans la nature de cette façon ? Même si cette femme n’a rien d’une fée, bien au contraire…

Après de longues secondes de silence, comme pour s’assurer qu’elle est bien partie, Alistair esquisse un mouvement et se passe la main dans les cheveux. Son regard porté sur le ranch semble absent, comme perdu dans un abysse sans fond. Je fais un pas dans sa direction, même si je ne sais pas quoi lui dire, pas quoi faire, mais il stoppe mon mouvement d’un geste.

– J’ai besoin d’être seul, Amy, assène-t-il d’une voix ferme. Désolé.

À mon tour de fermer les yeux. Pas longtemps, mais juste assez pour entendre le bruissement des vêtements d’Alistair, ses pas qui s’éloignent. Il disparaît dans le ranch sans un regard, sans un mot de plus. Et je reste déboussolée, inquiète, muette et complètement dépassée.

OceanofPDF.com

56. Amy et ses bonnes intentions

Je m'apprête à rejoindre ma voiture, des larmes déjà plein les yeux, quand ma petite voix intérieure m'empêche de partir. Elle me chuchote de ne pas le laisser ainsi, désemparé, seul, face à l'énormité de la situation. Je sais qu'il veut de la solitude et je le comprends, il a besoin de faire le point dans sa tête, de s'éclaircir les idées, de trouver une solution, d'accuser le coup, mais je me refuse à le laisser traverser cette tempête seul. Je n'y connais rien en garde d'enfant, en mère disparue et réapparue, je n'y connais même rien en enfants, d'ailleurs, mais je peux l'épauler. Oui, ça, je peux le faire.

Même s'il n'est pas d'accord…

Je vérifie une dernière fois que Moira ne ressort pas des buissons (avec un couteau dans la main, par exemple) puis je pars sur les traces d'Alistair. Sans faire de bruit. Je devrais annoncer ma présence, me racler la gorge, l'appeler, mais je n'ose pas.

Ne semblant pas entendre ma présence derrière lui, d'une démarche raide, rapide et toujours aussi animale, Alistair entre dans l'écurie. Remplie de chevaux.

Ah, je crois qu'il a trouvé le meilleur moyen de me semer…

J'hésite à pénétrer dans cet antre qui abrite des monstres à quatre pattes, cherche une échappatoire, me demande ce qu'il peut bien faire là-dedans, quand il ressort à peine quelques minutes plus tard juché sur un énorme clydesdale.

Mais comment a-t-il pu seller un cheval aussi rapidement ?

Je recule alors qu'il passe devant moi sans même m'apercevoir. Mon dos bute contre une planche posée contre un mur et je retiens mon souffle – et un juron – tout en le voyant mener son cheval au pas jusqu'au portail. Puis, d'un coup de talon, le cheval accélère la cadence.

Paniquée par son départ soudain, par la nuit qui englobe le paysage et ne lui donne aucune visibilité, je cherche un moyen de le rattraper. Autre que de seller un cheval à mon tour, s'entend.

Et en plus, je ne sais pas faire…

Mon regard parcourt la cour du ranch quand mes yeux se posent sur une mobylette hors d'âge posée contre un portail. Sans réfléchir, je me rue vers le deux-roues en priant pour qu'il fonctionne, l'enfourche, démarre non sans galérer un peu et me lance à la poursuite d'Alistair.

Et ce n'est qu'en passant devant mon véhicule que je réalise qu'il aurait été beaucoup plus simple et judicieux de le poursuivre en voiture…

Avec le bruit infernal du moteur de la mobylette dans les oreilles, ajouté à celui du vent qui me coupe également le souffle, il me faut une bonne cinquantaine de mètres avant de retrouver la trace du fuyard, loin devant moi.

Heureusement qu'il n'y a qu'une seule route qui mène au ranch, j'aurais été bien embêtée, sinon.

Les doigts appuyés à m'en faire mal sur l'accélérateur, priant pour que cet engin d'un temps révolu roule encore plus vite, je distingue Alistair qui bifurque d'un coup sur la droite. Pour faire galoper son cheval en plein champ, cheveux au vent, le corps arc-bouté au-dessus de sa monture.

Ni une, ni deux, je le suis. Je tourne le guidon de toutes mes forces en prenant soin de ralentir un peu… pour être aussitôt stoppée net. Impression désagréable. Mon corps vole par-dessus l'engin de malheur, et je me retrouve une nouvelle fois à plat ventre sur le sol, l'herbe humide pénétrant mes habits, l'impact se répercutant dans mes bras et mes genoux. Allongée,

étourdie, je fais un rapide check-up de mon corps, bouge légèrement, étire mes muscles et constate que je vais bien.

Enfin, si on oublie ma dignité…

Honteuse, en colère de n'avoir pas anticipé, je laisse les larmes couler sur mes joues alors que je me relève péniblement. Mes vêtements sont sales, bien sûr, ainsi que mes mains. Et mon genou me brûle comme s'il était écorché. Ensuite, je redresse tant bien que mal la pauvre mobylette, priant pour qu'elle ne soit pas abîmée. Sauf qu'elle est complètement embourbée, et que je n'arrive pas à la faire rouler. Je pleure de plus belle en m'acharnant dessus, sans parvenir à la bouger. De longs sanglots résonnent dans le paysage montagneux de l'Écosse. Ce qui ne fait pas avancer la mobylette pour autant. Pas même un malheureux petit centimètre. Je me maudis intérieurement d'avoir eu une idée aussi stupide. De vouloir réconforter un homme qui me met sens dessus dessous et pour lequel je ne vaux pas grand-chose, puisqu'il ne me pense même pas capable de le soutenir.

Et de toujours me fourrer dans des situations improbables, me retrouver constamment allongée sur le sol, sale et mouillée…

Puis un hennissement me fait lever les yeux. Vision d'horreur de voir la tête d'un cheval tout près de mon visage, museau fumant. Et, juste derrière, celle d'un Alistair qui fulmine. Ses yeux étincellent de colère. Ses lèvres si attirantes généralement sont pincées en un rictus déplaisant. Ses cheveux volent en boucles légères par-dessus ses épaules.

– Qu'est-ce que tu fous là, *BlueBird* ? tonne sa voix agacée.
– Rien, je voulais cueillir des champignons, réponds-je sur le même ton.

Alistair saute de son cheval, lui dit quelques mots et se rapproche de moi.

– Tu as pris la mobylette de George ? demande-t-il d'une voix effarée.
– Non, c'est la mienne, je ne t'avais pas dit que je l'avais troquée contre ma voiture ? affirmé-je d'un ton ironique.

– Je n’ai aucune envie de plaisanter, *BlueBird* !

– Ah parce que tu penses que moi, si, peut-être ?! Je suis là, je veux t’aider, je vole ce… putain d’engin de malheur, je me pète encore la gueule, je m’embourbe, et tu penses que j’ai envie de plaisanter !?

Alistair recule comme si je venais de le pousser de toutes mes forces. Je continue de m’acharner sur la mobylette avec une furieuse envie de lui mettre un coup de pied pour ne pas être coopérante.

Ou de la laisser gisante sur le sol, seule et abandonnée…

– Laisse, décide-t-il soudain, sa voix plus douce, son corps chaud tout près de moi, sa main déjà sur le guidon, à côté des miennes.

– C’est bon ! objecté-je avec un mouvement d’épaule pour qu’il se pousse. Je suis assez grande pour me débrouiller. Va courir en pleine nuit sur ton cheval, c’est tellement plus intelligent.

Puis j’ose un regard vers lui. Vers ses yeux tellement sombres, tellement tourmentés, vides de toute lumière.

– Je sais ce que je fais, Amy, assure-t-il sans se démonter.

– Ah oui ? dis-je en levant totalement le visage vers lui, tenant toujours fermement la mobylette. Comme tu savais ce que tu faisais quand on est parti en bateau, peut-être ?

– Je ne te savais pas si rancunière, lâche-t-il en traître.

– Je ne suis pas rancunière, Alistair ! Mais c’est complètement insensé de partir au galop à travers champs quand on ne voit rien ! Surtout dans ton état !

– Je ne t’ai jamais demandé de t’inquiéter pour moi, *BlueBird*, assène-t-il d’une voix froide.

Il n’a pas tort. Je suis entièrement responsable de la situation dans laquelle je me suis fourrée. Je suis entièrement responsable de m’inquiéter pour lui. De vouloir le réconforter, le rassurer, ou, tout du moins, de le faire parler pour qu’il se sente mieux. Si c’est possible. J’ai l’impression d’être cette pauvre mobylette, embourbée, et de ne pas savoir comment faire pour m’en sortir.

Comment m’en sortir toute seule, du moins. Car c’est certain que je n’y arriverai pas sans son aide.

Je ne réponds rien pendant qu’il ôte mes mains du guidon pour y placer les siennes. Et non, pas de frissons lorsqu’il me frôle de ses doigts brûlants. Pas non plus quand il se tient tellement près que je ne parviens plus à respirer. C’est juste le froid qui me fait frissonner. Rien d’autre. Son corps à lui hurle la colère contenue. Tout le mépris qu’il entretient pour Moira, la mère de sa fille qui l’a, si j’ai bien compris, abandonnée sans états d’âme à la naissance pour la lui laisser et réapparaître un beau jour, sans prévenir, pour la lui réclamer. Comme un objet qu’on a délaissé pendant des années et dont on se rappelle soudain l’existence. Ma rancœur baisse d’un cran. Je l’observe qui attrape la mobylette et qui enlève la boue quasiment sans aucun effort. Je souffle lorsqu’il la pose sur la route et quand elle démarre au quart de tour.

– Tiens, dit-il d’une voix indifférente. Tu peux la ramener à George.
– Merci, soufflé-je.
– Je t’attends au ranch. À tout de suite.

OceanofPDF.com

57. Au chaud

J’effectue les quelques kilomètres jusqu’au ranch dans un état second. En roulant lentement. Transie de froid et totalement dans mes pensées. Pensées toutes tournées vers Alistair, évidemment. Et, un peu égoïstement aussi, je l’avoue, vers moi.

Ma relation – ou mon semblant de relation – avec Alistair n’est déjà pas simple. Mais maintenant que la mère de sa fille, même s’il m’a assuré ne rien éprouver pour elle, est revenue, je gage que tout va voler en éclats. Le peu que j’avais va se résumer à… plus rien du tout.

Et cette pensée me fait monter les larmes aux yeux.

Alistair m’attend comme prévu au ranch. Devant le portail, plus exactement, et sans cheval. Encore une fois, je m’interroge. Comment a-t-il pu faire aussi vite ? Je ne l’ai pas vu me doubler sur la route, il a donc forcément pris un raccourci.

Dans le pré, sans aucune lumière autour pour l’éclairer…

Je stoppe mon super engin tout-terrain pour ne pas affoler George ou Daisy, puis constate les dégâts. Sale, sans aucun doute. De la boue partout.

– Il faut que je la nettoie, dis-je à Alistair alors qu’il s’approche de moi pour rentrer la mobylette dans la cour.
– Il y a un jet, là-bas. Donne, je vais m’en charger.

J’ai l’intention de refuser, ce n’est pas à lui de le faire, mais il s’est déjà emparé du deux-roues. Je le suis en silence. Confuse. Désemparée. Je le regarde passer succinctement le jet dessus. Ses gestes sont rapides et précis. Presque sensuels, comme toujours. Le visage indifférent, les yeux braqués

sur la mobylette, il semble totalement accaparé par ce qu'il effectue. En quelques minutes, l'engin étincelle. Je ne me souviens pas dans quel état il était avant, mais je jurerais qu'il est bien plus propre maintenant. Puis il disparaît deux secondes, revient avec un gros chiffon déjà taché et essuie le plus gros.

– Comme neuf, dit-il finalement, une fois qu'il a terminé.

– Merci, réponds-je, soulagée. J'espère que George n'en saura rien.

– Trop tard, lâche-t-il sans sourire, il était dehors lorsque je suis rentré. Il est au courant.

– Merde ! Il faut que j'aille m'excuser ! C'est…

– Ça va, *BlueBird*, ce n'est rien. Laisse tomber. Il est occupé, de toute façon.

J'inspire un grand coup. Regarde autour de moi pour retarder le moment où je vais devoir partir, même si je n'en ai aucune envie. Aucune envie de le laisser seul. Seul avec ses démons. Si je n'y connais rien en garde d'enfant, en mère qui réapparaît après cinq ans d'absence, les fantômes du passé, je connais.

– Tu veux… parler ? demandé-je finalement d'une toute petite voix dans un sursaut de courage.

Alistair prend le temps de me dévisager. Ses yeux, toujours aussi sombres, me passent au peigne fin. Je reste paralysée, sans bouger d'un millimètre, sans même battre d'un cil en attendant son verdict.

– Pas ici, accepte-t-il enfin. Allons chez moi.

Je réprime un sourire. Puis je le suis. J'imaginais, sans réellement savoir pourquoi, qu'Alistair vivait dans le ranch. Mais manifestement, non. Il m'entraîne sur le côté du gros bâtiment, puis sur un petit chemin, le même qui nous a menés vers la falaise, l'autre soir, après mon repas avec Catriona.

Et vers la grange où nous avons fait l'amour…

Un pincement au cœur me saisit alors que je pense à la petite fille, tellement joyeuse et innocente, probablement en train de jouer avec sa copine à cet instant même, ne se doutant pas du séisme qui va venir bouleverser sa vie d'ici peu.

Je continue de m'interroger sur notre destination quand Alistair bifurque à gauche. Nous traversons un semblant de forêt composée de gros arbres qui délimitent l'espace, dont les branches viennent me caresser les cheveux, ressemblant à une haie immense tellement ils sont bien alignés. Puis, soudain, devant moi, des dizaines de petites lampes solaires invisibles depuis le chemin apparaissent, plantées dans le sol pour nous indiquer où marcher, répandant une faible lumière bleutée. J'ai encore une pensée pour Catriona et son adoration pour les fées, tellement cet endroit est magique.

Alistair s'arrête une seconde, sentant peut-être ma surprise, et me précise :

– Catriona adore tout ce qui brille, dit-il d'une voix empreinte de tendresse.
– Et elle a raison, assuré-je. C'est magnifique.

Nous avançons ensuite en silence jusqu'à ce qu'une immense maison toute blanche se dresse devant nous. Je distingue quelques arbres autour, un grand jardin, et, au bruit, je devine l'océan en contrebas. Alistair sort une clé de sa poche, l'insère dans la serrure, ouvre la porte, la tient pour me permettre d'entrer.

– Bienvenue chez moi, *BlueBird*, dit-il avec un sourire imperceptible.
– Merci, réponds-je d'une voix feutrée.

Merci de m'inviter chez toi. De me faire confiance pour ça. De me parler, aussi, je l'espère…

De se confier, surtout. Je tiens à ce qu'Alistair sache que je suis capable d'être l'épaule sur laquelle il peut se reposer. S'il le souhaite. Même si je ne connais rien à sa peine, si je ne peux que l'imaginer, pas la comprendre entièrement puisque je n'ai pas d'enfant et que je n'ai pas de solution à

portée de main, pour le moment. Mais je veux qu'il sache qu'il n'est pas seul. Je sais le lien qu'il entretient avec sa fille, il suffit de les voir tous les deux pour le saisir. Cette complicité, cette tendresse, cet amour unique. C'est tellement beau et fort que je ne peux me résoudre à le laisser seul pour affronter ça. Même si c'est ce qu'il voulait au départ…

L'entrée de la maison est un grand espace immaculé où traîne tout de même une paire de bottes de petite fille, aussitôt rejointe par les chaussures d'Alistair, puis les miennes. Des photos de Catriona sont accrochées au mur. Pas beaucoup, juste trois, mais très grandes et magnifiques. La petite fille sourit de toutes ses dents, dans un champ fleuri, devant l'océan. Il y en a une avec son arrière-grand-mère au ranch. Tout au fond, un escalier majestueux qui monte au premier étage. Des photos de Catriona, encore, avec Alistair cette fois. Un Alistair plus jeune, mais tout aussi sexy. Je marque un temps d'arrêt pour observer ses traits, son sourire qui étire son visage alors qu'il tient sa fille dans les bras, ses cheveux plus courts, légèrement bouclés, dorés par les rayons du soleil qui se reflètent sur ses mèches.

Un raclement de gorge me signale qu'Alistair m'attend. Je lui lance un sourire contrit et me hâte de monter les dernières marches.

– Mets-toi à l'aise, je vais faire du thé, dit-il alors que nous pénétrons dans la pièce principale de sa maison.

Un immense salon ouvert sur une cuisine américaine moderne, gris et rose. Je souris devant cette touche de féminité. Le frigo est recouvert de dizaines de dessins d'enfant, de magnets et de post-it. Dans le salon, un canapé beige, recouvert de plaids et de coussins dans les tons pastel, prend une bonne partie de la largeur de la pièce. Une cheminée contre un mur où flambe un feu réconfortant, une table basse recouverte de livres d'enfant, d'une ou deux feuilles de coloriage, de crayons, de quelques jouets. Des photos de la fillette au mur, certaines avec Daisy, d'autres avec George, et aussi avec son père, ainsi que des paysages enchanteurs de l'Écosse. Montagnes, océan, lumière incroyable.

Alistair fourre une bûche dans la cheminée puis va préparer du thé pendant que je m'approche de la baie vitrée qui me coupe le souffle. Elle occupe deux murs, si bien qu'on a l'impression d'être à l'extérieur. Il fait nuit, je ne distingue pas tout, mais ce que je vois – l'océan, un petit peu, le ciel et ses nombreuses étoiles, la lune qui forme un croissant lumineux, laiteux – me laisse sans voix, éblouie par cette beauté.

Je suis tellement accaparée par la magie de cet endroit, avec les petites lampes dans le jardin qui marquent le chemin, que je ne sens pas Alistair se rapprocher de moi. C'est son souffle dans ma nuque qui me fait presque sursauter. Et me retourner.

– Du thé bien chaud, *BlueBird*… résonne sa voix basse.
– Merci, dis-je, troublée par sa présence si près de moi.

Il hoche la tête et se positionne juste à mes côtés, le regard fixé sur le même paysage que moi, qu'il doit connaître par cœur.

– C'est magnifique, dis-je, envoûtée par la vue.
– Oui, c'est un endroit très apaisant, confirme-t-il, posant son regard brûlant sur mon visage. Tu veux visiter la maison ?

Non. Je veux que tu me parles.…

– Oui.
– Viens.

Alistair s'empare de ma tasse, la pose sur l'îlot qui sépare le salon de la cuisine, là où trônent des fruits dans un immense saladier transparent, une peluche en forme d'éléphant, rose vif avec des paillettes, et le téléphone portable d'Alistair.

– Mais tu es trempée, Amy, tu veux des vêtements ? réagit subitement Alistair. Je… devrais dénicher quelque chose qui pourrait t'aller…

J'ai aussitôt une pensée pour le tee-shirt qu'il m'a déjà prêté. Et que j'ai soigneusement gardé. Peut-être pourrais-je commencer une collection de

ses vêtements ?

– Ça va, refusé-je, je n’ai pas froid. J’irai me sécher près de la cheminée.

Alistair hoche la tête, sourit et m’entraîne à sa suite.

– Ici, c’est mon bureau, dit-il en me montrant une pièce composée d’une grande table en bois, sur laquelle est posé un ordinateur portable, des feuilles, des stylos.

Derrière, se trouve un fauteuil de *gamer* en cuir noir qui a l’air très confortable. Contre un mur, un gros placard. Et, bien sûr, une immense baie vitrée qui donne de l’autre côté de la maison.

Et des photos de Catriona partout…

– C’est ici que tu signes tes contrats de cascadeur ? demandé-je, curieuse.

– C’est ici que je les lis, explique-t-il. Je les signe devant les réalisateurs parce que je trouve toujours quelque chose à modifier. Cela dit, j’en signe de moins en moins. J’avais déjà réduit à la naissance de Catriona. En fait, après mon fameux… saut dans l’océan, dit-il avec une grimace, j’ai eu des demandes à la pelle. Des intéressantes et des farfelues. Tellement que je ne pouvais pas toutes les honorer. Même si j’aurais bien voulu. Alors rapidement, j’ai fait monter les prix, ça m’a permis de trier. Maintenant, je vaux cher et je n’en accepte que très peu.

– Par rapport à Catriona ?

– Oui… Je ne veux pas la laisser seule trop longtemps, même si elle adore rester avec son arrière-grand-mère. Au début, lorsqu’elle était toute petite, je l’emmenais, mais ensuite, elle a préféré rester au ranch. C’est drôle, cette petite fille a toujours su très vite ce qu’elle voulait. Ou ne voulait pas, dit-il avec un sourire tendre.

– Tu emmenais une baby-sitter ?

– Les tournages m’en fournissaient, c’était une de mes conditions. Mais rapidement, je me suis rendu compte que ce n’était pas très évident pour Catriona. Même si elle a toujours été très sociable, adorable, même, elle

devenait de plus en plus réticente à se trouver dans les bras d'inconnus. Ce qui se comprend…

– Oui, affirmé-je.

– Ici, c'est la salle de télévision, dit-il en changeant soudainement de conversation.

Ah oui, en effet…

Quand Alistair dit « salle de télévision », en réalité c'est un home cinéma avec un canapé matelassé qui pourrait aussi faire office de lit.

– Catriona avait tendance à allumer la télé dès son réveil et à la laisser tourner en boucle, m'explique-t-il. Maintenant, elle a compris que le moment télévision n'était pas automatique. Et elle préfère lire et dessiner, même si nous regardons beaucoup de films.

Mon cœur émet de drôles de battements parce que j'entre dans l'univers secret de cet homme énigmatique pour la première fois, mais aussi parce qu'il me confie des pans de sa vie, de ses habitudes avec sa fille. J'en suis très touchée… et d'autant plus peinée que tout son quotidien va voler en éclats, maintenant que la mère de Catriona a réapparu.

Il me montre ensuite les toilettes, rapidement, puis nous montons à un nouvel étage.

– La chambre de Catriona, m'indique-t-il.

Il pousse la porte et je découvre un univers enchanteur, à l'image du monde que se crée Catriona dans ses pensées lorsqu'elle me parle de ses amies les fées. Le plafond est illuminé de fausses étoiles, d'une aurore boréale dans un coin, d'une lune pleine et ronde, également à l'image de sa cabane au ranch. Tout un pan de mur recrée une forêt. Si je le touchais, je suis sûre qu'il aurait la texture de la mousse. Dans les tons verts, roses, violet clair, la chambre est un véritable paradis de conte de fées. Son lit est à baldaquin, recouvert d'un voile rose poudré. Des petits fauteuils, une table, une dînette. Des livres dans une immense bibliothèque. Des jouets partout.

Des peluches colorées. Et, pour couronner le tout, l'ouverture sur le paysage alentour à travers une baie vitrée, la même que celle du salon.

– Wow. Impressionnant, soufflé-je.

– Oui, confirme Alistair, c'est ce que toutes ses copines disent. Elle a aussi sa salle de bains et un dressing à côté. Viens, je te montre ma chambre.

Là, des papillons se réveillent dans mon ventre. Violemment. L'atmosphère enchanteresse due à la décoration de la chambre de la petite fille n'est qu'un lointain souvenir. Elle est maintenant sensuelle. Lourde. Chargée d'électricité.

Je suis Alistair dans la pièce d'à côté, d'un pas raide, respirant par à-coups, comme si je ne savais plus comment faire. Comme si j'avais 15 ans et que je vivais ma première rencontre avec un garçon. Même si, pour être honnête, je n'en ai pas des souvenirs impérissables. Mon corps pèse une tonne.

Je me suis demandé mille fois à quoi pouvait bien ressembler son chez-lui, et surtout, l'endroit où il dormait. Je vais enfin le découvrir.

– Voilà, dit Alistair en poussant la porte en grand, il y a aussi une salle de bains et un dressing. D'ailleurs, mon dressing donne sur celui de Catriona, c'est beaucoup plus pratique que d'emprunter le couloir. Si elle sait bien ce qu'elle veut dans la vie, le moment de s'habiller est une tout autre histoire. À son âge, elle prend déjà un soin particulier à bien coordonner ses vêtements et perd des heures à se regarder dans le miroir, à hésiter, à se changer.

– C'est une fille, dis-je en souriant.

– Ah ça, c'est certain ! répond Alistair, amusé. Mais c'est parfois un casse-tête pour moi. Quand je dois lui dire quel haut va mieux avec quel bas, mais que ma réponse ne lui plaît pas parce qu'elle a déjà décidé ce qu'elle voulait porter et qu'elle attend seulement une confirmation de ma part, je t'avoue que je suis souvent perdu. Mais j'ai appris à la connaître et je vois dans ses yeux la réponse qu'elle attend, maintenant.

Je souris encore. Émue de ce lien si fort. Est-ce que je le connaîtrais aussi, un jour ? Je me suis souvent demandé quelle mère je serais… Protectrice ? Envahissante ? Stressée ? Serais-je une bonne mère, d'ailleurs ?

Je me concentre sur la chambre d'Alistair pour faire fuir ces questions. Elle donne sur l'océan aussi, grâce à sa grande baie vitrée, mais paraît vide en comparaison de celle de sa fille. Un grand lit recouvert d'une couette blanche, deux tables de nuit, un fauteuil tourné vers le paysage, un bureau avec un autre ordinateur portable. Minimaliste. Masculine. Sobre mais apaisante.

– Là-bas, il y a deux chambres d'amis, m'indique-t-il. Sur le toit, une terrasse, mais je fais refaire le sol alors c'est un peu le bazar.

– Pas de salle de sport ? demandé-je pour le taquiner, sa maison ressemblant tellement à celle d'une gravure de mode.

– Et si ! Mais elle est en bas. Viens, on redescend.

Euh… Et le lit, il ne fait pas partie de la visite ?

OceanofPDF.com

58. À cœur ouvert

Alistair m'apporte ma tasse de thé alors que j'ai pris place devant la cheminée, assise en tailleur sur le sol recouvert d'une épaisse moquette, pour sécher mes vêtements et me réchauffer.

Même si la visite de la chambre a diffusé un feu dans mon corps…

– Tu ne veux pas t'installer sur le canapé ? demande-t-il, prévenant.
– Non, ça va, dis-je. J'aime bien regarder les flammes.

Ça me permet surtout de me concentrer sur la façon d'amener la conversation sur ce qui le préoccupe…

– Tu vas faire quoi pour Catriona ? demandé-je finalement, sans détour, après un silence.

Un long soupir me répond. Puis Alistair prend place à côté de moi, ses longues jambes allongées devant lui. Sa main hâlée frotte son menton, son regard ébène se perd dans les flammes qui dansent devant nous. Spectacle hypnotisant.

– Je suis en colère, souffle-t-il si bas que je l'entends à peine. Tellement en colère.
– Je comprends, réponds-je d'un ton doux.
– Elle est partie sans états d'âme il y a cinq ans. Cinq années pendant lesquelles j'ai dû faire face à l'éducation d'une petite fille. Je n'y connaissais rien. J'étais à mille lieues de ça. Les repas, les câlins, les pleurs, les angoisses. Jouer, ça, ce n'était pas un problème, ajoute-t-il avec un sourire tendre. Mais… j'ai dû tout apprendre. J'étais tellement désemparé devant ce petit être qui allait grandir sans mère, ma vie qui changeait du tout au tout. Fini l'insouciance, même si j'en avais déjà laissé une grande

partie en chemin. Daisy m'a beaucoup aidé, c'est elle qui a fait face au départ. C'est elle qui m'a tout appris. Comment la nourrir, la changer, la cajoler. Je ne lui ai jamais laissé ma place, elle me déchargeait juste quand j'étais épuisé et dépassé, mais j'ai tenu à tout apprendre, à tout faire par moi-même…

Il laisse passer un nouveau silence. Lourd. Précieux. Je reste là, muette, à l'observer, à le voir partir dans ses souvenirs, se remémorer ses premières années avec sa fille, émue de l'entendre parler de ces premiers instants et de son sens des responsabilités qui lui vaut toute mon admiration.

– Puis, plus tard, répondre aux questions de Catriona. Pourquoi elle n'avait pas de maman, pourquoi ses copines en avaient une. J'ai tout fait pour qu'elle devienne une petite fille équilibrée et heureuse. Je ne supportais pas de lire la tristesse dans ses yeux. Je ne voulais pas qu'elle souffre de l'irresponsabilité de cette femme. Elle qui n'avait rien demandé.

Nouveau silence. Le bois crépite dans la cheminée. À l'extérieur, la lune continue sa lente montée en plein ciel, accompagnée de milliers d'étoiles. Alistair saisit le tisonnier, fait bouger le bois. Des cendres volent et des braises virevoltent dans l'air. Il s'approche, remet une bûche, se rassied.

– Maintenant que Moira est revenue, reprend-il, je ne sais pas quoi faire. Je… Je pourrais la payer pour qu'elle disparaisse, elle semble bien de ce genre-là…

– Si tu fais référence à sa phrase, le coupé-je, lorsqu'elle a dit « meilleur arrangement », je ne pense pas qu'elle parlait d'argent.

– Non, moi non plus, tu as raison, concède-t-il dans un rire sans joie, mais je n'éprouve absolument rien pour cette femme. Si ce n'est de la colère. Et du dégoût. Je pourrais trouver un moyen de la faire repartir illico mais…

– C'est sa mère… continué-je à sa place.

– Exactement, affirme-t-il en plantant un regard torturé dans le mien. C'est sa mère.

J’ai envie de le serrer dans mes bras. De l’étreindre, fort, pour amenuiser sa peine. Mais je préfère rester là sans bouger, sans esquisser un geste dans sa direction. Il parle. Il me parle. Se confie. Un faux pas et tout serait brisé.

– Et elle va devoir se justifier, dis-je, souhaitant retirer cette once de culpabilité que je lis sur ses traits.

– Ouais… Sauf que… Ce n’est pas aussi simple.

– À elle de prendre ses responsabilités, non ? Toi, tu as été là. Toujours. C’est elle qui devra affronter les foudres de sa fille.

– Je lui ai menti, avoue-t-il d’une voix coupable.

– À Moira ?

– Non. À Catriona.

Un silence tendu s’installe. Je plisse les yeux, pas certaine de tout comprendre, penche la tête sur le côté en attendant qu’il m’explique. Il prend encore le temps d’attiser le feu avec le tisonnier, change de position et laisse son regard se perdre loin dans les flammes.

– Avant qu’elle ne parle, c’était facile, commence-t-il d’une voix enrouée. Enfin, je me comprends. Mais c’était simple dans le sens où elle ne posait pas de questions. Mais quand elle a commencé à me demander où était sa mère, j’étais complètement perdu. Au départ, je lui disais juste qu’elle était partie et elle n’en demandait pas plus. Mais un jour, elle a voulu savoir si « partir » signifiait « au ciel ». Et là, j’ai su qu’il fallait que je lui donne plus d’explications. Mais que pouvais-je lui dire ? s’écrie-t-il tout à coup en se relevant.

Je pivote sur les fesses, le regarde faire des allées et venues dans le salon empli de la présence de Catriona. De l’amour si fort qui les unit.

– Comment pouvais-je expliquer à une petite fille de 3 ans que sa maman était partie parce qu’elle ne se sentait pas capable d’élever un enfant ? Lorsqu’elle est née, elle l’a à peine prise dans ses bras ! À peine regardée ! Tu te rends compte ? Je ne sais pas ce que ça fait de mettre un enfant au monde, de le porter pendant neuf mois, de sentir ses coups, de se sentir deux, et je ne le saurai jamais, ajoute-t-il d’une voix plus basse, mais ce que

je sais, c’est qu’au moment où mes yeux se sont posés sur elle, je l’ai aimée d’une manière que je ne pensais pas possible. Je n’étais même pas certain que c’était ma fille. Après tout, nous n’avions couché ensemble qu’une fois, rapidement, avec toute la maladresse de notre jeunesse, et cette naissance n’était peut-être pas de ma responsabilité. Mais quand je l’ai vue, j’ai su. J’ai su qu’elle était ma fille. C’est… difficilement descriptible, mais c’est ce que j’ai ressenti. Une certitude que je ne m’expliquais pas.

Alistair marque une pause, son esprit encore reparti se battre avec ses démons. J’en profite pour lui poser la question qui me brûle les lèvres.

– Tu as vérifié que c’était bien ta fille ? demandé-je d’une toute petite voix pour ne pas le blesser.

– Oui, bien sûr. Il fallait que j’en sois certain. Même si je le savais, je préférais ne pas me voiler la face et éloigner cette possibilité. Et quand bien même elle n’aurait pas été de moi, je me demande si j’aurais pu la laisser partir avec des inconnus… Ça m’aurait un peu arrangé, je n’aurais pas été obligé de bousculer toute ma vie, de tout changer… Mais non, elle était bien le sang de mon sang. Et comme je t’ai dit, j’ai senti un truc impossible à expliquer, à décrire… Un lien invisible mais tellement présent. Et son regard… Ses yeux… Il y avait une telle profondeur lorsqu’elle les a plongés dans les miens, juste à sa naissance, comme si elle savait déjà que j’allais être le seul à m’occuper d’elle. Dans ses yeux, j’ai lu tout l’amour qu’elle pouvait m’apporter. Et tout l’amour qu’elle attendait de moi. Un amour si pur que j’ai cru que j’allais m’effondrer. Depuis… Depuis la mort de mes parents et de ma sœur, je n’avais pas pleuré. Je m’étais juré de ne plus jamais le faire. Mais là, j’ai été totalement submergé par l’émotion.

Des frissons me couvrent le corps. Ce que me raconte Alistair est à la fois si triste et si beau, si intense que des larmes me montent aux yeux.

– Donc, reprend-il après une large inspiration, j’ai menti à Catriona. Je lui ai dit que sa mère était en voyage. Ce qui n’était pas si faux, puisqu’elle était partie. Mais le problème ne se situe pas là. Parce qu’au départ, elle n’a rien dit. Puis elle est revenue pour me demander pourquoi sa mère ne lui écrivait pas. Ne lui envoyait pas des cartes de ses voyages. Alors…

Alistair se poste près de la fenêtre et laisse encore son regard se perdre vers le paysage devant lui. Je me lève, me rapproche, mais garde une distance nécessaire pour lui laisser l'espace de continuer son récit, puis m'assieds finalement sur le canapé, ma tasse serrée entre les mains, le thé devenu froid à l'intérieur.

– J'ai inventé une vie à sa mère. Journaliste avec pour vocation la protection de l'environnement. Catriona a toujours été étrangement proche de la nature. Instinctivement, déjà toute petite, elle ramassait les papiers par terre lorsqu'on se promenait, affirmant avec une assurance désarmante que les fées et autres esprits de la nature souffraient de la pollution. Alors j'ai voulu lui créer une mère « héroïne ». Le genre de mère portée par une mission plus grande qu'elle : protéger la nature. Comme si elle n'avait pas le choix. Et je lui ai envoyé des cartes postales. Catriona pense donc que sa mère lui a donné des nouvelles régulièrement, s'est toujours inquiétée de son bien-être, mais qu'elle ne pouvait pas faire autrement que de rester loin d'elle. Sauf que c'est faux. Entièrement faux. Sa mère n'a jamais pris de nouvelles. Jamais.

Je reste sans voix devant sa révélation. Il s'est tourné face à moi et me fixe, les bras ballants, le visage défait. D'un bond, je me lève et me place devant lui.

– Ça partait d'une bonne intention, dis-je tout bas.

– Ouais. On peut dire ça… avoue-t-il dans un rire jaune étouffé. Mais peut-être n'était-ce que de la lâcheté de ma part pour ne pas avoir à lui révéler la vérité. Que sa mère se sentait trop jeune pour l'élever et qu'elle a préféré l'abandonner.

– Tu as voulu la protéger, Alistair.

– En lui mentant, oui.

– Et sa mère ne l'a pas complètement abandonnée. Elle te l'a laissée à toi. Son père, osé-je, sachant pertinemment que cette phrase pourrait provoquer une dispute. Peut-être que si tu n'avais pas été là, elle aurait agi autrement.

Il pourrait penser que je défends Moira. Ce qui n'est pas du tout mon intention.

– Non. Elle l'aurait fait si je ne l'avais pas prise avec moi. Elle l'aurait placée dans une famille.

– Mais tu étais là…

– Oui… Et elle n'a pas le droit de revenir la bouche en cœur pour la réclamer ! Putain, c'est moi qui ai fait de cette petite fille ce qu'elle est aujourd'hui ! Je ne veux pas qu'elle détruise tout avec son retour ! Et je vais dire quoi à Catriona ? Que je lui ai menti ? Que sa mère n'était pas journaliste œuvrant pour une cause admirable ? Elle va m'en vouloir ! Me détester, même !

Je reste moi aussi les bras ballants, sans savoir quoi lui dire. Alistair se passe encore la main dans les cheveux, puis sur le menton, dans un geste diablement sexy même si je ne devrais pas remarquer ça maintenant. Mais cet homme est un concentré de sensualité, je n'y peux rien.

Il avance jusqu'à la cheminée, reprend sa place devant. Je le rejoins après quelques minutes de silence.

– Il y aura forcément une solution, dis-je d'une voix douce. Ta fille t'aime. Et je pense que ce n'est pas près de changer…

– Et si elle était venue pour l'embarquer loin de moi ? Je ne sais même pas quel métier elle fait, ni où elle vit. Je ne sais rien d'elle. Et si elle tentait de me l'enlever ?

– Elle m'a dit avoir fini ses études avant que tu n'arrives. Elle vivait où avant ?

– À Broadford.

– Peut-être qu'elle compte de nouveau s'installer ici.

– Elle semblait… tellement calculatrice tout à l'heure… lâche Alistair sur un ton qui me fait froid dans le dos.

Je ne peux pas dire le contraire. À moi non plus, elle n'a pas fait bonne impression. Elle aurait dû se jeter sur Alistair pour lui demander des

informations sur sa fille, non ? Plutôt que d'exiger de la voir sans rien connaître sur elle, ses habitudes, ses goûts ou je ne sais quoi encore.

– Oui, elle était très froide, confirmé-je. Mais elle ne doit pas savoir comment t'aborder après tout ce temps…

Je donne encore l'impression de la défendre. Alors que je déteste cette femme !

OceanofPDF.com

59. Détente et confidences...

– Et moi, je n'ai pas envie de lui parler. De la voir. Cette histoire m'obsède, il faut que je pense à autre chose, dit-il d'une voix assurée.

Il se relève soudainement. Je crains d'avoir dit quelque chose qui l'ait blessé. Mais a priori, non…

– Tu veux un verre de vin, *BlueBird* ? me demande-t-il, changeant de sujet.
– Oui, volontiers.

Je regarde son corps musclé se relever, s'étirer en un mouvement animal, comme le ferait un chat gracieux après un long sommeil. Il laisse s'afficher un petit sourire énigmatique sur ses lèvres, puis se dirige vers la cuisine. Je l'observe en train de se baisser pour ouvrir un placard, puis lever les bras pour attraper deux verres.

– Et tu serais tentée par un jacuzzi ? demande-t-il en revenant vers moi avec une bouteille de vin rouge.
– Euh… hésité-je, ne sachant pas quoi répondre, même si mon ventre se réveille à l'idée d'être dans un jacuzzi avec lui.
– Parce que je ne t'ai pas tout montré. À côté de ma salle de sport, j'ai aussi un jacuzzi et un sauna.
– Oh, dans ce cas…
– Viens, suis-moi, dit-il en me tendant sa main hâlée.

Que j'attrape avec plaisir. Même si la discussion s'est arrêtée net. Que je ne sais pas si parler avec moi lui a fait du bien ou non.

Une douce torpeur s'invite en moi alors qu'il m'aide à me relever. Je le suis jusqu'au rez-de-chaussée. Quelques escaliers plus tard, il m'ouvre la

porte sur une pièce humide et chaude. Très chaude. Comme sa paume toujours collée à la mienne. Comme mon corps qui a complètement oublié sa chute un peu plus tôt et la froideur du sol qui s'était invitée sur ma peau.

La pièce est dans la pénombre, seules quelques lampes illuminent le plafond et les murs de couleur sombre aux reflets bleutés. Au centre, se tient une piscine pas immense mais assez grande pour faire des longueurs et assez fonctionnelle pour dessiner le corps musclé d'Alistair. À ma droite, le sauna avec sa porte vitrée et ses murs en bois. À ma gauche, le jacuzzi. Bouillonnant. Des serviettes épaisses posées à côté, une petite lampe qui diffuse des huiles essentielles de lavande, si j'en crois la bonne odeur qui règne dans la pièce. Et par la baie vitrée, bien sûr, l'océan au loin. La vue n'est pas aussi grandiose que depuis le salon ou les chambres, mais je me rends bien compte que nous sommes au bord d'une falaise.

– Alistair… Je n'ai pas de maillot de bain.

Deux yeux ombre et lumière, malicieux, se posent sur moi. Je frissonne.

– Penses-tu réellement que ce soit un problème ? demande-t-il d'une voix rauque et basse, un demi-sourire craquant sur les lèvres.

Lèvres que je prends le soin d'observer, mordant les miennes. Puis je remonte le long de son nez droit vers ses yeux à la lueur fascinante, puis vers ses cheveux qui frisottent à cause de l'humidité de la pièce. Je hausse les épaules, un peu gênée.

Non, ce n'est absolument pas un problème. Juste que je n'imaginais pas qu'il ait envie de moi après notre discussion… réfrigérante. À cause de ses soucis.

– À moins que cela te dérange, continue Alistair en se rapprochant du jacuzzi pour en tester la température de la main. Tu peux te baigner en sous-vêtements…

Je ne parviens pas à comprendre son sentiment. Curiosité ? Déception ? Amusement ?

– Je peux peut-être aussi me baigner tout habillée. Mes vêtements sont sales, ça les nettoierait…

Un rire retentit. Un rire puissant et communicatif. Grave. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu rire aussi naturellement. Enfin… Depuis la dernière fois que j'ai chuté devant lui, je crois bien.

– Tu es bien capable de tomber tête la première dans le jacuzzi, plaisante-t-il, le regard lumineux, semblant lire dans mes pensées.

Puis il pose la bouteille de vin et les verres sur une petite table près du bassin, s'étire encore, comme s'il appréciait d'avance la chaleur de l'eau sur son corps. Je me doute qu'il a bien besoin de décompresser.

Et je me doute que je vais bien l'y aider…

– Tu peux entrer la première, promis, je ne regarde pas, dit-il sur un ton joueur. Si tu préfères prendre une douche avant, elle est là-bas, juste derrière le sauna. Il y a des serviettes.

J'accepte avec plaisir. Je file vers la douche, me déshabille, pose mes vêtements encore humides sur le sèche-serviette accroché au mur carrelé. Et je laisse l'eau brûlante couler sur mon corps pendant que je ferme les yeux, un sourire sur les lèvres. Le gel douche à disposition sent Alistair. Je le hume et m'en tartine avec plaisir. Puis, à peine me suis-je entortillée dans une serviette blanche moelleuse qu'Alistair apparaît. Sa serviette à lui enroulée autour de ses hanches. Je retiens un soupir de pâmoison, lui adresse un clin d'œil et rejoins le jacuzzi avant de me liquéfier sous son regard ardent.

L'eau est aussi chaude que la douche, les bulles m'éclaboussent le corps pendant que je m'allonge à moitié dans le très confortable jacuzzi. Sur la petite table à côté, deux verres de vin rouge sont remplis. Je baisse mes paupières et apprécie de me trouver ici, dans la demeure d'Alistair, avec lui, malgré sa situation on ne peut plus dramatique. Je repense à son aveu, au mensonge qu'il a raconté à sa petite fille pour la préserver d'une réalité bien

trop difficile à appréhender pour son jeune âge, cherche une solution pour lui, sans y parvenir.

– Du vin, *BlueBird* ? résonne une voix grave.

Cela me fait ouvrir les yeux et sourire davantage.

– Avec plaisir, dis-je en attrapant le verre à pied empli d'un liquide épais et rouge foncé.

Puis Alistair laisse tomber sa serviette sur le sol. Dans un geste d'un érotisme affolant. Je déglutis difficilement, parviens tout de même à détourner le regard de son corps parfait qui apparaît devant mes yeux. Et de sa nudité qui fait palpiter mon ventre.

Je ne voudrais pas sembler hypnotisée par son corps.

L'eau fait des remous lorsqu'il entre d'un pas décidé dans le jacuzzi, animal, son regard pesant sur mon visage rosi par toutes les idées folles qui me passent par la tête, mais que je peux mettre sur le dos de la température hautement élevée de cette pièce. Puis il récupère son verre, s'installe en face de moi, porte le liquide à sa bouche.

– À la tienne, *BlueBird*, dit-il avant de tremper ses lèvres dans le vin rouge.

Je lève mon verre également puis bois une gorgée. Pour me donner une contenance. Pour rafraîchir ma gorge desséchée. Pour essayer de retrouver mes esprits, même si je me doute que ce n'est pas l'alcool qui va m'y aider.

Alistair s'installe plus confortablement, à moitié allongé, la tête reposant sur un coussin en tissu imperméable. Je fais de même, et ses yeux harponnent les miens, sans que je ne puisse rien y faire. Même pas respirer. Nous restons de longues minutes à nous observer en silence, avec la douce odeur d'huile essentielle pour compagnie et cette atmosphère propice à la sensualité. Au rêve. Aux fantasmes. Romantique et feutrée.

– Ce n’est pas un peu cliché ? dis-je en brisant le silence, la tension palpable trop intense pour mon petit cœur tout mou.

– Quoi ? s’étonne-t-il sans quitter mon regard.

– Tout ça, expliqué-je d’un geste de la main, retenant un sourire. Le vin. Le jacuzzi. L’ambiance feutrée.

– Oh, sourit-il. Mais non. Il manque la musique.

– Mais oui, acquiescé-je pour rentrer dans son jeu. De la musique classique. À peine perceptible.

– Exactement. Qu’est-ce que tu écoutes comme musique ?

Mes pensées vont invariablement vers ma mère et son groupe, l’univers dans lequel j’ai baigné toute mon enfance.

– J’écoute de tout. Par période. Je peux écouter en boucle un CD, voire une seule chanson, presque jusqu’à écœurement. Puis je passe à autre chose, expliqué-je, amusée.

– Vraiment ?

– Oui, confirmé-je.

– Et… de tout, c’est vraiment de tout ?

– J’ai eu un passage rap, mais très rapide, je n’apprécie pas vraiment. Même si ma mère m’a appris à trouver le petit truc en plus dans toutes les mélodies.

Alistair plisse les yeux. Me sonde. Cherche à deviner des choses sur moi, sans que je les lui dise. Je garde le silence, essaie moi aussi de percer ses pensées. Tout à coup, il se déplace avec fluidité – et quelques remous – et s’allonge à côté de moi. Je frissonne. Malgré l’eau à quarante degrés. Puis il tourne son visage mi-ange mi-démon vers moi.

– Parle-moi de toi, *BlueBird*, chuchote-t-il assez fort tout de même pour couvrir le bruit du jacuzzi.

– Euh… m’étonné-je. Qu’est-ce que tu souhaites savoir ?

– Ce que tu voudras bien me livrer, répond-il avec un sourire mutin. Ta mère, par exemple, t’a appris à aimer la musique. Toutes sortes de musique. Pourquoi ?

Je bois une gorgée de vin. Lentement. Savoure son parfum lourd et fruité qui dévale dans ma gorge. Ose un regard vers cet homme charismatique qui a les yeux braqués sur moi. Des yeux interrogateurs, inquisiteurs, mais pétillants. Presque tendres. De cette tendresse qu'on réserve aux gens qu'on apprécie et que l'on veut connaître un peu mieux.

Je pose le verre sur le rebord du jacuzzi, me réinstalle confortablement. Prends une large inspiration. Cherche quoi lui révéler. Ce qui pourrait l'intéresser. Ce que j'ai envie de dire, aussi.

– Ma mère est une star de rock mondialement connue. Sky Thunder du groupe éponyme.

– Vraiment ? demande-t-il sans laisser transparaître l'étonnement que j'ai si souvent perçu dans les réactions des gens.

– Oui, vraiment. J'ai donc baigné dans la musique depuis toute petite. Elle m'a appris à décrypter tout ce qu'il y a derrière une chanson. À voir les qualités et les défauts. À aimer la musique, forcément, avec ses forces et ses faiblesses. Même un tube ringard qui fait pourtant un carton a toujours une valeur pour elle. Pas seulement pour tout le travail qu'il y a derrière cette chanson, les nuits blanches de son compositeur, les doutes… Non, mais parce qu'à partir du moment où une chanson plaît, peu importent l'air, les paroles, les instruments, si elle fait du bien aux gens, à celui qui l'écoute, elle a une raison d'être. Elle m'a donné les clés pour voir la beauté de cet art au-delà des apparences.

Je laisse passer un silence. Parler de ma mère, de tout ce qu'elle m'a appris, transmis, et de la musique que j'aime tellement fait renaître beaucoup d'émotions en moi.

Et encore plus dans ce décor enchanteur, ce lieu propice aux confidences.

Et à d'autres choses, bien sûr…

– Tu es la fille de Sky Thunder, répète Alistair comme s'il n'en revenait pas.

– Tu connais ?

– Qui ne connaîtrait pas ? ironise-t-il gentiment. J’ai écouté aussi. Beaucoup. « My Sweet Baby » était donc pour toi ?

– Oui, acquiescé-je tout en m’empourprant, émue qu’il cite ce titre en particulier.

– Pendant mes heures sombres, je l’ai écoutée jusqu’à plus soif, moi aussi. Imaginant que c’était ma mère qui me la chantait. Voire qui l’aurait composée pour moi. Rien que pour moi, explique-t-il dans un souffle, si bas que je me relève pour l’entendre mieux. Cette chanson est tellement… belle. Tellement… prenante. Tellement… magique. Mais elle me faisait autant de mal que de bien en réalité, car au-delà de la douce mélodie, des paroles incroyables, elle me rappelait ma terrible réalité, celle d’avoir perdu mes parents. Je crois que c’est la plus belle des déclarations d’une mère à son enfant qu’on ait pu faire en musique…

– Oui, c’est aussi ma préférée, réponds-je tout bas.

Un silence s’installe, seul le bruit du jacuzzi le trouble. Le « plic ploc » de l’eau qui bouge sous nos gestes lents, lorsque Alistair remue sa main pour chercher la mienne et la saisir entre ses doigts.

– Et ton père, tu n’en parles pas… me demande-t-il, les yeux fermés, confortablement installé.

– Mon père est mort alors que ma mère était enceinte, dis-je d’une voix emplie d’émotion. J’ai découvert qui il était seulement à mes 18 ans, par hasard. Ma mère m’avait dit qu’elle se souvenait à peine de lui, que c’était un amour de passage. Mais c’était faux. Et j’ai également appris l’existence d’un frère, Lukas Stetson, des joailleries Stetson de New York. C’est lui qui fournit les bijoux à Alan, d’ailleurs, pour le tournage. Il crée beaucoup pour les films et pour les stars.

– Tu sais donc ce que c’est de vivre sans un parent, constate Alistair d’une voix sourde.

– Oui. Mais… Je ne savais pas qu’il existait, alors… le manque était moins présent, j’imagine, même s’il l’a été, forcément. Par contre, je suis passée par de drôles de phases quand j’ai découvert l’omission de ma mère, expliqué-je, ne parvenant pas à formuler le mot « mensonge » qui serait pourtant plus juste.

Mais qui pourrait lui rappeler le sien envers sa fille…

– C’est pour ça que je n’arrive pas à me détacher de toi, *BlueBird*, dit-il finalement après un silence. Nous sommes deux âmes torturées. Et nos âmes torturées s’appellent sans cesse…

Je reste sans voix devant ses paroles.

Suis-je une âme torturée ?

Mais surtout parce qu’il a dit qu’il ne parvenait pas à se détacher de moi. Les papillons dans mon ventre se réveillent de plus belle. Mon cœur bat frénétiquement.

C’est bien ce qu’il a dit, non ? Je ne voudrais pas m’emballer pour rien…

– Tu ne joues pas de musique ? demande subitement cet homme qui ne cesse de me surprendre.

– Si. Je sais jouer de pas mal d’instruments, mais j’ai une préférence pour la guitare. Je… compose un peu, aussi. Mais… comme ça, pour le plaisir.

– Parce que tu ne veux pas suivre les pas de ta mère ? finit-il à ma place.

– C’est à peu près ça, oui, soupiré-je, étonnée par la façon qu’il a de tout deviner. C’est d’un classique déprimant, hein ?

Alistair ouvre les yeux. Plante son regard sombre dans le mien. Me happe, encore.

– J’imagine que c’est normal. Tu as besoin de trouver ta propre voie…

Sa perspicacité me sidère. Et me séduit. Cet homme me connaît très peu en réalité, mais il m’a déjà cernée avec trois phrases que je lui ai dévoilées sur mon enfance.

– Alors, c’est comment de vivre avec une rock star ? Tu as dû être très enviée, non ?

– Oui. J’attirais certaines personnes mais d’autres me rejetaient. Je n’y faisais pas attention au départ, puis des paroles m’ont blessée et j’ai pris conscience de l’ampleur de la jalousie de certains. Pourtant, je ne pensais pas étaler ma chance, mais c’était tellement normal pour moi d’avoir une mère célèbre, puisque je l’avais toujours connue comme ça. Alors j’ai appris à trier. Et, ensuite, j’ai surtout eu des affinités avec des personnes du même monde que moi. Je ne l’ai pas fait réellement exprès, mais c’était beaucoup plus simple, en réalité.

Je me tais quelques secondes pour boire une gorgée de vin. L’image de Bonnie s’invite dans mon esprit, évidemment, car c’est surtout à elle que je pense, même si je me suis liée d’amitié avec d’autres personnes. Mais c’était beaucoup plus fort avec elle.

– Sinon, reprends-je, vivre avec une rock star est… déstabilisant. Agréable, bien sûr, car j’avais accès à plein de choses, les concerts, les soirées, des invitations partout, des voyages, beaucoup de cadeaux. Ma mère s’intéressait à tout, m’apprenait beaucoup de choses, m’éduquait pour que je devienne équilibrée et indépendante, libre de mes choix. Mais c’était aussi difficile lorsqu’elle était prise de doute et gérait difficilement. Parce que, malgré son succès, elle remet toujours en question son talent, expliqué-je avec un petit rire. Ma mère a toujours été présente, elle partait en tournée et me laissait chez des amis de confiance, mais elle a toujours privilégié sa relation avec moi plutôt que sa passion. Même si je l’aurais mal imaginée sacrifier la musique si je ne m’étais pas adaptée. Mais elle m’a toujours assuré que si son absence me pesait, il fallait que je le lui dise et elle aurait tout arrêté.

– Elle ne te manquait pas ?

– Bien sûr que si. Le soir, surtout. Savoir qu’elle appartenait à tous ses fans, lors des concerts, et que moi j’étais seule dans mon lit, sans câlin de sa part, sans ses paroles réconfortantes, sans son odeur, c’était difficile. Mais je ne pouvais pas lui demander d’arrêter, elle avait besoin de sa musique, elle aurait dépéri sans ça.

Le regard d’Alistair s’assombrit au fur et à mesure de mes paroles. Avec une petite lueur tendre qui grandit à l’intérieur. Et qui me fait craquer.

Enfin, encore plus craquer…

– Je n’ose même pas imaginer ce que tu as vécu, dis-je d’une voix basse. J’avais… toujours peur qu’elle ne revienne pas. Qu’il se passe quelque chose de grave, un accident d’avion, un fan psychopathe…

– J’ai survécu, répond-il d’un ton doux. Et tu aurais fait de même. Mais nous ne parlons pas de moi, là, mais de toi.

C’est vrai. Et je suis étonnée de me livrer aussi facilement avec lui. Comme si c’était naturel. Évident. Et qu’il pouvait comprendre ce que d’autres auraient perçu comme de l’égoïsme. Ou du caprice. « Mes petits soucis d’enfant gâtée de star », comme certains ne se sont pas gênés de me le reprocher.

– Tu as été fâchée contre ta mère lorsque tu as appris l’existence de ton père ? Tu m’as dit qu’elle t’avait menti, c’est ça ? demande Alistair.

– Oui… Je lui en ai énormément voulu. Ça n’aurait rien changé en soi, bien sûr, mon père était mort depuis longtemps. Mais ça m’aurait évité des tonnes de questions. C’était une histoire très compliquée, mon père était marié, en fait, je suis née d’une relation adultère. J’ai peiné à trouver ma place. Déjà que ce n’est pas facile d’être une « fille de ».

– Oui, ça aussi, je crois que c’est courant de ne pas savoir où se situer quand un de nos parents est célèbre. D’autant que, pour toi, ce sont les deux qui le sont. Ça n’enlève en rien le problème, hein, se reprend-il, comme s’il ne voulait pas me vexer, mais j’imagine que ça ne doit pas être facile, en effet. Beaucoup d’enfants de star tournent mal, d’ailleurs. Tu ne t’en sors pas trop mal.

– Excepté mes cheveux bleus, tu veux dire ? plaisanté-je pour calmer les battements de mon cœur face aux paroles d’Alistair.

– Tu es quelqu’un de bien, Amy, souffle-t-il en se rapprochant imperceptiblement de moi. Tu te cherches encore, ça se voit, mais je ne doute pas que tu y parviennes, dit-il avant d’effleurer mes lèvres des siennes.

Océan de douceur. Bombe atomique dans mon cœur. Et dans mon corps. Tous mes sens se réveillent. J’attrape la chevelure d’Alistair, l’embrasse

plus profondément. Mêle ma langue à la sienne. M'agrippe à ses cheveux, à sa nuque. À lui.

– Comment ça, « je me cherche encore, ça se voit » ? demandé-je lorsqu'il brise ce baiser, déjà essoufflé.

– Tu es jeune, *BlueBird*, dit le traître avec un demi-sourire.

– Et alors ? Je suis en train de construire mon avenir avec ce tournage.

Je ne sais pas si ses paroles me vexent ou non. Si elles reflètent la vérité. Si je dois mal les prendre ou si ce n'est qu'une constatation criante de vérité.

Et le « tu es jeune », on en parle ?

– Bien sûr. Et tu t'en sors très bien.

– Merci, mais quoi ? Mon âge te dérange, c'est ça ? demandé-je, piquée au vif.

– Non. Pas exactement. Mais j'ai une fille. Une carrière déjà bien avancée. Je pourrais même arrêter maintenant, je serais tranquille financièrement toute ma vie, sans me priver.

– C'est vexant ce que tu dis, constaté-je en reculant légèrement. Et tu es un vantard !

– Non ! s'exclame-t-il en se redressant et en se rapprochant de moi pour diminuer l'écart que j'ai instauré volontairement. Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Pas du tout. Juste que… non, laisse tomber.

– Non, dis-moi, Alistair, insisté-je d'une voix douce pour éviter qu'il ne se renferme dans sa coquille. Tu penses quoi ? Que je ne serais pas capable de faire la part des choses si je devais m'engager dans une relation avec un père de famille ? Que je n'imagine pas la responsabilité que ça représente ? Alistair, je ne suis pas une enfant gâtée qui se cherche, si c'est ce que tu insinues. J'ai un lourd passé, moi aussi, je viens de te le confier, même si j'ai été très bien entourée et n'ai manqué de rien. Je ne suis pas une jeune fille oisive qui joue à la réalisatrice pour passer le temps. Je veux faire quelque chose de ma vie. Quelque chose qui ait un sens. Composer, écrire, réaliser, tout ça à un impact sur les gens. Sur les auditeurs, les lecteurs, les téléspectateurs. Je ne veux pas être connue pour être connue, parce que ma

mère est célèbre. Je veux juste faire du bien aux gens. Les faire sourire, pleurer, rêver ! Faire passer des messages !

– Je ne voulais pas te vexer, *BlueBird* dit Alistair en attrapant une mèche de mes cheveux. Dis, ils ne déteignent pas, au moins ?

Je ferme les yeux, souris un peu, inspire, puis ouvre mes paupières. Le visage d'Alistair est là, tout près. À quelques millimètres du mien. Son regard ombre et lumière fouillant le mien. Hypnotisant.

– Je sais ce que tu vaux, *BlueBird*. Je l'ai su dès le premier instant où je t'ai vue…

Puis ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Et, forcément, me font taire. Me font oublier ses paroles, les miennes. Mes doutes et mes interrogations. Puis je sens ses mains qui attrapent mes hanches, s'y impriment. Et Alistair me soulève comme le poids plume que je suis, comparée à lui. Le froid sur ma peau frissonnante. Les lèvres d'Alistair, encore. Un gémissement qui couvre le bruit des bulles qui s'éloignent. Le mien ? Le sien ? L'important, c'est ce que nous allons faire. Ce rapprochement qui nous unit inexorablement. Ce lien invisible mais tangible que nous ne pouvons nier, qui grossit au fur et à mesure de nos discussions. De nos rencontres.

L'air frais me mord la peau. Pile au moment où je m'en rends compte, un tissu moelleux recouvre mon dos. Mes jambes enroulées autour du bassin d'Alistair, de sa peau mouillée et glissante, je m'agrippe à ses épaules pendant que ses lèvres dévorent les miennes. Elles ont un goût de jacuzzi et de vin rouge. Sa peau sent la lavande et une odeur plus brute, masculine. Son emprise sur moi se resserre pendant qu'il monte les escaliers. Ses doigts s'impriment dans mon dos. Brûlure de plaisir. Il me tient fort. Et pas seulement parce que je pourrais chuter.

J'en ai tellement l'habitude maintenant, ça ne m'effraie même pas.

Sa force me prouve son désir pour moi. Et ça, c'est délicieux. Même s'il fait trois pas en arrière après en avoir fait un en avant, il a envie de moi. Encore et toujours. Ce n'est peut-être « que » du sexe, mais le sexe avec lui est loin d'être un simple corps-à-corps de deux âmes étrangères. Ce n'est

pas qu’un coup comme ça pour passer le temps ou tromper la solitude. Non. Alistair, quand il donne, le fait entièrement. Il ne fait pas semblant.

Nous entrons dans sa chambre. J’aperçois rapidement les murs qui entourent son lit et le paysage au travers de la baie vitrée. Alors que j’imaginais que nous irions directement dans son lit, il pousse une porte, et je me retrouve sous une douche. Gelée. Je crie, essaie de m’échapper, mais deux bras fermes me retiennent.

– Minute, *BlueBird*, me chuchote-t-il, l’eau va se réchauffer.

Elle se réchauffe en effet. Soulageant immédiatement mon corps gelé. Je découvre une salle de bains immense, tout en carrelage bleu nuit et beige, avec une gigantesque baignoire d’un côté, un grand miroir derrière un lavabo, un tapis épais sur le sol. Je n’ai pas le temps d’observer plus longtemps la décoration, les doigts d’Alistair, agiles et enduits de savon, glissent sur ma peau.

– Tu as quelque chose contre l’odeur du chlore ? demandé-je, amusée.
– Ton parfum est bien plus présent que celui du jacuzzi… répond-il du tac au tac. C’est juste pour te réchauffer.

Et ça marche. Admirablement bien. Le savon sent le citron, et ses mains glissent sur ma peau avec une douceur excitante. Je plonge mes yeux dans les siens, retiens un soupir en voyant la lueur de désir qui assombrit son regard. Ses dents mordent sa lèvre inférieure, un air de prédateur sur son beau visage, comme si j’étais une proie qu’il venait de capturer. Et qu’il allait dévorer.

J’attrape à mon tour le petit carré jaune, enduis largement mes mains, parcours son torse avec un plaisir non feint. Sa poitrine musclée, ferme sous mes doigts. Les quelques poils qui deviennent blancs à cause de la mousse du savon. Ses abdominaux à faire pâlir n’importe quel sportif. Son corps qui se tend sous mes caresses, ses yeux qui se plissent, le léger râle qui sort de sa bouche, son incroyablement agréable à mes oreilles. Puis je me hisse sur la pointe des pieds, l’embrasse tout doucement, un petit baiser léger et

aérien, comme un bruissement d'ailes de papillon, animal qu'il me donne l'impression d'être en cet instant.

Alistair grogne alors que je m'écarte.

– Encore, *BlueBird*, demande-t-il d'une voix rauque.

Je me rapproche de nouveau, mordille sa lèvre supérieure, fais glisser ma langue dessus, mordille encore. Puis m'écarte, joueuse.

– Tu as décidé de me rendre fou, c'est ça ? susurre-t-il contre mon oreille.
– C'est pour m'avoir enlevée du jacuzzi sans me prévenir. Et sans me laisser le temps de finir mon verre de vin. Ah, et pour le coup de la douche gelée, aussi. Tu veux d'autres raisons ?
– Non, c'est bon, grogne-t-il. Mais sache que la douche froide après une chaleur extrême est tout à fait recommandée. C'est pour ta santé.
– Oh, comme pour le verre de vin, alors ? dis-je en reculant d'un pas.
– Exactement, confirme mon amant.

Mes mains ont quitté son corps, elles sont toujours enduites de savon. Il règne une douce chaleur dans la salle de bains, couplée au subtil parfum de citron. Plus celui de notre désir. Indescriptible. Précieux. Mon dos bute contre le carrelage froid du mur, et, dans un geste langoureux, je passe mes paumes sur ma poitrine, tout en plantant mon regard dans celui d'Alistair. Qui pousse un long soupir. Ses yeux deviennent deux fentes sombres.

– Tu as décidé de me rendre fou, oui… répète-t-il d'une voix à peine audible.

Il attrape mes poignets, lève mes mains pour ôter les derniers vestiges de mousse en les rinçant sous l'eau, les bloque au-dessus de ma tête. Puis ses lèvres dévorent les miennes. Un baiser passionné, si intense que j'en oublie de respirer. Son corps vient naturellement se caler contre le mien, bloquer toute tentative de fuite.

Comme si j'en avais la volonté…

J’essaie de me débattre. Mollement, il faut bien le reconnaître. Mais je veux le caresser, je meurs d’envie de le toucher encore. De parcourir son corps. De me noyer dans son regard. De l’entendre gémir contre mes cheveux.

Alistair m’embrasse, cherche ma langue, la trouve, s’y emmêle. Instinctivement, je cambre les reins pour accentuer le contact entre nous. Son érection cogne contre mon ventre qui s’enflamme de plus belle. Je me retiens de lui dire que j’ai envie de lui, là, maintenant, ou ailleurs, mais tout de suite. Car ce soir, nous avons du temps. Pour la première fois, nous ne sommes ni cachés, ni pressés, ni dans un endroit interdit. Nous sommes chez lui, dans sa maison, et la nuit nous appartient…

Mon cœur flanche de plus belle à cette pensée. Un peu comme si nous étions un couple « normal ».

Même si c’est loin d’être le cas. Et que cette parenthèse pourrait être la dernière…

Mais tout ce qui compte est le présent. Pas question du passé ni de l’avenir. Juste nous deux. Seuls. Libres. Les lèvres d’Alistair délaissent les miennes pour se frayer un chemin le long de ma mâchoire. Des petits baisers mouillés qui me font sourire. Puis il attrape le lobe de mon oreille, tire légèrement dessus, et mon ventre se crispe de désir.

Sa bouche descend le long de mon cou. Il m’embrasse, mordille, lèche ma peau tendre, l’électrise, puis continue lentement jusqu’à attraper la pointe de mon sein entre ses dents. Je gémis, renverse la tête en arrière, me cogne contre le mur dans un bruit sourd. Alistair émet un petit rire étouffé absolument irrésistible. Je grogne, puis réussis finalement à retirer mes mains de son emprise. J’attrape ses cheveux, mêle mes doigts dedans, dans leur douceur, m’agrippe à ses mèches comme à une bouée de sauvetage. Alistair détourne son attention de ma poitrine pour descendre encore. L’eau continue de ruisseler sur nos corps impatients. Fiévreux. Ses lèvres sur mon ventre, ses mains sur mes hanches pour m’empêcher de me tortiller. Lorsqu’il atteint ma féminité, je ne peux plus esquisser un geste. Mes doigts

toujours dans ses cheveux, les yeux fermés, je dérive hors de la réalité. Sa langue agile s'insinue en moi, provoquant un millier de frissons sur ma peau, un feu ardent dans mon ventre. Je lâche sa chevelure, essaie de me cramponner à la paroi de la douche, sans succès, mes paumes glissant contre le carrelage mouillé.

Alors je lâche prise. Je laisse les sensations délicieuses remonter le long de mon corps, la langue d'Alistair me faire gémir, ses doigts pétrir mes fesses – ma jambe maintenant remontée sur son épaule –, la boule de feu dans mon ventre grossir. Je ne sais plus à quoi je me tiens et je m'en fiche, tout ce que je sais, c'est que l'orgasme approche inexorablement. Lentement mais puissamment. Je balbutie des paroles incompréhensibles, lui demande de ne surtout pas arrêter, comme un mantra, crie son prénom plusieurs fois, et le plaisir explose dans mon ventre, mes reins, tout mon corps. Des milliers de particules qui virevoltent dans et autour de moi, puis se rassemblent et reviennent s'installer à l'intérieur de moi. Comme si rien ne s'était passé. Il ne reste que cette torpeur qui m'habite. Puis les bras puissants d'Alistair me retiennent alors que je ne suis qu'une poupée de chiffons, sans force, sans pensée.

J'ouvre les yeux lorsque je sens une surface ferme sous mon dos. Enveloppée dans une épaisse serviette moelleuse, le corps d'Alistair au-dessus du mien, des flammes de désir dans son regard envoûtant.

Nous sommes sur son lit. Son corps brûlant pèse sur moi, je m'empresse de m'enrouler autour de lui. Bras autour de son dos, jambes autour de ses hanches. Il sourit.

– Encore, murmuré-je, tout étourdie par cet orgasme.
– J'y compte bien, *BlueBird*… répond-il de sa voix rauque, essoufflé.

Je m'accroche à son torse, l'embrasse à pleine bouche. Il a toujours un goût de vin, et celui, plus personnel, de mon intimité. Un peu sucré. Alistair répond avec ardeur à ma demande. Il glisse une main derrière ma nuque, sur laquelle je peux me reposer, pendant que son corps pèse de tout son poids sur moi. Il est lourd, mais j'aime ça. Sa force, sa musculature de rêve, ses

bras protecteurs dans lesquels je me sens vivante comme jamais. Incroyablement vivante : ma peau électrique, mon cœur qui bat à cent à l'heure, ma respiration saccadée, mes pensées désordonnées et les râles qui s'échappent de mes lèvres.

Je trouve finalement la volonté de le repousser. Alistair fronce imperceptiblement les sourcils pendant que je le fais pivoter sur le dos. Puis un petit sourire étire ses lèvres rougies par nos baisers, et je pars à l'assaut de son corps tentateur. Lentement, j'effleure son torse. Il se cambre. Je souris. Puis pose ma main sur son ventre pour l'empêcher de bouger. Ce n'est qu'une juste vengeance, il ne se gêne pas pour m'immobiliser quand il le souhaite. Et je continue. J'embrasse chaque parcelle de sa peau humide. Tout doucement. La mordille. Descends toujours. Jusqu'à sentir la ligne de ses poils, puis son membre dressé. Que j'enserre délicatement dans ma main. Velours. Soie. Douceur exquise. Alistair gémit encore. Quand je le prends dans ma bouche, un râle lui échappe. Alors, je le torture à ma façon. Je me délecte des sons qui me parviennent et qui m'indiquent le plaisir que je lui donne. Qui dure peut-être de longues minutes ou quelques secondes, je ne sais pas trop. Le temps n'a plus d'importance. Plus rien n'a d'importance. Sauf nous deux. Dans ce lit. Cette chambre à la vue incroyable. Nos corps fiévreux, avides l'un de l'autre. Et, quand il ne tient plus, il me susurre :

– Remonte, *BlueBird*, je veux te faire l'amour.

Mais je continue un peu. Fais trembler son corps puissant. Jusqu'à ce que son torse se soulève et que deux mains fermes m'agrippent la taille.

– *BlueBird*, je veux te faire l'amour. Maintenant.

Alors j'obéis. Le tremblement de sa voix, couplé à cette injonction, me couvre de frissons. Alistair se décale, pivote sur le côté. Alors le froid m'envahit. Son bras se tend vers la table de nuit. Un bruit de tiroir qu'on ouvre et qu'on referme presque aussitôt. Un autre bruit, encore, celui d'un emballage qu'on déchire. Et Alistair est au-dessus de moi, le préservatif sur son membre impatient, ses yeux dans les miens. Sombres. Comme je les

aime. Comme le désir qu'il éprouve pour moi et qui le dépasse. Autant qu'il me dépasse. Ses lèvres s'abattent sur les miennes, le temps s'arrête encore.

En un coup de reins, il est en moi. Ses doigts dans mes cheveux. Mes paumes contre son dos, mes ongles enfoncés dans sa peau. Et la boule de désir prend toute la place dans mon ventre. Les mouvements d'Alistair s'accélèrent, forts, précis, enivrants. Puis il ralentit.

– Non… supplié-je. Encore.
– Regarde-moi.

J'ouvre les yeux. Un petit sourire étire ses lèvres. Un tout petit sourire qui finit de faire chavirer mon cœur. Avec une lenteur maîtrisée, Alistair bouge. C'est… indescriptible. Tellement délicieux, intense, que les larmes me montent aux yeux. Jamais je n'ai connu cette façon de ne faire qu'un avec l'autre. Et c'est quelque chose qui me bouleverse. Je m'accroche à lui, noue mes jambes à ses hanches pour le sentir encore plus profondément. Alistair laisse tomber son visage dans mon cou, son souffle caresse ma peau.

– *BlueBird*… Mais qu'est-ce que tu me fais… chuchote-t-il contre ma peau électrisée par la sienne.

Je ne réponds rien. Me contente de me tenir contre lui, aussi fort que je le peux. De balancer mes hanches au rythme des siennes. En une parfaite mélodie. Celle du bonheur absolu. Qui marque les âmes et les chairs.

Éternellement…

Puis il se redresse. Sourit encore. Ses cheveux retombent le long de son visage. J'en chasse une mèche qui lui barre le front. Sa peau est moite. Son regard ne me quitte pas. Il plonge en moi. Me parle. En silence. J'y lis beaucoup de choses. Toutes celles qu'il se refuse à me dire. À penser, même. Voire à accepter. Ou alors, juste celles que j'imagine. Que j'aimerais qu'il me dise, enfin.

Puis ses coups de reins s’accélèrent. Et l’orgasme me terrasse. Je crie mon plaisir, il grogne le sien, son corps tendu par les sensations, le mien aussi malléable qu’une poupée de chiffon…

OceanofPDF.com

60. Carolyn, Bonnie et moi...

Il me faut quelques minutes pour me rappeler où je suis quand j'ouvre les yeux. Dehors, il fait jour. Pas tout à fait, pas assez pour inonder de lumière la chambre d'Alistair, mais une lueur blanchâtre commence à se répandre dans la pièce. Machinalement, je tends le bras pour être sûre de ne pas avoir rêvé ma nuit, mais je ne trouve que du vide à côté de moi. Je me tourne et constate qu'en effet Alistair est absent. Je cherche alors mon téléphone pour lire l'heure puis me souviens que nous avons laissé toutes nos affaires au rez-de-chaussée hier soir, près du jacuzzi. Dans un soupir, je me laisse retomber sur l'oreiller de mon incroyable amant, fourre le nez dans la taie pour humer son odeur et ferme les yeux.

Même si elle est partout autour de moi. Et sur moi.

Un frisson étrange parcourt mon cœur en repensant à notre soirée. C'était… délicieux. Explosif. Inoubliable. Et il n'y a pas eu que nos ébats, bien sûr, même s'ils sont marqués sur ma peau comme un tatouage permanent. Il y a eu les discussions, aussi. Les confidences. Mon cœur tressaute également en repensant à ça. C'est la première fois qu'Alistair me parle autant. Et aussi sincèrement. Et puis… il m'a interrogée sur mon passé, sur ma vie. Il a voulu savoir qui j'étais. Comment j'avais grandi. Ce n'est pas rien. C'est un signe qu'il veut en apprendre plus sur moi, qu'il est curieux, que je l'intéresse.

Enfin, j'espère…

Je m'étire tout en me demandant de quelle humeur va être mon brun énigmatique, ce matin. C'est la première fois que nous nous réveillons ensemble. Enfin, je me comprends. Il n'est pas là. Mais c'était notre première nuit complète. Sera-t-il câlin ? Indifférent ? Recréera-t-il la tension qui nous a unis hier soir ? Ou fera-t-il comme si de rien n'était ?

Je n’ai pas le temps de pousser plus loin mes doutes, la porte s’ouvre. Alistair apparaît, enveloppé d’une serviette de toilette lui ceignant les hanches. Les cheveux mouillés, beau comme un dieu. De légers cernes ombrent son regard noir, mais un petit sourire étire ses lèvres lorsqu’il s’aperçoit que je suis réveillée.

– Salut *BlueBird*, lance sa voix chaude. Bien dormi ?

– Comme un bébé, dis-je d’une voix douce.

– Oh non ! déclare-t-il, amusé. Cette expression est infondée. Les bébés ne dorment pas toujours si bien, crois-en mon expérience.

– Comme un loir, alors…

– Hum. Je ne sais pas si les loirs dorment bien, mais ça ne peut pas être pire qu’un tout-petit qui fait ses dents, par exemple.

– Et toi ?

– Parfaitement, merci. Il faut dire que… tu m’as bien épuisé hier soir, lâche-t-il d’une voix complice, joueur.

– Bien… Alors… Si jamais tu éprouves des difficultés à t’endormir un de ces quatre, tu sais où me trouver…

Je balance cette phrase sur le ton de l’humour, sans même me rendre compte de sa portée. Mais les traits d’Alistair qui changent subitement m’indiquent que lui, si. Il a bien compris ce que je voulais dire. Même si je ne voulais pas vraiment dire ça. Enfin, si, mais pas totalement. Bref. Je ferme les yeux, rougie par la gêne, et sors lentement du lit comme si mon corps pesait une tonne.

Alistair me fait un petit sourire contrit. Il ne semble pas savoir quoi répondre.

– Je plaisantais… dis-je pour détendre l’atmosphère. Enfin… Non, ma proposition est valable mais je voulais juste dire que…

– Tout va bien, *BlueBird*, me coupe Alistair d’une voix faussement légère. Tes vêtements sont sur le porte-serviette de la salle de bains et ton sac dans la cuisine. Et le café est prêt, si ça t’intéresse.

– Café ? Et comment, que ça m’intéresse ! dis-je d’une voix amusée, faisant mon possible pour oublier cet incident.

Bien sûr que s’il veut que je l’aide à dormir, je serai présente. Malgré toutes mes décisions d’arrêter de penser à lui, je n’y parviens pas. Jamais. Ce n’est pas faute d’avoir essayé, pourtant. Mais c’est plus fort que moi. Et si je lui dis que je serai là, ça n’implique pas de mariage, projets d’avenir et tutti quanti…

***

– Alistair, dis-je alors qu’il fait frire des œufs et du bacon. Quand je dis que je peux t’aider à dormir, il ne faut pas que tu penses que je veux t’emprisonner dans une relation. Je te proposais juste… je ne sais pas, moi. Le genre de soirée comme hier soir, lui expliqué-je pour qu’il n’y ait pas de malentendu.

– Tout va bien, *BlueBird*, dit-il encore tout en restant concentré sur le petit déjeuner qu’il prépare.

– Ouais. Ce n’est pas l’impression que tu donnes…

Mais Alistair ne répond pas. Il hausse les épaules sans s’étaler sur le sujet.

Je crois que les confidences et autres discussions personnelles ne sont plus à l’ordre du jour…

***

J’ai pris une douche avant d’enfiler mes vêtements… sales. Heureusement, j’ai le temps de passer chez moi pour me changer. Le tournage est à 8 heures ce matin, et je roule tranquillement en direction de ma maisonnette, des images de nous plein la tête. Le petit déjeuner en sa compagnie était assez naturel, finalement, malgré ma phrase qui l’a embarrassé. Nous n’en avons pas reparlé. Nous n’avons pas non plus évoqué Moira. Pour mon plus grand plaisir. Pas envie que cette femme fasse partie de notre petit déjeuner. Et puis, je pense que je vais assez en entendre parler dorénavant. Peut-être pas directement, mais via le comportement d’Alistair sur le tournage.

Je gare ma voiture. Un peu anxieuse à propos de la réaction que Sahelle pourrait avoir, je fais entrer doucement ma clé dans la serrure. Je ne l'ai pas prévenue que je n'allais pas passer la nuit ici.

Mais, d'un autre côté, je l'ignorais aussi…

Pas un bruit ne filtre quand je pousse la porte. À pas feutrés, je pénètre dans la cuisine et aperçois un mot de Sahelle sagement posé sur la table.

Amy,

Je ne sais pas quand tu rentres, ne t'inquiète pas si je ne suis pas là, je dors chez Duncan, ma chambre est prête.

Sahelle

Bon, eh bien c'est réglé. Pas de comptes à rendre. Pas d'explications à donner, de mensonge à mettre en place, de regards suspicieux à éviter, de remarques à occulter. Même si je sais qu'Alistair plaît beaucoup à Sahelle, je préfère ne pas m'étaler sur le sujet avec elle.

Parce que ce ne serait pas du tout son style de débarquer sur le plateau et de faire des remarques qui mettront la honte sur moi à tout jamais…

Je me fais couler un café, remarque que la vieille dame n'a pas perdu de temps : il ne reste aucune trace de son passage dans ma maison. Comme si elle n'était jamais venue. Je me fais un café et me dépêche de me changer avant de reprendre la route pour le tournage.

Dès que j'arrive, alors que le soleil commence à percer les nuages et à répandre ses doux rayons sur le pré, Bonnie m'interpelle aussitôt. Ses traits sont toujours tirés, et la panique se lit dans ses yeux.

– Amy, tu es là ! s'écrie-t-elle en me serrant dans ses bras. C'est horrible, je ne sais plus quoi faire. Tu as lu la presse ?

– Salut Bonnie. Non, je n'ai rien lu, pourquoi ?

C’est bien la dernière chose à laquelle j’ai pensé cette nuit, lire la presse…

– Ma mère… La presse a cité ma mère… balbutie-t-elle en retenant ses larmes. Amy, ils vont étaler toute notre vie dans les journaux et sur Internet. Je… Je crois que je vais partir, affirme-t-elle d’une voix plus ferme. Avant que tout ne m’explose au visage.

– Bonnie, calme-toi, dis-je en l’attrapant par le bras pour l’entraîner derrière un chapiteau, à l’abri des regards. Tant que ton nom n’est pas cité, tout va bien, ne t’inquiète pas. Et même, tu n’es pas responsable des actes de ton père, merde !

– Ma mère va venir, Amy… Je… Je suis dépassée.

– Ah, dis-je, soudain refroidie par cette nouvelle.

– Elle veut te…

– Ne compte pas sur moi pour la voir, la coupé-je aussitôt, devinant ses paroles. C’est au-dessus de mes forces.

– Elle veut s’excuser, insiste-t-elle.

– Écoute, Bonnie, j’adorais ta mère. Vraiment. Mais oser dire que j’ai couché avec ton père, franchement, je ne peux pas tolérer ça.

– Non, elle ne l’a pas dit comme ça.

– Mais c’était tout comme ! objecté-je.

– Je veux qu’elle s’excuse, Amy ! Moi aussi, je suis coupable de ne pas t’avoir crue. À moi aussi, tu devrais en vouloir !

Je prends le temps de réfléchir. Ferme les yeux quelques instants. Les ouvre de nouveau et parcours le paysage du regard. Les décors déjà en place, l’équipe au taquet, les figurants qui trépignent d’impatience, ceux qui se goinfrent au buffet, les enfants qui courent partout, criant et gesticulant sous l’œil dépassé de leur responsable qui tente tant bien que mal de les cadrer.

– Les enfants sont là aussi tôt ? remarqué-je tout haut.

– Fête de l’école. C’est la première scène, m’explique Bonnie. Avec tour de chevaux pour les plus courageux.

– Merde. Tu veux dire qu’il va y avoir plein de ces animaux hyper flippants ?

– C’est bien ce qui est prévu, oui…

– Super, dis-je en retenant un bâillement. Bon, il va falloir que j’y aille. Il me faut une triple dose de café. Écoute, ne te mine pas avec ça pour le moment. Personne n’a fait le lien entre vous. Si quelqu’un fait une remarque, ignore-le. Et si tu penses que quelqu’un a deviné, fais pareil. Tu n’as aucune obligation de te justifier. Le premier épisode est bientôt terminé, ça va finir par se tasser.

– Je ne suis pas aussi confiante que toi, Amy, lâche Bonnie tout en affichant une mine torturée. J’espère que tu dis vrai.

– On ne peut pas savoir comment les choses vont tourner. Mais là, tu as ton premier grand rôle. Alors, concentre-toi là-dessus, d’accord ? De toute façon, tu ne peux rien faire de plus, Bonnie, expliqué-je d’une voix douce. Rien du tout. Reste à l’écart. Protège-toi.

– D’accord, acquiesce-t-elle en hochant la tête puis en m’étreignant de nouveau. Je suis tellement contente que tu sois là, je te jure. Jamais je ne pourrais affronter ça toute seule. Mais tu as raison, personne ne devrait faire le lien entre Max Conwell et moi, ça fait des années que mes parents sont séparés et qu’ils ne s’affichent plus ensemble. Merci Amy.

Je la regarde partir, le cœur serré, en espérant que je dise vrai, en effet. Parce que je connais l’influence de la presse sur la réputation des stars. Et si cette histoire explose au grand jour, Bonnie verra sa carrière à peine formée s’éteindre tout aussi vite…

Je m’empresse d’aller me chercher un café, pique un croissant qui me fait de l’œil, puis un pain au chocolat, et rejoins Alan et Stuart. Stuart qui me fixe d’un air étrange, les bras croisés, un petit sourire insupportable sur les lèvres.

Je crois qu’il mijote quelque chose… Non, je ne crois pas, j’en suis certaine ! Cet air-là, je le connais…

Je l’ignore superbement, salue Alan qui me donne mes fiches.

– Bonjour Amy. Beaucoup de changements aujourd’hui. On commence par la fête de l’école avec les chevaux et on enchaînera avec toutes les

autres scènes des enfants. J’ai prévu de les libérer tôt. En ce qui concerne la cascade d’Alistair, elle est repoussée. Finalement, on fera les repérages aujourd’hui, mais on la tournera demain. La pluie est encore annoncée, explique-t-il en insistant sur le mot « pluie » tout en soupirant.

– Très bien.

– Et tu prends Chouchou. Par contre, évite le cheval qu’il aime bien, après il est tout excité, c’est insupportable.

– Pas de problème, réponds-je absolument d’accord avec lui.

Pour l’idée d’éviter les chevaux…

Alors que je caresse un Chouchou tout content, que je le remercie intérieurement de m’éviter l’angoisse de composer avec les monstres qu’Alistair affectionne particulièrement, Carolyn me rejoint, rapidement suivie par Bonnie. Cette dernière a enfilé une tenue d’équitation masculine, chose très rare à l’époque et choquante pour la plupart. Mais l’héroïne de cette série n’est pas comme les autres : elle se fiche du regard extérieur. D’ailleurs, ça va donner des scènes cocasses et des discussions houleuses tout au long de la journée. Certaines mères vont même refuser de lui confier leurs enfants, craignant qu’elle ait une mauvaise influence sur eux.

– Salut, dis-je à Carolyn. Tout va bien ?

– Oh, moi, oui, rit-elle. Mais je connais un certain réalisateur qui ne doit pas dire la même chose…

Tout mon corps se crispe. Et pas que le mien. Celui de Bonnie, également. Je n’ose pas la regarder. Je ne veux pas croiser son regard. En revanche, je sens très bien toute la tension qui émane d’elle.

– Alan ? tenté-je, sachant pertinemment de qui elle veut parler, vu le ton de sa phrase.

– Max Conwell ! répond-elle comme si j’étais idiote. Et dire que je rêvais de travailler avec lui. Enfin, cela dit, ses victimes ne sont pas des cameramen mais des actrices. C’est dingue, non ? Et tellement dégoûtant ! Comment peut-on se servir de son pouvoir pour coucher avec quelqu’un ? Franchement, on pourrait m’expliquer le plaisir qu’il prend à ça ? Je ne sais

pas, c’est un truc de domination, c’est ça ? De toute façon, je ne sais pas si vous avez vu ses yeux, mais y’a un truc louche dedans. Pervers. Purée, ce type est tellement flippant ! Vous ne trouvez pas ?

J’aimerais réellement disparaître. Ne pas répondre. Ne pas avoir Bonnie à côté de moi qui assiste à cette discussion. Carolyn n’attend pas notre réponse, manifestement, car elle continue de plus belle.

– Il y a déjà eu quarante témoignages ! Un truc de fou ! Et ça continue, en plus ! Et je suis sûre que la moitié des nanas n’osent même pas le dire parce qu’elles ont honte ! Moi, je te jure, je lui mettrais un coup de pied bien placé s’il me faisait une proposition pareille !

J’adore Carolyn. Vraiment. J’aime son franc-parler, son humour, sa façon de me raconter ses histoires, mais là, elle m’agace prodigieusement. J’ai envie de l’envoyer paître, de lui dire de se taire. Mais elle n’y est pour rien. Si Bonnie et moi n’étions pas touchées de près par cette sordide histoire, je pense qu’on réagirait pareil.

– Vous imaginez si Alan était comme ça ? insiste-t-elle alors qu’elle devrait sentir la tension qui nous habite puisque nous ne disons pas un mot. Oh, mon Dieu, mais comment ont fait les nanas pour accepter ?! Encore, ça aurait été un beau gosse… Mais non !

– Carolyn, la coupé-je enfin, s’il était beau gosse, ça ne passerait pas mieux !

– Tu ne vas pas me dire que tu ne l’as jamais vu ? Il est aussi connu qu’Alan !

– Oui, bon, sûrement, oui, vite fait, mais je n’ai pas fait gaffe.

– Ah, c’est sûr que toi, à part une certaine personne, hein… ironise-t-elle en haussant les sourcils exagérément.

Et voilà… Mais au moins, elle change de sujet…

– Ça vous est déjà arrivé à vous, ce genre de trucs, Bonnie ? demande-t-elle, curieuse. Vous avez déjà entendu parler de ce genre de pratiques ?

Ah. Non. Elle n’a pas envie de changer de sujet…

Bonnie se fige. Ouvre la bouche, livide. Je lui envoie toute la force mentale que je possède pour lui permettre de répondre quelque chose de cohérent.

– Non, jamais, dit-elle d'une voix ferme, mais basse. Jamais entendu parler non plus.

– Vous feriez quoi si ça vous arrivait ?

– Euh, Carolyn, tu crois vraiment qu'on peut prévoir notre réaction ? Et puis, cet homme est intéressé par des personnes jeunes, Bonnie est déjà dépassée. Et rousse, de surcroît ! tenté-je dans un trait d'humour foireux, mais nécessaire.

– Oui, c'est vrai, se reprend Carolyn, songeuse. C'est les mineures qui l'intéressent. En tout cas, ce n'est pas gai…

– Non, et si on pouvait changer de sujet, ça me file des frissons tout ça.

– Ouais, enfin… Pas sûr que ce soit notre discussion qui te fasse cet effet, se marre Carolyn tout en pointant le menton au loin devant nous.

En effet. Alistair vient d'apparaître, dix chevaux derrière lui. Dix énormes chevaux, marchant tous au pas, synchronisés. On dirait un héros des temps modernes avec sa démarche fluide, à moitié animale, tellement assurée. Il arbore une mine indifférente, mais un demi-sourire s'inscrit sur son visage lorsqu'il m'aperçoit de loin. Son regard s'éclaire subitement comme s'il était heureux de me voir.

Enfin, je crois…

– Ce qu'il est sexy, quand même, se pâme Carolyn. Si c'était un type comme lui qui me faisait du chantage pour coucher avec moi, je peux te dire que je ne refuserais pas.

– Carolyn, la réprimandé-je, c'est vraiment déplacé !

– Ça va, je plaisante, oh là là !

– Et toi, tu en es où ? demandé-je avant qu'elle ne vende totalement la mèche devant Bonnie qui n'est au courant de rien.

– Calme plat en ce qui me concerne, marmonne-t-elle. Mais ce n'est pas grave, j'ai décidé d'arrêter de chercher. Ça ne sert à rien. Si mon prince m'attend, il saura me trouver !

– En voilà une bonne résolution, dis-je en souriant. La phrase philosophique de la journée !

– Ouais ! confirme-t-elle d'une voix trop assurée pour être honnête. Et puis, au pire, je prendrai un petit chihuahua. Hein, Chouchou ?

Elle tend la main pour caresser la boule de poils qui venait enfin de s'endormir dans mes bras, la pose sur sa tête, ce qui ne plaît pas à l'animal. Il tressaute et se met à aboyer de toutes ses petites forces. Je le retiens pour ne pas qu'il saute à terre et le caresse pour le calmer.

– Putain, même les chiens ne veulent pas de moi, marmonne-t-elle. Je suis mal barrée…

– Il dormait, expliqué-je. Tu lui as fait peur.

– Ouais. Bon, allez, on m'attend ! *Ciao* !

Nous la regardons partir sans un mot, soulagées que cette discussion à sens unique prenne fin. Je me tourne vers Bonnie, toujours très pâle.

– Elle est sympa, en vérité, commencé-je d'une voix désolée. Mais là, elle n'a pas été très fine, je te l'accorde.

– Si ce n'était pas mon père, je dirais sûrement la même chose de lui, dit mon amie d'une voix terne.

– Oui, probablement. Mais c'est ton père. Et j'imagine que ce n'est pas facile d'entendre parler de lui de cette manière.

– Je savais qu'il y avait quelque chose, explique-t-elle d'une voix si basse que je suis obligée de tendre l'oreille pour l'entendre correctement. Quand on est parti avec ma mère, j'ai bien compris que c'était pour quelque chose de grave. Au départ, je pensais juste que c'était parce qu'il avait couché avec toi. Mais après, je me suis demandé si… ce n'était pas son habitude, quoi.

– De tromper ta mère ?

– Oui.

– Comme tu as dû me détester, dis-je presque pour moi-même.

– Oui… confirme-t-elle. Mais d'un autre côté, je ne pouvais me résoudre à croire que tu étais capable de faire une chose pareille. Je veux dire, je te

connaissais, mais… Enfin, bref, j’ai vraiment été perdue. Je ne savais plus quoi penser. Oh, Amy, tu sais que je suis désolée…

– Oui, je sais. Et c’est tout ce qui compte.

– Merci, souffle-t-elle en posant sa main sur mon bras. Bon… Ça va être à moi. Il faut que j’y aille.

OceanofPDF.com

61. Touchée...

Dès la fin du tournage, je décide d'aller voir George. Même si Alistair a nettoyé sa mobylette, je me dois de lui présenter mes excuses en direct. La journée est passée à un rythme de fou. Pourtant, j'ai consacré ma matinée à Chouchou, bien loin des chevaux.

Même si j'ai gardé un œil sur les scènes tout du long.

Et surtout, sur un certain cascadeur…

Alistair, fidèle à lui-même. Beau, sexy, charismatique, sûr de lui. Avec une pointe de distance en plus, aujourd'hui. Pas spécialement par rapport à moi, puisque je n'étais pas près de lui de toute façon, mais dans sa façon d'être. Pour le connaître – un peu – je sais qu'il est soucieux. Un petit pli sur son front, le regard au loin, comme perdu dans ses pensées, les lèvres serrées. Je sais ce qui le tourmente. En revanche, je ne sais pas si je vais l'apercevoir ce soir et discuter avec lui. J'aimerais.

Et plus si affinités…

Je veux être celle qui lui fait oublier ses soucis. Ses craintes. Même si elles sont légitimes. Catriona est absente et il ne peut rien faire de plus pour le moment. Alors j'aimerais égayer ses soirées. Lui changer les idées. Le faire sourire un petit peu. Et pas de son sourire de façade qu'il affiche en public, qui n'atteint même pas ses yeux. Qui ne les fait pas briller, pétiller comme des petits diamants noirs au soleil. Je veux lui apporter de la joie, même s'il ne la partage pas entièrement.

Je veux qu'il sache que je suis là. Pour lui. Et qu'il peut compter sur moi. S'appuyer sur mon épaule.

Il sait que je ne suis pas une petite fille gâtée par la vie. Que j'ai un passé, des blessures, des failles et des doutes. Alors je peux le comprendre.

Lorsque je gare ma voiture, il y en a une qui attire mon attention. Je ne sais pas pourquoi. Un vieux cabriolet bleu ciel. Une vague impression de malaise me saisit, sans que je puisse en expliquer la cause.

Alors que j'avance dans la cour de gravillons pour trouver George, des éclats de voix me parviennent. Dont une que je reconnais très bien. Grave, chaude. Teintée de colère.

Alistair…

Ma joie de tomber sur lui est vite entachée. Parce que la tonalité de sa voix ne me dit rien qui vaille. Je m'approche donc doucement, sans faire de bruit, comme une voleuse qui a peur de se faire prendre. L'autre voix est moins perceptible, une voix féminine que j'ai déjà entendue également.

Moira, bien sûr…

Qui me fait face lorsque je tourne au coin du bâtiment en direction des écuries. Qui stoppe net les mouvements de ses bras. Qui plisse les yeux avec une lueur glaciale à l'intérieur. Qui remet finalement en place son écharpe avec un mouvement théâtral. Alistair ne m'a pas vue. Il me tourne le dos. Vêtu d'une veste en laine gris foncé et d'un jean.

– Et la jeune femme avec les cheveux bleus qui était là hier soir ? C'est qui ? demande-t-elle sur un ton mielleux à Alistair, le fixant maintenant dans les yeux.

La perfide…

Je fais un pas en avant, le cœur battant la chamade. Alistair ne répond pas. Se passe la main dans les cheveux dans un geste nerveux. Puis sur le menton. Je connais ces gestes, il est embarrassé.

– C’est ta petite amie ? La… belle-mère de *ma* Catriona, c’est ça ? insiste-t-elle.

– Mais non ! répond du tac au tac Alistair d’une voix ferme. On travaille ensemble. Catriona l’aime bien car elle l’a vue sur le tournage.

– Ce n’est pas ta petite amie, peut-être ?

– Bien sûr que non. Je n’ai pas de petite amie. Cette fille ne représente rien dans ma vie, je viens de te le dire.

Wow. Je ne m’attendais pas à entendre ça. Je ne m’attendais à rien, à vrai dire, mais surtout pas à ces paroles. Rien. Je ne suis rien. Même pas un coup comme ça, une aventure d’un soir, une liaison passagère. Je recule sous l’impact de ces mots, comme si je venais de me prendre un énorme coup dans l’estomac. Je n’arrive plus à respirer. Le sol se dérobe sous mes pieds.

Et mon pied racle le sol. Je voulais faire demi-tour, mais je me suis loupée. Alistair, alerté par le bruit, se tourne vers moi. Écarquille les yeux. Ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais se ravise. Soupire.

– Amy ? dit-il finalement en haussant les sourcils d’un air interrogateur.

– Je… voulais voir George, balbutié-je. M’excuser pour sa mobylette.

– Bien, cette question ayant eu sa réponse, reprend la détestable Moira comme si je n’étais pas là, dis-moi maintenant concrètement ce que tu as dit à Catriona à propos de moi.

– Que tu étais partie, lâche Alistair d’une voix sombre. Tu ne pourras pas la voir comme ça, je te le répète, ça va lui faire un choc.

– Je suis sa mère, je peux la voir quand je le souhaite. Je suis venue ici pour qu’on trouve un terrain d’entente, par pour que tu me dises ce que je dois faire. Je ne te dois rien, Alistair, ce n’est pas parce que tu t’es occupé d’elle pendant cinq ans que tu as l’avantage. Je suis sa mère, répète-t-elle comme si on pouvait l’oublier. Et ça, tu ne peux rien y faire. Si je veux, je vais la voir à la sortie de l’école, et c’est réglé.

– Elle n’est pas à l’école !

– Oui, merci, je ne suis pas sourde, tu me l’as déjà dit. Et je peux même l’emmener avec moi si l’envie m’en prend, tu ne peux rien contre ça. Il n’y a aucun jugement officiel qui m’empêche de le faire, Alistair.

– Tu ne feras pas ça ! tranche-t-il, les dents serrées.

– Je ferai ce dont j’ai envie, figure-toi !

J’en ai assez entendu. De toute façon, Alistair ne me regarde pas. Il me tourne de nouveau le dos, comme si ses paroles n’avaient pas été blessantes, comme si je ne méritais pas une explication, ou pire encore, son attention.

Comme si, effectivement, je n’étais rien…

J’avale difficilement ma salive, lutte contre les larmes qui menacent de couler sur mes joues, et fais marche arrière. Je retraverse la cour, cherche un peu, sans savoir réellement où je suis, comme si le temps s’était distordu, et tombe enfin sur George, le dos courbé, en train de bricoler je ne sais quoi sous un petit porche déjà éclairé par une lampe qui m’éblouit.

– Bonjour George, dis-je bien fort en arrivant pour lui signaler ma présence, au cas où lui aussi aurait envie de dire au moteur qu’il traficote que je ne suis rien.

– Oh, bonjour Amy, répond-il d’une voix joviale. Je suis content de vous voir. Vous cherchez Alistair ?

– Non… À vrai dire, c’est vous que je cherchais. Je tenais à vous présenter mes excuses pour la mobylette.

– Oh, ce n’est rien, affirme-t-il en balayant mes paroles d’un geste de la main. C’est une vieille machine, elle est solide. Et puis, elle a eu droit à un petit coup de propre, grâce à Alistair.

– Si, je suis désolée, insisté-je. Mais…

– C’est oublié, répète-t-il avec un grand sourire. Mais vous tombez bien, il fallait que je vous voie, vous savez, pour… Daisy.

– Daisy ? demandé-je tout en réfléchissant rapidement. Ah oui, pour…

– Oui, voilà, confirme-t-il sur un ton bas, le regard surveillant les alentours. Vous avez eu une idée ? Parce que moi, rien de rien.

Je souris. Légèrement. Franchement, aucune idée ne m’est venue.

Et c’est pas comme si j’étais une pro dans le domaine, en plus ! Mais je lui dois bien une réponse…

– Vous pourriez mettre en place un jeu, dis-je, soudain inspirée. Lui faire des cadeaux, des lettres anonymes avec des déclarations. Petit à petit. Comme un jeu de piste qui la mènerait à vous. Réfléchir à ce qu'elle aime le plus, lui écrire les citations de ses livres ou poètes préférés si elle lit, les paroles de ses chansons préférées. Ce genre de choses. Ou alors…

– Oui ? Ou alors ? demande-t-il comme si j'allais lui révéler le secret de la vie sur terre.

– Lui parler franchement. Lui dire tout ce que vous avez sur le cœur. Ou encore l'écrire si vous n'osez pas !

George prend le temps de me dévisager. De mes yeux bleu glacier à mes cheveux ébouriffés par le vent. Chaque millimètre carré de mon visage y passe. J'attends sa réaction, amusée par l'air concentré qu'il affiche. Me jauge-t-il pour savoir si je suis une pro dans le domaine sentimental ? Si je suis digne de confiance en ce qui concerne sa vie amoureuse ? Moi, si j'étais lui, je ne m'écouterais pas…

On voit bien le résultat. Homme inaccessible. Peine sans fin…

Mais je ne suis pas lui, visiblement. Parce qu'au bout de longues secondes, il hoche enfin la tête.

– Oui, dit-il. Pas bête. Vraiment. Mais je ne suis pas certain de bien connaître ses goûts. Elle lit beaucoup, ça oui, toujours un livre à la main dès qu'elle n'est pas avec les chevaux ou les touristes. Je pourrais noter les titres de ces romans qui traînent partout, ce serait facile, et me les procurer pour copier des passages. Bon, il faudrait que je les lise, c'est sûr. Mais je ne sais pas si je vais trouver le temps. Et ma vue baisse, ce n'est pas toujours agréable. Mais je ne veux pas porter de lunettes. Enfin, si, j'en porte, mais qu'est-ce que ça m'énerve de devoir les mettre ! Ce n'est pas drôle de vieillir, je peux vous l'assurer. Il faut profiter de la vie tant qu'on est encore jeune, vous savez. Je ne suis sûrement pas le premier à vous le dire, j'en ai bien conscience, mais à votre âge, on ne se rend pas compte de ces choses-là. Tout nous paraît tellement naturel. La santé, surtout. C'est tellement important. Bien plus important que le reste, ça doit toujours être notre priorité. Prendre soin de soi. Avant, enfin, à mon époque, nous étions

moins regardants sur ces choses-là. Nous n'écoutions pas notre corps. Maintenant, c'est différent. La modernité. La science. Tout est fait pour nous garder en vie, même si je pense que beaucoup de choses sont faites pour nous rendre malade aussi. Mais notre corps, c'est lui qui nous porte. Et il faut s'en soucier. Et l'amour, aussi, n'est-ce pas ? Si le corps est notre véhicule, celui qui nous permet de nous déplacer, de danser, de courir, l'amour est l'essence. Parce que sans essence, pas de véhicule.

George part dans un petit rire gêné. Un peu comme s'il s'excusait de me dire tout ça. De me livrer le fond de ses pensées. Je reste là, émue, touchée qu'il me parle ainsi de ce qui est important pour lui. Comme s'il me donnait des clés pour affronter l'avenir, comme un grand-père le ferait avec sa petite fille. Je penche la tête, souris et l'écoute continuer son monologue.

– Vous devez me prendre pour un vieux fou, peut-être, mais vous savez, j'ai traversé pas mal de tempêtes dans ma vie. Mon enfance n'a pas été de tout repos, mon père est mort alors que je n'avais que 13 ans, et il y avait toute une flopée d'enfants après moi. Dix frères et sœurs ! Vous vous rendez compte ? Et ça aurait continué s'il n'avait pas péri. C'était moi l'aîné. Je suis devenu chef de famille. Pas bien le choix. J'ai travaillé pour nourrir toutes ces petites bouches affamées. À l'usine. C'était… répétitif. Ennuyeux. Ce n'était pas vraiment la vie que je voulais, mais à mon époque, lorsqu'on avait un travail et des responsabilités, on ne se posait pas de questions. Puis, je me suis marié. C'était doux. Et ma femme est partie, elle aussi. En mettant au monde notre premier enfant. Qui n'a pas survécu, lui non plus. Triste histoire. Triste période. Daisy connaissait bien ma femme, vous savez. C'est peut-être pour ça qu'elle n'a jamais imaginé que… Enfin, je n'en sais rien. Et elle a perdu son enfant, elle aussi, et Alistair est arrivé. Ce petit bout d'homme tellement perdu. Je l'aime comme mon fils, ce garnement. Pourtant, il nous en a fait voir de toutes les couleurs. Mais bon, ça se comprend. Perdre sa famille vous met la tête à l'envers. Puis il y a eu la petite Catriona. Quel rayon de soleil, cet enfant ! Pourtant, elle non plus, la vie ne l'a pas épargnée… Et quand j'ai pris ma retraite, je suis venue aider Daisy à plein temps. Les chevaux, c'est ma passion, à moi aussi. Et ici, je trouve enfin un sens à ma vie. J'aime ce que je fais. J'aime la compagnie de Daisy. Entendre le rire de Catriona. C'est un

peu comme si on me redonnait une famille. Et c'était vraiment inattendu. Un véritable cadeau.

Les larmes me montent aux yeux sans que je ne puisse les contrôler. J'ai envie de serrer George dans mes bras. Pourtant, il ne se plaint pas. Loin de là. Il m'explique les choses de son point de vue, ne se rendant même pas compte comme elles résonnent en moi.

– Les rêves aussi sont importants. Ce sont eux qui nous motivent. Qui nous aident à nous lever le matin. Et les rêves vont avec l'espoir. Il ne faut jamais perdre espoir, Amy, jamais, vous m'entendez ? Même si tout vous crie le contraire, il ne faut jamais perdre espoir…

Ses dernières paroles se fondent dans un coup de vent puissant qui me décoiffe encore plus. George remet en place une mèche de ses cheveux, puis plante son regard dans le mien comme s'il revenait à la réalité.

– Mais je vous ennuie avec mes histoires, non ? demande-t-il tout à coup, gêné.

– Oh, non, vous ne m'embêtez pas du tout. Vous ne pouvez pas imaginer comme vos mots ont un sens pour moi, réponds-je, sincère, la voix nouée.

– Merci, alors. Je ne sais pas si je vais réussir à appliquer vos conseils, mais je les apprécie. Ah, voilà Alistair. Lui aussi a bien besoin de conseils. Je crois que ce qu'il s'apprête à traverser ne va pas être de tout repos. J'ai confiance en lui, je sais qu'il s'en sortira mais…

Il fronce les sourcils, détourne son regard d'Alistair et le plonge dans le mien.

– Vous lui faites du bien, Amy, vous savez, affirme-t-il de but en blanc. Je ne l'ai pas vu aussi… léger depuis des années. Il rit beaucoup avec sa fille, ça oui, il est très présent pour elle, mais… il y a quelque chose en plus depuis que vous êtes arrivée.

– Oh… Non… commencé-je à me justifier, rougissante.

– Je sais ce que je dis. Et je le connais bien, le loustic. Par contre, il a peur de l'amour. Alors j'espère que vous en possédez assez pour deux,

parce qu’il ne va pas vous rendre la tâche facile. Et encore moins parce que… parce qu’elle est revenue.

Il termine sa phrase par un clin d’œil et part sans demander son reste, me laissant là, interdite.

Avec Alistair…

OceanofPDF.com

62. Pourquoi faire simple ?

Ma première pulsion est de m'enfuir, bien sûr. Ne pas me confronter à lui, ne pas laisser ses yeux ombre et lumière me caresser, ne pas entendre sa voix veloutée, ne pas sentir son odeur masculine, ni lui laisser une chance de s'expliquer.

De toute façon, je ne suis rien. Il l'a dit. Que pourrait-il ajouter ?

Pourtant, je n'esquisse pas un geste. Pas un pas. Peut-être même pas un clignement de cils. J'attends. Je sens sa présence dans mon dos. Chaleur, frissons. Son magnétisme s'accentue alors qu'il se rapproche, que j'entends ses chaussures fouler le gravier qui crisse sous l'impact de son poids. La colère monte en moi, inexorablement. Dommage, George m'avait pourtant apaisée avec ses jolies phrases pleines de sagesse et sa façon de raconter. J'attends qu'il se justifie. S'il le fait. Parce qu'il est capable de m'ignorer.

Il n'y a pas que moi qui suis en colère. Je sens la sienne. Si fort que je me trouve mal. Étourdie. Impressionnant comme je peux deviner ce qu'il ressent.

Enfin, seulement lorsque je ne suis pas concernée…

– Amy, dit-il d'une voix maîtrisée. Tu as trouvé George ?

J'inspire. Expire. Longuement.

Ne pas m'énerver. Ne pas m'énerver. Ne pas m'énerver.

Et je me retourne. Plonge dans son regard. Noir. Si noir que je pourrais prendre peur. Alistair est sur le point d'exploser. La conversation avec Moira n'a pas été constructive si j'en crois ses mâchoires contractées.

Je le fixe sans répondre. Jusqu'à ce qu'il hausse un sourcil d'un air interrogateur.

– Ah, c'est à moi que tu parles ? demandé-je d'un ton ironique. Je croyais que je n'étais rien !

Alistair lâche un long souffle. Bruyant. Détourne le regard. Bloque sur ses pieds. Prend une inspiration pour parler, ouvre la bouche, puis laisse retomber ses épaules avec un air de dépit.

– Tu pourrais au moins avoir la décence de me répondre, non ? continué-je, le corps crispé.

– Amy, ce n'est pas vraiment le moment, là… lâche-t-il d'une voix lasse.

– Oh. Je vois, vociféré-je. Tu as plus important à faire que de m'expliquer, c'est ça ?

– Amy, s'il te plaît, n'en rajoute pas. C'est déjà assez compliqué comme ça.

– Ah oui ? Et qu'est-ce qui est compliqué ? Moi ? Je fais tout pour te simplifier la tâche, au contraire ! C'est toi qui compliques tout !

– Amy, je…

– Je pensais qu'on avait franchi un cap, Alistair, le coupé-je. Mais, visiblement, non. Tu m'as parlé, tu t'es confié à moi, c'était bien ! Et quoi ? Rien ! Comme ce que je suis pour toi ! Je pensais que tu tenais à moi, mais en fait, tu es un bloc de glace ! Merde, je t'aime, moi, Alistair ! Je…

Oh. Non. Je l'ai dit.

Je ne voulais pas lui dire. Il ne mérite pas de l'entendre. Il ne mérite même pas que je discute avec lui. Mais oui, je l'aime, voilà. Trop tard…

– Amy ! dit-il en brandissant sa main devant lui comme pour m'empêcher de continuer, comme si je ne m'étais pas déjà tue. Je te l'ai dit, je ne peux pas aimer.

– Ah non, tu ne *veux* pas aimer, nuance ! Ça n'a rien à voir ! De toute façon, aimer, ça ne se décide pas, ça se vit. C'est un sentiment qui nous dépasse. Que tu le veuilles ou non !

Je crois que George a déteint sur moi…

– C’est… compliqué, Amy, ne te fâche pas, je…

– Je me fâche si je veux ! Et oui, merci, mais tu l’as déjà dit que c’était compliqué ! Mais ça ne l’est pas, en vérité, dis-je d’une voix plus basse, essoufflée. C’est toi qui compliques les choses, Alistair. C’est toi qui te complais dans ta solitude, dans ton passé, dans tes barrières de…

Je fais un pas vers lui, pose mon index sur son torse.

– Je comprends que ce soit difficile de voir revenir Moira. Que tu aies peur de perdre ta fille. Mais ta fille, elle ne l’aura pas, c’est toi qui l’as élevée. Elle t’aime ! Et même si tu devais passer devant un juge, il ne permettrait pas ça. Par contre, tu vas être obligé de laisser Moira voir sa fille. Parce que c’est sa mère et que tu ne peux rien contre ça. Alors tu peux soit t’y opposer, et tu perdras, soit trouver un terrain d’entente. Catriona a besoin de sa mère, non ? OK, elle l’a abandonnée. Mais elle est là. Pour sa fille ! Pour rattraper ses erreurs peut-être, pour la connaître, pour… je ne sais pas…

Je me tais quelques secondes pour reprendre mon souffle. Alistair me fixe avec des yeux écarquillés comme si j’étais une apparition flippante.

– Ah mais oui, ton mensonge… reprends-je. C’est vrai ! Ben, tu ne vas pas avoir d’autre choix que de lui dire la vérité. Ça aussi, je comprends que tu pensais bien faire, mais maintenant, sa mère est là, alors il faudra parler à ta fille. Tu peux te ronger les sangs, tourner les choses dix mille fois dans ta tête, supposer, négocier, mais… tu vois, c’est très simple, en réalité. Seulement, toi, tu aimes te compliquer la tâche. Et tenir les gens à distance. Dont moi ! Moi qui veux juste te changer les idées et passer du bon temps avec toi. Mais non, ça non plus, tu n’es pas capable de l’accepter ! Pourquoi ? Parce que tu as perdu tes parents ? Ta sœur ? Ne pense pas que je sois inhumaine ou dénuée de sentiments, la preuve, je suis tombée amoureuse de toi alors que tu as tout fait pour que ça n’arrive pas. Et ne crois pas que j’aime les hommes inaccessibles ou je ne sais quoi. Ce n’est pas du tout mon style. Tu es le premier homme dont je tombe amoureuse,

Alistair. Le premier. Mais… me reprends-je, sentant que je m'égare. Tu ne peux pas rester bloqué sur le passé. Tu n'es pas le seul à avoir eu une enfance tragique même si j'imagine combien ça a dû être difficile. Mais regarde, tu as tout ! Une fille merveilleuse, encore de la famille, un ranch, une maison, un travail qui te passionne. Et une femme qui t'aime. Mais ça, c'est un détail. Bref, Alistair, tu fais chier, en gros ! Tu restes bloqué sur tout ce qui ne va pas sans regarder ce qui va bien !

Je retire mon doigt de son torse, recule, me tais, parce que mes paroles deviennent complètement dénuées de sens.

– Tu devrais discuter avec George, tiens, conclus-je. Tu serais étonné de la sagesse que cet homme possède. Et j'espère que c'était juste pour tenir Moira à l'écart que tu as dit que je n'étais rien. Parce que sinon, c'est que tu es un cas encore plus désespéré que je ne le pensais.

Je n'attends pas sa réponse, me retire de l'emprise de son regard, ce mélange d'incrédulité et de tristesse. De surprise, aussi. Et je m'en vais. En courant. Luttant pour retenir mes larmes et les tremblements de mon corps.

Luttant contre ma petite voix qui me dit que j'ai été dure avec lui.

Mais ma patience a atteint ses limites, là…

***

Dès que j'arrive chez moi, je compose le numéro de ma mère. J'ai besoin de lui parler. De me confier à elle. J'ai conscience d'avoir été vraiment directe – pour ne pas dire sans cœur – avec Alistair, mais c'était nécessaire. Je crois. J'espère. Moi aussi, on m'a menti. Pendant dix-huit ans. Et ça partait d'une bonne intention. J'en ai voulu à ma mère. Terriblement. Mais je lui ai pardonné. Parce que c'est ma mère, que je sais ce qu'elle a fait pour moi pendant toute mon enfance et mon adolescence. Et parce que je l'aime. Alors Catriona pardonnera à Alistair, j'en suis certaine.

– Maman ? dis-je d'une voix étouffée dès qu'elle décroche.

– Ma puce ? Qu’est-ce qui ne va pas ?

Ma mère me connaît bien…

– Un homme… dis-je simplement.
– Oh… Raconte-moi tout ça.

Alors je lui dis tout. Depuis le début. Notre rencontre, cette attirance incroyable, mes peurs, les peurs d’Alistair. Son besoin de se protéger de l’amour. De moi. Alors que je sais qu’il éprouve quelque chose pour moi, il me l’a dit. À demi-mot, mais il me l’a dit. Nos engueulades. Tout ce que je lui ai balancé sous le coup de la colère mais que je ne regrette pas. Je parle. Pendant de longues minutes, reprenant à peine ma respiration. Je confie à ma mère tout ce que je ressens, tout ce que je trouve injuste, tout ce qui m’échappe. Et je termine dans un souffle, vidée mais heureuse d’avoir lâché mon fardeau, d’avoir pu partager ce qu’il y a au fond de mon cœur avec une personne de confiance, qui ne me jugera pas et qui saura me consoler.

Ma mère laisse passer un silence. Un silence où elle prend le temps de probablement bien peser ses mots avant de me répondre.

– Je crois que tu es amoureuse, Amy.

Voilà. Bien résumé. Mais ça ne m’aide pas…

– Ouais, j’en ai bien peur, confirmé-je en grognant. Mais être amoureuse d’un homme qui fait tout pour me tenir à distance n’est pas vraiment ce que je souhaitais.
– Je veux bien te croire, oui, dit-elle dans un petit rire de compassion. Mais ce garçon m’a l’air intelligent tout de même, alors il ne devrait pas te laisser filer.
– Oui, sauf que là, il est complètement pris par son histoire avec Moira. Donc il ne va même pas tenter de me retenir si je pars. Si je le quitte. Il dira que c’est mieux ainsi, qu’il ne peut pas aimer de toute façon… Enfin, bref, son baratin habituel.
– Laisse-lui peut-être un peu de temps, non ?

– Maman, le tournage est bientôt terminé ! Nous n’avons pas de temps. Une fois que je serai rentrée à Los Angeles, je n’aurai plus aucune nouvelle de lui !

– Mais tu risques de le braquer si tu insistes.

– Je ne vais pas insister, je n’ai pas envie qu’il m’envoie bouler. J’ai une dignité, merde !

Ma mère part encore dans un petit rire étouffé. Ce rire que je connais si bien, comme si elle s’excusait d’être joyeuse alors que mon cœur est malmené.

– Peut-être que ce que tu lui as dit va lui ouvrir les yeux. Tu es très perspicace, tu sais. Tu as entièrement raison pour la mère de sa fille, il ne peut rien faire contre ça.

– Peut-être… acquiescé-je, pas franchement convaincue.

Et puis, elle me pose des questions sur le tournage, sur Bonnie, me raconte sa tournée, les nouvelles chansons qui ont germé dans son esprit. Et quand je raccroche, je suis un peu moins triste, un peu moins esseulée. Elle m’a réconfortée, comme seule une mère peut le faire…

OceanofPDF.com

63. Fan absolu

Malgré la douceur du ton de ma mère, je me sens à nouveau très vite un peu seule. Alors je prends mon amie la plus fidèle, celle qui m'a toujours attendue, sage et égale à elle-même : ma guitare. Je gratte quelques notes, récupère mon cahier, puis décide d'aller jouer dehors, au grand air, même s'il ne fait pas très chaud. Je m'assieds devant ma maisonnette, sur le perron, et, très vite, pars dans la musique. Après quelques reprises, je joue ma dernière composition. Plusieurs fois. Les yeux fermés. Change quelques notes jusqu'à ce que je trouve le rythme parfait, le ton parfait, celui qui me couvre de frissons et me fait monter les larmes aux yeux. Et ça me fait du bien. J'oublie tout. Alistair, Bonnie, les gaffes de Carolyn, le stress du tournage. Mon mal de dos, de pieds, et même le froid. Puis une autre chanson me vient. Des bribes seulement, mais assez pour savoir que ça fera une mélodie à part entière. Qui évoquera les fatalités de la vie.

Oui, oui, encore inspirée par Alistair. Enfin, par ce qui lui arrive, surtout…

Tout en faisant le lien avec ma propre histoire, avec la possibilité que le retour de Moira puisse nuire à notre semblant de relation, au passé qui vit encore en nous, sapant l'espoir de l'amour. Aux choses que l'on ne peut changer. Puis, soudain, je m'arrête pour noter les paroles qui défilent dans mon esprit quand je remarque deux paires d'yeux braqués sur moi, deux sourires niais et des mains qui claquent. Je grimace, observe Sahelle et Duncan, assis sur deux chaises en face de moi.

– Mais qu'est-ce que vous faites là ? demandé-je, surprise.
– On t'admire, clame Sahelle, visiblement surexcitée.
– Vous avez posé des chaises devant moi et je n'ai rien entendu ? demandé-je, presque pour moi-même.

– Quand vous êtes concentrée, vous ne l’êtes pas à moitié, affirme Duncan. Je suis définitivement fan de vous.

Puis il retourne sur son portable. Pianote à une vitesse folle tout en pestant contre un truc qui manifestement ne fonctionne pas.

– Qu’est-ce qu’il fait ? demandé-je à Sahelle tout en secouant la tête, larguée.
– Une surprise, dit-elle avec un petit sourire mystérieux, en haussant les épaules.

J’en fais de même. Ôte la guitare de mes genoux, la pose contre le mur. Je n’ai plus la motivation pour jouer. Ils viennent de me couper l’envie. S’il y a une chose que je n’aime pas, c’est qu’on me regarde composer. C’est personnel. Intime. Et je refuse qu’ils me voient galérer pour mettre en place ma musique. Balbutier des paroles incompréhensibles de bouts de chanson.

– Et voilà ! clame tout à coup Duncan en posant le téléphone sur sa cuisse. Mission accomplie !

Il brandit la main devant Sahelle qui claque sa paume dessus. Je secoue la tête, dépassée.

Mais ils ont quel âge, sérieux ?

Puis, dans une synchronie parfaite, ils se lèvent, récupèrent leur chaise et partent. Je reste assise, muette, sans comprendre leur cinéma. Puis, juste avant de franchir la porte, Sahelle se retourne. Plante son regard dans le mien, celui qu’elle me réserve quand elle a une grande révélation à me faire – enfin, de son point de vue – et lâche :

– Prépare-toi à la gloire, jeune fille ! Tu le mérites !

La porte se referme dans un claquement et le silence retombe. Je me répète sa phrase dans la tête sans en comprendre un traître mot. Puis je laisse tomber et retourne me calfeutrer à l’intérieur.

À peine suis-je confortablement installée, allongée de tout mon long sur mon lit, un bouquin entre les mains, un paquet de M&M’s à côté de moi, que mon téléphone sonne. Bien sûr, je m’imagine avec une pointe d’espoir que ça puisse être Alistair qui m’appelle pour me proposer un rendez-vous, pour que l’on discute, qu’il me dise qu’il ne m’en veut pas, que malgré la dureté de mes mots, j’avais raison… Mais c’est le prénom de Bonnie qui apparaît sur l’écran. Soucieuse, je décroche.

– Salut, dit une voix étouffée. Je te dérange ?

– Bien sûr que non. Tu vas bien ?

– Moyen, dit-elle. J’ai envie de bouger. Je peux venir te voir ?

– Bien sûr, réponds-je. Tu as une voiture ?

– Non, mais je pense que je peux trouver quelqu’un pour m’emmener. Et… je peux dormir chez toi ? Si tu es seule, bien évidemment… Je prends des affaires pour la nuit et je retourne sur le plateau avec toi, demain matin… ?

– Avec plaisir, Bonnie.

Je lui explique où je loge, nous raccrochons, et je me réinstalle en attendant ma meilleure amie, ce qui me rend folle de joie et d’émotion. C’est la première fois que nous allons nous retrouver toutes les deux, ailleurs que sur le plateau. Mais me reposer en patientant n’est pas à l’ordre du jour, manifestement, car mon téléphone sonne de nouveau.

Carolyn, cette fois…

– Salut, dis-je. Tu te sens seule, toi aussi ? m’amusé-je.

– Euh… Ben oui, en fait. Pourquoi ?

– Non, pour rien…

– Je voulais savoir si ça te disait de faire un truc ce soir. Boire un verre ou quelque chose comme ça ?

– Bonnie vient de me téléphoner, elle vient me voir.

– Ah. Elle se sentait seule, elle aussi ?

– Ouais. Quelque chose du genre…

– Eh bien, je peux aller acheter de l’alcool, des trucs à grignoter et on se racontera nos malheurs…

Je réfléchis très vite. Carolyn et Bonnie. Ensemble. Chez moi. Pas certaine que ce soit judicieux, vu la conversation de ce matin. Surtout si Bonnie avait l'intention de parler de son père.

Il faut que je trouve une solution. Et vite !

– J'ai un double appel, prétexté-je. Je te rappelle tout de suite, OK ?
– Euh… OK…

J'attends à peine sa réponse et rappelle Bonnie. Qui décroche aussitôt.

– Ah, j'allais te rappeler. C'est mort, il n'y a personne pour m'emmener, m'annonce-t-elle d'une voix dépitée.
– Justement, annoncé-je, Carolyn vient de me téléphoner, elle veut apporter de l'alcool et à manger. Alors je me disais qu'elle pourrait passer te prendre. Mais surtout, je t'appelais pour savoir si tu étais OK pour qu'elle vienne.
– Pourquoi pas, dit-elle finalement après quelques secondes de réflexion. Enfin, en espérant qu'elle ne nous relance pas sur le sujet de mon père, quoi…
– Je la tiendrai, promis-je sur un ton compatissant.
– D'accord, alors. Après tout, c'est une bonne idée. Ça m'évitera de me lamenter sur mon sort et de ressasser sans cesse…

Une fois Carolyn prévenue, et enthousiaste vu les cris de joie qu'elle a poussés, je fais un rapide rangement de ma maisonnette en bois. Pas qu'elle soit vraiment en bazar, je n'y suis pas assez souvent pour le mettre, mais juste pour que l'endroit soit accueillant.

Et surtout parce que je suis anxieuse à l'idée que Carolyn gaffe encore au sujet de Max Conwell. Alors je m'occupe comme je peux…

Puis mes amies débarquent. Tout sourire. Comme si elles étaient complices depuis longtemps. Mon stress chute d'un coup, et je réalise que cette soirée improvisée avec deux personnes que j'apprécie – dont une avec laquelle les retrouvailles tiennent du miracle – est exactement ce qu'il me fallait.

Carolyn entre la première, emmitouflée dans une écharpe XXL rose flashy, comme si nous étions en plein hiver, suivie par Bonnie et son petit air de souris perdue qu'elle arbore depuis que la menace de son père plane au-dessus d'elle. Je les laisse entrer, Carolyn me montre fièrement une bouteille de whisky pendant que Bonnie tient dans ses bras des paquets de chips et autres douceurs salées ou sucrées. Je retiens une grimace devant l'alcool, me souvenant très bien de la dernière fois où j'en ai bu.

– Je sais, me dit aussitôt Carolyn en voyant ma mine pétrifiée devant la bouteille. Tu n'aimes pas ça. Mais juste pour info, il n'y a qu'une épicerie dans ce bled paumé. Et devine quelle est la seule bouteille d'alcool qu'ils vendent ? Eh oui, affirme-t-elle en hochant la tête exagérément. Du whisky.

– Super, marmonné-je. Une migraine en perspective pour demain.

– Tu n'es pas obligée de boire, dit Bonnie d'un air compatissant.

– Oh que si, je suis obligée de boire ! ris-je. Je suis comme vous, j'ai besoin de décompresser…

Les filles mettent un joyeux bazar dans mon intérieur si calme généralement. Les discussions fusent sans forcément être cohérentes alors que Carolyn nous sert un verre.

– Oh, tu as pris des marshmallows, s'écrie Bonnie, les yeux pétillants. J'adore ça ! Mais ce serait encore mieux si on pouvait les faire griller !

Et tout à coup, silence. Plus un son ne filtre. Je crois que nous avons toutes la même idée. Je ne sais pas si elle est géniale, mais elle nous plaît.

– Je crois que j'ai vu un reste de feu l'autre jour en me baladant plus loin. Il y avait des pierres autour. On devrait bien trouver du journal et un peu de bois… proposé-je à voix basse, comme si les murs avaient des oreilles.

– Ouais ! s'enthousiasme déjà Bonnie.

– Il faut que je prenne du bois plus bas derrière la maison de Duncan. Juste un tout petit peu. Par contre, si je me fais choper, je suis foutue. Il n'est pas du genre à prendre des pincettes…

– Vas-y, on t'aide, chuchote Carolyn. Et on sera discrète !

– Si nous n’en prenons qu’un tout petit peu, il ne devrait rien voir, répété-je, franchement pas rassurée par la réaction qu’il pourrait avoir. Ou sinon, je pourrais lui demander…

– Les feux sauvages sont interdits, objecte Carolyn. Partout.

– Ça ne risque rien ! Il n’y a pas de forêt, ici, on ne va pas mettre le feu ! affirme Bonnie.

– Ouais, mieux vaut ne rien dire, alors… murmuré-je. Bon, allez, on met tout dans un sac et on y va !

Sauf que pour la discrétion, c’est loupé. J’avance à peine que j’entends le rire étouffé de Carolyn. Ou de Bonnie, je ne sais pas très bien. Et, automatiquement, la lumière s’allume dans la cuisine de Duncan.

– Chut ! chuchoté-je tout en faisant de grands gestes. Cachez-vous !

Mais mes deux amies rient de plus belle. M’armant de courage, je fonce vers elles pour les mettre hors de la vue de Duncan s’il lui venait à l’idée de regarder par la fenêtre. Je les pousse vers le bas de la maison, tout en leur intimant l’ordre de se taire.

– Vite ! Duncan va vous entendre, les pressé-je, l’adrénaline poussée au maximum.

Toujours en riant, elles partent au pas de course, s’agrippant l’une à l’autre pour ne pas glisser. Elles ont juste le temps de disparaître quand mon logeur ouvre la porte. Moi, je suis toujours là, plantée en plein milieu de la cour, pile devant chez lui.

– Amy ? grogne-t-il d’une voix fatiguée. C’est quoi ce bazar ?

– Quel bazar ? dis-je de ma voix la plus innocente.

– C’est vous qui faites tout ce raffut ?

– Oh, oui, désolée, j’étais au téléphone. Pardon de vous avoir réveillé !

– Mais vous ne m’avez pas réveillé… marmonne-t-il. Si vous croyez que je me couche aussi tôt !

– Pardon, je…

– Mais qu’est-ce que vous fichez devant chez moi à une heure pareille ?

Il me faut quelques secondes pour lui répondre.

Ou plutôt pour trouver quoi lui répondre…

– J'ai perdu une boucle d'oreilles tout à l'heure, dis-je en attrapant mon téléphone dans ma poche. Je la cherche.

Duncan me fixe un instant. Plisse les yeux. Penche la tête sur le côté. J'allume alors la lampe torche de mon iPhone, l'éblouissant sans m'en rendre compte.

– Mais arrêtez-moi ce machin ! Vous voulez me rendre aveugle ou quoi ?
– Pardon, dis-je en baissant aussitôt mon appareil. Excusez-moi encore, Duncan, vous pouvez rentrer au chaud, tout va bien.

Je fais mine de chercher sur le sol. Puis me souviens que je ne porte pas de boucles d'oreilles. Jamais. Ma mère m'avait bien fait percer les oreilles quand j'étais petite, mais je ne les supportais pas. Or, argent, j'ai toujours fait des allergies.

Pourvu qu'il ne s'en soit jamais rendu compte !

– Hum… se contente-t-il de répondre, toujours en me fixant d'un air suspicieux.

Je ne le regarde pas, mais je sens son regard qui pèse sur moi. S'il lui vient à l'esprit d'aller vers le bas de sa maison, je suis foutue.

Et pourvu que Bonnie et Carolyn ne gloussent pas comme des chèvres…

Je continue de balayer le sol de ma lampe, m'accroupissant même pour être plus crédible. Je bouge un caillou du bout des doigts, le soulève, puis le laisse retomber dans un soupir un peu trop bruyant pour être honnête. Duncan n'esquisse toujours pas un geste, debout devant sa porte, à m'observer. Je lève les yeux vers lui, lui souris tout en me demandant pourquoi il reste ainsi planté là. Il n'a pas une partie de cartes à faire avec Sahelle ? Des publications à mettre sur sa page Facebook ?

Et c’est là que mes craintes se confirment, un rire étouffé me parvient. Je tousse aussitôt, paniquée. Priant pour que Duncan n’ait rien entendu. J’ose lever de nouveau les yeux vers lui. Qui observe les alentours avec un œil soupçonneux, les sourcils froncés. Je me redresse aussitôt, comme si j’étais montée sur ressorts.

– Bon, je chercherai demain à la lueur du jour ! déclaré-je d’une voix forte.

– Vous n’avez rien entendu ? demande-t-il, les yeux toujours rivés vers l’endroit d’où provenait le bruit.

– Euh… Non. Ah, j’ai bien cru voir un chat tout à l’heure, ça doit être ça… tenté-je en rougissant probablement. D’ailleurs, je n’ai pas vu Sahelle aujourd’hui, elle va bien ?

Duncan ne me répond pas, toujours concentré sur l’endroit – heureusement plongé dans le noir – où se cachent les filles.

– Vous faisiez une partie de cartes ? insisté-je avant qu’il ne se décide à aller voir par lui-même.

– Quoi ? grogne-t-il.

– Vous faisiez une partie de cartes avec Sahelle ? répété-je, un sourire crispé sur les lèvres.

– Non, dit-il avec un haussement d’épaules et après un moment de réflexion. Elle lit.

– Ah, d’accord. Bon, eh bien, je vais rentrer…

– Je suis sûr d’avoir entendu un bruit, répète-t-il en commençant à se diriger vers la cachette de mes amies.

D’ailleurs, elles se cachent très mal !

– Oui, ça doit être le chat, dis-je de nouveau. Il avait l’air sauvage, il a failli me cracher dessus !

Duncan hésite encore. Je ne respire plus. Dans ma tête, comme un mantra, je répète : « Rentre, rentre, rentre ! » Et enfin, il tourne les talons non sans un dernier regard suspicieux autour de lui. Puis il hausse les épaules une dernière fois et referme la porte derrière lui. Je lâche un long

soupir. Attends que la lumière de la cuisine s'éteigne et me dépêche de rejoindre mes amies.

Non sans les engueuler…

– Allez, on se grouille, dis-je, anxieuse à l'idée que Duncan puisse ressortir. À l'intérieur, vite !

Les filles obéissent. En riant toujours. Par chance, Duncan ne revient pas, et c'est avec un réel soulagement que je ferme la porte de ma maison derrière elles.

– Vous êtes malades, il a failli vous voir !
– Je n'y peux rien, dit Bonnie, hilare, c'est Carolyn, elle n'arrêtait pas de faire des bruits bizarres.
– Je me retenais de rire, explique Carolyn. Franchement, Amy, tu étais trop drôle, agenouillée à chercher je ne sais quoi !
– Ouais, ça aurait pu être beaucoup moins drôle… marmonné-je.
– Oh, ça va, tout s'est bien passé. Alors on y retourne ? demande Carolyn, toujours amusée.
– Non. Je vais chercher le bois toute seule. Vous, vous restez là et vous ne bougez pas, OK ?
– OK… acquiescent mes amies.

OceanofPDF.com

64. Rituel

Nous sommes face à l'immensité de l'océan, alignées comme des guerrières. Le vent fouette nos cheveux et malgré le froid ambiant, je suis ravie d'être là. J'ai pris juste ce qu'il fallait de bois pour lancer un petit feu et l'entretenir, la peur au ventre que Duncan réapparaisse. Mais il n'est pas ressorti.

Carolyn nous a montré ses talents, c'est elle qui a préparé notre feu, et les flammes commencent à danser devant nous, pas très hautes, pas vraiment réchauffantes, mais le spectacle est vraiment agréable.

Et nous avons du whisky et des marshmallows pour compagnie, ce qui rajoute à notre bonne humeur…

– Et si nous faisions un rituel ? propose Carolyn.

– Un rituel ? grimace Bonnie qui cherche une fourchette dans les instruments que j'ai ramenés pour faire griller nos sucreries.

– Oui. Je ne sais pas, vous, mais moi, je suis un peu fatiguée en ce moment. Enfin… un peu blasée pour être exacte. Je…

Elle s'assied en poussant un long soupir. Bonnie et moi la regardons, curieuses, en attendant qu'elle nous explique le fond de sa pensée.

– Dans un magazine de bien-être, j'ai lu qu'écrire sur une feuille ce qui nous pesait et de la brûler ensuite pouvaient nous faire du bien… continue-t-elle.

– Oui, j'ai déjà lu ça aussi, affirmé-je, amusée par son idée.

– On pourrait essayer ? sourit Carolyn. J'ai un carnet dans mon sac. Et un stylo. Ou deux, peut-être…

– Pourquoi pas ? accepte Bonnie.

J’ai remarqué que ses traits s’étaient détendus depuis le début de la soirée. Elle a même repris des couleurs. Et je crois que ce… petit rituel pourrait lui faire du bien à elle aussi.

Avec une application solennelle, Carolyn distribue les feuilles. Comme si ce que nous faisions était un rite secret, hyper important. Je retiens un sourire devant son sérieux. Et puis le silence s’installe. Nous écrivons les choses qui nous pèsent. Bonnie noircit la feuille à une vitesse folle, mordant sa lèvre inférieure, le front plissé, concentrée comme jamais. Carolyn réfléchit un instant et se lance. Et puis c’est à mon tour de mettre sur papier les choses qui me dérangent. M’encombrent. Ce n’est pas bien difficile, il y en a. Et les principales tournent autour…

D’Alistair, bien sûr…

Mais pas que. Parce qu’au-delà de notre « relation » et du retour de Moira qui risque de faire encore plus capoter les choses, il y a la petite Catriona. Et je ne veux pas qu’elle souffre. Je me suis attachée à cette fillette.

– Fini ! clame Carolyn après quelques minutes, comme si nous jouions au baccalauréat.

– Ben pas moi, dit Bonnie d’une voix sombre. Je me demande même si ma feuille va suffire.

– J’en ai d’autres, la rassure Carolyn. Prends ton temps.

– Terminé aussi, dis-je.

– Je nous sers un verre en attendant que Bonnie finisse ? demande Carolyn, la bouteille déjà dans la main.

– Un petit, alors, accepté-je, déjà écœurée par le seul que j’ai bu, tout à l’heure, dans ma maisonnette.

– Toi, si tu veux épouser un Highlander, il va te falloir faire des efforts, hein, se moque gentiment Carolyn. Qu’est-ce que ça va donner si tu n’apprécies pas cette boisson ?

– Mouais. Encore faudrait-il que j’en trouve un, de Highlander. Et même, je ne compte me marier avec personne !

– Mais si ! clame-t-elle dans un cri suraigu. Un super mariage, une robe blanche, plein d'invités, une lune de miel mémorable !

– Je te laisse le mariage, je prends la lune de miel, tranché-je.

– Moi, la robe et la fête. Mais le marié, on en fait quoi ? demande Carolyn, amusée.

Nous éclatons de rire. Bonnie lève la tête, sans comprendre un traître mot de ce que nous racontons. Puis elle montre sa feuille entièrement noircie.

– Fini, dit-elle d'un ton bas. On fait quoi maintenant ?

Carolyn se lève. Sérieuse. Droite comme un « i ». Le menton haut, comme si elle était un gourou et qu'elle allait s'adresser à son troupeau.

– Maintenant, mesdames, annonce-t-elle en nous regardant chacune notre tour, c'est l'heure de mettre au feu nos soucis.

Elle avance de deux pas pour être au plus près de notre petit feu de camp. Les flammes vacillent sous l'impact du vent. Au-dessus de nos têtes, la lune brille de sa jolie couleur laiteuse et les étoiles se comptent par milliers. J'aperçois le haut de la montagne un peu plus loin. Cette vision magnifique me flanque des frissons. La dernière fois que j'ai admiré une vue aussi magique, j'étais chez Alistair. Je me demande s'il regarde le ciel, lui aussi. S'il pense à moi. Je sais qu'il a d'autres choses en tête bien plus préoccupantes, mais j'aimerais être dans ses pensées.

Autant qu'il est dans les miennes. Mais ça, je n'ai aucune possibilité de le vérifier…

– Je commence, dit Carolyn alors que Bonnie se lève pour se placer à ses côtés. Je remets cette lettre au feu, dit-elle d'une voix forte comme s'il s'agissait d'une mission de la plus haute importance. Et je demande au feu de brûler tout ce qui me fait du mal. Et de transformer tout ça en quelque chose de positif.

Et elle laisse tomber la feuille au milieu du brasier. Elle volette un instant, dessinant des arabesques, puis retombe et s'embrase, happée par les

flammes. Muettes, nous regardons le feu réduire en cendres les pensées négatives que Carolyn a transposées par écrit pour s'en débarrasser.

– Ah, ça fait du bien, soupire Carolyn, comme si elle ressentait déjà les bienfaits de son rituel. À qui le tour ?

– Vas-y, dis-je à Bonnie.

– OK… acquiesce mon amie en expirant bruyamment.

Elle lève sa feuille au-dessus du feu, comme l'a fait Carolyn précédemment. Ferme les yeux.

– Je suis obligée de dire quelque chose ? demande-t-elle après quelques secondes de silence, abaissant le bras.

– Ouais. Enfin, je n'en sais rien. Peut-être pas. Tu peux juste « penser »… répond Carolyn.

– Et s'il y avait un mode d'emploi ? insiste-t-elle.

– Mais non, dis-je. C'est un rituel, on en fait ce qu'on veut. Il faut juste qu'on le fasse avec le cœur, non ?

– Qu'est-ce que tu parles bien, se marre Carolyn, moqueuse.

– Bon, je vais le faire à voix haute, tranche Bonnie. On ne sait jamais…

Elle s'accroupit, son bras tendu devant elle. Carolyn et moi l'observons sans ajouter un mot.

– Je demande au feu de brûler tous mes problèmes afin qu'ils n'en soient plus, commence-t-elle tout en approchant le papier du brasier. Et je demande que tout se transforme en quelque chose de positif. Enfin… Si c'est possible… marmonne-t-elle en lâchant son précieux fardeau.

– Mais bien sûr que c'est possible, clame Carolyn. Il faut y croire ! Tiens, bois, tu verras, tout est possible après ça !

Bonnie saisit le verre avec un petit sourire désolé, le boit d'un trait, grimace et s'ébroue comme un chien qui sort de l'eau.

– La vache ! C'est fort, ce truc ! dit-elle avec un air de dégoût alors que nous rions de la tête qu'elle affiche.

– À toi, Amy ! dit Carolyn. Fais-nous une jolie tirade pour accompagner ton lâcher de feuille.

– OK, souris-je en me mettant en position. Je demande que le feu brûle et transforme ce qui me dérange et qui est noté sur ce papier. Merci.

Et je laisse les flammes lécher ma feuille, la tenant jusqu'à ce que la chaleur me force à la lâcher.

– Voilà, annoncé-je en plaisantant. Nous sommes comme neuves !

– Santé ! s'écrie Carolyn en me tendant mon verre et en levant le sien haut entre nous.

Un tintement de cristal plus tard, nous sommes de nouveau assises autour du feu. En silence. L'alcool qui coule dans mon œsophage me réchauffe plus que les flammes, mais me fait également tourner la tête. Et, le whisky aidant, j'ai envie de parler d'Alistair. De me confier.

Et je crois que je ne suis pas la seule à avoir besoin de parler…

– Mon père est Max Conwell, dit tout à coup Bonnie, brisant la douce quiétude de cette soirée.

J'ouvre des yeux ébahis. Tourne lentement la tête vers mon amie pour être certaine qu'elle sait ce qu'elle fait. Pas que je n'ai pas confiance en Carolyn, mais Bonnie la connaît très peu. Cette dernière garde les yeux rivés sur le feu, et elle malaxe entre ses doigts nerveux un marshmallow que nous avons oublié de faire griller.

Nous avons oublié de tous les faire griller, d'ailleurs…

– Jure-moi que tu ne diras rien à personne, supplie Bonnie en direction de Carolyn. Il ne faut pas que ça se sache, sinon ça fera le tour du plateau et ma réputation sera ruinée.

– Oui. Oui, bien sûr, balbutie Carolyn, abasourdie.

– Je ne vis plus avec mon père depuis longtemps, continue Bonnie, toujours en fixant le feu, comme pour ne pas se dégonfler maintenant qu'elle a commencé à parler. Je porte le nom de ma mère. J'ai toujours

voulu être actrice, mais… j'ai longuement hésité. À cause de lui. Je savais qu'il avait fait quelque chose même si je ne savais pas quoi exactement. Alors je ne voulais pas… être dans la lumière à cause de ça. Je ne voulais pas que quelqu'un fasse le rapprochement entre lui et moi. Au cas où…

Elle lève les yeux vers moi. Son regard est si triste que les larmes me montent aux yeux. Je bois une gorgée de whisky pour m'aider. Ce qu'elle est en train de révéler, elle ne me l'a jamais confié. Je ne savais pas qu'elle avait attendu aussi longtemps pour entrer dans le monde si fermé et si spécial du cinéma à cause de son père. Je pensais qu'elle n'avait pas obtenu de rôle avant celui-ci, c'est tout.

– Vraiment, je ne savais pas qu'il… promettait des rôles contre… du sexe, dit-elle difficilement. Je pensais juste que… que c'était un « vieux beau », comme on dit, et qu'il se servait de sa prestance pour séduire. Je ne suis pas aveugle, même si je ne vivais plus avec lui, je savais qu'on le voyait avec des femmes plus jeunes. Même s'il ne s'était jamais affiché avec des mineures, j'avais compris qu'il avait ce penchant. Sortir avec des filles qui avaient mon âge. Mais j'avais mis ça sur le compte du divorce, de son refus de vieillir, peut-être, enfin, ce genre de truc, puisque des mecs riches qui fréquentent des jeunes femmes, c'est courant, non ?

Elle fait une pause. Laisse son regard errer sur le paysage.

– À vrai dire, je ne faisais pas très attention à l'âge des filles, car il pouvait poser avec des actrices ou des petites amies, je ne pouvais pas faire la différence sur les photos.

– Tu ne l'as plus revu après le divorce de tes parents ? demandé-je d'une voix douce.

– Non. À cause de tu sais quoi…

Moi…

– Euh, c'est quoi, « tu sais quoi » ? demande Carolyn, se servant encore un verre de whisky.

– Laisse tomber, dis-je, ne voulant pas m'étaler sur le sujet.

– Ouais, c'est de l'histoire ancienne, confirme Bonnie avec un air désolé.

– Je déteste les cachotteries… marmonne Carolyn.

Puis elle se lève d'un coup. Boit son verre cul sec. Grimace à peine. Le jette dans le feu en poussant un cri de guerre. Bonnie et moi restons figées, paralysées par son cri qui ressemble à un animal se faisant torturer.

– J'ai été super conne, Bonnie, s'écrie Carolyn en se rapprochant d'elle et en prenant ses mains dans les siennes. Ah, mais tu as les mains gelées !

Bonnie éclate de rire tout en retirant ses mains et en les frottant l'une contre l'autre.

– Je n'aurais jamais dû parler de ton père comme ça, continue l'excitée tout en se relevant d'un bond. Je te jure, je me sens vraiment mal.
– Tu ne savais pas… la rassure Bonnie.
– Ouais, grave, mais quand même, je me sens trop conne. Tu as dû me détester !
– Non, j'avais juste envie de te faire taire. Violemment…
– Oh, moi aussi, ris-je. Tu m'as trop énervée !
– Hé ! Je ne pouvais pas savoir ! se défend Carolyn.
– Jure-moi que tu ne diras rien à personne, demande encore Bonnie, regrettant peut-être de s'être livrée.
– Promis, je ne dirai rien ! Motus et bouche cousue, affirme Carolyn en mimant le geste de sa main.

Puis elle recule, vacille, recule encore.

– Carolyn, tu marches sur le feu ! m'écrié-je en me relevant.

Elle sursaute, pousse un cri aigu et sautille pour éviter que ses chaussures ne prennent feu.

– Merde, merde, merde ! Mes chaussures ! Ce sont mes préférées !

Je crois qu'elle va dormir dans mon lit, ce soir, vu son état…

Bonnie éclate de rire. Aussitôt suivie par Carolyn et moi. Un rire profond et libérateur qui résonne dans l'immensité préservée de l'Écosse.

– Bon, puisqu'on est dans les confidences, commence Carolyn après s'être cent fois assurée que ses chaussures n'allaient pas s'embraser, ma mère a trompé mon père quand j'étais ado. Avec le meilleur ami de mon frère qui avait 21 ans. Elle, elle en avait 40. Et c'est moi qui les ai surpris dans le lit conjugal.

– Oh la vache ! lâche Bonnie, une main sur la bouche pour réprimer son étonnement.

– Ouais, confirme Carolyn. C'était… dégueulasse. Déjà, imaginer mes parents… Enfin, bref, mais là, trouver ma mère avec un pote, parce que c'était aussi mon pote, c'était… encore plus que dégueulasse. Ça m'a marquée pendant des années.

– Tu m'étonnes ! dis-je, secouant la tête pour chasser les images qui s'y invitent.

– Et, pire, mon père est arrivé juste après. J'étais devant la porte, complètement bloquée, sans pouvoir bouger. Quand j'ai vu mon père, j'ai réagi et j'ai parlé bien fort et j'ai essayé de l'entraîner ailleurs. Mais il a trouvé mon comportement tellement louche qu'il a été voir ce qui se tramait dans sa chambre. D'ailleurs, ce jour-là, j'ai pris conscience que j'étais une très mauvaise actrice. Même si je voulais déjà être cameraman. Bref.

– Oh mon Dieu… dit Bonnie.

– Ouais. En fait, j'étais tellement choquée que je ne voulais pas que mon père voie ça. Parce que… disons que mon père était impulsif, et j'avais peur de sa réaction.

– Et ? demandé-je.

– Et… après avoir pété la gueule au mec, bien sûr, il a mis la faute sur moi en disant que je les couvrais. Ce qui était totalement faux. Puis il a refusé de me parler pendant des années.

– Tes parents ont divorcé ? demande Bonnie.

– Oui. Et ma mère s'est mise en ménage avec le mec. De vingt ans de moins qu'elle…

– Ah ouais ! m'exclamé-je.

– Tu vois, Bonnie, il n'y a pas que toi qui as des parents… spéciaux. Et je crois que ce n'était pas la première fois que ma mère trompait mon père.

– Oui, mais elle ne les forçait pas à coucher avec elle ! objecte Bonnie.

– Non, confirme Carolyn. Mais nous habitions un petit village, et tout s'est su, bien évidemment. C'était vraiment la honte. Nous étions la risée de tous.

– Comment tu l'as vécu ? demandé-je, désolée pour elle.

– Très mal, répond-elle en haussant les épaules.

Et en buvant directement au goulot, maintenant…

– Déjà qu'à cette époque, je n'étais pas super à l'aise dans mes baskets, là, je ne vous explique même pas… Mon père s'était barré et refusait de me parler, mon frère était dans tous ses états et s'était refermé sur lui-même, ma mère… vivait un parfait amour avec un mec beaucoup plus jeune qu'elle… Ce n'était pas la différence d'âge qui me choquait, mais le fait que ce soit mon pote et que j'aie été obligée de continuer à le côtoyer parce qu'il venait chez nous voir ma mère, se justifiant simplement par un « l'amour, ça nous tombe dessus et ça ne s'explique pas… ». Le kif total, quoi.

Nous pouffons de rire. Ce n'est pas vraiment drôle, mais même Carolyn se marre.

– Et maintenant, moi, je ne peux pas tomber amoureuse. Mais oui ! s'écrie-t-elle tout à coup en se levant brusquement, faisant tomber la bouteille de whisky sur le sol. Voilà, c'est ça, mon blocage ! C'est cette phrase de merde ! Parce que ma mère aussi disait ça. Que l'amour, gna gna gna. Et elle ajoutait que je comprendrais tout quand je serais amoureuse. Et résultat ? Je n'arrive pas à tomber amoureuse ! J'y crois à chaque fois, et puis finalement, rien. Tout retombe comme un soufflé. Oh, bordel, mais il est magique, ce rituel, j'ai trouvé d'où venait mon blocage avec les mecs ! Les filles, je vous adore ! s'exclame-t-elle en nous serrant dans les bras tour à tour.

Bonnie me lance un regard suspicieux. Je la rassure en hochant la tête : je sais de quoi parle Carolyn. Qu'elle se rassure, elle n'a pas perdu l'esprit.

***

Carolyn dort sur le canapé. Enfin, le terme exact est : ronfle sur le canapé. On dirait un cochon. Un camion qui démarre sans cesse. Elle est tombée dès notre retour. Après les confidences de Bonnie et les siennes, nous avons éteint le feu et nous sommes rentrées. Enfin, Carolyn a voulu éteindre le feu en versant le reste de la bouteille dessus parce qu'elle ne voulait plus boire une seule goutte, ce qui l'a encore plus enflammé.

Et a manqué de lui brûler les cheveux… et les nôtres, par la même occasion !

– C'est permis de ronfler aussi fort ? chuchote Bonnie.

– C'est dingue, pire qu'un mec, confirmé-je. On devrait soit continuer à boire pour être dans le même état qu'elle et ne plus l'entendre, soit l'étouffer avec un oreiller, proposé-je.

– Ouais. Nan. Après, il faudra cacher le corps, et je suis bien trop épuisée pour ça… plaisante mon amie.

– Il ne nous reste plus que l'alcool, soupiré-je exagérément.

– Ah. Non. Encore un verre et je vomis.

– Pareil. Et puis Carolyn a vidé la bouteille, de toute façon. Bon, je vais faire du café, ça aidera peut-être mon estomac à se calmer. Tu en veux ?

– Oh oui, volontiers…

Je m'active tout en soupirant d'entendre Carolyn ronfler aussi fort. Honnêtement, si elle fait ça toute la nuit, je ne vais pas parvenir à fermer l'œil… Quand je me retourne, j'aperçois Bonnie, se retenant de rire, en train de la filmer.

– Si elle me menace de révéler mon histoire, je la ferai chanter avec ça, dit-elle en plaisantant, mais d'une voix un peu soucieuse.

– Je ne la connais pas très très bien, mais je pense que c'est une personne de confiance, dis-je pour la rassurer.

– Oui, je le pense aussi.

Elle pose ensuite son téléphone sur la table et se laisse tomber sur mon lit.

– On va dormir ensemble… comme au bon vieux temps…

– Oui, confirmé-je. Et tu vas encore prendre les draps et t'enrouler dedans.

– Amy… Je suis vraiment contente qu'on se soit retrouvées, si tu savais. Et… me confier ce soir m'a fait un bien fou. Bien plus que de l'écrire sur un papier et de le brûler !

Moi aussi. Je suis contente qu'on se soit retrouvées. J'avais tellement espéré ce moment…

OceanofPDF.com

65. Cauchemar

Dire que cette matinée est difficile est un euphémisme. Le réveil était un cauchemar. Je me suis endormie très tard – pour ne pas dire très tôt ce matin – et, depuis que j'ai ouvert les yeux, je n'ai jamais eu autant conscience que j'avais un estomac et une tête. Douloureuse, la tête. Retourné, l'estomac.

Ce qui me console, c'est que je ne suis pas la seule dans cet état. Ni la pire. Carolyn a vraiment une tête à faire peur. Et je ne parle même pas de son humeur…

Alistair non plus n'a pas un visage très avenant quand je le vois sur le plateau. Ses traits sont tirés, des cernes ombrent ses yeux, et je ne lui ai pas encore aperçu un sourire sur les lèvres. J'imagine qu'il n'a pas eu la chance de partager ses soucis et de s'évader grâce à un feu sauvage non prémédité et un rituel tout aussi imprévu…

Ce qui m'inquiète, c'est qu'il a une grosse cascade à réaliser aujourd'hui. En général, elles ne sont pas trop dangereuses, d'après lui. Mais là, je ne suis pas rassurée. Et je ne sais pas si c'est parce que je n'ai pas assez dormi ou mal supporté le whisky, mais je n'arrête pas d'imaginer le pire. Des dizaines de scénarios catastrophes s'enchaînent dans mon esprit. Et je n'arrive pas à les chasser.

– Pourquoi les gens parlent-ils si fort ? me demande Carolyn en se massant les tempes. C'est dingue, ils sont obligés de hurler ? Et ce brouhaha derrière aussi, qu'est-ce que c'est pénible. Je crois que le prochain qui me hurle un truc dans l'oreille, je lui rentre dedans.

– Une nuit de sommeil et ça ira mieux, dis-je, aussi compatissante qu'amusée.

– Une nuit… Ouais, pas avant ce soir. Ce qui veut dire qu'il va falloir que je supporte tout le monde pendant de longues heures. Et, franchement,

la seule chose dont j’ai envie, c’est dormir. Ou, au moins, un peu de silence…

– Moi aussi, dormir me plairait bien, dis-je. Parce que je ne voudrais pas dire, mais c’était difficile de trouver le sommeil, hier soir.

– Moi, je suis tombée comme une mouche.

– Oui, nous avons remarqué. Tiens, Bonnie ne t’a pas montré sa vidéo, au fait ? demandé-je, un petit sourire mystérieux sur les lèvres.

– Quelle vidéo ? m’interroge-t-elle en se tenant le front.

– Carolyn, il faut que je te dise quelque chose, commencé-je en prenant un air sérieux, presque dramatique.

Elle est assise sur une chaise en plastique, sous le chapiteau du petit déjeuner. Je m’accroupis devant elle et pose mes mains sur ses cuisses.

– Je crois que ça va te faire un choc, mais il faut que tu le saches… continué-je, luttant pour ne pas rire.

– Arrête, tu me fais flipper, s’agace-t-elle d’une voix peu rassurée. Qu’est-ce qu’il y a ?

Je baisse la tête devant elle pour lui donner l’impression que je cherche mes mots. En réalité, je me retiens de rire.

– Tu ronfles, Carolyn, dis-je finalement, faisant tout pour garder mon sérieux. Tu ronfles comme un cochon. Un truc de fou. Super flippant. Il fallait que quelqu’un te le dise.

Elle se lève d’un bond de sa chaise, me repousse avec un air horrifié.

– Mais n’importe quoi ! objecte-t-elle. C’est faux ! Je ne ronfle pas.

Je hoche plusieurs fois la tête avec un air totalement désolé sur le visage.

– Oh si, tu ronfles. Et d’ailleurs, on a une preuve avec Bonnie.

– Quoi ? Non ! C’est…

– La vidéo. Celle dont je te parlais. Bonnie t’a filmée. Désolée.

Et je pars en courant. Pour éviter le coup qu'elle voulait me donner sur le bras. Et je ris encore.

Jusqu'à ce que je me retrouve face à Alan, Stuart et Alistair. Qui ne rient pas, eux…

– Bonjour, lancé-je d'une voix joyeuse pour contrecarrer leur mine patibulaire.
– Bonjour Amy, dit Alan. Voici les fiches. Et il faudrait aller voir si le décor est prêt.

Et il tourne les talons. Stuart attend un instant, juste assez pour me lancer :

– La maternelle, ce n'est pas ici, lâche-t-il, pince-sans-rire, avant de rejoindre le réalisateur.

Ah, il a de l'humour, finalement, ce mec…

– *BlueBird*… dit seulement Alistair en hochant imperceptiblement la tête.
– Alistair, réponds-je sur le même ton que lui. Tout va bien ?

Il me regarde comme si je venais de lui demander la lune, alors que je lui demande juste comment il se sent. Son regard me détaille. Sombre.

Comme son humeur, visiblement…

Ses yeux me caressent le visage, lentement. Je me liquéfie littéralement devant lui, ne pouvant plus prononcer une parole, plus esquisser un geste. Je reste là, bête, paralysée par son regard. Qui plonge si profondément en moi que je jurerais qu'il peut deviner tout ce que je ressens pour lui. Même s'il le sait déjà puisque je le lui ai dit. Je lui ai avoué que je l'aimais. C'est fait. Et, finalement, je crois que je suis contente qu'il le sache. Parce que ça devenait trop difficile de garder ça pour moi. Il n'a pas eu la réaction que j'espérais, mais au moins je suis tranquille avec ma conscience. Et lui, il en

fera ce qu'il en voudra, de ma déclaration, mais il ne pourra pas dire qu'il l'ignorait.

Je redresse les épaules, inspire lentement et me détache de l'emprise de son regard.

– Je vais aller voir si le décor est prêt, dis-je avec un demi-sourire. Ça va bientôt être à toi.

Et je le laisse là, fière de ne plus m'en vouloir de lui avoir ouvert mon cœur. Je ne sais pas si c'est le rituel de Carolyn, ou ma soirée revigorante et amusante de la veille, ou encore le whisky, mais je me sens plus sereine, ce matin.

Enfin, excepté ce petit sentiment qui me noue le plexus et qui m'indique que quelque chose plane dans l'air…

***

Le décor est prêt. Mais pas rassurant. Calum va se prendre une balle dans l'épaule. Enfin, Alistair. Sur son cheval lancé au galop, il va sauter par-dessus une barrière, chuter, puis rouler dans le pré sur une bonne vingtaine de mètres. Ah, détail important, le pré est une pente abrupte qui se termine dans les rochers.

Engageant, non ?

Le pré a été dégagé. On n'a pas laissé le moindre caillou qui pourrait blesser la cascadeur pendant sa descente spectaculaire. Les roches en contrebas sont fausses, en mousse, installées juste pour donner l'impression de chute. Puis Calum ira véritablement s'allonger dans les vraies, là où les vagues de l'océan viennent se fracasser.

Je suis nerveuse. Alan aussi. Et l'expert des assurances également. Lors de cascades dangereuses comme celle que va réaliser Alistair aujourd'hui, un représentant doit être présent pour s'assurer que toutes les règles de

sécurité sont respectées. Si elles ne le sont pas, c'est la production qui paierait, le cas échéant.

Et personne ne veut prendre ce risque…

Le dénommé Johnson, l'expert en assurance-vie, a ratissé le pré à la loupe. Avec Alan, Stuart et moi sur les talons.

Quatre vérifications valent mieux qu'une, non ?

Malgré tout, je ne suis pas à l'aise. Alan n'a même pas pensé à me refiler Chouchou. Il le malaxe entre ses doigts comme un antistress. La boule de poils ne bronche pas, calfeutrée dans ses bras, gesticulant de temps en temps seulement. Il doit être habitué, j'imagine. Pour une fois, j'aurais bien aimé qu'il me le confie. Ça m'aurait occupé les mains. Prise d'un dernier doute, je me rapproche de Johnson, impeccable dans son costume trois pièces déjà maculé de boue sur le bas et dans ses chaussures cirées noires qui tendent vers le marron, maintenant. Ses cheveux sont gominés, ce qui lui donne un air de voyou italien.

– Et l'arme, dis-je, l'air de rien, elle est vérifiée aussi avant les scènes ?

Je souris bêtement, semblant lui faire croire que je suis naïve et curieuse, mais l'appréhension me gagne de plus en plus alors que le tournage approche.

– L'arme ? s'étonne-t-il en levant un sourcil.

– Oui. Le pistolet. Le cascadeur va se faire tirer dessus, alors je me demandais si ça faisait aussi partie des vérifications d'usage…

– Non… répond-il après une seconde de réflexion. Pourquoi, vous pensez que le cascadeur pourrait avoir des ennemis, ici ? demande-t-il en plissant les yeux. Nous sommes sur un tournage, pas au milieu d'un gang !

– Oh, non, non, répliqué-je, rouge comme une tomate. Juste que je suis curieuse, c'est tout.

– Hum… réfléchit-il. Je peux toujours y jeter un œil, oui…

Je souris, fière de moi. Un peu ridicule, aussi, mais j'aimerais enlever le nœud qui me broie la poitrine. De loin, je l'observe en train d'aller voir le réalisateur pour lui demander de regarder le pistolet. Alan s'étonne, puis lui indique où aller. Je me rapproche de Carolyn.

– Tu vas mieux ? demandé-je même si elle n'en a pas l'air.

– Ça ira mieux ce soir dans mon lit, grommelle-t-elle. Bon, on fout quoi, là ? Pourquoi on ne tourne pas ?

– Je ne sais pas, dis-je, l'air de rien. Dernière vérification, je suppose…

L'expert revient. Satisfait, mais en me jetant un regard étrange quand même.

Comme si j'étais une psychopathe avec des idées bizarres. Ce que je suis peut-être, finalement…

Et Alan lance l'action. Le silence règne. Bonnie est près de moi, elle ne joue pas dans cette scène. Alistair est sur son cheval, fier, droit, le regard au loin, concentré. Beau comme un cow-boy.

Pour faire court…

Puis un bruit de pas derrière moi attire mon attention. Je me retourne et découvre Moira. Emmitouflée dans un manteau bleu ciel, ses cheveux blonds lissés impeccablement tombant sur ses épaules. Un sourire totalement horripilant sur les lèvres.

– Mais qu'est-ce qu'elle fout là, bordel ? murmuré-je entre mes dents.

– Quoi ? demande Bonnie.

– Non, rien, marmonné-je en regardant de nouveau la scène.

Mais la détestable femme vient se poster juste à mes côtés. Son parfum, trop fort, trop fleuri, trop écœurant parvient jusqu'à moi.

– Pourquoi êtes-vous là ? lui demandé-je, les dents serrées.

– J'ai des comptes à vous rendre ? siffle-t-elle sur un ton bas, sans se départir de son horrible sourire.

Je hausse les épaules sans lui répondre. Je préfère surveiller la scène. Je me décale pour ne plus être à côté d'elle. Alistair vient de partir au galop. Concentré. Le nœud dans mon plexus est toujours là. Mais je sais pourquoi je l'avais, maintenant. À cause de cette sorcière qui vient là où elle n'est absolument pas attendue.

Et pas la bienvenue…

Mais Moira se déplace également et me rejoint. Juste avant, elle croise le regard de Bonnie. Toutes les deux marquent un temps d'arrêt, comme si elles se connaissaient. Je fronce les sourcils, étonnée. Les deux femmes se regardent de longues secondes. Puis un murmure me fait détourner les yeux. J'ai juste le temps d'apercevoir Alistair en train de chuter. Sa selle semble s'être décrochée et pend sur le côté, alors qu'il s'accroche comme il peut à la crinière de Mister Swing. Qui vient de prendre son élan pour franchir la barrière. Et saute. Le corps d'Alistair voltige dans les airs avant de rebondir sur la barrière et de s'effondrer sur le sol.

Ensuite, tout est flou. Des cris, de l'agitation, toute l'équipe rassemblée autour d'Alistair. Je n'arrive pas à me rapprocher. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que je peine à respirer. Je retiens mes larmes, je n'arrive pas à savoir ce que je dois faire. Il faut que je le voie. Mais il y a trop de monde autour, malgré les paroles qui me parviennent, celles qui disent de lui laisser de l'air.

– Putain, il n'arrive plus à bouger les jambes, crie quelqu'un.

Mon sang se glace dans mes veines. Des mots comme « paralysé », « colonne vertébrale », « chute fatale », « pompier », « urgence » continuent d'être prononcés autour de moi. Et je ne parviens toujours pas à l'approcher. Moira tente aussi de se frayer un chemin, sans succès. Puis j'entends une sirène, et tout s'enchaîne. J'arrive finalement à rejoindre Alan.

– Où l'emmène-t-on ? demandé-je.

– Inverness, c'est l'hôpital le plus proche ! m'indique-t-il, la voix blanche, tout aussi choqué que moi.

– OK, dis-je avant d’attraper Bonnie par le bras. Viens, on y va !

Bonnie n’a pas le temps de réagir, je cours déjà vers ma voiture.

– Regarde à combien de kilomètres est Inverness, s’il te plaît, lui demandé-je, priant pour que je puisse m’y rendre en voiture.
– Une heure trente, voire deux heures s’il y a de la circulation, répond à sa place Moira.
– Je ne vous ai rien demandé ! m’énervé-je, même si je suis contente d’avoir ma réponse.
– Peut-être pas, mais vous allez quand même m’emmener, répond-elle du tac au tac, sûre d’elle.

Je marque un temps d’arrêt alors que nous sommes à quelques mètres de ma voiture. Me tourne vers Moira, luttant pour ne pas lui cracher ma haine au visage.

– Hors de question ! objecté-je, tentant de me contenir. Vous n’avez rien à faire là !
– Ah oui ? Parce que c’est à vous d’en juger, peut-être ?
– Moira… Je ne suis pas là pour me mettre entre Catriona et vous, sachez-le. Mais si vous faites du mal à cette famille, je vous jure que vous aurez affaire à moi !

Je ne sais même pas pourquoi je lui dis ça. C’est sorti tout seul. Je suis paniquée, j’ai peur, et s’il y a une personne que je n’ai pas envie de voir, c’est bien elle. Mais j’imagine que je ne veux pas m’en faire une ennemie.

– Oh, ne vous inquiétez pas pour ça, vous n’êtes pas un problème pour moi. Ou plus pour longtemps, du moins…

Je la dévisage, pas certaine d’avoir bien entendu. Qu’est-ce qu’elle vient de dire exactement ? Mais je n’ai pas le temps de lui poser la question, Bonnie m’interpelle.

– Amy, regarde… dit-elle en me tendant un bout de papier, livide. C’était sur ton pare-brise.

J’attrape le petit bout de papier, le lis.

Soit tu dégages, soit la vérité éclatera…

OceanofPDF.com

66. Passagère clandestine

Soit tu dégages, soit la vérité éclatera…

Six petits mots. Deux phrases. Glaçantes. Je les relis plusieurs fois. Pour être certaine de bien les comprendre. Parce que je ne suis pas certaine d'en saisir le sens. Enfin, si, ce qui est écrit est on ne peut plus explicite. Mais… Est-ce vraiment une menace ? On *me* menace ? Même avec mon imagination débordante, je ne peux croire qu'une telle chose m'arrive.

Sans parler de l'autre chose… Celle qui m'a amenée ici, à ma voiture. L'accident d'Alistair !

Je tiens le morceau de papier entre mes doigts fébriles. Si j'étais détective, j'analyserais la feuille. Fine ou épaisse ? Destinée à remplir une imprimante ou de bonne qualité ? Je décrypterais l'écriture, aussi. Masculine, féminine ? Mais, à la place, je laisse tomber mes bras le long de mon corps. Jette un regard aussi désespéré que surpris à Bonnie. Qui a déjà les larmes aux yeux. Et, derrière ma meilleure amie, j'aperçois Moira, les bras croisés, qui attend dans une posture qui montre combien elle est impatiente.

– C'est pour moi ! lâche Bonnie d'une voix sourde.

– C'est ma voiture, murmuré-je aussi, pour éviter que Moira ne nous entende.

– Tu as lu comme moi, non ? *« La vérité éclatera. »* Ça ne peut pas te concerner, objecte-t-elle, sûre d'elle.

– Quelqu'un nous a peut-être entendues parler, Bonnie, dis-je. Et quelqu'un croit peut-être que j'ai couché avec le réalisateur pour obtenir ce poste. Stuart m'a bien accusée de piston, une fois.

– Non, cette lettre est pour moi, j'en suis certaine !

Un raclement de gorge nous parvient. La détestable Moira se rappelle à nous.

Comme si on l'avait oubliée !

– Et si c'était elle ? demandé-je soudain.
– Elle ? La femme, là, derrière ? C'est qui, au juste ? Et elle sait quoi sur toi ? insiste Bonnie.

Ouais. Pas faux. Elle ne sait rien de moi. Ou, du moins, n'est pas censée savoir quoi que ce soit. Je suis complètement perdue. Et la sirène du camion de pompiers qui retentit à nouveau me ramène dans le moment présent.

Alistair. Blessé. Gravement…

– Bon, les filles, intervient tout à coup Moira, ce n'est pas que je m'ennuie, mais… Vous ne pourriez pas faire vos cachotteries dans la voiture ? On perd un temps fou !

Pas faux. Encore. Décidément, je ne suis pas en pleine possession de mes moyens, là.

Je sors les clés de ma poche quand Bonnie me tend la main.

– Donne, je vais conduire. Tu n'es pas en état.

Je me rends seulement compte à ce moment-là que je tremble de tous mes membres. Je crois même que mes joues sont mouillées. Mon corps me semble comme étranger. Alors je laisse Bonnie prendre les choses en main, même si je ne suis pas certaine qu'elle soit dans un meilleur état que moi pour conduire.

– Daisy ! dis-je tout à coup. C'est la grand-mère d'Alistair, il faut aller la prévenir !
– OK, répond Bonnie tout en ouvrant la portière. Tu m'indiqueras le chemin.

J’entre dans la voiture. Claque la porte. Puis celle de Bonnie résonne aussi. Et une troisième. Je me retourne, étonnée.

– Vous m’avez prise pour un taxi ou quoi ? m’agacé-je.
– Amy, ce n’est absolument pas le moment de tergiverser, lâche Moira, assise à l’arrière comme si je le lui avais autorisé.

J’ouvre la bouche pour lui balancer une remarque bien sentie quand la main de mon amie se pose sur mon bras.

– Elle a raison, Amy, me dit Bonnie d’une voix douce.

Ah oui ? Et Bonnie prend la défense de cette… traîtresse, maintenant ?!

Je referme la bouche, sidérée. Puis hausse les épaules.

– OK, grogné-je à court d’arguments.

Mais je n’en pense pas moins. Cette sorcière n’a rien à faire ici. Je n’ai aucune envie qu’elle pose ses fesses sur les sièges de ma voiture.

Même si ce n’est pas réellement ma voiture…

– Un mot de trop et je vous balance par la portière, d’accord ? dis-je quand même en direction de Moira.
– C’est de bonne guerre, j’imagine, marmonne-t-elle entre ses dents, sachant pertinemment que c’est impossible.

Mais, au moins, elle a la décence de reconnaître qu’elle s’est mal comportée…

– Bon, ça fait un petit moment que je n’ai pas conduit, tient à me préciser Bonnie, mais je devrais m’en sortir…
– Euh… Tu as le permis, au moins ? demandé-je, anxieuse.
– Mais bien sûr ! Bon… Attends. Laisse-moi me concentrer, alors, la marche arrière…

Magnifique…

Je la laisse se concentrer. Je ferme les yeux et prends de longues inspirations. Je tremble toujours, et mon cœur ne s'est pas calmé depuis l'accident. Je revois précisément le corps d'Alistair rebondir contre la barrière. Et ensuite sur le sol. Les mots que j'ai entendus m'ont glacé le sang. Alistair est cascadeur, sportif, il ne peut pas… être paralysé. C'est tout bonnement impossible. Je saisis mon téléphone dans ma poche et envoie un SMS à Carolyn, au cas où elle aurait plus de nouvelles que moi. Au cas où elle aurait pu se faufiler auprès d'Alistair, puisque moi je n'y suis pas parvenue. Puis j'attends la réponse. Qui ne vient pas.

– À gauche, maintenant, dit Moira.

Je réalise que j'étais censée donner la direction du ranch à mon amie. Et que j'ai oublié, tellement perdue dans mes pensées…

Finalement, sa présence n'est pas si inutile que ça...

Je consulte compulsivement mon téléphone pendant que Moira commence à discuter avec Bonnie. Je me repose la question de savoir si elles se sont déjà rencontrées. Mais aucune d'elles ne le précise. Toujours mon portable dans la main, je songe à téléphoner à Alan. Il doit être dans tous ses états, et peut-être aussi en train de se rendre à l'hôpital. Je garde le doigt à quelques millimètres de son nom, hésite à cliquer dessus. Et avant que je ne me décide, Bonnie se gare devant le ranch.

Je n'ai pas envie d'être là. Mais alors aucune. Annoncer à Daisy que son petit-fils est actuellement dans une ambulance, en route pour l'hôpital, peut-être privé de ses jambes à tout jamais est au-dessus de mes forces. Je ne sais pas faire ce genre de choses. Je ne veux pas faire ce genre de choses. Être celle qui va lui annoncer la mauvaise nouvelle.

D'autant plus qu'elle a déjà eu sa dose, elle aussi…

Je tente de calmer la panique qui me gagne de plus en plus au fur et à mesure que j'avance vers le ranch. Bonnie m'attend dans la voiture, elle va essayer de se renseigner. Moira... J'espère qu'elle aura disparu par le biais

de son buisson magique à mon retour. Puis Daisy apparaît. Blême. Si blême que je n'arrive pas à garder mes larmes pour moi.

– Oh, Amy, Alistair vient de me téléphoner ! s'écrie-t-elle, en pleurs elle aussi.
– Il… va bien ?
– Il est conscient, c'est tout ce que je sais. Il n'a rien voulu me dire de plus ! Mais… J'ai bien compris qu'il se tramait quelque chose de grave au son de sa voix…

La fin de sa phrase se termine dans un sanglot. Elle tremble. Renverse le contenu de son sac en cherchant je ne sais quoi à l'intérieur. Je me précipite vers elle pour l'aider.

– On peut vous conduire à l'hôpital, dis-je en remettant tout son bazar dans son sac à main. Venez.

Mais une petite carte retient mon attention. Une carte avec un gros cœur sur le dessus et un petit texte écrit derrière. D'une écriture fébrile. Je n'ai pas le temps – ni l'envie – de lire ce qui est écrit, mais je ne peux m'empêcher de penser à George. Je laisse un léger sourire s'installer sur mes lèvres, puis tends le sac à Daisy. Elle l'attrape en me remerciant. Puis marque un temps d'arrêt, comme si elle venait d'apercevoir un fantôme.

– Moira ? demande-t-elle d'une voix peu assurée.

Mais qu'est-ce qu'elle fout encore là, elle ?

– Daisy… répond l'intéressée d'une voix froide.
– Qu'est-ce que…
– Vite, dis-je, prenant conscience que nous avons perdu assez de temps comme ça. On parlera dans la voiture.

Je conduis Daisy jusqu'à mon véhicule comme si c'était une enfant. Elle se laisse faire, docile, le corps tendu, mais avec une lassitude extrême. Je sens son désarroi, sa peur, toutes les questions qui tournent en boucle dans

son esprit. Elle jette des coups d'œil à la mère de Catriona, qui la regarde de biais.

Dès que nous sommes installées dans la voiture, Daisy pose la question à Moira, assise à côté d'elle sur la banquette arrière. Question qui lui brûle les lèvres, j'imagine.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je suis venue voir Catriona.

– Le bébé que vous avez abandonné il y a cinq ans, ironise Daisy. Elle est absente.

– Je sais.

– Ça fait quelques jours qu'elle est ici, précisé-je froidement pour signifier à Moira qu'elle n'est pas la bienvenue.

– Vous revenez voir votre fille, et le malheur s'abat sur Alistair. Comme c'est étrange… lâche Daisy d'un ton si bas que je l'entends à peine.

– Qu'est-ce que vous insinuez ? siffle Moira.

– Ce que vous voudrez bien croire, continue Daisy, luttant contre sa colère. Qu'est-ce que vous espérez en revenant après tant d'années d'absence ?

– Voir ma fille, dit simplement Moira.

Je suis surprise par son manque de repartie. Je l'ai connue plus loquace.

– Je ne vous aimais déjà pas à l'époque, Moira, balance Daisy de but en blanc. Et là, je peux vous assurer que c'est toujours le cas. Vous touchez à un seul cheveu de mon petit-fils ou de sa fille, et je fais de votre vie un enfer…

Wow. Daisy ne plaisante pas. Si je n'étais pas aussi angoissée, je serais amusée de la voir sortir ainsi les griffes.

Mais je ne le suis pas, loin de là… Parce qu'il n'y a rien d'amusant. Ni d'un côté, ni d'un autre…

Le reste de la route se passe entre agacement et stress. J'entends des bribes de conversation tendue entre Moira et Daisy, je pianote sur mon

téléphone pour tenter d'avoir des nouvelles – Bonnie n'en ayant eu aucune – et je regarde la beauté de l'Écosse, qui, malheureusement, ne me touche pas. Cette beauté aurait plutôt tendance à me faire pleurer… Derrière moi, le ton monte tout à coup, puis Bonnie s'énerve, haussant elle aussi la voix.

– Ça ne va pas être possible, s'écrie subitement mon amie. Ça fait des plombes que je n'ai pas conduit, je suis hyper stressée, mais si en plus vous vous engueulez, je vous jure qu'on va finir dans le fossé !

Le silence s'abat dans l'habitacle. D'un coup. J'avale avec peine ma salive, ose un regard vers Bonnie qui fulmine.

– Non mais c'est vrai, quoi… Ça suffit maintenant ! insiste-t-elle sur le point de pleurer.

Je hoche la tête et lui fais un petit sourire. Pour la rassurer. Ou pour me rassurer. Puis je regarde rapidement à l'arrière, aperçois Moira et Daisy, chacune les bras croisés, regardant par leur vitre respective.

Je crois que j'aurais dû balancer Moira par la fenêtre dès le départ, finalement… Ou refuser qu'elle monte, ça aurait été beaucoup plus simple…

OceanofPDF.com

67. Aveux…

Daisy se jette sur une infirmière dès que nous pénétrons dans le grand hall immaculé. Quelques sièges trônent sur les côtés, et des patients déambulent. La jeune femme lui indique les urgences, là où on pourra mieux la renseigner. Moira, Bonnie et moi lui emboîtons le pas. Je n'arrive ni à parler, ni à respirer. J'aimerais rassurer Daisy, lui dire que si elle a eu Alistair tout à l'heure au téléphone, c'est qu'il va bien.

Mais je n'en sais absolument rien, en réalité…

Après un long couloir où seuls nos pas et des chuchotements troublent le silence, nous arrivons dans une petite pièce composée de quelques fauteuils, d'un distributeur de boissons et de deux fenêtres trop petites pour donner de l'air à cet endroit confiné. Il plane une odeur de désinfectant. De stress. D'angoisse. Daisy sonne pour faire venir quelqu'un, et une infirmière apparaît, les traits fatigués, un faible sourire sur les lèvres. La grand-mère d'Alistair explique qui elle est, et l'infirmière disparaît presque aussitôt en promettant de revenir nous voir très vite. Daisy hoche la tête et s'assied sur une chaise d'un mouvement las.

Puis s'installe l'attente. Cette attente insupportable qui ne me dit rien qui vaille. Qui me broie les entrailles. Je triture la couture de mon sweat, comme si ça pouvait accélérer le temps. Bonnie s'occupe en pianotant sur son téléphone, Moira fait les cent pas, ses talons résonnant désagréablement sur le sol carrelé.

– Pourquoi êtes-vous ici, Moira ? demande tout à coup Daisy. Vous ne portez pas Alistair dans votre cœur, n'est-ce pas ? Alors pourquoi venir à l'hôpital ?

Moira se fige. Semble réfléchir. Peser ses mots.

– Il est le père de ma fille, commence-t-elle en se plantant devant elle, la dominant de toute sa hauteur. Alors son état de santé me préoccupe.

– Oh… Vraiment ? riposte Daisy. Il ne vous préoccupait pas, ces cinq dernières années, pourtant…

Moira lâche un long soupir et lève les yeux au ciel pour signifier que les reproches ont assez duré.

– Non, je ne lui ai jamais écrit. Jamais téléphoné. Mais ça ne veut pas dire que je ne pensais pas à elle. À ma fille. Daisy, vous ne pourrez jamais comprendre mon geste, ni ce que j'ai vécu toutes ces années, pour la simple et bonne raison qu'on ne comprend bien que ce que l'on a personnellement expérimenté. Je suis venue ici pour voir ma fille, et ce n'est ni vous, ni Alistair qui allez m'en empêcher. Cette enfant est la mienne, je l'ai reconnue. Et je ne l'ai pas abandonnée… légalement. Vous ne pourrez rien faire contre ça. Et plus vous vous opposez, plus vous me donnez envie d'aller la voir sur-le-champ.

La tension est à son comble dans cet endroit saturé de mauvaises ondes. Et je ne pense pas que cette salle d'attente triste à pleurer soit le lieu idéal pour avoir cette conversation.

Et je sais aussi que je ne devrais pas m'en mêler…

Mais comme entre « savoir » et « agir » il y a une différence conséquente, je ne peux m'empêcher de parler…

– Si vous allez voir Catriona comme ça, vous risquez de la choquer, dis-je d'une voix douce, pour éviter de la braquer plus encore. Peut-être y a-t-il une meilleure option ?

– Mademoiselle Je-vis-dans-le-monde-des-Bisounours avec ses cheveux bleus a envie de me donner des conseils, peut-être ? me balance Moira sur un ton cinglant.

OK… Je ferme les yeux deux secondes pour éviter de lui cracher ma haine au visage. D'autant que, bon, là, vraiment, je n'ai aucune patience. Aucune envie d'être délicate. Le sort d'Alistair est entre les mains des

médecins, sa carrière est peut-être finie, et mon cœur va exploser en mille morceaux si quelqu'un ne vient pas nous donner des nouvelles rapidement.

– Mais pourquoi on l'a emmenée, déjà ? marmonne Bonnie à côté de moi.

– Je me le demande bien, ouais… parviens-je à répondre d'une voix maîtrisée.

Je rumine les paroles que Moira m'a balancées. Puis me lève d'un coup.

– Je connais Catriona, lui dis-je. Et Alistair. Vous… non. D'une, vous ne savez absolument rien sur cette enfant. Et plus rien sur son père… Déjà que vous ne connaissiez pas grand-chose à l'époque, excepté un moment d'égarement que vous avez partagé…

– Mais… C'est ma fille ! dit-elle seulement, rouge de colère. Et parce que vous avez quoi… couché une fois ou deux avec lui, j'imagine, vous en savez plus que moi sur eux ?

– Moira… commencé-je d'une voix plus posée. Savez-vous ce qu'aime Catriona ? Sa couleur, son jeu préféré ? La nourriture qu'elle pourrait ingurgiter sans fin ?

Moira me regarde avec tellement de dégoût que si j'étais sensible à ce qu'elle pense de moi, j'en serais effrayée. Elle me déteste. Je ne la porte pas spécialement dans mon cœur, mais j'ai l'avantage de vouloir le bonheur d'une petite fille que j'ai eu la chance de voir sourire de nombreuses fois.

– Est-ce utile que je vous donne la réponse ? siffle Moira. Ça ne veut absolument rien dire !

– Catriona adore le jaune. Les fées. Et si elle pouvait ne manger que des aliments sucrés, elle le ferait, continué-je.

Un petit rire me parvient. Celui de Daisy, qui hoche la tête, le regard au loin, tendre, en pensant à son arrière-petite-fille.

– Et alors ? Catriona me dira ce qu'elle aime ! objecte Moira. Mais c'est quoi votre problème, au juste ? demande-t-elle en nous regardant tour à

tour, Daisy et moi. Vous voulez que je reparte, c'est ça ? Que je laisse tomber l'idée de connaître mon enfant ?

– Non, soufflé-je. Non. Juste que vous fassiez les choses bien. Ne pas la brusquer, par exemple. Ne pas agir dans le dos de son père, tout simplement.

– Mais il refuse que je la voie !

– Il est peut-être en colère contre vous, suggéré-je.

– On le serait à moins ! intervient Daisy.

– Peut-être pourriez-vous, je ne sais pas, vous excuser de votre absence, pour commencer ? Plutôt que d'arriver la bouche en cœur pour reprendre… « ce qui vous appartient », d'après vous, ironisé-je.

Moira fait claquer son talon sur le sol et recommence à faire les cent pas. Elle me donne le tournis.

Et agace tout le monde, vu comme Daisy et Bonnie la regardent…

Je m'apprête à reprendre la parole quand la porte s'ouvre tout à coup. Daisy sursaute, se lève, et tous nos regards se portent sur la personne qui entre. Et qui n'est malheureusement pas le médecin. Un homme nous salue et s'installe sur un siège, face à nous. Daisy laisse tomber ses épaules en se rasseyant, et mon cœur se serre en voyant la douleur peinte sur les traits de son visage. Je pose ma main sur la sienne dans un geste d'apaisement.

– On va bientôt avoir de ses nouvelles, lui dis-je sur un ton compatissant.

– Tant que ce sont des bonnes… répond-elle d'une voix triste.

– Oui, je l'espère aussi…

Tellement…

– Je sais que vous tenez beaucoup à lui, Amy… commence Daisy à voix basse, pour éviter que Moira, qui regarde dehors par la microscopique fenêtre, ne nous entende. Et je vois à quel point vous êtes angoissée.

Je serre encore plus sa main dans la mienne, en silence. Je ne peux pas parler. Pour la simple raison que je lutte contre mes larmes. Je ne veux pas qu'elles débordent de mes yeux. Je ne veux pas m'effondrer, là, sur la

chaise piteuse d'une salle d'attente d'hôpital. Parce que oui, je suis amoureuse d'Alistair, mais, d'un autre côté, je ne suis rien pour lui. Une aventure, tout au plus. Et je me sens illégitime d'éprouver autant de peine alors que, juste à côté de moi, une femme, qui a déjà perdu son enfant des années plus tôt, se demande si le sort va lui rejouer le même tour, s'acharnant sur elle.

La porte s'ouvre de nouveau et une infirmière apparaît. Nous retenons tous notre respiration, dans l'attente de son verdict, mais elle s'adresse à l'homme qui patientait avec nous. Il se lève et la suit. Elle nous lance un petit regard désolé puis referme derrière elle.

Et le silence revient. Chacun retourne dans ses pensées. Seul avec lui-même. J'ai toujours la main de Daisy dans la mienne. Sa peau est douce et chaude. Comme celle d'un enfant.

– Si jamais Alistair perd l'usage de ses jambes, dit tout à coup Daisy, il n'y survivra pas. Ce travail est ce qui l'a sauvé plus jeune. C'est vital pour lui.

Je n'aurais jamais dû lui dire ce que j'ai entendu sur le plateau. Parce que je ne sais pas si ces rumeurs sont fondées. Et à part angoisser cette vieille femme, savoir cela ne lui est d'aucune aide. Bien au contraire.

– Nous allons bientôt avoir des nouvelles, dis-je. Alistair est fort, je suis sûre qu'il va très bien s'en sortir.

– Comme je l'espère, répond Daisy, si pâle. Il n'a pas besoin de ça. Il a déjà surmonté assez d'épreuves, je refuse qu'il subisse encore une fois un tel coup du sort.

– Oui, je suis d'accord, soufflé-je si bas que je ne pense pas que Daisy entende. Ce serait vraiment injuste…

Je reste quelques instants à consoler Daisy. Mon cœur bat fort, je n'arrête pas de répéter des suppliques dans ma tête, adressées à je ne sais qui, pour qu'Alistair n'ait rien.

– Pourquoi m’excuserais-je auprès d’Alistair alors qu’il refuse que je voie ma fille ? demande tout à coup Moira d’une voix basse, s’adressant à moi. Vous étiez là, vous avez vu comment il a réagi.

J’observe Moira quelques secondes. Je découvre des traits pensifs qui ont remplacé son arrogance habituelle. Je retire lentement ma main de celle de Daisy, après lui avoir donné une dernière pression.

– Vous avez été agressive dès qu’il est arrivé, dis-je. Vous vouliez qu’il réagisse comment ?

Elle hausse les épaules. Retourne contempler le paysage derrière la fenêtre. Puis revient face à moi.

– Vous pensez sincèrement que si j’avais été moins… disons… virulente dès le départ, Alistair m’aurait permis de voir Catriona ? demande-t-elle.

Bonne question. Puisque le problème n’est pas l’attitude de Moira. Enfin, pas seulement. C’est surtout le mensonge d’Alistair qui coince. Il le protège. Il a tellement peur de perdre l’amour de sa fille qu’il ne sait pas comment agir autrement.

– De toute façon, elle n’était pas là, éludé-je.
– Non. Bien sûr, confirme Moira. Mais elle va revenir.

Elle laisse passer un instant de silence, pensive, puis reprend de plus belle.

– Mais je ne vois même pas pourquoi je discute avec vous, de toute façon ! Catriona est mon enfant ! Ma fille ! Et rien ni personne ne m’empêchera de la voir ! Ni son père… ni vous… ni même vous, dit-elle en jetant un doigt accusateur vers Daisy puis vers moi. Encore moins vous ! insiste-t-elle en dardant sur moi un regard empreint de mépris. Vous ne représentez rien. Ni pour Alistair, ni pour cette petite !
– Détrompez-vous, intervient Daisy d’une voix tremblante, semblant se maîtriser pour ne pas hurler sur Moira. Catriona aime beaucoup Amy. Elle a même donné son prénom à une pouliche.

Moira marque un temps d'arrêt. Plisse les yeux. Ses lèvres se courbent en un pli amer.

– Oh. Je vois… C'est donc pour ça que cette histoire vous tient tellement à cœur. Vous voulez ma place…

Alors là, c'en est trop. Ma patience vient d'atteindre ses limites. Cette furie vient de me pousser dans mes retranchements. Je me lève d'un bond, me plante devant elle.

– Vous ne comprenez rien à rien, Moira, dis-je avec dédain. Vous ne connaissez ni Alistair, ni Catriona. Et tout ce que je fais depuis tout à l'heure, c'est essayer de vous dire quelque chose. Quelque chose que je ne suis pas en mesure de vous révéler. Quelque chose… qui vous dépasse certainement. Vous savez quoi, Moira, vous n'êtes qu'une… personne bornée et stupide ! Sans âme, sans cœur et sans jugeote ! Tout ce qui vous intéresse, c'est de montrer votre prétendue supériorité. Vous vous comportez comme une femme hautaine. Mais Catriona n'est pas un jouet. Un caprice. Vous ne pouvez pas surgir dans sa vie comme ça, tout à coup, comme si rien ne s'était passé, simplement parce que vous l'avez décidé.

Moira ouvre la bouche. La referme. La rougeur qui est apparue sur ses joues au fur et à mesure de mes paroles m'indique qu'elle meurt d'envie de me coller une gifle en plein visage. Mais à la place, elle prend le temps de se recomposer une figure neutre. Un air presque indifférent.

– Ah oui ? Et pourquoi ça ? demande-t-elle d'une voix aiguë, lentement, haussant un sourcil.

– Parce que vous allez bouleverser son équilibre. Parce que vous les avez *abandonnés*, bordel ! Et parce que vous ne savez pas ce qu'Alistair a dit à votre fille pour expliquer votre absence, dis-je dans un souffle, m'asseyant de nouveau, regrettant déjà mes paroles.

Mais c'est trop tard. Pour ma défense, cette tension ne pouvait plus durer. Je sais que je risque gros. Je risque l'homme pour lequel j'éprouve des sentiments qui me dépassent. Des sentiments que je n'avais jamais ressentis et que je me contentais d'imaginer, les voyant au travers d'un

écran de cinéma ou les lisant dans des pages de roman. Des sentiments que je prenais de haut, moi aussi, m'en moquant, en affirmant que c'était juste des contes bons à endormir les jeunes filles en manque d'amour, de confiance en elles ou de je ne sais quoi. Mais l'amour est réel, en vérité. On peut aimer plus qu'on ne pouvait le supposer.

On peut aimer différemment, aussi. Différemment du sentiment amoureux. De manière inconditionnelle. Une personne qui n'est pas de notre famille, et vouloir son bonheur, son bien-être avant toute chose. Avant son propre bien-être. Catriona fait partie de cette catégorie. Elle n'est pas ma fille, ni même ma belle-fille. Et ne le sera probablement jamais. Mais si je dois risquer la confiance d'Alistair pour que cette petite fille garde sa joie de vivre, je le ferai.

C'est d'ailleurs ce que je suis en train de faire.

– Et vous, vous le savez, n'est-ce pas ? m'interroge Moira.
– Oui…

Je me lève, lance un regard désolé à Daisy qui me fixe sans comprendre. Je m'approche d'elle, lentement, puis m'accroupis pour lui parler.

– Vous le savez, vous aussi, n'est-ce pas ? lui demandé-je à voix basse.

Elle hoche imperceptiblement la tête. Baisse le regard pour contempler ses pieds. Gênée.

– C'est le moment de le lui dire, non ? Avant que les choses nous échappent complètement…

Daisy relève ses yeux vers moi. Un regard tendre, mais coupable.

– Vous avez probablement raison, Amy. Mais… Est-ce à nous de le faire ?
– Non, dis-je dans un rire forcé. Mais je préfère prendre le risque.
– D'accord, dit-elle enfin, après quelques secondes de réflexion.

Je me redresse et me dirige vers Moira. Qui me scrute avec un air de défi sur le visage, les bras croisés, ses ongles manucurés tapotant sa veste de couturier.

– Moira… commencé-je d'une voix forte, mais peu assurée. Vous imaginez bien qu'Alistair a dû répondre à Catriona lorsqu'elle a demandé pourquoi elle n'avait pas de maman…

Moira plisse les yeux. Penche la tête sur le côté, l'air de se demander ce que je vais bien pouvoir lui raconter.

Si je le savais… Enfin, je le sais. Mais les conséquences, je n'ose les imaginer…

– Ne me dites pas qu'il lui a balancé que j'étais morte ! s'exclame-t-elle d'un air horrifié.

– Non ! dis-je en brandissant ma main devant elle pour la calmer. Non. Il n'a pas dit ça. Mais… Je crois qu'il ne lui a pas dit la vérité non plus.

– Oh… Et ?

– Il fallait qu'il enjolive la situation, annoncé-je après avoir pris une large inspiration. Vous pouvez comprendre qu'il ne voulait pas ruiner l'enfance de Catriona en lui disant simplement que sa mère était partie parce qu'elle… parce qu'elle… Quoi ? Ne voulait pas assumer la charge d'un enfant ?

– Je vous interdis de me juger, Amy ! crache Moira.

– Je ne vous juge pas, je remets les choses dans leur contexte. Écoutez, Moira… J'aime beaucoup Catriona. Je ne l'ai pas vue énormément, mais je l'ai trouvée pleine de joie de vivre, drôle, très intelligente. Je veux juste qu'elle continue à se sentir bien, c'est tout. Si je vous parle aujourd'hui, c'est seulement pour arranger les choses.

– Qu'est-ce que vous avez à gagner là-dedans ? demande-t-elle tout à coup. Pourquoi faites-vous… ça ? Oh, je sais ! Vous êtes amoureuse d'Alistair ! Mais oui, vous êtes entièrement éprise de lui !

– Ce n'est pas ça le problème, la coupé-je. Je me suis attachée à cette petite fille, c'est tout. Bref, me dépêché-je avant qu'elle ne continue ses suppositions pas si fausses, Alistair a raconté à Catriona que vous étiez une

journaliste spécialisée dans l'environnement. Que vous œuvriez pour lutter contre la pollution, pour la protection des forêts, des océans, et que vous étiez tellement concernée par cette mission qu'elle devait passer avant tout le reste. Avant votre devoir envers votre fille. Catriona est…

– Mais c'est faux ! Mon Dieu, mais je me fous de l'environnement, moi ! Mais…

Ah. On ne peut pas dire que Catriona tienne de sa mère sur ce coup-là…

– Attendez ! la coupé-je encore. Ce n'est pas tout. Il lui a envoyé des cartes postales signées de votre nom. Régulièrement. De tous les pays du monde. Des lettres où vous lui disiez combien vous l'aimiez, qu'elle vous manquait… Ce genre de choses.

– Mais ça ne va pas !? C'est totalement faux ! s'énerve-t-elle.

Oui, on sait, merci…

– C'était pour son bien ! Pour qu'elle sache que vous l'aimiez !

– Mais on ne raconte pas ça à un enfant ! Je ne suis pas journaliste ! Je suis… esthéticienne, dit-elle en secouant la tête. Ça n'a rien à voir !

En effet…

– Vous ne vouliez pas être journaliste ? demandé-je.

– Si, soupire-t-elle. J'ai fait des études de journalisme. Mais je n'ai pas trouvé d'emploi. Alors je me suis résolue à faire une formation en esthétique. Plus de débouchés…

– Moira, reprends-je d'un ton plus bas. Peu importe votre métier. Alistair voulait simplement que Catriona se sente comme les autres enfants. Avec une mère. Votre fille, Moira, adore la nature. Les fées et les esprits invisibles. Elle vous voit comme une héroïne. Comme une personne qui avait un devoir, celui de protéger la planète. C'était juste pour qu'elle ne soit pas triste, qu'elle ne se sente pas abandonnée. Il fallait que vous ayez une mission très importante. Plus importante que le bonheur d'élever votre fille.

– Oh mon Dieu, dit Moira en s'asseyant sur un fauteuil élimé, se prenant la tête dans les mains. C'est tellement loin de la réalité…

– C’est pour cette raison que vous ne pouvez pas aller voir Catriona sans avoir préalablement trouvé un terrain d’entente avec Alistair, expliqué-je.

Elle relève la tête, me dévisage longuement, scrute chacun de mes traits avec une attention particulière. Je sens qu’elle réfléchit.

– Mais je ne suis pas responsable de ce qu’il lui a raconté ! lâche-t-elle, en colère. C’est lui, le fautif ! Je ne suis pas journaliste ! Et encore moins concernée par l’environnement ! Comment a-t-il pu lui mentir de cette façon !?

– Vous auriez préféré qu’il lui dise la vérité, peut-être ? intervient Daisy, silencieuse jusque-là. Que vous l’avez à peine regardée le jour de sa naissance et que vous êtes partie sans vous retourner ?

– Je n’ai pas à me justifier, dit Moira d’un ton sec. Et, que vous le croyiez ou non, ça m’a brisé le cœur, à moi aussi !

– Moira, dit Bonnie en se rapprochant d’elle, vous n’avez aucun impact sur le passé. Mais sur le présent, oui. Et je crois qu’Amy essaie juste de vous expliquer les choses comme elles sont. Peut-être devriez-vous y réfléchir calmement. Catriona n’est pas là, de toute façon. Prenez le temps de réfléchir à quelle première impression vous voulez donner à votre fille.

Moira semble se calmer. Elle ouvre la bouche, la referme, laisse tomber ses épaules.

– Vous avez raison, oui, soupire-t-elle. Je vais y réfléchir.

– Dans tous les cas, dis-je, l’important est…

Je n’ai pas le temps de finir ma phrase, la porte s’ouvre. Sur un médecin. Le temps suspend son vol. Plus personne ne respire.

– Vous êtes la famille McKay ? demande le médecin, un petit homme vêtu d’une blouse bleue, les traits las.

– Oui ! s’écrie Daisy en se levant d’un bond de sa chaise, faisant tomber son sac à main sur le sol. Oui, c’est mon petit-fils.

– Bien, dit l’homme en hochant la tête. Votre petit-fils va bien. Il est hors de danger.

– Merci ! s’exclame Daisy, des larmes déjà plein les yeux. Oh, merci !

– Il n’est pas… paralysé ? demandé-je, voulant être certaine que « aller bien » ne veut pas dire qu’il est simplement en vie.

– Non, m’assure le médecin d’une voix compatissante. Sa hanche était bloquée, une vieille blessure, d’après lui. Mais sinon, il n’a rien du tout. Enfin, juste quelques égratignures. C’est un sacré gaillard, cet homme-là. Terriblement costaud.

Ah, ça…

Moi aussi, les larmes envahissent mes yeux. De joie. De gratitude. Le soulagement que je ressens est indescriptible. Tellement intense que je ne parviens même pas à remercier le médecin.

– Je peux le voir ? demande Daisy, l’espoir se lisant sur ses traits maintenant beaucoup plus sereins.

– Oui, mais maximum deux personnes à la fois. Il a subi un sacré choc tout de même, il a besoin de repos. Une infirmière va venir vous chercher dans quelques minutes.

OceanofPDF.com

68. Attente

Finalement, c'est moi qui ai accompagné Daisy jusqu'à la chambre d'Alistair, l'infirmière étant débordée. Malheureusement, je ne suis pas entrée. Daisy n'a même pas pensé à me le proposer, et je préférais la laisser retrouver son petit-fils. Après tant d'émotions, elle avait besoin d'être seule avec lui. Et pour être tout à fait honnête, je ne me sentais pas super à l'aise. Le mot est faible. J'avais peur que ma culpabilité ne se lise sur mon visage. J'ai trahi son secret. Je ne me souviens pas vraiment s'il m'a demandé de le garder, mais je l'ai trahi quand même.

Et je doute que ce soit le genre d'homme à pardonner ce genre d'erreur…

Je suis donc là, dans un couloir teinté de jaune pâle, me rongeant les ongles. Partagée entre l'assurance d'avoir fait ce qu'il fallait – dire la vérité pour que les choses avancent et empêcher Moira de faire n'importe quoi – et l'idée que je n'avais pas le droit de faire ça. Pas le droit de m'en mêler. Évidemment, c'est fait. Et m'inquiéter n'y changera rien. Alors je parcours le couloir de long en large, m'arrêtant sur les pauvres cadres de photos de fleurs censées égayer cet endroit en me demandant si j'ai eu raison. En me demandant quelles seront les conséquences de mes actes. Heureusement que la joie de savoir Alistair sain et sauf, et non privé de ses jambes, contrebalance mon angoisse. Parce que, pour le moment, c'est tout ce qui compte. Après tout, j'ai agi pour le bien de sa fille. Si je perds cet homme, je sais qu'il ira tout de même bien. Et qu'il sera obligé de discuter en toute franchise avec la mère de Catriona, maintenant que son secret est dévoilé.

Je relève la tête lorsque j'entends un bruit de pas dans le couloir.

– Bonnie ? m'étonné-je.

– Je vais y aller, me dit-elle avec un sourire. Moira a appelé un taxi pour Broadford, je vais rentrer avec elle.

– D'accord, dis-je. Je devrais peut-être venir aussi…

Et éviter d'avoir un face-à-face avec Alistair…

– Mais je crois que je préfère attendre Daisy. C'est mieux.

– Bien sûr, sourit Bonnie, absolument pas dupe. Et tu diras bonjour à Alistair par la même occasion…

– Je ne suis pas certaine qu'il voie d'un bon œil que j'aie trahi sa confiance, dis-je en soupirant.

– Tu l'as fait pour le bien de la petite, non ?

– Oui… Mais était-ce mon rôle ?

– Je pense que tu as eu raison, me rassure mon amie. C'est dingue, cette histoire. Une mère qui abandonne son enfant, le père qui invente une histoire, la mère qui revient. Tu la connais, Moira ?

– Alistair a agi pour le bien de Catriona. Il ne pensait pas à mal.

– Tu sais, Amy, mensonge ou pas, Moira revenue ou pas, il aurait bien été obligé de lui dire la vérité un jour ou l'autre. Tu crois que la gamine l'aurait cru encore des années ?

– Oui, tu as probablement raison. Et non, je ne connais pas spécialement cette Moira. Et ce que j'en ai vu ne m'a pas emballée jusque-là.

– J'ai discuté avec elle, explique-t-elle après un instant d'hésitation. Je crois qu'elle a réfléchi et qu'elle a compris, finalement. En tout cas, elle était beaucoup plus calme.

– L'espoir est permis, alors… marmonné-je, pas très convaincue.

– Je ne pense pas que ce soit une mauvaise personne, tu sais… dit Bonnie d'une voix douce. Elle semblait juste un peu perdue. Enfin, le peu que j'ai discuté avec elle m'a laissé bonne impression. C'est dingue, j'ai tellement l'impression de la connaître. Mais je n'arrive pas à me souvenir… Oh, mais j'y pense, elle a laissé son numéro de téléphone pour Alistair.

Bonnie me tend un papier. Subitement, une idée me vient en tête.

– Attends, on va comparer son écriture. Avec le mot trouvé sur mon pare-brise. Je me suis demandé si ce n'était pas elle !

Je m’empresse de sortir le morceau de papier de ma poche. Je le défroisse partiellement tandis que Bonnie tient l’autre pour que nous comparions.

– Ouais, rien à voir, dis-je, presque déçue que ce ne soit pas elle.

Pas que j’aurais voulu qu’elle soit la responsable. Non. C’est juste que cette histoire me turlupine et que j’aimerais trouver une explication. Mais ce n’est pas pour aujourd’hui, visiblement…

– Je suis persuadée que ce mot m’était destiné, commence mon amie d’une voix tremblante. Je te jure, je me sens vraiment visée.

– Je ne pense pas, la réconforté-je. C’est ma voiture, pas la tienne. Ça ne tient pas debout.

– J’aimerais bien te croire. Mais je suis sûre que c’est en rapport avec mon père…

Un bip provenant du téléphone de Bonnie coupe court à notre conversation. Elle lit le message.

– C’est Moira, dit-elle. Il faut que j’y aille, le taxi est arrivé.

– OK. On s’appelle plus tard. Et ne t’inquiète pas, personne ne sait pour ton père. Carolyn n’aura rien dit, j’en suis certaine.

Nous nous étreignons rapidement pendant que mon amie marmonne quelque chose, qu’elle aimerait en être aussi assurée que moi. Puis elle trottine en direction des ascenseurs, ses chaussures grinçant sur le linoléum beige qui recouvre le sol. Elle m’adresse un dernier signe de la main, puis disparaît dans la cage d’acier qui démarre avec un léger bruit de métal. Je reprends mes allers-retours, de nouveau seule avec mes pensées.

***

Je compare une nouvelle fois l’écriture de Moira et le mot trouvé sur mon pare-brise. Histoire d’être vraiment certaine. Ou de m’occuper. Ça fait maintenant plus d’une heure que je patiente. Mais non, toujours rien à voir.

Pas du tout le même style d'écriture. L'une est penchée, fine, et l'autre est beaucoup plus grossière, ronde et saccadée. Je soupire et fourre les deux papiers dans ma poche. Puis retourne à la contemplation des murs et des tableaux avec leurs paysages déprimants. Une fois que j'ai fait le tour des photos encadrées, je compte les petits carrés sur le linoléum. Ils sont à peine visibles, il faut vraiment les scruter pour les voir, mais ça me passe le temps. J'en suis à cent vingt-neuf quand la porte s'ouvre enfin. Daisy sort, un sourire apaisé sur les lèvres. Je me rue vers elle.

– Comment va-t-il ? chuchoté-je pour ne pas troubler le calme de cet endroit.

– Bien. Très bien, même. Il va passer la nuit ici dans l'attente de certains examens complémentaires, mais il ne risque rien du tout.

– Je suis tellement soulagée.

– Et il m'a demandé si vous étiez ici. Peut-être pourriez-vous aller le voir ?

– Oh. Oui, bien sûr, affirmé-je, rougissante.

Mais tellement contente !

Enfin, presque contente…

Comment vais-je lui cacher ce que j'ai dit ?

– Vous voulez que je vous commande un taxi ? Bonnie et Moira sont parties tout à l'heure.

– Non, George ne va pas tarder. Il vient me chercher. Je vais aller à la cafétéria en l'attendant, j'ai bien besoin d'un remontant !

– D'accord. J'y vais, alors, souris-je, contenant ma joie de savoir qu'Alistair a demandé si j'étais là.

– Merci Amy, dit Daisy en posant sa main ridée sur la mienne. Merci d'être venue me chercher. D'être restée. Merci pour tout ce que vous faites.

Je reste muette devant ses paroles. Émue. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait grand-chose. Aller la chercher me paraissait naturel. Mais je suis quand même touchée qu'elle me le précise. Je la regarde partir de sa démarche un peu clopinante, le poids des années et des soucis courbant

légèrement son dos. Puis, lorsqu'elle disparaît dans l'ascenseur, je m'approche de la porte et donne deux petits coups.

OceanofPDF.com

69. Secret mal gardé...

– Entrez, retentit la voix sourde d'Alistair derrière la porte.

Que je pousse lentement. Pour apercevoir l'homme dont je suis tombée amoureuse, assis sur son lit, des oreillers derrière son dos pour le caler confortablement, dans une pièce baignée d'une luminosité pâle. La faute au temps gris. Les murs sont d'un saumon pastel, et la chambre est épurée au possible, excepté un lit, un fauteuil, une chaise, une télévision et une table roulante.

Son parfum me parvient aussitôt, prenant le pas sur l'odeur désagréable des désinfectants et des médicaments. Alistair est relié à une perfusion qui coule lentement vers ses veines. Je me fige après avoir fermé doucement la porte, attendant je ne sais quoi.

Qu'il me dise d'entrer, peut-être ? Qu'il me confirme qu'il veut bien me voir, aussi ? Ou qu'il m'assure ne pas m'en vouloir pour le secret que j'ai dévoilé, sans aucun doute…

Il a l'air fatigué. Des cernes ombrent ses beaux yeux sombres. Ce qui ne lui enlève en rien sa beauté sauvage, ce mélange d'ange et de démon. Ses cheveux bouclent toujours au-dessus de ses épaules, comme s'ils avaient été mouillés il y a peu. Ses lèvres esquissent un léger sourire, discret, taquin, absolument craquant. Et son regard… Cette teinte alternant sans cesse entre ombre et lumière, si bien que je ne saurais dire quel adjectif domine le plus.

– *BlueBird*, souffle-t-il.

Entendre mon surnom me file la chair de poule. Je sens nettement les petits frissons recouvrir ma peau, remonter le long de mon dos, de ma colonne vertébrale, pour finir dans le creux de ma nuque. Ma respiration

s’accélère, devient désordonnée. Je suis tellement soulagée de le voir en vie ! En bonne santé, égal à lui-même, énigmatique, mystérieux, irrésistible.

Je fais un pas en avant. Sans le quitter des yeux. Je ne peux pas, son emprise est de nouveau effective, comme à chaque fois que je suis face à lui. Mes jambes tremblent tandis que j’avance vers lui, lentement, en silence. Son regard s’étrécit, il me scrute, cherche à percer mes pensées.

– Hé, tout va bien, tu peux sourire, tu sais… lâche-t-il d’une voix chaude, imperturbable.

– Tu nous as fait sacrément peur, grimacé-je, luttant contre l’émotion qui me mouille les yeux.

– Je dois bien avouer que j’ai eu un peu peur aussi, sourit-il d’un air désolé. Mais tout va bien. Approche encore, *BlueBird*.

Je m’approche encore, donc. Pas après pas. Sans pouvoir me détacher de ses yeux envoûtants. Puis je m’arrête devant lui, essoufflée comme si j’avais couru un marathon. J’ai envie de me jeter sur lui, bien sûr, et ce, depuis que je suis entrée dans cette chambre, mais quelque chose me retient. La peur ? Le fait que nous nous soyons quittés fâchés la dernière fois que nous nous sommes vus ? L’émotion ? Mais j’oublie tout lorsqu’il me tend la main, les yeux sombres, un demi-sourire sur le visage. La chaleur de sa paume envahit la mienne, et je lui souris aussi. Pour ne pas m’effondrer en pleurs, probablement. Avec délicatesse, je m’assieds sur le lit, à ses côtés.

– Qu’est-ce qu’il s’est passé ? demandé-je, luttant contre mon envie de l’embrasser.

– La selle devait être mal serrée, m’explique-t-il, lâchant ma main. Ce qui est étrange, car c’est moi qui l’avais fait un peu plus tôt.

– C’est quoi ce problème de hanche ? continué-je, curieuse.

– Une vieille blessure. Lorsqu’elle se réveille, elle paralyse mes jambes.

– J’ai eu tellement peur, m’écrié-je en me jetant finalement sur lui. J’ai eu tellement peur que ta carrière soit finie.

Ma tête est contre son torse. Ses bras, autour de mes épaules. Sa respiration s'est accélérée, je le sens. Son cœur bat plus vite que la normale. Je reste là quelques instants, m'accrochant à lui avec force, à la hauteur de l'angoisse que j'ai éprouvée. Il est là, bien vivant, plus beau que jamais et, cachée dans ses bras, je peux laisser quelques larmes m'échapper. Mais Alistair doit s'en rendre compte, car il me fait légèrement reculer pour planter deux yeux doux dans les miens.

– Ça va, *BlueBird*… dit-il, presque amusé.

J'abaisse mes paupières pour y chasser mes larmes.

– Je t'aime, Alistair, soufflé-je. Je n'y peux rien, j'ai eu tellement peur…

Ses yeux s'écarquillent, puis se plissent. Et ses lèvres recouvrent les miennes. Douces et chaudes. Possessives. Ma main se glisse dans ses cheveux, ma langue se fraie un chemin pour rencontrer la sienne, et j'oublie toutes mes peurs pour ne vivre que ce précieux moment présent. Alistair n'a pas répondu à ma déclaration, mais il me montre ses sentiments avec ses mots à lui. Et je me contenterai de ça.

Pour l'instant…

C'est moi qui mets fin à ce baiser enflammé. À contrecœur. Maintenant que j'ai la certitude qu'il va bien, il faut que je lui parle. Que je lui avoue. Tout de suite.

Que je prenne le risque de briser la complicité que nous venons de retrouver…

Bien évidemment, j'ai envie de prolonger ce moment. De me couler contre lui, de me blottir contre son torse, encore, mais je ne peux pas. Ma conscience m'en empêche. Je m'éloigne autant que je le peux, tout en restant assise sur le lit. Alistair fronce les sourcils, et je baisse les yeux. Par culpabilité, sans aucun doute.

– Il faut que je t’avoue quelque chose, Alistair… commencé-je à voix basse.

J’ose un regard vers lui. Dans ses yeux, de l’interrogation. De l’attente. Je respire un bon coup et me lance.

– Moira était avec nous dans la salle d’attente…
– Quoi ? Mais…
– Non ! Laisse-moi parler, s’il te plaît. Ne m’interromps pas. Sinon, je n’y arriverai pas. Tu risques de te fâcher, Alistair. J’aimerais juste te dire que, sur le moment, ça m’a paru judicieux…

Il écarquille encore plus les yeux. Je lui offre un pâle sourire et reprends :

– Le ton est monté à propos de Catriona. Daisy était là aussi, et… C’était tellement gênant sa façon de clamer haut et fort qu’elle pouvait voir Catriona quand elle le désirait, la récupérer en un claquement de doigts. J’ai eu peur qu’elle le fasse. Qu’elle se rue sur elle dès son retour, ou pire, qu’elle aille à Édimbourg la rencontrer. Alors… je lui ai avoué la vérité. Ton secret. Je lui ai expliqué pour quelles raisons elle ne pouvait pas faire ça. Je lui ai raconté ton invention, et pour les cartes postales. Bien sûr, je lui ai aussi expliqué pourquoi tu avais fait ça. Ton besoin de protéger ta fille. Tout ça, quoi…

Je reprends ma respiration. Puis le regarde. Il me dévisage, impassible. Je me sens mal. Un peu nulle, à vrai dire. Dépassée par ce que j’ai fait.

– Je suis désolée, soufflé-je. Je… Je ne pouvais pas la laisser faire ça.

Je me lève. J’ai besoin de marcher. De mettre de la distance entre lui et moi pour reprendre un peu d’air. Je la sens, la tension. Sa colère. Prête à jaillir.

Moi, je suis prête à fuir. En laissant derrière moi le seul homme dont je suis tombée amoureuse…

– La laisser faire quoi, au juste ? me demande simplement Alistair d'une voix un peu trop maîtrisée.

– Faire du mal à Catriona, réponds-je, lui tournant délibérément le dos, préférant regarder à travers la fenêtre le parking et le pré qui s'étendent derrière l'hôpital.

– Regarde-moi, Amy, m'ordonne-t-il d'une voix autoritaire.

J'obéis. Je pivote lentement vers lui. Il n'a pas dit *BlueBird*. L'heure est grave. La magie de nos retrouvailles est passée, manifestement.

Alistair a la tête penchée sur le côté. Il m'observe, pensif.

– Qu'avais-tu à y gagner, à lui parler de ça ? me demande-t-il.

Je reste figée de surprise. Je ne comprends pas sa question.

– Rien, dis-je en secouant la tête. Je voulais simplement qu'elle réalise qu'elle ne pouvait pas arriver comme ça dans la vie de Catriona sans que tu lui aies parlé avant. C'est injuste ! Ta fille n'y est pour rien. Elle n'a pas à souffrir de cette situation.

– Tu as fait ça juste pour épargner ma fille ? demande-t-il, comme s'il n'était pas sûr de ma réponse.

– Oui, affirmé-je en faisant un pas vers lui. Ce serait horrible pour elle d'apprendre de cette manière que sa mère n'est pas ce qu'elle croyait. Moira semblait tellement déterminée. Tellement froide. J'en ai eu la chair de poule.

– C'est vrai qu'elle a bien changé, concède Alistair. Elle est devenue un bloc de glace. Et comment a-t-elle réagi ?

– Pas très bien, au départ… grimacé-je. Puis elle a semblé se calmer. Et réfléchir.

J'évite de lui dire qu'elle s'est surtout calmée au contact de Bonnie.

Parce que s'il me demandait pourquoi, je serais bien incapable de lui répondre…

– Bien, dit-il finalement après un moment de réflexion. Je suppose que je n'ai pas d'autre choix non plus que d'attendre, alors. Attendre qu'elle vienne me parler.

– Elle a laissé son numéro de téléphone à Bonnie, qui me l'a ensuite transmis. Tiens, dis-je en sortant le papier de ma poche.

Alistair le prend, le pose sur sa table de nuit. Puis s'adosse de nouveau à ses oreillers, me fixant de ses yeux sombres.

– Tu m'en veux ? demandé-je d'une toute petite voix.

– Je crois que je suis bien trop fatigué pour savoir si je t'en veux ou non, *BlueBird*… répond-il, laconique.

Puis ses yeux se plissent de malice. Une étincelle nouvelle apparaît au fond de ses prunelles. Intriguée, je continue à le dévisager, attendant qu'il parle.

– C'est tout ce que tu avais à m'avouer ? dit-il finalement, non sans un petit sourire amusé.

– Euh… Oui ?

– Hum… grimace-t-il. Cherche un peu.

Je cherche. Mais je ne vois absolument pas où il veut en venir. Le mot sur mon pare-brise, peut-être ? Mais il ne peut pas être au courant de ça.

– Alors ? demande-t-il encore, après quelques minutes de silence.

– Oui… euh… commencé-je d'une voix de petite fille prise en faute. C'est vrai que j'ai trouvé un mot menaçant accroché au pare-brise de ma voiture, mais…

– Quel mot ? s'écrie-t-il en se redressant d'un coup.

Et en grimaçant.…

– Ça…

Je lui tends le papier.

– C’est quoi cette histoire ? s’exclame-t-il en fronçant les sourcils, visiblement inquiet.

Ah. Je crois… que ce n’était pas ce secret qu’il comptait me faire avouer…

– Je ne sais pas, balbutié-je, un peu anxieuse. J’ai trouvé ce mot sur ma voiture quand je suis allée au parking pour venir ici. J’ignore qui l’a déposé. J’avais pensé à Moira, mais l’écriture ne correspond pas. Ce qui est étrange, c’est que… j’ai déjà eu un petit souci tout au début du tournage. Deux pneus crevés. Avec des clous dedans. Et les clous proviennent du plateau. Mais ça doit être une erreur, dis-je d’une voix plus forte, pour donner de la crédibilité à mes paroles.

– Une erreur ? ironise Alistair. Tu crois ça ?

– Non, soufflé-je. Mais je ne vois vraiment pas de quel secret il s’agit… Tu parlais de quoi, toi ? demandé-je avec l’espoir que ce soit lui qui détienne la clé de cette histoire.

– Je ne pense pas que le secret auquel je pensais puisse avoir un rapport avec ça, admet-il en plissant le nez. Vraiment pas.

– C’était quoi ? interrogé-je, curieuse.

– Attends, tout d’abord, j’aimerais en savoir plus sur ce mot.

– Je n’ai pas plus d’infos, dis-je, désolée. Deux pneus crevés au début du tournage et ce mot, tout à l’heure. C’est tout ce que j’ai.

– Qui t’en veut ?

– Aucune idée. L’assistant d’Alan ne m’aime pas, mais excepté lui, je ne vois pas.

– Si c’était lui, il ne montrerait pas sa haine si ouvertement, non ?

– C’est possible, oui…

– Et tu ne vois personne d’autre qui pourrait t’en vouloir ?

– Franchement, non. Mais ça ne m’inquiète pas. Bon, allez, dis-moi !

Alistair m’offre un large sourire, le regard pétillant. J’aime lui voir cette lueur amusée, cette lumière qui illumine tout son visage. Comme un enfant prêt à faire une plaisanterie, savourant d’avance la réaction de ses proches. Il prend son téléphone qui était posé entre ses jambes, cherche deux secondes, clique et me le tend.

– Tiens, regarde par toi-même. Cachottière.

Je regarde. Ouvre la bouche, éberluée.

C’est une blague ?

Visiblement, non. Et je sais qui est le responsable. Enfin, les responsables. Duncan et Sahelle. Avec une mention spéciale à Duncan, tout de même, pour m’avoir filmée et avoir mis la vidéo sur YouTube.

YouTube, quoi…

Un homme de je ne sais quel âge…

Qui est censé ne rien connaître à Internet !

La première chose que l’on aperçoit sur la vidéo, ce sont mes cheveux bleus. Puis mes yeux fermés, car Duncan s’est amusé à faire un gros plan. Et on entend ma voix, bien sûr. D’autant plus qu’Alistair tend le bras pour hausser le volume. La chanson que j’ai écrite pour lui, en plus. Enfin, la chanson qu’il m’a inspirée.

Pourvu qu’il ne fasse pas le rapprochement…

J’écoute ma voix monter dans les aigus, faire un petit tour dans les graves, observe mes doigts gratter ma guitare. Je suis partagée. C’est la première fois que j’écoute cette chanson. Pour le moment, je m’étais contentée de la jouer. En toute intimité. Du moins, je le croyais. Et je la trouve plutôt pas mal, sans vouloir me vanter. Mes bras se couvrent de frissons. Je ne me doutais pas qu’entendre ma propre voix pourrait me faire cet effet-là. Quoi qu’il en soit, cette mélodie n’était pas destinée à finir sur Internet.

– Tu déchires, *BlueBird*, lâche Alistair avec un petit sourire en reprenant son téléphone. C’est drôle que le refrain de ta chanson porte ton surnom, non ?

Ah. Ah.

Pas si drôle, non…

– Étrange, en effet, marmonné-je.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonne Alistair.

– Il y a que cette chanson n'est pas censée se trouver là, dis-je d'une voix agacée alors que je lui retire le portable des mains. C'est Duncan qui… Oh, la vache !

– Quoi ?

– Il y a 113 456 vues ! Et elle a été postée… avant-hier soir !

Il y a quelque chose qui m'échappe. Comment est-ce possible ? Je vérifie la date et le nombre de vues. Plusieurs fois. Mais oui, c'est bien ça. Et le nom du traître : Duncan McKenzie…

Il va falloir que je lui dise deux mots, à celui-là…

Et au moins, il aurait pu prendre un pseudo !

– Si jamais le cinéma te gonfle, tu sais quoi faire… lâche Alistair, très sérieux, en récupérant son téléphone et en relançant la chanson. Ta voix est incroyable.

– Arrête ! tenté-je de le stopper. Donne !

– Chut ! Laisse-moi écouter en silence, s'il te plaît ! m'ordonne-t-il en se dégageant d'un geste.

– Mais non ! objecté-je. C'est moi, il n'a pas le droit !

– Trop tard, *BlueBird*, vu le nombre de partages, tu ne peux plus faire grand-chose, j'en ai bien peur…

Je le laisse m'écouter chanter. C'est une sensation étrange de le voir si… quoi ? Émerveillé ? On dirait un enfant devant un sapin de Noël qui clignote. Il est totalement absorbé par ma chanson, balançant même la tête au rythme de la mélodie. Ensuite, il ferme les yeux, un petit sourire sur les lèvres. Je me lève, vais prendre mon téléphone dans mon sac et cherche la vidéo à mon tour. Puis, prise d'une intuition, je me connecte à Facebook pour découvrir un nombre impressionnant de notifications. Parce que

Duncan McKenzie ne s’est pas contenté de publier la vidéo – ma vidéo – sur YouTube, non, il a aussi inondé les réseaux sociaux. Facebook, Twitter, Instagram. J’en reste muette de surprise. Puis je survole les commentaires qui fusent de partout. Que des compliments ! Et, bien sûr, le lien avec ma mère puisque mon prénom et mon nom sont cités. On me traite d’opportuniste, on me dit digne descendante de ma mère, talentueuse, jolie (rien à voir), avec une voix exceptionnelle. Et j’en passe. Les partages sont presque aussi nombreux que les vues. J’éteins mon téléphone, complètement dépassée.

Alistair me regarde, mystérieux, toujours avec son petit sourire craquant sur les lèvres et une lueur d’admiration dans les yeux.

– *BlueBird*, déclare-t-il comme si je lui demandais son avis. Il faut absolument que tu chantes.

Ouais. Sauf que ce n’est pas du tout la carrière que j’envisage, moi…

OceanofPDF.com

70. Quand je n'ai pas mon mot à dire

– Tu crois que le mot sur mon pare-brise parlait de ce secret-là ? demandé-je à Alistair, pensive, alors qu'il écoute pour la cinquième fois d'affilée ma chanson.

– C'est peu probable, affirme-t-il après un instant de réflexion. Mais une chose est sûre, *BlueBird*, tu ne quittes pas cet endroit sans moi.

– Quoi ?

– Tu n'es peut-être pas en sécurité à l'extérieur. D'autant plus que maintenant ton… maître-chanteur sait peut-être que tu as du talent. Et que tu as une mère connue.

Génial…

– Tu crois que la personne qui m'a écrit ce mot veut de l'argent ?

– Aucune idée. Mais, dans le doute, mieux vaut rester prudent.

– Ce n'est pas un peu insensé, tout ça ? Je veux dire, je n'ai rien à cacher, moi…

– Permets-moi d'en douter, se marre Alistair.

– Comment ça ?

– Eh bien, la preuve que si, tu as des choses à cacher. Ton talent, par exemple.

– Oh, ça… Mais ça n'a rien à voir !

– Peut-être pas, en effet. Mais dans tous les cas, tu restes là, affirme-t-il sans ciller.

– Là… Euh… Avec toi ? balbutié-je.

– Ouais, dit-il en hochant la tête.

– Dans cette chambre ?

– Désolé, mais cet établissement ne fait qu'hôpital, pas hôtel. Donc oui, dans cette chambre. Avec moi. Sous ma protection.

– Ah… dis-je simplement tout en tentant de reprendre mes esprits.

– Et… Puisque nous sommes là tous les deux, on pourrait peut-être faire un test HIV, non ?

– Quoi ?

Alistair se marre en me regardant. Oui, j'ai l'air d'une idiote. Mais on peut dire qu'il me prend vraiment de court. Il veut que je reste avec lui, ici, cette nuit. Et il veut qu'on fasse un test HIV. Pour ne plus mettre de préservatifs, si mon esprit suit bien le truc. Donc…

Non, pas de suppositions…

– Un test HIV, répète-t-il alors que j'ai très bien compris. Comme ça, on pourrait…

– Ne plus mettre de préservatifs… conclus-je pour lui. Mais… Ça veut dire que tu veux continuer à me voir… Enfin… Que notre relation… Euh… Tu vois, quoi…

– Non, se moque-t-il gentiment, je ne vois pas trop.

Je me lève subitement de son lit, rouge comme une écrevisse. Qu'est-ce qu'il fait chaud, tout à coup ! Puis je regarde par la fenêtre. La pluie est arrivée, recouvrant le sol de grosses gouttes qui rebondissent, assombrissant la luminosité.

– OK, dis-je en prenant une large inspiration et en me retournant, bien décidée à obtenir une réponse claire. Tu veux que notre relation continue, Alistair ?

– Oui, bien sûr… répond-il comme si ça coulait de source.

– Mais… genre… comment ? Un pas en avant et deux en arrière ou… ?

– Ou quoi ?

– Ben… ou… une relation normale, quoi. On s'envoie des SMS, on a rendez-vous, on sait ce qu'on veut.

– Tu sais ce que tu veux, toi ? demande-t-il en haussant un sourcil.

– Par rapport à toi, oui, affirmé-je, plantant mon regard dans le sien.

– Et que veux-tu exactement, *BlueBird* ? insiste-t-il d'une voix basse, diaboliquement sensuelle.

Alistair et l'art de répondre à une question par… une question.

Je me suis fait avoir, là, ou c’est moi qui exagère ?

– Toi, soufflé-je, détournant aussitôt le regard.

Pour le reposer sur lui ensuite. Alistair me fixe, amusé, même si ses yeux semblent bien pensifs, tout à coup.

– Ça me va, dit-il enfin. Je crois que je veux la même chose.
– Oh… balbutié-je.

Alléluia !!! Ce n’est pas trop tôt !

– Tu me veux… moi ? demandé-je quand même, par précaution.
– Je veux une relation avec toi, oui… confirme-t-il.

Je m’apprête à le faire parler un peu plus, ne pouvant malgré tout me contenter de cette simple affirmation, quand la porte s’ouvre. Une infirmière. Que je maudis ! Elle vient de troubler un moment important. Mais je lui souris et quitte la pièce sur sa demande : elle vient ausculter Alistair et vérifier que tout va bien.

Je reprends mes cent pas dans le couloir. Étrange, il me semble beaucoup moins terne, maintenant. Malgré la pénombre qui envahit l’endroit, la nuit qui tombe inexorablement sur le paysage alentour. J’en profite pour envoyer un message à Bonnie, lui dire qu’Alistair va bien et qu’il m’a proposé de passer la nuit ici. Je décide de descendre me chercher quelque chose à boire à la cafétéria – les émotions, ça donne soif – et de téléphoner à Sahelle via le fixe de Duncan. J’ai deux ou trois trucs à leur dire.

– Allô, répond la voix de mon logeur, égale à elle-même : grognon.
– Duncan ! dis-je d’une voix trop enjouée. C’est Amy. Vous n’avez rien à me dire ?
– Bonsoir, se contente-t-il de lâcher. Vous voulez parler à Sahelle ?
– Pas spécialement tout de suite, non, c’est à vous que je voulais parler. Ça va, c’est cool de publier une vidéo de moi à mon insu ? Votre conscience va bien ?

J’entends une espèce de grognement au bout du fil, suivi d’une voix étouffée et d’un remue-ménage indistinct.

– Amy ! s’écrie Sahelle. Alors, tu as vu, tu cartonnes sur la Toile !

Je n’en reviens pas. Duncan est un lâche ! Il n’assume même pas. Sahelle ne vaut pas mieux ! Et mon intimité dans tout ça ? Ma vie privée ?! Duncan et Sahelle ne sont que deux psychopathes, j’en ai bien peur !

– Sahelle, j’aurais aimé être mise au courant, tout de même, marmonné-je.

– Oui, bon, est-ce vraiment important ? élude-t-elle. Jeune fille, tu dois faire de la musique !

– Sahelle… Je t’ai déjà expliqué que…

– Taratata ! me coupe-t-elle sans délicatesse. Regarde le buzz que tu fais ! Tu es à plus de 120 000 vues sur YouTube, tu te rends compte ? C’est… inespéré. Pas que je ne te croyais pas capable, non, bien au contraire, mais là, il faut avouer que ce résultat a vraiment dépassé nos attentes.

– Vos attentes… ?

– Oui, à Duncan et à moi ! Enfin, Amy, tu as de l’or dans la voix ! Mais écoute-toi ! Comment peux-tu laisser passer une opportunité pareille ? Tu dois chanter, Amy. Les gens t’adorent déjà ! Tu as vu les commentaires ? La plupart te demandent quand est-ce que tu sors un album ? Et si tu as d’autres chansons. C’est vraiment dommage que Duncan n’ait pas pu exploiter les premières vidéos, il avait mal réglé un truc, et le son était pourri. Mais celle-ci, franchement, était parfaite ! Tu te rends compte de ce que ça représente ?

J’éloigne le téléphone de mon oreille. Sahelle est tellement surexcitée que j’ai l’impression de sentir ses postillons rebondir sur mon visage. Comme si elle était face à moi. Je n’en reviens toujours pas. On dirait que c’est son succès à elle. Ou du moins, que mon talent lui tient vraiment à cœur.

Mais ce n’est pas comme si j’avais demandé quelque chose…

– Sahelle, la coupé-je à mon tour d'une voix ferme. Virez-moi cette vidéo ! Vous l'avez publiée sans mon autorisation. Or, je ne suis absolument pas d'accord pour qu'une vidéo de moi circule sur le Net !

Sahelle laisse passer un blanc. Visiblement, elle ne s'attendait pas à une telle réaction de ma part. Mais comment cela aurait pu en être autrement, franchement ? Et pire, cette chanson est privée, merde ! Et même pas finie ! J'avais encore plein d'ajustements à faire !

– Mais, Amy, on ne peut pas, affirme-t-elle, étonnée. Elle ne nous appartient plus. Elle n'arrête pas de circuler. Si on l'enlève, quelqu'un la remettra, c'est certain !

– Quelqu'un comme Duncan, je suppose… grogné-je.

– Oui, c'est bien possible, répond-elle sans se démonter. Écoute, prends le temps de réfléchir. Si vraiment cette vidéo te pose un problème, on verra ce qu'on en fait. Mais j'insiste, tu as vraiment du talent. Et ce serait dommage de le gâcher. De ne pas le partager avec les autres.

– Ça me regarde, ça, non ? objecté-je.

– Oui, oui, bien sûr… Mais vraiment…

– Bon, la coupé-je encore, trop exténuée pour lutter contre elle. Je passe la nuit à l'hôpital. Alistair a fait une chute. Il va bien, mais je vais rester près de lui. Bonne nuit, Sahelle.

Et je raccroche. Furieuse qu'elle soit si butée. Pensive, un peu, aussi. Complètement dépassée, assurément.

Je prends le temps de boire mon jus de fruit trop sucré et trop chimique, puis remonte pour patienter devant la chambre d'Alistair. La porte est entrouverte lorsque j'arrive. Je m'approche pour écouter si l'infirmière est encore là, mais le silence règne. Alors je tape deux petits coups et entre avec son accord.

– Tout va bien ? demandé-je. Je suis allée boire un jus de fruit, tu veux que j'aille te chercher quelque chose ?

– Non merci. Par contre, si tu es OK pour la prise de sang, on peut la faire tout de suite. L'infirmière a déjà fait la mienne.

– Oh. Euh, oui, alors…

Alistair sonne, et l'infirmière apparaît quelques minutes après. Comme si elle attendait son signal. Pas rassurée, je lui tends mon bras avec un sourire forcé.

Hors de question que je montre à Alistair que les piqûres me terrifient !

OceanofPDF.com

71. Illusions

Alors que j'imaginais une soirée de câlins ou de discussions – voire les deux – je me suis endormie comme une souche, hier soir. Je me rappelle m'être allongée près d'Alistair, oubliant momentanément le lit de camp que m'avait gentiment apporté une infirmière, même si ce n'était pas vraiment autorisé, d'après elle… Mais Alistair avait dû la convaincre avec son assurance naturelle. Nous étions tendrement enlacés sur le lit et puis… plus rien. C'est la lueur de l'aube qui vient de me réveiller.

J'observe Alistair et ses traits reposés, son souffle lent et profond. Ses longs cils, ses cheveux ondulés, dont une mèche tombe sur sa joue. Ses lèvres un peu entrouvertes. Et je lutte contre mon envie de l'embrasser. Son épaule dépasse du drap, et je meurs d'envie de caresser sa peau nue. Mais je ne veux pas le réveiller. Je me glisse discrètement hors du lit, me débarbouille avec les moyens du bord, plie le lit de camp et l'emmène à l'infirmière. Je ne sais pas si Alistair va recevoir de la visite aujourd'hui, mais j'aimerais éviter de laisser des traces de ma présence dans sa chambre. Il ne s'est pas réveillé, j'imagine qu'il avait vraiment besoin de repos.

Je file ensuite boire un café et manger un muffin à la cafétéria. Lorsque je remonte, l'infirmière me hèle de son bureau. Je m'approche, curieuse.

– Nous avons les résultats de votre test. Tenez, dit-elle en me donnant une enveloppe. J'ai déjà remis la sienne à M. McKay.

– Merci, réponds-je, émue par ce que représente cette prise de sang. Alistair est réveillé ?

– Oui, il a une visite.

– Oh, très bien. Merci.

J'hésite à entrer dans la chambre. Je ne sais pas qui est présent. Je serre l'enveloppe contre mon cœur, sans l'ouvrir. Je sais déjà quel est le résultat,

de toute façon. Mais je suis un peu fébrile tout de même, ce qui est stupide, il faut bien l'avouer. Je fais demi-tour pour rejoindre la fenêtre, décachette finalement l'enveloppe et souris. Bien sûr, le résultat est négatif. Je fourre le papier dans mon sac et retourne devant la porte d'Alistair. Hésite encore. Puis frappe deux coups légers.

– Bonjour Amy, disent en chœur Alan et Alistair.

– Vous êtes bien matinale, dit Alan, probablement surpris de me trouver là, même s'il ne le montre pas réellement.

– Oui, me justifié-je, rougissante. Qui n'a pas eu peur avec cette chute phénoménale ?

– En effet, confirme le réalisateur, l'air désolé. Mais le principal est qu'Alistair aille bien. Vous n'êtes pas cascadeur pour rien, dit-il en se tournant vers mon brun ténébreux qui ne dit rien et se contente de me jeter un regard indéchiffrable.

– Bien, je vous remercie d'avoir signé les papiers, conclut Alan en récupérant une liasse de feuilles posée sur la table. Je les transmets dès mon retour à l'expert. Et ne vous inquiétez pas, votre contrat a été rempli. C'était la dernière cascade. Étant donné que vous êtes d'accord pour qu'on utilise la scène, tout est OK pour nous.

– Bien, dit Alistair avec un sourire. Merci Alan.

– Amy, nous reprenons demain le tournage. À très vite. Alistair, au plaisir de vous revoir.

Nous le saluons et Alan s'empresse de regagner la sortie. Je ne peux m'empêcher de me demander où il a laissé Chouchou.

Mais je ne lui pose pas la question, bien entendu…

– L'infirmière t'a donné le résultat ? me demande aussitôt Alistair.

– Oui, affirmé-je en récupérant le papier et en lui tendant. Toi aussi, à ce que j'ai compris.

– Tout à fait, répond-il en me donnant sa feuille à lui.

Que je lis. Et qui me fait sourire.

– Vivement que je sois rétabli, me glisse-t-il avec un air canaille, me laissant sous-entendre qu'il est impatient de faire l'amour avec moi sans préservatif.

– Hum. Je doute que ce soit conseillé.

– Le sexe est le meilleur médicament qui existe, *BlueBird*, n'oublie jamais ça ! riposte-t-il, amusé par ma provocation.

Je n'ai pas le temps de lui répondre, une employée de l'hôpital entre avec son petit déjeuner. Alistair la remercie, soulève la cloche et grimace légèrement. Je le comprends. Deux œufs bien pâles, deux biscottes, une pomme et un café aussi clair que la pluie qui tombe dehors.

– La cafétéria n'est pas trop mal pour le petit déjeuner, m'amusé-je. Tu veux des viennoiseries ?

– Non, je veux un vrai petit déjeuner avec des trucs salés et bien gras ! J'ai une faim de loup !

– Tu devras attendre, alors. Tu sors bientôt ?

– Oui, en fin de matinée. George et Daisy viennent me chercher.

– J'aurais pu te ramener, proposé-je.

– Ils tenaient vraiment à venir…

– OK. Je vais rentrer, alors…

– Oui, je dois attendre le passage du médecin, et après je suis libre. On pourrait… se voir plus tard ?

– D'accord, dis-je, les papillons déjà actifs dans mon ventre.

– Sois prudente sur la route, *Bluebird*.

– Ne fais pas tourner en bourrique les infirmières, réponds-je avec un grand sourire.

J'ai à peine le temps de finir ma phrase que la main d'Alistair saisit mon poignet. Je me retrouve écrasée contre son torse, ses lèvres sur les miennes. Il m'offre un baiser passionné. Urgent. Étourdissant.

Moi aussi, j'ai hâte d'être à ce soir !

***

Sauf que maintenant nous sommes le soir. Et Alistair m'a envoyé un SMS pour me dire qu'il n'était pas dispo. J'avoue que je ne sais pas comment prendre son message. Est-ce de nouveau un pas en arrière ? Le test HIV me semblait plutôt un pas en avant… A-t-il repris ses esprits ? Décidé que non, finalement, notre relation n'allait pas durer ?

Pitié, qu'on me sorte ces questions de la tête !

Outre ma tristesse et la déception de ne pas le voir ce soir, je dois bien avouer que je suis en colère. En colère d'avoir cru qu'une évolution était possible entre nous. Que nous pourrions être… un couple. Avec des rendez-vous et tout le tintouin. Ou sans le tintouin, je m'en fiche, mais ce que je veux, c'est le voir. Sa présence me manque. Son regard ombre et lumière me manque. Sa voix, grave et enveloppante, me…

Bon, OK, on a compris…

Après avoir répondu aux SMS de Bonnie et de Carolyn qui m'ont demandé des nouvelles, je fixe mon téléphone avec dépit. Je suis tentée de harceler Alistair de questions. De reproches. Alors je prends une décision de grande fille sage, je balance mon portable sur le lit et attrape celle qui ne me déçoit jamais : ma guitare. Et je joue. Longtemps. Je m'apaise. De plus en plus. Je laisse de côté les fausses promesses, les illusions, les espoirs avortés. Mieux, j'en fais un début de chanson. Qui claque, sans vouloir être prétentieuse. Des paroles certes un peu torturées, mais qui avaient besoin de sortir.

Quand j'ai assez joué, que je suis essoufflée de m'être autant concentrée, je pose ma guitare en la remerciant intérieurement. Puis je reprends mon téléphone et (non, pas de SMS à Alistair) je vais sur YouTube.

227 600 vues. Wow.

J'en reste un instant muette de surprise. Si je m'attendais à ça !

Ensuite, je lis les commentaires. Plus lentement que ce matin. Un peu avec appréhension, je ne peux le nier. Sahelle m'a dit qu'ils étaient positifs,

mais je reste sur mes gardes, les réseaux sociaux peuvent être traîtres, parfois. Et blesser énormément.

Et niveau blessure émotionnelle, merci, j'ai ma dose…

Mais Sahelle disait vrai. Que des compliments ! Enfin, il y a bien une remarque ou deux sur la couleur de mes cheveux et le lien avec ma mère, mais ça s'arrête là. Ah, si ! Un internaute dit que les chansons d'amour sont niaises. Je souris, émue. Ce déferlement de commentaires me surprend au plus haut point.

Et me laisse pensive…

Je n'ai toujours pas l'intention de faire carrière dans la chanson. Mais là, je me pose la question d'approfondir un peu ce que j'écris. De continuer, tout du moins.

Enfin, je n'en sais rien, je ne suis pas certaine d'avoir les idées claires !

OceanofPDF.com

72. Bizarre, bizarre…

L’ambiance sur le tournage n’est pas ce que j’appellerais joyeuse. Il plane un air difficile à expliquer, tout le monde se regarde en biais, comme si chaque personne se méfiait de l’autre.

– Qu’est-ce qui se passe ? demandé-je à Bonnie, une fois que je lui ai résumé quinze fois ma soirée à l’hôpital avec Alistair (qui n’était pas une soirée, puisque je me suis endormie).

Et je me suis bien gardée de lui dire le lapin qu’il m’a posé ensuite…

– L’expert de l’assurance a trouvé un truc louche, m’explique-t-elle d’une voix désolée. C’est à propos de la selle. Je n’ai pas tout compris, mais je crois que ce n’est pas un accident.
– Comment ça ?
– La selle aurait été sectionnée. Net, grimace-t-elle.

J’ouvre de grands yeux et cours jusqu’à l’endroit où sont rassemblés Alan, Stuart, l’expert et quelques personnes de l’équipe, Bonnie sur les talons. Tous ont un visage grave.

– Ce n’est pas un hasard ? demandé-je après les avoir salués.
– Eh non, confirme l’expert. Il va falloir revoir l’assurance.
– Comment ça ? m’étonné-je.
– Les garanties sont différentes selon les causes. Là, c’était criminel, M. McKay touchera une plus grosse indemnité.
– Mais le matériel n’avait pas été vérifié ?
– Si. Mais pas assez, manifestement.
– Heureusement qu’il est bien assuré, souffle Bonnie à mes côtés.
– Les assurances sont obligatoires pour les cascadeurs. Mais il y en a des plus importantes que d’autres. M. McKay ne plaisantait pas avec ça, il est

très, très bien couvert, oui.

– Et… Se pourrait-il que quelqu'un sabote personnellement son matériel pour toucher l'assurance ? demande subitement Stuart, son éternel air aigri sur le visage.

Sa question jette un froid au milieu des personnes rassemblées. Tous le regardent avec un air surpris.

– Il va y avoir une enquête, bien sûr, énonce l'expert, mais c'est peu probable, connaissant M. McKay.

– Vous n'êtes sûr de rien, insiste Stuart, perfide.

– Mais comment pouvez-vous insinuer une chose pareille ? m'offusqué-je, ne pouvant plus me retenir, tellement ses propos me choquent.

– On voit de tout dans la vie, lâche Stuart, imperturbable.

– Peut-être, mais ça m'étonnerait beaucoup que ce soit son style, moi… ne puis-je m'empêcher de répondre.

– Je ne savais pas que vous connaissiez si bien ce cascadeur, ironise Stuart sur un ton suspicieux.

Je me contente de hausser les épaules sans répondre. Cet homme est vraiment parano. Et méchant.

Mais ça, je le savais déjà…

Je m'éloigne ensuite avec Bonnie. Pas envie d'en entendre plus. Apprendre que quelqu'un a voulu, sciemment, attenter à la vie d'Alistair me glace le sang. M'inquiète à un point inimaginable.

– Ce n'est pas un peu bizarre, tout ça ? demandé-je à Bonnie. Le mot sur ma voiture, la selle sectionnée… Je ne sais pas trop quoi en penser…

– Mouais, de plus en plus bizarre… confirme-t-elle. Au fait, j'ai bien discuté avec Moira sur le chemin du retour.

– Ah, me contenté-je de répondre, absorbée par mes pensées. Et ?

– Je pense que c'est quelqu'un de bien, tu sais.

– Tu ne m'as pas déjà dit ça hier ? dis-je en m'arrêtant et en me tournant vers elle pour voir son expression.

– Euh… si, rougit-elle. Mais là, nous avons vraiment bien parlé. Et son attitude était surtout liée à la peur qu'Alistair refuse de la laisser voir sa fille. Mais elle ne fera rien qui pourrait bouleverser Catriona, je peux te l'assurer.

Bonnie… qui rougit ? WTF ?

– Cool… lâché-je. C'est déjà ça…

Pas que je ne sois pas contente de cette nouvelle, juste que celle que je viens d'apprendre avant me donne vraiment la chair de poule. Je n'arrête pas de ruminer. De me demander qui peut nous en vouloir à ce point.

Et s'il y a un lien entre Alistair et moi pour les menaces et l'accident…

***

Attendre le soir pour me rendre au ranch a été un vrai calvaire. Ajoutez à ça l'ambiance morose et suspicieuse sur le plateau, les coups d'œil entendus de Stuart quant au fait que je prenne la défense d'Alistair par rapport à son assurance, mon besoin de regarder tout le monde comme un ennemi potentiel à cause du mot sur ma voiture – et de mes pneus crevés –, la journée a donc été d'un pathétique déprimant.

Pour rester polie…

Il ne me reste que quelques jours de tournage et j'ai l'impression que tout a changé. Je ne parle pas de cette atmosphère tendue, mais d'autre chose d'indistinct. Ou alors, c'est l'absence d'Alistair qui veut ça. Mouais, pas faux, c'est comme s'il manquait quelque chose aujourd'hui.

Ou plutôt quelqu'un…

Alors je crois bien que c'est moi qui suis pathétique…

Au ranch, Daisy m'indique qu'Alistair se repose chez lui. Après m'avoir remerciée des dizaines de fois, proposé un thé, des biscuits que je refuse

poliment, je me dépêche de suivre le petit chemin que j'ai déjà emprunté pour me rendre dans la maison d'Alistair. Je traverse la forêt, aperçois la cabane de Catriona, puis l'antre d'Alistair. Son énorme bâtisse en chaux blanche et en baies vitrées me laisse, comme la dernière fois que je l'ai aperçue, sans souffle. Je ralentis le pas, prenant le temps de bien l'admirer. Puis je me rappelle qu'Alistair m'a posé un lapin hier soir. Et que je lui en veux…

Mais maintenant, je suis partagée entre les reproches que je veux lui faire et la peur que j'éprouve suite aux dernières révélations sur son accident…

Quelquefois, j'aimerais qu'on m'enlève le cerveau. Juste quelques minutes, pour avoir du répit. Pour que je cesse d'être tiraillée entre plusieurs sentiments. Plusieurs émotions. Et qu'on intègre aussi ce qu'on appelle « volonté » dans mon esprit.

Volonté en ce qui concerne les reproches que je veux faire à Alistair…

Parce que, quand il m'ouvre, pieds nus, en jogging large qui lui tombe sur les hanches et tee-shirt manches courtes près du corps, je me rappelle à peine la raison pour laquelle je suis venue. Tout ce que je vois, c'est son sex-appeal. Cette sensualité brute qui émane de lui. Son regard sombre qui m'observe, la tête légèrement penchée sur le côté, son petit sourire craquant sur les lèvres.

Combien je tiens à lui…

– *BlueBird*… se contente-t-il de lâcher, visiblement pas étonné de me voir.

– Alistair, dis-je d'un ton sévère. Il faut que je te parle !

Il s'efface pour me laisser entrer. Son parfum me saute au nez. Associé à celui du gel douche que j'ai déjà utilisé ici même.

– Tu étais en manque de spa ? dit-il en souriant plus largement.

– Nan… soufflé-je, désolée de ce que je vais lui annoncer. J’ai un truc important à te dire.

– OK… Viens.

Je le suis dans les escaliers, avec une vue parfaite sur ses fesses… parfaites. Un appel à la luxure, ce fessier !

Et, bien sûr, il surprend mon regard une fois en haut. Qu’il a la délicatesse de ne pas souligner, cependant…

– Tu veux un thé ? me demande-t-il, très poli.

– La selle a été sectionnée, dis-je de but en blanc. Et oui, je veux bien, merci.

Alistair ne réagit pas. Il se rend d’un pas nonchalant dans sa cuisine pour préparer la boisson.

– C’est tout ce que ça te fait ? m’agacé-je. C’est grave ! Quelqu’un a voulu te tuer !

– Je sais déjà tout ça, Amy, dit-il, toujours indifférent. L’expert est venu me voir hier soir.

– Oh ? C’est pour cette raison que tu as décommandé notre… rendez-vous ?

– Oui, confirme-t-il.

OK, je me sens trop conne, là… Mais soulagée de savoir qu’il y avait une vraie raison… Et non pas une fuite de sa part.

– Mais l’expert semblait découvrir le truc en même temps qu’Alan et Stuart, m’étonné-je. Ce matin, sur le plateau.

– Il a vu ça hier et n’en a parlé à personne. Je crois qu’il voulait voir la réaction des gens aujourd’hui.

– Mais pourquoi ?

– Probablement pour dénicher le coupable, affirme Alistair, laconique.

– Ah. Oui. En tout cas, Stuart a lâché que c’était un coup de ta part pour toucher plus d’argent…

– Si ça l’amuse, dit Alistair, pas franchement surpris. Mais bon, qu’il se rassure, j’ai déjà de quoi vivre tranquille jusqu’à la fin de mes jours. Et Catriona aussi.

– Tu penses que ça pourrait être qui ?

– J’avais pensé à Moira… répond-il. Ça aurait été tout bénef pour elle. Elle récupère Catriona et l’argent pour l’élever.

– Mais c’est ignoble ! m’offusqué-je.

– En effet…

– Tu crois vraiment qu’elle serait capable de ça ? insisté-je, refroidie par sa supposition.

– À vrai dire, je n’en sais rien. L’expert m’a dit que tout le monde était potentiellement coupable. Mais, pour être honnête, je n’ai pas envie de me prendre la tête là-dessus pour le moment. Des spécialistes vont s’occuper de ça. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus.

– Tu as le droit de venir sur le plateau, même en touriste, dis-je, sous couvert d’humour.

Et peut-être aussi parce que le tournage est nettement moins drôle sans lui…

– Oui, j’irai sûrement dire au revoir à l’équipe.

– En tout cas, entre mes menaces et ta selle, ce n’est franchement pas rassurant, soupiré-je. Tu crois qu’il y a un lien entre les deux ?

Alistair réfléchit quelques secondes. Le temps qu’il m’apporte un thé qui sent bon le jasmin.

– Nous sommes les nouveaux amants maudits, *BlueBird*, se marre-t-il.

– Super, ça fait envie, grimacé-je, pas vraiment enchantée de ce surnom.

– Si tu as peur, tu peux passer la nuit ici, tu sais… propose-t-il en changeant soudainement de sujet.

Et de regard. Et de ton.

– Le héros de ces dames… ironisé-je.

– Ça compensera pour hier, dit-il, amusé, en me faisant un clin d’œil.

– Bon, si t’insistes…

J’ai bien fait de venir, finalement…

OceanofPDF.com

73. C'est reparti…

Nous sommes confortablement installés dans son sofa quand je lâche la phrase qu'il ne faut pas.

Et que je ne savais pas qu'il ne fallait pas prononcer.

Nous parlions encore du tournage, et cette idée m'est venue naturellement.

– Tu as un contrat à venir, maintenant ? demandé-je, curieuse.

– Non. Je vais devoir gérer Moira et je crois que ça va suffire pour bien occuper mes journées. Et surtout… dire la vérité à Catriona, avoue-t-il avec une pointe de désolation dans la voix.

– Si jamais tu penses que ta fille ou même toi avez besoin de vacances… je vis dans une grande maison à Los Angeles. Ma mère ne sera probablement pas là, mais si elle y est, tu auras peut-être droit à un autographe, affirmé-je en riant. Alan ne m'a pas parlé de la suite de sa série. Je ne sais pas si je rempile ou pas… Donc je vais rentrer chez moi.

– Ah… se contente de répondre Alistair.

– Quoi, « ah » ? demandé-je en me redressant, soudainement alarmée par le ton étrange de sa voix.

– C'est juste que… je ne pense pas que j'aurai le temps.

– Mais Catriona va avoir des vacances, non ?

– Oui. Mais je n'ai pas prévu de partir.

– Ah bon. Mais elle serait contente d'aller aux États-Unis, non ? insisté-je, ne comprenant pas son brusque revirement.

– Oui, sans aucun doute. Mais… non. C'est gentil de ta part de m'inviter, mais je ne viendrai pas.

– Mais… Pourquoi ? demandé-je d'une voix trop aiguë en fronçant les sourcils.

– Parce que ! dit-il en se levant, subitement mal à l'aise.

– Tu ne veux plus me voir, c’est ça ? demandé-je d’un ton peu assuré, le mode « parano » enclenché dans mon esprit.

– Non. Ça n’a rien à voir avec toi, *BlueBird*, tente-t-il de me rassurer. Mais je n’irai pas aux États-Unis.

– Mais pourquoi ? insisté-je encore.

– Je ne peux pas te le dire. Mais désolé, c’est non, affirme-t-il, déterminé.

Mon sang ne fait qu’un tour dans mes veines. Je devrais probablement lui demander plus d’explications, négocier, aussi, peut-être, mais j’en ai marre. Vraiment marre ! Tous ces changements d’attitude me donnent le tournis. Je me lève, attrape mon sac et ma veste.

– Tu me saoules, Alistair, lui lancé-je, à bout. Le jour où tu sauras ce que tu veux, fais-moi signe !

Et je dévale les escaliers en courant. Continue ma course le long du chemin, me prenant une branche au passage, comme une grosse gifle, qui m’érafle la joue. Les larmes affluent. Je les laisse couler quand je me faufile jusqu’au ranch, rasant les murs, priant pour ne croiser personne. Puis j’arrive à ma voiture, essoufflée.

Et toujours aussi en colère.

***

Allongée sur mon lit, dans la pénombre, n’ayant même pas eu le courage d’allumer la lumière, je rumine. Je tente de faire le point. Mais en étant en colère, ce n’est pas vraiment facile. Je suis lasse. Des menaces, des accidents, du comportement d’Alistair. Je sais que la vie n’est pas un long fleuve tranquille, mais là, vraiment, je trouve que ça fait un peu beaucoup en si peu de temps…

Les jambes relevées contre le mur – il paraît que ça détend – je ferme les yeux. Me retiens de pleurer. Marre d’avoir des cernes et des paupières gonflées ! En plus, mon nez est tout rouge après, c’est moche.

Puis j’entends toquer à ma porte. Je soupire, sans bouger. Je n’ai pas envie de recevoir de visites. Peut-être est-ce Carolyn ou Bonnie, mais j’imagine qu’elles m’auraient prévenue si elles comptaient passer me voir. Alors je ne réponds pas. Je boude la terre entière. Je m’isole pour essayer de retrouver mon souffle. D’y voir clair.

Même s’il n’y a rien à voir, Alistair est un handicapé des sentiments. Point barre.

On frappe de nouveau. Plus fort. Je soupire encore. Plus fort. Puis j’entends une voix grave qui retentit et que je reconnais très bien.

Alistair…

– *BlueBird*, ouvre !

Non, je n’ouvrirai pas. Je ne sais pas ce qu’il veut, mais je n’ouvrirai pas.

Volonté : essai numéro… je ne sais plus combien… Mais le principal est d’essayer, non ?

Nan, pas sûr…

Il frappe encore. Je me retourne sur mon lit, fourre ma tête sous l’oreiller, appuie de toutes mes forces. Je reste quelques secondes comme ça, mais j’étouffe, je suis obligée de reprendre ma respiration. Alistair frappe encore. En continu.

– Amy, bordel, ouvre-moi, je sais que tu es là, il y a ta voiture ! s’énerve-t-il derrière la porte.

Je l’entends jurer, ce qui laisse un sourire s’installer sur mes lèvres. À lui de paniquer. De se poser des questions. Un instant, je me dis qu’il a peut-être une réponse aux menaces. Quelque chose d’important à me dire. Mais je ne cède pas. En revanche, je me lève discrètement, sans faire de bruit. Puis son ombre apparaît à ma fenêtre et je pousse un cri.

OK. Loupé pour la discrétion… Et pour ma pseudo-absence.

Parce qu'il me voit. Moi aussi, je le vois. Très bien, même. Les traits de son visage sont tendus. Furieux, peut-être…

– Amy, je sais que tu es là, dit-il encore. Ouvre, je veux te parler.

Je hausse les épaules et me dirige vers ma cuisine. Alistair continue d'insister, tambourinant encore contre ma porte, faisant un vacarme assourdissant. Puis j'entends une autre voix que la sienne.

– Merde, Duncan, marmonné-je.

Et il n'a pas l'air content. Je me dépêche d'aller ouvrir la porte. Pas le choix. Et je découvre mon logeur, son fusil pointé sur Alistair qui a les mains levées en signe de paix.

– C'est bon ! m'écrié-je. Je le connais ! Tout va bien.

Le vieux monsieur plisse les yeux, pas franchement convaincu. Il me regarde à peine.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ? demande Duncan sur un ton bourru.
– Discuter avec elle. Nous nous connaissons du tournage, précise Alistair, pas fier.
– Je crois qu'elle ne veut pas vous voir. Alors déguerpissez ! Vous êtes chez moi ici !

Alistair soupire, puis laisse tomber ses bras. Ainsi que ses épaules. Et il me jette un dernier regard avant de tourner les talons. Un regard si désespéré et surpris que ma volonté de l'ignorer en prend un coup.

Déjà qu'elle n'était pas si élevée que ça…

– OK, c'est bon, dis-je d'une voix morne. Entre, Alistair.

Il s'arrête net, se retourne vers moi, interrogateur.

Quoi, j’ai bien le droit de changer d’avis, non ?

– Ah ! Vous le laissez entrer maintenant ? s’étonne Duncan. Il faudrait savoir ! Faire tout ce tapage pour rien !

– Désolée, dis-je, agacée qu’il s’en mêle.

– Ouais. Pas autant que moi, maugrée-t-il en abaissant enfin son fusil et en marmonnant dans sa barbe avant de rentrer chez lui.

Je m’efface pour laisser passer Alistair. Allume la lumière. Puis m’adosse contre la porte en croisant les bras.

– Qu’est-ce que tu veux ? demandé-je d’une voix on ne peut plus glaciale.

– Te parler, répond-il d’un ton bas.

– OK. Je t’écoute…

– Tu ne veux pas qu’on marche, plutôt ? grimace-t-il devant mon attitude de défi.

– Non.

Il écarquille les yeux. Je garde ma posture, relève même le menton.

– J’ai besoin de prendre l’air, Amy, et je dois marcher pour ma rééducation, explique-t-il, un brin amusé.

Si c’est moi qui l’amuse, ça ne me fait pas rire…

– Quelle rééducation ? ironisé-je. Tu ne t’es rien cassé, que je sache !

– C’est bon pour la santé de marcher…

– OK, soupiré-je. Marchons…

À vrai dire, ça ne me déplaît pas d’aller à l’extérieur. Parce que l’air est étouffant, ici. La présence d’Alistair emplit la totalité de la pièce. Son magnétisme, son odeur, tout. Et je peine à respirer. Et puis, pour être tout à fait honnête, je me sens en position de faiblesse, aussi. Un peu comme si j’étais à sa merci.

À la merci de son aura qui annihile toute volonté de ma part.

Enfin, le peu qu'il me reste…

Dehors, il ne pleut pas. Une petite brise souffle, mais pas si fraîche. Ou alors, c'est mon sang qui bouillonne tellement dans mes veines que je ne crains plus le froid… Nous faisons quelques pas en direction du sentier que j'ai déjà emprunté, celui qui longe la falaise et mène au bord de l'océan, oscillant entre le bleu et le gris, en contrebas. Océan qui jette ses vagues avec fracas contre les rochers sombres que je perçois. Je lève le nez vers le ciel, admire la lune pleine et les étoiles qui lui tiennent compagnie. Puis Alistair prend enfin la parole.

– Je suis né aux États-Unis, *BlueBird*, commence-t-il. À Los Angeles, exactement…

– Oh ! m'exclamé-je.

– Laisse-moi parler, s'il te plaît, me demande-t-il.

– Pardon, murmuré-je, me souvenant que je lui ai demandé la même chose à l'hôpital, quand je lui ai avoué ce que j'avais dit à Moira.

– Je vivais tranquillement avec ma famille avant que l'accident n'arrive. Je t'ai dit que j'avais une sœur jumelle et qu'elle était morte dans l'accident…

– Oui, confirmé-je avant de me mordre la lèvre.

– En fait… Nous devions tous aller à une fête foraine ce jour-là. Mon père, ma mère, ma sœur et moi. Un peu plus tôt dans la journée, j'avais cherché un jouet, en vain. Et j'avais accusé ma sœur de l'avoir caché. J'avais 10 ans, me précise-t-il, la voix tendue, ses phrases ponctuées de silences. Je m'entendais très bien avec ma sœur, nous étions vraiment fusionnels. Si bien que, souvent, nous ne ressentions même pas le besoin d'inviter des amis. Être tous les deux nous plaisait beaucoup. Comme la plupart des jumeaux, nous avions notre propre langage et nous nous comprenions juste en nous regardant. Bref… Elle m'avait assuré qu'elle ne savait pas où se trouvait mon jouet, mais je refusais de la croire. Nous nous sommes disputés. Violemment. Je crois que c'était une de nos pires disputes. Ça nous arrivait souvent de ne pas être d'accord, et nos différends étaient souvent aussi intenses que notre complicité. Elle m'a même proposé de chercher le jouet avec moi, mais j'étais tellement persuadé que c'était

elle qui l’avait caché pour me contrarier que j’ai refusé qu’elle m’aide. Et… j’ai été très méchant.

Alistair marque une pause. Sa voix est lasse, son ton, douloureux. J’ai envie de le réconforter, mais je m’abstiens. Je me doute bien que tout ce que je pourrais lui dire ne servirait à rien. Je ne connais pas la fusion entre les jumeaux.

Et je ne sais pas ce que ça fait de perdre sa sœur… Et puis je ne dois pas parler.

– Je lui ai dit des choses horribles… reprend-il. Des choses que je ne pensais pas, évidemment, mais j’ignore pourquoi j’étais aussi persuadé que c’était elle qui m’avait joué un mauvais tour. D’ailleurs, je me souviens à peine pour quelle raison je voulais absolument ce jouet. Preuve que ça ne devait pas être bien important. Je lui ai dit que je regrettais d’avoir une sœur, que nous étions des faux jumeaux, que notre complicité ne valait rien du tout. Que je ne l’aimais pas, qu’elle n’était rien pour moi…

Il fait encore une pause. Mon cœur se serre davantage. Je vois venir la suite de son histoire. Et j’en suis sincèrement désolée…

– Ma mère s’est fâchée. Elle m’a demandé de m’excuser, mais j’ai refusé. Alors j’ai été puni. Pas de fête foraine pour moi. Elle m’a dit de réfléchir à mes paroles pendant leur absence. Que ça me servirait de leçon parce que j’avais vraiment été méchant et irrespectueux. Sauf que…

– Ils ne sont jamais revenus… murmuré-je.

– Ils ne sont jamais revenus, confirme Alistair. On peut dire que la leçon, je l’ai bien comprise. À mes dépens. Et d’une manière que je ne soupçonnais absolument pas. Le pire, c’est que j’ai retrouvé mon jouet. Et j’ai compris que ce n’était pas elle qui l’avait caché puisqu’il était sagement rangé. Je m’en suis voulu, bien sûr, alors j’ai préparé un gâteau. Son préféré. Et je lui ai écrit un mot d’excuses. Et même dessiné un de ces bonshommes favoris, un super-héros qu’elle idolâtrait. Mais… c’était trop tard.

– Je suis désolée… dis-je tout bas.

– Oui. Moi aussi. Je me suis comporté comme un petit con. J'ai été méchant. J'ai blessé ma sœur, et mes parents aussi, qui n'ont pas compris mon comportement. Et ils sont morts. Tous. Peut-être par ma faute. Mon père roulait vite, d'après les autorités, et je n'ai jamais pu m'enlever de l'esprit que s'il roulait trop vite c'était parce qu'il était énervé. À cause de moi. Ils sont tous morts alors que nous étions fâchés. Je ne sais pas s'il existe quelque chose de pire que ça…

Alistair arrête de marcher. Il se tourne vers l'océan qui a décidé de fixer sa couleur sur le gris et fixe l'horizon. Je regarde son profil et je lis la peine sur son visage. La culpabilité. Un deuil impossible à faire. Je me retiens encore de ne pas poser ma main sur son bras en signe d'apaisement. De réconfort. Mais il pourrait prendre ça pour de la pitié. Et je refuse qu'il croie ça. Je suis triste pour lui, tout simplement. Triste pour ce petit garçon de 10 ans qui a vu sa vie se transformer en drame. Sincèrement touchée par cet adulte qui doit vivre avec un tel chagrin aujourd'hui encore… Je savais que la famille d'Alistair était partie de manière brutale et tragique, mais ce que j'ignorais, c'étaient les détails qu'il vient de me confier…

– Quand je suis parti des États-Unis, j'ai juré de ne jamais y retourner, dit-il en me faisant face, les yeux brillants. Mon passé est à Los Angeles, *BlueBird*, et je tiens à ce qu'il y reste. Je ne veux pas retourner voir les fantômes que j'y ai laissés. Je m'en veux toujours, tu sais. Et aller là-bas n'est donc pas une option.

– Je suis désolée, répété-je encore. Je n'ose même pas imaginer combien ça a dû être difficile. Mais, Alistair, tu n'y es pour rien. Et ton absence t'a probablement sauvé la vie.

– Oui, je sais… Mais avant de m'installer en Écosse chez ma grand-mère, j'ai passé deux semaines en famille d'accueil. Elle était sympa, quoique dépassée, mais je crois que ça a été les pires semaines de ma vie. Retourner à Los Angeles pourrait rouvrir mes plaies. Et je n'ai pas envie de ça.

– Je peux comprendre, dis-je d'une voix douce. Mais tes plaies sont toujours ouvertes, Alistair. Et peut-être que retourner au États-Unis permettrait de les fermer, justement. Une bonne fois pour toutes…

– Je ne suis pas vraiment convaincu, non… soupire-t-il. Je ne pense pas qu'aller là-bas ferait office de thérapie. Je pense que ce serait le contraire.

– C'est toi qui vois, dis-je, ne voulant pas insister. Mais ta fille serait peut-être contente de voir où tu as vécu tes premières années. Je ne dis pas ça parce que ça me ferait plaisir que tu viennes, même si j'en ai très envie, bien sûr, mais parce qu'il faut que tu guérisses de ça. Et que tu arrêtes aussi de te sentir responsable de la mort de ta sœur et de tes parents. Personne ne peut porter un tel fardeau. Aussi fort, courageux et battant soit-il.

Alistair plonge son regard dans le mien. Le vent fait trembler ses cheveux. Moi, c'est mon corps qui tremble. Mon cœur. Le voir si malheureux, si désespéré, me donne envie de pleurer.

– Viens, *BlueBird*, rentrons… dit-il en haussant les épaules, ne voulant pas réagir à mes propos.

***

Le retour jusqu'à ma maisonnette se passe dans le silence le plus total. Le vent murmure dans nos cheveux. L'océan fait entendre son ressac incessant. Alistair est dans ses pensées. Je le laisse. J'ai encore envie de lui parler, bien sûr, mais je me retiens.

Plus tard…

Je vérifie nerveusement que Duncan ne nous attend pas avec son arme flippante quand nous approchons de sa maison. Alistair n'a fait aucune allusion sur cet… incident, mais je me méfie des réactions de mon logeur. D'autant plus qu'il n'aime pas trop que des « inconnus » viennent ici, chez lui. Je ne lui ai d'ailleurs pas demandé la permission d'inviter Alistair.

Et je ne le ferai pas.

Vie privée, ça lui dit quelque chose ?

Bien sûr que non, sinon il n'aurait pas publié une vidéo de moi sans mon accord…

Quand je m’aperçois que la voie est libre, je respire un peu mieux. Et quand je referme la porte d’entrée dernière nous, j’inspire enfin librement.

– Tu veux boire quelque chose ? proposé-je d’une voix douce à l’homme torturé qui inspecte l’intérieur de ma location.

– Un truc chaud, volontiers.

– Thé ou chocolat ? demandé-je.

– Thé…

Je m’active pendant qu’Alistair s’arrête devant ma guitare. Il ne parle pas, se contente de l’observer.

Et moi, je le surveille, lui. Et je paierais cher pour savoir ce qu’il pense.

– Tu as déjà joué de la guitare ? demandé-je en posant le plateau sur la petite table basse en bois.

– Ado, oui. J’aimais beaucoup. Mais je n’ai pas persévéré. Je ne crois pas être très doué pour la musique, grimace-t-il.

– Tu es doué pour beaucoup d’autres choses, murmuré-je en souriant.

– Ah oui ? s’amuse-t-il, la lumière revenue un peu dans ses yeux. Comme ?

– Hum, laisse-moi réfléchir… Les cascades, bien évidemment.

– Ouais. Sauf la dernière, marmonne-t-il.

– Ce n’était pas ta faute ! m’écrié-je. Tout comme l’accident de tes parents n’était pas ta faute, Alistair !

Il lève les yeux au ciel, sans répondre. Je me rapproche de lui.

– Et si tu n’étais pas venu vivre en Écosse, je ne t’aurais peut-être jamais rencontré… continué-je d’une voix plus basse.

– Ça, on ne peut pas le savoir, objecte-t-il.

– Non. Bien sûr que non. Mais ça aurait été dommage, quand même, de ne pas te connaître.

– Tiens donc… sourit-il de nouveau. Je croyais que tu en avais marre de moi, de mes pas en avant et en arrière, que je te saoulais…

Je ricane pendant qu’il plisse les yeux et croise les bras sur son torse.

– Personne n’est parfait, non ? m’amusé-je malgré le regard sérieux qu’il affiche.

– Certainement. Mais il y a tout de même des limites… grogne-t-il.

– Alistair, dis-je en posant ma main sur son bras, son visage tout près du mien. Je t’aime comme tu es, tu sais. C’est sûr que ce n’est pas drôle, tes changements d’attitude, mais je les comprends à présent. Donc, bon… Je fais avec…

Alistair plonge son regard dans le mien. Un regard empli de tendresse. Qui me fait fondre un peu plus.

– Je… t’apprécie beaucoup aussi, *BlueBird*, tu sais…

Un léger sourire s’inscrit sur mes lèvres tandis que mon cœur se met à tambouriner comme un fou dans ma poitrine.

– Apprécier… Mouais, c’est mieux « qu’aimer beaucoup », je suppose… ne puis-je m’empêcher de lâcher.

Alistair décroise ses bras, fait un pas en avant. Il n’y a plus d’espace entre nous, cette fois. Pas un cheveu. Son regard se teinte de sombre. Je crois même y déceler une sorte d’éclair, furtivement.

– Oui… bon. Je t’apprécie beaucoup. Enfin, je crois que…

Je ne respire carrément plus. Et mon cœur cogne si fort qu’il m’assourdit. Si Alistair parle, je parie que je ne vais même pas entendre ce qu’il dit.

– OK, soupire-t-il comme s’il capitulait. Je crois bien que je t’aime, *BlueBird*… dit-il enfin.

– Tu crois bien ? insisté-je, chiante jusqu’au bout.

– Ce que tu peux être pénible, quand tu veux, rit-il. Oui, je suis tombé amoureux de toi, Amy. Très vite. Mais… Je ne voulais pas l’admettre. Trop de… Bref. Je t’aime. Comme un dingue.

Je ferme les yeux une seconde. Et me jette sur lui. Dans mon esprit, je crie :

Il l'a dit ! Il l'a dit ! Il l'a dit !

En boucle.

Il faut dire que j'ai tellement espéré les entendre, ces trois petits mots…

Je prends possession de ses lèvres comme si c'était la première fois que je l'embrassais. Et que je me retenais depuis une éternité. C'est doux. Urgent. Violent. Terriblement bon.

Je pourrais avoir un orgasme rien qu'avec ce baiser…

Alistair m'enserre de ses bras, colle mon corps contre le sien en un mouvement ferme, en un mouvement d'appartenance que je trouverais cliché s'il ne venait pas de me dire qu'il m'aime. Je glisse mes mains dans ses cheveux, comme toujours, tellement j'aime sentir leur douceur. Celles d'Alistair parcourent mon dos. Avec avidité. Comme si lui aussi se retenait depuis longtemps. Ses paumes sont froides, gelées même, je les sens à travers mes vêtements, mais c'est le dernier de mes soucis. Au loin, j'entends la bouilloire se manifester, le bruit m'indiquant que l'eau est prête pour le thé. Mais je m'en fiche royalement. Je n'ai plus envie de thé. Je n'ai plus envie de rien en ce moment, excepté Alistair. Parce que ce n'est pas seulement son corps qu'il m'offre, mais son cœur aussi. Comme je lui ai offert le mien sans savoir quels étaient ses sentiments à mon égard.

« Je t'aime. Comme un dingue. »

« Comme un dingue », c'est encore plus fort qu'un « je t'aime » normal, non ?

Je m'écarte d'Alistair, déjà essoufflée. Un grand sourire jusqu'aux oreilles. Je n'arrive pas à contenir ma joie. Et Alistair s'en aperçoit, bien sûr.

– *BlueBird*, arrête de me regarder comme ça… lâche-t-il, amusé.
– Comment ? demandé-je mollement.
– Comme si tu attendais ça depuis des lustres… marmonne-t-il.
– Que j'attendais quoi, exactement ?
– Hum. J'hésite… Que tu attendais que je te parle de mes sentiments ou…
– Ou ?
– De faire l'amour sans préservatif !

Je cherche quoi lui répondre, mais il ne m'en laisse pas le temps. Il m'embrasse de nouveau avec passion. Voracement. Et j'adore ça ! De toute façon, il a raison. Sur les deux points, mais avec une préférence pour les sentiments, évidemment.

Le préservatif n'est qu'un détail, non ?… Bon, OK, je suis impatiente de le sentir en moi sans bout de plastique entre nous…

La langue d'Alistair s'immisce entre mes lèvres avec une fièvre non contenue. Je lâche un gémissement, rapproche mon corps du sien, me serre contre lui comme pour le retenir. Je doute qu'il s'échappe, je sens son envie, aussi forte que la mienne, mais la chaleur de son corps, couplée à son baiser ardent, est du délice à l'état pur. J'ai à peine le temps d'apprécier la danse de nos langues que les mains de mon amant se faufilent sous mon pull. Toujours aussi froides. Je grogne pour la forme. Mais ça n'arrête pas l'impatient, qui, sans cesser de m'embrasser, me déshabille d'un geste rapide et assuré. En soutien-gorge, confortablement lovée contre lui, je laisse mes doigts se diriger tout seuls vers le bouton de son jean. À celui qui dénude l'autre le plus vite, je pense être douée aussi. Alors Alistair se recule. Un peu. Dans son regard, des flammes. De désir. Comme j'aime. Dans un geste d'une sensualité extrême, ses dents mordillant sa lèvre inférieure, il fait passer son haut par-dessus sa tête. En même temps que son tee-shirt. Avec un sourire gourmand, je l'imite en décrochant mon soutien-gorge. Parfaitement synchronisés, nous laissons tomber nos pantalons. Quatre chaussettes suivent et volent au travers de la pièce.

– Ça, c'est moi qui le fais, dit-il en posant les mains sur ma culotte.

Avec une douceur exquise, Alistair fait glisser le bout de dentelle le long de mes cuisses. De mes mollets. Je lève une jambe, puis l'autre, et je suis nue devant lui. Ses yeux sombres parcourent mon corps de haut en bas. De bas en haut. Mon désir monte en flèche, comme si son regard était un aphrodisiaque. Comme s'il me caressait, alors qu'il ne fait que me manger des yeux. Je frissonne et avance la main pour enlever son boxer noir. Son érection tend le tissu, et son sexe émerge, enfin. Je prends le temps de le contempler. Mes yeux remontent vers son ventre mais je me fige de surprise.

– Merde, Alistair, ces bleus… dis-je, apeurée.

– Des blessures de guerre, répond-il en haussant les épaules, comme si ce n'était rien.

Mais les bleus couvrent sa hanche, là où son boxer les cachait, et continuent sur ses reins, ainsi que sur son dos, arrivant presque jusqu'à son tatouage. Je pose une main sur ma bouche pour masquer ma surprise.

– Tu as mal ? demandé-je d'une voix faible, mes doigts effleurant déjà les marques de sa chute.

– Je suis cascadeur, *BlueBird*, murmure Alistair en se tournant vers moi. Ce n'est rien.

– Ouais… soufflé-je. Mais quand même…

Les bleus ne sont même plus bleus. Ils sont noirs. Avec des pointes de violet foncé. Énormes.

– Hé… Tout va bien, me rassure mon courageux amant. Je t'assure que ce n'est rien. Ce sont les risques du métier, c'est tout. Et j'ai des antidouleurs, ne t'en fais pas.

– Tu as refusé les antidouleurs à l'hôpital, Alistair.

– Oui, mais j'en ai quand même. Si la douleur est trop forte, j'en prendrai.

Je ne suis pas rassurée pour autant. Et j'ai mal pour lui. Ça me fait un petit tourbillon désagréable dans le ventre, là où le désir fourmillait auparavant. Alors, lentement, délicatement, je plie les genoux et

m’approche. Avec précaution, je pose mes lèvres sur les bleus d’Alistair. J’embrasse chaque parcelle de sa peau, l’humidifie avec ma langue pour mettre de la douceur là où il y a eu de la douleur. Pour qu’il oublie. Pour que la tendresse que je lui donne masque ces marques. Pour que son corps s’imprègne de plaisir. Et je pense que ça marche. Un peu. Parce que le corps d’Alistair se couvre de frissons. Et un gémissement résonne dans le silence de la pièce. Puis mes mains s’aventurent sur son torse en prenant bien soin de ne pas trop le serrer, et je l’inonde d’amour. Longtemps. Je l’embrasse, le frôle, le caresse. Tout son corps. Jusqu’à ce qu’il m’arrête et prenne possession de mes lèvres. Un baiser profond et enivrant.

– Tu me rends fou, *BlueBird*, déclare Alistair en s’écartant légèrement de moi. Et je n’en peux plus d’attendre. Je veux te faire l’amour. Maintenant.

– Je t’aime, dis-je simplement comme réponse.

– Putain, si tu savais comme moi aussi, répond-il en me soulevant aussitôt, m’emportant sur le lit.

Lit où je rebondis lorsqu’il me pose. Je ne savais pas que mon matelas avait d’aussi bons ressorts. Je lui lance un large sourire pour lui signifier combien je suis contente qu’il exprime aussi ouvertement ses sentiments. Un sourire un peu fébrile, aussi, qui traduit mon impatience, mon envie qui me brûle le ventre. Ma main attrape la nuque d’Alistair alors qu’il s’allonge sur moi, le retient alors qu’il allait parsemer mon corps de baisers. Il n’a pas eu le temps de le faire, mais je l’ai pressenti.

– En moi. Maintenant, exigé-je, creusant les reins pour qu’il sente combien j’ai envie de lui.

Alistair laisse tomber sa tête dans le creux de mon cou, alors je l’inspire à pleins poumons. Son odeur, elle fait déjà partie de moi. Je ne peux plus m’en passer. Ce parfum si masculin, si viril, cette fragrance rien qu’à lui, je m’en ferais des shoots tous les matins.

On peut mettre en bouteille l’odeur de l’homme qu’on aime ?

Je devrais peut-être breveter le truc, non ?

Enfin, en imaginant que je trouve comment faire…

Et puis je sens le sexe d'Alistair contre ma féminité. Je ne respire plus. Je ne bouge plus. Ou alors juste un peu pour accentuer ce délicieux contact. Mes jambes tremblent. Mes bras tremblent. Je le serre un peu trop fort, d'ailleurs. Je m'accroche à ses épaules et je psalmodie des « viens » répétitifs contre son oreille. Que je mordille un peu, juste pour faire encore grimper son désir. Le mien est à son apogée, et s'il ne me comble pas immédiatement, je vais imploser.

Alistair se relève, bras tendus de chaque côté de ma tête, et plonge son regard dans le mien. J'ai envie de fermer les yeux, car, derrière le noir de mes paupières, je peux encore mieux savourer. Mais m'ancrer dans ses pupilles est tout aussi puissant. Voire plus. Parce que tout le reste disparaît. Il n'y a plus que lui et moi. Et ce nous que nous formons. Que je chéris. Cet endroit qui n'appartient qu'à nos deux âmes, où le doute et les questions incessantes ne sont qu'un lointain souvenir, où nous nous retrouvons rien que nous deux. Et il me pénètre enfin. Mon crâne s'enfonce un peu plus dans l'oreiller et je lâche un râle de plaisir. Je sens le souffle d'Alistair s'accélérer. Ainsi que son sexe s'immiscer dans le mien. Sans préservatif. Et c'est bon. Délicieux. Divin. Premier coup de reins et je ferme les yeux sans pouvoir m'en empêcher.

– Reste avec moi, *BlueBird*, m'intime Alistair.

J'obéis. Lui souris. Enfin, j'essaie. Parce que dans mon ventre, dans mon esprit, dans tout mon corps, c'est le feu d'artifice. Puissance mille. Je pose mes mains sur ses fesses, empaume ce galbe ferme, parfait, et lui ordonne de bouger. Deuxième coup de reins et des étoiles dansent devant mes yeux. Je lutte pour les garder ouverts. Pour ne pas me perdre dans les flammes qui dansent dans ceux d'Alistair. Je photographie son air si sérieux, presque grave, ses lèvres serrées, les petites gouttes de sueur qui pointent sur son front. Troisième coup de reins et l'orgasme approche. Je replie les jambes, les accroche à ses hanches, puis me souviens de ses bleus et les laisse retomber.

– Ne crains rien, je peux te dire que la douleur est bien loin, maintenant. N’aie pas peur, *BlueBird*, je t’ai déjà dit que le sexe était le meilleur des médicaments.

Je souris, mais n’ose pas replacer mes jambes autour de son bassin.

– Tu es mon remède, Amy… ajoute-t-il dans un murmure.

Faible, mais que j’entends quand même. Un quatrième coup de reins, un cinquième et je perds le compte. J’entends le matelas grincer, la respiration saccadée d’Alistair, mes gémissements, ses grognements. Et puis l’orgasme. Puissant. Si intense que je suis obligée de fermer les yeux. Je crois que je prononce quelques mots, comme son prénom, des « je t’aime », des « oui » et des « encore ». Ou alors c’est lui qui les dit. Je ne sais pas très bien. Parce que je suis loin dans le ciel, maintenant. Et ça dure longtemps.

Si longtemps que je me demande même si je ne me suis pas endormie. Comme ça, quelques secondes. Je suis essoufflée, la peau d’Alistair est moite contre la mienne, et le froid me happe alors qu’il se relève.

– Tu as senti, toi, qu’il n’y avait pas de préservatif ? demande-t-il d’un ton bas et rauque.
– Euh… balbutié-je, pas certaine de comprendre ce qu’il sous-entend.
– Parce que moi, je n’en suis pas très sûr, continue-t-il, une pointe d’amusement dans la voix.
– Et… ? grimacé-je à moitié, curieuse.
– Et je crois qu’il faut que je recommence pour être certain… affirme-t-il avant de m’embrasser à pleine bouche.

Mon rire se perd entre ses lèvres. Ses lèvres qui maintenant descendent le long de mon cou. Sur ma poitrine. Sa langue qui titille mon mamelon qui se tend aussitôt. Ses dents qui agacent la pointe. Puis sur mon ventre. Qui couvrent mon corps de frissons.

Et réveillent le feu qu’Alistair venait d’éteindre.

Un peu.

Parce qu'un feu comme ça, honnêtement, je doute qu'il s'éteigne un jour…

OceanofPDF.com

74. Règlement de comptes

Laisser Alistair dans mon lit chaud et douillet pour me lever est un calvaire. Le soleil perce faiblement les nuages au-dehors, la luminosité éclaire ma maison juste assez pour que je n'allume pas la lumière. Je file prendre une douche en vitesse, oublie le café – pas envie de réveiller la gravure de mode qui dort à poings fermés.

Jamais je ne pourrai me lasser de le contempler…

Des mèches bouclées lui tombent sur le front, je lutte pour ne pas les remettre en place. Au lieu de ça, je dépose un tout léger baiser sur le coin de ses lèvres. Et pars sans me retourner, fermant délicatement la porte d'entrée derrière moi.

Pendant tout le trajet jusqu'au plateau, mon esprit est envahi d'images de nous, de cette nuit. De nos corps. Enfin, de son corps surtout, de nos baisers, de ses paroles, de nos souffles et de nos orgasmes.

Il avait raison, sans préservatif, c'est mieux…

Et je ne parle pas que des sensations. Faire l'amour sans préservatif est une marque de confiance. Le début de quelque chose de plus. L'envie de faire durer notre relation. Mais – parce qu'il y a un « mais » – je ne peux m'empêcher de me questionner sur l'avenir de notre couple. Alistair ne veut pas se rendre aux États-Unis. Je l'ai bien compris, maintenant. Moi, je peux revenir en Écosse, bien sûr, surtout si Alan décide de m'embaucher pour le prochain épisode de la série. Mais je n'ai aucune certitude. Parce que si ce n'est pas le cas, j'ignore totalement où je vais me retrouver.

Et même si je vais avoir l'opportunité de tourner ailleurs…

Si l’ambiance était morose hier, sur le plateau, je la trouve toujours aussi étrange aujourd’hui. Les membres de l’équipe me regardent bizarrement. Comme si une corne de licorne avait poussé sur ma tête pendant la nuit. Ou que j’avais attrapé la varicelle ou une autre maladie qui inclut des milliers de boutons rouges. Je suis tentée de sortir le petit miroir de mon sac pour vérifier s’il y a quelque chose qui cloche sur mon visage, mais, dès que je pénètre sous le chapiteau, une salve d’applaudissements retentit. Je scrute les personnes présentes d’un air étonné, pas franchement à l’aise, quand résonne un air que je connais très bien.

Ma chanson…

Bonnie et Carolyn s’approchent de moi, surexcitées. J’ai à peine le temps de leur faire un bisou que les remarques fusent. Un méli-mélo de compliments, de questions auxquelles je ne peux même pas répondre tellement elles se mélangent. J’entends les mots « bravo », « impressionnant », « talent », « incroyable », « carrière », etc. On me demande depuis quand je joue, pourquoi je ne chante pas à plein temps, et même si je donne des cours de guitare. Prise au dépourvu, j’essaie de me frayer un chemin jusqu’au buffet, sans succès. Je donne des réponses évasives par-ci par-là, souris, tente de ne pas montrer à quel point leurs réactions me surprennent.

Et me touchent… C’est… complètement dingue, tout ça…

Puis Alan arrive pour le briefing. Ce qui me permet enfin de souffler un peu.

Et d’accéder au café…

– Je suis tellement fière de toi, me souffle Bonnie, sincère. Je t’ai toujours dit que tu pouvais percer, il faut absolument que tu persévères !

– C’est Duncan et Sahelle qui ont fait le coup, je n’étais pas au courant, dis-je avec un demi-sourire. Je dois t’avouer que ça me dépasse.

– Je ne savais pas que tu étais une rock star ! s’écrie Carolyn, hilare. Dis, tu me donnes un autographe ?

Je souris, la pousse un peu pour la chambrer.

– À vrai dire, moi non plus, je ne le savais pas, dis-je, amusée.

J’ai juste le temps d’attraper un gobelet en carton et une viennoiserie avant de rejoindre Alan. Il explique les scènes à venir, avec Chouchou dans les bras qui lui lèche la main. Stuart les regarde avec un air de dégoût. Puis ses yeux se posent sur moi. Un regard glacial. Sans me démonter, je soutiens son regard. Le menton haut, d’un air fier.

Même pas peur !

Sauf que lorsque tout le monde s’éparpille pour se mettre au travail, qu’Alan me demande de le rejoindre, il ne se gêne pas pour me lancer, acerbe :

– Alors, on vient passer le temps en Écosse en attendant que sa célèbre môman lance sa carrière ?

Je marque un temps d’arrêt, choquée.

Il a bien dit ce que j’ai compris qu’il a dit ?

Bonnie, juste derrière moi, ne s’attendant sûrement pas à ce que je m’arrête aussi brutalement me fonce dedans.

– Oh, pardon, s’excuse-t-elle. Ça va ?
– Mouais… réponds-je, évasive.
– Bravo, joli coup, en tout cas, continue Stuart, décidé à ruiner ma matinée. Les réseaux sociaux, rien de tel pour faire le buzz…

Alan est juste devant. À quelques mètres. J’hésite à répondre à Stuart. Non, j’en meurs d’envie, en fait. Les mots me brûlent les lèvres mais je ne veux pas envenimer la situation sur mon lieu de travail. Me disputer avec lui devant le réalisateur. Je ne souhaite pas passer pour une gamine capricieuse et hystérique maintenant que tout le monde sait qui est ma mère.

– Ce n’est pas moi qui ai balancé la vidéo, expliqué-je simplement, luttant contre mon envie de lui dire ses quatre vérités.

– À d’autres ! siffle-t-il, les traits marqués par la méchanceté. Tout comme tu ne t’es pas fait pistonner pour bosser sur ce tournage, n’est-ce pas ?

Il jette un regard à Bonnie qui fulmine à côté de moi, les poings serrés.

– Oh… Mais oui, j’ai compris ! Tu as couché pour obtenir le poste, c’est ça ? Tu t’es dit que tous les réalisateurs étaient des pervers, comme le père de l’actrice à côté de toi !

Ouch…

J’ouvre grand les yeux. Ose un regard vers Bonnie, blême à me faire peur.

– Gros connard ! lâche-t-elle, les yeux déjà mouillés.

– Et le mot est faible, ajouté-je, admirative envers mon amie qui a décidé de ne pas faire profil bas, ni de nier.

– Vous croyez quoi, que je ne vous ai pas entendues discuter, cachées derrière le chapiteau ? lâche Stuart. Alors, qui a eu l’idée de coucher la première pour être ici ? Elle ou toi ? Tu as été à bonne école, non, mademoiselle Conwell…

Je n’ai même pas le temps de voir partir la gifle que Stuart se tient déjà la joue, rouge de colère. Bonnie regarde sa main en grimaçant.

Ouais, elle a dû se faire mal. Ce n’était pas une petite gifle… Mais alors là, chapeau, il l’a bien méritée !

Le bruit alerte Alan, qui fronce les sourcils et nous rejoint en deux pas. Quelques personnes de l’équipe nous regardent avec stupéfaction aussi, de loin. Je ne laisse pas au réalisateur le temps de demander ce qu’il se passe. Si Bonnie prend les devants, je le peux aussi. De toute façon, nous sommes à la fin de ce tournage, je ne sais pas si j’ai quelque chose à perdre. Mais ce que je sais pertinemment, en revanche, c’est que je ne peux plus laisser ce perfide bonhomme nous parler comme ça.

– Il a insulté Bonnie, dis-je d'emblée à Alan qui ouvre la bouche pour demander des explications. Euh… et moi aussi. Et d'ailleurs, dis-je en m'adressant à Stuart, des pneus crevés et un mot menaçant, ça ne vous évoque pas quelque chose, par hasard ?

Stuart rougit, secoue la tête et recule d'un pas.

Tiens, tiens…

– De quoi vous parlez, Amy ? demande Alan.
– J'ai reçu un mot avec des menaces. Qui me disait de dégager d'ici. Et deux de mes pneus ont été crevés au début du tournage. Il y avait des clous à l'intérieur. Des clous venant du plateau même.

Alan caresse Chouchou comme à chaque fois qu'il est stressé ou que la situation lui échappe.

– Je suis persuadée que c'est Stuart, continué-je, déterminée à le confondre. Depuis le début, il est odieux avec moi. Je crois qu'il a peur que je prenne sa place.

Alan regarde Stuart d'un air interrogateur. Fâché, aussi. Moi, je suis dans mes petits souliers. Mon corps tremble sans que je ne puisse l'en empêcher. Je joue gros. J'accuse Stuart sans preuve. Si ce n'est pas lui, je me fais virer sur-le-champ.

– Elle raconte n'importe quoi ! se défend l'assistant, toujours aussi rouge.
– Il m'a même dit que j'étais ici grâce au piston, expliqué-je à Alan, décidée à tout lâcher. Que ma place sur ce tournage n'était due qu'à votre amitié avec mon frère, Lukas.

Alan secoue la tête. Il n'a pas l'air de piger grand-chose. Ou alors, il est complètement dépassé.

Ce que je peux comprendre. C'est son assistant depuis des années. Son ami peut-être, aussi…

– C’est vrai, Stuart ? demande le réalisateur d’une voix basse.

– Mais bien sûr que non ! Enfin, tu ne vas pas croire ce que cette hystérique raconte ! Je ne sais même pas comment est sa voiture ! Comment j’aurais pu crever ses pneus… ou même mettre un mot de menaces dessus ? Elle est complètement folle ! Tu ne vas tout de même pas la croire !

Alan se rapproche encore de nous. Chouchou s’aperçoit enfin de ma présence et couine tout en se trémoussant pour me montrer sa joie de me voir. Je tends la main pour le caresser quand la voix de Bonnie s’élève, implacable.

– Qui a dit que le mot de menaces était sur la voiture d’Amy ? demande-t-elle.

Un gros blanc s’abat sur nous. Silence épais au possible. Je regarde Bonnie qui arbore un grand sourire. Elle me fait un clin d’œil. À peine perceptible. Je ne m’étais même pas aperçue du lapsus de Stuart.

– Putain, si tu veux changer de métier, fais détective, lui murmuré-je, reconnaissante.

– Alan, à aucun moment Amy n’a parlé de mot sur sa voiture. C’est lui, j’en suis certaine, insiste Bonnie devant le silence désarmant du réalisateur.

Alan soupire, puis fait un mouvement de la main, paume vers le ciel, en direction de Stuart pour lui demander des explications, l’autre tenant sa boule de poils fermement. Son assistant, plus rouge encore, recule d’un pas. On dirait qu’il va exploser. Que ses yeux vont sortir de ses orbites et de la fumée par ses oreilles.

Bouh, il n’est pas très beau à voir… Mais moi, j’ai la certitude que c’est lui, maintenant.

– Elles ont raison ? articule lentement Alan, l’air complètement effaré. C’est toi qui as fait… ça ?

– Alan, enfin, tu ne vas pas croire ces hystériques ! Regarde-les ! Ce sont des arrivistes ! Sans talent !

Alan rejette sa phrase d’un geste de la tête.

– Est-ce toi qui as crevé les pneus et menacé Amy ? demande-t-il encore une fois d’une voix plus ferme.

– Alan, tu es mon ami, non ? supplie presque Stuart, entre désespoir et haine. Comment peux-tu…

– Réponds, nom d’un chien ! s’énerve maintenant le réalisateur, Chouchou émettant un couinement et se cachant dans ses bras.

– Non, je… Enfin… Pas vraiment, c’est juste que… Et puis merde ! Oui, c’est moi ! Parce que je ne supporte pas les filles à maman qui croient que tout leur est dû ! Regarde-la, on dirait qu’elle sort d’un manga, elle n’a aucune idée de ce qu’est un tournage ! Elle court par-ci, par-là, brasse de l’air sans rien faire de concret ! Tu ne vois pas son petit manège ? Hein, Alan, tu ne vois pas qu’elle vise ma place ? Qu’elle veut devenir ton assistante ?

On dirait un psychopathe. Totalement flippant. Limite à avoir de la bave autour de la bouche. Je fais un pas en arrière tellement il est enragé. Alan le regarde comme s’il le voyait pour la première fois.

Et qu’il ne découvrait pas un bon côté de lui…

Stuart continue de débiter des choses atroces sur moi, sur l’arriviste que je suis, sans talent et sans charisme, évidemment. Je tente de ne pas prendre toutes ses paroles personnellement, mais c’est difficile. Je me sens mal. Nulle. Larguée, aussi. Je ne comprends pas pourquoi il me déteste autant. C’est Alan, au bout d’un moment, qui le stoppe.

– C’est bon, Stuart, dit-il d’un ton brusque. On a compris. Très bien compris, même. Écoute, je crois que tu as besoin de vacances. Urgemment.

– Mais non ! s’exclame Stuart. Je ne suis pas fatigué ! Tu ne la vois pas comme moi je la vois ! C’est elle ou moi, Alan ! Tu entends ? Elle ou moi !

– Très bien, affirme Alan d’un ton faussement calme. Tu peux rentrer chez toi, alors. Tout de suite.

– Non ! se reprend Stuart, comme s’il ne s’attendait pas à cette réponse. Je…

– Ce n’est pas une proposition, Stuart. C’est un ordre. Nous finirons le tournage sans toi. Ah, et tant qu’on y est… C’est toi qui as saboté la selle ?

Stuart, blanc comme de la neige maintenant, nous regarde tour à tour. Puis il baisse la tête.

– Non, affirme-t-il d’une voix lasse. Je ne suis pas un criminel.

Et il s’en va. En marmonnant je ne sais quoi.

Étonnant qu’il ne m’insulte pas encore. Peut-être a-t-il épuisé son stock ?

– Je suis désolé, Amy, dit Alan au bout d’un moment en se tournant vers moi. Je pense simplement qu’il a eu peur de perdre sa place. Étant donné que tu gères très bien, j’imagine qu’il t’a vue comme une rivale. Mais franchement, je ne l’aurais jamais soupçonné d’être comme ça… souffle-t-il pour lui-même.

S’il savait que sa place, je ne la convoite même pas. Je ne veux pas être assistante, moi, je veux être réalisatrice. Mais je ne suis pas fâchée qu’il s’en aille, à vrai dire. Bien au contraire, même… Mais le mystère au sujet de la selle reste entier.

OceanofPDF.com

75. Pardonner ou ne pas pardonner ?

Alan s'éloigne, le dos un peu courbé. Comme si découvrir ce côté de la personnalité de son assistant venait de lui poser une brique sur les épaules.

– Ça va ? me demande Bonnie d'une voix nerveuse.
– Je crois… dis-je en haussant les épaules. Et toi ?
– Il m'a vraiment fait peur… avoue mon amie.

Je ne peux la contredire. Elle prend son téléphone. Et me regarde avec un air navré. Un peu interrogatif, aussi.

– Ma mère vient d'arriver, souffle-t-elle à mi-voix. Elle est sur le parking. Amy…
– Non, objecté-je. Ça commence à faire beaucoup pour une journée, là…

J'adorais la mère de Bonnie. Vraiment. Elle était un peu ma seconde maman. Jusqu'au jour où elle a modelé ma version des faits à sa sauce. Où elle ne m'a pas crue. Ce n'est pas moi qui lui ai expliqué ce qui s'était passé avec son mari, le fait qu'il m'ait coincée dans son bureau. C'est ma mère. Mais elle a nié. Totalement. En disant que c'était impossible. Et, pire, elle a éloigné Bonnie de moi. En lui racontant un horrible mensonge.

Enfin, en lui suggérant. Mais ça n'en reste pas moins impardonnable…

– Je sais, affirme Bonnie d'un ton doux. Je sais bien ce que tu penses. Moi aussi, je lui en veux terriblement. Mais, Amy, nous sommes redevenues amies. C'est tout ce qui compte. Et puis… Ce serait un bon moyen de tirer un trait sur cette sordide histoire, non ?

Elle n’a pas tort. Mais, vraiment, je crois que c’est au-dessus de mes forces.

– Je ne pense pas pouvoir lui pardonner, dis-je.
– Oui, je comprends, compatit mon amie. Mais écoute-la, au moins. S’il te plaît, tu veux bien faire ça pour moi ?

La traîtresse. Elle me prend par les sentiments !

– OK, marmonné-je en acceptant à contrecœur. Je vais venir. Mais je le fais uniquement pour toi !
– Merci ! s’écrie Bonnie. Merci beaucoup !

Je soupire et la suis jusqu’au parking. Monica n’a pas vraiment changé. En revanche, elle a vieilli. Beaucoup.

Peut-être le poids des soucis ?

Elle a gardé sa longue chevelure blond foncé, tirant sur le roux comme sa fille, et la vivacité dans ses grands yeux verts, mais des rides marquent le contour de son regard, son front, ainsi que les coins de ses lèvres. Elle est toujours aussi mince, mais semble plus voûtée qu’avant. Malgré la rancœur que je ressens pour elle, mon cœur se pince en imaginant tout ce qu’elle a dû traverser.

Apprendre que son ex-mari utilise le chantage pour coucher avec des filles de l’âge de la sienne ne doit pas être facile à digérer… Mais ce n’était pas une raison suffisante pour me faire passer pour l’allumeuse que je ne suis pas.

Je reste un peu à l’écart pendant que Bonnie salue sa mère, les dents serrées. Je sais qu’elles ont longuement discuté, mais je sais aussi que Bonnie lui en veut encore beaucoup. Puis Monica s’avance vers moi. Pas fière. Une lueur de tristesse dans les yeux. Je devrais lui en vouloir énormément parce qu’elle m’a séparée de ma meilleure amie pendant des années, mais la voir là me rappelle tout ce que nous avons partagé. Ma raison me hurle de lui balancer tout ce que je retiens depuis que j’ai appris

qu’elle a tout mis sur mon dos. Mais mon cœur me chuchote que les bons moments passés sont bien plus forts que ma colère.

Ma bonté me perdra…

– Amy… dit-elle tout doucement. Quelle belle jeune fille tu es devenue…

Malgré tout, je ne souris pas. Pas encore…

– Bonjour, réponds-je sur le même ton qu’elle.

– Je suis désolée, dit-elle aussitôt en faisant encore un pas vers moi. Tellement désolée… Il fallait que je te le dise en face. Je ne sais pas si tu me pardonneras… et je comprendrais que tu ne le veuilles pas, mais vraiment, j’ai mal agi. Tu ne méritais pas ça. Absolument pas.

Elle marque une pause pendant que des larmes perlent de ses yeux. Je sais qu’elle est sincère. Je la connais. Et ses paroles me vont droit au cœur.

– J’aurais dû être plus à l’écoute quand ta maman m’a parlé. Mais… j’étais tellement surprise, tu sais. Tellement… désemparée. Rien ne justifie ce que j’ai fait. Ce que j’ai dit. Toi, tu n’y étais pour rien. Il m’a fallu du temps pour le comprendre. C’était tellement plus facile d’imaginer que tu étais en tort, que c’était de ta faute. Tu sais, Amy, ce que Max t’a fait, il l’a fait à d’autres. Je l’ai su, après. Mais il a payé ses… victimes. Et toutes se sont tues. Si tu veux porter plainte maintenant, je comprendrai. Et je te soutiendrai.

– Je ne porterai pas plainte, dis-je, la voix nouée. Il ne m’a rien fait, tu sais. Il a juste… essayé.

– Mais c’est déjà beaucoup ! Je suis tellement, tellement désolée de n’avoir pas réagi correctement !

– Et tu nous as séparées, Bonnie et moi. Ta réaction, je peux la comprendre. Mais ça… J’avoue que ça a du mal à passer.

– Je m’en veux terriblement, Amy. Je… ne savais pas quoi faire…

Entendre ses excuses ôte un poids que j’ignorais porter sur mes épaules. C’est léger, presque infime, mais je le sens.

Et ça fait un bien fou…

Je jette un regard à Bonnie qui se ronge les ongles, les traits anxieux. Je lui fais un faible sourire.

– Je pense que je pourrai te pardonner, dis-je finalement. Et nous nous sommes retrouvées avec Bonnie. Même si ça n'a pas été simple… grimacé-je.

Monica fait encore un pas en avant et me serre dans ses bras. En pleurs, cette fois. Je reste figée de surprise. Elle pleure de plus belle. S'excuse encore.

– Merci… sanglote-t-elle en me serrant trop fort. Merci beaucoup… Tu ne peux pas savoir ce que ça représente pour moi. Je m'en suis tellement voulu…

Et je crois que je pleure un petit peu, aussi. Ou même beaucoup…

***

Je laisse ensuite Bonnie et sa mère en tête à tête. Bonnie ne tourne pas avant cet après-midi, elle a le temps de s'expliquer avec celle qui lui a raconté des mensonges il y a des années, causant notre séparation. Je souhaite qu'elles se réconcilient. La période où j'ai boudé ma mère tellement je lui en voulais a été très difficile, je ne souhaite ça à personne.

Ce n'est pas simple d'aimer et de détester quelqu'un en même temps…

D'autant que si cette affaire explose au grand jour, c'est-à-dire que si le nom de Bonnie est cité, elle aura besoin de sa mère. Même si elle refuse de le croire, je sais qu'il n'y a pas meilleure épaule que celle de la personne qui nous a mis au monde.

Enfin, sauf exceptions…

Le reste de la journée passe à une vitesse folle. J'ai à peine le temps de remarquer l'absence de Stuart, Alan n'arrête pas de me solliciter, de me donner des responsabilités, de me demander mon avis. C'est… totalement nouveau.

Et tellement bon…

Il ne me confie même pas Chouchou. Ne me demande pas d'aller chercher telle personne, une bouteille d'eau, un café, non, je reste à ses côtés. Comme si j'étais vraiment du métier, que mon regard sur les scènes comptait, que me déléguer certaines prises était tout naturel. Je me concentre, souris, jubile. Stresse aussi un peu, je dois bien l'avouer. Je ne veux surtout pas faire de faux pas.

Et le soir arrive avant que je ne puisse souffler.

Au moment de monter dans ma voiture, mon téléphone bipe. Un SMS d'Alistair. Qui m'indique que Catriona est rentrée et qu'elle adorerait me voir car elle m'a ramené un souvenir de son voyage. Je souris, touchée. Et lui réponds que j'arrive. Mais quelques secondes plus tard, mon téléphone sonne de nouveau. Un appel, cette fois.

– Allô ?

– Amy, je t'en supplie, viens me chercher ! résonne la voix de Sahelle, agitée.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? m'inquiété-je.

– C'est Duncan. Il faut que tu viennes. Vite !

J'entends ensuite un bruit étouffé. Puis un cri. Et un autre. Mon cœur s'accélère dans ma poitrine. Je démarre, affolée, le téléphone sur haut-parleur devant moi.

– Sahelle ?! m'écrié-je. Qu'est-ce qu'il se passe ? Sahelle, réponds-moi ! Allô ? Allô ?

Je crie de plus en plus mais personne ne me répond. Puis on raccroche. Je roule comme une folle, la peur au ventre, imaginant mille scénarios. Le

temps ne m’a jamais paru aussi long que lors de ces quelques kilomètres pour rejoindre la maison de Duncan. Je m’attends à voir un camion de pompier, une voiture de police, un hélicoptère, les forces armées, même, mais non, rien lorsque je me gare en faisant crisser le gravier. Puis je me rue à l’intérieur, sans prendre le temps de frapper. Pour les voir tous les deux assis à des mètres de distance, les bras croisés, le visage fermé.

Euh… ?!

– Sahelle ? Duncan ? demandé-je en les regardant chacun leur tour, les sourcils froncés, mon cœur ne parvenant pas à se calmer dans ma poitrine.

– Ah, Amy ! s’écrie Sahelle en se levant. Ce n’est pas trop tôt ! Emmène-moi loin d’ici, s’il te plaît ! Je ne le supporte plus ! Cet homme est un… goujat de première ! Un mal élevé ! Je ne comprends pas comment on peut être aussi… Ouh, il faut que je sorte, moi !

– Quoi ? articulé-je bêtement tellement je ne comprends rien. Mais…

– Emmène-moi loin d’ici, s’il te plaît ! répète Sahelle d’une voix agacée, comme si j’étais stupide.

– Mais… Duncan va bien ? Je pensais que…

– Oh oui, il va bien ! Très bien, même ! Mais moi, pas du tout ! Allez, ouste, on y va ! Avant que je ne commette un acte que je pourrais bien regretter… Enfin, non, je ne le regretterai pas, c’est certain !

– Oui, emmenez-la ! Cette femme est une impostrice ! rugit Duncan.

– Peuh ! rétorque Sahelle, ce terme n’existe même pas !

– Et alors ? s’énerve Duncan, aussi rouge que le vase qui est posé sur un meuble près de la fenêtre. Il vous va très bien !

– Mais apprenez donc à parler correctement ! Plutôt que de m’accuser de tricher ! JE NE TRICHE JAMAIS ! N’est-ce pas, Amy ?

Ah. Nous y voilà… Et je réponds quoi, moi, maintenant ?!

– Bon, d’accord, on y va, dis-je avec un sourire contrit, attrapant Sahelle par le bras. Je suis attendue au ranch. Tu viens avec moi.

– Oh, mais non, je pensais qu’on irait plutôt se promener… boude à moitié Sahelle, croisant les bras. Visiter un peu.

– Sahelle, il fait déjà nuit… expliqué-je.

– Et alors ? C’est beau, la nuit…

– Oui, peut-être, mais moi, je suis attendue.

– Très bien, soupire la vieille dame avec exagération. Je reste ici, donc. En compagnie de ce… ce…

– Ce quoi ? demande Duncan, relevant le menton. Et si je ne voulais pas que vous restiez ? Hein ?

– Mais ce n’est pas possible ! interviens-je. Vous êtes de vrais gamins !

Tous les deux me fixent avec surprise. Sans un mot. Je ne peux nier que j’apprécie ce silence, tout à coup.

– Eh bien, soit ! affirme Sahelle. Tant mieux ! Garder son âme d’enfant, c’est très bien !

– Il y a une nette différence entre garder son âme d’enfant et faire l’enfant, contrecarre Duncan.

Oh non, c’est reparti…

– Qu’insinuez-vous, au juste ? demande Sahelle, les poings sur les hanches.

Je soupire bruyamment, recule lentement vers la porte d’entrée.

– Bon, ben, j’y vais, hein… dis-je assez fort pour que les deux gamins m’entendent.

Sahelle me fixe une seconde, puis hausse les épaules et retourne à sa joute verbale. Je secoue la tête et m’empresse de sortir.

Pourvu qu’ils ne s’étripent pas avant mon retour…

OceanofPDF.com

76. Moment de vérité

Catriona n’a visiblement pas perdu son énergie pendant son voyage. J’ai à peine le temps de garer ma voiture qu’elle est déjà accrochée à la portière à crier mon prénom.

Et, bien sûr, Alistair est derrière en train de la gronder parce qu’elle n’a pas attendu que je m’arrête…

– Mais… geint la blondinette, pas impressionnée par le ton de son père. C’est bon, elle m’a vue, elle n’allait pas m’écraser !

Je souris en entendant sa réponse pendant que son père soupire en levant les yeux au ciel. Cette petite aime bien avoir raison, sans aucun doute. Elle me saute dans les bras, m’étreint et me grille les tympans par la même occasion.

– Tu m’as manqué, Amy ! s’écrie-t-elle. Je t’ai rapporté un cadeau !
– Oh, c’est très gentil à toi ! dis-je. Tes vacances étaient bien ?
– Ce n’était pas vraiment des vacances, rétorque-t-elle. Parce que les vacances, c’est avec papa. Mais nous avons visité plein de choses ! Et j’ai vomi dans le bus. Sur Mario. Mais j’ai pas fait exprès, hein.

Je retiens un fou rire. Catriona semble toute désolée. Même si elle garde son éternel air joyeux.

Je n’aurais pas aimé être Mario…

– Ça arrive, de vomir, dis-je pour que la lumière revienne totalement dans ses yeux. Mais ce n’est pas très agréable, je sais.
– Mais la maîtresse m’a forcée à manger des œufs. Et ils ne sentaient pas bon.

Cette fois, je retiens une grimace de dégoût. Puis la petite m'attrape par la main pour m'entraîner à l'intérieur. Je la sens surexcitée à l'idée de me donner mon cadeau puisqu'elle répète qu'elle m'en a ramené un. Soudain, un bruit de moteur attire notre attention. Je me retourne et reconnais la voiture de Moira. Je jette un œil à Alistair et à son corps contracté. Ses traits deviennent sombres, encore plus que la lueur dans ses yeux. L'air se rétrécit aussi. Comme si un orage allait éclater au-dessus de nos têtes.

Ou dans nos cœurs…

– Avance avec Catriona, me souffle Alistair, je reviens.

J'entraîne rapidement la petite fille vers le bâtiment, là où trône un paquet cadeau. Catriona l'attrape et me le tend, toute joyeuse. Un peu nerveuse, aussi. Avec précaution, je l'ouvre. Pour découvrir une écharpe dans les tons vert et marron. Un mélange de couleurs que je me rappelle avoir vu sur quelqu'un, lors d'une fête…

– Il te plaît, mon cadeau ? demande la fillette en se mordant les lèvres. C'est les couleurs du tartan des McKay, m'annonce-t-elle fièrement. Et j'ai rapporté une cravate pour papa, aussi, chuchote-t-elle en regardant furtivement derrière elle pour être certaine de ne pas être entendue.

– Il est magnifique, dis-je, la voix nouée, émue qu'elle ait pensé à moi. Je vais la mettre tout de suite, déclaré-je en l'entortillant autour de mon cou.

Puis je claque un gros bisou sur sa joue chaude, et la petite fille sourit de toutes ses dents, heureuse de m'avoir fait plaisir.

– Il faut que tu me racontes tout ce que tu as fait, dis-je ensuite pour masquer les éclats de voix qui proviennent du parking, espérant que Catriona ne les remarque pas.

Mais c'est trop tard. Elle se retourne et fixe son père et sa mère qui se disputent.

– C'est qui, la dame ? me demande-t-elle tout à coup, les sourcils froncés.

– Ton papa va t’expliquer, dis-je simplement. Ah, il arrive.

Moira reste en retrait. Mais ça lui coûte vu les cent pas qu’elle fait sur le sol de gravier. J’observe Alistair qui s’approche, la mine sombre, sa main dans les cheveux, puis sur son menton. Il me jette un regard désolé. Un peu perdu. Tourmenté au possible. Puis il s’agenouille devant sa petite fille. Mon cœur bat un peu trop vite dans ma poitrine. En silence, je prie pour que tout se passe bien. Pour que Catriona accueille avec calme ce que son père va lui révéler. Du moins, si c’est possible. Je prie pour que son petit monde feutré ne vole pas en éclats…

– Ma puce, il faut que je te parle, commence Alistair d’une voix tendue.

Catriona ouvre de grands yeux. Se dandine encore d’un pied sur l’autre, comme si elle sentait la tension de son père, l’énorme révélation à venir, et qu’elle souhaitait alléger un peu cette atmosphère oppressante.

– Tu sais, je t’avais dit que ta maman était partie en mission humanitaire. Et qu’elle allait revenir un jour. Et bien… Ce n’était pas tout à fait vrai. En fait… Elle n’était pas en mission humanitaire. Pas vraiment. Elle était partie faire des études. Et elle est là.

Catriona ouvre la bouche, la referme. Pose ses grands yeux sur moi, comme pour me demander quelque chose. Que je ne suis pas en mesure de lui donner. Alors je lui fais un sourire le plus rassurant possible. Elle hausse légèrement les épaules, puis regarde son père. Et Moira, plus loin, qui attend, figée.

– C’est la dame, là-bas ? demande-t-elle d’une toute petite voix.
– Oui, ma puce, c’est la dame là-bas. C’est ta maman… Elle est revenue. Et elle meurt d’envie de te voir.
– Pourquoi elle ne vient pas, alors ? s’étonne la petite fille d’une voix hésitante, prise de court.
– Je voulais t’en parler avant. Viens.

Alistair se relève, prend la petite main de sa fille dans la sienne et fait quelques pas. Moira réagit aussitôt et s’empresse de rejoindre la blondinette

qui ne sait pas trop quoi faire de son corps, qu'elle balance encore d'un pied sur l'autre, comme si elle se berçait. Je m'approche tout doucement, mais reste assez loin pour ne pas troubler ces retrouvailles.

De là où je me tiens, je vois Moira s'agenouiller à son tour devant sa fille. Qu'elle rencontre pour la première fois. Avant qu'elle ne puisse parler, des larmes envahissent ses yeux. Moi, je peine à retenir les miennes. Ce moment est terriblement émouvant. Catriona, elle, se contente de la dévisager sans rien dire. Puis Moira réussit à prendre la parole.

– Bonjour Catriona, balbutie-t-elle d'une voix hachée. Je suis très très contente de te rencontrer. Ton papa t'a dit qui j'étais ?

– Oui, répond la petite fille, la dévisageant toujours. Mais tu n'as pas sauvé de forêts ?

– Pas tout à fait, non, dit Moira avec un faible sourire, l'air gêné. J'ai surtout fait des études. Je devais sauver des forêts, mais j'ai changé d'avis.

Je m'étonne que Moira rentre dans le jeu d'Alistair. Je ne sais pas si c'est lui qui lui a demandé, je ne sais pas si c'est bien, si c'est mal, mais j'espère que ça aidera la petite fille à accepter toute l'histoire plus sereinement.

– Mais… Et les cartes postales, alors ? Elles viennent d'où ?

– Je vais t'expliquer, intervient Alistair d'une voix sourde. En fait, ta… maman était vraiment occupée. Alors… c'est moi qui t'ai envoyé les cartes.

Catriona regarde ses parents tour à tour. Puis fronce les sourcils.

– Je ne comprends rien, dit-elle tout à coup en croisant les bras et en tapant du pied sur le sol. Mais tu es ma maman, au moins ?

– Oh oui, s'exclame Moira dans un sanglot. Je suis ta maman. Et je suis revenue. Tu veux bien qu'on apprenne à se connaître, toi et moi ?

– Oui, répond la fillette en haussant les épaules pour la énième fois, comme si c'était une évidence.

– Et je t'expliquerai tout en détail tout à l'heure, promet Alistair, pas très fier.

– Mais alors, vous allez vous marier ? demande tout à coup Catriona, innocente, tout en jetant un regard vers moi.

– Non, affirme Alistair pendant que mon cœur se serre encore un peu plus. Mais on peut être tes parents et ne pas être mariés.

– Vous allez divorcer, alors ? Comme les parents de Justine ?

– Non plus, sourit Alistair. Nous n'avons jamais été mariés.

– Ah. Je peux aller voir ma pouliche ? change radicalement de sujet la petite fille. Tu veux la voir ? Ma… euh…

– Moira. Je m'appelle Moira. Tu pourras m'appeler maman quand tu te sentiras prête, d'accord ?

– D'accord… Tu veux voir ma pouliche, alors ? Elle s'appelle Amy. Comme elle ! dit Catriona en me montrant du doigt.

Et le sujet est clos. Pour le moment…

Je regarde Catriona et Moira se diriger vers l'écurie sous le regard inquiet d'Alistair. Qui ne bouge pas.

– Ça va ? lui demandé-je d'une voix douce.

– Je ne sais pas trop, souffle-t-il sans quitter du regard sa progéniture.

– Elle n'a pas l'air trop choqué, dis-je pour le rassurer.

– Je lui parlerai tout à l'heure, je n'ai pas trop voulu insister. Mais généralement, il lui faut un petit temps d'adaptation pour encaisser les choses. Une fois, un poulain est mort et c'était le sien. Sur le coup, elle n'a rien dit, elle a accueilli la nouvelle avec bravoure. Mais quelques heures plus tard, elle était effondrée. Alors… je crains un peu le pire.

– Tu as eu raison de ne pas trop en dire, je pense, chuchoté-je, sincère. Découvrir sa maman est déjà énorme. Mieux vaut ne pas tout révéler d'un coup.

Alistair laisse un silence s'installer. J'imagine qu'il est complètement parti dans ses pensées. Mais il me scrute de ses yeux sombres.

– Merci *BlueBird*, lâche-t-il avec un léger sourire. Tes paroles me rassurent.

Et moi, mon cœur s'envole. Encore une parole comme ça et je l'embrasse sur-le-champ.

Enfin, non, une chose à la fois, pour le bien de sa fille…

OceanofPDF.com

77. Quand la jalousie rend complètement fou

Personne ne cache sa surprise quand Alistair apparaît sur le tournage ce matin. En même temps qu'un soleil radieux illuminant ses cheveux qui se teintent d'or sombre. Même moi, je n'étais pas au courant qu'il devait venir. Il ne m'a pas prévenue.

Hier soir, Catriona est revenue main dans la main de l'écurie avec Moira. Celle-ci lui a demandé si elle était d'accord pour la revoir régulièrement, et la petite fille a accepté, non sans un regard interrogateur en direction de son père. Qui l'a rassurée d'un hochement de tête.

Un peu plus tard, le valeureux papa a tout expliqué à sa fille. En long en large et en travers. Catriona a posé beaucoup de questions, mais n'a pas semblé en vouloir à son père. Elle était seulement pensive. Les « pourquoi » ont fusé, Alistair a été sincère avec elle, et la petite fille a ensuite changé de sujet, comme elle sait si bien le faire. En demandant si je pouvais lui chanter une chanson avant de dormir.

Je crois qu'elle aussi a vu passer ma vidéo…

Alors je lui ai chanté la chanson que ma mère avait écrite pour moi. Catriona l'a adorée. Comme son père auparavant. Je lui ai aussi expliqué que toutes les mamans aimaient leurs enfants par-dessus tout, mais que quelques fois ça pouvait prendre un peu de temps avant qu'elles ne s'en rendent compte. Et que c'était chouette que Moira soit revenue pour la voir. La petite a acquiescé avec un petit sourire et m'a confié à mi-voix que ce n'était pas très facile d'appeler quelqu'un qu'on ne connaissait pas « maman », mais qu'elle était contente d'être enfin comme les autres, avec une « vraie maman ». Même si elle ne sauvait pas la planète. Et n'y

connaissait rien en fées. Alors je lui ai vanté les mérites du métier d'esthéticienne. En lui expliquant ce qu'était exactement cette profession, et elle m'a offert un véritable sourire, cette fois. J'ai été émue, touchée de partager ce moment de complicité avec elle. De l'aider à accepter un peu plus les événements récents.

Et j'ai retenu mes larmes quand elle m'a demandé si j'allais rester. Ou si j'allais disparaître comme sa mère à sa naissance. Je lui ai dit que j'allais retourner chez moi, aux États-Unis, mais que je pourrais revenir la voir. Ou l'inviter. Je n'ai pas trop insisté, car Alistair m'a bien affirmé qu'il ne viendrait pas me voir. Et il ne me reste que quelques jours à peine pour le faire changer d'avis.

Ou quelques nuits… On se bat avec les armes que l'on a, non ?

Il n'y a que Calum qui n'est pas content de voir Alistair. On dirait qu'il a pris la place de Stuart, il est désagréable au possible, marmonne que ce… coq n'a rien à faire ici, qu'une convalescence ne se passe pas sur un plateau.

– Un problème ? demandé-je poliment à l'acteur nerveux qui lance des regards noirs en direction d'Alan et d'Alistair.

– Qu'est-ce qu'il fait là ? s'exclame-t-il. Qu'est-ce qu'il veut ? Se faire mousser ?

– Dire au revoir à l'équipe, peut-être, non ? réponds-je, retenant de montrer ma surprise face à son comportement.

– Alan vient de dire qu'il va réaliser une cascade ! grogne-t-il.

– C'est bien, non ? Vous ne prendrez pas de risque, comme ça. Et je croyais que vous n'aimiez pas ça, les cascades ?

Calum me regarde comme si je venais de dire une énormité plus grosse que moi. Alors que je me souviens très bien des caprices qu'il a faits pour ne pas tourner lorsqu'il avait trop froid, trop chaud, qu'il était enrhumé. Et il ne prend même pas la peine de me répondre. Il hausse les épaules et se dirige vers le plateau.

Moi, je me dirige vers Alistair…

– Cachottier… lui chuchoté-je dès que j’arrive près de lui.

– L’expert m’a convoqué, en réalité, m’apprend-il avec un sourire en coin et un air canaille dans les yeux. Mais je crois que je viens de me faire embaucher pour une dernière cascade.

– Je croyais qu’il ne devait plus y en avoir ? m’étonné-je.

– Il faut croire que le réalisateur a changé d’avis…

– Comme d’habitude, ris-je. Mais pourquoi l’expert veut te voir ?

– Tu vas le savoir tout de suite, il arrive.

En effet. Et pas seul. Avec deux policiers. Qui n’ont pas l’air sympathique. Et qui se dirigent vers Calum.

– Mais qu’est-ce qui se passe ? demandé-je pour moi-même en avançant vers l’acteur qui pâlit à vue d’œil.

Et recule de quelques pas…

– Calum Fraser, vous êtes en état d’arrestation, lance un policier. Pour tentative de meurtre. Vous pouvez garder le silence. Un avocat vous sera commis d’office, à moins que vous préfériez en solliciter un.

Un brouhaha s’élève de la foule maintenant rassemblée autour de nous. Le policier sort des menottes, s’empare des poignets de Calum et l’emprisonne de ses bracelets d’acier.

Comme dans un film…

– C’est quoi ce délire ? demande Bonnie qui apparaît à mes côtés.

– Le relevé d’empreintes digitales, explique Carolyn que je n’ai pas entendue arriver non plus. Eh bien, il a été très utile. Ils ont retrouvé les empreintes de Calum dessus. Et beaucoup d’empreintes, si j’ai bien suivi.

– C’est lui qui… m’exclamé-je horrifiée en posant la paume sur ma bouche. Oh mon Dieu ! Tu savais, Alistair ?

– Oui, je l’ai su très tôt ce matin. Il y avait trois empreintes différentes sur la sangle. Les miennes, bien sûr, celles de l’expert… et celles de Calum. J’avais ciré la selle la veille au soir, et Calum n’était pas censé y toucher puisque c’était ma cascade. Donc…

– C’est lui qui a voulu te tuer… terminé-je pour lui.
– Visiblement, oui. Mais j’aimerais bien savoir pourquoi.

Ah. Moi aussi…

En quelques pas, avec son assurance hors norme, Alistair fend la foule. Et s’arrête pile devant Calum qui le foudroie du regard.

– Pourquoi ? demande simplement mon amant d’une voix forte.

Mais Calum refuse de répondre. Il détourne les yeux et fait un pas en avant pour intimer l’ordre aux policiers de l’emmener. Alistair ne se démonte pas. Il se positionne devant lui et lui barre la route.

– Pourquoi ? demande-t-il de nouveau d’une voix encore plus forte, qui me fout des frissons dans le dos.
– Oui, pourquoi, Calum ? répète Alan, complètement désemparé. Pourquoi avez-vous voulu le tuer ?
– Je n’ai rien à vous dire, lâche le prisonnier d’un ton froid. Je ne parlerai qu’en présence de mon avocat !

Mais non ! Il nous doit des explications !

Bonnie sort de la foule et se poste devant l’acteur déchu, son portable à la main.

– Si tu ne dis pas tout de suite pourquoi tu as fait ça, commence ma Bonnie, si sûre d’elle tout à coup, je te prends en photo et je balance tout sur les réseaux sociaux. En moins d’une heure, tout le monde saura que tu as voulu tuer l’homme qui faisait ta doublure.

Un large sourire s’inscrit sur mon visage en entendant l’idée géniale que vient d’avoir mon amie. Ni une, ni deux, je la rejoins.

Et dégaine mon portable !

– Ouep ! Moi aussi ! dis-je à mon tour. Et je peux vous dire, Calum-le-détestable, que j’ai un paquet de *followers* ! Alors ?

Puis c’est au tour de Carolyn d’en faire de même. Et d’autres membres de l’équipe suivent, nous imitant. Calum blanchit au fur et à mesure. Il en devient presque vert. Un policier lève le bras et ordonne qu’on se calme.

– Mais nous sommes très calmes, intervient quelqu’un. On veut juste savoir pourquoi il a fait une chose aussi horrible.

Calum observe le petit groupe que nous formons. Barricade humaine solidaire pour un appel à la vérité. Contre l’injustice. De nouveaux frissons remontent le long de ma colonne vertébrale. Malgré la situation, c’est beau ce qu’il se passe. Puis Calum, puisqu’il n’a pas d’autres choix, prend la parole en fixant Alistair d’un air mauvais.

– C’est de ta faute, siffle-t-il d’une voix faible. J’ai entendu Alan dire que tu passais très bien à l’écran. Et que tu devrais être acteur ! Il voulait que tu me remplaces ! Il a dit à son assistant qu’il te voulait pour la suite de la série ! Qu’il pourrait créer un rôle rien que pour toi ! Un rôle aussi important que le mien !

Un silence s’abat sur l’assemblée, choquée. J’observe Alistair qui garde parfaitement son calme.

– Si je comprends bien, tu as voulu… m’éliminer juste parce que tu étais… jaloux ? lâche Alistair sur un ton presque ironique.

Calum pousse un long soupir qui résonne entre nous tous. Puis il reprend d’une voix toujours aussi faible.

– Je voulais juste te faire peur. Te blesser un peu. Te faire comprendre que ce métier n’était pas pour toi, se justifie le traître qui vient de perdre son aura de mâle fantasmé par toutes les femmes.

Enfin, presque toutes. Moi, je ne l’ai jamais trouvé attirant…

– Je te plains, Calum, dit Alistair sans ciller. Tu dois vraiment manquer de confiance en toi pour faire un geste aussi… puéril. Mais sache que ça aurait pu être beaucoup plus grave. Et que tu aurais pu, à cause de ta jalousie, laisser une petite fille orpheline. Rien que pour ça, je ne te lâcherai pas. Je vais porter plainte contre toi. Et je peux t'assurer que tu vas avoir largement le temps de réfléchir à ce que tu as fait en prison.

Et mon amant maudit s'écarte pour laisser passer Calum et sa tête piteuse devant lui.

– Et tu es viré, bien sûr ! s'écrie Alan, rouge de colère, comme si c'était utile de le préciser.

Des chuchotements suivent la sortie de Calum par la petite porte. Enfin, façon de parler. C'est fini pour lui. Plus de films avant un long moment, plus de fans, plus de dignité.

Mais je ne vais pas le plaindre. Ma compassion a des limites…

– Alistair, dit Alan une fois Calum hors de notre vue, j'aurais besoin que tu remplaces Calum. Bien évidemment, les scènes seront de dos. On ne peut pas faire autrement.
– Bien sûr, répond Alistair, grand chevalier.

Sauf que la dernière scène, je la connais. C'est un baiser entre Calum et Bonnie. Génial…

Je me tourne vers ma meilleure amie qui ne sait apparemment pas où se mettre.

– Tu mets ta langue dans sa bouche, je ne t'adresse plus jamais la parole, plaisanté-je…

… à moitié.

OceanofPDF.com

78. Fin ou renouveau ?

Personne ne peut nier qu'Alistair a vraiment du charisme. Dans la vie comme à l'écran. Et Alan ne cesse de lui répéter. Il veut absolument qu'il signe pour la suite de la série. Il va falloir remplacer Calum au pied levé. Le faire mourir. Alan dit que ce n'est pas un problème, ça mettra de la surprise dans la série. Les fans risquent d'être déçus, mais il n'a pas le choix. Il dit aussi que son cerveau fourmille déjà d'idées nouvelles et que sa réalisation n'en sera que plus géniale. Grandissime. Inoubliable.

Oui, oui, Alan est humble. Dans son genre…

Mais Alistair n'a pas l'air décidé. Il ne refuse pas catégoriquement, essentiellement parce que le réalisateur n'arrête pas de lui dire de prendre le temps de réfléchir, mais assure qu'il n'a jamais envisagé une carrière d'acteur. Que celle de cascadeur lui prend assez de temps comme ça. Il m'a semblé entendre que le célèbre Alan Middle lui a promis de tripler ses cachets. Mais ça ne motive pas plus mon amant maudit.

Puis Alan vient à ma rencontre. Nous venons de terminer de ranger le matériel. Honnêtement, je me sens toute chose. Heureuse d'avoir pu participer à ce tournage, mélancolique de mettre le mot « fin » sur ce premier épisode.

– J'ai été très satisfait de toi, Amy, commence Alan, un grand sourire sincère sur les lèvres.

– Merci, réponds-je, mes joues virant au rose.

– Nous allons faire une pause de deux semaines. Le temps de suivre les arrangements studios. Gros boulot en perspective, rit-il pour lui-même. Tu as prévu quelque chose dans les mois qui viennent ?

Mon cœur se met à battre de plus en plus vite dans ma poitrine. Je me force à inspirer longuement. À me contenir. À ne pas montrer que, s'il me demande ce que je pense qu'il va me demander, je vais exploser de joie.

– Non, pas encore. Je…
– Très bien, me coupe-t-il. Tu es embauchée.

Quoi ? Moi ? Là, maintenant, tout de suite ? Comme ça ?!

– Oh… parviens-je seulement à prononcer.
– Je t'envoie le contrat par mail le plus vite possible. Tu as vraiment fait du bon boulot. Tu es réactive, consciencieuse, imaginative. Je suis persuadé que notre collaboration sera fructueuse. Ah, et je t'embauche comme assistante, cela va de soi !

Le réalisateur ne me laisse pas le temps de répondre, son téléphone sonne et il s'éloigne déjà. Moi, je reste là, figée, à ne pas savoir quoi faire. Ni quoi penser.

Je suis embauchée ? En tant qu'assistante ?! Assistante d'Alan Middle !

J'ai envie de hurler, de sauter, de pleurer, de faire une roue, un salto, une danse de la joie, mais je me contente de sourire bêtement. Et d'essuyer la larme traîtresse qui roule sur ma joue. Puis les furies Carolyn et Bonnie arrivent, toutes joyeuses.

– Tu as vu, pas besoin de mettre la langue, dit Bonnie, amusée, la prise a été faite en seulement deux fois. Un record ! Il faut dire qu'Alistair sait vraiment bien jouer ! C'est dingue que ce mec ne soit pas acteur, franchement ! Et il est tellement plus agréable que Calum !
– Tu vas me manquer, Amy, s'écrie Carolyn en me serrant dans ses bras. Il faut que j'y aille, j'ai un avion dans trois heures et je suis déjà en retard ! J'espère que tu seras là pour le prochain épisode ! De toute façon, j'ai ton numéro, on se capte au tél, hein ?

Je les entends à peine. Je ne me suis pas encore remise de la proposition d'Alan.

– Ça va ? me demande Bonnie, prenant conscience tout à coup de mon état second.

– Alan vient de me proposer d'être son assistante, lâché-je d'une voix faible, comme si je n'y croyais pas encore. Des années que je rêve de ça !

Nouvelles effusions de joie, cris, étreintes et explosion de tympans. Si moi je reste stoïque face à cette nouvelle, mes amies, pas du tout…

– Trop bien ! beugle Carolyn. On va encore passer du temps ensemble ! Je suis trop contente !

– J'en étais sûre ! clame Bonnie. Amy, tu es douée dans tout ce que tu fais ! C'est génial !!

Puis je leur dis au revoir et les regarde partir vers le parking. Carolyn monte dans un taxi en me faisant des coucous de la main, comme une gamine. Ce qui me fait sourire. Puis froncer les sourcils quand j'aperçois Moira.

Mais qu'est-ce qu'elle fout là ?!

D'autant plus qu'Alistair est déjà rentré chez lui. Mais visiblement, Moira n'est pas venue pour lui. Absolument pas. Puisqu'elle embrasse Bonnie et la serre brièvement dans ses bras.

Je crois que j'ai loupé un épisode…

***

Je suis l'une des dernières à quitter le plateau beaucoup trop calme à mon goût. Il ne reste rien des décors. C'est… vide. Les chapiteaux ont été démontés et rangés dans le bâtiment. Plus de rampe, plus de caméra, plus de bruit. Comme si rien n'avait existé.

Je me sens vide, à vrai dire. Comme le plateau. Comme si une page venait de se tourner. C'est positif, j'ai réussi à montrer mon professionnalisme, ce que j'avais dans les tripes, à me hisser sur la première marche de mes rêves, et devenir l'assistante d'Alan est quelque chose que je

ne pensais pas atteindre aussi rapidement. Mais mon cœur est tout serré dans ma poitrine.

Et puis, j'avais envie de fêter cette dernière soirée comme il se doit, avec des membres de l'équipe, Carolyn, Bonnie, Alistair, pourquoi pas, mais tous ont déserté à la vitesse de l'éclair.

Bonnie a même filé avec Moira. Sérieusement ?!

Je regagne ma voiture d'un pas lourd, pas franchement motivée à l'idée de passer la soirée seule, quand mon téléphone sonne.

– Allô ?

– Salut *BlueBird*, résonne la voix grave d'Alistair. Ça te dit de venir dîner avec moi ?

– Pourquoi pas, réponds-je d'une voix indifférente alors que l'espoir renaît dans mon cerveau tout déprimé.

– Super ! Dans une heure, c'est OK ?

– D'accord…

De retour dans ma maisonnette, je prends une douche en quatrième vitesse pour laisser partir les dernières bribes de mélancolie due à la fin de ce tournage, me change quatre fois – au bas mot – me maquille légèrement, monte dans ma voiture, démarre puis freine pour lire le SMS qui vient d'arriver.

[Catriona a oublié de ramasser
des petits galets avec lesquels
elle s'amuse, devant la maison.
Ça ne te dérange pas
de les récupérer, s'il te plaît ?
Alistair]

Sa demande me semble étrange. Mais je ne réfléchis pas et réponds simplement par un « OK ».

Tout le long de la route, je grave le magnifique paysage dans mon cerveau. Les virages sinueux, les prés qui s'étendent à perte de vue, arrêtés par les montagnes majestueuses, la clarté du ciel avec sa lune pâle et ses étoiles scintillantes. Je traverse le ranch sans croiser George et je me souviens de la carte que j'ai découverte dans le sac de Daisy, lorsqu'elle l'a laissé tomber le jour où Alistair a eu son accident. Je ne sais pas si ces « manœuvres » ont opéré, je ne l'ai pas revu. Mais j'espère que oui. J'espère qu'il a réussi à déclarer sa flamme à Daisy, et, le cas échéant, qu'elle partage ses sentiments.

Arrivée non loin de la maison d'Alistair, je suis les petites lampes solaires plantées dans le sol et découvre des cailloux blancs, comme il me l'a dit. Je les ramasse. Une lettre est écrite sur chacun d'eux. Je me demande de quel jeu il s'agit, je n'en connais aucun de semblable. Peut-être un scrabble fait main ? D'autant plus qu'ils sont posés quasiment à distance égale. Comme un jeu de piste…

Une fois la totalité ramassée – seize en tout – je pousse la porte entrouverte de la grande maison de mon amant mystérieux. Puis je monte les escaliers. Au sommet, le salon est plongé dans une pénombre romantique. Des bougies sont allumées, il y en a partout, et Alistair m'attend, Catriona se dandinant d'un pied sur l'autre à côté de lui. Je fronce les sourcils. Ils paraissent… nerveux ?

– Salut *BlueBird*, dit Alistair d'une voix basse.
– Hello… réponds-je.
– Il faut que tu fasses le jeu, dit Catriona, un large sourire sur les lèvres.
– Je me demandais justement ce qu'était ce jeu, m'amusé-je. Tu m'expliques ?
– Tu dois réaliser une phrase avec les cailloux, répond son père à sa place.
– Ah. D'accord.

Je ne pose pas plus de questions. L'air semble lourd. Étrange. Tout comme Alistair et sa fille. Je m'installe sur la table haute de la cuisine, dépose les cailloux dessus et cherche la phrase. Il y a même un point

d’interrogation. Catriona vient se poster à mes côtés, tape dans ses mains d’un air impatient. Je les trouve vraiment bizarres, tous les deux. Mais je me retiens bien de le leur dire. En revanche, je ne trouve pas la phrase. Enfin, si… il me semble bien lire quelque chose, mais… Non, ça ne peut pas être ça. Je lève les yeux vers Alistair qui me dévisage.

– Alors, *BlueBird*, en panne d’imagination ? se moque-t-il gentiment.
– Alistair… commencé-je d’une voix tremblante. Tu peux m’expliquer… ?

Il part dans un petit rire nerveux. Puis il prend cinq cailloux et les positionne.

– Voilà le début des mots. À toi de terminer, dit-il d’une voix chaude.

Devant moi sont étalées les lettres V, T, M et E. Avec une apostrophe entre le M et le E. Et un point d’interrogation à la fin. J’ai très chaud tout à coup.

– Je peux l’aider, papa ? demande Catriona, impatiente.
– Je crois qu’elle fait semblant de ne pas comprendre, répond l’intéressé, laconique.
– Mais… geint Catriona, il est l’heure que j’aille chez ma copine ! Et je veux savoir, moi ! Fais la phrase, allez !

Je regarde le père et la fille, complices. Plisse les yeux. Ma gorge est sèche comme jamais elle ne l’a été. Et puis je forme la phrase. La lis plusieurs fois. J’ai peur de me tromper. D’imaginer. De me tourner en ridicule.

Je lève alors des yeux inquiets vers Alistair. Des yeux interrogateurs. Il me regarde, aussi anxieux que moi. Les lèvres serrées. Se passe la main dans les cheveux. Catriona saute d’un pied sur l’autre, pire qu’une pile électrique.

– Hé, tu dois répondre quelque chose, dit-elle d’une voix aiguë.

– Euh… réponds-je, troublée. Je… Tu es sûr ? Enfin, ce n’est pas… Oh, la vache ! Mais tu es sérieux ?!

– Mais… s’exclame Catriona, elle n’était pas censée dire oui ?! Papa, tu m’avais dit qu’elle allait répondre oui ! Et que j’irais chez ma copine ensuite !

OceanofPDF.com

79. Épilogue

Il y a neuf mois, quand Alistair m'a demandé de l'épouser à l'aide de petits cailloux parsemés sur un chemin, je n'ai pas su quoi répondre. J'ai balbutié des mots incompréhensibles, il n'a pas insisté, a souri et a emmené Catriona en bas, la mère d'une de ses copines l'attendait. Ensuite, il est remonté avec dans la main une magnifique bague posée dans un écrin noir.

Bague que j'ai au doigt et que je ne me lasse pas de regarder…

Je n'ai pas su quoi lui répondre car sa demande me semblait… vraiment prématurée. Un peu irréelle. Lui, le roi du « un pas en avant et deux en arrière » me demandait de devenir sa femme. Et la belle-mère de sa fille. Sa « maman jolie », comme le dit si bien Catriona, qui n'a pas compris le sens du mot belle-mère. Ou ne veut pas le comprendre.

Je crois qu'Alistair s'est trouvé très con ce soir-là. Un peu dépassé par ma réaction.

Moi, j'étais dépassée par sa demande.

J'ai proposé que nous prenions notre temps. Je lui ai répété combien mes sentiments pour lui étaient forts, mais que j'avais besoin d'y réfléchir. Que sa demande me touchait plus que tout, que je voulais absolument continuer notre relation, mais qu'une demande en mariage, vraiment, me semblait trop précipitée. En réalité, je crois bien que j'ai surtout eu peur qu'il se rétracte. Ou quelque chose dans le genre.

Il ne s'est pas rétracté.

Il a été surpris, décontenancé, mais ne l'a pas mal pris. Il m'a dit comprendre. Et… il a même réitéré sa demande. Pas plus tard qu'avant-hier

soir, à Los Angeles. Oui, il a été très patient. Et oui, chez moi. Il est venu pour la première fois il y a un moment déjà avec sa fille. Il a vaincu sa peur. Ses démons et les fantômes que le hantaient. Pour moi. Pour me voir.

Nous sommes allés tous ensemble sur la tombe de ses parents. Il a présenté Catriona à sa famille décédée. OK, ça peut paraître glauque, dit comme ça, mais c'était très émouvant. Et je crois que ça a fait un bien fou à mon amant maudit. Parce que, depuis, il n'arrête pas de venir. Me montre tous les endroits qu'il connaissait, ceux qu'il arpentait avec sa sœur, arrive à me parler d'eux sans mélancolie dans la voix.

Apprécie de renouer avec ses souvenirs. Est heureux de les partager avec sa fille.

Alistair a même fait un tournage aux États-Unis. En tant que cascadeur. Il ne veut toujours pas entendre parler du métier d'acteur. Malgré les demandes d'Alan, il n'a pas cédé. Et je crois que ça lui va très bien comme ça. Nous partageons notre vie entre l'Écosse et Los Angeles. Jamais le temps de nous ennuyer.

Après sa demande en mariage « ratée », je suis revenue à Los Angeles. Où une pile de propositions de producteurs de musique m'attendait. À vrai dire, je n'ai pas touché terre depuis que je suis rentrée. J'ai même porté deux casquettes pendant un moment. J'ai fait le deuxième épisode de la série avec Alan en tant qu'assistante. C'était passionnant. J'ai adoré. Et le soir, j'ai jonglé entre Alistair, Bonnie, Carolyn et ma guitare. C'était intense. Enivrant. Alistair m'avait aménagé une pièce insonorisée rien que pour moi, dans sa maison, pour que je puisse créer en toute intimité. Alors j'ai créé. Des tas de chansons. Comme si elles en avaient marre d'être retenues dans mon esprit et qu'il fallait qu'elles s'inscrivent sur le papier. Ma mère est même venue passer une semaine pour m'épauler et me donner son avis. Évidemment, on a fait un duo. Pour la scène.

Mon premier CD est sorti il y a un mois. Il cartonne. En première place partout. Et j'ai une année de concerts à venir. « Un truc de fou », comme dit Bonnie. D'ailleurs, Bonnie et Moira vivent ensemble. En Écosse. Coup de

foudre dès le premier jour. L'accident d'Alistair n'a pas été dramatique pour tout le monde puisqu'elles se sont rencontrées et filent le parfait amour. Catriona prend bien la chose, elle adore avoir plein de « mamans ». Je ne sais pas si je me sens vraiment « maman jolie », mais, en tout cas, j'adore partager du temps avec Catriona. Elle est tellement joyeuse et vive. Moira et Bonnie ont mis quelques semaines avant de nous avouer qu'elles étaient amoureuses, mais, honnêtement, tout le monde l'avait deviné.

Moira et Alistair ont trouvé un terrain d'entente. Ils se partagent la garde de Catriona. Pas de jugement officiel, pas de « une semaine chez l'un ou chez l'autre », ils s'arrangent avec leurs emplois du temps respectifs. Quand l'un part, l'autre garde la fillette pour qu'elle ne rate pas l'école. Et Catriona en est ravie. Moira a d'ailleurs trouvé un travail de journaliste spécialisé dans… l'environnement. Pour le plus grand plaisir de sa fille.

Elle est sympa, finalement, Moira… Encore plus depuis que je sais qu'elle est amoureuse d'une fille.

Elle dit qu'Alistair a été la seule expérience hétérosexuelle de sa vie. Elle voulait juste voir ce que ça faisait de coucher avec un garçon. Et qu'elle a bien eu raison puisque la petite Catriona est née de cette brève union.

Même s'il lui a fallu du temps pour accepter son rôle de maman…

Bonnie enchaîne les tournages. Elle continue la série avec Alan – qui a été désolé d'apprendre que je n'irais pas plus loin dans mon rôle d'assistante avec lui – et elle a déjà d'autres contrats prévus. Le premier épisode est un succès, d'ailleurs. Le public l'a accueilli avec entrain. Max Conwell a été inculpé et purge sa peine en prison. La notoriété de mon amie n'a pas été entachée. Elle a pardonné à sa mère. Comme moi je l'avais fait lorsqu'elle était venue nous voir.

Carolyn n'a pas encore trouvé l'amour. Ce n'est pas faute d'essayer, pourtant. Elle excelle toujours en tant que cameraman et s'est même associée à un réalisateur pour tourner un court-métrage. J'ai hâte de le voir !

Eva et Lukas filent toujours le parfait amour, eux. Ils ont eu un bébé joufflu qui se prénomme Grace. Une magnifique petite fille dont je suis la marraine. Elle est belle comme un ange. Elle est sage comme une image et fait des sourires à tour de bras. J'en suis complètement gaga. Dès que je la vois, je lui répète le mot « tata » en boucle. J'ai décidé que ce sera sa première parole !

Melody et Mark ont eu un garçon, Eden. Tout aussi beau que ses parents. Qui leur en fait voir de toutes les couleurs car il ne fait pas ses nuits. Il préfère dormir la journée. Mark dit que c'est un futur artiste, car c'est bien connu que les artistes vivent la nuit. Melody ne trouve pas ça drôle. Tellement pas drôle que leur deuxième bébé est déjà en route. Ils ont décidé que fatigués pour fatigués, autant remettre ça tout de suite.

George n'a pas réussi à convaincre Daisy de son amour. La grand-mère d'Alistair refuse de reformer un couple. Mais je crois bien qu'ils sont *sex friends*. Enfin, c'est ce que j'ai compris la dernière fois que je les ai vus. George m'a fait des sous-entendus pas discrets du tout. Alistair nie. Il dit que ce n'est pas possible. Qu'à cet âge-là, il n'y a pas de *« sex friend »* qui tienne. Je crois surtout qu'il n'arrive pas à envisager sa grand-mère autrement qu'en… grand-mère. Alan a d'ailleurs réquisitionné le ranch pour en faire le décor de la suite de la série. Daisy rigole en disant qu'après ça elle pourra prendre une retraite bien méritée.

Je ne pense pas que je vais retenter l'expérience de tourner un film ou une série. Même si j'ai adoré me frotter au cinéma, j'ai choisi ma voie.

Ou elle m'a choisie.

Composer et chanter est vraiment ce qui me fait le plus vibrer. Sahelle avait raison, c'est le cœur qui décide. On ne peut rien contre ça. Ma mère est très fière de moi. Et moi, je suis fière qu'elle m'ait appris tout ce que je sais. Qu'elle m'ait transmis son don pour la musique. Je ne me sens plus « la fille de ». Même si je le suis. Et le resterai. Je suis tout simplement Amy Thunder. Fille de la célèbre Sky Thunder, mais avec son propre style. Je me

sens moi-même. Pour la première fois de ma vie depuis que je fais ce qui me plaît le plus au monde. J'ai une chance inouïe. Je vis un rêve éveillé.

Bon, il faut que j'y aille. On m'attend. C'est l'heure du mariage. Ah, non, j'ai oublié de vous parler de la nouvelle demande d'Alistair. C'était avant-hier soir, donc. Pendant mon premier concert à Los Angeles. Un succès fou, d'ailleurs. Dingue comme c'est exaltant d'entendre mes fans chanter mes chansons. Une vraie drogue. Indescriptible. De la magie à l'état pur.

Juste avant le rappel, Alistair est monté sur scène. Je n'étais pas au courant, bien sûr. Et il m'a demandée en mariage. À genoux, bougies partout, devant des milliers de personnes. Le traître. Je n'ai pas pu dire non. OK, en réalité, je ne voulais pas dire non. D'ailleurs, avant que je ne réponde, le public s'est fait un plaisir de crier le « oui » tant attendu à ma place. Quand je l'ai prononcé, tout le monde a applaudi. Alistair a paru soulagé. Et autant dire que j'étais dans un état second pour la dernière chanson de mon concert.

Voilà, j'y vais. Nous sommes tous rassemblés en Écosse. Famille et amis. Pour le mariage de… Sahelle et Duncan ! Sahelle est restée en Écosse après mon départ. Elle y était toujours à mon retour. Et maintenant, elle passe son temps avec Duncan entre New York et Elgol. Ils se disputent toujours autant, mais n'arrivent pas à se passer l'un de l'autre. Le choix du lieu pour le mariage a été un véritable casse-tête. Chacun voulait le célébrer dans son pays. Et bien sûr, Sahelle m'a téléphoné pour les départager. J'ai tiré à pile ou face. C'est Duncan qui a gagné…

Bon, en réalité, j'ai peut-être un peu triché. Mais si je suis une chanteuse célèbre aujourd'hui, c'est un peu grâce à lui. Alors je lui devais bien ça…

FIN.

OceanofPDF.com

Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

OceanofPDF.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Janvier 2018

ISBN 9791025741825

OceanofPDF.com